

JOURNAL

DE

EDMOND GOT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



Il a été tiré de cet ouvrage

50 exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse
de 1 à 50.



EDMOND GOT

JOURNAL

DE

EDMOND GOT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1822-1901

PUBLIÉ PAR SON FILS MÉDÉRIC GOT

Préface de HENRI LAVEDAN, de l'Académie française

AVEC UN PORTRAIT D'EDMOND GOT

TOME PREMIER

Quatrième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1910

PRÉFACE

Les gens de théâtre, les acteurs, écrivent volontiers leurs *Mémoires*, ou, pour parler plus exactement, ils tiennent sans répugnance le journal détaillé des événements qu'ils traversent, même sans y prendre part ; ils notent d'un crayon rapide, précis, mordant, leurs impressions sur la comédie des hommes et des choses. La vie, plus encore qu'à ceux qui ne « jouent » pas, leur apparaît un spectacle à bénéfice, dont ils ne dédaignent pas de souligner les effets. Et puis, tandis qu'ils remplissent à la scène et presque à la même heure une si grande quantité de personnages divers qui les font s'oublier, et parfois s'égarer, il doit leur sembler aussi très reposant ensuite et d'une copieuse diversion de se retrouver et de se réfugier davantage en leur individu lorsqu'ils rédigent chez eux, à la cantonade, les confidences de leur esprit, ces lignes d'un rôle qu'ils n'ont pas le temps d'interpréter!... dans lesquelles, lassés un peu de penser par autrui, ils pensent par eux-mêmes à leur tour et se pro-

curent l'amusante et légitime illusion d'incorporer un auteur. Ils touchent là leurs meilleurs *feux*.

* * *

Ce n'est point cependant cette innocente vanité qui, le soir du 15 décembre 1840, quand il s'assit devant son premier cahier de papier blanc, dut pousser Edmond Got à entreprendre le *Journal* publié ici par les soins de son fils aîné. Il suffit d'avoir côtoyé l'homme dénué de petitesses qu'il était pour comprendre que ce dessein répondait avant tout, chez lui, à une nécessité morale, une exigence de ponctualité, un besoin presque militaire de « rapport », de bulletin quotidien, d'ordre du jour. Got, le matin, se donnait en quelque sorte l'illusion de revenir de chez le colonel et le soir il se transmettait la consigne. C'était non seulement un catégorique journal de bord que notre gars entendait tenir avec une consciencieuse rigueur, mais il s'imposait par là une perpétuelle occasion de se mieux connaître, la plume à la main, de se passer à tout moment en conseil de revision, de se gourmander quand il l'avait mérité et de se voter après chaque *sortie* un bref compliment ou un solide blâme.

Got, sous l'écorce du comédien, demeura toute sa vie le marin et le soldat qu'il avait failli être. De

ces deux professions il présentait en relief la plupart des traits qui en sont la caractéristique et comme un second uniforme : la rudesse, le parler bref, la bonté bougonne, la décision prompte, cet air de simplicité rustique, la qualité particulière de teint et de peau, la couleur profonde, aiguë et lointaine des prunelles toujours pleines d'horizon, la limpidité gênante et honnête du regard droit et direct qui s'observent chez les hommes de la mer et des camps, n'ayant pas pour habitude, qu'il s'agisse de danger, de devoir — ou du reste — d'y aller par quatre chemins et de rien mâcher. Quand vous saurez d'ailleurs les doubles et robustes origines d'Edmond Got, d'un côté par son père, fils d'un procureur de Bellesme, vieille ville du Perche, et par son grand-père, Noël Got, Breton remuant, rapace et dur, longuement et activement mêlé aux guerres de la grande Vendée et de la chouannerie, de l'autre, par sa mère Sophie Meunier, dix-septième enfant et enfant posthume de Bénigne Meunier, premier piqueur aux écuries du roi, pendu dans une émeute à un réverbère de Versailles, laquelle Sophie Meunier était aussi petite-nièce de Surcouf, le grand corsaire malouin, « un petit homme rieur, aux mains courtes et poilues, nous rapporte le comédien, qui me faisait danser sur ses genoux dans ma première enfance, et dont j'étais devenu à mesure, paraît-il, le vivant portrait »,

vous tiendrez alors pour ainsi dire la clef du type de savoureuse âpreté, de mâle franchise et d'indépendance, de brusquerie et de rocailleuse finesse qu'était Got, et vous ne vous étonnerez plus, maintenant, bien que vous en restiez toujours émerveillés, qu'il ait pu, avec une si forte odeur de goémon et une telle maîtrise maritime, nous camper sur des jambes de roulis le vieux marin du *Flibustier*, veuf inconsolable de l'écume. C'était, bien sûr, l'âme errante du grand-oncle le bon corsaire qui, après avoir soufflé en jolie brise sur le front du poète, revenait chaque soir, pour la traversée, se loger à bord de son petit-neveu.

Voilà pour le marin. Et quant au soldat, vous allez tenir ses états de service de la bouche même de Canrobert... du fougueux maréchal Certain : « C'était dans la vallée du Chélif, dit ce dernier à une page de ses mémoires, sur le bord du fleuve. Je ne saurais préciser la date. J'aperçus un homme à barbe gigantesque, enveloppé d'un burnous : Bouscarin, alors colonel, depuis général tué à l'attaque de Laghouat... Il avait comme porte-fanion un tout jeune brigadier de chasseurs de France, une vraie physionomie de gamin de Paris, à la voix nasillarde, très blond, tout imberbe, à la taille mince, fort élégant dans son dolman. Après quelques minutes de conversation, Bouscarin lui fit signe d'approcher et me le présenta : « Tel que vous

« voyez cet enfant, il vient de me sauver la vie. « Ça lui a valu les galons de brigadier. C'est un « artiste, du reste, il a déjà obtenu deux prix au « Conservatoire. Il se destine au théâtre quand son « service militaire sera fini. » J'ai toujours retenu son nom : Il s'appelait Got. Quelque temps après, Bouscarin nous quitta pour aller dans la province de Constantine. Son porte-fanion fut blessé à Mnonnèche, sous les ordres du duc d'Aumale. Celui-ci le fit rentrer en France, et comme il s'intéressait à lui parce qu'étant condisciples à Henri IV ils avaient remporté au concours général l'un le premier, l'autre le deuxième prix... dans je ne sais plus quelle matière, il parvint à le faire exempter du service et à le faire entrer à la Comédie-Française où Mlle Mars le poussa rapidement.

« Il y a quelque dix ans, je rencontrai un soir Got au Théâtre-Français. Nous avions bien changé tous les deux. Je le reconnus néanmoins. Je lui rappelai notre entrevue sur les bords du Chélif et nous parlâmes longuement de Bugeaud, de Bouscarin et d'Abd-el-Kader. »

Ces précieuses et crânes indications achèvent et signent d'un brillant paraphe le portrait de Got. Toute sa carrière alors se déroule et s'explique avec une logique française; et comme Surcouf signalait longtemps à l'avance le pilote de Richepin, ainsi l'on peut sans erreur affirmer que le duc

Job, avec ses guêtres blanches et son gentil panache, arrivait à franc étrier du régiment d'Afrique où il avait eu l'honneur de porter le fanion devant Canrobert et de verser un verre de sang à la santé de M. le duc d'Aumale. Et ses attaches, le milieu familial simple, modeste et digne où il grandit l'avaient aussi préparé excellemment à réaliser l'admirable bourgeois qu'il fut à la scène, pendant plus de vingt ans, ce père Poirier bâti à chaux et à sable, enrichi et serré, têtu de bon sens, vaniteux et clairvoyant, d'esprit lourd et finaud, et de bon cœur sous les broussailles de ses manières. Interprété par Got, le personnage — un des plus vivants, des meilleurs du théâtre du siècle, et digne de Molière — fut, chaque fois qu'il l'anima, une peinture étourdissante de comique, de vérité, de force « bonhomme ». Rappelez-vous cette toux qui graillonnait dans la coulisse, avant que Poirier entrât en scène. Elle établissait déjà le vieux commerçant grognon, et, sans l'avoir vu, le public, agité de joie curieuse, l'avait reconnu aussitôt... Et quand il apparaissait narquois et maussade, un peu pesant, la chaussure paresseuse, étoffé de l'abondante redingote aux manches trop longues qui lui venaient jusqu'à la moitié des mains, le ventre retraité dans le gilet de velours à grandes fleurs où dansait le cachet de cornaline de la montre, et tenant à bout de doigts, sans le presser, le mouchoir à carreaux

de l'importance d'une serviette, c'était du haut en bas de la salle une traînée d'allégresse. Toutes les fois d'ailleurs qu'il s'agit de sculpter une physionomie nettement accentuée, une figure de puissance, de pittoresque et de haute couleur, toujours, par les plus simples des moyens, Got fut maître à en modeler la statue. Dans Poirier, Giboyer, Kobus, Brissot, l'abbé d'*Il ne faut jurer*, il atteignit la perfection de la sobriété intense et savoureuse. Il avait un art balzacien. Les personnages qu'il incarnait prenaient naturellement, sous l'âpre et patient effort de sa composition, tournure des héros de la comédie humaine. Il eût été un père Grandet prodigieux. Et son masque, sa personne très souple, quoique tout d'une pièce, se prêtaient avec un même bonheur au répertoire. La solidité de son talent était d'un classique. Dans *le Menteur*, *Amphitryon*, *les Plaideurs*, etc., il semblait de *l'époque*, avec ce visage ferme et rond, ces belles joues musclées d'ancien régime, ces traits pleins de brusques surprises, ce nez à tabac, cette bouche étonnante de ressources qui savait prendre à miracle toutes les façons, moues, plissements et tics professionnels du notaire, de l'avocat, du médecin, du bourgeois du Marais; et par-dessus tout cela un grand air d'honnêteté, de supériorité, donnant toujours l'impression d'être « quelqu'un », un je ne sais quoi de magistral et de fort portrait, une probité

de tenue et de lignes générales qui faisait penser à Ingres et à son père Bertin en même temps qu'au repos de Berryer... et Got, avançant en âge, forçant l'étape, robuste toujours mais blanchi, nous donna de plus en plus cet aspect de vieux lion emprisonné sous lequel jusqu'à la fin de sa vieillesse solitaire, mécontente et chagrine, l'ont connu et aimé, tandis qu'il les perdait de vue, ses amis.

Sincère, sans-façon, rapide et varié, tel qu'il est son journal plaira. Il dégage l'estime. Il rappelle à tout bout de champ la probité intellectuelle et morale de son auteur ; il ajoutera encore à la considération dont le doyen de la Comédie-Française était entouré — par les preuves et les témoignages qu'il fournit d'une nature impulsive et droite, d'un vigoureux caractère. C'était un honnête homme du Danube.

Henri Lavedan.

JOURNAL

D'EDMOND GOT

Dans les papiers de M. Edmond Got se trouve cette note écrite en pleine rédaction de son Journal qu'elle éclaire et complète :

Je voulais retaper et repiquer ces notes, par un sentiment de propreté littéraire, afin de pouvoir les relire si l'envie m'en prend un jour. Mais j'y renonce pour aujourd'hui.

Ayons donc cette impertinence de continuer, sinon de monologuer à jet continu, du moins de parler de tout à bâtons rompus, comme avec un interlocuteur imaginaire, et disons tout droit les choses comme elles me viendront, sans retouche ni cérémonie aucune. On ne se gêne pas quand on se sait seul.

Le tableau de la vie écoulée ne se déroule dans la cervelle qu'au moyen de quelques lignes maî-

tresses, pour ainsi dire, et sur le tout se répand par glacis une lueur vive ou douteuse, comme dans les effets d'un diorama... Mais avec des documents qui restent à demeure, quelques lettres, avec l'histoire quotidienne d'une époque, certaines circonstances en apparence futiles surgissent des tombeaux de votre mémoire, et ainsi, à l'aide de quelques jalons, on peut reconstruire au besoin tout l'échafaudage des jours que l'on a vécus.

Pour raccorder mes premières années à ces notes, voici un bout sommaire d'autobiographie :

Mon père, Médéric Got, d'origine bretonne, est né en 1767, fils cadet d'un procureur de Bellesme, petite et vieille ville du Perche. Je lui ai souvent entendu raconter que le grand-père, Noël Got, homme dur, remuant, rapace et peu paternel, avait été longuement et activement mêlé aux choses de la Grande Vendée, d'abord, et de la Chouannerie, ensuite.

Peut-être à cause de cela parvint-il, pendant la fin du premier Empire, à soustraire ses deux fils au service militaire, que si peu de jeunes gens évitèrent alors; peut-être, mais c'est moins probable, avec l'âpreté de son caractère, les racheta-t-il de la conscription à prix d'argent. Ce qui est certain,

c'est que ni mon père, ni mon oncle François, n'ont été soldats. Mais la résultante pour eux de l'absolutisme royaliste sous lequel on comprima leur enfance fut une instruction manquée qu'ils eurent toutes les peines du monde à se refaire à force de volonté, un roidissement contre les enseignements reçus, et par contre une tendance vers les paradoxes du dix-huitième siècle, et vers le jacobinisme exalté dans lequel ils persévérèrent toujours. Braves gens d'ailleurs, d'une intelligence peu commune et d'une inflexible probité.

Ma mère, Sophie Meunier-Surcouf, est née à Saint-Malo, en 1791. Comme une partie de son nom l'indique, elle était petite-nièce du grand corsaire malouin, un petit homme rieur, aux mains courtes et poilues, qui me faisait danser sur ses genoux dans ma première enfance et dont j'étais devenu à mesure, paraît-il, le vivant portrait. Ma mère était le dix-septième enfant, et enfant posthume, de Bénigne Meunier, premier piqueur aux écuries royales, pendu dans une émeute à un réverbère de Versailles

Orpheline dès sa naissance et séparée de ses sœurs et de ses frères qu'on avait recueillis çà et là dans le pays, suivant l'antique et touchante coutume de la côte armoricaine, ma mère fut élevée

d'abord par une tante, qui dix ans plus tard, de concert avec un marquis de Folleville, ancien capitaine aux mousquetaires gris, la mit dans un pensionnat, moitié laïque, moitié religieux, « les Dames Sainte-Clotilde », rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine, à Paris.

Dans ce pensionnat, elle passa son enfance et une partie de sa jeunesse ; car elle en était sous-directrice depuis quelque temps déjà lorsque mon père, veuf d'une première femme, vint y mettre une fillette de huit à neuf ans qui lui restait de son mariage.

C'est par le trait d'union de cette orpheline de mère que se fit la première connaissance de mon père et de ma mère.

Vers cette époque, 1819, la pente ultramontaine de la Restauration et l'influence de l'archevêque tendirent à faire un couvent du pensionnat des Dames Sainte-Clotilde qui avait pris une grosse importance. Mais instruite comme elle l'était, dessinant bien, bonne musicienne, assez jolie d'ailleurs et de nature vivace, ma mère ne se sentit point une vocation suffisante pour la vie monastique, et rompit tout d'un coup en allant, comme institutrice, terminer l'éducation de la fille du comte de Bérenger, devenue Mme de Vogüé.

Elle resta près de deux ans dans cette famille, tour à tour en Picardie, à Bruxelles, à La Haye, et revint enfin à Paris où elle épousa mon père, au mois de juin 1821.

Et aussitôt, mon père laissant là le tribunal et la robe de greffier, qui avait toujours semblé une servitude à ses allures libres, retira de pension sa fille, et l'emmena joyeusement avec cette mère nouvelle, dans une ferme qu'il avait naguère fait valoir entre la mer et Dinan, sur les bords de la Rance.

Puis, dans la même année, arriva la mort de son père qui le laissa propriétaire pour sa part d'un assez gros bien dans le Perche

Pour les affaires de la succession, il fut obligé de faire un voyage à Paris, et ma mère, déjà grosse de plusieurs mois, désira l'accompagner. Mais leur séjour s'y prolongeant plus qu'ils ne l'avaient pensé, ma mère accoucha dans un appartement meublé rue de Miromesnil, 17, le 1er octobre 1822.

Et me voilà au monde! Né à Paris, mais Breton d'origine.

Après quoi, père et mère émigrés dans la propriété du Perche, à Lignerolles, jusqu'à la fin de 1829, sont venus décidément se fixer à Paris, au commencement de 1830, afin de consacrer leur

temps et leurs biens liquidés à l'éducation et à l'établissement des futurs héritiers présomptifs.

J'avais donc sept ans passés, mais je ne vois ce retour à Paris que vaguement, et comme dans un crépuscule d'hiver. Je me rappelle pourtant la malle-poste jaune toute sonnante sur le pavé, et les relais, avec la salle d'auberge, et les arbres dépouillés qui couraient contre nous le long de la route, et la croupe blanche des quatre chevaux qui galopaient comme poursuivis par la lanterne, en s'enfonçant dans la nuit. Puis notre emménagement, rue Culture-Sainte-Catherine, dans une maison où il y avait deux colonnes à la porte, un roulage en face d'où sortaient de longues files de voitures franc-comtoises à quatre roues, chacune avec un cheval, deux gros grelots au collier, puis l'ennui qui me prit de ne plus vivre au grand air, et de lire avec ma sœur au coin du feu dans une chambre, ou de l'entendre des heures entières étudier son piano avec maman.

Puis, tout à coup, le sentiment d'une agitation consternée autour de moi, une sorte d'écroulement, un autre changement subit de maison et d'existence. Enfin, mon entrée dans une pension crasseuse, auprès du Panthéon, et mon père me

reconduisant seul le soir des dimanches, quelquefois par « l'Écossaise », un des premiers omnibus, à pied le plus souvent, et m'embrassant beaucoup devant la porte cochère.

Voici au vrai ce qui était arrivé, je ne l'ai su que trop depuis : un mauvais placement, et, peu de temps après, la banqueroute et la fuite d'un notaire nous avaient ruinés de fond en comble.

Ma mère avait dû reprendre, à Séchelles, en Picardie, sa place d'institutrice, ou plutôt, cette fois, de dame de compagnie auprès de Mlle de Bérenger; mon père s'était réfugié dans un logement au cinquième étage, place du Château-d'Eau (Palais-Royal); ma sœur avait été placée dans un magasin de dentelles, et moi j'étais à la pension Hallays-Dabot, place de l'Estrapade.

Peu de temps après, la révolution de Juillet 1830, les enfants sont dans la cour de récréation, du matin au soir, et, pendant trois jours, ils écoutent, en causant par groupes, la fusillade lointaine et le canon.

Un élève de l'École polytechnique, l'uniforme déchiré, vient annoncer aux « grands » que l'Hôtel de Ville et le Louvre sont aux mains du « peuple ». Grande joie! Victoire! De qui? Pourquoi?... N'im-

porte. C'est du mouvement, du bruit, et un congé.

Mais pour mon père, malgré le triomphe passager de ses idées « libérales », ce fut la pauvreté plus étroite. Il me retira de pension (c'était l'époque des vacances), et, le soir même, en me couchant dans un petit lit qu'on relevait le matin dans une armoire, je m'en souviens, je lui demandai avec tristesse : — Et maman?

Mon père me serra follement dans ses bras. — Ta mère? dit-il, oui; nous allons la revoir bientôt, sans doute ; mais alors, mon pauvre petit, comment vivrons-nous tous?

Ma mère en arrivant le surlendemain, sans place (la famille de Bérenger avait quitté la France), versait des larmes de joie, et notre courage à tous en fut retrempé.

Ici plusieurs longs mois de lutte noire pour la vie de chaque jour, où la fierté de mes parents se redresse contre tout appel de secours à leurs familles... Mon père courant pour des maisons de commission, des compagnies d'assurances, des huissiers même, et des copies de rôles; ma mère faisant la cuisine sur un réchaud, dans un corridor, et s'épuisant en démarches toujours vaines; mais, aidée pourtant en secret — je m'en suis rendu

compte depuis — par une bonne amie de pension, ma marraine, femme de M. Pélicier, libraire au Palais-Royal. Moi, acceptant la situation avec l'insouciance bestiale du jeune âge, mais la volonté éveillée à demi déjà, et lisant seul du matin au soir... que sais-je? des journaux, sans doute, car, l'imagination ou l'oreille toute pleine des échos insurrectionnels de l'Europe d'alors, je partais en paladin, au galop sur une chaise, avec une corde à sauter en guise d'étriers, pour éperons des épingles dans la semelle de mes chaussons, et je retrouve encore parfois, dans quelque carton oublié, des « passeports » que je me rédigeais, avec le plus beau sérieux du monde, pour la Belgique, la Grèce et la Pologne.

Enfin, vers le mois de juillet 1831, mon père obtint un emploi de deux mille francs, à la mairie du huitième arrondissement (place Royale), dont mon grand-cousin, oncle à la mode de Bretagne, Émile Got, était alors le maire élu. Nous vînmes nous établir boulevard du Temple, près la « Galiote », dans un « appartement » de trois cents francs, et ma mère obtint d'un de ses anciens voisins de la rue de Reuilly, M. Saint-Amand Cimetière, qui tenait une institution transférée nouvellement rue Culture-Sainte-Catherine (Hôtel

Saint-Fargeau), que j'entrerais chez lui le 1er octobre, à la reprise des classes, comme interne, moyennant une somme minime, et pourtant à la condition qu'aux trois premiers prix obtenus par moi dans une même année, je serais élevé gratuitement.

— Nous sommes sauvés tout à fait, cria-t-elle à mon père en m'élevant, au retour, dans ses bras jusqu'à ses lèvres; le but, c'est lui, n'est-ce pas? Aimons-nous tous de plus près encore, voilà tout! Je sais bien, mon « fì », que dans un an nous aurons ces trois premiers prix-là!

La sainte femme avait frappé juste dans mon amour-propre et dans mon amour filial.

Ma volonté était née du coup.

En 1832, après les trois premiers prix obtenus, cinq même, je suivais à titre gratuit (« fort en thème », comme on disait dès lors) les cours au Collège Charlemagne.

C'était l'année du premier choléra, je me le rappelle, dont mon père et ma mère ont failli mourir, au mois de mars, en plein carnaval; des masques sur le boulevard, quinze cents morts par jour à Paris!

J'ai passé huit ans dans cette pension, tristement, classe à classe, élève couronné au Collège

et au Concours général, pour les lettres surtout, l'histoire, le français, le latin, le grec.

Une chose me revient à la mémoire parce qu'elle eut, sans doute, influence sur la direction de mes idées : M. Saint-Amand avait imaginé, pour stimuler le zèle des élèves, de payer une soirée de spectacle à tous ceux de l'institution qui avaient été les premiers dans le mois. C'est dire que je suis allé régulièrement une fois par mois au théâtre, Comédie-Française, Opéra-Comique ou Gymnase, toute la durée de mes études.

Du reste, comme beaucoup alors des meilleurs de Charlemagne, un peu fantaisiste et indiscipliné, — ma mère n'ayant jamais cessé de gâter en secret son fils unique, — mais déjà sauvé par l'équilibre heureux de ma nature.

Enfin est arrivée la philosophie. Tout de suite en octobre 1839, le baccalauréat. J'avais soif alors de changement et d'air libre. La liberté trop neuve m'avait troublé; je l'avais mal encore digérée.

Où donner de la tête, pourtant? Avocat, médecin? oui, mais de l'argent, où en prendre? Écrire alors, à tout hasard, n'est-ce pas commencer bien jeune? Le théâtre, pourtant... qui sait? Mon tempérament m'y poussait. J'écrivis donc les cinq actes d'un drame de juillet à décembre 1839, et me le fis

bravement refuser après lecture à la Gaîté. Mais je ne fus pas découragé, au contraire.

D'autre part, j'avais fait connaissance d'un ancien élève, Arthur Pichon, de six ans plus vieux que moi, qui écrivait dans *le National*, où on lui faisait passer çà et là quelque nouvelle. Or, notre voisin Jules Bastide, marchand de bois, était en même temps directeur de ce journal d'opposition très avancée et entretenait certaines relations politiques avec mon père. L'idée m'est donc venue de lui faire transmettre un travail littéraire, concis, mais assez important ; il l'a accueilli avec une faveur marquée, et j'étais imprimé tout vif dans la semaine.

Quel débouché, soudain ! Et en effet, journaliste, n'est-ce pas plus commode que tout, en apparence? et en réalité aussi, puisqu'il ne s'agit là que de plaider de chic la première cause venue, ou convenue. Je me suis donc mis à travailler, seul d'abord, et bientôt avec Arthur Pichon, sous la signature sociale A. D. (Arthur Dangeliers).

Mais que de difficultés, que d'heures gâchées, et de misère au fond! Surtout quand on écrit, comme ce bohème incurable, sur le coin d'un établi, dans un atelier de bretellières, où, puisqu'il faut tout dire, je n'allais que trop souvent le retrouver.

Aussi, vers le milieu de 1840, après neuf feuilletons à deux sous la ligne, dont le salaire partagé m'a mis à certaines fins de mois soixante à quatre-vingt-dix francs en poche, avec la détresse au bout de huit jours, j'ai prêté l'oreille aux conseils de ma mère, surprise et irritée par instinct du décousu de ma vie nouvelle. Avait-elle tort? Oh! non. Car toutes ces demoiselles, si gentilles qu'elles puissent être, étaient en somme de tristes initiatrices. Arthur Pichon lui-même et Charles Deslys, et toute cette petite grappe véreuse... Enfin!

— Tu ne fais plus grand'chose de bon au journal, ni ailleurs, me dit mon père un matin, en me prenant la main doucement. Es-tu fatigué? Est-ce jeunesse? Nous ne voulons rien en savoir, ta mère ni moi. Mais, va te recueillir, ou te reposer, deux mois en Touraine, chez les Firmin, qui te réclament depuis si longtemps aux vacances. Nous tâcherons de t'avoir, d'ici à ton retour, par l'entremise de ton oncle, une place stable à la préfecture de la Seine. Voilà cinquante francs pour ton voyage.

Je suis donc parti pour Saint-Agnan, le 1er août 1840, avec soixante autres francs, gagnés par moi-même. Mais, à l'exception d'une petite nouvelle assez faible, et de deux actes d'un drame,

le Bâtard de la Baume, où je suis du moins sûr de pas mal de vers bien frappés, qu'ai-je fait là-bas autre chose que de méchantes courses en bateau, des rigolades de commis voyageur, où je posais sottement pour la galerie provinciale ? Revenu à Paris, le 25 septembre, je me suis renfermé sévèrement dans la mansarde de la maison maternelle, sans dire à personne, à personne que je fusse de retour. Et je me suis efforcé de travailler, ou du moins de méditer, relisant, sans trêve, Rabelais, Pascal, et Régnier surtout, ce cochon admirable, dont tout est bon. Mais j'avais beau faire, et piquer des têtes en pleine littérature, la bête puante surnageait toujours avec sa folie et ses désirs.

La place de la Préfecture de la Seine était arrivée le 20 octobre. Là, j'ai usé six semaines à mener une existence de bureau abêtissante, à faire des bulletins et des cartes d'électeurs, venant le matin à dix heures, et partant le soir à six heures... quelque chose d'atroce !

Enfin, oui enfin, le 15 décembre j'ai été provisoirement remercié avec quelques auxiliaires, mais laissant plus qu'eux derrière moi des jalousies et des haines sournoises parmi tous ces scribes ratatinés.

15 décembre 1840. — Aujourd'hui ont eu lieu les funérailles françaises de Napoléon, dont M. Thiers a réussi à faire rapporter le cercueil de Sainte-Hélène aux Invalides. Je dis M. Thiers, car il me semble trop dangereux pour un roi bourgeois comme le nôtre de jongler ainsi avec une légende héroïque et vivante encore.

Voyez déjà : La France, plus pénétrée d'antiquité et de tragédie qu'on ne peut croire, ne s'obstine-t-elle pas à appeler cela le retour des cendres de l'empereur?

Et Paris tout entier, garde nationale comprise, par un froid de dix-huit degrés et dans six pouces de neige, ne cheminait-il pas dès six heures du matin, en pleine nuit, vers les Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe?

Quant à moi, j'aurais volontiers affecté de rester avec mon père à me chauffer utilement les jambes pendant cette apothéose. Mais ma mère,... impossible de la retenir. Elle serait plutôt partie toute seule à pied. Son Napoléon!... Ah, grand Dieu!... J'ai donc vu la cérémonie avec elle,

Et en conscience... c'était prodigieusement curieux et empoignant.

20 décembre 1840. — Qu'est-ce que je suis? Rien.

Qu'est-ce que je sais? Presque rien. Mais comme j'ai lu déjà!... C'est énorme. Et quelle mémoire!

Qu'est-ce que je désire? Tout.

Mais pauvre, point beau, — donc misérablement timide. Quelle triste entrée de jeu!

Volontaire au besoin, et, tout à coup, comme par révolte, téméraire follement. Méchanceté et rancune, pas pour un sou.

10 janvier 1841. — Allons! j'éprouve encore un stupide serrement de cœur à me raconter la chose... Ah! novice et isolé comme j'étais, bien qu'élevé par un honnête homme et une brave mère, si je n'avais pas eu, avant cette maudite semaine de Noël, la chance que M. Félicien Mallefille vînt me tendre la main au bureau du journal, pour ce qu'il veut bien appeler mon talent dramatique, lui, l'auteur d'*Ango*, de *Glenarvon* et des *Sept Infants de Lara*, — si je n'avais pas à l'avance reçu de cette âme virile un relèvement dont je suis fier à cette heure, — qui peut savoir ce qui serait arrivé?

Certes, en surprenant à minuit le hussard avec ma coquine dans le lit d'auberge payé par moi, — la même fureur fauve m'aurait emporté et je l'aurais rossé, comme je l'ai rossé jusqu'à ce que les voisins accourus aux cris de la chienne pâmée me l'aient arraché saignant des griffes. Je suis plus fort que lui; j'avais bon droit, je n'ai donc pas eu grand mérite à lui rire au

nez quand, pour masquer sa sortie piteuse, il m'a crié de la porte, en posant son bonnet de police de travers : « Vous aurez de mes nouvelles demain matin. »

Dans ce moment j'étais d'un courage fou, j'aurais joué ma vie à pile ou face sans sourciller.

Mais, resté seul, j'ai commencé par passer deux heures à marcher nerveusement entre les meubles renversés, et à fumer sans trêve devant le feu, la fenêtre ouverte, repassant vingt fois dans ma tête cette sotte aventure et son dénouement. Et toujours plus nette à mesure se détachait la « phrase » finale. Ce n'est donc pas terminé? pensai-je. Il faudrait encore risquer ma peau contre un tel drôle? Et pourquoi?

Cependant, ne voulant pas rester dans cette chambre odieuse, je suis rentré chez mes parents à petit bruit.

Après cinq ou six heures d'un mauvais sommeil dont chaque sursaut ramenait tout d'abord la fameuse « phrase » à mon esprit, et où mes raisonnements à l'encontre perdaient chaque fois du terrain, j'ai fini par en être tellement obsédé que je me suis levé, m'habillant avec soin, pour retourner dès huit heures place du Palais-Royal.

J'arrive à l'hôtel.

Personne n'est venu. La chambre est faite. Je monte. Je tâche de lire je ne sais quel livre, j'ai lu sans comprendre. Neuf heures sonnent au Palais... neuf heures et demie, dix heures et demie... on frappe à la porte : le cœur me bat... C'est un fournisseur quelconque.

Alors je m'indigne contre moi. Est-ce que je suis malade de fatigue? Est-ce que j'ai la fièvre? Est-ce que je serais lâche?

Mais c'est décidément mauvais d'être seul. La résistance au danger a besoin avant tout du danger même.

J'ouvre la fenêtre... Je regarde la place, il fait une belle gelée; les bassins du Château-d'Eau sont pris, et les passants emmitouflés se hâtent...

Tout à coup, j'entendis monter lourdement dans l'escalier avec un bruit de ferraille; je ne sais quoi m'avertit que c'était la crise; mon sang ne fit qu'un tour... mais il se replaça au bon endroit et j'avais eu le temps et la volonté rapide de me rasseoir quand je répondis : Entrez.

Au lieu de mon odieux bonhomme, c'étaient deux sous-officiers en tenue, qui venaient de sa part, et je les écoutai, comme en embuscade, résolu à gagner du large en les laissant parler. Les deux traîneurs de sabre entamèrent la chose d'assez haut, avec la préoccupation évidente de faire de l'esbrouffe militaire, de m'intimider et d'avoir bon marché d'un « tout jeune homme ».

Cette allure impertinente me sauva. C'était la lutte.

Les deux porte-parole avaient peu à peu baissé le ton et comme je continuais à me taire, leur rhétorique commençait à tirer d'une manière sensible.

Il y eut un silence.

— Vous avez fini, messieurs?

Et je leur répondis avec une politesse, une aisance et un sang-froid gouailleur, où je prenais par degré de nouvelles forces. De façon qu'au bout de cinq minutes l'affaire était devenue inarrangeable. Ils me demandèrent une entrevue avec mes témoins au café d'Orsay pour une heure, et nous nous saluâmes avec la plus parfaite courtoisie.

J'avais repris mes aplombs.

C'est à Mallefille que je pensai d'abord, et je courus chez lui. Je le trouvai en train de déjeuner avec le docteur M..., rédacteur scientifique du *National.*

— J'ai à vous parler, monsieur Mallefille.

— Vous êtes bien essoufflé. C'est donc très pressé?

— Très pressé.

— Suis-je de trop? dit le docteur.

— Non. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. Je vous le demande.

Alors je leur ai tout raconté — tout, comme ici même à ce papier. Ils m'ont écouté sans un mot, le docteur avec bonté, Mallefille avec une attention profonde, en se mordillant la moustache. Par instants, son œil flambait. J'étais ému. Quand j'eus achevé :

— Tirez-vous l'épée? Non. Le pistolet? Non plus. Parbleu, à cet âge... N'importe, nous allons voir cela.

Et me serrant vivement la main :

— Vous êtes un mâle, m'a-t-il dit, et c'est un jean-foutre; ne craignons rien. Le cœur haut, le bras ferme et en avant toujours!

Puis s'adressant au docteur :

— Eh bien! vous voilà tout porté. Nous n'abandonnerons point, sacredieu! ce gentil garçon-là, n'est-il pas vrai?

Et nous sommes partis gaillardement tous trois.

Bref, on s'est battu le lendemain, près de la barrière de Grenelle, et j'ai été le blessé, ou plutôt je me suis enferré moi-même en glissant sur la neige durcie.

Mais l'autre grotesque, avec son air contraint et sa face en compote, a-t-il été plus crâne que moi sur le terrain? Je réponds que non; et les trois vainqueurs, en s'en allant, avaient l'oreille plus basse que nous autres.

Le fiacre m'a ramené place du Palais-Royal. Mallefille, affectueux jusqu'au bout, est allé en secret préparer

et prévenir ma mère, qui, avec mon père, est venue me reprendre le soir même, de l'air le plus simple et sans cris, presque en souriant.

Les braves cœurs! Les chers êtres! Le bon Dieu n'est pas tout entier au ciel!

16 janvier 1841. — Maintenant — de retour au pigeonnier et l'aile enfin guérie — je vais me mettre à la besogne utile.

Car excepté les terribles deux cents francs de la préfecture, je n'ai presque rien gagné durant ces trois mois, et rien fait du tout durant ce mois-ci, que quelques vers de mon drame.

Or avec un déficit à combler de plus de trois cents francs, une garde robe expirante, et pas un radis, ai-je le droit de dépenser quoi que ce soit pour n'importe quelle fantaisie personnelle? Ma mère nous fait encore la cuisine. Non. Je ne fumerai même point.

Travaillons. C'est un refuge!

Quel démon tyrannique opprime ma pensée?
Impuissance, regrets, désirs, rage insensée,
    Folie ardente, vide amer!
Je voudrais pleurer, battre, étouffer, briser, rire,
Je voudrais croire à tout, je voudrais tout maudire,
    Je voudrais... je voudrais aimer.

La date de ma conscription approche. J'aurai vingt ans avant la fin de 1842 et je tirerai au sort. On me conseille de commencer à m'assurer pour un remplaçant. Mais pourquoi? N'est-ce pas me retirer la chance possible d'un bon numéro? Jeter par avance un millier de francs dans cet égout? Il me faudrait donc

imposer ce nouveau sacrifice à l'inépuisable abnégation de mes parents? Les forcer à mendier à ma marraine ou à quelque allié insolent un emprunt que la pauvreté ou la déveine ne permettraient peut-être à eux ni à moi de rembourser jamais?

J'aime cent fois mieux risquer d'être soldat. Si j'y suis contraint, eh bien! cela ne me déplaira nullement. C'est un rude métier, mais noble au fond et plein d'aventures.

Une carrière quelquefois...

Un fils unique pourtant serait méchant d'en parler le premier à sa mère; c'est vrai.

Puis le latin et le grec que je sais à peu près, me serviraient moins qu'un peu d'algèbre que je ne sais pas du tout... C'est vrai encore.

Car en définitive, que m'a-t-on appris au collège? Néant.

Me voilà propre avec mes prix au concours! Et sais-je le dessin? Non. La musique? Presque pas... ce que j'en ai vaguement retenu de ma mère par approche. C'est qu'en pension les arts d'agrément, ça se paie en sus... fût-ce pour faire semblant de les apprendre, l'escrime, l'équitation, la danse, la gymnastique, les bains froids, même? Et de la monnaie?

A l'engrecquoir! Au thème forcé! A l'épinette, mon bon pauvre!...

J'en suis là; allons d'abord vers le possible, vers le probable : littérature. C'est déjà commencé; répétitions, puis École normale, cela ne me dit guère. Théâtre enfin, puisque de tant de côtés on me pousse vers ce but.

Donc, si je réussis vite et bien... j'aurai beau tomber au sort, un succès à Paris, surtout au théâtre, rachète

si facilement son homme, qu'il en resterait encore de l'aisance pour nous tous et l'avenir serait presque certain.

Si j'échoue,... au contraire, eh bien ! nous ne devrons du moins rien à personne.

Et l'armée sera toujours là.

20 janvier 1841. — L'horizon de ma vie, comme dirait M. Prudhomme, se colore d'étranges lueurs.

Je m'étais remis au travail, et mon drame avançait depuis quatre jours, quand une pièce, *Lord Surrey*, jouée au théâtre de la Gaîté par son auteur, M. Fillion, artiste inconnu, m'a donné l'idée de jouer aussi dans mon drame. Mais pour cela, quelques succès de lecture dans les salons ne sont pas une préparation suffisante, je le comprends bien, et il faudrait certaines études pratiques, au moins pendant plusieurs mois. J'ai donc parlé de la chose à la maison, d'une façon incidente, car je comptais sur beaucoup d'objections probables.

Mais voilà que mon père consent, et ma mère, ma mère ! y consent aussi. Encore quelques jours et j'entreprends de sérieuses études de déclamation. Encore quelques mois et je m'avancerais sur le sapin d'un théâtre ! J'aurais là devant moi des milliers de regards qui s'attacheraient à chacun de mes mouvements, des milliers de cœurs que mon jeu ferait battre, des milliers de têtes que ma parole ferait penser !

Oh ! tant mieux, c'est une vie pleine que celle-là : Auteur ! acteur ! les deux même ! Le théâtre enfin ! et j'ai un pressentiment qui me crie d'aller en avant dans cette route, si périlleuse qu'elle soit...

21 janvier 1841. — Cela marche; c'était encore un projet hier, aujourd'hui c'est chose entamée.

Il faut tout prévoir pourtant, et de peur d'anicroche je n'en parlerai à personne de mes amis, qu'à Anatole Nancy dans quelque temps.

« *A Monsieur Menjaud,*
sociétaire de la Comédie-Française.

« 22 janvier 1841.

« Monsieur,

« Je ne sais si vous vous souviendrez aujourd'hui d'un de vos anciens voisins de la place du Château-d'Eau (Palais-Royal), alors âgé de huit ans environ, et compagnon de jeux de votre fils Horace. En tout cas, dix années se sont écoulées depuis cette époque et ont fait de l'enfant d'alors un garçon de dix-huit ans, épris d'une passion infinie pour le théâtre. Bref il s'agit d'un artiste en herbe, qui pour son entrée dans la carrière dramatique a jugé indispensable le patronage de quelque artiste de talent et de bonne foi, et qui pensant cela s'est mis immédiatement à vous écrire. Du reste, monsieur, ne croyez pas que ce soit là l'effet de quelque belle équipée de jeune homme ; je m'adresse à vous d'après le consentement de mes parents.

« Veuillez donc, monsieur, si ma requête ne vous semble pas importune, m'écrire quel jour je pourrai vous trouver à votre domicile et présenter mes respects à Mme Menjaud et mes amitiés à votre fils.

« Agréez, etc...

« Edmond Got.

« *Boulevard du Temple, 10.* »

24 janvier 1841. — M. Menjaud est, fort aimablement, en propre personne, venu chez nous hier. Il m'a parlé comme je m'y attendais : « Pour me répondre utilement, il a, dit-il, besoin de me mieux connaître. »

Je compte donc aller lui déclamer quelque chose un de ces matins, car j'ai trouvé sot de lui réciter des vers de moi, et d'autre part, je n'avais rien de convenablement préparé dans le répertoire de la Comédie-Française. Mais d'ici à deux ou trois jours, en repassant bien, j'espère pouvoir me tirer d'une scène quelconque du *Misanthrope,* avec quelque chose de Don César de *Ruy Blas*, ou de *Nemours*, de Casimir Delavigne. Il en arrivera ce qui pourra.

En tout cas, avec le temps, que diable ! et quand je devrais m'user la tête jusqu'au cou, ne serait-ce que par orgueil, il faut au moins avoir l'opiniâtreté de ses résolutions.

A demain donc, un coup de collier effroyable.

Je veux, je veux.

En y repensant, j'ai surpris une telle grimace sur la figure de M. Menjaud, quand j'ai parlé de Don César, de *Ruy Blas*, que je crois plus sage d'y renoncer provisoirement.

Le Victor Hugo est toujours trop discuté et pas encore mûr pour l'admiration publique, surtout au théâtre.

D'ailleurs, le répertoire accepté, le vieux répertoire surtout, est plus que suffisant.

30 janvier 1841. — Dès dix heures et demie j'étais chez les Menjaud, à vrai dire avec émotion, et prépa-

rant en toute humilité mes illusions à quelque coup de massue. Mais j'ai surmonté mon tremblement, et après le *Nemours* de *Louis XI*, où ils m'avaient tout d'abord trouvé de la chaleur, une diction juste et surtout une bonne voix, j'ai dit la scène des marquis du *Misanthrope*, les deux rôles. Alors c'est de disposition évidente qu'ils ont parlé, de souplesse, de verve, de *facies comica*... Rien que cela! A leur avis, ma réception au Conservatoire est indubitable et d'ici un an je pourrai débuter.

Et il fallait voir comme ensuite ils maquignonnaient ma carcasse! — Vos yeux? Beaux, disait Menjaud. Sourcils bien arqués, physionomie mobile. Votre taille? Robuste. — Un peu court jointé, disait madame, plutôt des qualités de premier rôle que d'amoureux. — Pourquoi pas de comique? ajoutait Menjaud. — Oui, à son âge, il ne grandira plus... Vos dents? Superbes... On ne craint pas d'articuler avec cela. Ses dents et ses yeux éclairent sa figure. — Le nez? — Le nez! — Bah! Granger en avait bien un autre! et il jouait Alceste.

Bref, je suis tout rassuré par l'accueil de ces excellentes gens, et puis cela fera plaisir à mes parents. Mais il s'agit de piocher maintenant avec une énergie double.

6 février 1841. — Six jours que je passe misérablement! La gelée m'exile dans l'appartement de mes parents, où je ne puis m'occuper qu'à lire, à réfléchir, ou à rimailler en dedans, quand les allants et venants veulent bien me le permettre.

Et puis j'ai appris et cuvé Sosie. C'est aimable comme du La Fontaine, mais plus rythmique encore et plus

grouillant. Avoir fait cela et le quatrième acte du *Misanthrope*. Surprenant !

6 février 1841 (minuit). — J'avais lu ces jours-ci quelques volumes de *Mémoires*, et naturellement je les avais choisis de théâtre, sur Molière, Baron, Préville et Dazincourt. Les biographes rapsodistes sont en général si outrés dans leurs admirations, si traditionnels, qu'on ne lit pas en les lisant la vie de tel ou tel homme.

On aimerait à y trouver des dégoûts, des combats, des triomphes, des lâchetés et des aventures. Mais non ; les comédiens y sont aussi canoniques que les prélats en pleine oraison funèbre.

Hé ! braves gens, souvenez-vous donc de tout ce qu'a avoué dans le dernier siècle le plus sensible et le plus sublimement orgueilleux qui ait jamais été ! Jean-Jacques.

Eh bien ! et Montaigne donc ! l'exquis, le savoureux Montaigne.

L'homme, voyez-vous, est d'autant plus beau qu'il ment davantage — et d'autant plus intéressant qu'il confesse la vérité.

Aussi des mémoires ne sont-ils possibles qu'écrits par le sujet lui-même.

7 février 1841. — Je me suis mis à travailler de plus belle. Mais, chose étrange ! c'est la déclamation (quel drôle de mot, et comme je trouve qu'il dit peu la chose), c'est l'action au théâtre qui m'attire maintenant plus que le plaisir naguère si vif de la composition littéraire.

J'avance pourtant dans mon drame et le quatrième acte est commencé. Seulement, l'autre jour, en m'efforçant de dire de mon mieux les scènes de Molière et de Casimir Delavigne devant les Menjaud, j'ai éprouvé une impression de lutte immédiate et personnelle qui m'a remué plus profondément que l'avaient fait jusqu'ici le travail et les lectures de mes vers. Et je ne sais quoi me dit que c'est surtout là que je vais par tempérament.

Après cela, l'un n'empêche pas l'autre : au contraire, je l'espère bien.

Je connaissais assez peu Regnard, uniquement par quelques extraits des cours classiques de littérature. M. Menjaud m'a conseillé d'apprendre le Crispin des *Folies amoureuses*.

Eh bien ! pour moi ces folies-là restent un peu au-dessous de leur réputation. C'est un brillant pastiche de la comédie italienne et d'une allure franchement théâtrale, voilà tout. J'aime mieux une petite pièce, généralement inconnue, je crois, *la Sérénade*, par où débutent les œuvres de Regnard. Il y a là dedans un Champagne qui serait bien plus amusant à jouer, selon mon humble avis.

Les triomphes de la scène, quoique sans lendemain pour l'acteur, c'est vrai, et à fleur de peau, mais instantanés, personnels, argent comptant, me séduisent avant tout et me séduisent à un tel point que j'en suis à affirmer que, riche, je renoncerais avec peine aux coulisses.

Car ce n'est pas l'argent qui m'y attire; c'est le théâtre d'abord, pour le théâtre lui-même. Puis ses

émotions, sa vie libre, aventureuse peut-être, au milieu des littérateurs, des artistes, et des femmes. Eh bien ! Oui. Quoi ? Je suis jeune ! Mes besoins physiques et moraux sont les besoins de la jeunesse, et en tout cas, ceux de la génération actuelle.

Le train du monde d'à présent ne la pousse-t-il point fatalement vers l'indépendance, quand même, et vers les jouissances rapides ? Or pour quelle besogne utile l'a préparée l'éducation illogique du collège ? Médecin, avocat ou pion, voilà pour les rares intelligents. Soldat, commerçant ou industriel, voilà pour les actifs et les volontaires. La paresse, l'impuissance et le vice, voilà pour la grande masse des cancres.

Soyez donc pauvre, par là-dessus !

Donc, l'art, l'art seul est une tangente, et pour moi, le théâtre. Cela s'accommode à mon orgueil, à ma vanité, soit ! Je veux vivre.

Il est cependant bien des jours où je dirais, sans balancer, tout le contraire.

L'énergie va et vient.

20 février 1841. — On donnait ce soir, aux Français, *Polyeucte* et *Georges Dandin.* Ma mère y est allée avec moi pour notre samedi gras.

Dans *Polyeucte*, Beauvallet a eu du succès. Sa voix sauvage et un peu âpre y produit de l'effet. Mais a-t-il dit les stances avec une inspiration assez haute ? Et tout le rôle même ne dépasse-t-il pas le niveau de ce qu'il semble pouvoir faire?

Il a beau s'être costumé en Christ...

C'est que cette tragédie, ce mystère plutôt, est un des grands efforts réussis du grand Corneille. On

parle de la profondeur sombre de l'*Hamlet* de Shakespeare. Soit. Que dira-t-on donc de la religiosité sublime de *Polyeucte*? Et la noblesse simple de Sévère? Et les capitulations de conscience si humaines de Félix! Et l'ineffable probité de cette Pauline combattant l'amour par le devoir, et triomphant dans la foi!

Tout cela est d'une élévation prodigieuse.

Mlle Rachel y est fort belle; son organe, sa taille, ses attaches fines, ses gestes sobres font qu'en conscience elle ne doit pas avoir grand'peine à composer le personnage. Mais qu'elle phrase bien les vers! Et que son premier et son cinquième acte sont magnifiques!

— Quant à *Georges Dandin*, c'est vraiment une curieuse mise en œuvre de trois nouvelles de Boccace, que Molière a passées à son ordre avec l'art et la vérité merveilleuse de son génie théâtral. Seulement la gentilhommerie a trop perdu de son prestige pour que le talent même de M. Provost puisse faire accepter tout droit au public démocrate d'aujourd'hui les piteuses déconvenues du mari, et surtout son agenouillement final, la chandelle à la main.

M. Régnier est charmant dans Lubin.

Restent les choses dont on rit le plus, généralement et toujours, les lanternes en papier, les ombrelles au bout d'un bâton, les coups de canne, les coups de pied au c.. dont Molière régale volontiers les gros appétits de la foule.

Ce qui pour les délicats est admirable, c'est la forme et l'inexorable bon sens et les caractères.

22 février 1841. — Quel jocrisse vaniteux je suis! et que j'ai peu le respect de mes résolutions! C'est

pitié. Je m'étais si bien juré de travailler, de combattre, de me combattre au besoin! Mais, jour par jour davantage, l'obscur ferment a bouillonné plus dru dans mes artères, ma volonté est devenue distraite, ma chair s'est souvenue. Ou du moins, que sais-je! Une soif m'a envahi, de changement, de lumière.

Tout alors sert de prétexte.

Avant-hier déjà quand ma mère m'avait dit : « C'est trop s'isoler, mon fils, il faut nous distraire, allons au spectacle », avais-je assez pris la balle au bond!

Et lorsque hier je suis allé chercher au *National* la réponse pour mon feuilleton, et qu'après des compliments on m'a offert une loge pour le bal de la Renaissance, au lieu de refuser, comme m'y poussait la raison, ne me suis-je pas dit hypocritement : acceptons cette loge, quitte à la donner ou à la perdre. Dans tous les cas, cela ne me coûtera rien. Eh! doncques!

Ce qui ne m'empêche pas de m'y être embêté ferme, comme cela arrive presque toujours d'ailleurs quand on n'est point gris ou qu'on ne danse pas... Comment danser sans costume? J'y ai pourtant traîné, jusqu'à cinq heures du matin, mon remords et ma bête dans le foyer, dans les couloirs, parmi la foule suante des dominos et des entrepreneurs de fausse joie, poursuivi jusque dans ma loge par quelque fille errante, en quête d'un souper et d'une voiture... Ci, vingt francs environ pour ma part au pique-nique.

C'est bien fait, imbécile!

Et dans ma chambre, seul à cette heure, halluciné de sommeil et de bruit, — à travers les harmonies vagues, les carillons lointains, les éclats de trompettes romaines, dans la buée rougeâtre du bal, mille formes

gracieuses ou grotesques, rouges, vertes, blanches, du charbon, du fard, de la poudre, des femmes bien débraillées, des hommes bien braillards et saouls, tout cela se confond dans ma tête, autour, partout; cela bourdonne, saute, bondit, valse, galope, poudroie...

Mais avant de me coucher, je tiens à faire justice. J'ai été lâche de toutes façons, et dupe par-dessus. Malhonnête vis-à-vis de mes créanciers et de mon devoir... Dors à présent, si tu peux.

25 février 1841 (minuit). — C'est bien le compte : trois jours perdus. Lundi, à me secouer les oreilles; mardi, à voir passer les masques sur notre boulevard. Aujourd'hui seulement, je commence à me désengluer l'âme, cette mouche si facilement empêtrée dans le miel. J'ai donc retravaillé.

Je suis allé voir *la Grâce de Dieu,* cette nouvelle Fanchon la Vielleuse, à ce qu'on dit. Mlle Clarisse y est aimable, et Neuville amusant.

La pièce même est intéressante. La scène du père, au troisième acte, belle vraiment.

Mélodrame forme pataguenle, petit théâtre... soit! C'est du théâtre.

Or, quand c'est de théâtre et de public qu'il s'agit, l'idée n'a pas besoin d'être neuve, ni la forme élégante.

Qu'il y ait toujours des intérêts opposés en scène, c'est-à-dire des situations, et les plus fortes possible, saignantes quelquefois, si tout se tient et se déduit en crescendo logique à peu près, l'affaire est dans le sac.

2 mars 1841. — Hier soir on jouait le *Tartuffe* au Théâtre-Français, avec Mlle Mars, et j'ai fait queue pour avoir une place au parterre.

Quelle artiste! Quels yeux! Quelle voix! C'est la sincérité et le charme même, malgré ses soixante ans. Certes, la pièce était bien jouée par MM. Provost, Périer, Mmes Desmousseaux, Anaïs et Varlet. Mais la note sereine et élégante de l'Elmire semblait les faire détonner : c'étaient des comédiens. Elle, c'est la vie.

Admirable, et inoubliable, je le sens.

Décidément, je m'emballe de plus en plus pour la scène, ce mystère, ces coulisses, ces émotions poignantes, l'intimité des chefs-d'œuvre, les succès, les luttes de chaque soir devant la foule, et, que sais-je? — car l'homme regimbe toujours en secret — l'existence familière à côté des femmes, les seins agités de Mlle Plessy... et, au besoin, les beaux costumes.

Aussi, ce matin, dès neuf heures, reprenant mon essor à travers la pluie, j'ai repassé au Conservatoire. Autre scie!... Pour être admis à concourir, il m'a fallu subir un examen préalable chez M. Michelot, et je suis inscrit.

Maintenant que le sort en est jeté... au petit bonheur!

Pour plus de prudence pourtant, je suis retourné chez les Menjaud, après leur déjeuner, afin d'essayer le Crispin, des *Folies,* sans conviction, c'est vrai, et misérablement.

— Permettez, mon cher monsieur, m'a dit Mme Menjaud, vous pensez à ceux qui vous écoutent; cela vous empêche de penser à votre personnage, et puis, vous mettez du raisonnement dans une chose de pure fantaisie : c'est manquer ou outrepasser le but. Et puis

encore, vous allez trop vite. Respirez, respirez donc!... Est-ce que vous avez peur? Bah! avec nous! Vous n'aviez pas peur la première fois, mais vous vous dites : c'est du Regnard, une jolie scène, une scène connue, et des vers!... Il faut faire sentir toutes les nuances, les marquer de l'inflexion et du geste; enfin, il faut jouer cela bien, et vous récitez mal. Du naturel, mon cher monsieur, de la souplesse! Entrez en scène convaincu que vous êtes un oseur, un fantoche, Crispin en un mot, et non plus monsieur Edmond Got. Tout est là! Au Conservatoire on ne vous dira cela que très tard, peut-être pas : arrivez avec la conscience de votre masque... Et vous m'en direz des nouvelles!... Voyez-vous, ce que je vous dis là, je ne l'invente pas; il y a plus de vingt ans que mon premier maître me le disait. Et ce maître-là était Fleury.

3 mars 1841. — Parbleu, si c'est vrai!...

J'aurais bien répondu à Mme Menjaud que je me trouvais plus mauvais encore qu'elle ne me l'avait dit dans ce Crispin; et que sans avoir précisément peur je me sentais gêné devant elle pour le genre folâtre — surtout quand il me semble de convention comme celui-là.

Mais j'ai cru plus sensé d'empocher l'algarade, — en profitant de la leçon. D'ailleurs Molière et Hugo sont beaucoup plus mes hommes. Et pour commencer je pioche Sganarelle du *Festin de Pierre* — faute, hélas! de me croire apte à Don Juan.

Voyons, comment s'y prendre?

Voilà ce que je pense : la première, la grande

affaire, c'est de s'imprégner le mieux possible de l'idée de l'auteur et de sa forme, et de son style, et d'apprendre presque, sinon tout à fait, les mots, à force de réfléchir sur les caractères et les situations.

Ensuite, je dois tâcher d'assortir au Sganarelle que je crois comprendre, ma tenue, ma physionomie, mes gestes, mes paroles surtout, afin de le glisser vivant dans ma peau.

Prenons donc ici pour type un bonhomme de quarante à cinquante ans, simple et fin, d'un grand bon sens naturel, mais ignorant, donc superstitieux; tranquille, donc toujours ahuri de l'agitation incessante où tourbillonne don Juan, dont il est l'antithèse.

Puis, si en regardant autour de moi je peux trouver, sinon une personnalité analogue, du moins certaines analogies, c'est à moi d'imiter, d'amalgamer, de composer enfin mon « personnage ».

J'ai bien saisi, n'est-ce pas, madame Menjaud?

Je faisais la bête, voyez-vous. L'artiste enseignant le poète, c'est Gros-Jean qui en remontre à son curé.

Pas mal, pourtant, pour une dame!

« *A Monsieur Anatole Nancy, à Lyon.*

« 5 mars 1841.

« Mon cher ami,

« Tu me demandes des nouvelles d'Arthur? Il m'est arrivé l'autre jour avec lui une histoire assez bouffonne.

« C'était au commencement du mois. Nous étions allés toucher à la caisse du *National* le produit d'un récent feuilleton. Or, en remboursant sur ma part les cent francs qu'on m'avait avancés à la fin de décembre, je ne devais recevoir que vingt-deux francs nets. Quelle n'a pas été ma surprise, et ma stupéfaction, en apprenant que M. Jules Bastide avait donné ordre de compter l'avance de décembre à titre de gratification personnelle et que j'allais être payé intégralement des cent vingt-deux francs ! Comme de juste, Arthur a vu tout de suite dans ce chiffre un appoint imputable à quelque régalade, et je l'ai invité séance tenante à dîner, ainsi que le caissier.

« Le dîner fait, nous sommes allés prendre au Divan le café et le pousse-café, la rincette et la surrincette. Les heures passaient dans une animation croissante, et quand il a été question de se séparer, j'ai cru devoir me rendre à l'insistance de mes deux convives, et me laisser faire la conduite.

« Chemin faisant, et nous échauffant à parler, souvent tous à la fois, politique, beaux-arts, littérature, femmes... — ah ! ça devait être du propre ! — il nous a paru drôle d'entrer nous « rafraîchir » dans tous ceux des cafés du boulevard à main gauche qui étaient encore ouverts. Et je nous vois encore arrêtés à discuter bien après minuit, au bout du boulevard Saint-Martin, devant le Château-d'Eau.

« Là, il y a dans ma mémoire une éclipse totale.

« Quand je me retrouve, je suis dans mon lit, ma mère me réveille en me disant : « Malheureux enfant ! « Tu es donc malade ? »

« Il fait soleil, ma chandelle brûle encore, et il m'est impossible de me rappeler comment j'ai pu rentrer

chez moi, sans prendre ma clef chez le portier...

« Bref! Je m'étais abominablement saoulé sans m'en apercevoir, qu'à ce moment, à ma bouche pâteuse et à mon mal de cheveux.

« On ne m'y reprendra plus; c'est trop désagréable. Jusque-là, ça va bien, n'est-ce pas? Je me suis à moi-même mon esclave spartiate. C'est de la sale morale en action, voilà tout.

« Mais ici commence le côté baroque de l'aventure.

« Ma mère a mis un peu d'ordre dans ma chambre, m'a fait prendre une tasse de thé, et je me suis rendormi, pendant quelques heures sans doute.

« On frappe à la porte.

« C'est le caissier et le rédacteur aux faits divers, « l'homme aux ciseaux », comme on l'appelle à la boutique. Ils ont une mine gourmée, et viennent me demander raison de la part d'Arthur.

« D'Arthur?

« Oui, après ce qui s'est passé hier soir... dit le caissier en retenant mal un sourire. — Veuillez aider mes souvenirs, messieurs. J'avoue qu'ils ne sont pas très présents. » (J'étais toujours couché.)

« Alors ils me racontent qu'à la suite d'une discussion littéraire à propos du *Médecin du Pecq* de Gozlan, je me suis laissé entraîner à une violence regrettable, et que j'ai frappé Arthur au visage... Stupéfaction de ma part.

« Puisqu'il en est ainsi, leur dis-je, je suis aux ordres de M. Arthur Pichon. Seulement je dois vous avouer entre nous que le sujet de la querelle m'échappe un peu, car je n'ai jamais lu *le Médecin du Pecq*.

« Ces deux messieurs se sont regardés, et le caissier a repris :

« Eh bien ! je crois qu'on peut arranger l'affaire, M. Pichon vient de nous le dire, il ne l'a jamais lu non plus.

« Et de rire tous à gorge déployée.

« Je te fais grâce du reste. Tu connais Arthur. Si le caissier n'avait pas assisté à la gifle, notre philosophe aurait eu si peu soif de mon sang !

« Le lendemain, nous redînions tous les quatre ensemble.

« Adieu, cher ami, donne-moi bientôt de tes nouvelles...

« Edmond Got. »

7 mars 1841. — Cinq jours que je passe à apprendre Sganarelle du *Festin de Pierre*. Mais pourquoi diable les comédiens s'obstinent-ils à jouer la pièce versifiée par Thomas Corneille, au lieu de la prose nerveuse et géniale de Molière ?... Moi, je proteste : j'apprendrai les vers plus tard, s'il le faut. Seulement, y a-t-il prudence à protester en passant un examen ? Et puis, pourrai-je assez profondément creuser une scène, celle du premier ou du troisième acte, par exemple, d'ici au 15 ? Car je n'ai plus que huit jours devant moi.

Quand on attend quelque chose d'important, on est si... je dirai presque désespéré du nombre de choses qui restent à faire, qu'on s'en trouve comme désœuvré.

Mars 1841. — Les ridicules de l'homme et de la femme, au vrai fond, ne sont-ils point pareils ? Les vices égaux ? Les imperfections semblables ? Les prosaïsmes, les sous-entendus, les besoins, les puanteurs, les mêmes ?

L'un et l'autre ne sont-ils pas, surtout et d'abord, comme tous les êtres, de grotesques tubes digestifs, où la nature ne renouvelle la vie qu'en s'y donnant elle-même en pâture décomposable, sous ses mille et mille formes ?

Et l'invitation à dîner ne reste-t-elle pas un des suprêmes ressorts sociaux entre les mieux civilisés ?

Précieux psychologues des deux sexes, creusez donc ces matières sans crever de rire.

Oui, messieurs, tout, jusqu'à la galanterie, déguisement volontaire, jusqu'à l'amour, étourdissement passager ; oui, mesdames, jusqu'à la parure, jusqu'au maquillage, jusqu'à la pudeur, mensonges.

Quant à la pensée ! Soumise aux appétits de la brute, ne vient-elle donc d'autre part que des sens? Oui ; matérialiste damné, tu as beau dire, la pensée n'est pas toujours si bestiale que tu la fais. Elle peut du moins s'épurer, s'élever, à la foi, par exemple, au dévouement et à l'enthousiasme surhumain, divin donc, par moments.

Ainsi, poésie voulue, rêverie, pudeur, platonisme… comme voiles, soie, parfums, bijoux, fleurs au chapeau, sont la protestation de cet instinct étrange et supérieur de l'humanité : l'idéal.

14 mars 1841. — Hier, représentation de retraite de Mme Menjaud, retirée de fait pour raisons de santé depuis plusieurs années. Aussi n'y a-t-elle point paru. C'est *Andromaque* (Mlle Rachel : Hermione) pour l'argent, et *l'Étourdi* (M. Monrose : Mascarille) pour la curiosité, qui étaient les principaux éléments. La soirée a été belle, autant que j'ai pu en juger du haut de l'amphithéâtre, à quoi je suis réduit.

Beaucoup de talent, chez beaucoup... et je vais essayer d'entrer au Conservatoire. J'ai donc peur, mais ne me sens pourtant point découragé.

Après la représentation, j'ai fait route en causant, jusqu'au boulevard, avec mes deux voisins d'amphithéâtre, deux jeunes gens que j'ai souvent rencontrés dans la famille Menjaud.

L'un est un petit musicien, élève au Conservatoire pour le piano et pour l'harmonie, qui donne par-ci par-là des leçons à Horace. Propret, gentillet, gamin, et juif par-dessus le marché, dans la maison on le traite un peu par-dessous jambe. Moi je le trouve fin, organisé, débrouillard, et fait pour l'avenir. Il s'appelle Victor Massé.

L'autre s'appelle Duruisseau. C'est un brave garçon enragé de théâtre, travaillant beaucoup les jeunes premiers tragiques, mais avec un organe voilé, un triste physique et des aptitudes ternes, à mon avis. A celui-là pourtant on se plaît à reconnaître de réelles dispositions, et... la flamme secrète.

Je note ici ces deux noms, pour voir plus tard...

En attendant, nous avons tous trois ce soir parlé théâtre et surtout Menjaud, pour n'en dire que du bien, cela va sans dire. Duruisseau nous racontait la timidité maladive de M. Menjaud, qui, un jour de reprise de *Turcaret,* avait songé à se faire passer une roue de voiture sur le pied pour ne pas aller jouer « le Marquis », — et qui, voilà cinq ans, s'était sauvé jusqu'à Rome pour fuir ses terreurs de chaque soir.

— Rare supplice alors d'être acteur, répliquait Massé, je comprends qu'il songe à se retirer.

— Heureusement que Mme Menjaud est là; une

vaillante qui ne l'a jamais laissé faire, etc., etc...

Je leur ai pour ma part raconté la petite anecdote suivante qui les a fort amusés. « Aux Français, une fois, au *Verre d'eau,* j'avais devant moi, à la seconde galerie, deux femmes que je ne connaissais point, et qui ne se connaissaient pas non plus. Après le troisième acte, l'une dit à l'autre : Quelle belle pièce! — Oui, Mlle Plessy est joliment jolie, et celui qui fait le Ministre est joliment bon! — Oui, Bolingbroke... Vous trouvez, n'est-ce pas? — Oh! oui. Comme il envoie bien tout cela! — Oui. Eh bien! Savez-vous ce qu'il a mangé à dîner?... Du veau aux petits pois... C'est moi qui suis sa cuisinière! »

18 mars 1841. — Il y a deux jours à l'heure qu'il est, que j'ai passé mon examen de réception au Conservatoire. Et malgré l'avis et l'exemple de mes jeunes compagnons de taf, sans avoir pris la moindre goutte de café, de vin ou de spiritueux, avec le sens le plus rassis en un mot, j'ai attendu mon tour et, mon tour venu, j'ai traversé tranquillement la petite salle, franchi posément les cinq degrés qui conduisent à ce théâtre rudimentaire, et là, en présence des sept ou huit juges, MM. Scribe, Édouard Monnais, Mlle Mars, Samson, Michelot, Provost, Beauvallet et un ou deux encore présidés par M. Cherubini, ayant tous bien droit de me rire au nez et de m'exclure impitoyablement, j'ai dit l'*Acaste* du troisième acte du *Misanthrope,* avec le cœur serré, oui, mais voulant bien ce que je faisais, et sûr à force de travail de ce que je voulais faire.

Aussi en sortant, avais-je conscience d'être reçu, et

l'arrivée de mon billet d'admission, ce matin, ne m'a que modérément réjoui.

Hier, mercredi, j'étais allé dans les coulisses de l'Opéra, voir le profil des *Huguenots*, que j'aime beaucoup mieux de face. C'est un drame lyrique si bien fait, et de la musique si théâtrale! M. Duprez m'a tout de même produit une vive impression, à partir du troisième acte. En voilà un jeune premier, comique et grotesque même! Mais quel chanteur et surtout quelle puissance!

Et puis, j'éprouvais la secrète joie d'un novice poussé tout à coup en plein sanctuaire, et il y avait de jolies filles... Ne faisons pas le dégoûté!

28 mars 1841. — Depuis lundi 22, je vais au Conservatoire tous les matins de dix heures à midi, pour écouter les leçons des professeurs qui ne sont pas les miens. Celui qu'on m'a désigné pour la première période, M. Beauvallet, est malade, et, jusqu'à nouvel ordre les aspirants reçus ne répéteront rien; ce qui est fort sot.

Reste à profiter momentanément de l'enseignement des trois autres, qui sont habiles et expérimentés, MM. Samson et Provost surtout. M. Samson m'a l'air d'un homme spirituel et fin, qualités qu'il porte d'ailleurs à la scène; M. Provost, moins brillant, décompose à merveille une scène tragique, ou comique. Leur plus grand défaut, à tous les deux, quoiqu'ils s'évertuent à dire le contraire, est de laisser peu à l'initiative des élèves, et de les pousser quand même à leur ressembler; les élèves n'y ont déjà que trop de pente, par impuissance ou par paresse.

Quant à M. Michelot, c'est tout bonnement un ancien acteur du Théâtre-Français, un homme gras, légèrement sourd, avec un bon masque et de beaux yeux, d'un esprit un peu systématique, à ce qu'il me semble.

Il y a encore d'autres cours accessoires : deux heures par semaine, d'escrime par M. Grisier et son prévot ; de danse et de maintien par M. Deshayes, de l'Opéra. Presque aucun élève n'y va. C'est au point que moi, qui n'entends pas perdre une goutte des toniques variés que nous verse gratis le budget de l'État, je n'ai pas trouvé les maîtres le premier jour, et qu'ils sont arrivés tout surpris la seconde fois, mais charmés de servir enfin à quelque chose.

Ils m'ont rappelé le père Guigniaut, dans sa chaire du collège de France, disant piteusement à l'un de ses deux auditeurs qui s'efforçait de sortir « à l'anglaise » : « Monsieur, restez, je vous en prie, pour que je puisse dire messieurs... »

« *A Monsieur Anatole Nancy, à Lyon.*

« 3 avril 1841.

« Je commence par vouloir une lettre dans huit jours au plus tard, et autrement longue...

« Quant à ta dite lettre : ah ! tu le prends sur ce ton ? Serviteur. Ainsi, à ton compte, je suis un Amadis, un Céladon... Eh ! mon ami,

D'un censeur de plaisirs, ai-je fort l'encolure ?
Et Mascarille est-il ennemi de nature ?

« Non, cent fois non. Mais pour en revenir à mon thème de platonisme, — c'est ton mot, — crois-tu

donc, parce que les espèces sont fatalement et sans trêve poussées à cela; parce que la nature n'a que trois lois évidentes, la peur, l'appétit et la reproduction, qu'il nous faille faire à la bonne franquette sous le ciel, comme les chiens, les oies ou les crapauds?

« Ah! si tout se bornait sur cette terre à de telles immondices, voilà qui prouverait assez qu'il n'y a de Dieu qu'un Dieu inconscient ou indifférent pour l'homme, et seulement soucieux de son incommensurable amour-propre d'auteur. Mais, Dieu merci, nous avons reçu le don, en même temps que le besoin, de couvrir de vêtements notre nudité, et semblablement de parer notre pensée avec la rêverie de l'idéal. Qu'on se dépouille et qu'on soit brute à certaines heures, il le faut bien. Que la parure et la pudeur ne soient que des hypocrisies sociales, je l'accorde encore. Mais si l'être humain en est haussé d'un cran, si la folie l'élève et le console... Chapeau bas! Épicure! C'est Platon qui est roi.

« Oui; penses-y bien... Les jouissances matérielles énervent, font perdre tête et forces à petit bruit, et leur souvenir même abêtit et ravale.

« Le platonisme, au contraire, irrite, exalte. La chasteté déborde dans le cerveau et dans le cœur. Il y a une âcre volupté à résister aux sens. Et saoul pour saoul, ma foi! j'aime mieux me griser de hachisch et d'hallucinations que de petit bleu ou d'huile de rose.

« Relis à ce sujet l'admirable page sur Claude et Jehan Frollo : c'est peut-être le cœur du livre.

« Il ne s'ensuit pas qu'il faille devenir pape, pape chaste, je dis, ou, comme Origène, se mutiler dans sa chair. Non! mais si l'on s'abandonne, ah! du moins, mon ami, il ne faut pas s'en souiller l'âme, et profaner son amour, quand on aime, car il n'est pas donné à

tous d'aimer. Vous avez un corps. Pour Dieu! si vous l'avez laissé faire, vous, de sang-froid, n'y pensez plus, ou n'en parlez pas... que pour le railler à l'occasion, comme l'ont fait Rabelais et Voltaire. Ce n'est point pruderie, crois-moi. Le platonisme est peut-être une chose ridicule; le cynisme caressé est sûrement une sale chose...

« Je dois te paraître tout drôle, je m'en doute, mais j'en suis arrivé presque à trouver au plaisir physique un avant-goût de douleur morale. C'est peut-être absurde, et l'éducation par une femme en est cause sans doute, je vois la sainte Vierge dans toutes les mères... et la mère dans toutes les femmes.

« Erreur, soit! Et qui m'a déjà coûté cher. Tant pis! ou tant mieux plutôt. Si j'en guéris, ce sera toujours trop vite.

« Maintenant, puisque tu tiens à savoir comment je travaille de mon métier, tous les matins, Montlaur en herbe, je vais au Conservatoire, dans le tohu-bohu des chants, des cris, des cordes et des cuivres. Nous sommes là pendant la leçon de déclamation quarante jeunes élèves, vingt mâles et autant de femelles; femelles pas bien cossues, mais assez jolies, quoiqu'il y ait d'épouvantables exceptions. Les mâles ont plus de fashion, mais me semblent de tristes sires, la plupart. Moi, je pioche toujours beaucoup.

« Ed. Got. »

Un mot admirable de Mme de Lambert : « Ma fille, sachez conserver votre pudeur, même dans les instants destinés à la perdre. »

10 avril 1841. — Pendant toute la semaine sainte, j'ai fortement poussé *le Bâtard de la Baume.* Ah ! quand les situations vous portent !

Mais en revanche, comme je trime quelquefois ! Surtout pour faire court dans les parties d'arrangement ; car c'est toujours là que je me sens faible. Dame ! Le métier ! Le métier !

14 avril 1841. — Hier, je revenais du Conservatoire, à une heure, longeant les boulevards, quand j'ai avisé de loin un personnage qui s'avançait d'un air dégagé. En marchant toujours je me suis trouvé face à face avec Deslys. Malgré nos brouilleries de l'année dernière, puisqu'il revenait de lui-même, et qu'il me tendait la main, je n'ai pas eu la force de lui refuser la mienne.

Après avoir, comme moi, essayé d'écrire, il s'est fait lui aussi comédien, mais de chic et sans étude ; beau d'ailleurs, jeune, intelligent, il a trouvé facilement en province quelques engagements de rencontre, et le voilà dans une position assez critique, sans argent, sans garde-robe de théâtre...

Il m'a pris par le bras et m'a emmené presque malgré moi jusqu'au Palais-Royal où il avait rendez-vous.

En arrivant par la rue Vivienne dans l'allée de droite du jardin, il s'est trouvé tout à coup en plein pays de connaissance. En effet, on voit là, assis sous un arbre, ou flânant de long en large, une bande de gens à la face glabre et frais rasée, à peu près jeunes la plupart, dandys ou crasseux, quelquefois les deux en même temps, gens dont, à première vue, j'ai

lieu de croire, sinon la probité suspecte, du moins la morale nulle.

Ces gens-là sont des acteurs de province, sans place; l'arbre du rendez-vous s'appelle familièrement « l'arbre aux punaises ».

J'aurais peine à exprimer la répulsion que j'éprouve pour tout ce peuple de bohèmes à faux panache, ou de déclassés, ou de tristes miséreux... Encore Deslys est-il le beau du cabotin. A moitié éduqué, à moitié instruit, à moitié tout, sera-t-il jamais rien ? L'esprit y est, le cœur n'y est pas...

Pourquoi ce malheureux titre de Kean, *Désordre et génie*, est-il presque pour tous comme un idéal ? Non, mes gars, c'est tout bonnement un masque commode pour la paresse et la crapule.

15 avril 1841. — Au Conservatoire aussi, milieu plus régulier et moins effrontément bohème, n'est-ce pas déjà chose pitoyable de voir l'impertinence dont ces vesses-de-loup salissent les réputations, dont ces pygmées vont sabrant les grandeurs reconnues ?

On retrouve là encore les instincts bas qui sont la vermine du métier.

Il va sans dire qu'il y a des exceptions, le fils Ponchard, Chotel et deux ou trois autres encore, à des degrés différents. Je ne méprise que ce que je connais de personnellement méprisable, mais je voisine le moins possible, et toujours sans familiarité.

J'admire d'ailleurs combien le théâtre est en somme un art d'instinct plus encore que d'intelligence. C'est l'intelligence et les qualités de théâtre qu'il y faut ; voilà tout. Ainsi, parmi cette plèbe, il y a quelques

natures heureuses, chez les femmes surtout, beaucoup plus souples généralement que les hommes.

La petite Augustine Brohan, par exemple.

16 avril 1841. — Hier soir, représentation d'adieu de Mlle Mars. Quel spectacle magnifique! *Le Misanthrope* et *les Fausses confidences*, par l'élite de la troupe : MM. Menjaud, Monrose, Samson, Provost, Périer, Régnier, Mmes Desmousseaux, Mante, Anaïs, Veret-Varlet.

Mlle Mars (Célimène-Araminthe), planant au-dessus de tous, et un public fanatisé (plus de vingt mille francs de recette) rappelant deux fois la bénéficiaire après la chute du rideau, debout, au milieu des cris, des bravos, et des larmes. Oui, des larmes... Et pour mon compte, j'étais aussi ému que pas un.

Mais c'est la pauvre Comédie-Française qui va du coup branler dans le manche... Un pareil vide, dans un pareil moment. Monrose qui commence à perdre la tête, Menjaud qui parle de se retirer, et Firmin et Périer qui ne dureront guère!

Toute l'influence de réclame et d'argent restera donc aux mains de Mlle Rachel et de la tribu juive qui s'y entend, et qu'on n'y aide que trop.

Beaucoup de jours durs à passer, c'est à craindre. Il faudrait littérairement et artistiquement un courant nouveau.

D'où viendra-t-il?

28 avril 1841. — Singulière cuisine qu'un journal! Ce qu'on y fricasse n'est pas la moralité même, il faut en convenir.

Comment! Voilà *le National,* par exemple. Je prends un des plus honnêtes, jugez des autres! Voilà une raison sociale à peu près anonyme, n'existant que par son opposition de chaque heure au gouvernement, quoi qu'il puisse faire, et empoisonnant sciemment quelquefois, goutte à goutte, ce que les gobeurs appellent « la conscience publique ».

Et ce journal ne peut pas faire autrement, sous peine de suicide, puisqu'il est l'organe d'un parti, et que c'est la politique des partis!

Or aux mains de qui la haute Direction confie-t-elle les fourneaux et les sauces? A des tâcherons plus ou moins habiles, mais ignares le plus souvent de fond en comble, qui finissent par croire à leur sacerdoce, à force de voir la très précieuse parole imprimée prise chaque jour autour d'eux religieusement à la lettre.

Journalistes, avocats, même chose, hélas! Et combien les mots, qui sont une convention vaine, arrangés d'une certaine manière, combinés avec une certaine adresse, peuvent prouver les plus sots mensonges, ou obscurcir les plus belles vérités! Ainsi, moi, j'ai été chargé officieusement de serrer la vis à Charles Dickens, pour *Nicolas Nickleby*, à cause que la portée en est aristocratique et cléricale, soi-disant, et s'écarte du programme républicain pour l'éducation « des Masses ». Moi contre Dickens! C'est à se tordre de rire! Je n'en ai pas moins écrit là-dessus quatre cent quatre-vingt-trois consciencieuses lignes à deux sous.

Il le fallait!

Maintenant, si l'on descendait dans les sous-sols, et qu'on regardât d'un peu près le livre d'office et les comptes, je crois qu'on en apprendrait de belles sur l'anse du panier. Pour quiconque vit de publicité, le

commerce, la finance, la mode, les théâtres, etc... les ministres même, n'est-il pas élémentaire de s'inféoder des journaux, donc de les régaler et de les payer au besoin ?

Que cela ne se fasse pas ouvertement, à la bonne heure, et je veux le croire, surtout pour *le National*, où je tiens à gagner un morceau de pain propre pendant quelque temps encore, mais cela se fera sûrement quelque part, si ce n'est partout, avec le fatal progrès des choses libres vers le mal, car la presse n'a pas dit son dernier mot. M. de Girardin l'a déjà prodigieusement vulgarisée, et le métier est trop tentant, trop facile, pour ne pas attirer à cette curée toute la bohème un peu délurée des capitales.

Eh! quoi donc? Ne m'a-t-on pas offert hier, au bureau même, d'aller prendre gratis des leçons d'équitation à la salle Sainte-Cécile? Et quand, alléché par cet espoir, mon rêve, j'ai cru devoir demander la permission à MM. Charles Thomas et Bastide, n'ont-ils pas semblé s'amuser beaucoup de ma naïveté parfaite? De très honnêtes gens, pourtant!

J'irai donc!

13 mai 1841. — Rien n'est plus drôle et plus mêlé que cette reprise de manège (c'est le terme), chez M. de Fitte, de une heure à deux; une douzaine d'apprentis gardes nationaux à cheval, des bouchers, des loueurs de carrosses, des employés de ministères...

Un peu de volonté et d'adresse aidant, après six leçons, c'est-à-dire quinze jours, j'ai déjà hier été chef de reprise. Du reste, cela m'amuse et m'intéresse au possible. J'avais raison d'en avoir envie; puis c'est

d'une hygiène parfaite pour fatiguer la bête et lui donner des nuits, voire des jours sans rêves... Très important pour moi!...

« *A M. Victor Lacrampe.*

« 19 mai 1841.

« Que Molière est vrai..., mon cher Oronte! Tu es bien trop malin pour me dire, en mettant ton chapeau de travers :

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons!

« Mais tu me demandes d'un air sournoisement railleur quelle science ignorée du vulgaire m'a fait juger à première vue que tes trois actes, si fins et spirituels qu'ils soient, ne sont pas du théâtre. Or ta question m'embarrasse singulièrement, je l'avoue, vu que de règles, d'art poétique spécial au théâtre je n'en connais pas; et ce qu'en seconde on nous a fait à ce sujet apprendre par cœur d'Horace et de Boileau, n'est pas pour élucider la chose, car ils s'en sont tenus à des généralités poncives.

« C'est qu'ils n'y entendaient goutte, vois-tu.

« Non plus d'ailleurs que les fiers Lundistes, voire les mieux famés d'à présent, et le moindre de nos dramaturges applaudis leur en remontrerait.

« Cependant, nous nous étonnions au collège qu'on prétendît nous rendre philosophes avec la *Monadologie* de *Leibnitz*, le moi et le non-moi ou autres chinoiseries rébarbatives, dont toute science qui se respecte s'enveloppe comme à plaisir.

« Je n'irai donc pas faire le pion sur une matière dont je ne crois me rendre compte que par instinct;

mais j'ai pas mal réfléchi, qui le croirait? sur certains livrets célèbres d'opéra, l'opéra étant du théâtre à grandes lignes, du théâtre à la détrempe, à ficelles plus apparentes, par conséquent.

« Eh bien! mon humble sentiment est que l'auteur dramatique doit être une espèce littéraire à part, une entité, aurait dit M. Bouillet.

« Il doit concevoir théâtralement, c'est-à-dire par oppositions nettes, par situations (pathétiques ou comiques). Il doit déduire beaucoup plus qu'imaginer. Un romancier peut parler au lecteur de tout ce qui a rapport à son sujet, et décrire, et raisonner. Son dialogue même, quand dialogue il y a, peut s'attarder à l'esprit, à la fantaisie, que sais-je?

« Le dialogue théâtral, lui, doit être un dialogue d'action, et faire marcher l'action, pas à pas, scène à par scène, en duo, en trio, en quatuor, avec des mouvements divers et rythmés, des piano, des allegro, des forte, etc...

« Le dialogue théâtral, c'est, en un mot, le tissu de la pièce, la pièce même.

« Et de plus, et sans cesse, l'auteur dramatique doit compter avec le décorateur, avec le costumier... Et avec ses interprètes donc! Sans parler de son collaborateur collectif et tout-puissant, le public, qui, chose étrange, refait involontairement la pièce à mesure qu'il l'écoute, et finit par s'applaudir souvent lui-même, d'avoir deviné les péripéties, et le dénouement, comme pour les vers, s'il a deviné la rime...

« Ed. Got. »

23 mai 1841. — Le docteur Maenzer m'a fait visiter

ce matin une curiosité des plus intéressantes, l'atelier de M. Niepce de Saint-Victor, au Louvre. Ce M. Niepce est le neveu de Nicéphore Niepce, l'inventeur du daguerréotype, et il perfectionne depuis 1833, aidé par l'État, les trouvailles de son oncle, avec M. Daguerre.

Les procédés et les résultats sont vraiment merveilleux.

Ce que l'on rencontre par-ci, par-là, de daguerréotypes, donne déjà une étonnante impression de la nature, et je me rappelle, à ce propos, les stations clandestines des collégiens de mon temps devant un certain étalage d'académies de femmes aux vitres d'une petite boutique borgne des Passages-Panoramas. Nous n'y pouvions pas croire... Tout y était!

Mais aujourd'hui l'on m'en a montré de toutes sortes, et des vues, et des scènes, et des paysages de tous les pays. Et l'on est en train de trouver mieux. la reproduction indéfinie sur papier.

Quelle révolution alors dans l'éducation de l'œil, et par suite dans tous les arts du dessin!

L'à-peu-près ne sera plus permis que dans l'idéal. Tant mieux pour les artistes!

22 juin 1841. — Mme Menjaud me l'avait bien dit, l'autre jour : « Prenez garde, mon cher enfant, on parle trop de vous autour de vous. Ce n'est point votre faute, soit! Mais il paraît que vous faites des vers, que vous écrivez dans les journaux, que vous affectez de vivre un peu à part. Vous le voyez, tout se sait vite quand les froissements et la jalousie s'en mêlent. Or vous avez des dons naturels ou acquis déjà, dont on

n'a pas pu se taire, même après une seule audition, M. Scribe lui-même en a causé tout de suite au foyer avec MM. Provost et Samson, pendant la représentation du *Verre d'eau*. Votre venue ne pourrait-elle point déranger telle ou telle combinaison de l'année pour les créatures à prix? Et vous n'avez pas même un professeur pour vous défendre, puisque M. Beauvallet garde la chambre depuis plus de trois mois. Vous n'êtes donc encore par le fait que simple auditeur. Enfin, je ne sais quoi me dit qu'il faut vous défier de votre prochain examen; il y a quelque chose dans l'air... »

Hélas! c'était vu comme à travers un cristal!

En effet, hier même, on choisissait, par concours préalable, ceux des élèves qui concourront au mois d'août. J'avais, malgré tout, le plus beau courage du monde avec la scène de Sganarelle (troisième acte de *Don Juan*), préparée à loisir, et dont Mme Menjaud m'avait une fois admirablement indiqué la tradition.

Une trentaine d'élèves, hommes et femmes, avaient déjà passé devant le jury, mais voilà qu'à l'appel de mon nom, tout s'arrête; on ferme les portes. Une longue délibération a lieu, et le secrétaire, M. de Beauchesne, me fait enfin venir dans son cabinet: « La classe préparatoire, me dit-il, ne sera pas admise à concourir, surtout puisqu'elle n'a point encore reçu de leçons. »

— Mais j'ai assisté à tous les cours, et j'espérais du moins être entendu, ai-je risqué en essayant de me raccrocher aux branches.

— Eh bien! on vous entendra dans quinze jours, pour vous faire passer titulaire dans une classe définitive, pour l'année prochaine.

Ah! mille millions de ...!

Ce n'est pas tant pour le prix. Je n'y pensais certes pas, et je m'en moque; j'en ai eu toute ma vie; je sais donc ce qu'en vaut l'aune. Mais cela m'aurait fait essayer mes forces sur des vraies planches et sur un vrai public, et j'enrage d'être tenu sous le boisseau.

N'importe! mon drame est fini; je le recorrige, je le recopie, et tout de suite après la lecture et sa date marquée, je jouerai n'importe où, à Chantereine, à Molière, à la banlieue, chez les Seveste; et n'importe quel rôle, pourvu qu'il soit d'étude et utile pour mon avenir. Feu de bâbord et de tribord!

3 juillet 1841. — Assez bon examen, aujourd'hui même. J'en suis sorti élève de M. Provost. Mais je veux regarder plus loin.

25 juillet 1841. — Quelle quinzaine, bon Dieu! Fièvre, délire, médecines!... Sans ma mère, je crevais!...

Ah! c'est que la tape a été féroce... Un effondrement, quoi!

Les frères Cogniard ont eu beau me dire : « Retravaillez, nous comptons sur vous; il y a de belles choses... »

De belles choses! Non. *Le Bâtard* est enterré.

J'ai senti des glissades, des trous, des vides. J'ai même refusé d'achever la lecture.

Énervé, épuisé, vaincu, je ne crois plus en moi, je ne crois plus à rien. Je ne suis pas blessé... je suis mort... Ou du moins je suis un autre homme. Bien pis! Je suis redevenu un enfant.

Ma plume m'épouvante! Il me semble que je n'oserai plus me montrer au journal; j'ai la cervelle creuse.

Pourrai-je même refaire du théâtre comme acteur? C'est à douter de tout.

Il faut manger pourtant. Filippi m'avait parlé jadis de traductions grecques avantageuses, des Pères de l'Église, je crois. C'est une besogne de pédant, la seule à quoi je sois bon, hélas!

J'irai voir Filippi à ma première sortie.

1er août 1841. — Près d'un mois perdu. Mais les forces reviennent et la volonté avec. Puisque je ne suis pas mort, il s'agit de vivre.

Envisageons donc la situation bien en face. Comme auteur dramatique j'avais trop présumé de moi, c'est évident. On ne peut pas penser, sentir et combiner à dix-huit ans une action humaine pour la foule. Il faut avoir plus vécu et plus réfléchi. Ainsi, de ce côté, partie remise.

Comme acteur, rien n'est décidé encore, et je puis lutter. Que diable! Je n'ai pas même tâté du public; je veux donc m'exercer, jouer, me donner une conviction pour ou contre, tout au moins.

Au Conservatoire, on n'a fait ce mois qu'empiffrer les candidats de leurs scènes de concours. Laissons donc encore passer ces deux mois de vacances.

Et dans les théâtres d'élèves ou à la banlieue, que pourrais-je faire par trente degrés de chaleur, même si on me permettait de faire? Je m'efforcerai pourtant de préparer les choses vers ce but.

Reste la vie matérielle. Comment y pourvoir?

Le National me fait cruellement attendre la publication de deux pauvres feuilletons, reçus en juin, et je crois flairer là un peu d'abandonnement... *Donec eris felix.*

Heureusement MM. Roustan et Filippi m'ont donné d'autre part du Saint Basile à traduire, trente-deux francs la feuille, cela paraissait assez bon; mais je n'imaginais guère que pendant les sept premiers jours, j'arriverais à peine à accoucher de ma feuille.

Je commence cependant à m'y rompre. La besogne va plus vite et à la rigueur j'en viendrai à bout. Enfin, ce sera, moyennant quatre ou cinq heures régulières par jour, un morceau de pain tranquille et assuré, quatre-vingts à cent francs par mois. Assez pour ma pension et mon entretien.

Aussi, je puis encore, d'après l'ordonnance du médecin, me payer un bain froid quotidien (de quatre sous, s. v. p., avec les gentilshommes de la rue Mouffetard) et quand je vais être tout à fait valide, je retournerai bravement au manège, en profiteur, comme si de rien n'avait été.

Que j'aie avalé de travers ma déception, soit. L'important, vis-à-vis du monde, est de la recracher.

6 août 1841. — Mon baromètre a l'air de se remettre au beau.

A propos de la fête de ma mère, ma marraine, une vraie providence, lui avait donné cent francs pour me faire suivre un cours quelconque de déclamation pendant les vacances du Conservatoire; et dès le lendemain, j'étais allé tout droit me faire inscrire au cours particulier de M. Samson (rue Richelieu, 8), moyen-

nant quarante francs par mois. Mais hier, après m'avoir écouté avec grande attention, au milieu de ses élèves, dans le monologue et la première scène de *Sosie*, M. Samson m'a poliment congédié, « de crainte, a-t-il dit, de blesser la juste susceptibilité de M. Provost, mon nouveau professeur ».

Quelle drôle de chose! Comme s'il pouvait y avoir une école personnelle au théâtre! L'observation, la nature et la pensée de l'auteur amalgamées, tout n'est-il donc pas là?

Il me semble, à moi, qu'un professeur devrait prendre un rôle comme texte à des conseils généraux, comme matière à exercices, plutôt que comme une étude spéciale et isolée.

Aussi ai-je accepté ce congé sans nul chagrin.

Cela me fournira d'ailleurs les moyens et le loisir de répéter *le Dépit amoureux* (en deux actes), qu'une Marinette amateur m'a proposé de jouer le 14 août à la salle Chantereine.

Je risquerai donc mon premier pas, à petit bruit, et en assez piètre compagnie, je le pressens, rue de la Victoire, 21, dans la cocasse et proprette petite boîte carrée du père Gromer, ancien machiniste en chef de l'Opéra. J'y ai déjà suivi quelques représentations variées... et c'était peu excitant. Mais il faut bien tâter l'eau avant de se mettre à nager.

11 août 1841. — Voilà deux répétitions, et c'est encore la même chose! Drôle de monde! Toujours en l'air et à la baliverne.

Il serait si intéressant de travailler de bonne foi et d'accord. Mais non ; tout se traite par-dessous jambe.

Je les trouve exécrables... et moi avec.

Est-ce que le vrai théâtre est comme cela? Ce n'est pas possible... ou j'aurais décidément aspiré à descendre.

14 août 1841 (minuit et demi). — Gros-René, enfin, dans *le Dépit amoureux*. Un costume passable, et un assez bon physique, paraît-il, avec une bonne voix, quoique un peu criarde à mon avis.

Mais quels partenaires, hélas ! et quelle salle, clairsemée et somnolente. J'avais si peu prévu la chose comme elle est ! Quand on a ri par-ci, par-là, il me semblait que c'était de moi et j'avais presque honte. J'avais pourtant bien étudié, et j'aurais, je crois, joué la pièce tout seul, beaucoup mieux peut-être...

Un dépit aigu m'en a saisi au second acte, et à certains vers que j'ai senti passer à travers moi, le public repris m'a écouté, c'est sûr, et on a fini par applaudir nettement.

Bah ! qu'est-ce que cela signifie ? Quand je vois chaque jour applaudir à peu près de même des nullités si fâcheuses !

A dire vrai, je donnerais beaucoup pour avoir devant moi, quand je joue, une personne rigide et désintéressée qui m'avertirait inflexiblement de tout, comme je m'efforce de le faire moi-même. A dire vrai encore, je suis mal satisfait de ma première épreuve. Et déjà pourtant de plusieurs parts, ce soir, on est venu m'offrir de recommencer. Je recommencerai.

15 août 1841. — Deux élèves du Conservatoire ont

débuté dernièrement à la Comédie-Française : M. Paul Leroux et Mlle Augustine Brohan. M. Leroux est un jeune premier doué d'un assez joli physique et de bonnes façons. C'est jusqu'ici, je crois, le plus clair de son mérite. Il a réussi convenablement.

Mlle A. Brohan est d'une bien autre portée. C'est une jolie soubrette, alerte et spirituelle ; fille d'ailleurs d'une artiste distinguée, Mme Suzanne Brohan, qui vient de quitter le théâtre du Vaudeville.

Un détail plaisant. Le jour de son premier début on jouait *les Rivaux d'eux-mêmes* et, dans une des scènes de son rôle de Marton, elle tient à la main un petit ouvrage de broderie. Or, comme elle a la vue basse, par un mouvement de distraction et d'émotion combinées, elle s'est outrageusement piqué le bout du nez. Ce qui ne l'a pas empêchée d'obtenir un vrai succès et d'être une des promesses de l'avenir.

16 août 1841. — Ce que c'est qu'une répétition à Chantereine. Plus tard cela m'égayera peut-être.

Quelqu'un veut monter « une partie », il recrute çà et là ses acteurs, et loue la salle pour une soirée. C'est affaire d'une centaine de francs avec les costumes. Les répétitions commencent dans les huit jours qui précèdent, quelquefois la veille — et faites comment ?

Il y a toujours là, dans ce qu'on appelle « le Foyer » (?) quelque cabotin flâneur de planton : si l'on ne répète pas sur-le-champ, on court le risque de subir plusieurs calembours, ou n'importe quelle anecdote rancie, panachée de discours sans fin sur l'art dramatique, tandis que les acteurs convoqués arrivent chacun à son

heure, quand ils arrivent... Les hommes ordinairement tirés du Conservatoire, les femmes, femmes entretenues pour la plupart ou pis que cela, avec des airs penchés et un sourire en permanence pour les gaudrioles plus ou moins filtrées qu'on épanche autour d'elles, en manière de cour.

La répétition commence et marche de guingois, entre les timides qui ânonnent leurs rôles et les malins qui font la charge de Frédérick, de Ligier ou de Monrose.... J'ai vu avant-hier sauter à la corde derrière une scène d'*Iphigénie*... Le reste à l'avenant.

Maintenant, le soir de la représentation :

Le spectacle est annoncé pour sept heures et demie. Il y a généralement dans la salle, mal éclairée à l'huile, douze bourgeois mélancoliques, disséminés à toutes les places. Chaque artiste vient à son tour les compter au trou du rideau, ou reconnaître à mesure son monde à lui. Car cela se passe beaucoup en famille, et le rare public payant n'arrive que plus tard avec des billets pris chez l'épicier à côté, vu qu'il n'y a point de recette officielle.

Cependant, les acteurs se sont habillés lentement et tumultueusement : les costumes, sortis chiffonnés du panier de location, sont rajustés avec des épingles... Bah ! à la rampe, ça ne se voit pas... (je t'en fiche !) Souvent aussi un habit manque pour une pièce de la soirée ; l'autre jour on a joué Dupont des *Rivaux* avec un haut-de-chausses de Valère, une steinkerque Louis XIV, et des escarpins...

A huit heures, la toile se lève. Une grande agitation règne d'abord dans les loges des acteurs : — Britannicus, tu vas manquer ton entrée... — Ah ! mais, dame ! tant pis... il faut que j'étale mon blanc... — Dis donc, Nar-

cisse, est-ce à moi ? — Ah ! bien oui ! on n'en est encore qu'à la sincérité

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Cré nom de Dieu ! mon cher, Chose est-il mauvais ! Ah ! vous, à propos, vous devriez bien ne pas faire tant de gestes... Je vous dis cela, ça ne vous fâche pas ? Je ne le dirais pas à Chose par exemple, mais à vous. — L'autre balbutie un remerciement affectueux, les dents serrées et la figure décomposée.

Ou bien c'est quelque incident de scène, imprévu, quelques blagues en général amusantes pour les seuls blagueurs. Et quelques accrocs presque de fondation dans les ensembles ou les dénouements, l'Exempt de *Tartuffe*, l'Alcade du *Barbier*, etc., etc.... gourmandises spéciales pour les véritables amateurs des spectacles de société, et qui sont aussi la joie réflexe de la coulisse.

Le tout, au milieu d'un feu roulant de banalités, de trivialités et de stupidités.

Ce qui ne veut pas dire que parfois je ne lâche aussi quelque bonne grosse niaiserie. On n'a pas toujours la force d'être moins bête que son voisin, et, pour parler, les duchesses finissent par parler avec leur bonne.

17 août 1841. — Pour en finir avec les « théâtres d'élèves », ceux d'abord qu'on nomme « à parties », c'est-à-dire où l'on ne joue pas régulièrement et qui n'ont point de troupe attitrée, il y a le théâtre Molière dans un passage qui relie la rue Saint-Denis à la rue Saint-Martin. La différence de Molière à Chantereine est un peu celle de la population respective de leurs

deux quartiers : là on se costume dans l'obscurité et dans la crasse, à travers un fouillis d'escaliers à cordes et de toiles d'emballage. Les représentations ont lieu généralement le dimanche, dans le jour, avec une vingtaine de quinquets accrochés à deux grosses colonnes qui obstruent la vue de la scène, devant un public… qui, jusqu'à midi, a travaillé la passementerie, l'écaille ou le fer-blanc… et l'apprenti comédien impitoyable. C'est pourtant là que Mlle Rachel a débuté, il y a six ans, à l'école de son premier maître, Saint-Aulaire.

Il y avait autrefois la salle Génin, rue de Lancry, où j'ai vu dans mon enfance Mlle Sylvanie jouer *la Fille d'honneur* avec un grand succès. Mlle Sylvanie est devenue Mlle Plessy.

Viennent ensuite les cinq théâtres de banlieue dits « Galères Seveste » dans l'argot cabotin, qui s'y connaît : Belleville, Montmartre, Montparnasse, Batignolles et Grenelle (ces deux-là plus récents). Ils ont tous une troupe quelconque, ou du moins deux ou trois de leurs troupes se dédoublent pour les desservir tous alternativement avec les pièces à succès des répertoires parisiens. Puis certains entrepreneurs marrons (le père Lagardère, par exemple, et Ludovic Fleury) haricotent avec la direction pour le montage à part d'ouvrages anciens, à l'aide d'amateurs ou d'élèves à qui ils remboursent à peine leurs frais de transport, quand ils n'en exigent pas une redevance pour chaque beau rôle distribué.

Je ne parle enfin que pour mémoire de deux théâtres d'enfants, restes du mauvais temps jadis, le théâtre Comte et le Gymnase enfantin, situés, le premier dans le passage Choiseul, et le second dans les Galeries

de l'Opéra. On y joue tous les soirs avec une troupe de mineurs, trop tôt émancipés, des vaudevilles idiots ou des féeries entremêlées de ballets et de prestidigitation. La police municipale finira par fermer ces tristes boui-bouis. Espérons-le.

Mme Veret-Varlet et M. Riché en sont cependant sortis pour entrer à la Comédie-Française, et M. Charles Pérey à l'Ambigu-Comique.

Peut-être y en a-t-il d'autres, mais je ne les connais point.

19 août 1841. — J'arrive de l'expédition la plus bizarre, la plus ridicule, la plus dégingandée, etc., etc... Partis à trois heures dans un vaste omnibus, nous voilà cahotant par la route de Rueil, avec nos paniers de costumes, nos boîtes à perruques, nos paquets, hommes, femmes, emmêlés, causant, braillant. A cinq heures, nous entrons dans la bourgade ; et pendant que nous sommes à la recherche du théâtre à travers de petites rues fangeuses, chacun donnant un avis contraire, une trentaine de galopins, attirés par le bruit, se lancent après nous en criant à tue-tête : Ohé ! Voilà ceux qui jouent.

Enfin le théâtre est trouvé. C'est une salle de danse, avec une scène de vingt pieds carrés. On jouait *Andromaque*. Un décor banal. Après un dîner en commun à la gargote, le spectacle commence. *Andromaque*, puis *le Dépit*. *Le Dépit*, débridé tellement quellement. Bref, à une heure on remonte en voiture. Nous étions seize en venant et l'omnibus marchait mal. Au retour nous étions vingt et l'omnibus ne marchait plus du tout. Quant à moi je m'étais réfugié sur l'impériale avec les

colis, parce que la Marinette m'avait réclamé trop haut, à mon avis, dans l'intérieur, pour dormir sur mon épaule... A quatre heures nous étions enfin à Paris, au plein jour, forcés de reconduire les femmes au bout des faubourgs, et cela fait, de promener piteusement notre fatigue et nos mines délabrées, le long des trottoirs déserts. O Scarron !

« *A M. Anatole Nancy, à Lyon.*

« Août 1841.

« Merci, mon cher ami, des bonnes paroles que tu m'envoies. A travers leur franchise un peu rude, je sens la commisération d'un brave cœur, et je t'en sais gré très véritablement.

« Tu es avec Victor Lacrampe, oui, Lacrampe, tu sais bien, dont les petits vers nous faisaient tout bas rire si fort, un des seuls, sans doute, que mon avortement n'ait point réjoui et qui ait gardé quelque respect pour la sincérité de mon effort.

« Mais, crois-moi, je suis aussi sévère que n'importe qui pour moi-même.

« Mon outrecuidance n'était qu'apparente et voulue, car je suis un timide.

« Je ne vois donc presque plus personne. Et tiens, ce soir même, j'ai conduit à la diligence de Blois, Firmin, qui était arrivé ce matin de Rennes avec Garsonnet. Il est triste de voir ainsi partir tous ceux dont on s'était fait une habitude... L'an dernier, c'était toi... Chacun prend sa route dans le monde, et le plus solitaire est encore celui qui assiste au départ.

« Quant aux oiseaux de luxe ou de passage, qu'ils s'envolent, je m'en moque. On n'a que faire des indiscrets et des fâcheux. A quoi bon servir à l'utilité ou à la distraction de plus bas que soi?

« Pendant trois ou quatre heures de la matinée, je traduis les *Ascétiques* de saint Basile, à trente-deux francs la feuille. Ce n'est plus de la littérature, cela, du moins. Trois fois par semaine, au nom du journal, je vais gratis à un manège de la Chaussée-d'Antin, où j'extermine de vieux habits pendant deux heures de la journée. Trois autres fois je vais aux bains froids.

« Mais par-dessus tout, je tâche de combiner tout cela avec des répétitions pour des « parties » qu'on est en train de monter à la banlieue de Paris. Car la scène est devenue mon unique objectif, jusqu'à nouvel ordre; j'ai déjà joué deux fois; je sais une douzaine de rôles; et j'espère toujours de ce côté.

« A cinq heures, je rentre dîner avec mes parents. Très bon cela.

« Et le soir, à moins que je n'aille par hasard étudier à quelque théâtre, je remonte chez moi pour apprendre ou avancer d'autant ma tâche du lendemain.

« Du reste, toujours le célibat; je dirai presque volontaire. Je n'admets pas que la femme régale; donc, pas d'argent, pas de cuisses... Clôturons sur celui-là !

« *Vale, ama, et quam celerrime responde.*

« Ed. Got. »

22 août 1841. — Hier dimanche, longue promenade avec Victor Lacrampe, comme j'en faisais l'an dernier avec Anatole, au hasard, sans but, sans argent,

jetant au vent nos paroles perdues, insouciants et enivrés de nature et de vie.

Cette fois, nous nous étions mis en route de très bonne heure, et grâce aux ombrages et à la riante campagne qui côtoient le canal de l'Ourcq, le temps et le chemin fuyaient d'une manière charmante. A tel point qu'après un frugal déjeuner sur l'herbe, l'envie nous prit de faire des vers; et pour ma part, j'improvisai ces six méchants quatrains, qui me semblent délicieux pour tout ce qu'ils me rappellent, en ronsardisant :

Quitter la ville,
Être heureux encore une fois,
Suivre un petit sentier tranquille,
Au fond d'un bois.

Sous la rosée
Sentir la fraîcheur du matin,
Voir une fleur gaîment posée
Près du chemin.

Voir dans les herbes
Courir les insectes dorés,
Voir reposer les blondes gerbes,
Parmi les prés.

Dans leur sillage,
Suivre de l'œil les lourds chalands,
Avec les chevaux de halage,
Penchés et lents.

S'asseoir à l'ombre,
Les pieds pendants au fil de l'eau
Où les arbres mirent sans nombre
Leur vert rideau.

Avoir un livre,
Des vers qu'on sait déjà par cœur,
Et tout vain de s'écouter vivre,
Dire en son cœur :

Oh! dans un bois,
Suivre un petit sentier tranquille,
Être heureux encore une fois,
Quitter la ville!

3 septembre 1841. — « Loyal » de *Tartuffe*, et encore « Gros-René », il y a huit jours à Courbevoie : « Basile », du *Barbier*, et « Grapin » de *Brueys et Palaprat* à Corbeil!

Le tout convenablement, oui, mais pas encore comme j'aurais voulu. C'est la quatrième fois que je vais en public, et ce n'est pas assez pour moi. Dans ces emplois secondaires, d'ailleurs, qui forcent un jeune homme à se tatouer comme un Canaque pour grimacer la vieillesse, la demi-vieillesse, surtout, celle de quarante à cinquante ans, je me sens étriqué, mal à l'aise.

Et du bas de mon infirmité, j'aspire à ces rôles larges, à ces caractères, qui se posent avec ampleur, et s'imposent. Que je joue de pareilles broutilles plus tard au Théâtre-Français, si j'y arrive, à la bonne heure, c'est l'ordre, et il le faudrait bien; mais aujourd'hui, je n'en veux plus, c'est du temps gâché, voilà tout.

Et même en y repensant, à quoi mène le cabotinage des banlieues? A répéter dans les corridors des rôles appris souvent de la veille, à ribotailler au hasard de la fourchette, avant, pendant et après; ou à gaspiller clandestinement quelques heures de nuit en « accélérée », comme cela m'est advenu hier même, s'il faut l'avouer, entre une fille et une mère... Quelle société! Avec pas mal de pinçons des deux parts. Ces mères prenant volontiers parfois la chose au sérieux avec les plus jeunes adeptes.

Fort drôle peut-être cela, mais de sang-froid le cœur m'en lève et je ne veux plus aller ainsi battre l'estrade.

Je tâcherai de ne jouer désormais que quand je me croirai assez sûr d'un rôle pour l'essayer sur le public, et quand la partie sera montée convenablement, consciencieusement tout au moins.

D'ici là, j'étudierai, je verrai du théâtre autant que possible.

1er octobre 1841. — Entre la première page de ce journal et la dernière que j'écris à cette heure, une année s'est écoulée. Je viens de la relire. C'est bien là ce qui s'est passé — et c'est bien moi.

La physionomie du moins s'y retrouve toute. Peut-on demander plus à un homme qui se peint lui-même, sans retouche aucune?

Mais, il n'y a pas à dire, j'ai baissé d'un cran. Je valais mieux que cela au départ. J'avais si beau courage pour m'envoler... Et voilà que je marche, intimidé, presque à tâtons, vers ma perte peut-être. J'ai pourtant fait certains progrès, comme apprenti, surtout depuis un mois de solitude presque complète et de travail enragé. J'ai appris, j'ai comparé, j'ai vu, et en allant toujours du même train il me semble que je serai bientôt prêt pour le théâtre.

Car je n'ose plus autre chose à présent. Non, je n'ose plus. C'est terrible. Ah! il faut manger... Moi qui espérais vivre! Mais lorsque manque l'argent, l'être s'aplatit. On s'acoquine à une gueuserie qui vous rétrécit tout. Ainsi, n'osant pas tirer trop fort sur l'immense bonté de mes parents, je m'accommode pour mes très menus plaisirs d'une dizaine de francs

piteusement retenus sur la pension que je paie chaque mois. Un ou deux vêtements que le temps ou la mode ont râpés s'exténuent au porte-manteau. Faute de gants, j'ai des poches... et cependant je ne suis pas de ceux qui veulent toujours être à la mode de demain, puisque je me pique un peu d'avoir la mienne.

Les vacances du Conservatoire se terminent dimanche.

L'hiver fume déjà sur les maisons et bruine dans les rues... Allons, pauvre bougre, du courage encore et un peu de bonheur !

Mais avec le ferme dessein de confesser toujours ici l'entière vérité, fût-ce à mes dépens. — Qu'aurai-je à relire l'année prochaine ?

23 octobre 1841. — C'est la troisième fois que je dis quelque chose au Conservatoire depuis la rentrée. D'abord « Carlin » du *Distrait*; il y a huit jours, un acte de *l'Étourdi,* et ce matin, à l'improviste, *le Dépit amoureux,* mais sans gaieté; je n'osais pas. Cependant M. Provost m'a de nouveau bien encouragé : « La voix est un peu dans la tête; mais vous phrasez juste le vers, mon cher garçon, et vous dites dans le mouvement. Courage... cela ira. »

« La voix dans la tête »... C'est trop vrai, je me le suis reproché déjà. L'émotion fait toujours grimper la voix, paraît-il, même chez les chanteurs, — et le son même chez les instrumentistes.

Pour le « mouvement », ce mot m'intrigue. Est-ce le rythme qu'il appelle ainsi, ou l'allure, ou l'action? Personne n'a pu me renseigner, quoique tout le monde eût l'air de comprendre.

Quant au courage… l'attention absolue de la classe, lorsque je suis en scène, et la mine grinchue de certains collègues — pendant et après — suffiraient presque à m'en donner, soit dit tout bas.

Mais, chose bizarre, je me sens plus de poigne, là, sur cet auditoire, avec le silence, que devant les blanchisseuses de Rueil ou de Courbevoie, malgré les gros rires.

Je travaille donc ferme. Et pourtant, à côté de mes pauvres livres qui paressent sur leurs planches, il me pousse des regrets et des désirs. C'est une si douce chose qu'une étude frileuse et attentive, que ces grandes méditations dont une page ouverte n'est que le prétexte, que ces longs enfantements pleins de négligence et de fantaisie… Il n'en faut plus, hélas!

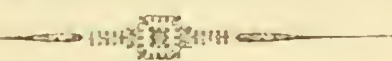
De quoi me plaindrais-je ? Je l'ai voulu, je le veux encore. D'autant que cela marche, que les qualités et la pensée y sont…. Reste donc l'habitude à acquérir… L'habitude, qui fait d'une chose comprise une chose vraie; l'habitude, qui fait qu'on est à l'aise et qu'on s'asseoit, pour ainsi dire, dans son rôle; l'habitude, enfin, qui fait l'acteur, puisqu'il est convenu que la nature fait le comédien.

14 novembre 1841. — Un long silence. J'ai tant à faire : traductions d'abord, équitation, escrime, Conservatoire, répétitions en ville et représentations même; car hier j'ai joué « Oronte » du *Misanthrope* et « Lubin » des *Fausses Confidences,* à Chantereine, dans une partie consciencieuse enfin, montée par Mlle Marie Blangy, sœur de la danseuse de l'Opéra. Mlle Mars occupait la loge d'honneur.

« Oronte » a été couci-couci : la perruque et l'habit Louis XIV m'écrasent et je manque de grand air, je

SALLE CHANTEREINE,

19 bis, Rue de la Victoire.



SOIRÉE DRAMATIQUE

DONNÉE PAR

Mlle Marie BLANGY,

LE SAMEDI 13 NOVEMBRE 1841.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

Comédie en 3 actes de MARIVAUX.

DORANTE,	MM. *Charles P...*	Le GARÇON JOAILLIER,	M. *Pépin*
DUBOIS,	*Boudeville*	ARAMINTE,	Mesd. *Blangy.*
REMY,	*Bert.*	MARTON,	*Bouval.*
Le COMTE	*Félix*	Madame ARGANTE,	*Chapuis*
LUBIN,	*Edmond*		

LE MISANTHROPE,

Comédie en 5 actes de MOLIÈRE.

ALCESTE,	MM. *H. Maubant*	DUBOIS,	MM. *Boudeville.*
PHILINTE,	*Henry*	UN GARDE,	*Auguste.*
ACASTE,	*Charles P......*	CÉLIMÈNE,	Mesd. *Blangy.*
CLITANDRE,	*Félix.*	ARSINOÉ,	*Bouval.*
ORONTE,	*Edmond*	ÉLIANTE,	*Coralli*
BASQUE,	*Pépin*		

On commencera à 7 heures 1/2.

Imprimerie de [illegible], Passage du Caire, [illegible].

dirai d'âge aussi. Mais jamais je n'ai eu de réussite plus incontestée que dans « Lubin ».

16 novembre 1841. — Combien voilà-t-il de semaines que je vis comme un chartreux, ou comme Abélard après l'accident?

Dire que le diable n'a pas fait plus que de me tenter parfois, sur ma couche rigoureusement chaste, — il n'y a pas manqué, le bandit! — dans les premiers jours surtout, car le difficile, sur toute pente, c'est le temps d'arrêt.

On s'y habitue, et on finit par s'étonner presque d'y repenser.

Le travail de l'esprit et du corps est d'ailleurs contre cela le plus sûr topique, — et j'en ai encore devant moi pour un laps indéterminé...

Qui sait? Peut-être regretterai-je avant la Trinité la fin de ce carême. Et, en tout cas, il n'y aura que deux moyens d'en sortir, ou par quelque rôti qui en vaille la peine, — *rarissima avis,* — ou par la maraude et le chapardage dans tous les poulaillers du monde.

Mais, jusqu'à nouvel ordre, je persiste à m'interdire impitoyablement l'un comme l'autre.

17 novembre 1841. — Hier, M. Monrose jouait Sganarelle de *Don Juan* en vers. Qu'en dire? C'était Monrose, une nature sympathique et chaude, mais un peu grimacière; une sorte d'Arlequin transcendant, oui; mais pas de physionomie nette, de personnage tracé et bien au plan. C'est toujours le même artiste par-dessous; avec des qualités splendides, il est vrai, pour certains rôles. Et, quand il est enrhumé, Mascarille et Scapin ont très mal à la gorge.

Quant à M. Menjaud (Don Juan), il en a toutes les grâces seulement. Car il faudrait, à mon sens, une

largeur et une puissance morale presque insurmontables pour remplir un pareil personnage. Songez donc! Ce troisième acte... et ce cinquième!... Et toute cette épopée légendaire, qui transparaît même à travers les Faust et jusque dans les *Ames du Purgatoire* de Mérimée; Don Juan, enfin, qui sous tant de formes a hanté l'âme de lord Byron, et qui nous vaut son pendant sublime : Sardanapale!

Sardanapale, c'est le vice beau; Don Juan, c'est la beauté vicieuse. Il parcourt en virtuose toute la gamme du mal, et son dernier recours en ce monde est l'hypocrisie; c'est un personnage un peu sombre et fulgurant, qui ressort tout droit du moyen âge, et qui doit tomber dans quelque trou.

Sardanapale, au contraire, est héroïque; des deux côtés le sacrifice existe, mais l'un se sacrifie, et l'autre est sacrifié; l'un a une auréole toute faite, l'autre une chaudière toute bouillante.

Le même soir que *Don Juan,* on donnait aux Français l'*Œdipe* de Voltaire. Si c'était vraiment tout de Voltaire, c'eût été colossal pour un cerveau de dix-neuf ans. Mais ce qui est prodigieux c'est que Sophocle avait fait, lui, son *Œdipe-Roi* — un absolu chef-d'œuvre, je le sais par cœur — près de cinq cents ans avant Jésus-Christ. Il y a juste deux mille trois cents ans de cela!

Or, l'écart est plus grand encore entre ces deux Œdipe qu'entre le Don Juan de Thomas et le Don Juan de Molière.

Pourquoi ne s'avise-t-on pas aussi, à l'Odéon, d'une concurrence à Voltaire, avec Sophocle même. Comme elle serait vivante, cette résurrection! Le public ignore tant de choses, même celui qui pose pour savoir.

1er décembre 1841. — L'entreprise se poursuit, plus j'ai l'air de fuir... Et je sens que je vais perdre du terrain. Ce serait terrible! Solitaire, le cœur affamé, en proie aux bouillonnements de ma jeunesse, je serais un jouet vraiment trop facile pour les ongles roses de cette apprentie Célimène.

— Vous êtes bien sérieux, m'a-t-elle dit en venant m'offrir le café dans un coin du salon; est-ce que vous faites des vers? Vous m'en feriez, n'est-ce pas?

— Je n'en fais plus. C'est un luxe... Et je suis pauvre, mademoiselle.

— Que faites-vous donc?

— Des traductions, pour vivre.

— Il n'y a pas de honte à cela... Pas plus qu'à être pauvre.

— Je suis trop fier pour en rougir.

— C'est crâne ce que vous dites là!... Vous aimeriez pourtant l'argent?

— Oui; pour n'y plus penser.

— Mais vous avez un avenir superbe...

— C'est Boudeville qui vous a dit cela!

— Vous êtes jaloux?

— Je le serais.

Et quel bain d'yeux alors, mon doux Jésus?

Tant il y a que, rentré chez moi, je me suis mis à faire des vers et que j'y ai passé tout mon dimanche, et que je les lui enverrai demain matin, avec un bouquet.

Mais il me semble que ces vers m'ont guéri à moitié. Jongler en artiste avec un sentiment, se dépêtrer d'un tas de rimes biscornues, se discuter, se satisfaire, c'est un travail à côté, travail du diable, qui vous fait traverser des mondes d'idées... On se distrait dans tous les cas, on s'use.

7 décembre 1841. — Quel effet imprévu! Une réponse en trois pages, « en poulet, cachetée ». Célimène brûle ses vaisseaux. Voyons-la venir, à mon tour.

Je n'ai pas encore de temps à perdre à

L'Amour... cette douleur qui console de tout!

C'était un des vers, peut-être le meilleur de mon épître d'hier.

2 janvier 1842. — Près de trois semaines que la pauvre M... est malade : bronchite, pleurésie, que sais-je? Et presque chaque jour, après le Conservatoire, je suis allé rue Richer prendre de ses nouvelles. Hélas! elle est bien plus touchante ainsi; et la convalescence serait dangereuse — pour moi — si la coquetterie lui revenait à mesure.

4 janvier 1842. — Décidément, il faut couper dans le vif. Plus tard serait trop tard. Je n'y retournerai point.

« *A M. Anatole Nancy, à Lyon.*

« 9 janvier 1842.

Un froid vif, un ciel gris aux lointains horizons,
Paris grelotte assis sous un manteau de neige;
La bise aux dents de feu, qui, l'hiver, nous assiège,
Moire de diamants les vitres des maisons.
Les toits fument sans nombre, et la gelée aux branches
Se balance gaîment en girandoles blanches.

« Non, pas d'épître. Je voulais t'illustrer une lettre à

ma façon ; tu m'avais bien illustré la tienne d'un lever de soleil vaporeux et intense comme une méditation de Lamartine, en vérité.

« Mais de même que le premier zingueur venu, je n'ai presque que mon dimanche de libre, et la chasse aux rimes me forcerait peut-être à faire le lundi, ce qu'il me faut éviter par-dessus tout. Le temps est ma monnaie.

« Je vais donc te répondre en vile prose, chèrement et longuement, comme un ami à un ami.

« Le théâtre d'abord, puisque tu veux que je t'en parle. C'est une chose bien difficile, si tu savais : art, pratique... tout. Rien de plus rude et de plus complexe. Un musicien, instrumentiste ou chanteur, a toutes ses inflexions, ses mouvements même, notés d'avance par le compositeur, et ce n'est qu'une affaire de science, d'exercice et de goût. Mais, nous autres, c'est bien pis. De science, à la vérité, on peut s'en passer davantage, mais d'exercice, de goût, et d'invention surtout, beaucoup moins. C'est sa musique à soi qu'il faut adapter aux paroles d'un autre, et sa voix, et son regard, et ses gestes, et sa nature. Se grimer, s'habiller, se poser, écouter, marcher, il faut de chaque chose une étude spéciale et approfondie.

« J'ai comparé la déclamation à l'exécution musicale, et c'est tout ce que je voulais faire. Les autres arts, la peinture, la sculpture (je ne les connais presque pas), ne peuvent d'ailleurs, positifs et monumentaux qu'ils sont, entrer en comparaison avec quelque chose d'instantané, de fugitif. Les statues et les tableaux restent aux admirations de l'avenir; tandis que le théâtre est la chose du présent par excellence. C'est son vice et sa force.

« Et c'est un art pourtant, un grand art comme les autres, puisque c'est la pensée aussi qui le fait vivre. Ses moyens sont étroits, mesquins souvent, mais son action est immense.

« Ah ! l'art... l'art, vois-tu, c'est le second créateur. Dieu détrôné se ferait rapin...

« Le niveau de ma vie morale n'a guère remonté. Quant à ma vie commune, elle est encore la même matériellement. Presque toujours chez moi ou au Conservatoire. Beaucoup de travail. Mais mon cœur s'ennuie. Je me crains.

« Reviens-moi donc, cher ami. Si tu étais là, nous aurions chacun, au moment utile, un encouragement ou un conseil désintéressé.....

« A toi, de loin comme de près.

« Ed. Got. »

16 janvier 1842. — Mon camarade Charles Ponchard m'avait fait envoyer une invitation pour un bal que son père donnait hier, chez lui, place Saint-Georges ; et je n'ai pas cru pouvoir refuser de traîner ma triste personne au milieu de la resplendissante société artistique qui s'y pressait : Mlle Mars, Mlle Damoreau, Mme Gavaudan, Mme Persiani, MM Frédéric Soulié, Daguerre, Cicéri, Samson, Levasseur, Mario di Candia, Hermann, Panseron, et cent autres. Après le concert qui a été des meilleurs, cela va sans dire, on a joué et j'ai regardé tout cela en comparse jusqu'à deux heures du matin, sans plaisir, comme sans envie.

Qu'iraient faire d'ailleurs dans un quadrille mon habit fané, et mes quarante sous parmi les pièces de cinq francs et les louis de la bouillotte? Du reste, il me

semble que riche j'éprouverais une sorte d'humiliation à entrer en lutte avec le sort aveugle, à la merci d'un as ou d'un brelan de sept, et je bénis ma chance de n'être point affolé de cette passion bête. Mais on ne risque, aisément je crois, que l'argent gagné sans peine, et c'est surtout le jeu qui doit nourrir le jeu.

Voilà ce que je pensais cette nuit, en revenant chez moi philosophiquement, à pied, à travers le plus fangeux dégel que j'aie vu.

18 janvier 1842. — J'ai dit ce matin les cinq rôles du *Mercure Galant*, et M. Provost s'est déclaré « fort content », chose très rare au Conservatoire.

Je flaire comme un retour de veine.

Traduction en langue vulgaire : « Ma pécore de vanité se gonfle sous la louange, et je vois tout couleur de rose.., jusqu'à tout à l'heure peut-être. »

Ah! j'ai appris à me défier.

26 janvier 1842. — Avant-hier, j'ai passé, dans les deux premiers rôles du *Mercure*, un examen brillant, si brillant qu'on m'a donné la pension à l'unanimité, sans que je l'eusse demandée.

Me voilà donc avec six cents livres de rente, et mes entrées à la Comédie-Française.

Cela va apporter des changements notables dans mon existence. Je n'aurai plus besoin que de gagner mon entretien. Ci : deux heures de traduction par jour au lieu de quatre que je donne à cela tristement depuis six mois. Et puisque le titre de Pensionnaire me donne droit aux entrées de la Comédie, je compte bien pro-

fiter de cette incomparable pratique toutes les fois que je n'aurai pas à pratiquer moi-même sur une scène quelconque.

Une heure importante vient de sonner dans ma vie.

27 janvier 1842. — Aujourd'hui, j'ai fait mes visites de remerciements. L'unanimité du vote ne me laissait point d'embarras.

Je suis donc allé d'abord au Conservatoire même, chez M. Cherubini. C'est un tout petit vieillard, avec de beaux yeux pleins de feu. Son accent italien mêlé de « ché ! ché ! » continuels, donnent une animation grognonne et presque comique à sa parole. Il a été vraiment paternel et touchant avec moi. « Ché !... ze vi ourais donné mi dou voix di Président ; ma... ché na pas ou bésoing, moun ami. »

Ensuite, rue Olivier, chez M. Scribe, que j'aurais dû remercier déjà lors de mon premier examen. Il m'a serré la main, et prédit un bel avenir : « Soyez tranquille : si vous marchez toujours de même, mon cher enfant, d'ici à un an, nous travaillerons peut-être ensemble au Théâtre-Français. »

Puis rue Lavoisier, chez Mlle Mars. J'étais ému sincèrement, oui, très ému. Elle a eu la grâce toute féminine de ne point me le laisser dire, et a causé longuement avec moi.

Je n'ai point trouvé M. Édouard Monnais chez lui, ni M. Germain Delavigne.

M. Provost m'a reçu avec la bonhomie distinguée qui lui est propre : « Je compte beaucoup sur vous », m'a-t-il dit.

M. Samson, bien qu'un peu guindé, à ce qu'il m'a paru, m'a loyalement révélé les secrets de son scrutin : « J'avais d'abord voté pour un de mes élèves, je dois vous le dire puisque vous me remerciez. Mais je me suis de très bon cœur rallié à la majorité. »

M. Michelot a été aimable.

Et M. Beauvallet, que j'avais réservé pour le dernier, afin de prendre poliment congé, puisque j'aurais pu être son élève, m'a parlé comme un camarade à un camarade. C'est, à première vue, l'homme le plus sans-gêne qu'on puisse se figurer.

30 janvier 1842. — Autre chose : M. Baucher, le grand écuyer du Cirque, presque un savant dans la matière, vient pendant l'hiver travailler ses chevaux et enseigner « sa méthode » au manège Sainte-Cécile, près duquel il demeure. Or, M. Baucher, auteur de plusieurs ouvrages spéciaux, prépare en ce moment une *Méthode d'équitation.* Il a jugé à propos de s'adjoindre pour cela un « tincturier », et M. de Fitte m'a présenté : journaliste et zélé amateur, je lui avais donné dans l'œil, et l'affaire s'est faite. Il me fait donc participer depuis cinq jours à sa leçon à pied et en piste, chaque matin, de huit heures à neuf heures et demie.

Après quoi, je me rhabille à la hâte pour avaler une soupe dans un « Bouillon Hollandais » et courir au Conservatoire, car je tiens à assister à la classe de chaque professeur.

6 février 1842. — Je lis *Volupté* de Sainte-Beuve. C'est tirer du romanesque le plus distillé toute la quin-

tessence, et à force de recherches sentimentales, Sainte-Beuve fait parfois plus que de « côtoyer » le ridicule, — quand ce n'est point l'immoralité.

Moi aussi, qui, par éducation sans doute plus que par nature, suis assez porté à ces délicatesses, je vois au fond de l'âme qu'à force de marcher de scrupule en scrupule pour le triste naturalisme du plaisir, à force de séparer l'âme du corps, on finirait par aimer la lune, et par frapper à la porte d'un b.....

Et puis, quoi! je suis au théâtre, c'est-à-dire dans un monde presque renversé, le monde des reflets. Le comédien n'a pas même d'ombre. L'amour-propre, le besoin de briller tout de suite et quand même, tous mêlés dans un même champ-clos, font que les hommes deviennent parfois femmes, jalousant comme des filles quelques bouffettes de rubans, jusque sur un corsage, tandis que la liberté complète rend souvent les femmes un peu hommes. Dans une pareille interversion des sexes, ce n'est pas merveille s'ils se mêlent plus que de raison.

Alors, pourquoi s'obstiner à vivre comme un pédant en dehors de ces mœurs. Qui en saura gré? Qui le croira même? Non. Des plaisirs commodes, et des vertus faciles. Rien de sérieux surtout...

Mais peut-on bien jurer de cela?

Ah! je valais mieux naguère... J'avais l'âme plus haute. Que me voilà donc loin de mes dernières années de collège où, au spectacle, par exemple, je voyais je ne sais avec quelle gêne pudique arriver la scène de la déclaration!

Le courant m'a emporté.

27 février 1842. — Un vieux comte de Castellane,

espèce d'excentrique et d'avare fastueux très coté, s'est avisé de faire construire dans le jardin de son hôtel, au faubourg Saint-Honoré, une salle de spectacle où il donne de temps en temps, devant son « grand monde », des représentations théâtrales, à l'aide d'aspirants dramatiques recrutés dans le dessus du panier du Conservatoire ou des écoles particulières de déclamation, et de quelques amateurs.

Mlles Planat-Naptal, Marie Blangy, Bonval, Coralli-Volet; MM. Charles Ponchard, Maubant, Chotel, Ballande, Fechter, Roger, le chevalier Cuchetet, ancien écuyer de la duchesse de Berry, et quelques autres, se partagent la gloire d'y jouer. Du moins m'a-t-il paru que c'est la gloire seule, car ayant été prié d'y remplir le rôle de Germain dans *la Jeune femme colère*, c'est à peine si l'on m'a fourni un costume, et je me suis aperçu trop tard que j'étais invité ensuite avec mes camarades à je ne sais quel ignoble souper d'office.

Aussi, quand on m'y reprendra!... C'est pourtant dommage, car en dehors de ces vilenies, le public aristocratique, de femmes surtout, est très fin appréciateur et nous dresserait rapidement à de meilleures façons.

A force d'avoir devant soi des juges communs ou de mauvais goût, en qui l'on ne croit pas, on s'acoquine à recourir aux gros effets ou même à blaguer en scène, simple duperie et faux aplomb avilissant. Je ne l'ai que trop éprouvé dernièrement à Chantereine, avec Brid'oison, avec Grapin, et avec Basile, où j'ai été pitoyable.

Heureux encore de m'en rendre compte, la vanité aveugle étant le péché mignon du cabotin. Ainsi, lors de cette représentation à l'hôtel Castellane, un nommé Darey, premier rôle et prétentieux, fut accueilli dès

son entrée par des chuchotements et des sourires mal dissimulés derrière les éventails...

« Ah! l'on applaudit donc la tenue, ici? » me dit-il tout bas en se rengorgeant!

25 mars 1842. — M. Cherubini est mort. Il avait quatre-vingt-deux ans, et passait pour un administrateur acariâtre. Il aimait pourtant la jeunesse, et m'a témoigné personnellement tant d'intérêt pendant ces derniers mois, que je suis attristé de sa perte.

La seule fois que je l'aie vu, dans son assez courte maladie, il est arrivé une chose qui peint bien ce singulier et charmant petit vieillard. Certains élèves du chant, logés comme pensionnaires au Conservatoire, avaient plusieurs fois pénétré dans son cabinet et chipé des billets pour les concerts du Carême. Le maître ayant fini par s'en apercevoir, était devenu inabordable.

Moi, qui ne savais rien de tout cela, je monte chez lui un matin, et contre son habitude, à ma vue, il fronce durement le sourcil et s'agite en colère sur son fauteuil. Intimidé, je lui dis :

— Monsieur Cherubini...

— Non!

— Je viens...

— Non! Non!

— Vous demander...

— Non!... Tou n'auras pas...

— Mais, monsieur Cherubini, je venais vous demander...

— Ché, si tou lé dis, zé té fous par la fenêtre.

— ... de vos nouvelles, monsieur Cherubini.

Lui, tout à coup adouci devant mon évidente sincérité et me tapotant doucement la joue :

— Té! vélà oun billet, pétit.

Cher vieux maître!

M. Auber, — l'auteur de *Fra Diavolo*, du *Domino noir*, de *la Muette*, — lui succède. Si ce n'est pas un bon choix, c'est un grand choix.

27 mars 1842. — Je parlais avant-hier des concerts au Conservatoire, et cela me rappelle une bonne histoire qui s'y est passée l'autre dimanche.

M. Habeneck s'était cassé le poignet, en tombant un jour de verglas.

En son absence, M. Tillemans, le sous-chef de la Société, crut à propos de se tourner vers le public avant le début du premier morceau, et de faire l'annonce suivante :

« Messieurs, forcé de remplacer à son pupitre habituel notre illustre maître, M. Habeneck, que sa *luxure* retiendra probablement au lit quelque temps encore, j'ose réclamer aujourd'hui, etc... »

18 avril 1842. — Depuis un mois, j'ai suivi assidûment les représentations de MM. Monrose et Menjaud.

Monrose, c'est l'ombre d'un grand acteur. La pensée n'y est plus, la mémoire est intermittente ; c'est un fou qui fait des grimaces à un public tout embarrassé de ne pas oser se fâcher. Et pourtant, il y a encore par-ci par-là de beaux restes de tradition et de tempérament théatral.

Menjaud, c'est différent. Quarante-cinq ans au plus,

à l'apogée de son talent : le marquis de *Turcaret*, Dorante des *Fausses Confidences*, Bolingbroke, Clitandre, etc... Mais timide, simple, toujours en défiance de lui-même.

M. Firmin, qui faisait hier sa rentrée, dans le même Clitandre, n'était-il pas, lui aussi, au premier acte, plus ému vraiment que la débutante? (Mlle Planat-Naptal.)

Bizarre, cette émotion des vieux routiers, — et l'incommensurable confiance de presque toutes les recrues.

1er mai 1842. — Audacieux aussi, le bellâtre M. Brindeau, qui, sans être novice, ayant eu déjà certains succès aux Variétés et au Vaudeville, débute dans les « jeunes premiers rôles » à la Comédie.

Car, après y avoir joué tellement quellement quatre ou cinq fois, il demande tout net une dernière épreuve, pour être sociétaire.

Or, c'est *le Chevalier à la mode* qu'il a choisi.

Et à ce propos, un des vieux amateurs qui, comme le baron de Lamothe-Langon, assidus aux représentations, me témoignent personnellement une très aimable bienveillance, et me font volontiers asseoir à côté d'eux, M. le marquis de Saint-Aulaire, l'académicien, l'ex-ambassadeur à Londres, me dit après le troisième acte, du haut de sa tête, en levant le siège :

— Ça, *le Chevalier à la mode*... Le bœuf à la mode!

7 mai 1842. — Hier, à Chantereine, Mondor, des *Fausses Infidélités*, et Petit-Jean, des *Plaideurs* — passablement.

A la fin de la représentation, une vieille dame, que personne ne connaissait, m'est venue dire : « Bien! jeune homme; deux silhouettes différentes... Il y a de l'avenir là dedans ». Ni plus ni moins que le vieillard du parterre à Poquelin, après *les Précieuses*. Mais c'est sitôt fait, on est toujours si bien reçu, et on ne risque que de se tromper.

Je me rends compte pourtant que j'ai fait de grands progrès pour conduire un personnage en scène, chose qui dépend parfois d'un seul geste en plus ou en moins, et j'ai certainement pour cela un tact assez rare chez un commençant. Mais la peur me paralyse toujours... C'est si bien ce que je rêve!

26 juin 1842. — Hier, ma pension a été augmentée par le jury de l'examen, ci : huit cents francs.

Si peu brillante que semble cette assurance de soixante-six francs par mois, — c'est une immense sécurité pour un pauvre diable qui avait coutume de se réveiller chaque matin devant le douloureux point d'interrogation de sa journée à gagner.

Encore, moi, j'ai mon père et ma mère, et leur adorable dévouement à mon aide, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, et je le sais, quand je me risque...

Mais après le naufrage du *Bâtard*, par exemple, si j'avais été seul au monde... découragé, malade, que serais-je devenu, grand Dieu! Aurais-je eu la force ou même le temps de me raccrocher aux branches?

L'hôpital alors, et l'aumône... Et les capitulations de conscience... et l'abjection. C'est à faire frémir.

Ah! soyons indulgents pour les misérables.

10 juillet 1842. — On répare en ce moment la grande salle des concerts du Conservatoire; de façon que les concours sont remis cette année au mois de novembre prochain.

J'en ai d'abord été très contrarié; mais prenons le temps comme il vient, puisque je peux passer des vacances agréablement à aller aux Français, à excursionner à cheval, — cependant que je travaillerai tout doucement, sans en rien dire à personne, la scène excellente et peu banale que je rêve pour mon concours : Pancrace, du *Mariage forcé.*

Je l'ai dernièrement vu jouer par M. Samson, — en maître.

13 juillet 1842. — Ce soir, en traversant le Palais-Royal pour aller au Théâtre-Français, j'ai appris que le duc d'Orléans était mort le matin dans un accident de voiture.

Tout en France va donc reposer maintenant sur la vie du vieux Roi, qui a tant de fois été menacée déjà; car une régence serait sans doute impossible. L'esprit du siècle n'est plus à ces respects de seconde main; à peine au respect royal, à peine même au respect divin.

Le petit clan du *National* va tressauter d'espérance. Il est sensible que cela peut rapprocher son heure et que les gueules ouvertes par là sont terriblement affamées.

C'est même le compte que j'ai pu me rendre de ces appétits hypocrites, qui m'a toujours dégoûté de la politique, comme la soif du temporel m'a toujours éloigné des pratiques de la religion.

La croyance, la conviction, la foi, sont choses saines et fortes. L'intolérance et la tyrannie sont odieuses.

Ah! s'il y avait des dévots charitables sans tartuffes! Et de la République sans républicains d'action!

10 août 1842. — Je fais des progrès sérieux en équitation; j'ose. M. Baucher me soigne jusqu'à me faire isolément travailler chez lui. Depuis quelque temps, il s'est engoué d'un cheval entier — *Dorsay* — de quatre ans, bai clair, du plus beau modèle, mais aveugle, qu'il s'agit de dresser en haute école; et comme étude, il m'a chargé d'abord de lui faire faire les flexions et de le mettre en main. Comme l'animal est souple et fort bien doué, le dressage préliminaire a marché si vite que le patron m'a dit de passer aux airs de manège, en même temps qu'il s'occupait, lui, d'achever un percheron de labour, assez difficile, — *Partisan* — qu'il doit monter bientôt au Cirque des Champs-Élysées.

Hier même, nous avons fait partie de sortir de bon matin pour fournir à nos deux bêtes une promenade de fond au bois de Boulogne, et nous les avons ramenées faire une reprise au manège même du cirque, devant MM. Dejean et Franconi.

Il va sans dire que M. Baucher a eu les honneurs mérités de la séance. Mais enfin, *longo sed proximus intervallo,* j'ai tout de même été encouragé par les connaisseurs de l'endroit. A ce point qu'on m'a spontanément offert mes entrées aux représentations du soir et aux répétitions du matin, en apprenant de M. Baucher que j'étais aussi homme de lettres et comédien...

Suis-je donc aussi écuyer?

« Excusez-moi, messieurs, je n'entends que le grec. »

Je n'en profiterai pas moins de l'occasion pour voir de près ce curieux petit monde de clowns et de

bayadères, qui n'est ni pis ni mieux que le nôtre, quoique assurément plus simple et plus familial même.

Déjà ce matin j'ai vu répéter en piste à Auriol un équilibre de bouteilles, où il est vraiment d'une précision surprenante.

6 septembre 1842. — J'ai rencontré A. P..., avec qui j'avais de plus en plus espacé mes rapports, surtout depuis que j'avais su positivement que certains petits objets prêtés par moi pour être engagés au Mont-de-Piété, sous prétexte de subvenir aux mois de nourrice de son enfant, avaient servi à tout autre chose, et qu'il en avait même vendu les reconnaissances. De ces objets, comme de l'argent, j'avais d'avance fait mon deuil ; si pauvre que je sois, quand je prête, je donne ; mais je ne croyais pas un ami capable de cette vilenie et le procédé m'avait blessé.

Je m'étais donc tout doucement retiré de lui, et ne l'avais plus vu depuis près d'une année.

Il est pourtant venu à moi, comme si de rien n'eut été.

— Comment vas-tu, Roscius?

— Pas mal, je te remercie... Et ta fille?

Alors, lui, sans plus de transition que moi :

— Ah! ne m'en parle pas! Elle est morte chez sa nourrice en Bourgogne. Cora et moi nous avons reçu le billet doux, de monsieur son maire.

— Et tu dis cela en souriant.

— Ne veux-tu pas que j'en pleure? D'abord, est-ce que j'ai jamais bien su si elle était de moi, cette enfant?

— Alors, pourquoi l'avais-tu reconnue?

— Par bêtise... Et puis l'habitude! Il faut bien nicher quelque part.....

— Toujours simple et fier! Cependant tu me sembles avoir fait quelques progrès encore.....

— Oh! Oh! vas-tu courir le prix Montyon au théâtre? Doubler les Moëssard? Allons, c'est ridicule, mon cher.....

— Il vaut encore mieux prêter au ridicule qu'à toi. Il ne vend pas les reconnaissances.

— Ah! tu trouves mauvais que je ne t'aie point parlé d'abord de la mienne.....

— Je t'en tiens quitte, comme du reste. Adieu.

Et je suis parti, le cœur sûrement plus serré que ce triste fanfaron.

Tout de même une leçon profonde est cachée dans cette histoire.

Car enfin, supposons qu'une Margot quelconque, si vous avez eu l'air de la prendre une minute au sérieux, ne fût-ce que par respect humain, vienne effrontément, après avoir dormi à l'ombre de quelque grenadier, vous camper un œuf de coucou! Quelle preuve invoquer contre son dire? Pas une. Et si le petit être est bien de vous par hasard?

Voilà donc l'entrave nouée, avec une femelle douteuse; et toute l'existence ratée peut-être, pour un devoir — terrible, quand, à jamais, le soupçon l'empoisonnera.

Que voulez-vous? La société est ainsi faite : c'est une muselière mise à la nature — qui est enragée de ce côté-là et veut toujours mordre.

Eh bien, alors, il faut être logique : se marier à vingt ans, comme un provincial; ou courir le guilledou parisien à ses risques et périls.

Mais les collages, les demi-vertus; les Galatées d'occasion..... Au diable!

Et d'abord, des vertus, s'il n'y en a guère, des demi-vertus, il n'y en a pas. La vertu est entière, ou elle n'est point.

10 octobre 1842. — La rentrée au Conservatoire a eu lieu lundi dernier; notre concours est pour jeudi 10 novembre.

J'ai donc parlé immédiatement à M. Provost du choix que j'avais fait de la scène de *Pancrace*. Mais lui, sans vouloir m'entendre, tient absolument à me faire dire la scène de « Strabon », du *Démocrite amoureux*, à cause que Mlle B... concourra en même temps dans Cléanthis.

— Mais je ne sais même pas le rôle!.....

— Eh bien! apprenez-le tout de suite. C'est votre intérêt, croyez-moi, me dit-il. — Encore plus peut-être celui de Mlle B..., aurais-je pu lui répondre.

Ah! les hommes! les hommes!..... Ils n'en finissent donc jamais?

17 octobre 1842. — Quelle différence profonde entre l'art et la science!

En science, on part d'un fonds sans cesse accumulé de résultats acquis, — et de Ptolémée on passe à Copernic, à Newton, à Laplace, à Le Verrier; de Papin à Stephenson, à Morse et à l'inventeur de demain.....

Mais en art, sculpture, peinture, musique, littérature même, chaque artiste doit se reprendre à l'A B C et nul n'a chance de dépasser Phidias, Michel-Ange, Sophocle, Virgile, Molière ou Mozart!.....

Que sera-ce donc des arts d'exécution personnelle et fugitive?... De l'art dramatique par exemple?

10 novembre 1842. — Les classes de déclamation viennent de concourir sous la présidence de M. Auber. Je concourais donc dans la scène du quatrième acte de *Démocrite,* — par obéissance — et soit hasard, soit jalousie de voisinage, je n'avais aucune réplique à donner. Aussi étais-je fort en défiance. Mais à ma surprise, le jury m'a décerné le prix à l'unanimité — en partage avec Mlle B..., ma partenaire.

Je dis « le prix », car il n'y en avait pas d'autre pour les hommes; mais d'après le conseil de M. Provost, paraît-il, on ne l'a appelé que « second prix », afin de me forcer à continuer mes études.

Soit! c'est toujours le prix.

14 novembre 1842. — La semaine dernière, l'affiche de l'Odéon annonçait la reprise d'*Antony* par M. Bocage et Mme Dorval. L'effet produit jadis sur moi par cette pièce, jouée par eux dans sa nouveauté, avait été si grand qu'un soir je m'étais sauvé de la pension pour retourner les voir, et avec quel plaisir!

J'ai donc fait queue l'autre jour et, ne voyant que très peu de monde avec moi, j'avais grand'peur que tout fût pris à l'avance.

A sept heures, enfin, j'étais à ma place au parterre. Et, chose étrange, la toile se leva pour *Antony* devant une salle à moitié vide, et comme ennuyée par avance. J'étais stupéfait..... mais après trois actes, je n'en pouvais plus moi-même, et je suis parti navré.

Comme le goût change! et que les modes passent vite pour les choses de l'esprit, et suivant les âges!

MANÈGE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN

SALLE SAINTE-CÉCILE

Samedi 10 décembre 1842, à 4 heures précises

FÊTE ÉQUESTRE EXTRAORDINAIRE

DONNÉE PAR LES ARTISTES

Des principaux théâtres et du Cirque de Paris

Sous la direction de M. de Fitte

PREMIÈRE PARTIE

1° Grande reprise et présentation des sujets.

2° Mlle Angèle, de la Porte-Saint-Martin, *travail sur un cheval sans selle.*

3° La guerre des amazones, *carrousel par les élèves du manège, hommes et dames.*

Le jeu des bagues. — Les têtes. — Voltige
Sauteurs en liberté

SECONDE PARTIE

4° *Chandor*, étalon hongrois, présenté par M. de Fitte, *travail libre.*

5° Intermède comique par les poneys et les singes.

6° *Dorsay*, cheval de haute école, monté par M. E. Got, *lauréat du Conservatoire et élève de M. Baucher.*

7° Quadrille équestre, par MM. Hyacinthe, des Variétés; Grassot, du Palais-Royal; Lionel, des Variétés; Edmond G..., des Menus-Plaisirs; et par Mesdames Maria et Coralli-Volet, de l'Opéra; Angèle, de la Porte-Saint-Martin, et Mina Rousset, du Palais-Royal.

L'orchestre, composé de quarante musiciens, sera conduit par M. Sughers.

A cause des spectacles du soir, la fête sera terminée à six heures.

Oui, Hyacinthe lui-même, le Faucheux du *Maître d'école;* M. Grassot, le fantasque Duc de Coislin, de *la Montansier;* M. Lionel, le jeune premier des vaudevilles de MM. Dumersan et Bayard, et moi, caché cette fois sous mon nom de baptême.

Les deux sœurs Coralli, sans être précisément de l'Opéra, ont pour père et pour frère les Coralli, les deux maîtres de ballet. — Mlle Angèle est effectivement de la Porte-Saint-Martin, mais monte très bien, très bien. Elle ferait peut-être mieux d'être tout uniment écuyère.

Voilà le degré de banquisme où en est arrivé M. de Fitte pour achalander son manège : les journalistes d'abord, les gens de théâtre ensuite, dont les femmes surtout n'ont pas manqué d'attirer aux leçons une nombreuse et riche clientèle masculine.

La fête a fort réussi, et la recette était de plus de six mille francs. Tout est bien qui finit bien.

14 décembre 1842. — A force de paresser, l'esprit s'engourdit et s'empâte au point qu'on n'en est plus le maître. Autrefois, le travail de la pensée me charmait, maintenant la moindre idée large m'étonne et pour peu que je veuille la suivre, il me semble déjà que j'ai une roue de moulin dans la tête.

On ne peut suffire à tout.

Le travail du théâtre me tient seul en éveil, mais parce qu'il comporte l'action, sans doute; car c'est l'action corporelle à pied et à cheval qui me sauve un peu. Sans cela, je m'assoupirais dans la matière jusqu'à l'imbécillité.

Ah! Qu'elle est envahissante, cette matière! Et quelles

courtes satisfactions elle vous rapporte en échange de si longs écœurements!

2 janvier 1843. — Voilà donc ce nouveau chiffre d'année qui va être pour moi si remplie de hasards :

D'abord, la conscription; puis le premier prix à obtenir; enfin, les débuts.

Déjà à propos de la conscription, ce matin, à déjeuner, mon père m'a dit avec une émotion contenue :

— Bonhomme (c'est son mot affectueux), hier, quand tu es allé souhaiter la bonne année à ta marraine, tu as peut-être été surpris de ne rien recevoir d'elle. Jamais pourtant elle n'a été meilleure pour toi, ni plus généreuse, et c'est à ta mère qu'elle a glissé tout bas cette obligation, pour que nous t'assurions dans une agence de remplacement militaire. Ton oncle Émile, qui, en sa qualité de maire, a une grande pratique de ces choses, est absolument contraire à toute espèce d'assurance et affirme que souvent la meilleure n'en vaut rien. Quant à nous, ta mère et moi, nous n'osons point assumer cette responsabilité à ton égard. Réfléchis bien et agis ensuite librement dans un sens ou dans l'autre.

— C'est tout décidé dans mon esprit depuis plus de deux ans, ai-je répondu; je vous le prouverais au besoin. Je l'ai écrit. Gardez donc cette belle image. Je n'en ai que faire.

— Non, garde-la toi-même, a repris ma mère. Tu es un bon enfant et un esprit lucide. Embrasse-nous et que Dieu te mène!

Voilà donc pour la conscription..... Quant au premier prix, voilà la vraie chose d'avenir, et j'y arriverai, dussé-je pour cela renoncer encore à n'importe

quoi d'à côté. Mais déjà, — je le sentais l'autre jour en jouant Bernadille à Chantereine, — la scène me paralyse moins. Je fais d'une allure plus aisée ce que j'ai résolu de faire, et quelquefois même la situation ou le caractère de mon personnage m'emportent sans m'étourdir. Je me juge, pour ainsi dire, en même temps que j'agis.

Ce doit être là un des premiers secrets du grand mystère, même ailleurs qu'au théâtre. Dans tous les arts, il faut payer de sa personne.

8 janvier 1843. — J'ai passé presque toute la semaine sans sortir, que les matins, pour le manège et le Conservatoire. Ma mère souffrait d'une forte bronchite, et moi, au coin du feu, près d'elle, j'ai doucement appris *les Fourberies de Scapin* et deux actes des *Ménechmes*.

Hier, en grande causerie de convalescence, je lui disais :

— De quelle génération pensante seront sortis ceux qui demain partiront pour la renommée? Quels sont aujourd'hui, en France, les grands artistes qui à tort ou à raison, — je ne juge pas, je constate — fouettent véritablement le sang de la foule?

Dans les lettres : Victor Hugo, Lamartine, Casimir Delavigne, Lamennais, Scribe, George Sand, Michelet, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Chateaubriand et Béranger se survivent, mais sont déjà des ancêtres.

Parmi les peintres : Delacroix, Ingres, Delaroche, Horace Vernet, Decamps.

Parmi les sculpteurs : David d'Angers, Rude, Pradier.

Compositeurs : Meyerbeer, Auber, Rossini, — mais ce dernier se tait.

Orateurs : Berryer, Lamartine, Thiers, Guizot, Lacordaire.

Journalistes et publicistes : Émile de Girardin, Alphonse Karr. On pourrait presque ajouter : Gavarni et Daumier.

Artistes dramatiques : Rachel, Frédérick Lemaître, Bouffé, Mme Dorval, Deburau même, puisque nous comptons avec le succès.

Chanteurs : Duprez. Je ne parle pas de Mme Malibran qui n'y est plus, non plus que de Mlle Mars, ni même de Paganini et de son violon qui n'ont fait que passer, car dans ces arts-là, les disparus sont bien vite morts.

Maintenant, si l'on arrive aux premiers parmi les seconds, moins brillants et moins bruyants surtout, ne sont-ils pas plus forts quelquefois, et ne seront-ils pas souvent plus durables?

Ainsi pour ne parler que de la littérature et du théâtre, Balzac, Mérimée, Musset, moins connus en vérité que Paul de Kock à l'heure qu'il est, n'auront-ils pas leur belle un jour?

Et quant aux comédiens et aux chanteurs qui n'ont, hélas! à eux que le jour d'aujourd'hui : Firmin, Samson, Provost, Vernet, Bocage, Levasseur, Tamburini, Lablache, Mlles George, Plessy, Damoreau et Grisi, faut-il donc mesurer leur juste valeur à l'effort de la réclame et au trébuchet de la recette?

Quelque autre dimanche où j'aurai le temps, je veux faire une note détaillée des exécutions théâtrales qui m'ont frappé depuis mon enfance, et dont les plus anciennes, qui remontent maintenant à plus de huit années, ont décidé sans doute mon goût, puisque je n'ai pas encore le droit de dire ma vocation, pour la scène.

Je puis dès aujourd'hui en esquisser la liste, avec les noms des artistes, soulignés proportionnellement à la trace plus ou moins vivante qu'ils ont laissée dans mon souvenir, et qui fait que, Mme Malibran, par exemple, même morte, je la vois et l'entends toujours.

D'abord à la Comédie-Française :

Dans le *Tartuffe* : Mlle MARS, *MM. Provost, Périer.*
Le Misanthrope : Mlle MARS.
Henri III : Mlle Mars, Firmin, *Joanny.*
Hernani : Firmin, *Joanny, Mme Dorval.*
Caligula : Menjaud, *Ligier, Firmin, Beauvallet.*
Louis XI : Ligier, *Joanny, Geffroy.*
Bertrand et Raton : Samson, *Duparay, Régnier, Mme Desmousseaux.*
Le Barbier de Séville : Menjaud, Monrose, *Mlle Plessy.*
Le Mariage de Figaro : Monrose, Mlle Mars, Anaïs.
La Camaraderie : SAMSON, Monrose, *Régnier, Mmes Volnys, Anaïs.*
Les Fausses Confidences : Mlle MARS, Menjaud, Monrose.
Mlle de Belle-Isle : FIRMIN, Mlle Mars, Mante.
Le Menteur : Firmin, *Samson, Joanny.*
L'Étourdi : Monrose.
L'Avare : Provost, *Mlle Dupont.*
L'École des Femmes : Provost, *Mme Anaïs.*
Les Femmes savantes : Menjaud, *Provost,* Mmes Desmousseaux, *Mante.*
Le Verre d'eau : Menjaud, Mmes Mante, *Plessy.*
Les Enfants d'Édouard : *Joanny, Menjaud, Mmes Menjaud, Anaïs.*
Chatterton : Mme DORVAL, *Geffroy, Duparay, Joanny.*
L'Ambitieux : *Geffroy, Mme Menjaud.*
Les Horaces : Mlle RACHEL, *Beauvallet, Joanny.*
Une Chaîne : Menjaud, Régnier, *Samson, Mlle Plessy.*
Andromaque : Mlle RACHEL, *Ligier.*
Don Juan d'Autriche : FIRMIN, Geffroy, *Ligier, Mmes Volnys,* Anaïs.
Tancrède : Mlle Rachel.

A la Renaissance :

Ruy-Blas : FRÉDÉRICK LEMAITRE, SAINT-FIRMIN, *Féréol.*

A la Porte-Saint-Martin :

Richard d'Arlington : FRÉDÉRICK LEMAITRE.
La Tour de Nesle : BOCAGE, *Mlle George.*
Marion Delorme : BOCAGE, Mme DORVAL, *Gobert.*
Le Barbier du roi d'Aragon : FRÉDÉRICK LEMAITRE.
Lucrèce Borgia : FRÉDÉRICK LEMAITRE, *Lockroy*, Mlle GEORGE.
Antony : BOCAGE, Mme DORVAL.
Don Juan de Marana : *Mélingue.*

Au Gymnase :

Michel Perrin : BOUFFÉ.
La Fille de l'Avare : BOUFFÉ.
Pauvre Jacques : BOUFFÉ.
Le Gamin de Paris : BOUFFÉ, FERVILLE, *Klin, Mme Julienne, E. Sauvage.*
Les Malheurs d'un amant malheureux : FERVILLE, *Numa, Mme Allan.*
La Chanoinesse : FERVILLE, *Mme Julienne, Rose-Chéri, Tisserant.*

Aux Variétés :

Kean : FRÉDÉRICK LEMAITRE, *Bressant.*
Mathias l'invalide : VERNET, *Mlle Flore.*
Les Saltimbanques : ODRY, *Mlle Flore.*
Madame Gibou et madame Pochet : VERNET, *Odry.*
Le Tailleur de Saint-Jacques : POTIER, *André Hoffmann.*
Le Désespoir de Jocrisse : BRUNET.
Le Chevalier de Saint-Georges : LAFONT.

Au Palais-Royal :

Létorières : DÉJAZET, *Sairville.*
Les Trois Dimanches : *Levasseur*, ALCIDE-TOUSEZ, *Mme Pernon.*
Le Curé de Meudon : *Samson.*
Le Philtre champenois : DÉJAZET, SAMSON.
Vert-Vert : DÉJAZET.

Frétillon : Déjazet, *Achard, Leménil.*
Les Chansons de Béranger : Déjazet, *Lepeintre aîné, Boutin.*

Au Vaudeville :

Pierre le Rouge : *Lafont,* Mme Brohan.
Le Démon de la nuit : Mlle Fargueil.
Un Monsieur et une Dame : Arnal, Mme Brohan.
Passé minuit : Arnal, *Bardou.*
L'Humoriste : Arnal.
Un de plus : Arnal.

A l'Ambigu :

L'Ouvrier : Boutin, *Albert.*

Aux Folies-Dramatiques :

Robert Macaire : FRÉDÉRICK LEMAITRE, *Rébard.*
La Fille de l'air : Mlle Nathalie.
Les Bayadères de Pithiviers : Mlle Sophie.

A la Gaîté :

Marcel : Laferrière.
Le Sonneur de Saint-Paul : *Francisque aîné, Laferrière.*

Aux Funambules :

Le Muet d'Ispahan ; le Billet de 1 000 francs : Deburau.

Maintenant les théâtres de chant et de danse.

A l'Opéra :

Les Huguenots : Duprez, LEVASSEUR, *Mme Stoltz.*
Guillaume Tell : DUPREZ, *Massol, Mme Dorus-Gras.*
La Favorite : Duprez, *Baroilhet,* Mme Stoltz.
La Juive : DUPREZ, Levasseur.
La Sylphide : Mme Taglioni, puis, *Lucile Grahn.*

A l'Opéra-Comique :

Le Domino Noir : Mme Damoreau-Cinti, *Couders.*
L'Ambassadrice : Mme Damoreau, *Jenny Colon, Roger.*
Le Chalet : Inchindi, *Roger, Mlle Prévost.*
Le Postillon de Longjumeau : Chollet.

Aux Italiens :

Sémiramide : Mme MALIBRAN.
Puritani : Rubini, Tamburini, Lablache.
Lucia : Rubini, Tamburini, *Mme Persiani.*
Norma : Grisi (Irma).
Don Giovanni : Tamburini, Lablache, *Mario, Mmes Grisi,* Persiani.
Il Barbiere : Mario, LABLACHE, Mme Persiani.

Au Cirque :

M. Baucher, Auriol, Caroline Loyo.

19 février 1843. — La course aux femmes n'est souvent, comme les autres courses, qu'une affaire d'entraînement. Elles se mettent à mesure en forme et par une, c'est étonnant ce qu'il vous en arrive d'autres dans le petit monde à l'envers où je vis.

Irai-je croire à quelque charme particulier?

Non, certes. Elles ne me regardaient même point l'an dernier. Et tout à coup, sans intérêt appréciable, par curiosité, par contagion, par pure méchanceté quelquefois, pour faire enrager une voisine... Elles partent, elles partent... elles prendraient des numéros.

Et pourtant faire la cour pour le mauvais motif à une fille qui aurait le sens commun devrait être perdre sa peine. Mais voilà... Elles n'ont pas le sens commun. Elles en viennent aux avances ; elles sont si perverties par approche. Le vice les attire comme le vide les chèvres. *Lasciva capella.* Mais comme tout cela est troublant pour la probité de la vie ! Allez donc croire à quelque chose après!

Quand la pudeur n'y est plus, toutes choses sont égales en chiennerie, pour l'homme et pour la femme.

21 février 1843. — J'ai joué quelquefois depuis deux mois :

Frontin, de *l'Épreuve nouvelle,* passablement.

Cliton, du *Menteur*, convenable.

Gros-René, pas fameux.

Alain, des *Héritiers*, bien, pour moi.

Bernadille, de *la Femme juge et partie*, deux fois pas mal.

Le Marquis, du *Joueur*, assez bien, vu la difficulté.

Trissotin, des *Femmes savantes,* un peu contre la tradition, mais bien étudié.

Crispin, des *Folies,* pour ma satisfaction, car je doute que le public ait été satisfait.

Tout cela à Chantereine. Et Durozoir, du *Jeune homme* de M. Camille Doucet, une fois à Saint-Marcel, passablement, et une autre fois au Panthéon, assez bien, dans des bénéfices.

Enfin, Gros-René, au Conservatoire, mieux pour l'effet que pour moi. C'était la première fois qu'on faisait rejouer les élèves dans la nouvelle salle des Menus-Plaisirs.

23 février 1843. — Depuis plusieurs années, on organise pour la « saison à Londres », qui va du 1er avril au 1er juillet, une troupe française au théâtre Saint-James. Cette année, c'est Mlle Rachel qui sera l'Étoile pour une moitié, et Mlle Plessy pour l'autre. Si je pouvais m'y faire engager, pour la première moitié surtout, cela ferait bien mon affaire.

Paris me pue au nez pour toutes sortes de raisons, et ce me serait un si beau prétexte pour une purgation générale.

Ah! pauvre Lubin! j'ai bien du tourment dans le cœur. Je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime ou si c'est Lisette. Je crois pourtant que c'est Lisette... à moins que ce ne soit Marton.

25 février 1843. — Pour la première fois de ma vie que j'ai joué, quelle déveine! Et gros jeu encore... puisqu'il s'agit de la conscription. Numéro 252, pour un contingent de 83 sur 567 inscrits!

Las, ennuyé, vexé, je parade le soir à Chantereine, dans Deschamps, des *Étourdis*, et Mascarille, des *Précieuses*, pitoyablement à mon premier avis; et comme à point nommé, Mlle Rachel vient m'entendre. D'où je conclus que toute affaire pour Londres est rompue pour cette année.

Après cela, peut-être que je conclus fort mal et que les choses ne sont pas si pires qu'elles me semblent.

C'est égal, j'ai l'âme ensevelie.

N'a-t-il pas plu toute la journée!

4 mars 1843. — La curiosité du régiment pour deux mois, ne danse pas trop désagréablement devant mes yeux, surtout si je puis choisir mon corps. Par exemple à Lyon, avec Nancy et Hilariot, je serai là en pays de connaissance, et cela me ferait rompre avec certaines habitudes que je suis sur le point de prendre ici fort sottement.

Mais que deviendrait le Conservatoire pendant cela? Et ma pension?...

Quel dommage pour moi que le père Cherubini ne soit plus de ce monde!

8 mars 1843. — Les choses s'arrangent beaucoup plus vite et mieux que je n'osais l'espérer.

Ah ! que c'est précieux et actif la protection sincère d'une femme ! Mlle Mars est allée en personne chez M. Auber. Elle a obtenu la promesse qu'on ne suspendrait point ma pension au cas où je serais forcé de passer quelques mois au régiment, et que, même si je ne pouvais revenir à Paris pour l'examen de juin, je conserverais le droit que me donne mon second prix de concourir en août pour le premier.

D'autre part, elle a parlé au général de Brack, un de ses amis, à qui elle m'a présenté comme chevaleresquement désireux de tâter pour un temps du service militaire dans la cavalerie ; et le général, un vrai homme du monde et du meilleur, s'est chargé de me recommander au colonel dont je choisirais le régiment. Donc, le 4e chasseurs en garnison à Lyon. Et les démarches auprès de la Place de Paris sont déjà entamées.

11 mars 1843. — C'est étonnant combien c'est malaisé d'arriver à se faire mettre au coup le collier militaire. Que de paperasses et de pas perdus !

Pourtant, j'ai ma feuille de route de dix-sept étapes, et je dois être arrivé au régiment le 30 mars au soir.

12 mars 1843. — J'ai pu me glisser l'autre soir à l'amphithéâtre pour la première représentation des *Burgraves.*

Quelle salle curieuse ! Tout Paris intelligent et mondain. Mais aussi quel remue-ménage, si bien que la maison Hugo et Cie sache outiller ses machines ! On se

serait cru au jour légendaire d'*Hernani* et de *Marie Tudor*. Il faut en rabattre pourtant, cela commence à sonner le vieux-neuf.

Parbleu ! la forme est toujours merveilleuse ; et quand le grand, le très grand poète chante juste, c'est à coup sûr le plus étonnant lyrique du monde. Sa pièce même est presque plus que du drame. Cela devient une sorte d'opéra grandiose dont on pourrait dire : Paroles et musique de Victor Hugo.

Mais l'exposition par récits brisés est filandreuse et le troisième acte est souvent obscur ou emphatique. Aussi est-ce là que la réaction et les sifflets ont pu s'en donner.

Restent une fin de premier acte et un deuxième acte entier admirables.

Ah ! cela devrait consoler les impuissants comme moi de voir un pareil homme impuissant par échappées. Mais voilà ce que c'est que l'adulation des autres et, par suite, de soi-même.

J'ai souvenir de la Place Royale. On finit par s'adorer le nombril, et par croire qu'on ne crache plus que des perles. N'importe ! Si M. Victor Hugo a vraiment du flair, risquera-t-il encore du théâtre ?

Une heure nouvelle semble sonner, ô race inconstante !

A qui le tour ?

19 mars 1843. — Depuis dix jours, je suis en train de monter pour mon bénéfice, avant le départ, une forte partie à Chantereine.

Je dois jouer, avec les meilleurs élèves en comédie du Conservatoire, *Tartuffe* et *le Médecin malgré lui* ; j'y

ai beaucoup travaillé déjà, et je compte m'en tirer à mon honneur, et à mon profit. Autrement je vais être à sec.

Du reste, il est sain pour moi-même que je m'en aille. Je m'affadirais à la fin. Ainsi j'ai joué dernièrement, par hasard, *le Barbier de Séville,* « Figaro », à Montmartre. J'avais un mal de gorge qui m'étranglait et un costume de chie-en-lit. J'ai été monstrueux.

26 mars 1843. — J'ai joué hier soir Tartuffe, convenablement pour moi, et Sganarelle assez bien. Tout a bien marché; la salle était belle. Et tous frais faits, cent quarante-sept francs me sont restés, sur une recette totale de 322 francs, chiffre inusité à Chantereine.

Maintenant je n'ai plus que trois jours juste avant mon départ pour Lyon. Quelques visites à faire encore, mais, presque pour tout le monde, éclipse soudaine. J'irai au Théâtre-Français voir le spectacle de demain soir, et mardi matin, j'assisterai à toute la leçon du Conservatoire.

La curiosité vient de me prendre de dresser une liste des rôles qu'en deux ans j'ai appris et étudiés, et, en dehors de toute facilité native, cela représente une somme de travail véritablement respectable.

J'emporte donc dans ma tête au moins quinze grands rôles de Molière : Mascarille, de *l'Étourdi;* Gros-René, du *Dépit;* Sganarelle, du *Cocu imaginaire;* Mascarille, des *Précieuses;* Sosie, d'*Amphytrion*; Sganarelle, du *Festin de Pierre;* Scapin, des *Fourberies;* Lubin, de *Georges Dandin;* Sganarelle, du *Médecin malgré lui;* Oronte et Acaste, du *Misanthrope;* Trissotin et Vadius,

des *Femmes savantes;* Tartuffe, Sbrigani et Pourceaugnac, Thomas Diafoirus.

SALLE CHANTEREINE,

21, Rue de la Victoire.

Soirée Dramatique

DONNÉE LE SAMEDI 25 MARS 1843,

Par M. GOT (Edmond).

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en 3 actes, de Molière.

Sganarelle	MM. E. Got	Léandre.	M. Charles P.
Géronte	Roger.	Martine.	Mmes Julie
Lucas	Pépin	Jacqueline	Paturel.
Valère.	Chotel.	Lucinde.	Grandhomme.

TARTUFFE,

Comédie en 5 actes, de Molière.

Orgon.	MM Roger	L'Exempt.	M. Louis.
Tartuffe.	E. Got	Pernelle.	Mmes Grandhomme.
Cléante	Chotel.	Elmire	Amélie
Damis.	Charles P.	Dorine	Paturel.
Valère.	Berton.	Marianne	Dufau,
Loyal.	Pépin.		

Ordre : *Tartuffe, le Médecin.*

On commencera à 7 heures & demie.

De Regnard : Crispin, des *Folies;* — Crispin, du *Légataire;* — Hector et le Marquis, du *Joueur;* — Carlin, du *Distrait;* — *Ménechme.*

De P. Corneille : Cliton, du *Menteur.*

De Beaumarchais : Figaro et Basile, du *Barbier de Séville;* — Figaro et Brid'oison, du *Mariage.*

De Marivaux : Dubois et Lubin, des *Fausses Confidences;* — Pasquin, du *Jeu de l'Amour;* — Maître Blaise et Frontin, de *l'Epreuve nouvelle;* — Bernadille, de *la Femme juge et partie.*

De plus : l'Intimé et Petit-Jean, des *Plaideurs;* — Alain, des *Héritiers;* — Mondor, des *Fausses Infidélités;* — Deschamps, des *Étourdis;* — Palaprat et Grapin; — Laroche, de *Ma Place et ma Femme;* — Dumont, de *l'Amour et la Raison*, etc...

Total ? plus de quarante rôles. C'est un vigoureux répertoire. D'autant que je ne mets pas en ligne de compte ce que je puis savoir à moitié. Il y en a un certain nombre que le Conservatoire m'a appris, rien qu'à les entendre dire, et appris dans le mouvement. C'est là d'ailleurs un des côtés les plus utiles de l'institution.

« L'Arbresle, dimanche 2 avril 1843.

« *A M. Anatole Nancy, à Lyon.*

« Mon cher ami,

« Regarde d'abord là-haut d'où t'arrive cette lettre. Tu es stupéfait? Ce n'est rien encore. Voilà le bouquet : depuis trois jours, je suis ici, cavalier au 4e régiment de chasseurs à cheval.

« Oui, le régiment que vous avez à Lyon. Et c'est pour cela que je « nous » l'avais choisi, en devançant l'appel. Mais le dépôt est à l'Arbresle, et c'est ce que j'ignorais. Impossible à présent de me déboîter. Mais toi, ne pourrais-tu sacrifier vingt-quatre heures? Dimanche

prochain, par exemple, le dimanche étant le seul jour où le troupier soit à peu près libre, dans l'après-midi?

« Tout le reste de la semaine, corvées, exercices et pansage. Certes, je connais le cheval, au manège ou en plein air, oui, mais peu à l'écurie. Songe donc! Enserré deux fois par jour, dans les bat-flanc, avec un coursier, et souvent deux successivement, la queue d'une main et l'étrille de l'autre, entre une ruade et une morsure! Sans compter la botte, l'abreuvoir et le fumier à pleines mains! C'est inouï, n'est-ce pas? Qu'est-ce que je fiche là?

« Va! je t'expliquerai tout; et je réserve même un peu ta curiosité pour être plus sûr de te voir.

« La seule chose que je puisse risquer par avance, c'est que je n'y suis que pour deux mois environ. C'est un secret pourtant. Garde-le pour toi.

« Mais je m'arrête, car il me faut écrire à la hâte à mon père et à ma mère.

« Ton vieil ami,

« Ed. Got,

« Au 1er régiment de chasseurs à cheval, 1er escadron, 3e peloton.

« Donc à dimanche prochain, je t'invite à dîner au estaurant des pelucheurs de soie.

« Cela me remettra un peu de l'ordinaire du quartier, qui n'est pourtant pas à coup sûr inférieur de beaucoup à celui de feu notre peu regrettée pension Jauffret.

« Viens même avec Hilariot, si son théâtre le laisse libre. Je l'invite aussi. »

« L'Arbresle, 2 avril 1843.

« *A Madame Got, Paris.*

« Ma bonne et chère mère,

« Je fais bien partie du 4e régiment de chasseurs qui est à Lyon, que j'avais choisi, tu sais pourquoi. Mais le dépôt de ce régiment est à l'Arbresle. Or, comme tout conscrit doit passer six mois au dépôt, je suis physiquement à l'Arbresle, tout en étant moralement à Lyon. C'est limpide, n'est-ce pas ?

« Dis bien vite à papa de ne point risquer quelque démarche rageuse auprès de l'autorité compétente, toujours infaillible quand elle porte épaulettes. Cela pourrait être nuisible, et dans tous les cas, superflu. Deux mois, ce sera sitôt passé !

« Je ne suis nullement à plaindre, chers et vieux amis, et n'ai pas même besoin d'argent, car il me reste deux cents francs qui me mèneront, j'espère, jusqu'au bout, jusqu'au retour, en dépit des soiffards, fort curieux de voir clair au fond de ma bourse. Mais, *nix !* à corsaire, corsaire et demi; sans que cela m'ait empêché de faire convenablement les choses traditionnelles de bienvenue.

« Adieu. Je tâcherai de vous écrire chaque dimanche.

« Ayez confiance. Moi, j'ai courage. Votre fils,

« Ed. Got ».



« L'Arbresle, 9 avril 1843.

« *A M. Victor Lacrampe, Paris.*

« Mon cher Victor,

« C'est une légende de « haulte gresse » que celle de « l'incomparable machine de Chicago » d'où le cochon, introduit vivant à l'entrée, ressort deux heures après par vingt issues différentes, cuit, fumé et tanné, jambon, boudin, petit salé, chair à saucisse, dessus de malle ou manche de couteau, et nous en avons jadis ri de bon cœur.

« Eh bien ! de même pour le conscrit, révérence parler. Du moment qu'il a passé la porte du quartier et montré sa feuille au maréchal des logis de garde, l'engrenage qui marchait hier, qui marchera demain, qui marche toujours avec sa régularité de pendule vous le prend, vous l'enlève, l'immatricule, le tond, le décortique, le repasse aux rouages voisins qui se commandent, s'entre-croisent sans se brouiller jamais, et le mêle d'un coup aux autres petits bonshommes de fabrique, qui, dans leur mouvement automatique et à chaque sonnerie nouvelle de trompette l'entraînent au pansage, au pain, à la corvée, à l'école à pied, au manège, à la théorie, à la soupe, à la voltige, aux appels, aux contre-appels, etc., etc. L'être le plus rugueux, poursuivi de tous côtés par le tocsin du Code militaire et de l'ours inéluctable, est bien vite nettement ratissé sur toutes ses faces, et sort brossé, obéissant, timide, inquiet, ahuri, discipliné. Le collège nous avait ébauchés naguère vaguement pour cela, mais nous sentions la famille derrière, et elle suffisait à nous conserver à

chacun quelques traces d'individualité. Au régiment on devient seul de partout, seul comme tous, un numéro, et la première impression est terrible, quoi qu'on ait pu prévoir.

« Ah! ceux qui arrivent là pour leurs sept années de jeunesse, sans rachat possible à l'horizon, doivent entendre tout d'abord, comme un cri au fond d'eux-mêmes, le mot du Dante à la porte de l'enfer : *Lasciate ogni speranza!*...

« Mais moi, qui, Dieu merci, n'en ai que pour quelques mois, à la grande rigueur, je regarde la chose plutôt en philosophe qu'autrement, et comme cela, c'est fort curieux. Je serai enchanté de l'avoir vu de près.

« Te dirai-je mon entrée le soir, dans l'atmosphère déjà opaque de la chambrée à moitié endormie, avec la camoufle qui brûle encore pour faire semblant d'éclairer ses vingt-quatre hommes, le réveil au petit jour, et l'étonnement du peloton à l'aspect de ma brosse à dents et de mes premières tentatives d'ablutions sérieuses à l'abreuvoir?

« Qu'il te suffise d'apprendre qu'arrivé le 30 mars, on s'était plu d'abord à me considérer comme un « fils de famille », mais j'ai coupé court en déclarant tout de suite la vérité — et six francs de vin de l'Hérault à la cantine ont fermé le bec des plus assoiffés. Il est vrai, que, par chance, cela fait ici vingt-cinq litres, au taux de la dernière vendange.

« Une garnison de Cocagne, quoi! Car on « s'ivrogne » plus que je ne croyais encore dans la cavalerie française.

« Les six premiers jours ont pourtant passé vite à force de besogne nouvelle, de fatigue aussi, et je dormais debout hier même avant l'extinction des feux.

N'importe, on se fait rapidement au métier et déjà dans ce milieu inconnu qui me semblait d'abord composé uniquement d'abrutis et d'égoïsmes bestiaux, je commence à reconnaître quelques qualités naturelles, parfois un bon sens assez fin et de la gaîté jeune.

« Pareil effet s'est produit à mon endroit, c'est évident, que diable ! On sent bien l'homme sous l'attitude, la pensée derrière le regard. Il y a dans chaque conscience un pèse-esprit, comme à la douane. J'ai été partout quelqu'un. Je suis donc quelque chose ici, c'est sûr.

« Adieu, mon cher Victor. Écris-moi le plus souvent possible. Une forte correspondance, c'est l'orgueil et la consolation au quartier. Le cœur me bat toutes les fois que passe le vaguemestre.

« Tout à toi et à bientôt j'espère.

« Ed. Got ».

« L'Arbresle, 7 mai 1843.

« *A M. Victor Lacrampe, Paris.*

« Tu me demandes ce que je fais, ce que je lis, dans la chambrée, à mes heures de loisirs...

« Ah ! mon pauvre Victor ! Ce que je fais ! Hélas, je me brosse, je me cire, je fourbis mes armes, j'astique mon fourniment, le tout en prévision de quelques soudaines et formidables revues de chambre.

« Quant à ce que je lis... Grand Dieu ! Tu m'avais aidé au départ pour fourrer dans mon baluchon un Rabelais, un petit Horace, etc... Je me préparais, pédant naïf, à jouer les Paul-Louis au quartier... Oui !

Allez donc lire au milieu du remue-ménage impitoyable d'une vingtaine de troupiers, et des chansons, et des propos vides, et des espiègleries massives, et des engueulements, et des sonneries au brigadier, au fourrier, au diable, et du retentissement de grosses bottes éperonnées dégringolant de partout vers un appel ou une corvée. Lire!... On n'y pense même plus. Tout pour l'action. Les journaux sont interdits. Que viendraient faire les livres dans ce mouvement perpétuel?... Un Hugo, un Musset, un La Fontaine... la bonne blague!...

« Ah! par exemple, une théorie, oui! Parlez-moi de cela! L'école du cavalier, le service en campagne, l'hippologie, les fortifications... à la bonne heure! Deux cents pages par alinéas, par numéros, à ruminer, à potasser, à apprendre par cœur... Voilà le livre, la bible du soldat! Bible d'ailleurs maudite par un chacun et que les seuls fauves ambitieux s'imposent, pour passer élèves brigadiers, ou pour capter les bonnes grâces des chefs, la plupart du temps aussi paresseux que la dernière recrue, — l'activité du corps étant en général, même chez les généraux, une excuse topique pour l'engourdissement de l'esprit.

« Car ils sont rares, va, les sujets d'élite que la vocation des armes pousse et maintient studieux dans cette voie austère.

« Aussi, en dehors de la masse inculte, robuste, et comme prédestinée, qu'y entassent la conscription et l'impôt du sang, l'armée n'est une carrière que pour ceux qu'attire l'uniforme, ou c'est encore le dernier pis aller honorable pour les incomplets ou les décavés, à qui il reste de quoi arroser les galons.

« Le tableau n'est ni flatteur ni flatté.

« En guerre, c'est peut-être autre chose, mais pas

d'illusion, en garnison c'est comme cela.. Et l'on s'y abrutit ferme.

« Dire que parfois quelques vagues éclairs, quelques souvenirs classiques, quelques lambeaux de théâtre, ne me hantent pas encore la cervelle, çà et là, quand je chemine sous ma trousse de six à huit bottes de paille, ou que je suis de garde d'écurie, la nuit, avec insomnie et silence forcés. Si, certainement... parce que les idées inoculées à ma mémoire pendant vingt ans circulent encore à travers moi, comme une portion de mon sang d'il y a cinq semaines. Mais si la paralysie montait toujours du même train, je ne tarderais pas à devenir gaga...

« Adieu, mon cher Victor. J'espère te donner en personne ma poignée de main dans cinq ou six semaines, si les bruits de guerre qui ne manquent jamais de circuler au quartier, n'arrivent pas à confirmation.

« Cette question d'Orient!... terrible!...

« Mais M. Guizot est là. Donc à bientôt.

« Ed. Got.

« *P.-S.* — Je viens de relire ma lettre. Certaines parties sont évidemment poussées trop au noir. Que veux-tu? Il fait un temps abominable et je me suis réveillé de travers. Il y a des jours comme cela : j'ai mes vapeurs!... »

« L'Arbresle, 14 mai 1843.

« *A M. Hilariot, au Grand-Théâtre de Lyon.*

« Mon cher Hilariot,

« L'Ernestine annoncée a fait ta commission, et même en vraie femme qui s'en donne la peine. Aussi le capi-

taine m'a pris à part et m'a dit : « Vous avez donc eu « des prix, l'an dernier, au Conservatoire ? Quelqu'un « m'a parlé de vous, une de vos camarades, la dugazon du Grand-Théâtre de Lyon. »

« J'ai fait la grue. — Ah !...

« — Mlle Nordet, a-t-il ajouté.

« — Charmante personne ! Quelle voix ! Quel talent et jolie ! Elégante ! Spirituelle !...

« Tu penses si je lui en ai mis plein son panier... Il jubilait.

« — Eh bien ! si vous voulez la voir, elle est chez moi... de passage.

« De passage ! Quel parfait gentilhomme !

« — Venez prendre le café aujourd'hui à sept heures. Vous avez permission. Je veux lui en faire la surprise.

« (Est-il assez bien dressé !)

« A sept heures tapant j'ai sonné à la porte. Quelle installation ! Excusez ! Les deux amoureux achevaient de dîner. La gaillarde ne s'est pas déferrée un instant, et nous nous sommes tendu la main comme si nous nous étions réellement connus d'enfance.

« — Vous voilà donc au régiment ! J'ai su cela par notre ami Hilariot.

« — Et vous à l'Opéra de Lyon ! Je l'ai appris par mon capitaine.

Bref, la comédie a été jouée à merveille. C'est si amusant une complicité féminine devant un tiers !

« La soirée s'est donc passée aussi bien que possible. Elle a chanté au piano son air de la reine dans *les Diamants de la Couronne,* et on m'a fait dire à moi des vers. Je les ai laissés seuls tous les deux à dix heures. Mais j'aurais autant aimé rester à la place de l'amphitryon. Deux mois d'économies et de printemps ! Alcmène

eût-elle donc encore tant perdu au change? Et puis nous avons l'air de nous entendre si bien !

« Quoi qu'il en soit, depuis lors, le capitaine ne manque plus de me cligner avantageusement de l'œil.

« Cela m'arrange à tous les points de vue et je te remercie de ta bonne idée, qui peut me devenir véritablement utile à un moment donné.

Pâques ! Un beau soleil ! Les cloches aux sons frêles
Appellent lentement à vêpres les fidèles;
Et l'église lointaine, un gothique géant,
Ouvre sa triple ogive et son porche béant,
Où le flot murmurant de la foule s'engouffre,
Comme un ruisseau qui va se perdre dans un gouffre.

Quelque siège traîné, quelque toux de vieillard,
Un cri pour provoquer quelque lointain regard,
Puis tout se tait. On voit auprès d'une matrone,
Un jeune impertinent qui vient dormir au prône ;
On entend les enfants parler à demi-voix,
On voit aussi gronder les mères Et parfois,
A l'œil noir des chasseurs, l'œil bleu des demoiselles
Lancer en se voilant d'humides étincelles.

« J'aime à croire que le bon Dieu ne me tiendra pas rigueur de ces quatorze vers cavaliers que j'ai commis, et m'épargnera un plus long purgatoire à l'Arbresle.

« Adieu, cher ami, souhaite de ma part un bonjour reconnaissant à la charmante dugazon, en attendant d'elle, ici, un nouveau passage.

« Bien à toi,

« Ed. Got. »

« L'Arbresle, 2 juillet 1843.

« *A M. Hilariot, près Lyon, à l'île Barbe.*

« Cher ami, que tu es heureux dans ton île Barbe, à l'ombre, par ces temps de sirocco!

« Ah! si tu nous voyais rentrer au quartier après deux heures de dressage ou de manœuvres, tout raidis de poussière collée, et bouchonner nos chevaux d'abord, c'est là que tu comprendrais ta chance. Sans compter qu'une adorable main peut te verser le cinname et la myrrhe, à l'heure où nos plus veinards n'ont même pas la ressource de « la marchande de tabac. »

« La marchande de tabac! Oui, cette forte brune dont je t'ai montré l'arrière-boutique, et qui ne comprend le chasseur qu'en grande tenue et le sabre traînant, voilà la Mère des Grâces à l'Arbresle.

« Ajoute, par aventure, en dehors d'un établissement de... l'État, quelques dévideuses en bordée, et tout sera dit sur le menu galant d'une garnison de soixante gaillards râblés dont le plus vieux a vingt-cinq ans.

« Or, quand la pensée presque unique de tout jeune être en liberté va là, juge ce qui doit se passer dans ces cloîtres sans cilice. Que de rêves, de hennissements, que de rage!

« Mais que de larmes cuisantes en revanche, et de tisane! C'est là sûrement un sujet scabreux, difficile à toucher d'une plume légère, et qui me ramène tout droit à la question de l'autre jour. Certes, je ne suis pas un corps glorieux et j'ai ma bonne part des communes misères, pourtant, est-ce orgueil, est-ce dégoût? J'ai horreur des gamelles. Cela m'a toujours sauvé.

« Une idée m'est venue : Si Ernestine travaillait sans

affectation mon capitaine, en ma faveur, lors de son prochain « passage ». Il faudrait que je fusse à Paris vers le 25 juillet. Ne lui dis que cela. Elle connaît la matière. Elle a le très juste amour-propre de sa finesse et de son influence. Aie soin de conclure par ces mots fatidiques qui feront tressauter son perfide cœur : « Tout pion « gagné mène à dame. »

« Tu ne comprends pas? Tant mieux. Cela te fera dire la chose à la lettre.

« Embrasse-la cependant pour moi, par-dessus le marché.

« Ton vieil ami,

« Ed. Got. »

« L'Arbresle, 14 juillet 1843.

« *A M. Hilariot, à l'île Barbe, près Lyon.*

« Mon cher Hilariot, ce congé que j'osais à peine espérer de vingt jours, et vers la fin de juillet, notre amour de petite bonne amie vient de me le faire octroyer d'un mois et à partir de demain samedi. Car c'est elle, je n'en puis douter.

« Quoi qu'il en soit, m'en voilà pour jusqu'à l'Assomption. Et je dois être sauvé, ou je ne suis qu'une bête.

« L'important c'est que mardi prochain je tombe comme un obus en pleine classe de M. Provost, avec mon second acte des *Fourberies*. Quel effarement de grenouilles ! Bon Dieu !

« En cas de succès le rachat me viendrait au besoin de tous côtés, ou même la libération définitive, c'est clair.

« En cas de chute... Dame ! tout comme si je ratais mon premier prix, je retrouverais à l'Arbresle ma paillasse toute bordée, et j'attendrais les événements au port d'armes, ce qui ne me fait plus la moindre peur.

« Voilà mon plan.

« Bien à toi de cœur.

« Ed. Got.

« J'écris un mot à Ernestine. Mais dis-lui, par surcroît, que je suis heureux d'être heureux par elle.

« O ces anges ! sont-ils assez canailles ! »

17 juillet 1843. — En partant de Trévoux, la diligence avait quitté l'ancienne route et ce matin ma surprise a été grande quand la voiture s'est arrêtée à la gare du chemin de fer, qu'on nous a transportés tout crus avec elle sur un « truck », et que le train s'est mis à courir tout droit.

En 1836 ou 37, certain jour de congé, mon père m'avait bien fait aller d'un hangar de la place de l'Europe jusqu'au Pecq, en wagon, comme dans un joujou bizarre, montagne russe ou balançoire... Qui donc y croyait alors ? Mais aujourd'hui, je sens cela tout à fait sérieux.

De Choisy-le-Roy, j'aperçois les clochers de Paris, ses fumées. Voilà le faubourg, voilà Bercy. Dans une demi-heure, je descendrai rue Notre-Dame-des-Victoires.

20 juillet 1843. — Ma chambre, mes livres, mes papiers, mon train-train d'il y a quatre mois. J'ai tout

retrouvé, ou à peu près... Mais comme mon père et ma mère sont bien les seuls vivants dans mon cœur ! Comme je l'ai senti à chaque tour de roue qui me rapprochait de Paris ! En apercevant Sainte-Geneviève et les églises lointaines émerger de la brume du matin, je ne voyais qu'eux, je carillonnais à leur porte, je jouissais délicieusement de leur surprise... Voilà le troupier ! Voilà votre fils ! Jeune, bien portant, résolu, comédien ou soldat, n'importe, mais croyant à vous, à l'avenir et au bon Dieu, puisqu'il nous fait ces joies !

Et j'avais raison. Excepté là, quelle indifférence parfaite au fond, et que le monde s'arrangerait bien sans moi... au Conservatoire, à la Comédie-Française, partout.

M. Provost s'est déclaré surpris des progrès que j'ai faits au quartier, et l'impression produite sur la classe a été manifeste.

Mes idées se sont classées, ma voix s'est assise et assouplie, mon geste est devenu plus volontaire, pour ainsi dire, sans que je m'en sois presque mêlé autrement qu'avec la préoccupation vague qui fait que toute idée dominante est digérée sans doute par les nerfs et par le sang.

23 juillet 1843. — Malgré le grand talent personnel des maîtres l'enseignement au Conservatoire est presque toujours puéril et incomplet. Becquée mal digérée, viande creuse, tout au plus bonne pour les enfants ou les ignorants crasses.

« Ne grasseyez pas, prenez la tradition ; suivez ce mouvement, et surtout dites comme je dis, dussé-je vous le faire redire cent fois. »

En voilà vraiment trop peu pour un art aussi complexe que celui-là.

Certes la rhétorique ne fait pas plus l'orateur, que la prosodie le poète. Mais enfin, pour parler correctement une langue, n'est-il pas indispensable d'en savoir au moins la grammaire? Or, comme il n'y en a pas d'écrite, ou même d'enseignée, pour la déclamation, il est utile d'en dégager une, aussi brève que possible, de tout ce fatras, et de l'étude constante de ce qu'on entend, de ce qu'on voit, de ce qu'on sent au théâtre, ou de ce qu'on essaye d'exécuter soi-même.

Et d'abord, un grave défaut presque général à la scène, où l'émotion et l'inquiétude instinctive de ne pas se faire assez entendre contractent les muscles de la voix, c'est de parler plus haut que de raison. De là, une foule de conséquences : le manque de naturel et l'impuissance pour la vérité et la variété des inflexions. Puis la fatigue et même l'énervement dans les rôles les plus bénins du monde.

Il est certain, au contraire, que tout réside : 1° dans la pose initiale du son, vers le médium, comme pour le chant; 2° dans l'économie de la respiration, dont les points et les virgules sont le guide tout trouvé pour la prose comme pour les vers (notez ceci) ; 3° et dans l'articulation constante, surtout pour le soutien des finales. Car c'est vers la finale toujours que tend la pensée.

Quant à vous faire entendre, n'en ayez cure; avec une voix rigoureusement suffisante, vous serez alors entendu beaucoup mieux et mieux compris qu'avec la plus belle voix dépensée au hasard ou mal à propos.

Que de qualités pourtant ne faut-il pas encore pour faire un comédien!

Je ne parle pas de la mémoire, cela va de soi, mais

des simples qualités physiques : le visage, l'œil, le corps, la taille, la jambe, la voix, l'articulation, l'adresse, le charme, la physionomie, la distinction ou l'originalité.

Quant à l'intelligence... Ah ! ne l'étendons guère, de même que pour bien d'autres arts, au delà de leur intelligence spéciale; donc, pour le théâtre, à l'organisation, à l'habitude et à l'instinct théâtral, qui apprennent parfaitement leur métier à la plupart des comédiens, sans qu'ils s'en rendent bien compte; puis à la chaleur, aux nerfs, à l'âme ou parfois à la conviction bête, tout bêtement.

L'intelligence à côté paralysant plutôt, hélas ! en général, parce qu'elle donne le sens critique et la défiance de soi-même.

Le parterre, d'ailleurs, ne préfère-t-il pas trop souvent une somme de qualités bien en dehors à toute la science du monde sans grands moyens d'exécution ?

« Ris donc, parterre ! » faisait dire au marquis Turlupin, de la *Critique,* Molière en personne, pour flagorner cette même foule qui vient au chaud digérer le spectacle.

Mais il ne devait pas non plus la croire infaillible.

Je veux terminer par certains conseils que me donnait ce soir même (27 juillet 1843), dans une interminable promenade sur le boulevard Saint-Martin, à propos du côté plastique du théâtre, un oncle de Ponchard, M. Mathis, comédien d'expérience et de talent, ancien premier rôle de province, puis aux Variétés, maintenant à l'Ambigu. Le côté plastique a bien aussi son importance. Ne voit-on pas l'acteur avant de l'écouter ?

« L'unité étant le but d'une œuvre d'art, tout dans

un personnage doit tendre à l'unité. Il faut donc établir un rapport harmonieux entre la pensée et la forme.

« Ce qui frappe, après l'ensemble, c'est le visage, la physionomie, puis l'habillement, l'ajustement.

« Or, pour le visage, les traits abaissés sont sévères, les traits relevés sont comiques. La lumière venant invariablement de la rampe, il faut adoucir les ombres par en bas. Quand on veut se grimer, ne jamais forcer les tons sur quelques parties, et se défier des teintes générales qui tuent presque toujours l'expression. La perruque est une chose fort considérable. La barbe aussi. Laisser aux lèvres tout leur jeu apparent, même avec les moustaches.

« Pour l'habillement : Autant que possible ne point déplacer l'attention par quelque ajustement brillant, ou de couleur tranchée. Bien accorder la coupe avec le caractère. Tâcher toujours de jouer un rôle avec un seul costume. On reste ainsi plus sûrement dans la mémoire du spectateur. »

Tout cela est-il absolument vrai ?

Je le crois, car c'est vraisemblable. Je le note en attendant la pratique.

M. Mathis m'a beaucoup aussi parlé de la mise en scène, art accessoire, art de recherches et d'ingéniosité, dont il fait le plus grand cas, et qui gagne évidemment du terrain sur toutes les scènes françaises, mais qui n'est, en fin de compte, qu'une sauce (très estimable sans doute, quoique fort chère) destinée peut-être quelque jour à remplacer le vrai poisson.

31 juillet 1843. — En matière théâtrale, rien ne

s'est produit de bien nouveau pendant mon absence.

Si, pourtant, un succès à l'Odéon, une tragédie de M. François Ponsard, *Lucrèce*. Comme l'Odéon ferme en été, je suis allé voir jouer la pièce, au Théâtre-Montmartre, par plusieurs élèves du Conservatoire. L'exécution a été assez bonne. Mais l'ouvrage, honorable assurément, scénique même, et plein de vers qui font penser souvent à André Chénier, est-il vraiment de force à ce qu'on l'oppose aujourd'hui à ceux de l'École romantique d'hier encore? Je ne vois là ni les qualités, ni même les défauts qui s'imposent. Mais il fallait un succès à la réaction. C'était dans l'air. Je l'avais pressenti après *les Burgraves*... Échec au Roi?

Au Théâtre-Français, rien ou presque rien. Une espèce de grand vaudeville à costumes, *les Demoiselles de Saint-Cyr*. Le père d'*Antony*, de *la Tour de Nesle* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*, en venir à cette fausse couche enfantine! Que diable le nom d'Alexandre Dumas fait-il sur l'affiche? C'est de n'importe qui, un pareil badinage. On assiste à cela sans ennui... Puis on s'étonne... Mais c'est du théâtre, et cela suffit, car c'est bien joué, très bien joué même, en quatuor, par MM. Firmin, Régnier, Mlles Plessy et Anaïs.

Demain, le concours. Et il s'agit pour moi du premier prix, quand même! C'est tout ou rien.

La grande scène de Scapin, au second acte des *Fourberies*, et une réplique, Géronte, dans le quatrième acte du *Légataire*, — que j'espère rendre importante, — voilà mes atouts.

Je viens, en rentrant du spectacle, de tout repasser une dernière fois, et je note impudemment que j'ai bon espoir.

9 août 1843. — Vive moi!... J'ai le premier prix.

Minuit. — Quelle abominable tuile! Le Comité a décidé, depuis quatre jours, qu'il n'y aurait plus de débuts nouveaux cette année à la Comédie-Française.

Me voilà bien!

J'ai trois jours pleins devant moi. Luttons d'abord. Mlle Mars, M. Provost, M. Auber, M. Édouard Monnais, M. Cavé... tout le monde à la rescousse!... Dès neuf heures, demain, je forcerai les portes.

10 août 1843. — Mes affaires ne marchent pas comme je voudrais, et voilà que, ce soir, un bon petit ami, sans doute, a remis à mon nom, chez mon portier, une feuille de chou qui m'éreinte en deux colonnes.

Bah! la presse, je la connais; et la presse spéciale, donc!

Le théâtre est devenu chose si importante dans les mœurs parisiennes que chaque grand journal a, de fondation, « un critique du lundi », généralement écrivain distingué, plus ou moins compétent dans la matière, plus ou moins consciencieux aussi, et dispensateur de gloire hebdomadaire aux auteurs et aux acteurs... qui ne manquent guère à le saluer de loin.

Avances en politesse, escompte en compliments. C'est le train du monde.

Mais certains feuillistes ont greffé bien vite là-dessus une industrie aussi lucrative que malhonnête, et, parmi ceux-là, un nommé Charles Maurice, plus malin certes que les autres, car il a été comédien jadis, et

sait à merveille que l' « on peut aisément louer ou blâmer tout ». Seulement tout, pour lui, dépend du cadeau qu'on fait : feuillette, andouille, argenterie, n'importe ; ou tout au moins abonnement à son *Coureur de Spectacles,* suivant les moyens de « la ousted ».

Et depuis vingt ans, chaque jour, le forban compose sa gazette de bout en bout, est duelliste au besoin, et se flatte carrément de faire repousser les plumes aux pigeons avec le sale onguent de sa publicité. « Donnant, donnant », quoi! C'est sa devise à cet homme.

Or, je n'étais pas même allé voir les premiers. Inutile de dire si aux seconds j'ai rendu hommage! A lui, surtout.

Aussi, après mon second prix, m'avait-il fortement étrillé, me contestant net tout avenir.

Cette année, il ne se dément point, pardieu! Mais voici comme il conclut : « Enfin, M. Got a raccroché le premier prix de comédie, dans ce rôle de Scapin. Est-ce bien là le même jeune homme qui, l'an dernier, faisait concevoir de belles espérances ? »

Le vieux pitre ne s'était pas avisé de relire son jugement d'il y a neuf mois. C'est assez typique.

Faut-il bien regretter un métier où l'on est justiciable de pareilles espèces?

Je suis allé voir à la Comédie-Française l'assez faible *Latréaumont* d'Eugène Sue et Dinaux, et M. T. Toussenel, mon ancien professeur à Charlemagne, m'a mené, pendant un entr'acte, au café du théâtre, où il m'a présenté à son frère, le phalanstérien; à M. Français, le paysagiste, et à M. Sue en personne. Mais com-

bien différent, celui-là, du viveur au gilet blanc, à la boutonnière fleurie, dont on racontait les élégances au temps de *la Salamandre,* de *Mathilde,* etc... Eugène Sue est maintenant un gros petit homme roulé en boule et tout plein de piquants... Il n'avait pas même voulu assister à la reprise de sa pièce.

« L'Arbresle, 15 août 1843.

« *A Monsieur Hilariot, île Barbe, près Lyon.*

« Encore moi! Oui, de retour à l'Arbresle, descendant de patache en plein jour d'Assomption.

« Et pourtant, lorsque samedi dernier les journaux de Paris t'ont apporté la nouvelle que j'avais enfin enlevé ce premier prix, tu n'auras pas manqué de penser : « Voilà mon copain hors d'affaire. » Ah ! bien oui! Trois heures après cette chance, le guignon se mettait après moi, s'acharnait après moi, et je ne me suis plus vu debout.

« D'abord, ç'a été la Comédie-Française qui ne fera redébuter personne cette année. Puis le Conservatoire qui m'a dit : « Vos études sont terminées, vous ne toucherez la pension que jusqu'à la fin des vacances. »

« Enfin le ministre de la Guerre vient de couronner l'œuvre en répondant de sa grosse voix : « Tout décompte — quand décompte il y a — ne peut avoir lieu qu'après six mois au régiment. »

« Du coup, j'étais noyé.

« Mais tes protecteurs naturels, me diras-tu, Mlle Mars, M. Provost, *le National* même, M. Jules Bastide ou Marrast, que sais-je ?

« Eh! je les ai tous vus, cher ami. Benoîtes paroles confites dans beaucoup d'espérance vague, voilà ma glane. Je n'insisterai donc pas. Autant attendre la libération pure et simple, si elle doit venir. Que ferais-je d'ailleurs d'ici là ?

« Mais, dans le fond de l'âme, je suis irrité, j'en conviens, surtout contre le Théâtre.

« Et puis, à la grâce de Dieu !

« A un bon bientôt, et tout à toi.

« Ed. Got.

« Je finissais de dîner à mon auberge, quand j'ai appris que demain matin nous partons pour le camp de Villeurbane, qui n'est qu'à deux lieues de Lyon. Je suis dans la joie. J'ai rouvert ma lettre pour ajouter ce *post-scriptum*. »

« 20 août 1843.

« *Au même.*

« Sur le bateau à vapeur du Rhône.

« Qui aurait pu penser, mon cher ami, quand tu m'as vu jeudi actionné et souriant au milieu des embarras pittoresques de l'établissement d'un camp, que, quelques heures après, mon avenir serait décidément bouleversé de fond en comble ?

« Mais cette démarche auprès du général, démarche qui, avec la bonne lettre du général de Brack, nous paraissait sensée à tous deux, n'est-ce pas? Comment prévoir qu'elle serait aussi mal reçue ?

« Oh ! ce Waldner de Freundstein, quel triple schlagueur ! Quel cosaque ! Qu'allais-je pourtant demander, qu'un autre modeste bout de congé ?

« — Et que le congé était déjà de trop... Et que c'était d'un cabotin que reconnaître ainsi la trop grande faveur qu'on m'avait accordée, etc., etc.

« Alors fausse honte, dépit, je ne sais quoi, un éclair aigu m'a traversé la cervelle, faisant tout à coup la nuit derrière moi, à côté de moi et en moi-même, et je demandais aussitôt à aller faire campagne dans le 6e escadron que l'on forme là-bas aux chasseurs d'Afrique.

« Était-ce assez stupide ! Quoi ! Mon père, ma mère, mon passé, mon avenir entrevu et touché presque déjà, ma mère surtout, hélas ! je jetais ainsi tout au vent, avec une parole, dite bien plutôt que pensée ! Mais au fond c'est si bien tout moi : des nerfs, une rage, une crânerie, un rôle enfin. Quelle pitié !

« Et comme je suis aussi fort en école du soldat et en théorie, en cheval surtout, que n'importe quel brigadier de deux ans, le lendemain j'étais désigné avec vingt-sept de mes camarades, dont deux sous-officiers, pour quitter le camp au passage du bateau à vapeur qui descend le Rhône et qui, dans trois jours et demi, nous aura déposés à Port-Vendres, sans armes, en petite tenue.

« Quel jour serons-nous à Oran? Je l'ignore. Mais c'est à Oran que nous allons.

« Mets tout de suite à la poste du camp la lettre ci-incluse à l'adresse de ma mère ; et ne dis rien à personne, j'aviserai.

« Tout à toi de cœur,

« Ed. Got. »

« Oran, 29 août 1843.

Au même.

« Mon cher ami,

« Je viens d'arriver à Oran, il y a deux heures, en bonne santé, et je t'écris ceci à la hâte sur le coin d'une table de cantine.

« C'est donc bien vrai! Oran!... l'Afrique! Il y a vingt jours je répétais tranquillement dans mon lit, boulevard du Temple, 10, ma scène de concours pour l'après-midi au Conservatoire.

« Et me voilà follement dans la machine de fer et de feu... Que de choses, de rêves, de cauchemars sans doute!

« Pour les lettres de ma mère je compte absolument sur toi.

« Je te récrirai aussitôt que je saurai où nous allons en garnison, ou en campagne, ce que je souhaite plus que tout. Bah! les canards l'ont bien passé! Et j'en vaudrai au moins un autre, que diable!

« Mon seul souci réel, c'est que le bon Dieu respecte la sainte ignorance de ma mère.

« A bientôt et tout à toi,

« Ed. Got. »

1er septembre 1843. — Ah! il faut le dire, l'Afrique n'est point belle d'abord le long de notre route. Un pays plat, pas un arbre, de la poussière blanche et de l'herbe sèche ou même brûlée, car nous marchons quelquefois sur de la vraie cendre, dans une espèce de

vieille voie romaine; au fond, en face de nous, une campagne assez verdoyante, oui, et par derrière, au loin déjà, la mer toute bleue, avec ses petits moutons blancs qui courent sous le ciel; mais à notre droite, des marais saumâtres où l'on nous défend de boire, parce qu'il s'y trouve une masse de petites sangsues.

Vers dix heures, on s'arrête pour manger à un village, une sorte de trou. Des Espagnols et des Juifs en quantité.

Le maréchal des logis, devenant plus communicatif, nous dit que nous allons au « fort d'Orléans » pour nous équiper et que nous y arriverons le soir.

Quelle réception, à ce camp du Figuier! C'est le nom de l'avancée.

Le commandant, un vieux lieutenant-colonel de ligne, arrive avec une humeur de dogue, et demande si l'on se fout de lui, d'envoyer soixante hommes comme ça? Il jure après nous, après l'intendance, après tout.

Et il nous tourne le dos.

On arrive au quartier de cavalerie et le maréchal-chef distribue les chevaux. Puis après un pansage, nous mangeons la soupe, et on va s'étendre sur la paille, où la fatigue sauve notre sommeil des cancrelats et des moustiques.

Mascara, 8 septembre 1843. — Je suis à Mascara depuis six jours. Du camp du Figuier, nous sommes venus en deux étapes, par une route toute neuve qui, après avoir côtoyé en haut des montagnes superbes, traverse de riches plateaux cultivés presque à l'euro-

péenne. Mais on y sent une autre nature, et d'autres hommes aussi, rien qu'à voir sur les pentes éclater au soleil ces petits amas de maisons blanches semblables de loin à des pierres de taille au pied des grands cyprès qui découpent l'horizon.

Quant aux noms de tous ces beaux pays, je ne m'en doute même pas, et les anciens de la colonne les ignorent ou les estropient à qui pis-pire. Le soldat marche par ordre, vit comme il peut, agit quand il faut, mais ne pense point. Qu'importe ! Voir c'est avoir, n'est-ce pas ? Et je me réveille parfois déjà Africain jusqu'aux moelles. Il n'y a pas jusqu'à mon petit arabe qui ne me charme à présent, et j'ai partagé avec lui mon biscuit d'ordinaire, car les changements d'air et de nourriture m'ont fort éprouvé durant vingt-quatre heures. Après quoi je suis redevenu ferme, comme *Sidi* lui-même — qui est mon dit coursier — et nous avons fait notre entrée à Mascara. C'était jour de marché. Nos pelotons bigarrés ont traversé sabre en main les deux « fondouks » grouillants de bouchers en plein vent et de vendeurs de légumes accroupis sur leurs talons, la grande rue, puis la place de la Mosquée. Et le quartier a refermé sur nous ses portes.

10 septembre 1843. — Ce matin on avait demandé un homme pour répondre la messe, et je m'étais offert. Ma manière de lire le latin et mes *Kyrie eleison* ont frappé l'abbé si sympathiquement qu'il m'a retenu à déjeuner. C'est un excellent homme, au moins aussi soldat que prêtre, et après deux exquises tasses de café turc, en tiers avec des pipes et un carafon d'eau-de-vie, assis face à face comme une paire d'amis, nous

avons taillé une forte bavette en regardant une carte géographique par lui faite à la main et que j'ai copiée.

C'est ainsi que je me trouve, à l'heure qu'il est, au courant d'une foule de nouvelles et de choses qui n'entrent jamais dans l'oreille d'un simple cavalier, et qui sont pourtant du plus haut intérêt. Et qu'Abd-el-Kader a repris tout à coup l'offensive dans le Sud avec des contingents réguliers et l'aide sournoise des tribus mal soumises, et même du Maroc. Et qu'il y a eu deux affaires importantes mais indécises depuis quinze jours. Et que des blessés assez nombreux ont été amenés dans la nuit d'hier à l'hôpital...

Nous ne tarderons pas à avoir du nouveau.

L'autre nuit, prenant le frais et fumant à la fenêtre avec un brigadier de ma chambrée qui est enfant, bon enfant de Paris, et artiste par tempérament, nous avons entendu certaines mélopées que les femmes arabes chantent au clair de lune sur les terrasses de leurs maisons. C'était charmant.

« Mascara, 1er octobre 1843.

« *A M. Hilariot, au Grand-Théâtre à Lyon.*

« Cher ami, je t'écris à nouveau de Mascara, mais j'en ai été absent vingt jours sans avoir couché autre part qu'à la belle étoile. Je n'en ai été et n'en suis ni moins bien portant ni plus triste, au contraire.

« Cela fait, procédons par ordre, ou plutôt par émotions, pour être franc, en me reportant aux notes jetées en courant sur les pages de mon carnet, pages

au crayon déjà effacé à demi par la transpiration, le frottement et la pluie.

« Le 12 septembre, à l'appel du pansage, un petit général, brun, grosses moustaches, longs cheveux, fez rouge cabossé, est entré brusquement dans la cour avec le colonel Morris, et ils ont tous deux procédé à la revue, nous regardant droit à l'œil. Après quoi on a formé le cercle et le général a dit :

« — Jeunes gens, je viens chercher l'effectif des « escadrons présents à Mascara, pour rejoindre l'ar« mée du Sud-Ouest. Que la colonne soit prête à trois « heures pour faire demi-étape. »

« Un incident cocasse l'interrompit; le maître trompette, mal dégrisé de la veille, se mit à crier : « En « avant, marche ! » Mais pendant que deux sous-officiers enlevaient l'ivrogne du rang pour le mener au poste, il cria plus fort : « Vive Lamoricière! »

« Car c'était lui. Un crâne officier, à première vue.

« Le général se contenta de sourire et ajouta : « Quelques-uns parmi les arrivés volontaires n'ont « encore que la tenue de leurs régiments d'attache. Ils « recevront aujourd'hui un képi avec pente en toile, « un manteau, et le reste des effets de paquetage. « L'habit d'ailleurs n'est rien, pourvu que le cœur soit « français ».

« L'annonce imprévue faite par cette voix vibrante remuait-elle plus que de raison mon pauvre cœur de conscrit? Je ne sais. Mais un souffle passa sur ma face, et le poil de ma chair se hérissa.

« A trois heures nous partions, par un gros orage. Nous allâmes à cinq lieues environ vers l'Ouest, jusqu'à l'Oued-Habra, dans le pays des Beni-Amer. Nous avions trottaillé gaîment ma foi! fumant et chantant.

pendant deux heures, sans rencontrer d'autre humain que quatre ou cinq femmes arabes, sorte de bestiaux chargés de corbeilles en natte pleines d'olives et qui détournaient le nez pour ne point voir les « giaours ».

« Vers six heures, on mit pied à terre à un kilomètre du cours d'eau ; on confectionna le « fricheti » ; on donna l'orge aux chevaux, mis à la corde, attachés au paturon, et le bivouac fut préparé.

« On me désigne de grand'garde avec cinq cavaliers. On nous fait charger nos fusils, et nous nous en allons à mille pas du bivouac, au bord de l'eau.

« La nuit tombe très rapide. Des milliers d'étoiles... Pas de lune. On n'aperçoit plus la vedette sur son cheval à cent mètres en avant. Mon tour de faction arrive à minuit. Me voilà à l'avancée, immobile à cheval, le fusil haut, le doigt sur la détente. Je regarde dans le noir, j'écoute le silence. Des chiens aboient loin, loin ; le temps est moite, le ciel admirable.

« Mais ma première demi-heure est stupide. Mille images incohérentes me traversent la cervelle comme des lueurs : mon père, ma mère, toi, Paris, les hyènes, les boulevards, le Théâtre-Français, des Arabes rampants.... C'est trop bête ! Je finis par en rire, par en rire même si haut, que *Sidi* s'en étonne, et je réfléchis qu'en somme l'instinct du brave animal est de meilleure guette que mon âme vagabonde, et qu'il me suffira de regarder faire ses deux oreilles. Et puis j'y suis, soyons-y en homme.

« La patrouille passe, la ronde... Tout va bien ; et je me dis : Bah ! c'est amusant, après tout, cette existence active et aventureuse. Il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme. C'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible,

et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaîté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content (1).

« Reste encore pour moi la question des premiers coups de fusil et la mêlée. Que ferai-je ? Cette inquiétude me persiste.

« Voilà mot pour mot ce que je relis sur mes notes datées au jour le jour, et j'en reprends la suite du 12 au 20, avec nos marches et contre-marches. Ainsi dès le lendemain, au petit jour, nous avons battu la plaine. Plus de routes.

« Le temps s'est tout à fait remis au beau. La campagne, fertile et désertée partout, prend un grand caractère. A peine à la traverse, un marabout noir et blanc, un village abandonné ou brûlé, et dans le lointain quelques tentes brunes avec leurs fumées droites et leurs bestiaux à l'entour.

« Nous bivouaquons la nuit dans un petit bois, près d'une source, dans un campement arabe incendié.

« Enfin, samedi 14, campement à Ouisert, vers le sud, au confluent de l'Oued-Habra et de l'Oued-Herarib, où nous retrouvons nos deux premiers escadrons et les colonnes mobiles d'infanterie qui ont battu pendant la semaine le pays des Djafra et des Sdema.

« Hein ? Quelle topographie ! Tu vois si je profite de la carte manuscrite de l'aumônier, dont j'ai la précieuse copie en poche. Trésor inappréciable, car de ce coin de l'Oranais, on n'aurait des renseignements

(1) En 1853, après la mort du pauvre Hilariot, qui m'avait légué quelques souvenirs, mes lettres me furent rendues, et Emile Augier, après les avoir lues, fut frappé de ce passage qu'il me demanda pour la seconde scène du *Gendre de M. Poirier.*

pareils ni pour or, ni pour argent, que chez le ministre de la Guerre, et encore!

« Aussi moi qui ne dis point mon secret, je commence à passer pour sorcier dans le peloton, et les sous-officiers ne dédaignent pas de se renseigner auprès du petit chasseur.

« Le 16, il y a concentration à Ouisert de plus de quatre mille hommes de toutes armes.

« Le 20, on nous réveille en douceur pour éclairer la route à droite de la grosse colonne qui va suivre à travers champs, et nous nous faufilons de notre mieux entre les plis du terrain, dans le lit de petits torrents desséchés, sur des galets de marbre blanc.

« Le temps est chaud, le ciel d'un bleu féroce. L'air est si léger que nous apercevons distinctement là-bas, à plusieurs lieues peut-être, des Bédouins, grands comme ça, faire les orges et s'agiter sur la pente des monts en face, sous un gros nuage qui court à contre-vent, et qui, une heure après, passe en grinçant au-dessus de nos têtes, regain, paraît-il, des sauterelles du printemps.

« J'enjambe des notes de veillées, de bivouac, toujours à peu près pareilles, pour arriver au 22. C'est le point capital.

« Le soleil est devenu si méchant, qu'on ne peut plus guère marcher que le soir ou le matin. La discipline s'est détendue ; on va un peu sans rangs gardés. Les fantassins ne se plaignent pas, mais on les entend souffler. Le but c'est Saïda, qu'on aperçoit fort bien, ainsi qu'une grosse forteresse blanche, un peu plus haut, à gauche, dans la montagne. Je chemine avec tous, un peu affadi de fatigue et de sueur... quand un

grand bruit s'élève à notre gauche, et des cris terribles, et des poussières, et des coups de feu. *Sidi* dresse les oreilles, bondit. Des spahis qui sont en flanqueurs, à droite, passent en hurlant, le sabre au clair, précédés par leur commandant, le pistolet au poing. *Sidi* s'emballe dans leur tourbillon... Nous voilà tout près d'une mêlée. On crie à tue-tête ; les lames, les flissas se choquent et se relèvent rouges ; les coups de pistolet partent de tous côtés. Trois ou quatre chevaux se cabrent et galopent en saignant. Auprès d'un marabout, quelques chasseurs sont aux prises avec une vingtaine d'Arabes ; le commandant des spahis, démonté, fait tête à coups de sabre contre un grand cavalier qui a sur lui l'avantage du terrain. *Sidi* dans son élan furieux renverse ce moricaud et mord le cheval au poitrail. J'agite mon sabre, qui n'atteint personne. L'Arabe se relève pour se pendre à ma jambe, je n'ose pas le piquer et je le rejette d'un coup de botte entre les deux yeux, en même temps que le commandant le traverse d'un coup de pointe...

« Des zouaves arrivent qui nettoient tout à la baïonnette. Les feux de peloton commencent à rouler à la cantonade. La surprise tentée par les Arabes a manqué, et leur retraite vers Saïda est poursuivie par les balles du 13ᵉ léger ; mais leur attaque imprévue et vigoureuse avait d'abord jeté un grand désordre sur notre gauche...

« Dame ! tout cela s'est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour te le raconter.

« Voici le résultat net : le lieu du combat s'appelle les Marabouts de Sidi-Iouseff. « C'était une escarmou-
« che d'avant-postes, dit le rapport. Les pertes de l'en-
« nemi ont été sérieuses. Nous n'avons eu que trois
« tués et quelques blessés. »

« Pour ce qui est de moi, j'ai eu les meilleures chances du monde. La surprise m'a enlevé toute appréhension. J'ai couru dans le tonnerre sans y penser, et j'en suis sorti avec une sorte de curiosité satisfaite.

« Car voilà le fond : une émotion poignante, puis l'espoir et la joie indicible de pouvoir survivre avec honneur à cette grosse partie, que l'instinct de la conservation ne se résoudrait jamais à jouer, sans un immense effort moral venant de l'orgueil, ou même sans la contrainte plus sûre encore de la discipline.

« Enfin, comble de gloire, j'ai été nommé brigadier le soir même.

« Oui, mon cher, brigadier, après six mois de service, et brigadier, sur le champ de bataille.

« J'ai l'air d'en rire, mais cela m'a touché à fond, et c'est sûr que la croix d'honneur ne me remuera pas davantage quand je l'aurai...

« Je n'en puis plus... Voilà deux heures que je griffonne. Ma tête est creuse et mon récit depuis longtemps va par à-coups, comme la queue d'un cerf-volant en détresse.

« Mes notes seront d'ailleurs épuisées, quand je t'aurai dit que le lendemain et le surlendemain, de courts engagements d'infanterie et plusieurs obus bien pointés ont ouvert successivement la ville et la forteresse d'à côté ; Abd-el-Kader ayant jugé prudent de disparaître vers le Maroc, pendant la nuit, pour ne pas se faire prendre à Saïda, comme dans une ratière

« Le 28, je suis rentré à Mascara avec dix cavaliers, pour escorter un convoi dans notre quartier presque vide, horriblement sales, en loques, avec des barbes de vingt jours, mais fiers comme des paons, au milieu du respect et de l'effet moral de la victoire.

« J'ai trouvé chez le vaguemestre toutes tes lettres en paquet, et celles de mes parents, bon nanan! Je voulais être artiste par choix, pour rester à côté d'eux... Le sort m'a fait soldat, et je resterai soldat s'il le faut, en les conjurant de ne point rompre la veine qui semble me revenir par là.

« Adieu, cher ami, je tombe de fatigue et vais, pour me remettre, retrouver deux sous-officiers de la remonte, dont l'un, ancien élève des Beaux-Arts, veut à toute force me « portraicturer » en petit chasseur.

« Adieu encore. Ne manque pas de m'écrire comme par le passé dont je te remercie.

« Ed. Got. »

Mascara, 7 octobre 1843. — Je suis tombé sous la coupe d'un lieutenant perpignanais qui n'est pas du tout commode aux jeunes, noun dé Diou!

Ah! que j'aimerais donc mieux repartir en campagne! Au grand air, avec l'imprévu et le danger, on redevient soi. Tous ont besoin de chacun.

L'injustice taquine dans le commandement, voilà un des abrutissements de la garnison.

Mascara, 15 octobre 1843. — Hier, le brillant colonel Bouscarin, tout poudreux de la route, et traversant Mascara pour retourner à Oran, est arrivé au galop sur la petite esplanade derrière la Mosquée, où je faisais faire un « à gauche » à quinze chasseurs, sous l'œil de mon farouche lieutenant.

— Le brigadier Got?

— Le voilà, mon colonel.

— Bonjour, mon enfant, comment cela va-t-il depuis Sidi-Iouseff? Je vous apporte le bonjour de l'abbé Besnus. Et il vint me frapper familièrement sur l'épaule de son bras galonné jusqu'au coude.

J'en avais piqué un rouge jusqu'aux yeux.

— Après la manœuvre, venez dîner chez moi, à la Maison Carrée. Je l'attends, n'est-ce pas, lieutenant? C'est compris.

De retour au quartier, je me suis mis en tenue. J'arrive chez le colonel qui me présente comme son sauveur, en vérité, à deux de ses officiers, dont l'un fils aîné de Talma, facile entrée en matière pour une conversation, et à 8 heures je quittai notre très aimable amphitryon, sur la bonne nouvelle que dès le lendemain il emmènerait les nouveaux de chez nous exécuter une promenade militaire de l'autre côté de l'Atlas, à une quinzaine de lieues nord-est de Mascara (1).

(1) « C'était dans les vallées du Chélif, sur le bord du fleuve, — je ne saurais préciser la date, — j'aperçus un homme à barbe gigantesque, enveloppé d'un burnous : c'était Bouscarin, alors colonel, depuis général, tué à l'attaque de Laghouat. D'abord élève de l'École polytechnique, puis officier de génie et de spahis; à l'exemple de ses camarades de l'X, Duvivier ou Marey-Monge, il portait le costume arabe. Bouscarin avait comme porte-fanion un tout jeune brigadier de chasseurs de France, une vraie physionomie de gamin de Paris, à la voix nasillarde, très blond, très imberbe, à la taille mince, fort élégant dans son dolman. Après quelques minutes de conversation, Bouscarin lui fit signe d'approcher et me le présenta : « Tel que « vous voyez cet enfant, il vient de me sauver la vie. Ça lui a « valu les galons de brigadier. C'est un artiste, du reste; il a « déjà obtenu deux prix au Conservatoire; il se destine au « théâtre quand son service militaire sera fini. »

« J'ai toujours retenu son nom : il s'appelait Got.

« Quelque temps après, Bouscarin nous quitta et alla dans la province de Constantine. Son porte-fanion fut blessé à Nmon-

Ce sera donc un jeu, et pour moi, une délivrance.

L'abbé Besnus est venu me voir au débotté et nous nous sommes revus avec une sympathie réciproque. C'est l'être le plus ouvert, le plus uni qu'on puisse rêver, et chrétien dans le plus grand sens de la chose.

Il n'a pas eu de cesse qu'il ne m'ait présenté, avec toutes sortes de louanges incidentes, à plusieurs notables officiers : MM. de la Rochefoucauld, Carayon-Latour et Pierre de Castellane, ce dernier guère plus âgé que moi, artiste et Parisien par-dessus le marché.

Il m'a appris que Sidi-Iouseff a été un gros coup, et qu'Abd-el-Kader, successivement démuni de ses principaux lieutenants et de ses réguliers, ne bat plus que d'une aile vers le Maroc, où l'on ne tardera pas à le relancer encore.

Serai-je cette fois de la meute ?

NOTES DE MARCHE

6 novembre 1843. — Où va-t-on ? Des petits vallons, des coteaux pierreux, de l'alfa vert, pas un arbre, et toujours et toujours...

nèche sous les ordres du duc d'Aumale. Celui-ci le fit rentrer en France, et comme il s'intéressait à lui parce qu'étant condisciples à Henri IV, ils avaient remporté au Concours général l'un le premier, l'autre le deuxième prix... dans je ne sais plus quelle matière, il parvint à le faire exempter du service et à le faire entrer à la Comédie-Française, où Mlle Mars le poussa rapidement.

« Il y a quelque dix ans, je rencontrai un soir Got au Théâtre-Français. Nous avions bien changé tous les deux. Je le reconnus néanmoins. Je lui rappelai notre entrevue sur les bords du Chélif et nous parlâmes longuement de Bugeaud, de Bouscarin et d'Abd-el-Kader. » (*Mémoires du maréchal Canrobert*, t. Ier p. 435-436.)

Le temps est gris. L'entrain me manque cette fois. Je ne sais pas même le nom du général qui commande...

9 novembre 1843. — J'ai suivi depuis ce matin, dans le tas, et parce que mon pauvre *Sidi* me porte bravement, c'est tout, car je suis malade. La force me manque avant le courage... Mais que de misères déjà ! Et si j'étais fantassin ? Admirables, ceux-là !

Ce soir, à cinq heures, le temps se gâte tout à fait. Il pleut à verse. Il paraît qu'il va y avoir marche de nuit. Bah ! autant marcher que de bivouaquer dans ce cloaque !

On part à minuit.

10 novembre 1843. — Grande halte à neuf heures. Quelle nuit j'ai passée ! Pluie continue; rafales fouettantes. Pas de lune : on n'aperçoit pas la croupe du cheval de devant. Et voilà la pluie qui éteint les feux de l'ordinaire.

Bon ! le boute-selle... Il faut repartir. En vingt-quatre heures nous n'avons pas dormi deux heures en tout... qu'à cheval. C'est à en rire ou à en crever...

11 novembre 1843. — Après une marche forcée et effroyable de trente-six heures, la pluie a cessé. Halte et café dans une vallée. Lever de soleil superbe. Brouillards qui roulent vers l'Ouest, découvrent à mesure des collines rocheuses, des mouvements de terrains, un beau pays. Là-bas, un bois... Une grosse fumée

derrière. Tout le monde l'a vue à la fois. Grand silence. Chevaux attentifs. Ordres partout. Paquetage enlevé. Cavalerie sur trois colonnes. Je suis d'un des deux escadrons du centre.

Cavalier sorti d'un taillis se sauve en tirant. On part alors au grand trot. On entend au loin les cris et les tambours arabes.

Moment indicible. Toutes fatigues oubliées.

On s'emballe dans un ordre merveilleux, sans tirer un coup de feu, et le colonel Tartas en tête! On entre comme un coin dans l'ennemi que deux colonnes tournantes achèvent d'envelopper. Alors mousqueterie et canon, une heure durant, pendant que nous coupons la fuite et faisons des prisonniers.

Mille choses se passent, dame! dont je ne vois pas même toutes celles d'à côté de moi. Le ciel est limpide.

Pas mal de morts et de blessés, Français d'abord! Mais que d'Arabes ensuite! Que d'Arabes!

On finirait par tuer pour tuer... Oh! la chasse à l'homme! Ivresse étrange!

C'est étonnant comme la cruauté se gagne, et comme le sauvage qui est en chaque homme reparaît vite au-dessus.

Que de scènes j'ai vues de notre part, même par ordre supérieur, férocement inutiles! Le plus triste à dire cependant, c'est que ce procédé farouche est sûrement le bon. La Force... c'est la grande chose pour les Arabes, comme pour tous les êtres primitifs que n'a pas encore pénétrés « l'Idée ».

25 novembre 1843. — Je viens d'être nommé four-

rier et je pars demain en poste pour Mostaganem, comme secrétaire du colonel Bouscarin.

J'avais le cœur serré tout à l'heure à l'écurie en caressant mon pauvre *Sidi*...

Le 26 novembre au soir, arrivée à Mostaganem. Réception charmante du colonel Bouscarin qui m'apprend qu'il a été désigné pour passer aux spahis de Constantine, et qu'après un congé passé en France, il est revenu afin de rallier en deux jours, par mer à Philippeville, Son Altesse le duc d'Aumale, qui, lui, arrivera d'Alger, dans la nuit du 30.

Et il ajoute :

« J'ai pensé à vous, et je vous emmène comme secrétaire. Au besoin vous passerez dans mes spahis. Pas de remerciements, mon cher garçon. Vous êtes de ceux qu'on doit pousser. Finissez votre café; fourrez des cigares dans vos poches et allez dormir. »

Le 28, à midi, nous étions à bord, et le 30 nous débarquions à Philippeville.

Le duc d'Aumale, en grand arroi, est arrivé le soir même, et les uniformes de toutes armes ont circulé par la ville.

Musiques, illuminations, pétards, mais temps fort indécis. Enthousiasme officiel en somme un peu raté. Dame! les indigènes n'y vont guère que d'une fesse, et je le conçois.

Depuis lors, ma situation est en vérité la plus souhaitable du monde. Je suis logé chez mon colonel et j'ai même eu l'honneur d'être présenté par lui au Prince-Gouverneur, qui a daigné spontanément se

souvenir que mon nom fut naguère couronné à la Sorbonne à côté du sien.

Je reste à cheval jusqu'à midi aux anciennes écuries du bey ou en promenade, sur les bêtes de l'état-major.

Le reste du temps je rédige des notes pour le colonel ou j'écris sous sa dictée; travail qui me laisserait le loisir de lire ou de rêvasser la plume à la main, si je ne m'étais pas un peu ankylosé l'esprit à force de n'en rien faire. Je me surprends pourtant parfois en train de ruminer mes rôles ou mes vieux rogatons classiques.

Souvent aussi mes séances avec le colonel s'entrecoupent de longues conversations; il sait beaucoup, et dans l'intimité c'est le plus causeur des hommes et le plus sans façon.

« Constantine, 17 décembre 1843.

« *A Mademoiselle Mars, rue Lavoisier. 1, à Paris.*

« MADAME,

« Permettez-moi de contenter un besoin de mon cœur, en vous envoyant, de bien loin, hélas! d'un coin de l'Afrique, mes souvenirs reconnaissants, avec mes vœux pour la prochaine année.

« La dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous voir, au mois d'août, après mon premier prix, j'avais cru toucher de si près à cette grande scène que j'ai tant aimée par vous! Et me voilà brigadier-fourrier au 3e chasseurs à cheval, à Constantine, secrétaire particulier du lieutenant-colonel Bouscarin du 3e spahis, et déjà fait à la rude vie qui sera peut-être désormais

la mienne, mais qui a bien aussi ses heures d'enivrement, ou tout au moins d'oubli. Le général de Brack avait raison.

« Dire que je n'ai jamais regretté le théâtre et ses œuvres... et ce qu'il m'avait valu déjà de sympathies, la vôtre d'abord, madame, plus précieuse que toutes, serait dire trop assurément.

« Enfin, il le fallait. J'en ai donc fait le sacrifice. Mais plus dur encore a été celui de mes parents, de ma pauvre mère surtout, si vaillante au fond !

« Veuillez, je vous prie, recevoir, avec mes souhaits pour l'avenir, l'assurance de ma gratitude profonde.

« Ed. Got.

« *P.-S.* — A Mascara, il y a deux mois, après ma première campagne, j'ai eu la chance inespérée de pouvoir causer de vous à plein cœur, avec un jeune officier de spahis, qui vous aime bien aussi : le fils de Talma. »

Constantine, 1er janvier 1844. — Dans la lettre où mes parents m'envoyaient aujourd'hui leurs bonnes nouvelles, j'ai trouvé avec joie un mandat de cent francs. L'argent court si vite quand on est libre, que j'accueillerais avec une espèce de soulagement la nouvelle d'une campagne dans le Sud pour l'entrée de la bonne saison ; et j'y crois un peu, le duc d'Aumale n'étant certes pas ici pour des prunes.

En attendant partie, nous sommes allés l'autre semaine, mon colonel, deux officiers, un maréchal des logis et moi, faire une curieuse chasse, le long de

l'Oued-Boumer-Zoug, chasse au faucon, s'il vous plaît. Pendant que nous étions là en grand équipage, il a été parlé d'une battue aux lions, mais la pluie a repris le surlendemain de Noël.

Ce qui n'a pas empêché deux jours après le sous-officier Gérard d'en tuer un à l'affût, son troisième — dont je viens de voir la peau toute fraîche au Palais du Bey, chez le duc d'Aumale.

« Constantine, 6 février 1844.

« *A M. Hilariot, au Grand-Théâtre, à Lyon.*

« CHER AMI,

« Ma chance ne se dément pas, et mon patron m'a tenu parole. Me voilà, depuis cinq jours, maréchal des logis dans son beau régiment qui va partir en campagne avant la fin de la semaine...

« Je suis plein d'espoir, de force et de bonne volonté, pour aller de nouveau à la conquête de l'inconnu.

« Mais d'où te daterai-je ma prochaine lettre ? Dieu seul le sait.

« L'inconnu n'est-il pas Dieu même ? L'aveuglant, l'immense, l'universel inconnu ; c'est ainsi qu'on devrait l'appeler... Peut-être comme cela tout le monde en tomberait d'accord...

« A toi de cœur, « GOT. »

NOTES AU CRAYON. — *8 février 1844.* — Départ de l'avant-garde par Bab-el-Kantara. Constantine, au revoir !

10 février 1844. — A Medgassen, c'est l'entrée de la partie haute des Djebel-Aourès et Mastaouah, dont les neiges blanchissent au loin quelques crevasses sous le plein soleil. On voit de grands aigles roux planer immobiles. Les cigognes font leurs nids dans les villages kabyles qui fument parmi les oliviers, çà et là, sur les pentes. Le pays est splendide, l'air déjà chaud. C'est le printemps. Les chevaux se querellent toutes les nuits.

11 février 1844. — On nous fait camper à l'avancée de Batna, dans les ruines romaines de Lambessa, restes de temples, théâtres, cirques. J'ai trouvé à terre un morceau de journal français, où j'ai lu que Casimir Delavigne était mort à Lyon au mois de décembre, et que l'inauguration de la fontaine Molière a eu lieu à Paris le 14 janvier. Théâtre, me suivras-tu donc partout?

Dans la nuit du 19-20, des coups de fusil sont tirés sur nos avant-postes. Un homme blessé.

Le 22, masquée, comme à l'Oued-Malah, par le brouillard qui montait de la vallée vers les crètes, notre colonne infanterie s'est faufilée dans les gorges du Kantara, et à huit heures, la fusillade, triplée par les échos, rabattait vers nos escadrons cinq à six cents cavaliers Ouled-Solthan et Lagdars, à qui nous avons tué pas mal d'hommes dans une poursuite effrénée — sans grand bobo de notre côté.

(Je dis : nous, et jamais je n'ai pu me résoudre à piquer dans un dos.)

29 février 1844. — Par une brèche ouverte avec une dizaine d'obus, dans le méchant mur d'enceinte, nous sommes entrés à Batna les premiers, le commandant Devaux, Gérard et moi, en tête de l'escadron, au galop — comme dans les pièces de cirque. C'était très amusant.

L'entrée à Biskra pourrait être moins commode, mais le régiment donne l'excellente habitude de ne s'inquiéter des choses que lorsqu'elles arrivent. N'avons-nous pas bu même et rigolé ce soir un peu plus que de raison?

Gérard me disait tout à l'heure, avec son accent du Var, très attendri : « Adieu, El-Kantarah, pour les plaisirs de l'amour!... »

O Dumanet, pends-toi!

Note ajoutée en 1860. — Ici, une brusque lacune jusqu'au mois de juin. Je suis pourtant sûr d'avoir continué d'écrire des notes au crayon pendant les mois de mars et avril.

Quelques pages de mon carnet auront donc été égarées à la fin de la campagne, ou lors de mon transfèrement à l'hôpital de Batna.

J'aurais eu plaisir à y retrouver, comme partout jusqu'ici, mes impressions vivantes...

Je vais me borner à raconter les faits principaux. Quoi?

Notre marche de deux journées sur le bord du désert; la concentration de nos troupes près de Bordj-Turco, en vue d'un siège probable; puis leur entrée sans coup férir dans l'oasis de Biskra.

Alors, pendant plus d'une semaine, le corps expéditionnaire disséminé dans le Liban, fouillant tous les

villages, et l'occupation organisée à la hâte en regagnant toujours le Nord.

Le gros de la besogne était fait; mais, après de grands mouvements, l'agitation subsiste toujours quelque temps, et les spahis furent chargés d'aller battre le pays.

Je fus donc de la partie.

Vers le 10 avril, au pays des Ouled-Solthan, et dans une affaire de nuit, je reçus en bas de la jambe gauche un coup de crosse violent ou de matraque, — je n'ai jamais su au juste, — qui, sans plaie apparente, produisit une telle enflure et si douloureuse, que, malgré ma ferme volonté, il me fut impossible de remonter à cheval... On m'attacha piteusement sur un cacolet, et avec un lot de blessés et de malades, je fus ramené en trois petites journées jusqu'à l'hôpital de Batna.

La nuit fut longue. Je souffrais cruellement. Il faisait chaud et l'instinct me fit demander à la sœur de service qu'elle m'aidât à me traîner jusque sous un robinet à l'entrée de la salle, mais la brave fille eut la complaisauce extrême, pour me laisser étendu sur mon lit, d'aller vingt fois chercher de l'eau, et de m'en arroser en silence la jambe et le pied jusqu'au petit jour.

Bref, l'eau fraîche et le moral aidant, les médecins me trouvèrent le matin moins de fièvre, avec la jambe un peu désenflée. Les bons soins firent le reste, et moyennant un grand mois d'hôpital et de béquilles, j'en fus quitte ainsi. Il ne s'agissait que d'une fêlure du péroné.

A mon insu un autre courant s'était établi par ailleurs dans ma destinée. A quelque temps de là, une lettre de Mlle Mars me parvint à l'hôpital; elle me

disait : « J'ai tout appris par votre bonne mère et ma joie est grande de vous savoir hors de danger. Mais quelle dure existence, mon pauvre enfant ! Et quel dommage aussi ! Car si le théâtre vous tenait toujours au cœur, jamais il n'aurait été mieux ouvert pour vous. Tâchez donc de nous revenir, ne fût-ce que quelque temps et pour vous retremper auprès de vos parents et de vos amis ! »

Puis vers le milieu du mois de mai, l'hôpital étant sous l'influence d'une sorte de fièvre pernicieuse, je venais d'en subir deux fortes atteintes, quand le duc d'Aumale nous fit une visite officielle. Il s'approcha de mon lit, et me dit avec une bonté parfaite qu'il avait reçu du colonel Bouscarin en personne une demande de congé en ma faveur, et qu'il m'accordait volontiers un congé de convalescence de six semaines, par avance, pour le jour de ma guérison. « Dès demain, ajouta-t-il, espérons-le. »

La semaine suivante, avec tous les hommes à peu près valides, on nous évacuait sur Constantine, d'où repartent mes notes, le 3 juin 1844.

Philippeville, 3 juin 1844. — On m'a délivré avant-hier à la place mon congé de convalescence pour deux mois. J'en avais besoin à tous les points de vue... Ah ! combien je vous remercie, mon cher colonel !

C'est sain au cœur, la reconnaissance.

4 juin 1844. — A bord de l'*Asmodée.* — En route enfin !... C'est le nouveau ; sera-ce l'oubli ? Le temps est éclatant. La mer « d'huile fine ». Chaque coup de

piston me rapproche de vous, chers parents... Bonjour ! Ne craignez rien, le bâton sur quoi je m'appuie encore n'est plus que pour les besoins de la cause ; je le jetterai en l'air avant de vous embrasser.

8 juin 1844. — Depuis le matin, nous longeons ces belles côtes de Provence... et je suis resté sur l'avant pour m'en emplir les yeux, tandis que nos deux roues, blanchissantes d'écume, poussaient la proue dans le bleu de la mer et du ciel.

Toulon, 9 juin 1844. — De Saint-Mandrier, où l'on m'avait mis pour vingt-quatre heures en subsistance, je suis allé à l'église d'abord. Sous ces voûtes de pierre, l'âme s'isole, s'interroge, et se répond mieux. Puis, à la Place et à l'Intendance.

La diligence ne partira qu'à midi.

Ma béquille et mes galons continuent à faire merveille ! Les voyageurs n'étant pas nombreux, un employé supérieur des postes me fait galamment placer dans le « coupé ».

Est-ce assez féodal !

11 juin 1844. — Grand relais à Lyon.

Quel beau voyage ! Quelle bonne causerie avec un compagnon de route, vieillard charmant, paradoxal et spirituel au possible. Il connaît tout ; il a tout vu. Mais il croit mal au progrès, la presse l'agace, la vapeur l'irrite, à peine s'il admet les chemins de fer dans un lointain avenir... Et le vieux Monde doit en

crever... Il ne sort pas de là. Enthousiaste d'ailleurs comme moi-même pour toutes les belles choses, admirant en jeune homme et en artiste la Corniche, les Gorges d'Ollioule jusqu'à Marseille, et par échappées, en bas, à gauche, contre les rochers, la mer bleue frangée de blanc. Puis le lendemain à partir d'Avignon, le long du Rhône, les coteaux de vignes, et les champs de blé, qu'on moissonne déjà.

Ah ! la France... Pour l'exilé, c'est si doux ! Après dix mois, je m'en saoule ! L'Afrique est plus largement belle, oui, mais ceci est la France !

14 juin 1844. — Paris ! Je suis chez mes parents depuis hier !

Je n'y croyais pas encore ce matin quand ils sont venus en riant me tirer de mon sommeil de plomb, et m'embrasser. C'était bien eux ! Mon père, ma mère...

Voilà qu'ici je me retrouve le même, oui, presque le même enfant qu'autrefois.

Rien ne change donc ? Rien n'a donc changé ? Les choses, non, guère en vérité... Mais les personnes ! Ah ! comme celles-là passent vite ! Je ne reverrai plus la pauvre Mme Menjaud. Elle est morte au mois d'avril. Monrose était mort avant elle... et chez le docteur Blanche !

D'autres peut-être vont avoir disparu, que je ne sais pas encore. La vie, c'est la bataille ! Le voisin tombe... Serrez les rangs !

Mlle Mars veut absolument que je débute. M. Provost aussi. Les débuts vont commencer officiellement à la Comédie ; mon premier prix m'y donne droit et

mon congé me laisse un bon mois de libre pour cela.

Mais je suis peut-être très rouillé maintenant en matière de théâtre.

L'indispensable est de prendre un parti immédiat. La nuit va me porter conseil.

25 juin 1844. — J'ai eu l'audience demandée à M. le général commandant la place de Paris et j'y suis arrivé bondé des meilleures recommandations dont j'avais pu m'aviser à la hâte.

Le duc de Nemours m'a écouté avec bienveillance, a pris des notes pour en référer au duc d'Aumale... ce qui me sauve, — et m'a dit que dans tous les cas il ferait proroger mon congé d'un mois.

En conséquence, je suis allé aussitôt voir le commissaire royal à la Comédie-Française, et j'ai réclamé des débuts.

— Fort bien. Mais il faut attendre que Mlle Rachel prenne son congé. C'est-à-dire à la fin de juin.

D'ici là je veux concentrer mes efforts sur cinq à six rôles d'ouvrages au courant du répertoire. Par exemple : Scapin, des *Fourberies;* l'Intimé, des *Plaideurs;* Sganarelle, du *Médecin malgré lui.*

27 et 28 juin 1844. — Hier et avant-hier, par suite d'un arrangement avec le père Lagardère, je me suis essayé à Batignolles et à Montmartre, dans deux de mes principaux rôles de débuts : « Scapin » et « l'Intimé ».

Je n'ai point perdu, au contraire, et l'on a été généralement satisfait.

30 juin 1844. — On m'avait parlé de deux pièces données avec succès à l'Odéon, depuis le milieu du mois de mai : *Antigone* et *la Ciguë*. Comme elles sont de trois de mes anciens camarades de collège, Auguste Vacquerie, Paul Meurice et Émile Augier, j'ai voulu en juger par moi-même.

Antigone est tout simplement une adaptation habile et littéraire de la tragédie de Sophocle, servie aux Parisiens avec la sauce d'une mise en scène antique (?) par Meurice et Vacquerie.

Quant à *la Ciguë*, c'est tout à fait remarquable. La portion sérieuse de ces deux actes procède beaucoup d'André Chénier et le reste un peu trop de la *Grèce* de Daumier... Oui, peut-être, mais c'est franchement comique, charmant parfois, et d'une forme toujours excellente.

Or, Émile Augier, qui était avec moi à la pension Hallays-Dabot, ne doit avoir que vingt-trois ou vingt-quatre ans. Cette *Ciguë* est la révélation d'un tempérament et d'une valeur vraie pour l'avenir. Ce que j'avais tant rêvé pour moi-même, hélas !

Il se fait temps d'ailleurs qu'une génération nouvelle surgisse à la scène. Les producteurs de second ordre, et M. Scribe lui-même, leur grand chef, seront bientôt passés de mode.

J'avais toujours pensé qu'à force de vouloir, M. de Balzac donnerait enfin sa mesure au théâtre. Mais non... rien encore. *Les Ressources de Quinola*, en 1842, à l'Odéon, ne comptaient guère, et *Vautrin*, à la Porte-Saint-Martin, en 1840, ne comptait pas.

2 juillet 1844. — Je travaille sans relâche... Et qu'elle est loin, l'Afrique, jusqu'à nouvel ordre !

Le matin j'assiste à toutes les classes du Conservatoire, le soir, à tous les spectacles où j'ai des entrées.

J'ai revu M. Ligier dans l'*Hamlet*, de Ducis, Mlle Rachel dans *Catherine II*, le *Ménage parisien*, etc... Samedi j'étais à l'Odéon pour *Antigone* et *la Ciguë*, et la veille à l'Opéra, pour l'une des dernières représentations de Mme Taglioni dans la *Sylphide*.

On la traite d'idéale... Soit ! Sa pantomime est chaste et souple, et dans les pas l'effort paraît moins chez elle que chez les autres danseuses, c'est vrai. Mais ce qu'on appelle « Académie » : les pointes, les orteils faussés, le buste mangé par les jambes, le ballon, les entrechats, les grands écarts, les triples pirouettes et le sourire essouflé vers les applaudissements de « la loge infernale », — tout cela m'agace au bout de cinq minutes.

Malgré la musique, c'est un faux art, dédié, dans le fond, aux seuls salopiaux.

Quant aux danseurs... à travail égal, ne feraient-ils pas mieux dans un cirque? Il y faut du moins audace et force.

Oh ! non, point de ballet, surtout deux heures durant. Mais vivent pourtant les danses espagnoles, hongroises, auvergnates au besoin, que sais-je? Les danses de caractère ou de plaisir enfin, où la danseuse a l'air de s'amuser pour son compte, et qui rendent le danseur lui-même supportable.

Un art véritable, idéal, et plastique aussi celui-là, passionnant et passionné, c'est l'art de Mlle Rachel, par exemple !

Hier, clôture avant son congé, elle jouait pour la première fois, après *Phèdre*, la Marinette, du *Dépit*.

De Marinette, n'en parlons pas ; fantaisie et réclame. Inutile de faire chorus avec la claque. Mais Phèdre ! C'était parfait comme exécution, sinon comme étude antique. Dame ! elle n'a dû que bien peu fréquenter Euripide ou Sénèque. Le public d'ailleurs n'en demande pas tant. Il cherche une impression, elle la lui donne complète.

Les débuts vont se faire. Rousset commence demain ; ensuite ce sera Maria Lopez, puis Baptiste, Charles Ponchard, Fechter, Mlles Restoul, Marie Crosnier, etc... et moi entre temps.

Je reste inquiet par beaucoup de côtés.

4 juillet 1844. — Après mon retour à Paris, au milieu des préoccupations de mon prochain début, je ne savais trop de quel bois faire flèche, ne fût-ce que pour les costumes, quand mes parents m'ont rappelé qu'ils avaient toujours gardé l'obligation piémontaise que ma marraine m'avait donnée au mois de janvier 1843, pour m'assurer dans une agence de remplacement militaire. Je l'avais complètement oubliée. Voilà mille francs qui me tombent du ciel.

6 juillet 1844. — C'est à n'y pas croire ! L'obligation que je voulais vendre est sortie au tirage fait à Turin en mars 1843, remboursable avec une prime de quinze mille francs. Je viens de l'apprendre chez M. Odier, banquier, au coin de la rue de Provence et de la rue Taitbout, où mon père m'avait envoyé pour toucher les coupons échus. Ainsi, par le fait, depuis mon

entrée au régiment, j'ai eu là quinze mille francs à moi, sans le savoir. Ah! si je l'avais su!... Eh bien! Non. Tout est bien ainsi. Je n'ai rien à regretter, et je veux respecter cette manne providentielle. J'ai trop souvent endêvé contre la misère.

L'argent! C'est donc l'indépendance et la dignité de la vie en ce monde comme il est fait! Grande pitié! Et pourtant, quelle force je me sens déjà en plus!

14 juillet 1844. — Je dois débuter sans remise mercredi prochain. J'aurais voulu commencer par Scapin, des *Fourberies,* et attaquer, selon mon tempérament, le taureau par les cornes. C'était aussi l'avis de Mlle Mars. Mais M. Provost, toujours traditionnel et temporiseur, est allé choisir sur ma liste Alain, des *Héritiers,* et Mascarille, des *Précieuses.* C'est plus modeste et plus habile, à ce qu'il prétend.

Qu'il en ait donc la responsabilité!

Il veut aussi que je donne quarante francs au chef de claque... Usage... dit-il. Soit encore!

18 juillet 1844. — Enfin, j'ai débuté, hier mercredi 17. « Alain » des *Héritiers* et « Mascarille » des *Précieuses ridicules,* après deux répétitions incomplètes.

C'est une impression dont on ne peut pas se douter, un jour de travers dans la vie.

Je n'ai pourtant pas eu peur. Mais je me sentais bridé, ce qui est tuant pour la gaîté, pour le

naturel, et pour tout. Je ne suis pas content de moi. C'est plus commode de se battre que de s'enguirlander, — de faire crier que de faire rire.

21 juillet 1844 (minuit). — J'allais ce soir, comme découragé, jouer *le Médecin malgré lui*, pour mon second début, sans goût et sans plaisir, sans nouveaux frais, avec les nippes du magasin, et voilà que, pendant la première pièce, *la Camaraderie*, comme je flânais à l'entrée de l'orchestre, un vieux monsieur, genre Restauration, debout à côté de moi, me dit :

— Eh bien! jeune homme, nous allons donc jouer Sganarelle?

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— Charles Maurice.

Je l'avais reconnu fort bien, et je saluai légèrement.

— Vous n'êtes pas venu me voir.

— Je n'avais pas l'avantage de vous connaître.

— Il y a toujours moyen de faire connaissance... Mon journal est là.

— Oh! comme je vais retourner en Afrique, à mon régiment, et que je débute par simple curiosité...

— Qu'importe! Quand on est bien élevé...

— Oh! monsieur, cela n'a pas le moindre rapport. On m'a fait donner quarante francs à M. Vachier pour mon premier début, et je me suis fait le serment de ne pas repayer la claque.

— Vous êtes un insolent!

— Et puis après?... Monsieur?

Nous avions involontairement élevé la voix, et les

voisins se retournaient avec des chuts!... Quelques gens du parterre criaient même : A la porte!...

Moi, je restais en arrêt, prêt à n'importe quoi... Et puis j'avais l'œil mauvais, je l'ai senti.

Le vieux flibustier prit le parti de se retirer en faisant claquer la porte.

Cinq minutes après, je montai m'habiller, et le sang fouetté, en scène, la vérité, le sans-gêne me sont revenus dès les premiers mots, et le rôle a bien marché jusqu'au bout.

Bien. J'en ai conscience.

M. Provost me l'est venu dire pendant que je me déshabillais.

1er août 1844. — Aujourd'hui, je viens de jouer, pour troisième début, « l'Intimé » des *Plaideurs,* assez pauvrement. Mais mon passé de l'autre jour m'a déjà soutenu, et quelques bonnes gens ont même crié : Bravo! — Grand merci.

Reste à savoir si je serai engagé.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on me fait faire, mercredi prochain, un quatrième début dans *les Fourberies.*

L'offre d'un engagement viendrait maintenant hâter ma libération définitive du service militaire, sur laquelle la réponse si flatteuse du duc d'Aumale me permet presque de compter par avance.

Hier, pour sa fête, maman m'a fait chez nous déménager d'un étage et papa m'a, tout le jour, aidé de sa peine et de ses mains.

Quelle force on reprend dans ces bontés qui ne se lassent jamais!

7 août 1844. — M. Got terminera ses débuts par le rôle de « Scapin » (affiches d'hier et d'aujourd'hui).

Le rôle est joué. Les débuts sont terminés. Sans que j'aie été complètement à mon goût, — y serai-je jamais ? — j'ai véritablement réussi, et, somme toute, mes débuts auront été satisfaisants.

Plusieurs journaux en ont déjà rendu compte. MM. Rolle, Merle, Jules Janin m'ont traité favorablement. Quelques autres encore.

15 août 1844. — Soit bonne volonté des comédiens, soit pression du public d'abonnés, j'ai rejoué ce soir *les Fourberies de Scapin*. Mlle Rachel avait fait sa rentrée dans *Phèdre*. La salle était comble.

8 septembre 1844. — J'ai mon certificat de libération. Il n'y a plus à dire, me voilà redevenu civil.

J'écris donc aujourd'hui, p. p. c., au duc d'Aumale, au colonel Bouscarin, à l'abbé Besnus, et au tueur de lions.

Reconnaissance ou bon souvenir à tous, du meilleur de mon âme. Pourvu que je ne les regrette pas trop quelque jour !

10 septembre 1844. — Depuis un mois on parle de M. Frédérick Lemaître dans un drame que la Porte-Saint-Martin lui a fait faire sur mesure : *Don César de Bazan.*

Je suis donc allé juger par moi-même.

Pièce de facture, exécution remarquable dans cer-

taines parties, bien que manquant de la finesse de race qu'apporta d'abord dans le rôle typique, à la Renaissance, le regretté Saint-Firmin.

M. Frédérick Lemaître, lui, est plus en dehors, plus à effet, peut-être; mais à travers l' « Almanzor » de convention Robert Macaire transparaît.

C'est toujours cette articulation emphatique, causée, dit-on, par le manque de dents, mais dont il a su se faire une qualité, puisqu'elle le redresse et commande l'attention.

Et puis, avec ses beaux yeux, et son étrange adresse corporelle, qui le fit débuter tout jeune aux « Funambules », dans *les Singes et les Lions*, il est vraiment noble quand il veut, dans le silence et au repos.

C'est un grand comédien, passionné, penseur, oseur et fantaisiste. *Richard d'Arlington*, *l'Auberge des Adrets*, *le Monomane*, *Trente ans de la vie d'un joueur*, *la Mère et la Fille*, *la Dame de Saint-Tropez*, et tant d'autres... *Kean* enfin, son portrait en pied... Quel bagage pour la popularité !

Il a d'ailleurs eu la chance d'arriver à l'heure remuante de l'école romantique et de former un des coins, le plus fort, de la pierre angulaire : Frédérick, Bocage et Mme Dorval. C'est un si gros avantage, pour un artiste, d'être l'identification d'une forme nouvelle.

30 septembre 1844. — Réponse enfin de la Comédie-Française ! Mlle Zulma Restout, MM. Charles Ponchard, Fechter, Roussel et moi, nous sommes engagés, tous à dix-huit cents francs, ce qui n'est pas bien riche, vu la garde-robe qu'il faut traditionnellement se

fournir, mais engagés seulement pour le mois d'avril 1845.

C'est six mois imprévus à attendre. Bah ! Quand on veut aller loin, il faut regarder en avant, et si je ne gâte pas ma chance, elle est magnifique. M. Samson, le doyen, est vieux, ne joue plus guère. M. Armand Dailly de même. Richet est jeune, Rousset aussi; mais j'ose croire qu'il ne tient qu'à moi de leur monter sur le dos.

Ce n'est pas des hommes.

Je n'aurai donc bientôt devant moi que M. Régnier. Du travail, du zèle, et du sang-froid, les dés seront dans ma main. Et quand « le règne de M. Turcaret sera fini, le mien pourra commencer ».

10 octobre 1844. — Les femmes? Oui... j'en revois même qui ne demanderaient pas mieux d'écraser quelques heures avec moi...

Mais pas de collage, grand Dieu!

2 novembre 1844. — Mardi, j'ai reçu une lettre d'un correspondant de théâtres, qui me propose un engagement de quatre mois pour Nantes, au prorata des recettes, avec maximum de trois cent cinquante francs. Et je n'ai que quatre ou cinq méchants costumes pour toute garde-robe! Mon premier mouvement fut donc de croire la chose inacceptable. Le lendemain, à dix heures, l'engagement était signé, et les avances touchées : deux cent vingt francs.

J'ai besoin de jouer, c'est vrai, de pratiquer surtout, et l'on me promet tous les grands rôles du répertoire.

« Nantes, 12 novembre 1844.

« *A Madame Got, à Paris.*

« Ma bonne mère,

« Je suis arrivé hier lundi, à neuf heures du matin, en bonne santé, quoique mes quatre-vingt-treize lieues se soient faites au milieu d'un temps déplorable, à partir du moment où avec papa tu me disais adieu dans la cour des Messageries.

« J'ai débarqué dans un hôtel garni où j'ai passé la nuit, mais j'espère trouver quelque chose de plus confortable, car j'ai là un vent atroce qui me chasse la pluie par-dessous ma porte.

« Quant au théâtre, les uns lui promettent du succès, les autres assurent qu'un théâtre est impossible à Nantes. Attendre, espérer et vouloir, c'est ma devise. Le directeur m'a bien reçu. Plusieurs de mes futurs camarades m'ont l'air d'horribles cabotins. Je m'efforcerai de ne pas faire leur connaissance.

« *Mardi soir.* — Ceci est daté de mon nouveau logement, situé en face de l'ancien, mais au second étage et incomparablement préférable (rue Piron, près de la place Graslin).

« Il est bien convenu que j'écris à mon père comme à toi, à toi comme à mon père. Je ne vous sépare pas plus dans mes souvenirs que dans mon affection.

« Votre Edmond. »

« Nantes, 26 novembre 1844.

« *A Madame Got, à Paris.*

« J'ai déjà fait deux débuts, dans *le Dépit amoureux* et *le Jeu de l'Amour*, et je crois pouvoir répondre du reste, quoique notre parterre soit, paraît-il, un des moins civilisés de France. Le théâtre avait été ouvert sous des auspices très peu favorables. Comme la salle était fort belle, et fraîchement restaurée aux frais de la ville, le maire, anxieux pour les banquettes de son immeuble, avait défendu, par arrêté, d'applaudir ou de siffler aux débuts; ce qui a failli gâter tout. Car on a commencé par *la Favorite*, qui a fait le fiasco le plus complet. J'ai même cru que le public allait se fâcher tout rouge.

« Enfin, mardi, j'ai débuté, et, le premier, j'ai rompu la glace; on m'a applaudi. Dans la seconde pièce, qui était un opéra-comique, *l'Ambassadrice*, Mlle Naldi, la prima donna, fort jolie, a enlevé les suffrages, et les spectateurs se sont laissés aller tout à fait.

« Depuis ce soir-là, j'ai joué toutes les fois qu'on a joué, car on me met toujours d'avant ou d'arrière-garde.

« Je déjeune et je dîne maintenant à la carte, n'importe où, ce qui revient à peu près au même, attendu que je n'ai pas encore le ventre à la capacité nantaise, et j'y trouve aussi l'avantage de manger à l'heure que je veux.

« Adieu, tendres amis.

« Votre fils,

« Ed. Got. »

5 janvier 1845. — Depuis quelque temps nous avions échangé avec notre ingénue, « très belle et honneste dame », la double clef de nos domiciles.

Un soir, elle jouait et devait aller après le spectacle passer une heure ou deux dans je ne sais quel bal de la ville. Il faisait froid, et elle me persuada de coucher chez elle, en l'attendant.

Je m'endors et ne m'éveille que vers cinq heures du matin... Personne encore.

Une mauvaise humeur me prend, et je m'habille pour retourner chez moi.

Il tombait de la neige. Un soupçon vague me traverse l'esprit. Je monte quatre à quatre. J'ouvre... Un bon feu flambait dans ma chambre et je sens qu'on a allumé un cigare... Mais l'astucieuse femelle est là toute seule. Aussi tient-elle tête, et nie tout à trac, en me riant presque au nez. Non, petite mère... Pas cela! et c'est la première fois qu'il m'est arrivé de mettre une femme à la porte aussi sévèrement.

Quant au monsieur... Comment admettre qu'il ait, lui aussi, licence de s'amuser à mes dépens. Guetter, ou faire guetter? Ridicule en plus. Que faire?

O chance!... Mes yeux tombent sur un jonc à pomme d'or oublié au coin de la cheminée. Taisons-nous donc pour un jour. Mais le surlendemain matin, on lisait dans *le Courrier de l'Ouest*, l'entrefilet suivant :

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Permettez-moi de prendre la voie de votre estimable journal pour porter à la connaissance du public que, dans la nuit du 12 au 13, on s'est introduit en mon absence dans mon domicile, rue Regnard, sous la

voûte; et chose bizarre, si c'est un voleur, c'est que loin de rien prendre, il a laissé au contraire à côté de mon feu, qu'il avait allumé, une canne élégante avec le monogramme C. M., canne que je tiens, de toute manière, à sa disposition.

« Veuillez agréer, etc... « Ed. Got,

« *Premier comique au théâtre de Nantes, ex-sous-officier au 3e spahis.* »

Quel effet!... Quelles gorges chaudes partout!... La jeunesse dorée est batailleuse en Bretagne. Le jour même je recevais la visite de MM. de Fauversy et du Bouexic, tous deux amis d'un M. Charles M..., — c'était mon homme, — fils du consul de Suède. Ce monsieur était en effet venu rue Regnard dans la nuit du 12 au 13. Mais, avant de pousser les choses aussi loin que je semblais le désirer, il tenait à établir qu'il ne s'était cru nullement chez moi, mais bien chez la personne qui l'y avait conduit. A quoi je répondis que s'il était prêt à leur laisser déclarer cela par procès-verbal, moi, j'étais prêt à retirer officiellement ma lettre. C'était donc fini.

Depuis M. Ch. M... m'a tendu la main de très bonne grâce, et je lui ai rendu sa canne, sans qu'un mot fût dit de la jeune personne.

On est venu me prier de monter chez un monsieur Tissot, armateur, une représentation où des élèves de M. Ponchard, le père, devaient chanter et jouer l'opéra-comique de *la Vieille*.

Et, parmi les élèves, un interne de Saint-Jacques, un monsieur Ch. Bataille qui a une belle voix et est bon musicien. Je lui ai conseillé la carrière théâtrale,

lui offrant mes leçons au besoin, et je serais bien surpris qu'il ne se laissât point persuader.

« Nantes, 17 février 1845.

« *A Madame Got, à Paris.*

« Puisque le succès de ton « Figaro » est ce qui t'inquiète le plus, je commence par te dire que j'ai joué le rôle trois fois déjà, et je regrette de ne pouvoir t'envoyer les journaux de Nantes. Non pas que je croie aux journaux plus qu'avant, mais parce que je sais fort bien que des éloges imprimés font toujours papilloter les yeux d'une mère.

« Nous sommes en train de répéter *le Mari à la campagne*, dont l'étude est bien facilitée pour moi par le nombre de fois que je l'ai vu à la Comédie-Française. J'ai tant Régnier dans l'oreille et dans les yeux! Trop, peut-être, pour ma personnalité.

« M. Tilly a tenté plusieurs fois de me faire renouveler mon engagement; mais non. Le Théâtre-Français me réclame, et vous êtes à Paris. Je ne suis certes pas malheureux à Nantes, mais Paris me paraîtra meilleur encore. Qu'on vive en province par nécessité, par habitude même, je le comprends, mais par plaisir... Oh! non pas! surtout en hiver.

« Comme, au bout du compte, ce qui l'embarrasse le plus c'est de retrouver un passable premier comique, je lui ai conseillé Boudeville, qui, à ce qu'il paraît, avait déjà creusé des mines sous moi. On s'en irait aux antipodes que l'envie et l'intérêt traverseraient la terre par le milieu, pour avoir plus court à vous mordre.

« A bientôt, chers amis, et pour le plus longtemps possible.

« Ed. Got. »

Mardi 1er avril 1845. — Entrée effective à la Comédie-Française.

Comédiens ordinaires du Roi :

Sociétaires. — MM. Samson, *doyen*, Geffroy, Régnier, Beauvallet, Ligier, Provost, Guyon, Brindeau ; Mmes Desmousseaux, Mante, Anaïs Aubert, Plessy, Rachel, Noblet, A. Brohan, Mélingue.

Pensionnaires : MM. Maillard, Mirecourt, Mainvielle, Joannis, Fonta, Riché, Micheau, Leroux, Maubant, Ch. Ponchard, Rousset, Got, Fechter, A. Dupuis, Mathien, Robert, Alexandre ; Mmes Volnys, Thénard, Denain, Avenel, Restout, Mirecourt, Worms, Loyo, Solié, Crosnier jeune.

Voilà la troupe actuelle. A la fin du mois de mars, MM. Firmin, Périer et Armand Dailly ont pris leur retraite.

3 avril 1845. — Depuis quatre jours je suis de retour à Paris, après cinq mois qui m'ont paru courts, je dois l'avouer. Un public sympathique, de la considération acquise, de beaux rôles, la première place, et certaines douceurs secrètes, — n'est-il pas un peu permis de quitter à regret tout cela?

La grande lutte va commencer. Le plus sage et le plus court est donc de faire d'un coup table rase autour de moi, pour me réfugier dans un travail que j'aime d'ailleurs plus que tout à présent.

Mais combien difficile et fugace !

Ainsi déjà hier, à la Comédie-Française, on m'a fait jouer *le Barbier de Séville*. Grâce à mes vingt-cinq représentations de Nantes, je croyais avoir fait quelques progrès !... Eh bien ! je suis mal content. On me trouvait si bien là-bas !

5 avril 1845. — La moindre piqûre à l'amour-propre, à la vanité, n'importe ! fait d'abord plus de mal aux nerfs et donne pire insomnie qu'un gros malheur, qu'un deuil réel. C'est bête. C'est ainsi.

Seulement, du deuil, du malheur, le souvenir revient. Tandis que du coup d'épingle, on peut dire : Dans quarante-huit heures, il n'y paraîtra plus. Le souvenir... Un don du ciel? Eh bien! et l'oubli, donc !

1er mai 1845. — Mardi dernier j'étais allé par curiosité passer une heure à la Chambre des députés. Les tribunes étaient somnolentes, on venait de voter deux ou trois lois d'intérêt local, et je me préparais à partir, quand M. François Arago a pris la parole pour la lecture d'un rapport sur la télégraphie. Le nom du grand Français me fit rasseoir un instant. Il s'agissait d'un télégraphe électrique. J'ai écouté d'abord avec une certaine indifférence. Mais peu à peu la voix du lecteur s'échauffait, et quelques membres lui ayant demandé des éclaircissements, il les donna avec une conviction et même une éloquence tout à fait captivante, et je suis sorti émerveillé. N'y a-t-il pas magie ? Et l'inventeur n'eût-il point été brûlé jadis en grève ?

Aujourd'hui, c'est une coïncidence miraculeuse, voilà tout. La vapeur va vite, la pensée va plus vite. Elles se servent et se complètent.

Révolution dans les choses, dans les mœurs, dans les idées, partout !

Tout va changer du coup. Le vieux monde se mourait... Avec cette circulation : la vapeur, et ce système nerveux : le télégraphe... il va renaître. Mais, sera-ce pour le mieux ? Sera-ce pour le pire? Grosse question.

A l'exposition des Beaux-Arts, quelques bonnes toiles, beaucoup de médiocres, dont l'ensemble remplace mal ce qu'elles cachent pendant trois mois sur les murailles du vieux Louvre.

MM. Ingres, Flandrin et Delaroche se tenant à l'écart, MM. Eugène Delacroix, Decamps (*la Légende de Samson*, une suite de dessins admirables), Horace Vernet (*la Prise de la Smala*, gros succès du public), et deux tout petits tableaux d'un monsieur Meissonier, un arrivant, voilà les chefs d'attaque.

Dans la sculpture, un *Enfant à la grappe*, de David d'Angers, beau comme l'antique, et un groupe charmant de Debay, *le Premier Berceau*.

Voilà ma jugeotte ! Mais Nancy n'est pas toujours de mon avis. Aussi ai-je soif de me faire une éducation un peu solide sur les arts plastiques, puisque plus tôt je ne l'ai pas pu. Quant au théâtre, pas grand'chose de bon. Mais la Comédie tient un assez gros succès avec Mlle Rachel dans une *Virginie*, de M. Latour de Saint-Ybars. La Porte-Saint-Martin joue une féerie triomphante, *la Biche au bois*, et la Gaîté un drame populaire, *le Canal Saint-Martin*, où j'ai remarqué un jeune

comique, M. Lesueur. L'Odéon et son monsieur Lireux sont tout près de faire banqueroute.

4 mai 1845. — Un de mes camarades de collège, Adrien Decourcelle, vient d'avoir un acte en vers joué à la Comédie-Française. Cela s'appelle *Une Soirée à la Bastille,* et n'est pas bien fort en vérité. Mais je crois qu'il est capable de faire beaucoup mieux par la suite. C'est un esprit alerte, et dans tous les cas un très brave garçon.

8 juin 1845. — Il y a cinq jours, j'ai joué à l'improviste et pour la première fois, avec une seule répétition le matin, *le Légataire universel.* Quand une tâche n'est pas complètement au-dessus de vos forces, la difficulté même est un stimulant précieux. Mais j'ai tant entendu le rôle au Conservatoire! Et Augustine Brohan m'a si bien aidé en scène! Et Crispin chiffonne Lisette si dru!

Jeune, brillant et fou! Cela va tout seul...

20 juin 1845. — Hier, première représentation de *la Tour de Babel,* comédie politique d'un auteur anonyme que les uns nomment Vatout, les autres Émile de Girardin, moi Liadières...

Qu'importe à présent. La pièce est tombée, avec plus de tapage même qu'elle n'en méritait, selon moi. Et je suis allé à trente répétitions, et je dis trois vers en quatre actes!...

Mais c'est une singulière chose, quand on y est désin-

téressé, d'assister de la scène à une première représentation de cette espèce; de voir monter ou descendre cet inexorable niveau qui pèse sur une foule assemblée, et de penser que pas un des spectateurs, pris séparément, n'aurait sans doute porté un jugement pareil sur aucune des parties de l'ouvrage.

La grande préoccupation du théâtre, c'est ce qu'en diront les journaux lundi. Il était si simple de ne pas recevoir *la Tour de Babel*... Braves gens !

29 juin 1845. — Ah ! les journaux ! Le journalisme ! C'est le mot, c'est la puissance d'à présent. Chose étrange que ce pouvoir immense né de rien. Je vois Gutenberg revenu au monde, traversant le Palais-Royal, et entrant dans un cabinet de lecture !

La force matérielle a été surmontée par la force morale. L'homme a vaincu la nature, la pensée a vaincu l'action, ou, plutôt, la pensée s'est faite action.

Et pourtant, quand on y songe, c'étaient de grandes époques que celles où Léon X et Louis XIV, par exemple, couvraient les arts de leur protection souveraine. Raphaël, Michel-Ange, Corneille, Racine et Molière ne songeaient pas à la presse du « Lundi » et n'en faisaient pas plus mal. A la vérité, cette gloire était restreinte, et la popularité est d'invention moderne.

Maintenant, grâce à la demi-instruction qui s'est répandue un peu partout, on dit que la lumière s'est faite, et c'est peut-être le chaos. Notre société est comme une maison en proie à l'incendie : elle éclaire, mais elle brûle. Chacun veut penser et produire. La critique s'amoncelle autour de la création, et chaque

jour la bataille recommence, jetant à l'action dévorante de notre temps ces entassements anonymes et éphémères de paroles, souvent aussi oubliées le lendemain que l'affiche du spectacle de la veille.

A quoi bon alors perdre son temps et son étude sur quelque œuvre isolée. Pourquoi jeter ce diamant dans ce gouffre? Ce pavé fera mieux.

Plus de ciselures et de demi-teintes, — des effets rudes et saisissants! Il faut marcher avec son siècle. Si la digue n'arrête pas le torrent, le torrent la renverse et l'emporte. Tu crois donc faire rebrousser la destinée?... En avant! En avant!

1er juillet 1845. — Je parlais journal... J'oubliais l'annonce! Ceci est pourtant digne de porter cela, et la fille fait vivre le père. N'est-elle pas souvent même beaucoup plus amusante?

Par exemple, dans le grave *Constitutionnel* d'avant-hier :

« On demande un maître de danse pour Calcutta.

« *N.-B.* — Il est inutile de se présenter si l'on n'est pas pédicure. »

12 juillet 1845. — Un fort beau salon blanc et or, entouré de canapés et de fauteuils Louis XVI, en velours nacarat gaufré, des glaces superbes, des bustes en marbre, et une tenture complète de tableaux représentant les acteurs français les plus célèbres, voilà le foyer de la Comédie-Française.

Là, tous les soirs, se réunissent avec les personnages de la pièce qu'on joue, Harpagon, Dorine ou Scapin,

quelques habitués qui fréquentent les coulisses, des amis ou des auteurs : Émile Augier, Decourcelle, Desnoyers, Latour... Quatre ou cinq sont dans un coin autour d'un jeu de tric-trac. Les autres çà et là, en costume de velours et de satin, causent avec de simples mortels crottés du Palais-Royal et de la rue Vivienne. On s'entretient de l'événement du jour, des chemins de fer ou des sources du Nil. L'Algérie, surtout, occupe dans le discours une place fort distinguée.

Ah! vieux Molière, et vous, Préville, Molé, Fleury, si quelque jour vous descendiez de vos toiles dans ce foyer si bien doré, ne seriez-vous donc pas un peu surpris de ce que vos successeurs y font maintenant? Vous qui portiez l'épée et la boucle à l'œil, ne conserviez-vous pas parmi vous vos façons galantes et vos airs de gentilhomme?... Vous couchiez-vous donc aussi sur les banquettes, assis sur le dos et la jambe dans les mains?

Donniez-vous donc si haut et si ferme votre avis sur tout? Parliez-vous aux femmes presque le chapeau sur la tête?... Dites, mes vieux maîtres, Voltaire et Marmontel sentaient-ils la pipe culottée, Carle Vernet était-il aussi sans gène que M. Ravergie, et Lekain jurait-il des « nom de Dieu »?

Ce soir, à ce même foyer, on racontait avec stupéfaction la fuite de Mlle Plessy, à Saint-Pétersbourg. Jusqu'à présent rien de bien certain n'est connu sur les causes de cet événement.

La version la plus vraisemblable est celle d'un accès de dépit, après le refus que M. Emmanuel Arago, sous la pression de sa famille, aurait fait de l'épouser.

20 juillet 1845. — Deux rencontres intéressantes.

Je n'avais point revu le bon Béranger depuis septembre dernier, lors de mon engagement à la Comédie-Française.

Ce matin, par un beau temps, j'ai donc pris l'accélérée de Passy et m'y suis trouvé près d'un vieux petit monsieur qui occupait déjà le coin du fond à droite. Au moment du départ, un autre monsieur est arrivé qui s'est assis un peu plus loin, en face, et tous deux se sont salués en se demandant mutuellement s'ils allaient rue Vineuse.

J'ai alors offert ma place au nouveau venu, pour laisser les deux voyageurs causer à leur aise ; et, à la barrière des Bons-Hommes, je suis descendu pour devancer la voiture à la montée et aller tout droit faire ma visite.

C'est Mme Judith qui m'a ouvert, et, comme une fois les nouvelles prises, j'insistais pour me retirer, dans la crainte d'être importun, — je sais combien le vieux maître est jaloux de sa solitude, — de la porte de sa chambre il m'a crié d'entrer, et m'a reçu le plus affectueusement du monde, tout en continuant de se faire, dans son fauteuil, la barbe avec des ciseaux, selon son habitude.

— Et les vers, cher enfant ? Nous y revenons donc par la traverse ? A quand un nouveau drame ?

— C'est déjà très présomptueux d'en jouer. En faire ? Non, plus jamais.

— Bah !... serment d'ivrogne.

— Aveu d'impuissant, voilà tout. Humble serviteur des poètes, oui, serviteur passionné... de Molière, de Regnard, de vous, cher Maître. « Je suis le ver de terre amoureux des étoiles. »

Après quelques minutes, on apporte deux noms.

— Qu'ils viennent, a dit Béranger.

Et je me levais pour prendre congé, quand avec un sourire d'intelligence il m'a fait signe de me rasseoir.

Alors sont entrés mes deux compagnons de l'accélérée. Béranger leur a serré la main.

— Je viens, dit le second, le plus grand (qui ne l'était guère), vous remercier de la visite que, pendant mon voyage vous avez eu la bonté de faire à Mme de Chateaubriand, et en venant, j'ai eu la chance de rencontrer M. de Lamennais.

Dame ! je n'ai plus bronché et me suis mis à écouter de toutes mes oreilles.

Littérature, politique, beaux-arts, ils ont causé de tout pendant une demi-heure... De la décoration récemment donnée à MM. de Balzac, Frédéric Soulié et Alfred de Musset, etc...

N'as-tu pas vu parfois dans le creux d'un ravin
Quelque gros vieux faisan qui se chauffe le ventre
S'arrondir au soleil et ronfler comme un chantre?

— Un petit-fils de La Fontaine, souvent, celui-là, a dit Béranger.

Ch. — De la fontaine à l'eau-de-vie, paraît-il.

L. — Est-ce vrai ?

Ch. — Avec son ode à la lune !

B. — Un badinage.....

Ch. — D'alcoolique. C'est comme le *Rhin* de Victor Hugo, des rognures !

— Hugo a voulu faire aussi son *Itinéraire*, a risqué M. de Lamennais, avec un sourire onctueux vers M. de Chateaubriand.

— Voici sa *Notre-Dame* illustrée qu'on m'a envoyée hier.

Et Béranger montrait trois volumes sur sa table.

Ch. — Est-ce M. Eugène Delacroix qui en a fait les illustrations?

B. — Je ne le crois pas.

Ch. — Tant pis. C'est un agité comme l'autre. Un poète ne saurait être illustré, puisque c'est la mode, que par son analogue. Casimir Delavigne l'eût été par M. Delaroche. M. Thiers le serait par Horace Vernet. Mais les vrais livres n'ont pas besoin de cela. Chaque art doit se suffire. *Amschaspands et Darwands* se passent fort bien d'illustrations.

— Mieux que de commentaires, dit ingénument M. de Lamennais. C'est une étude philosophique à la manière allemande, et je l'ai plutôt faite pour lutter cette fois contre la popularité.

Ch. — On ne saurait en dire autant des premiers volumes du *Consulat et de l'Empire*. Paulin me les a adressés en avance d'hoirie sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*. C'est un gros succès de librairie...

B. — Et de clarté.

Ch. — Soit. De réclame aussi pour les Buonaparte. Ces gens-là ont beau faire toutes les sottises à Strasbourg, à Boulogne, et partout... Le nom est immense de ce poète de la guerre. Les vieux uniformes de la Grande Armée défilent en apothéose le 5 mai, au pied de la Colonne, sur un lit de violettes, et les Jérôme sont déjà officieusement à Paris. Vous l'aurez voulu, monsieur de Béranger!

B. — Moi, bon Dieu! Je n'ai voulu rien. J'ai fait des chansons pour être chanté en France. C'est la France donc qui les voulait.

Ch. — Comme elle voudra tout, par saisons, jusqu'à la fin finale. Cosaque ou républicaine; républicaine plutôt, puisque tout y va : la science, la presse, l'égoïsme bourgeois et l'envie démocratique. Car je ne crois guère au Sunderbund, non plus que M. Thiers, en brouillon qu'il est, écrivant d'ailleurs l'histoire dans un style de gazette...

B. — C'est sévère, mais assez juste, il faut en convenir.

Ch. — ...comme M. de Lamartine parle à la Chambre en strophes pédestres. C'est votre ami, monsieur de Béranger, je le sais... Mais le chantre des *Méditations* et de la *Chute d'un ange*, discuter armement, contrescarpe avec un ministre de la Guerre, et faire le jeu à MM. Odilon Barrot, Ledru-Rollin et Billault!...

B. — M. de Lamartine suit, en 1845, votre grand exemple de 1820. Avez-vous bien la cruauté de l'en blâmer?

Ch. — Qu'il ne s'en repente point comme moi! L'ingratitude est encore tellement de mode! Et pourtant l'opposition gagne chaque matin, tandis qu'avec leur majorité de commande, le Roi, M. Guizot et M. de Salvandy n'ont pas seulement l'air de s'en douter... Mais réfléchissez aux signes des temps, et comme la branche cadette penche, penche à tomber!... Sans lui tenir compte d'Anvers, d'Ancône, de l'Algérie, du Maroc et du Mexique, l'opinion publique, injuste comme toujours, se laisse crisper par l'affaire Pritchard; voyez plutôt les cent soixante-quinze mille souscripteurs, à dix sous, de l'épée offerte à l'amiral Dupetit-Thouars! Et les demandes de dotations aux Princes l'agacent. Elle applaudit aux petits pamphlets de M. de Cormenin, elle siffle les négociations irri-

tantes du droit de visite, et s'exaspère du malheureux mot d'ordre de la « paix à tout prix ».

— En politique, c'est comme au théâtre, les applaudissements sont un peu par dessus le marché. Il n'y a que le sifflet qui compte, n'est-il pas vrai, jeune homme, m'a dit Béranger.

— Vrai de tout point, ai-je répondu.

B., *me désignant.* — Un jeune artiste de la Comédie-Française... Poète à ses heures... Et que j'aime beaucoup...

J'ai salué très bas et je me suis retiré.

Mais, le long des quais, je me suis gravé dans la mémoire tout cet entretien, où Béranger avait gardé toujours sa note aimable et conciliante, à côté de M. de Chateaubriand paradoxal, ennuyé, emphatique et prédiseur. M. de Lamennais, lui, s'était contenté le plus souvent de saluer au passage les réflexions amères, mais avec un regard et un sourire assez doux.

27 juillet 1845. — En dehors de la barrière de l'Étoile, à gauche de l'Arc-de-Triomphe, sur les terrains vagues des premières pentes qui mènent à Chaillot, on vient d'ouvrir un hippodrome.

C'est un spectacle de jour avec piste en plein air, comme les cirques antiques, mais celui-là en voliges et toiles peintes, comme les Bouthors forains.

Mais il ne s'agit que de l'été, c'est clair, et sans doute seulement des jeudis, dimanches et fêtes sans pluie. Puis l'étendue de l'enceinte ne permettra guère de jouir des finesses de l'acrobatie ou de la prestidigitation.

Qu'y présentera-t-on donc ?

Des gymnastes, des belluaires, des danseurs de corde, des ensembles à cheval, des courses en char, des tournois, des pantomimes militaires ?

Sûrement on parlera d'introduire des courses de taureaux. Mais est-ce dans nos mœurs? Merci Dieu, non. Déjà depuis plus d'un an ont disparu de nos murailles les affiches jaunes des ignobles tueries de chiens de la barrière du Combat.

Et le cirque restera le conservatoire de la haute école, tant qu'on y pourra voir des maîtres comme M. Baucher et Mlle Caroline Loyo.

« 29 juillet 1845,
« quinzième anniversaire des *Glorieuses*.

« *A M. Hilariot, à Saint-Didier, près Lyon.*

« De ce que je suis dans la « grand'ville » et à la Comédie-Française, cher ami, quelle erreur de conclure que je vive en plein enfer parisien ! Non, mets-toi-le bien en tête, je suis un tout petit bourgeois, un employé à dix-huit cents francs, rien de plus, très humble à côté des gros personnages que je coudoie, et j'ai l'esprit — esprit politique, j'en conviens — d'accepter nettement la situation comme elle est. J'habite donc plus que jamais chez mes parents, avantage immense, quand il n'est pas incompatible avec un peu de liberté. L'opinion de la famille et le respect qu'on a pour elle sont un frein doux et fort qui vous maintient sans fatigue dans la voie du devoir et du bon sens. Ne fût-ce que par égoïsme, on doit croire à son père et à sa mère; on est si sûr d'être aimé par eux. Quand j'ai

fait des sottises, c'est que j'ai été seul par hasard.

« La belle affectation, d'ailleurs, de courir la prétentaine, de singer le riche, de faire du chic aux dépens de son tailleur, comme le premier calicot venu, et pour les beaux yeux d'une galerie qui se fiche de vous !

« Car il faut avoir été jeune, éduqué pour cela, prince ou fils des preux, et qu'on se meuve inconsciemment dans l'élégance et l'oisiveté natives. Mais carotter tout autour de soi son faste, et jouer à cache-cache avec les gardes du commerce... Grande duperie! Et cela cloche toujours par quelque endroit.

« Combien en ai-je vu de ces Brummell d'occasion, même au régiment, où le luxe du dehors n'est qu'un couvercle à la saleté du dessous! L'opoponax aux cheveux, les bottes vernies, et la m.... au c..!

« Aussi, dès le lendemain de mon retour à Paris, mon siège était fait.

« Me lever entre sept et huit heures, faire ma toilette, lire *le National*, travailler un peu, déjeuner et sortir avant midi pour aller au théâtre, sinon occuper mon après-midi jusqu'à quatre heures au manège ou au bain froid. Revenir dîner. Ressortir le plus souvent avant sept heures pour jouer ou voir le spectacle, rentrer tout doucement vers minuit, et m'endormir sur un rôle, une brochure, ou un chapitre de Montaigne ou de Rabelais, voilà quelle a été ma vie.

« Je lis beaucoup, d'autant que je n'ai ni répétitions, ni rôles à apprendre. Artiste en congé. Et c'est tout simple, comme je n'ai droit au partage avec Riché que pour le vieux répertoire, quand MM. les Sociétaires veulent bien consentir à laisser fonctionner leurs doubles, dès que j'ai joué une pièce deux fois, c'est à mon

tour de rester dans mon coin. Non pas que je m'en plaigne beaucoup, car à moins d'un rare talent, un rôle de l'ancienne Comédie ne vous rapporte pas grand'chose, et d'ailleurs, à l'exception de quelques vieux amateurs, l'indifférence est si déplorable aujourd'hui pour tout ce qui n'est grande, grande nouveauté!

« La seule ambition raisonnable d'un jeune comédien, c'est donc d'attraper quelque « création », puisqu'on ne peut plus se faire voir et remarquer autrement.

« On m'a promis un rôle dans un acte intitulé *Corneille et Rotrou,* et l'un des auteurs — ils sont deux — m'a protesté que ce rôle était excellent... Le bon billet qu'a La Châtre! Nous verrons cela vers la fin du mois d'août.

« En attendant, je vais me renfermer strictement dans mon programme. La solitude ne m'a jamais fait peur. C'est à peine si je vois Nancy de temps à autre, car il fait toujours ménage avec sa pianiste, mais..... mais.....

« A la rigueur, la manie qu'a Victor de ramener les veaux à la vertu, et de sevrer les femmes de quarante ans, n'a-t-elle pas de moindres conséquences?..,

« Ed. Got. »

8 septembre 1845. — M. Royer-Collard vient de mourir.

Grand orateur, grand politique, paraît-il, cet inventeur de « la Doctrine », brave homme à ses heures, — mais pion toujours formidable à mes yeux.

Je le vois encore avec sa perruque blonde recroquevillée et son air rogue. Une circonstance l'a gravé dans ma mémoire. Elle date d'un voyage à Saint-Agnan,

pendant les vacances de 1837, chez les parents de Garsonnet et de Firmin. Garsonnet, qui avait fait ses études à Paris, grâce à M. Royer-Collard, nous mena le saluer avec lui à Châteauvieux, belle propriété du docteur Andral, son gendre. Ce gendre avait un fils à peu près de notre âge, et l'on fit partie d'aller en voiture de famille jusqu'à Valençay. Le temps était superbe. A l'entrée du parc, nous rencontrâmes un très vieux monsieur, dans une espèce de chaise roulante traînée par deux laquais en livrée.

Sa tête poudrée était inclinée somnolente sur sa poitrine ; mais en nous voyant, ses yeux s'animèrent, et sa bouche lippue, qui émergeait à peine d'une large cravate blanche, ébaucha un sourire de travers. Tout le monde alla respectueusement à lui, et M. Royer-Collard l'accompagna en lui parlant chapeau bas jusqu'au château. Nous suivions par derrière. C'était le prince de Talleyrand.

28 septembre 1845. — Voici venir *Corneille et Rotrou*, cet acte de MM. Cormon et Laboullaye, et j'y répète depuis huit jours leur fameux rôle de Colletet, à peine tracé, dans un pauvre style, tout à fait en dehors de l'action, qui elle-même... Que diable peut-on prouver là dedans ?

Et où va le courant de la Comédie-Française, mon Dieu !

On fera passer ensuite une pièce d'actualité : *La Chasse aux fripons*, trois actes en vers (?) de M. Camille Doucet, et l'on m'y promet un rôle superbe ; je me défie donc un peu. M. Camille Doucet est à coup sûr d'un cran supérieur à MM. Laboullaye et Cormon, mais

à en juger par ce qu'il a produit à l'Odéon, ne sera-ce pas encore doucet ?

Il y a quelques années, pourtant, il avait fait représenter aux Variétés, mais en collaboration avec M. Bayard, une espèce de drame en trois actes, intitulé : *Léonce*, qui m'avait frappé. M. Bressant surtout, dans un rôle de frère aîné, mauvais sujet repenti, y portait une certaine canne à longue pomme damasquinée, pour laquelle bien longtemps je me suis mort d'amour.

Etranges et souvent violentes, par parenthèse, ces élancées de l'enfance vers une fantaisie quelconque, une mode, une babiole, que sais-je ? Plus tard, cela change d'objet, sans doute, mais au fond n'est-ce point toujours la même chose ?

30 septembre 1845. — Comme l'uniforme vous entre avant dans la peau ! Depuis hier je suis tout déconfit par l'annonce du désastre de Djemmâa-Ga Zaouat et de la mort du colonel Montagnac.

Ah ! ne vaudrait-il pas mieux me sentir encore le cœur pincé par ces émotions hautaines que de m'affadir au milieu des chipoteries du théâtre avec certaines pécores qui me coudoient, à côté de maîtres et en face d'un public qui nous confondent tous le plus souvent dans une insouciance superbe ? Apporter des fauteuils, faire des annonces, mendier en cachette à la régie un tour de faveur, saluer les journalistes, attacher son avenir à la merci d'un sifflet, cela sans doute est bon pour un tel qui sort de chez Comte ou d'une loge de portier. Mais moi... Que je suis loin de mes premiers rêves et même de la virilité que l'armée m'avait faite ensuite avec ses nobles misères !

J'accepte tout, je m'effémine, je m'émascule, hélas ! Mais si un peu de succès ne vient point à nouveau me retremper l'âme d'ici à quelques mois, je sais ce que je me réserve.

Il n'y a que l'audace qui serve. On se repent toujours d'avoir hésité.

1er octobre 1845. — Le 1er octobre 1840, voilà cinq ans, j'écrivais la première de ces notes. Je viens de les relire... Que d'à-coups et d'interruptions ! Des mois entiers parfois. N'importe, il y a quelque chose.

J'ai retrouvé çà et là les jalons de quelques frivoles romans de jeunesse, des papillons de l'an dernier ! L'amour, dans le récit d'une vie qui commence, remplit d'ordinaire quatre-vingt-dix pages sur cent. Mais non pas pour moi, pauvre hère, car la réalité féroce m'a fouetté si vite au visage, que le rêve a fui tout honteux. Et l'idéal est bientôt devenu du plaisir, quand il a pu. Je me tairai donc désormais là-dessus le plus possible.

Une fois, oui, j'allais perdre terre... La fatalité est intervenue. Ainsi je n'ai pas aimé, par défaut de nature ou par manque d'objet ; peut-être aussi à cause de la marche des idées d'à présent qui ne tendent qu'à dépoétiser la femme, au bénéfice de notre vie d'égoïsme et d'action.

La vraie teinte de ce journal reste l'orgueil et la volonté.

A vingt-trois ans, après les indécisions du départ et le choix de la route à prendre, après la bifurcation du train militaire qui faillit chambarder le tout, être revenu ici, à la Comédie-Française, et déjà en bonne

passe, c'est un résultat. Mais si je veux arriver, il ne me faut pas plus d'attachement téméraire que par le passé. C'est le travail et le savoir-faire qu'il faut maintenant.

Au reste, le travail n'est rien quand la besogne plaît.

La première fois que j'ai reçu de l'argent d'un théâtre, il me semblait que c'était moi qui aurais dû en donner.

En attendant, je suis rengagé pour l'année prochaine, avec six cents francs d'augmentation, soit deux mille quatre cents francs.

J'ai un retard de près de deux mille francs cette année pour ma garde-robe de théâtre, mais j'ai cru me sentir assez sûr de l'avenir pour hypothéquer d'autant mon capital de quinze mille francs.

Quel marchandage pour la vie ! Et qu'il y faut de volonté, même avec l'appui moral de la famille ! Moi qui voudrais si bien remettre tout notre petit équipage à flot !

23 octobre 1845. — Comme je n'ai presque rien à faire au théâtre, rien de nouveau du moins, je n'ai que peu de relations nouvelles. Adrien Decourcelle, Emile Augier, autre ancien condisciple à moi, mais auteur déjà parvenu, compagnon qui par là m'échappe un peu. car j'entends absolument ne point avoir l'air de m'imposer.

Michel Carré, jeune auteur aussi, joué à l'Odéon, avant la direction Bocage, et qui fait les yeux doux à la Comédie-Française. Peintre manqué, mélange très pondéré de sang-froid gouailleur et d'audace maligne,

il fera sans doute son chemin, sinon parmi les premiers, du moins parmi les habiles.

Quant à des comédiens, quelquefois Adolphe Dupuis, une nature aimable, et Fechter, un peu plus haut de visées, mais trop joli garçon pour ne pas être étripé déjà de partout.

Ah ! par exemple, ceux que je hante surtout, dans mon gîte et sur place, c'est Rabelais, Montaigne, Plutarque, Amyot, Régnier, Pascal, Voltaire, Jean-Jacques, là rangés à m'attendre, Alfred de Vigny même, que j'ignorais et dont je viens de lire quelques poèmes et nouvelles. Et les vieux Latins !... Et mes vieux Grecs donc ! Les grands pères de la pensée.

Pas de temps à perdre avec tous ceux-là ! Pas de caprices ! Pas de petits dessous ! Toujours prêts à votre heure, et vous donnant imperturbablement, ces âmes d'élites, le meilleur de leurs âmes !...

28 octobre 1845. — Est-il au monde un homme qui soit toujours le même, bon ou mauvais, qui, même involontairement, ne joue devant chaque personne différente un personnage différent... toujours comédien malgré lui, changeant et insaisissable comme la lumière, dont le prisme tire pourtant sept couleurs ?

Le vrai fond de chaque être c'est : Je !...

Les seuls ressorts : les sens, l'intérêt, l'orgueil. Il faudrait se méfier de tous les hommes, rien qu'en les jugeant d'après soi.

10 novembre 1845 (minuit). — Il y a deux ans à

pareil jour, à pareille nuit, j'étais près de l'Oued-Malah à cheval sur *Sidi*, à l'abri (?) sous mon manteau. Je me réconfortais à voir les pauvres fantassins cheminer dans la boue plus misérablement que nous.

Aujourd'hui, dans cette petite chambre close, les pieds sur les chenets, pendant que la neige s'épaissit sur Paris silencieux, je ne porte guère envie aux fêtards de la Maison d'Or... Je me sens si bien.

L'équilibre des jouissances n'est-il donc pas l'équilibre même de la société? La vie une fois donnée, tout être cherche ce qui doit le faire jouir de cette vie, et chacun est sensible à une somme de jouissances relatives surtout à ses habitudes.

Le brûle-gueule que fume un balayeur lui semble certainement aussi bon qu'un londrès supérieur semble bon à un vieux banquier. Si les sabots du loqueteux ne le préservaient pas si agréablement du gravier, des frimas et de la pluie, il regarderait passer d'un œil moins tranquille la calèche élastique du millionnaire.

La volupté seule est égale pour tous.

7 décembre 1845. — Les corbeaux et les urubus accourent de dix lieues à la charogne.

De même les mendiants et bohèmes professionnels au premier semblant d'une position un peu en vue.

Qu'ils soient assez malins alors pour flairer en vous quelque bonté native, une sorte de respect humain, ou plutôt de faiblesse inhabile au refus en face, et vous voilà à la merci de leurs boniments, de leurs mensonges, de leurs importunités sans vergogne.

28 décembre 1845. — Pour cicatriser la blessure faite

l'autre mois à Émile Augier par la demi-chute de *l'Homme de bien*, chute imputable surtout à certaines faiblesses de l'interprétation, la Comédie-Française vient de nous faire apprendre et remonter en huit jours *la Ciguë*, à nous les doubles, — la « troupe de fer-blanc », comme on dit. J'ai le premier comique de la pièce, et comme cela se joue demain, mon appréhension est grande, car je me trouve détestable aux répétitions, quoique avec une secrète espérance que le public me désensorcellera. Voilà, je crois, toute l'histoire des pressentiments : Que je sois mauvais, je m'en étais douté; que je réussisse, je l'avais pressenti.

7 janvier 1846. — Je regrette de n'avoir pas écrit immédiatement le compte rendu de *la Ciguë*, pour ce qui me concerne, bien entendu.

Maintenant même que le danger est passé, je frémis en songeant à ce que je risquais. Jouer dans une comédie connue, très connue, un rôle créé avec succès sur une scène rivale, et sentir dans sa conscience que ce rôle ne vous convient ni comme physique, ni comme âge, monter à sa loge sans savoir au juste comment on pourra se tirer même du costume, — le magasin les marchande si vilainement au pensionnaire! — entendre frapper les trois coups, et paraître tout à trac ribaud, cynique et gai, à côté de partenaires dans lesquels on n'a pas grande confiance, et qui ont sans doute aussi peur que vous, voilà mon cas avant même que j'eusse dit le premier mot de « Paris ».

Comment de ce chaos ont émergé d'assez bonnes parties, grâce à certaines qualités de voix et de diction, grâce surtout à l'inappréciable dessous des bons

vers et des situations théâtrales, comment les journaux m'ont ménagé presque tous, et aussi soutenu... C'est ce que je ne puis pas expliquer, attendu que j'en suis encore à le comprendre.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

Odéon, 13 mai 1844.

MM.	Bouchet	Clinias.
	Louis Monrose	Paris.
	A. Mauzin	Cléon.
	Lafage	L'intendant.
Mlle	Émilie Volet	Hippolyte.

Théâtre-Français, 23 décembre 1845.

MM. Maillart.
Got.
Joannis.
Fonta.
Mlle Solié

Je crois que la pièce a été mieux jouée à l'Odéon Mais l'Odéon avait sur nous l'avantage de la création et de la nouveauté, avantage immense au théâtre.

Mais cela se jouera longtemps ici. J'y ferai donc des progrès et je vais piocher ferme là dedans.

12 janvier 1846. — Que s'est-il passé d'important, à mon sens, car je ne rends jamais compte que de ce qui frappe mon observation personnelle, depuis mon retour à Paris, au mois de mars 1845 ?

En fait de théâtre :

Rien à la Comédie-Française. Sept ou huit pièces

nouvelles, de un à cinq actes, y sont successivement tombées les unes sur les autres, en plein ennui, et la seule réussite un peu franche qu'on y ait eue, en dehors des représentations de Mlle Rachel, c'est un acte en vers de M. Samson, joué, mais, il est vrai, fort bien joué, par MM. Provost, Régnier, Samson, Micheau, Mlle A. Brohan, et intitulé : *la Famille Poisson.*

Le mouvement et la vie sont donc ailleurs. A l'Ambigu, par exemple, où M. Alexandre Dumas, ce conteur et cet arrangeur étonnant, flanqué ouvertement cette fois d'Auguste Maquet, a donné avec éclat une sorte de féerie historique, grand drame à tableaux découpés dans leur roman des *Mousquetaires*. M. Mélingue, artiste remarquablement décoratif et pittoresque, y a beaucoup réussi le rôle de d'Artagnan. La Porte-Saint-Martin a réussi à côté, grâce à Mme Dorval, dans un bon mélo populaire : *Marie-Jeanne.*

Enfin, au Vaudeville, MM. Duvert et Lausanne (beau-père et gendre), ont fait jouer, par leur Arnal, un petit chef-d'œuvre d'humour et de cocasserie, *Riche d'amour*. C'est ma foi ce que j'ai entendu de plus original cette année.

D'autre part, Rubini s'est retiré à Saint-Pétersbourg, et Mme Viardot-Garcia a repris au Théâtre-Italien de Paris la grande tradition de son père et de sa sœur (la Malibran).

En fait de littérature :

Après les grosses vogues des *Mystères de Paris,* du *Juif Errant,* de *Monte-Cristo* et des autres machines à fracas de MM. Alexandre Dumas et Eugène Sue, voilà que M. de Balzac, sans cesser de faire des romans, souvent admirables d'anatomie, commence à marcher vers la scène à grands pas, ainsi qu'il convient à un

maître de sa taille. Encore deux ou trois efforts, et il arrivera, c'est sûr.

Et puis à la rescousse, s'avance « l'école du bon sens » (quelle diable d'étiquette!), avec Ponsard et surtout Émile Augier.

L'Allemagne a vu mourir en mai notre éreinteur-juré, Schlegel, — mais elle avait, par compensation, comme gratifié Paris du vif esprit de Henri Heine. Il est vrai que c'est un juif.

En fait de politique, où je ne me complais guère, Godefroy Cavaignac est mort, et les sociétés secrètes poussent toujours comme des champignons dans les caves du *National* et sur les couches neuves de la *Démocratie pacifique*, avec un petit fumet socialiste ou phalanstérien en plus.

L'Algérie demeure dans le même état, mais il est évident que la conquête se tasse.

29 janvier 1846. — L'un des fils d'une vieille amie de ma mère, Ch. Vernier, caricaturiste au *Charivari*, purge en ce moment une condamnation à deux mois pour délit de presse. Je suis allé le voir à Sainte-Pélagie. Ils étaient là une douzaine de prisonniers politiques de toutes couleurs, à fumer des pipes autour d'un petit poêle en fonte. Parmi eux, je ne sais quel gérant responsable du *National*, payé trois mille francs par an pour passer toute sa vie en cellule, et M. Félix Pyat, l'auteur de l'assez remarquable *Diogène* qu'on joue maintenant à l'Odéon. Une sorte de Diogène aussi, ce Félix Pyat, vraiment étrange, chevelu, barbu, jeune encore, admirablement beau, mais plein d'un fiel diabolique contre tout, et contre tous. C'était lui qui

donnait la note et les engueulements ne cessaient pas.

Non, jamais bastringue pareil! La garde est venue leur imposer silence. Quelle société!

5 février 1846. — L'autre jour, l'Académie française recevait M. Alfred de Vigny, M. Molé répondait au récipiendaire. La plupart des autres membres de tous les Instituts assistaient à la séance, dans leur uniforme à palmes vertes. On se montrait MM. Victor Hugo, Lamartine, Arago, Guizot, Mérimée, Flourens, Ingres, Blanqui, Pongerville, et bien d'autres. La salle était bondée d'un public, curieux aussi, hommes et femmes triés sur le volet.

Singulier monde que cette caste pédante, et comme on s'y égratigne jusqu'au sang avec des formes sourdement impertinentes.

M. Molé prêchant en aigre-doux l'admiration à M. le comte de Vigny souriant aux anges, — et toute l'assemblée dodelinant de l'œil aux bons endroits.

Que c'était différent des gros mots de Sainte-Pélagie!

27 février 1846. — Une heure du matin. — Je sais bien que cela ne va pas durer jusqu'à demain peut-être, mais je suis presque content de moi. Le fait est rare, et je me hâte de le noter.

Je viens de jouer « Périnet » dans la première représentation de *la Chasse aux fripons*, trois actes en vers de M. Camille Doucet; et, quoique la pièce n'ait pas beaucoup réussi, — satire un peu enfantine pour sa grosse enseigne, — mon rôle a paru faire plaisir. Et

puis, j'étais habillé à ma fantaisie, j'étais de belle humeur, et puis mes amis Decourcelle, Augier, A. Brohan ont été satisfaits, et puis ma mère, et mon père aussi, bien qu'il n'en dise guère.

3 mars 1846. — Oui, mais la critique des journaux devait m'empoigner par quelque endroit, et elle n'y a, parbleu! pas manqué. M. Rolle lui-même, s'en prenant à l'émotion d'une première, et par suite à la rapidité de mon débit, qui s'efforçait, à travers l'émotion, de rattraper la gaîté par le mouvement, m'a accusé d'avoir bredouillé mon rôle. Or, quoique vif, l'avis est bon.

Les autres ont gardé presque tous un silence éloquent — à l'exception pourtant de la claque du journalisme — dont je dédaigne encore plus les éloges que les critiques.

Charles Maurice est le seul jusqu'à cette heure dont les éreintements, pour ainsi dire quotidiens, m'aient profité. Je sais qu'il est assez malin en théâtre, celui-là, pour frapper juste aux défauts de la cuirasse. Aussi, le lis-je avec soin.

25 mars 1846. — Nous répétons généralement une *Fille du Régent,* cinq actes, d'Alexandre Dumas, qui sont appelés par tous à un grand succès. J'ai là dedans un petit rôle de mouchard, « Tapin », avec une scène assez vive. Mais c'est un singulier genre que ce genre-là au Théâtre-Français, — et c'est un drôle de corps aussi qu'Alexandre Dumas. Après six semaines, il s'est enfin décidé à venir à une répétition.

Et comme sa personnalité gouailleuse et crêpue éclate dans notre pénombre à demi officielle!

— Diable! Diable! mon cher Fonta, s'écriait-il du fond de l'orchestre, en interrompant une scène; c'est froid comme glace. Je vous allumerai pour la première une veilleuse dans votre culotte.

Et après la répétition, devant tout le monde, à Mme de Seigneville, complaisante ordinaire de Mmes X... et X... : « Mille grâces pour vos conseils, ma chère; mais ne parlons pas théâtre. Si vous voulez, parlons b... »

1er avril 1846. — Nous venons de jouer ce magnifique drame d'Alexandre Dumas. Il a été sifflé très bien.

Jeudi-saint, 9 avril 1846. — La Comédie-Française vient de jouer *Hernani,* à l'Ambigu, au bénéfice de M. Mélingue. On n'avait pas pu refuser à sa femme un service de camaraderie, et nous avons sacrifié gaîment le premier de nos trois jours de Pâques à ce déplacement au boulevard.

En sentant l'air de cabotinage qui pèse dans ces petits corridors sombres, dans ces loges étroites, dans ces coulisses huileuses, on comprend mieux l'aristocratie incontestable du Théâtre-Français.

Aristocratie est le mot; et cependant, nous autres, de la jeune plèbe pensionnaire, on nous fourre quatre, Ponchard, Fechter, Rey et moi, à nous habiller dans une mansarde, sous les combles. Mais on sert du moins dans une bonne maison.

Et puis, ne descendra-t-on point quelque jour? Je ne l'aurai certes pas volé pour ma part. On me fait répéter depuis huit jours Labrie du *Chevalier à la mode,* un rôle d'annonces qui dure quatre grands actes, avec changement de perruques poudrées et d'habits...

Si mon étoile m'amène plus tard à quelque chose, j'en aurai bien d'autres à dire. Mais, bah!... Ne commence-t-on point partout en balayant la chambrée?

Seulement, voilà ma seconde épreuve, à moi!...

3 mai 1846. — L'amour! l'amour!... Ne dirait-on pas que c'est tout au monde?

Mais, qu'est-ce que c'est bien que l'amour?

Le désir, oui. Le désir y compris la volupté, certes. Et les dépits, et la jalousie, et ses rages, le bric-à-brac du roman — et de l'égoïsme humain surtout, — soit encore.

Mais l'amour, l'amour complet, l'amour quand même, l'amour passion, l'amour enfin, n'est-ce pas plutôt un vœu divin, un idéal, un des côtés de la soif immortelle?

Ce grand amour n'existe-t-il donc point?

Chez les femmes, peut-être. Etant moins libres, elles se livrent plus, quand elles se livrent.

Chez les hommes, guère. L'éducation ni le tempérament moral ne les menant vers cela.

Et l'ai-je jamais vu même autour de moi, ce grand amour?

Des poussées, des « bouffées », comme dit Figaro, qui suffisent à le faire comprendre dans les poètes, ou à le singer au besoin. — N'aime pas qui veut.

Il y faudrait la solitude, la rêverie, la souffrance même.

Mais dans la promiscuité de Paris, et du théâtre surtout, toutes choses devenant égales absolument entre la femme libre et l'homme, n'est-ce même pas presque toujours la femme qui commence et choisit? Tout se passe donc à fleur de peau, et l'on se prend, et l'on se quitte, et l'on s'est menti, et l'on s'est trompé, sans avoir conscience même de tromper, de mentir, ou de faire un tort quelconque à son autre.

Cet amour-là n'est que l'épanouissement de l'amour et de la bête.

Comme le chat, on se caresse à quelqu'un. Voilà tout.

On a dit : « La jalousie n'est qu'un sot enfant de l'orgueil », et c'est vrai, l'orgueil et la jalousie étant d'ailleurs des prérogatives exclusivement humaines, comme l'imagination.

Les coqs, les chiens, les taureaux, les tigres, tous les mâles, s'entre-tuent devant la femelle, oui, mais c'est la rage de l'égoïsme en présence de la satisfaction d'un besoin. Rien de plus. Les femelles ne s'entre-battent guère, que je sache.

Seuls au monde, l'homme et la femme sont donc jaloux, c'est-à-dire vaniteux, misérables par réflexion, tyrans des autres et de soi.

10 mai 1846. — M. A. de Musset, que j'ai rencontré hier soir dans la loge d'A. Brohan, m'a dit avec une politesse qui lui est peu habituelle, paraît-il, car il est cassant, — même de sens rassis, — qu'il m'avait vu avec

grand plaisir, il y a huit jours, dans *le Médecin malgré lui*.

« Vous m'avez fait rire de bonne foi, dans un moment où j'avais plutôt envie de faire le contraire. »

Une gracieuseté comme celle-là rachète bien des ennuis du métier. Si je n'étais comédien, aurais-je jamais fait penser ou fait rire l'auteur de l'*Idylle* des *Nuits* et du *Spectacle dans un fauteuil*.

Je suis d'ailleurs la cause première de la connaissance qu'Augustine Brohan a faite de M. de Musset, et voici comment. Mme Suzanne Brohan avait récemment le dessein d'organiser au théâtre de la Renaissance une représentation à son bénéfice ; et comme nous cherchions tous trois avec sa fille une œuvre capable d'attirer en cette circonstance l'attention du public, je leur citai avec grand éloge un proverbe à trois personnages publié par la *Revue des Deux Mondes* et intitulé *le Caprice*, dans quoi chacune d'elles, surtout Mme Suzanne, pourrait remplir un rôle important. Le lendemain, elles étaient endiablées de la chose, et, l'ingéniosité féminine aidant, l'auteur avait été gagné bien vite, et de toutes les façons. Seulement, la saison étant un peu avancée pour un pareil projet, on en a remis provisoirement l'exécution au mois d'octobre.

Et voilà comment M. A. de Musset vient dans la loge d'Augustine et s'y trouvait hier encore.

14 juin 1846. — Mon bon ami, M. Mallefille, vient de donner au Grand-Opéra un poème, *David*, dont la musique a été faite par un M. Mermet, que je rencontre parfois place Favart, chez la mère Morel, petit nourrisseur, à huit sous le plat, de la jeunesse artistique du boulevard.

J'ai donc eu mon entrée à la première représentation.

Dame, harmoniquement parlant, je ne suis qu'un âne, et ce n'est point merveille que la chose m'ait laissé froid, de même que la grosse portion du public, d'ailleurs.

Mais à mon humble avis, tant que la parole ne manque pas à exprimer une situation ou un enthousiasme, le chant me paraît superflu, quand il n'est pas ridicule, avec ses redites, ses reprises, ses parties, ses ensembles, etc., etc.

Parbleu! je ne crains pas la musique symphonique, surtout à petites doses.

Mais l'opéra n'est-il pas avant tout un art émoustillant pour les nerfs, un art sensuel, donc secondaire, presque tout de convention, de mode?

Et puis, un théâtre de chant! c'est un monde à remuer. Orchestre, chœurs, mise en scène, ballets, que sais-je! Tout y va, et je comprends l'intérêt passionnant qui pousse librettistes et compositeurs vers ces effets intenses. Mais leur complication même condamne les chefs-d'œuvre à la dislocation. Où sont aujourd'hui Lulli, Gluck, Rameau et bien d'autres?

21 juin 1846. — Depuis quelque temps, les compliments me pleuvent. Je sens d'avance, en allant au théâtre ou dans la rue, que je vais récolter une douce moisson de louanges. Mais de pareils concerts, en même temps qu'ils vous engourdissent, ne manquent guère d'éveiller la jalousie. Tenons donc notre tête! Il faut monter, monter... Pas encore vingt-cinq ans. J'ai tant de vie en avant.

25 juin 1846. — Deburau (Baptiste), le Pierrot des *Funambules*, est mort cette semaine.

Sans doute Jules Janin, George Sand et certains entrepreneurs de paradoxes avaient voulu trop enfler sa réputation et l'imposer à la mode, mais c'était certainement un homme de talent, un artiste spirituel.

Le côté le plus original de sa manière, car il en avait une, était le tact et la sobriété, ce qui n'est presque qu'une même chose, mais je ne sais pas de mot qui veuille les dire tous deux ensemble.

Or il est sûr que plus un art s'élève, plus il se dégage et se simplifie. Le beau, c'est l'unité parfaite. Il est bien plus facile de trop faire que de faire assez.

Ceci m'amène tout naturellement à un retour sur moi-même.

Je n'ai pas encore pu, en face des autres, ni à mes propres yeux, me prendre au sérieux une bonne fois, comme artiste. Ce que je vois d'incontestables talents autour de moi, et à côté, m'impose, m'intimide et me maintient petit. J'en reviens toujours à dire que c'est un peu plus ou un peu moins mal, voilà tout.

5 juillet 1846. — Hier soir, Chotel débutait dans *les Femmes savantes*. J'ai joué Trissotin. Ce rôle-là, d'ailleurs fort malaisé, me porte guigne ; j'y fais toujours quelque bévue.

Chotel a été cahin-caha, comme dans son premier début, *Pyrrhus*. De ce qu'il est instruit, intelligent, beau garçon même, il refuse d'admettre que, faute de souplesse, il puisse pécher par l'exécution. Et s'il s'emballe, il hypothèque, il s'endette pour des habits — et

ce sera pourtant un fruit sec vraisemblablement. Ah! les fausses vocations! Quel malheur! En ai-je assez vu déjà! Comme les arts sont nobles par essence, chacun veut être artiste, chacun se rêve illustre. Quand nous n'aurons plus que des poètes, des peintres, des orateurs, des génies, qui donc leur fera des bottes?

Que diable! vous regardez tous le soleil, vous vous aveuglez, voilà tout. Tout le monde n'a pas douze pieds d'envergure. Il y a des aigles, et puis il y a aussi des serins.

19 juillet 1846. — Les arts veulent de la foi ou de la passion. Et, en effet, c'est le culte de la beauté, beauté morale ou plastique. Ils doivent donc tendre constamment à épurer les sens, à anoblir la pensée.

Par l'esprit critique la pensée s'amoindrit, l'inspiration est tuée, la croyance morte, — et la consolation qui en vient.

Sans la foi vraie, point d'admiration vraie. Et c'est si bon d'admirer!

La *Vierge* de Raphaël, la *Joconde* et l'*Antiope* ont été faites avec amour.

Avec passion : l'*Œdipe-Roi*, *le Cid, l'École des Femmes*, *Lucrèce Borgia.*

Rabelais et Voltaire ont beaucoup d'esprit.

Qu'ont-ils créé?

30 juillet 1846. — Hier, on a encore tiré sur Louis-Philippe.

Ce n'est plus un roi, c'est une cible. Voilà, si je ne me trompe, en dix ans, le septième attentat de ce

genre. Quelle fermentation dans les dessous dont on ne semble pas s'inquiéter ! Mais quand cette lie reviendra dessus... ne faut-il pas tout prévoir en fait de bascule politique ?

29 août 1846. — Nous venons, entre pensionnaires, de jouer *le Menteur* d'une façon déplorable, devant une salle distribuée presque toute aux boutiquiers d'à côté. En vérité, il y a quatre ans, cela avait mieux marché à Chantereine. C'est très bête.

N'y a-t-il pas beaucoup de ma faute en ce qui me concerne. Est-ce que je n'en arrive pas à faire trop comme les autres, tout en conservant l'orgueil de les regarder de mon haut ? Artiste, je me laisse pourtant glisser avec eux, je paresse ; je me dis aussi : « A quoi bon toujours travailler sans but, ou du moins sans résultat immédiat ? »

Homme, je vis à l'aventure, gueusaillant sans esprit, presque sans plaisir. L'amour voudrait pourtant de la poésie.

Ah ! c'est qu'avec son éclat, ses beaux vers, ses rires, ses larmes, les triomphes apparents, la scène est une machine si dissolvante et si trompeuse !

Comme l'armée, dont les enfants ne voient que les galons et la gloire, quand, pour un général arrivé, tant de soldats saignants sont restés aux fossés de la route.

Je veux réagir encore. Le dégoût finirait par me prendre. C'est le succès qu'il faut viser, le succès à tout prix, dans cet art-là plus que dans tous les autres.

Le comédien doit frapper vite et fort, être brillant quand même.

30 août 1846. — Pourquoi la parole est-elle rebelle, l'expression presque toujours insuffisante pour la pensée ? Ce qu'on dit et ce qu'on sent s'accordent si rarement ! Les passions seules et l'enthousiasme parviennent à leur éloquence, la plupart du temps, dans un cri.

6 septembre 1846. — M. Harel, ancien préfet de l'Empire, directeur, après 1830, de l'Odéon, puis de la Porte-Saint-Martin, est mort le mois dernier, laissant derrière lui, dans le petit monde des théâtres, une légende de faiseur et d'homme d'esprit, qui survivra de beaucoup à ses essais dramatiques, parmi lesquels la grosse chute de *les Grands et les Petits*, à la Comédie-Française, il y a quelques années.

N'est-ce pas lui qui s'est fait prêter de l'argent par un huissier qui venait le saisir ?

N'est-ce pas lui qui, à un ami lui racontant qu'on avait vu le matin sa George couchée entre J. Janin et un cochon de lait familier, avait répondu : « Pauvre cochon ! »

Lui encore qui, parlant de MM. Bocage et Frédérick Lemaître, ses pensionnaires, disait : « Oui, Frédérick est un bohème, un soûlard, un être indécrottable..... Mais que je lui dise que Clarisse est rêveuse, et que ses enfants sont beaux comme le jour..... j'en obtiens tout ce que je veux..... — Bocage, au contraire, un poète, un puritain, un saint Michel archange. Pour le faire jouer

à sept heures, il faudrait assassiner Louis-Philippe et proclamer demain la République... Je ne peux pas! »

22 septembre 1846. — Première représentation du *Compagnon de don Gusman*, comédie en cinq actes, en vers, d'Adrien Decourcelle. Réussite aimable.

J'y jouais une longue utilité, que j'ai un peu relevée par une bonne tenue et un assez joli costume, Quinola (car j'avais craint de me charger de Spadillo, où, malgré son talent, M. Régnier est resté un peu terne). A. Brohan a eu beaucoup de succès, et M. Samson a spirituellement rempli le rôle du vieil alcade, bien qu'il fût de second plan.

8 novembre 1846. — J'ai obtenu du Comité à peu près ce que je demandais, c'est-à-dire que j'aurai l'an prochain trois mille francs de fixe, avec promesse écrite d'une gratification de six cents francs.

Voici le tableau de la troupe des comédiens ordinaires du Roy, pour 1846-1847 :

Sociétaires : MM. Samson, *doyen*, Ligier, Geffroy, Beauvallet, Régnier, Provost, Guyon, Brindeau, Leroux, Maillart; Mmes Desmousseaux, Mante, Anaïs, Noblet, Rachel, A. Brohan, Mélingue, Denain.

Pensionnaires : MM. Mirecourt, Mainvielle, Joannis, Riché, Micheau, Maubant, Fonta, Got, Dupuis, Olivier, Chéry, Raphaël Félix, Rey, Mathien, Alexandre, Dangremont.

Mmes Volnys, Thénard, Avenel, Solié, Mirecourt, Worms, Saint-Hilaire, Rimblot, Rebecca Félix, Judith, Crosnier aînée.

Administrateur : M. Buloz.

Je sens à merveille que ma situation morale et ma considération sont en progrès dans le public, la presse, et dans la maison même. Mais cela ne m'avance guère en fait, et n'empêche pas le Comité de persévérer dans ses allures patriarcales. On met et on augmente à appointements égaux tous ceux d'une même promotion. La salle vous applaudit, et rit au nez de ce pauvre... Chose. Il lui faut bien une compensation ! Soyez propre, prêt à tout, faites gentiment nos petites annonces, jouez demain nos vieux rôles devant les banquettes, petits amis, nous sommes de chasse ou de soirée. Et après dix ou quinze ans, jeunes artistes, aimables ambitieux, vous aurez fait au théâtre votre petit bonhomme de chemin, comme dans les Sels ou les Tabacs !.....

9 novembre 1846. — Les acteurs des Funambules ou du Petit-Lazari ont sûrement dans leur théâtre les mêmes préoccupations que nous au Théâtre-Français. Au lieu de me mettre dans une boutique royale, les circonstances m'auraient relégué dans une troupe d'arrondissement, que je serais soumis de même aux influences du milieu où je vivrais.

On dirait qu'en partant d'un but quel qu'il soit, pour aller à un autre, chaque être est entouré d'un cercle fatal au centre duquel il se débat avec toute l'énergie de ses facultés.

M. Thiers, pour arriver au ministère, dépense-t-il plus de force et d'intrigailleries que Dumanet et Pitou pour attraper l'épaulette? Et au bout du compte, Pitou et Dumanet jouiront-ils moins de leur premier jour de garde ou de sortie, que M. Thiers de son premier jour de Conseil?

Alors pourquoi ne pas se proposer tout d'abord un but aussi important que possible? On est stupide, puisque, la part une fois faite au hasard, on n'est jamais que le fils de sa volonté.

« Paris, 20 novembre 1846.

« *A Mlle Augustine Brohan, théâtre Saint-James, Londres.*

« Comme j'ai pas mal de choses à vous dire, je vais vous écrire à la file une douzaine de faits-Paris :

« L'engagement de votre mère au Vaudeville fait assez d'effet.

« Notre pièce nouvelle, *le Nœud gordien,* de l'anguleuse Mme Casa-Major (lisez : Émile Barraut), après une première représentation cahotée, est rentrée dans l'ornière que vous savez, pour aller jusqu'à sa quinzième, et, c'est ici l'instant de le dire, en vous annonçant que j'étais remarquablement beau dans le Moldave, on ne s'est point joué de votre crédulité.

« Le Théâtre fait peu de recettes, même avec la Grande (1), si j'ose m'exprimer...

« On a pourtant joué devant une belle salle *le Bourgeois gentilhomme,* au bénéfice des inondés. Hâtons-nous d'ajouter que l'Opéra, le Gymnase et le Palais-Royal étaient sur l'affiche. Et puis, Avenel jouait à votre place...

« Tous les atouts, quoi!...

« Lundi prochain, nous jouerons à la cour, à Saint-Cloud, *le Vieux Célibataire.* Cent francs de feu par pensionnaire. On va se disputer les cinq cousins.

(1) Mlle Rachel.

« On répète toujours *le Lansquenet* de M. Léon Laya, mais cela ne passera guère avant la fin du mois.

« Léon Gozlan lutte de coquetterie avec Buloz. On dit vaguement que son manuscrit fait les doux yeux à une prime; et en attendant, Rachel répète de quinze en quinze jours *le Vieux de la Montagne*, que le grave Saint-Ybars a déjà décrassé deux fois de fond en comble.

« On a définitivement reçu le chef-d'œuvre d'Étienne Arago, Brindeau aidant, paraît-il (pourquoi Brindeau?...), et, à corrections, trois actes de Liadières.

« Judith va débuter dans *la Fille d'honneur;* ça sera drôle; — tous ses amis y seront, ça sera plein.

« Anaïs est bien gentille. Je l'aime parce qu'elle me parle souvent de vous. Elle m'a chargé de vous dire que M. Musset de Talfred lui avait rendu la bague, la fameuse bague, la bague que vous savez.

« La belle Émilie joue toujours à l'Ambigu *la Closerie des Genêts,* avec le gros succès qu'ensemble, ô Titine, nous avions prédit après la première, puisque jamais Soulié ne l'aura mieux chaussée.

« Je me dispense de vous parler d'Adrien (1), car je me doute que le drôle fait ses propres commissions; mais ce qu'il ne vous dit sûrement point, le drôle, c'est que nous disons de temps en temps pas mal de mal de vous à nous deux, le tout pour cicatriser ses blessures.

« Carré et Augier sont invisibles.

« Barbier ressemble toujours au choléra-morbus, et stationne dans les coulisses comme par le passé.

« Et moi, chère amie, je prends tout doucement le temps comme il vient, et le monde pour ce qu'il est, bête et banal comme un proverbe. Je vous regrette.

« Ed. Got. »

(1) M. Adrien Decourcelle.

25 novembre 1846. — M. Sainte-Beuve a consacré il y a quelques années un volume entier à l'analyse des ébullitions lascives de la jeunesse, et il a appelé cela du titre vague de *Volupté*.

C'est ce sentiment paillard et timide, qui, du boulevard et des grandes voies, sainement, largement éclairées, pousse l'élève de rhétorique à travers les ruelles à filles, — les punaises fuyant la lumière..... qui lui fait battre le cœur à la voix échappée de l'allée d'un lupanar.

On est au commencement de l'hiver, les passants sont rares, les boutiques se ferment. Comme son regard plonge dans l'obscurité, comme il avise rapidement ces deux jambes trottant menu sous une cotte effrontément troussée, brodequins noirs, mollets blancs, qui reluisent sur les trottoirs mouillés de pluie! Sa main, plongée dans son gousset, caresse doucement la pièce de monnaie qui lui représente une femme, où et quand il voudra. Onze heures sonnent, les filles rentrent, les portes se ferment. Alors sa marche se précipite, il enjambe les ruisseaux, il court, il a la fièvre, il n'en veut plus qu'à la dernière qu'il rencontrera.

Et cet élève de rhétorique devient jeune homme, et cette frénésie le reprend quelquefois. Il devient homme, et il cédera peut-être encore à la même attraction obscène.

Cela, c'est la passion de la peau contre la peau, le prurit du trait d'union, prévus nettement par les arrêtés de police. L'éducation seule et l'orgueil y mettent un certain choix et de l'élégance.

7 décembre 1846. — Que va-t-il arriver à la Comédie-Française?

Depuis deux ans, pas de grands succès, et pour l'avenir peu d'espérances, — tous les auteurs en renom ayant déserté, — un personnel incomplet ou insuffisant, et, malgré quelques vrais talents, à l'exception de Mlle Rachel, point d'artiste doué d'influence sur la recette. Une administration molle et découragée, la presse entière déchaînée et le goût public assoupi. Voilà quels sont les maux de notre vieux corps dramatique qui ont enfin forcé le peu artistique ministère de M. Duchâtel à nommer une commission pour aviser à des remèdes énergiques : MM. Victor Hugo, de Barante, Scribe, Vivien, Vitet, Cavé, Buloz, Lamartine, etc.

Déjà les femmes s'agitent..... Nous touchons peut-être à une révolution du sérail.

31 décembre 1846. — Visite de fin d'année chez Mlle Mars.

Mlle Amigo, des Italiens, M. le comte de Mornay et M. Henri Monnier étaient près de sa chaise longue, car Mlle Mars est souffrante en ce moment.

On parlait théâtre, ou plutôt on en médisait.

Plus de pièces ! Plus d'artistes !.....

— Bah ! plus d'artistes... toujours le même refrain ! dit Mlle Mars, et se tournant vers moi :

— D'abord, en voici un dont je réponds. Mais en dehors même de la Comédie-Française, dites, jeune homme, voyons ?

— Mlle Rose Chéri ?...

— Oui : elle a été très bien dans *Clarisse Harlowe.*

— M. Bressant ?

— Un charmant premier rôle que la Russie nous a envoyé... Qui encore ?

— Bien d'autres... Tenez, un tout jeune premier, Delaunay, par exemple, à l'Odéon.

— Très gentil! Frais comme l'œil, et franc comme l'osier, dit-on, nasilla Henri Monnier, du ton de M. Prudhomme lui-même.

3 janvier 1847. — Certaines rancunes guettaient décidément M. Ponsard à sa seconde pièce. Car malgré de très belles parties, supérieures même à l'ensemble de *Lucrèce*, la scène du Légat entre autres, *Agnès de Méranie* n'a réussi que médiocrement à l'Odéon.

L'ouvrage d'ailleurs, quoique confié à certains artistes de talent, a été mal distribué, et la sixième représentation n'a pas mieux marché que la première.

15 janvier 1847. — Nous allons jouer ce soir un prologue de Jules Barbier, monté en quelques jours pour l'anniversaire de la naissance de Molière. Cela s'appelle *l'Ombre de Molière*, et est fait en vers beaux et larges, surtout pour Mlle Rachel qui dit la comédie noble, et Aug. Brohan, la comédie légère.

M. Provost y joue Molière, et moi, un rôle fort passable, au refus de M. Régnier. Je compte m'en tirer, tout en m'accusant d'un peu de paresse.

Trois heures du matin. — Je viens de jouer ce « Mercure »; la salle était splendide. La cour, la presse et les arts y étaient. C'est excellent pour moi! quoique j'eusse à figurer ensuite en Laviolette nègre dans le *Don Juan* de Molière, remonté avec un luxe de décors et de costumes tout à fait inusité en notre Académie.

Et ce soir, un souper dans la famille Barbier, salle à manger en vieilles tapisseries, service en vieux chine, avec E. Augier, Ponsard, Carré et toute la nouvelle école, grosse et moyenne.

22 février 1847. — Avant-hier, grand événement dans le monde dramatique parisien, pour l'ouverture du Théâtre-Historique « tout flambant neuf et sculpté sur tranches », *la Reine Margot*, de Dumas.

Le spectacle, car c'est bien surtout un spectacle, n'a fini qu'à deux heures du matin, et l'on bâillait de fatigue depuis quelque temps déjà.

Comme c'est pourtant parfois du vrai théâtre ! Et quelle stupéfiante fécondité !

24 février 1847. — Dans un mois d'ici, j'aurai quitté la maison paternelle. Mais, je le dis, c'est avec un vif sentiment de regret. Si l'exécrable pièce de cent sous l'eût permis, nous aurions tous déménagé ensemble. Avons-nous, ma mère et moi, assez cherché, pour cela, de logements ! C'est toujours trop cher. Plus tard nous nous rejoindrons, j'y compte, et en attendant je viendrai toujours dîner avec eux.

14 mars 1847. — Voilà la première difficulté que j'aie avec le Théâtre-Français. J'ai par hasard manqué la répétition d'un rôle de vingt lignes dans la pièce de M. Gozlan, par suite d'une grippe violente qui ne veut pas me quitter et me fait encore péter le crâne à cette heure. Le comité m'a infligé tout net une amende de cinquante francs, et pour cause d'inexactitude !

Inexact! Moi, hier encore l'homme du régiment.
Ils ont dû compter que j'allais jeter les hauts cris.

« Mais Seigneur, en un jour, ce serait trop de joie! »

22 mars 1847. — Mlle Mars est morte samedi, à l'âge de soixante-sept ans.

La dernière fois que je l'ai vue chez elle, le jour de la Mi-Carême, elle se plaignait de douleurs au côté droit de la tête, et son regard même, d'ordinaire si beau, m'avait paru singulièrement altéré.

Aujourd'hui, par une tiède matinée de printemps, une grande foule, chapeau bas au sortir de la Madeleine, a suivi son convoi le long des boulevards. Et si les morts ont la vue d'au-delà, j'étais certes un des plus tristes et des plus reconnaissants à sa mémoire.

24 mars 1847. — Hier a eu lieu la première représentation de *Notre fille est princesse*, drame en cinq actes, de M. Léon Gozlan. La pièce est ennuyeuse et mal réussie. J'y jouais pour ma part un faux maquignon anglais dont j'ai tiré bon parti, quoiqu'il n'eût qu'une scène en tout; mais aussi, j'avais une silhouette superfine.

L'administration, reconnaissante, m'a relevé de mon amende. — Grand merci! Il ne fallait pas me la donner.

29 mars 1847. — Je date ceci de mon nouveau logement, rue de Rohan, 8. Devant moi toute la place du Carrousel et les Tuileries resplendissent de lumières.

Il est une heure du matin et les voitures passent sans cesse avec bruit. J'ai eu beau me familiariser depuis un mois avec l'idée de mon nouvel isolement, je me sens comme surpris. Ma mère semblait si agitée et si bonne que cela me laisse une tristesse au cœur.

11 avril 1847. — Le Louvre étant à côté du théâtre, ausitôt que j'ai une ou deux heures libres, je vais voir avec passion les tableaux et les statues. Aussi sais-je déjà mon musée un peu par cœur. Et quand c'est, comme à présent, le moment de l'Exposition annuelle des artistes vivants, cette charmante étude par les yeux se double de la curiosité.

MM. Eugène Delacroix, Diaz, Decamps, Couture, Adrien Guignet tiennent la tête des coloristes.

MM. Flandrin, Amaury Duval, Gleyre, amoureux de la ligne, emboîtent le pas à M. Ingres.

M. Meissonier marche tout seul encore, chef d'école lilliputienne.

Viennent ensuite MM. Paul Delaroche, Horace Vernet, et plus bas, Biard et quelques autres peintres de batailles et de genre, pour la délectation du bourgeois et de la foule.

En sculpture, c'est tout de même. Après MM. Barye, Rude et Pradier.

Cette année, deux nouvelles notes me frappent. L'une, dans certains paysagistes, uniquement et poétiquement préoccupés par l'impression de la nature. Et l'autre, que j'appellerai des stylistes, délicats à la fois d'invention et de ligne, et dont le premier est, à mon avis, un nommé Gérôme, qui vient de se révéler par un *Combat de coqs* d'une rare distinction.

Parmi les dessinateurs, MM. Gavarni, Daumier, Raffet, des unités aussi, ceux-là.

18 avril 1847. — Je parlais dernièrement à Michel Carré de l'impression produite sur moi par le *Combat de coqs* de Gérôme.

— Pourquoi ne la dirais-tu pas à lui-même? répondit Michel. Je te mènerai à son atelier quand tu voudras. Il sera enchanté.

— Moi aussi, parbleu!

Et voilà comme, saisissant l'occasion, j'ai fait connaissance en même temps que de Gérôme, avec Boulanger, Hamon, Nason et Picou, autres élèves de M. Delaroche, puis avec Schœnewerk, Eudes et Jacquemard, des sculpteurs qui habitent aussi rue de Fleurus.

Un monde amusant et libre, plein de jeunesse et de coq-à-l'âne...

22 avril 1847. — Un mot épique de M. Buloz. Au reste, tout directeur de spectacle, en présence d'une recette à sauver, serait capable de le dire ; c'est pour cela qu'il est typique.

C'était dans les premières représentations de la reprise d'*Athalie,* par Mlle Rachel. La salle était louée d'avance du haut en bas. Maubant jouait « l'infâme prêtre de Baal ».

Le père de Maubant meurt.

On porte la triste nouvelle à l'administrateur.

— Eh bien! faites jouer le rôle à son double.

— C'est un rôle exécrable. Personne ne le sait.

— Quoi! M. Fonta?... M. Chéry?

— Non, personne.

— On ne peut pourtant pas rendre la recette... Si l'on insistait un peu auprès de M. Maubant?

— C'est bien difficile, le jour de la mort de son père!

— Oui... C'est vrai... Mais, Mathan n'est pas un rôle gai!

C'est Chéry qui, le soir, a lu Mathan après une annonce.

12 mai 1847. — En dehors de l'égoïsme natif, sauvegarde de l'espèce, y a-t-il au monde d'autre sentiment absolu que cette sorte d'égoïsme providentiel, qui tient la poule à son poussin, et les parents à leur race?

Faut-il croire par ailleurs à l'amitié plus qu'à l'amour?

N'est-il pas même plus rare de rencontrer l'amitié vraie?

Car enfin, l'amour est avant tout un appétit, un effluve presque matériel, dont l'expression la plus juste est « un égoïsme à deux ». Mais à part quelques rares instants, cette balance redevient inégale et laisse toujours pencher un de ses plateaux. On aime, ou on est aimé.

L'amour est donc faible comme nous, incomplet comme nous. L'amour meurt, l'amour passe, l'amour change.

Mais l'amitié! Ce sacrifice constant, ce dévouement continuel et réciproque, ce sentiment calme et fort qui ne s'adresse qu'aux instincts les plus purs de notre cœur, certes, l'amitié vraie est de l'essence la plus haute.

Aussi depuis nos quatre mille ans de connaissance, la fable et la poésie seules nous ont légué les noms d'Oreste et Pylade, de Castor et Pollux, d'Euryale et Nisus. C'est court.

L'immortelle page de Montaigne réussit-elle même à y faire croire? Et l'homme n'est-il pas pour cela trop « ondoyant et divers ».

Il tend vers l'amour, il s'efforce à l'amitié; il tâche ainsi de doubler son action personnelle, de trouver au besoin à ses côtés un appui pour sa faiblesse, et il dit : Je t'aime! Et il répète : C'est mon ami! — De bonne foi, oui, car il le voudrait... mais...

15 mai 1847. — Ce qu'on appelle généralement un ami, c'est un homme dont le hasard ou les circonstances vous ont donné l'habitude; qu'on autorise à vous dire des vérités blessantes et souvent inutiles; qui vous emprunte votre argent sans vous le rendre, et qui, du jour où l'on a l'air de se douter de son jeu, ne vous le pardonne de sa vie.

16 mai 1847. — J'ai joué dernièrement le rôle de Langely après M. Provost, à la troisième représentation de la reprise de *Marion de Lorme.*

Je m'en suis tiré sans déshonneur, d'autant qu'on m'avait fait prendre part à plusieurs des répétitions, dirigées par M. Hugo en personne.

Et, à ce propos, je remarque combien le pouvoir suprême et la déification déclanchent les grands esprits, et comme ils ronronnent alors surhumainement dans la nuée...

Exemple :

On venait de répéter le second acte d'affilée :

— Messieurs, vous comprendrez que dans une scène où se mêlent de si nombreux personnages, l'auteur... — nous dit Victor Hugo en style de préface, — l'auteur ne peut donner à chacun une physionomie spéciale. C'est donc à l'artiste d'y suppléer autant que possible. Ainsi, vous, M. de Bouchavannes, votre grand-père a été des mignons du dernier Valois, ne l'oubliez pas, et vous, M. de Rochebaron, songez, si vous le voulez, qu'un de vos descendants mourra sur l'échafaud révolutionnaire...

Rêverait-on mieux de Jocrisse?

Et cet autre :

J'avais à dire, moi :

> Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!
> Un duel! Souvenez-vous du sieur de Bouteville?

— Il faudrait que ce fût plus profond, plus impersonnel, me dit Victor Hugo; vous êtes l'homme du Destin.

— C'est que je n'ai jamais entendu l'homme du Destin!... lui répondis-je, non sans une juvénile inquiétude de recevoir d'en haut quelque atroce camouflet...

Mais lui, imperturbablement, de sa voix rude qui a l'air de chanter dans un pot :

> Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!
> Un duel! Souvenez-vous du sieur de Bouteville?...

Bah! Il planait si loin au-dessus de tout... Il n'avait pas même daigné me comprendre.

30 mai 1847. — Jeudi dernier, j'ai créé un certain

Octave, sorte d'amoureux quelconque, dans un tout petit acte en vers rococos, *Pascariel et Scaramouche*, de Michel Carré.

La Comédie-Française, Michel ni moi, ne décrocherons avec cela de timbale d'argent; et, si je note la chose, c'est qu'après la seconde représentation, intercalée entre *Mérope* et *le Dépit*, je sortais du théâtre avec Hetzel, quand nous recontrâmes sous la galerie noire un gros petit monsieur, que j'avais remarqué dans la salle, assez dépeigné et fort attentif, parmi les rares spectateurs assis à l'orchestre.

Hetzel l'aborda familièrement, et dès leurs premiers mots, je vis que c'était M. de Balzac.

Il faisait un temps superbe et je remontai à côté d'eux la rue Richelieu jusqu'au boulevard en écoutant pieusement. C'était pourtant force calembredaines, et paradoxes surtout, parmi lesquels celui-ci à propos de Tartuffe : « La maison d'Orgon deviendra impossible après Tartuffe chassé, l'hypocrisie étant la véritable liaison du potage social. J'ai pensé à prouver cela dans une *Suite*. Ah! quelle force que la scène! Et quelle synthèse à coups de poing!... »

Alors ils parlèrent théâtre, et à je ne sais quelle question de métier que m'adressa Hetzel, je répondis avec une netteté qui attira sur moi l'attention.

— Tenez, mon cher Balzac, puisque vous êtes curieux de la comédie, des coulisses, vous n'avez qu'à confesser mon ami Got; il en aura là-dessus aussi long et mieux à vous apprendre que n'importe qui, je vous assure.

Puis il nous quitta, et M. de Balzac ne me lâcha point, il voulait savoir. J'étais dans l'ivresse; je parlais, je parlais, et ses petits yeux étincelants me fouil-

laient jusqu'à l'âme... Nous avons bien fait, allant et venant, vingt fois ainsi la longueur du boulevard des Italiens. Enfin, les cafés étaient fermés tous, il était près de deux heures du matin. La fatigue et le sommeil commençaient par degrés à peser sur mon enthousiasme même... M. de Balzac alors m'a regardé avec une pitié profonde, m'abandonnant sur l'asphalte comme un citron vidé.

J'ai senti l'écrasement, et suis resté cinq minutes à me ravoir.

9 juin 1847. — Hier soir, la première représentation de *Pour arriver*, comédie en trois actes, en prose, de M. Émile Souvestre, littérateur honnête et un peu lourd. Demi-chute. J'y jouais un rôle important, mais faux, et je l'ai mal réussi, quoi qu'en disent certains louangeurs.

14 juin 1847. — La grande presse d'aujourd'hui m'a pourtant été favorable; MM. Rolle, Etienne Arago, Edouard Thierry et d'autres encore.

En vérité, c'est une bouteille à l'encre, et je continue à croire que, les qualités naturelles une fois données, les beaux rôles font les grands succès.

25 juillet 1847. — Je viens de jouer *le Légataire universel*, et j'ai été assez content des trois derniers actes. Quand on a l'habitude des petits rôles, les grands commencent toujours par vous effrayer, et l'on a besoin d'y rentrer petit à petit. Encore faut-il que le public

vous porte. Or, il a tant plu aujourd'hui, qu'il y avait apparence de monde dans notre vieille salle; plus de douze cents francs, m'a-t-on dit.

9 août 1847. — Après bien des alternatives, bien des bruits pour et contre, le théâtre ferme décidément. On va restaurer la salle, pour la rouvrir dans deux mois, avec une administration restaurée aussi.

On a la courtoisie de payer nos appointements pendant le congé.

Peut-être irai-je passer quelques jours chez la mère des Dupuis.

28 août 1847. — Je suis revenu de Nemours depuis avant-hier soir, après y avoir passé une quinzaine fort agréable. Charmant pays d'ailleurs, et cordiale hospitalité. Le père Provost, avec sa femme, est resté cinq jours chez Mme Rose Dupuis, en même temps que moi. Comme toujours, lorsqu'il n'est point en spectacle, c'est un très bon bonhomme, mais tellement sociétaire! La première fois que je le reverrai au théâtre, je ne ferai peut-être pas mal de lui dire mon nom.

2 septembre 1847. — Alexandre Dumas a un grand succès au Théâtre-Historique avec *le Chevalier de Maison-Rouge*, et M. de Lamartine, avec son *Histoire des Girondins*, a un succès éclatant! 89 revient donc à la mode, et même 93?

15 septembre 1847. — L'ordonnance reconstitution-

nelle de la Comédie-Française est enfin parue. Les vieux privilèges y sont fortement ébranlés, et la partie me paraît belle pour les jeunes gens. Je les entends pourtant se plaindre d'avoir toujours le même directeur, armé de plus de droits que par le passé. Mais pour moi, il a l'air excellent.

M. Buloz serait-il un homme de goût calomnié ? En tout cas, il vient de me donner beaucoup à apprendre. Voudrait-il donc simplement me faire servir d'épouvantail à mes chefs d'emploi ? Espérons que non.

21 septembre 1847. — Le théâtre est sens dessus dessous. On en a déjà flanqué cinq ou six à la porte, et l'on parle de démissions immenses. Nous allons avoir une rentrée palpitante.

1er octobre 1847. — Vingt-cinq ans !

C'est une des trois grandes étapes qui sonne ! Jusque-là, c'était l'enfance et l'initiation. De vingt-cinq à cinquante, ce doit être l'action même. De cinquante à soixante-quinze, ce sera la contemplation, le déclin et la mort.

Mais dans quel temps prodigieux je commence ma vraie vie ! En pleine révolution de tout. La science, l'industrie, la politique, la vapeur, l'électricité, les machines et la démocratie, font éclater le vieux monde.

Satan marche, Dieu n'a qu'à se bien tenir !

Pour l'anniversaire de mon jour de naissance, mon père et ma mère se sont fait faire leurs daguerréotypes.

C'est un cadeau d'ouvriers, soit! Eh bien! j'en suis content comme un roi.

22 octobre 1847. — Mardi 19 octobre, le Théâtre-Français « triomphant et paré » a rouvert avec son vieux fonds, et, pour tout dire, le public semble renfrogné. Que faut-il en conclure? Ou que les pièces sont usées, ou que la troupe les joue mal? Un peu de tout cela, par malheur. Avec un moins grand nombre d'artistes de talent, il y a vraiment plus de verve et d'ensemble, quelquefois, dans les théâtres secondaires. Et puis on a beau crier art et poésie, les vieux chefs-d'œuvre sont vieux. C'est une poussée jeune, active et forte qu'il nous faudrait.

Quant à moi, je recommence à apporter encore bien des fauteuils. Mais enfin je dois avoir plusieurs rôles à créer cet hiver, un petit gars dans *la Marquise d'Aubrée,* peu de chose cela; un rôle qu'on dit bon, dans cinq actes de M. Scribe; Turlupin dans la pièce de Decourcelle; et plusieurs reprises importantes : *les Comédiens* et *le Mariage de Figaro*, par exemple, qu'on m'a formellement promis.

Aussi ai-je resigné, moyennant quatre mille deux cents francs et gratification jurée de cinq cents francs. J'ai peut-être mal fait, car celle de cette année, quoique écrite, n'est pas encore venue.

28 novembre 1847. — Hier, première représentation de *Un Caprice* de M. Alfred de Musset.

Notre administrateur a donc enfin pris, dans sa *Revue des Deux Mondes,* ce poète et cette œuvre élégante, pour les présenter à la Comédie-Française.

C'est une bonne entrée de jeu, et le succès a été vif. Il avait mis d'ailleurs tous ses œufs dans le même panier. Mme Allan-Despréaux, retour de Russie, une femme de vrai talent, Mlle Judith même, la sous-directeur, dit-on.

30 novembre 1847. — Depuis deux mois, ma marraine est atteinte d'une gastrite très grave. Aujourd'hui, après de grandes souffrances, la pauvre femme se meurt. Notre maison en est attristée depuis longtemps déjà. Quand on perd un être qui vous aime si sûrement, on sent au vide de son cœur que c'est quelque chose de soi-même qui s'en va. Chère bonne marraine !

1er décembre 1847. — Elle est morte ce matin. Je l'ai vue tout à l'heure. Sa tête fine et amaigrie reposait sur l'oreiller tout blanc. Son lit n'avait pas un pli. On eût dit qu'elle allait se réveiller.

Que cette immobilité est troublante !

25 décembre 1847. — Dans le monde des arts, dans le monde des lettres, dans les rencontres potinières de Paris, on ne cause plus en vérité que d'Alexandre Dumas.

Victor Hugo, Lamartine, Balzac, Musset, Chateaubriand, Béranger, Delacroix, Rude, Meyerbeer, Duprez, Rachel, la politique même, tout s'efface devant ce grand feu de joie toujours flambant.

Après ses nombreux drames, ses féeries historiques

à perte de vue, ses impressions de voyage, ses hâbleries amusantes, et sa course sur le Véloce « à la découverte de la Méditerranée », et son château près de Saint-Germain, légendaire avant d'être fini, et son théâtre au boulevard du Temple, oui, son propre théâtre, puisque depuis un an bientôt on n'y a joué que ses œuvres, voilà qu'on parle déjà pour l'année prochaine de la mise en pièce de son *Monte-Cristo*, pour deux soirées.

Disons pourtant que, ce mois-ci même, il a fait l'immense concession de céder pour un temps le pas à l'*Hamlet* de Shakespeare, incarné d'une manière frappante par ce fou de Rouvière, mais arrangé par lui, Dumas, d'abord, Dumas partout, Dumas *for ever*.

Ce faux noir-là foisonne comme le bleu de Prusse.

Pas de danger que les délicats et les penseurs, comme Stendhal, par exemple, aient jamais récolté, tout vifs, tant de lauriers. Mais qui sait si du fond de leur sillon ne lèvera pas une meilleure gerbe pour l'avenir?

1er janvier 1848. — Ce soir, la première représentation de *la Marinette ou le Théâtre de la Farce*, d'A. Decourcelle.

Minuit et demi. — La pièce est jouée et a gentiment réussi, quoique répétée un peu à l'aveuglette.

3 janvier 1848. — La presse d'aujourd'hui a été bonne en général. La grande surtout. Auteur et acteurs ont réussi. M. Samson a très bien joué Gros-Guillaume, et Brohan, la Marinette; moi, Turlupin.

Mais tout cela c'est de la babiole.
C'est un coup porté qu'il faudrait.

24 janvier 1848. — Seconde représentation de *le Puff*, comédie en cinq actes de M. Scribe. La pièce a semblé faire plaisir ce soir. Le premier jour, avant-hier, le public était vraiment superbe, mais il est resté un peu froid. Sera-ce un succès d'argent? Dans tous les cas, style à part, — oh oui! — il y a certainement beaucoup de mérite dans l'ouvrage. Un certain caractère d'avare, très bien joué par M. Provost, est surtout vraiment original. Mon rôle à moi, « Bouvard », l'éditeur, bien qu'une émotion indicible m'ait empêché beaucoup de gaîté à la première, m'a valu de réels compliments; et cela a d'ailleurs une portée évidente d'être choisi par un auteur si fort en vue.

12 février 1848 (1 h. du matin). — Ce soir, la première représentation de *Thersite*, comédie en deux actes, en vers, d'un ancien camarade de collège, Roland de Villarceaux.

La pièce, conduite avec un peu d'impéritie, excepté dans deux grandes scènes absolument bonnes, est partout semée de détails d'une haute distinction.

Le public n'a pas paru seulement injuste, mais ignare et inculte. Voilà un auteur auquel il va en cuire d'avoir admiré Homère de bonne foi. La portion même la plus intelligente des spectateurs n'a pas eu l'air de comprendre un mot à la couleur voulue du style et de l'action.

Je jouais, pour ma part, un long rôle narquois,

assez ingrat d'ailleurs, appelé « Calliclès », dont je n'ai certes pas tiré mauvais parti. Une scène écoutée m'a surtout valu beaucoup d'éloges.

18 février 1848. — Mes parents vont venir loger rue de la Sourdière et déjà ma mère en perd la tête de joie, en vérité. Il est impossible d'être aimé avec plus d'ardeur et de dévouement que je le suis par la chère et vénérée femme.

Mon père, qui n'en dit rien, n'est pas moins content au fond, j'en suis sûr.

Eh bien, et moi, donc !

22 février 1848. — Le Gouvernement s'étant opposé aux fameux banquets, cette cocasse machine de guerre inventée par *le Siècle*, aujourd'hui il y a émeute à Paris. Émeute assez grave, mais pas encore armée, pour la « Réforme électorale ».

J'ai eu toutes les peines du monde à rentrer chez moi. Cinq ou six régiments d'infanterie et de cavalerie sont à bivouaquer sur le Carrousel, au milieu du vent, de la pluie et de la boue. Les soldats de toutes armes, groupés en rond autour des flambées qui détachent les clairs et les ombres, rient avec une insouciance toute française. Nous avons l'air d'une ville prise et on peut se figurer toutes sortes de choses...

Mercredi 23 février 1848.— L'émeute, qui avait continué çà et là pendant la nuit, avait fini tantôt par une embrassade universelle. La démission du ministère

Guizot était affichée dans la ville. Le Roi, presque sans lutte, et par l'influence de la garde nationale appelée, avait fait en vingt-quatre heures cette incroyable concession.

Ce soir donc, les rues pleines des habitants joyeux avaient toutes leurs fenêtres illuminées à tous les étages ; les boulevards étaient couverts d'une foule de curieux ; à peine si à côté de quelque barricade d'un faubourg, on apercevait les baïonnettes de quelques fusils enlevés à des gardes municipaux... quand, au coin de la rue du Mont-Blanc, un feu de peloton, provoqué sans doute par quelque insulte à la troupe, part tout à coup du ministère des Affaires étrangères (boulevard des Capucines).

Des blessés, des mourants tombent sur la chaussée. Un délire immense s'empare alors de la foule, la peur précipite les uns, la rage enivre les autres, on crie : Aux armes ! On veut une vengeance... Les boutiques se ferment en hâte...

Et je me retrouve seul à regagner philosophiquement ma maison, d'où je vois les troupes partir par masse, au bruit du tocsin et de la générale qui bat dans tous les quartiers.

Jeudi 24 février 1848. — Quelle étonnante journée ! Et qu'en sais-je d'ailleurs, sinon ce que j'ai entendu de fusillades au loin pendant la nuit, et ce que j'ai vu aujourd'hui de ma fenêtre même.

Ce matin, le Roi, à pied, avec M. Thiers et Odilon Barrot, sur la place du Carrousel, passant dans les rangs de la troupe et des gardes nationaux qui l'acclament, tandis qu'on se bat à côté, place du Palais-Royal,

et que des émeutiers renversent de cheval et désarment le général Lamoricière qui passe crânement sans escorte devant les magasins de Lepage, qu'on est en train de piller.

A midi, le maréchal Bugeaud balayait en vingt minutes la rue Richelieu, à la tête du 17e léger.

A une heure, le Roi commandant la retraite de partout.

Alors, un inexprimable désordre. Les régiments enveloppés par la foule et neutres la plupart, les canons traînés par des femmes, les équipages et les écuries de la Cour à sac, le trône déménagé en triomphe, pendant que les Tuileries dévastées alimentent de grands feux au milieu d'une nuée de piaillards presque tous ivres, et tous vainqueurs, parbleu !

Et comme cela jusqu'au soir, où j'apprends que la République est proclamée, avec un gouvernement provisoire.

Gouvernement provisoire et République !

Dites donc Révolution. N'est-ce pas toujours ce que cela signifiera en France ?

Ah ! remuez les passions populaires, journaux et tribuns, et suez ensuite à remuseler la bête déchaînée.

Moi qui avais tout bas certaines tendances démocratiques !... Voilà-t-il pas que j'enrage déjà. Tout pour le peuple, soit, mais par le peuple, non.

Au reste, en politique, je crois qu'il est un moyen bien simple de se poser en prophète et d'avoir fatalement raison. C'est de faire de l'opposition. Car il n'y a pas de pouvoir humain qui, dans un temps donné, n'empiète sur sa marge, n'abuse de sa force, ne fasse des sottises, et n'aboutisse à la révolte ou à la répression.

Vive le Gouvernement provisoire !

Dimanche 27 février 1848. — Un peu de calme semble renaître. La bourgeoisie, penaude de s'être fait niaisement éclater au nez ce formidable pétard, reste dans son coin, et la masse ouvrière, menée par les sociétés secrètes et par les hommes du *National*, — ils y sont donc, enfin ! — a l'air de se contenter jusqu'à présent avec certaines singeries platoniques de 93. On a été républicain tellement à l'improviste qu'on n'a pas eu en vérité le temps de songer à quelque chose de neuf. Et cependant ce brave « Gouvernement provisoire » fait de son mieux.

Il se dépêche, il en abat; il a plus décrété en quelques heures, à propos... de la peine de mort, de l'esclavage, et du droit au travail (?), et de la garde mobile parisienne, et de tout... que Louis-Philippe n'avait fait en dix-huit années.

Ah ! le peuple ! Grand mot sur lequel on ferait bien de s'entendre, aujourd'hui plus que jamais, comme sur beaucoup d'autres, d'autant plus dangereux qu'ils sont sonores et vagues : « Liberté, Égalité, Fraternité », par exemple, la vieille devise républicaine qu'on vient aussi d'exhumer à notre usage. Liberté, pour quoi ? Égalité, avec qui ? Fraternité, chrétienne... je suppose.

4 mars 1848. — Le Gouvernement provisoire a nommé le général Cavaignac gouverneur de l'Algérie. C'est fort bien. Mais au fait, les princes sont là-bas, les ducs d'Aumale et de Joinville, avec une flotte et une armée toute à eux. S'ils résistaient ! Non, ce sont des fils avant tout, et des guerriers dédaigneux de la guerre civile. Ils ne donneront pas tort à leur père, le Roi; ni

à leur mère... la France ! Ils partiront dignement, simplement, tristement. C'est ma conviction.

11 mars 1848. — Le calme matériel est rétabli, ou à peu près. Mais il est loin d'en être de même pour le calme moral. L'inquiétude sourde de l'avenir travaille la masse corvéable tiraillée entre les trembleurs et les ultra-progressistes. Nous sommes encore sur un terrain fort mouvant.

Une chose à craindre, c'est qu'avec tout cela, si tout cela s'arrange, la France ne devienne un pays embêtant. Vivent les abus qui font penser et vivre, si la Liberté, l'Égalité et la Fraternité devaient jamais nous faire crever d'ennui!

19 mars 1848. — L'exposition annuelle de peinture est ouverte au Louvre depuis le 15, et, la démocratie coulant à pleins bords, le dernier rapin venu a pu librement y masquer de ses croûtes, et pour trois mois, tous les chefs-d'œuvre des vieux grands maîtres, y compris ceux de l'école moderne française, Géricault, Gros, Prud'hon, Chardin, Watteau, Marilhat, Léopold Robert... Car cette plaie s'est répandue partout avec ses cinq ou six mille numéros.

Or, à l'exception d'une petite toile exquise, *la Mort de Valentin* (de Faust), par M. Delacroix, et d'une centaine de tableaux honorables, parmi lesquels ceux de nos amis de la rue de Fleurus, Gérôme, Picou, Hamon et Boulanger, que de nullités, et, disons le mot, que de hontes !

Une exposition devrait élever le niveau de l'art, non

l'avilir... Et notre jeune République semble si peu athénienne !...

21 mars 1848. — M. Alphonse Karr s'est fait rédacteur en chef d'un journal républicain, *le Journal.*

Votre force est pourtant d'être impitoyablement logique, illustre et cher blagueur... C'est donc la République qu'il vous va falloir blaguer dans votre feuille nouvelle ?

24 mars 1848. — Hier a eu lieu la première représentation de *l'Aventurière,* comédie en cinq actes, en vers, d'Émile Augier.

Je veux noter les sentiments qui m'y ont assailli en secret, c'est de la vie théâtrale intime et palpitante.

Il y a trois années, Augier, chez lui, rue de Vaugirard, nous avait lu la pièce, à Adrien et à moi, avait reçu nos éloges sincères, en même temps que quelques conseils pour certaines modifications qu'il avait admises, surtout dans le rôle d'Hannibal, formellement écrit à mon intention, disait-il.

Or, après beaucoup de prétextes invoqués depuis lors, beaucoup de fausses confidences, d'intrigues de sérail, etc., c'est M. Régnier qui, en fait, a répété le rôle et qui l'a joué hier, — fort bien du reste, — et dans la salle j'ai dû subir, indifférent en apparence, ce gros et injuste crève-cœur.

D'autre part, la pièce étant distribuée en dépit du bon sens, ou du moins à contresens pour les principaux personnages, et le temps qui court ne prêtant guère à un succès, le succès a été fort mince, et je dois

avouer qu'une amère satisfaction s'est cachée derrière mes applaudissements quand même.

Car enfin, il y a un réel et jeune talent de poète comique à travers l'œuvre, et *l'Aventurière* surnagera quelque jour. Peut-être jouerai-je le rôle alors. Il était si bien fait pour moi !

L'important aujourd'hui, c'est d'avaler ce crapaud en silence, et même avec un sourire qui n'ait pas l'air trop forcé.

Mais les amis !... les amis !...

Amicus Plato, sed magis amica... utilitas.

6 avril 1848. — Aujourd'hui la première « représentation nationale », espèce de matinée gratis organisée par M. Lockroy, notre nouvel administrateur. J'ai voulu voir la chose, agrémentée surtout comme elle l'était d'un prologue à-propos, intitulé : *Le Roi attend !* que M. Ledru-Rollin a commandé à Mme George Sand, comme un simple « bulletin de la République ».

Cette flagornerie imbécile au peuple « souverain » a paru écœurer le souverain lui-même, appréciateur remarquablement juste d'ailleurs de la grande ligne des œuvres et du mérite des artistes.

On donnait *Horace* et la *Marseillaise.*

Cela a donc été curieux en somme, ne fût-ce que pour constater je ne sais quel recul du bon sens public, et de la voyoucratie même, devant ces avachissements voulus de certains grands esprits. Car George Sand n'est pas la seule ; Eugène Sue, par exemple, et tant d'autres... jusqu'à Victor Hugo, tous tâcherons, travailleurs, à cette heure, et ouvriers de la pensée !...

Risum teneatis !

8 avril 1848. — Louis-Philippe et son gouvernement étaient bien aveugles, ou bien coupables, de laisser s'amonceler ainsi, dans l'indifférence et l'oubli, ces grandes avalanches de formules inconnues, qui, dans un temps donné, la démocratie aidant, changeront peut-être la face des sociétés modernes. Liberté d'association, grèves, extinction de la tyrannie du capital, accession graduelle du travail aux bénéfices, ne sont-ce point là des problèmes qui se posent et qui s'imposent ?

16 avril 1848. — Depuis le 24 février, les clubs ont pris un accroissement déplorable. Il doit y en avoir déjà plus de cent à Paris, et il s'en crée encore tous les jours, sous les rubriques les plus cocasses parfois : club des gens de maison, club des papiers peints, club des comédiens même...

Et les clubs, même les très rares un peu sérieux, comme celui de Barbès, d'Étienne Arago et des Barricadiers, au Palais-Royal, des Blanquistes, au Conservatoire, et des révolutionnaires-socialistes, au manège Fitte, — j'ai vu tous les plus curieux, — ce sont tout bonnement de mauvaises petites écoles politiques et parlementaires, sortes de gazettes en action, quelquefois dangereuses, le plus souvent nulles ou ridicules.

Les idées s'y soulèvent et y retombent en fouillis, et l'excès de liberté les tuera forcément, comme il tuera la petite presse, et peut-être un jour la grande. Quand tant de voix diverses éclatent de toutes parts, ce n'est plus que le chœur de la majorité et le niveau égal du sens commun qui font l'opinion publique. J'ai foi dans les excès pour ramener plus vite au juste et à la vérité.

13 mai 1848. — Que fait cependant la Comédie? Elle trottine sous elle en se débarrassant à mesure de quelques rogatons.

Le 28 avril on avait donné *la Marquise,* mélodrame en cinq actes de M. Ch. Lafon, qu'on répétait par bribes depuis le mois de septembre, et je vomissais là un affreux petit venin. Cette pièce honnête et rance a eu un complet succès d'ennui...

Hier soir, j'ai repris, comme par faveur spéciale, un des grands triomphes du père Monrose, *Dominique le possédé*, et je n'ai pas été brillant. Depuis dix-sept ans d'ailleurs, l'ouvrage, bien qu'assez fort d'invention, a beaucoup vieilli de forme.

Et pourtant le Théâtre-Français est encore le plus heureux de tout Paris par le malheureux temps qui court. Mais nous ne devons guère cela qu'à Mlle Rachel et à sa *Marseillaise* (j'allais dire sa barricade). Je crains donc, qu'elle partie, nous n'ayons à passer un été fort chassieux.

15 mai 1848. — Aujourd'hui, pendant près de deux heures, Paris a été en pleine anarchie. Blanqui, les clubs, la Commune, renouvelant leur tentative ratée du 16 avril, mais cette fois avec plus de force ou de malice, car la Pologne leur servait de faux nez, avaient forcé les portes de l'annexe en planches du Palais-Bourbon et bousculé vilainement d'abord les neuf cents représentants de la France.

Par bonheur, la partie saine du Gouvernement exécutif, la tête, n'a point trop tourné. Des ordres sont arrivés à temps, et à six heures la garde nationale, toute en armes, avait refoulé jusque dans les prisons leur légitime clientèle.

N'importe! Il y a eu résistance et succès. C'est à l'Assemblée maintenant de reprendre pied là-dessus et d'agir vigoureusement. Depuis qu'elle est ouverte, elle a déjà tenté plusieurs choses bonnes; mais au diable les commissions! les discussions! la Constitution même! C'est de l'action qu'il faut, et du respect féroce à la loi, au nom du salut public.

2 juin 1848. — Si l'on ne doit pas s'en prendre à la faiblesse et à l'incapacité de nos chefs improvisés, certes, les événements qui nous emportent sont bien puissants, car ils usent vite les hommes. Je dis : les plus grands!... Lamartine, par exemple, qui va sombrer tout à l'heure, pour avoir eu l'héroïsme inutile de ne pas abandonner dans leur prochain naufrage Ledru-Rollin et consorts.

5 juin 1848. — Les philosophes du siècle dernier croyaient combattre une religion; ils détruisaient la société moderne. Cette égalité suprême, que le peuple croyant n'espérait que de la mort chrétienne, le peuple sceptique songe à l'obtenir de la vie réelle. De là les communistes, les socialistes, les sensualistes en un mot. L'ennui, qui ronge et tue, a remplacé la foi, qui pardonne et console.

7 juin 1848. — Voici bien une autre histoire! Louis-Napoléon va être nommé d'emblée représentant à Paris, presque sans candidature, et deux ou trois départements nous jouent la même farce à l'unisson.

Comme ce nom, car cette fois ce n'est bien que le nom, est encore vivace en France!

19 juin 1848. — La Révolution marche, marche, et fait ses folles enjambées... Et l'on vit, et l'on mange, et l'on aime parmi tout comme si de rien n'était. La fourmilière ne s'agite-t-elle pas plus vivement après ses œufs et ses brins de paille, sous l'orage qui va peut-être l'emporter!...

Ainsi du Théâtre-Français. Il joue tous les soirs et répète imperturbablement depuis un mois : *Il ne faut jurer de rien*, ce grand et charmant proverbe de M. Alfred de Musset. Charmant, oui, mais quel intérêt cela présente-t-il auprès du drame immense qui nous cerne de toutes parts? Et pourtant M. Lockroy et l'auteur tripotent la prose à l'avant-scène, coupent du lyrisme et collent des *béquets*, et l'on se chamaille autour des rôles. M. Brindeau joue décidément celui que Delaunay devait créer en arrivant de l'Odéon ; une toute petite blonde, Mlle Amédine Luther, vient de Versailles pour être l'ingénue, et nos vieilles ingénues se rebiffent et la débinent; M. Régnier, qui guignait Van Buck, et qui le voit passer au père Provost, boude en refusant dédaigneusement le pauvre abbé pique-assiette, et c'est moi, chétif, qu'on en charge comme pis aller. Et je fais des miennes à mon tour, en refusant de le jouer en soutane, par le temps indévot qui court. Et Mlle Mante, adorable dans son rôle de baronne fantasque, me donne hautainement raison.

C'est à se tordre de rire... Pendant que la Révolution marche, marche, et fait ses folles enjambées !...

Vendredi 23 juin 1848. — Nous y voilà, à la fin! Le sang coule à Paris. L'émeute rouge et démagogique joue sa partie contre l'ordre et la liberté; c'est là tout, car on ne sait pas d'ailleurs pour qui, ni pour quoi on se bat. C'est l'affreuse guerre civile entre le plus et le moins. Et qui peut dire que l'or de l'étranger ou celui des prétendants ne fait pas bouillir cette sanglante écume?

27 juin 1848. — 23, 24, 25 et 26 juin : quatre jours d'une lutte pitoyable. L'ordre règne à Paris, mais dix mille victimes au moins, l'archevêque en tête, ont dû payer cette justice de leur sang.

L'Assemblée, Cavaignac, l'armée enfin! et la jeune garde mobile, la garde nationale même accourue par bandes de cent lieues à la ronde, ont bien mérité de la Patrie, et surtout de la civilisation, car j'ai vu de mes yeux sur une loque rouge cette atroce devise : « Vainqueurs, le pillage; vaincus, l'incendie. » Les forçats en étaient donc.

8 juillet 1848. — Mort de M. de Chateaubriand.

L'effet est plus mince que je n'attendais.

D'autre part, dans les loisirs que me fait la fermeture momentanée du théâtre, et au bruit persistant des : « Sentinelles, prenez garde à vous! » très exagéré vraiment pour notre état de siège anodin, j'avais voulu lire pieusement quelques pages de l'auteur du *Génie du Christianisme,* des *Etudes historiques* et de *l'Itinéraire*, et j'étais tombé sur le faux poème des *Natchez.*

Eh bien! c'est quelquefois à crever de rire. « Le

jeune d'Aboville enfonce ses jambes dans le buffle noirci des combats. — Le tube enflammé surmonté du glaive de Bayonne. — L'onagre retentissant. — Une frange pareille à celle qui pend au bouclier de Pallas enveloppait comme une main son épaule droite. »

Et tant d'autres... où la périphrase à la Delille est largement dépassée.

Hier, avec Émile Augier et Albert Aubert, nous en avons à ce propos, entre deux pipes, improvisé une assez bonne :

De l'ivoire poli les fragiles merveilles
Qui servent à curer les dents et les oreilles.

Ce que c'est pourtant que la mode... en littérature comme ailleurs ! Et comme la blague en est facile.

17 juillet 1848. — Hier, avec le même Augier, nous avons vu, chez Meissonier, dans son atelier à Poissy, une *Barricade* peinte avec un sentiment et une impression d'horreur extraordinaire. Ce tout petit tableau est du très grand art.

18 juillet 1848. — Le Théâtre-Français vient de rouvrir ses portes après vingt-cinq jours de fermeture. L'Assemblée nationale lui a accordé pour cela cent cinq mille francs d'indemnité, dont nous n'aurions jamais fait le tiers en saison normale. Ah! c'est qu'en République, c'est encore comme sous les tyrans. « Plus ça change et plus c'est la même chose, » a dit Alphonse Karr. L'ostentation parlementaire ne s'avise guère de donner qu'aux riches et à Paris.

Le 22 juin, pendant que se tiraient dans l'ombre les premiers coups de feu à la Porte Saint-Denis, nous avions pourtant donné brillamment devant une belle salle, et gaie, ma foi! la première représentation de : *Il ne faut jurer de rien.* Ce diable de Paris suffit à tout.

Seulement, les deux morceaux de ce succès-là vont-ils réussir à se recoudre? C'est du Musset, et presqu'un chef-d'œuvre, oui. Mais par le temps bourru qui court...

Pour ma part, j'ai eu un vif succès dans l'Abbé. M. Lockroy ne me l'avait pourtant laissé jouer qu'à son corps défendant, et M. de Musset lui-même. Mais, après la réussite, ils n'ont plus trouvé du tout que « je sortais du cadre » ... et M. de Musset est monté cordialement jusqu'à ma loge faire amende honorable et me remercier.

Je sens d'ailleurs à mille indices que le coup a porté. Mais il faut que l'œuvre dure pour cela.

30 juillet 1848. — De temps en temps, j'accompagne Decourcelle et Fechter au café Minerve, où soupe presque chaque soir un petit clan de haute bohème théâtrale vice-présidé par MM. Maurice Alhoy et Cuvilier, sous le patronage de Bouffé (champagne!), directeur du Vaudeville.

Et tout ce monde potinier ne manquant guère une première représentation parisienne, j'ai vu à sa suite plusieurs ouvrages à noter : *Tragaldabas,* par exemple, de mon ami Vacquerie, à la Porte-Saint-Martin. Quelques scènes fortes, des vers excellents... mais des truculences de foire qui ont amené une chute for-

midable à laquelle Frédérick Lemaître, sur son âne, n'a pas peu contribué, saoul lui-même, hélas ! comme une bourrique, jusqu'à braire au milieu des huées : « Vive la République ! » — C'était inouï.

Une autre pièce : *Oscar XXVIII*, a été donnée aux Variétés. C'est un vaudeville réactionnaire au possible, qui a très bien réussi, chose étrange ! Il est de mon ami Decourcelle et d'un monsieur Labiche, d'un esprit franc, cocasse et très personnel.

20 août 1848. — Hier, à la Comédie-Française, première représentation de deux actes en vers de M. Méry : *le vrai Club de Femmes*. Trop d'esprit, trop de rimes riches surtout, et pas assez de pièce. Four.

Je continue à être rongé par la vermine des mauvais petits rôles.

Il me semble pourtant que trois années de théâtre, convenablement employées, auraient déjà dû me sortir d'épaisseur, et cela commençait à se faire... quand M. Lockroy est arrivé, homme et esprit distingué, oui, mais qui a l'air comme dépité de voir les femmes causer et rire volontiers avec un jeune derrière les portants.

C'est un directeur fantasque, femellier et encore cabotin. J'ai donc perdu à M. Buloz, décidément.

27 août 1848. — M. Ch. Bataille, le même que j'avais pris à Nantes, interne en médecine, pour l'amener en 1845 au Conservatoire de Paris, où il avait obtenu haut la main les premiers prix de chant, d'opéra-comique et de grand opéra, vient de débuter à

l'Opéra-Comique avec succès dans des rôles de basse-taille.

La chose me semble à noter parce que je ne l'ai pas revu une seule fois, sinon l'autre soir, de l'autre côté de la rampe, pour l'applaudir. C'est pourtant le train ordinaire de la gratitude humaine, et je ne m'en affecte guère.

Un peu avant lui, avait débuté à l'Opéra-Comique aussi, une jeune femme, Mme Ugalde Beaucé, qui, laide, a un charme étrange, avec une nature vivace et artistique.

31 août 1848. — Trois jours très gais à Marlotte, en dortoir dans l'auberge X..., avec Gérôme, Picou, Hamon, Boulanger, Nazon, etc... Michel Carré et Murger, puis quelques modèles femmes égarées par-ci par-là. Promenades en forêt, études peintes en plein air, à la Gorge-aux-Loups, à la Mare-aux-Fées, à Montigny, et des blagues à n'en plus finir!... Et l'on rit à franc gosier.

3 septembre 1848. — A cette blague jeune et sans fiel, qui est la bonne, il y a une contre-partie agaçante introduite par la rougeole politique.

Ainsi, rue de Vaugirard, dans une cour d'ateliers où je vais voir Jacquemard et son bruyant beau-frère Jobbé-Duval, je rencontre souvent chez ce dernier un petit cénacle de révolutionnaires en chambre, qui usent à des discussions furibondes de très belles qualités d'intelligence qu'ils pourraient si bien employer autrement.

Laviron, par exemple, un architecte de l'avenir, qui se pose sottement en simple démolisseur du passé.

Leconte de l'Isle, un poète et un helléniste chevelu, qui s'est dérangé de composer des vers très beaux, pour écrire une compilation sinistre sur *les Guerres sociales*.

Deflotte, un officier de marine, nature distinguée et littéraire, au courant de tout, mais qui ferait au besoin un Robespierre à double tranchant.

Pas mal d'autres encore...

1er octobre 1848. — J'ai vingt-six ans aujourd'hui.

Sans avancer beaucoup ni reculer de quelque part que ce soit, et en tenant le compte qu'il faut des ennuis courants de la vie, serai-je jamais plus heureux que maintenant?

Deux ou trois amis affectueux, point de liens sérieux ou gênants à côté, assez d'argent pour en sentir le prix, et pour désirer sans trop d'amertume de la santé, de l'avenir probable, avec le goût et la volonté du travail... Je serais bien fou de me plaindre de mon sort.

23 novembre 1848. — Nous avons encore une fois changé de directeur. C'est le cinquième depuis moins d'un an. Après M. Buloz, MM. Lockroy, Bazanerie et Samson, — J. Sevestre; c'est tout bonnement la vieille aristocratie du théâtre qui s'étaie d'un soliveau, et qui, après s'être partagé sournoisement le plus grand pouvoir artistique et littéraire de France, et avoir fait en comité de haute camaraderie sa petite pot-bouille sur

les larges aumônes de l'État, se couvre d'un prétendu directeur, qu'on brûlera en grande pompe dans deux ou trois mois, à sa première résistance.

Quant à moi, les rôles me viennent un peu. Oui, trois, dans des pièces en un acte de MM. E. Cottinet, J. Barbier et d'Épagny. Mais il faudra arriver sociétaire dans quinze mois au plus, sinon, prendre une autre route. C'est décidé!

10 décembre 1848. — Aujourd'hui, a lieu l'élection du président de la République.

Le chauvinisme, le charlatanisme surtout et la calomnie aidant, avec cette liberté mal digérée encore de la presse qui nous mène, l'invraisemblable Louis-Napoléon ne va-t-il pas sortir de l'urne, cette boîte à surprise?

Cavaignac?... L'abnégation, le dévouement... Poussière!

Les intérêts matériels et l'argent, voilà le fond.

Il faut un pouvoir fort, fût-ce celui de Cartouche, à la réaction monarchique qui s'est rassise partout fièrement en Europe.

Et puis, on est las de révolution, de politicaillerie et de rêveries sociales. Le Phalanstère, l'Icarie, la Banque du Peuple, 93 même, tournent à la blague. Proudhon et Félix Pyat ne se sont-ils pas l'autre jour crêpé le chignon en pleine Assemblée!... Et voilà les apôtres, les saint Mathieu, les saint Luc du nouvel Évangile!

24 décembre 1848. — J'ai assisté depuis quelque

temps à plusieurs séances importantes de l'Assemblée nationale, et je reste convaincu que le parlementarisme, comme le suffrage universel, malgré toutes les apparences de la justice et de la raison, est constamment détourné de son but par l'intrigue et les dessous de la politique, et demeure une duperie et un escamotage perpétuel.

1er janvier 1849. — La réforme postale, vainement proposée et poursuivie depuis 1845, quand on l'expérimentait déjà utilement en Angleterre, avait enfin été décidée au mois d'août dernier par l'Assemblée nationale, — gros bon point à son actif, — et part d'aujourd'hui même, avec le timbre à taxe uniforme de vingt centimes pour toute la France et l'Algérie.

C'est la correspondance démocratisée et mise à la portée de tous les pauvres diables, au grand profit même du trésor public, on a beau dire, puisque le nombre des lettres va centupler du coup, car c'est avec les nombres qu'il faut compter désormais pour tout.

29 janvier 1849. — Au commencement de janvier, nous avons joué une petite comédie de J. Barbier, *Bon gré, mal gré.*

Cela a réussi tout doucettement.

La presse du lundi m'a pourtant été très favorable.

Mais il est triste qu'on ne puisse pas se rendre à soi-même un compte exact de ses progrès ou de ses reculs. Presque toujours on se croit pareil; il en est de l'esprit comme du corps. Mais l'esprit n'a point de vêtement qui lui devienne jamais trop large ou trop étroit,

et pourtant, à coup sûr, chaque jour apporte, au moral comme au physique, son gain ou sa perte; et c'est surtout dans notre art fugitif que manque tout point de comparaison. On ne vit que par l'estime des autres; il faudrait donc s'y soumettre presque aveuglément. Je le disais bien, c'est triste.

25 février 1849. — Encore un rôle fait pour moi, m'avaient dit M. de Musset et Augustine Brohan, et dans une pièce non encore publiée, qui m'échappe de par le droit d'ancienneté (singulier droit pour un rôle jeune), et qui passe à Régnier, mon chef d'emploi.

Ma consolation, c'est que la pièce *Louison* est vraiment faible, même si ce n'était pas du Musset.

Mais c'est égal, c'était du Musset, au moins pour un soir, en face du public littéraire.

Je suis donc encore une fois très vexé, sans le laisser paraître plus que pour *l'Aventurière,* bien entendu.

22 mars 1849. — Nous avons joué, dans la représentation de retraite (?) d'Anaïs, une petite comédie en vers, toute délicate, d'un ancien soldat du train, oui, d'un hussard à quatre roues, Armand Barthet, excamarade d'Afrique, *le Moineau de Lesbie,* où Mlle Rachel remplissait le premier rôle. La salle était superbe, mais c'est un guet-apens de donner une première après minuit, et je ne sais trop si la pièce pourra se relever d'un ennui pareil. J'y jouais, assez mal, un assez mauvais « Manlius ».

2 avril 1849. — Mlle Mante vient de mourir. C'était un fort beau talent; un premier comique femme.

Si Mlle Anaïs s'en va tout de bon, la semaine est malheureuse pour le théâtre.

6 avril 1849. — Comédiens du théâtre de la République.

Sociétaires : MM. Samson, Ligier, Geffroy, Régnier, Beauvallet, Provost, Brindeau, Leroux, Maillart; Mmes Desmousseaux, Anaïs-Auber (?), Noblet, Rachel, Aug. Brohan, Mélingue, Denain.

Pensionnaires : MM. Mirecour, Mainvielle, Riché, Maubant, Got, Raphaël Félix, Fonta, Chéry, Bouchet, Delaunay, Chéri-Louis, Micheau, Mathien, Pougin, Bertin; Mmes Thénard, Mirecour, Worms, Rimblot, Rebecca Félix, Judith, Bonval, Allan-Despréaux, Luther, L. Bertin, Favart.

19 avril 1849. — Est-ce que la Comédie-Française achève son engloutissement? Mlle Rachel vient d'obtenir un immense succès dans une pièce de pacotille de MM. Scribe et Legouvé, *Adrienne Lecouvreur.* Si, après avoir livré déjà pieds et poings liés son vieux répertoire à un sujet unique, d'une grande valeur sans doute, mais impossible en fin de compte comme pivot régulier d'une aussi grande machine que la nôtre, on va se mettre encore à la discrétion d'un caprice, d'un mal de gorge ou d'un congé, avec des pièces et des succès de commande, l'art est perdu pour longtemps, l'art littéraire surtout, sans contredit.

Oui, je le soutiens, malgré l'enivrement passager

d'une série de recettes, on vient d'entrer là dans une voie déplorable. *Adrienne Lecouvreur* et le choléra sont à Paris.

Moi, je rame pitoyablement dans cette galère. Je figure en comparse dans un mauvais acte, parodie du vieux foyer du Théâtre-Français, ce qui ne fait qu'augmenter ma trop juste mauvaise humeur.

4 mai 1849. — Aujourd'hui, par un temps superbe, fête de la République, revue, flammes de Bengale, verres de couleur, feux d'artifice, surtout relâche à notre théâtre. J'en suis ravi pour ma part, car depuis cinq jours, nous répétions rue Mogador, chez Mme Allan, au diable, et nous jouions chez Pleyel, dans un concert pour les pauvres, un proverbe inédit de M. Alfred de Musset (?), *On ne saurait penser à tout,* qui n'est en réalité qu'un mouchoir démarqué de Carmontelle. Et comme tout ce beau zèle n'a d'autre but qu'un tour de faveur et quelques sous à gagner pour l'auteur du Théâtre-Français, je puis bien un peu hausser les épaules et me réjouir d'être quitte de cette piètre corvée, au moins pour aujourd'hui.

13 juin 1849. — Voilà encore une fois Paris en ébullition et peut-être vont se renouveler quelques-unes des scènes de l'autre jour.

Et au milieu de tout cela, le choléra va bellement son train. Déjà en quelques heures, trois camarades, Roguin, Riché, Saint-James ont été enlevés.

Ah ! c'est par un temps pareil que l'on comprend l'égoïsme fatal de notre pauvre nature. En voyant

passer chacun emportant avec soi son petit ressort, sa triste mécanique vivante, sans que le détraquement subit de son plus familier voisin, de son parent même, attaque au vif votre propre mouvement, on est bien forcé de se dire comme sur le champ de bataille : Chacun pour soi, le hasard pour tous!

20 juin 1849. — Le choléra est en décroissance, on l'espère, et voilà pourtant le canon des Invalides qui en salue une des dernières et des plus regrettables victimes : le maréchal Bugeaud.

Grosse perte pour le parti de l'ordre.

21 juin 1849. — Comme de raison l'on a dû prendre un comique à la place de ce pauvre diable de Riché, dont j'aurais peut-être un peu de la mort à mettre sur ma conscience, car il était tout détraqué d'envie par avance, et les déceptions artistiques ont parfois de ces effets assassins.

C'est donc Louis Monrose que l'on est allé chercher à l'Odéon, où il avait une position importante, justifiée d'ailleurs par de l'intelligence, des goûts littéraires même et une réelle notoriété. Mais, plutôt qu'à provoquer le rire, son aspect sinistre semble l'avoir prédestiné à attaquer les diligences. Aussi, sauf aveuglement de ma part, je me fiche de lui presque aussi pleinement que de Riché. Je crains seulement du cabotinage et quelques coups sournois de vieille camaraderie sociétaire en faveur du fils de son père.

26 juillet 1849. — L'ordre va régner en Europe

pour quelques années au moins, car il y a toujours lassitude d'action après tant de sang répandu.

Ah! tout a marché logiquement. La féodalité monarchique et propriétaire, un instant ébranlée partout, a pris son temps pour réagir à tout prix, et de toutes parts, contre les à-coups révolutionnaires et socialistes. Mais elle a réagi; c'est fait.

10 août 1849. — Nathalie, oui l'ex « Fille de l'Air » des Folies, l' « Eugénie Grandet », du Gymnase, récemment encore la belle fée en maillot des « Pommes de terre malades » et de « la Poudre-Coton » au Palais-Royal, est maintenant engagée à la Comédie-Française pour les grandes jeunes premières. Quelle odyssée! Quelle Circé tout de même!

Énergique, violente, vibrante et d'une impudeur hautaine qui, du moment qu'elle veut, ne doute point d'être voulue.

C'est Augier qui, dans nos coulisses, a subi son premier feu, qui m'a mené chez elle, en plein luxe, dîner, luncher, que sais-je? Et j'étais des deux parts le confident des tiraillements, des brouilles, plus intimement à mesure, au milieu des convives de toutes provenances, femmes richement entretenues, ou complaisantes pauvres, cabotins des vieilles relations suspectes, journalistes de théâtre et littérateurs posés ou d'avenir probable : Théophile Gautier avec C. Grisi, ou bien Alexandre Dumas père et fils par exemple, deux contraires, mais si contrairement spirituels tous deux, tous deux avec leur maîtresse, le père avec Isabelle Constant, jeune blonde, le fils avec Mme Ponsin, grosse brune. Tout un monde de haut fumet et fai-

sandé au possible, au milieu de griseries qui permettent mal la réflexion.

16 octobre 1849. — Boulanger a remporté le prix de Rome, et l'atelier qui avait remis de semaine en semaine les études de plein air, s'est enfin rendu cette année pour quelques jours à Barbizon.

Quoi de plus beau d'ailleurs que les paysages d'automne au Bas-Bréau, aux gorges d'Apremont et à Franchard! Quoi de plus sain qu'une chasse à l'aurore à travers le brouillard perlé dans la grande plaine de Chailly!

Et Barbizon ne vaut-il pas Marlotte, sinon mieux?

Quant aux peintres de séjour, Rousseau, Millet et Ch. Jacques peuvent bien remplacer pour une fois Henri Murger et sa bohème.

Voilà de bonnes journées libres de tout... Et personne n'a parlé politique.

18 octobre 1849. — Après bien du marchandage, et malgré plusieurs petites crasseries de certains du comité en faveur de Louis Monrose, je suis rengagé pour l'année prochaine à cinq mille francs d'appointements fixes. Avec les gratifications possibles et les étrennes probables, cela constitue donc six mille francs au bas mot.

Je m'étais juré de ne point passer plus de cinq ans pensionnaire, mais la révolution s'est mise en travers et notre travail de réorganisation intérieure n'est pas achevé. J'en serai peut-être pour une année de temps en plus, parmi les tâcherons.

Je me proroge, voilà tout. Il s'agit de ne plus céder quand sera venu pour moi le moment opportun.

12 novembre 1849. — Avant-hier, première représentation du *Testament de César*, grande machine à spectacle, taillée, ou plutôt déchiquetée en plein Shakespeare, par M. Jules Lacroix, et anonymement, en dessous à cause de ses créanciers, dit-on, par Alexandre Dumas.

Il y a pourtant de belles parties, certes, et de bons vers, mais en dehors d'un prologue assez original, où je jouais un bouffon (?) de César, qu'on égorgeait à la cantonade après dix vers, et un bout de chanson, la pièce n'a réussi que faiblement.

22 novembre 1849. — Un coup d'État ministériel, présidentiel même, provoqué par la « Grande », vient de replacer violemment le Comité sous un Directeur souverain, lequel directeur est M. Arsène Houssaye. De là, colères, protestations, procès et branle-bas général. Mais, après tout, la chose ne risque que d'être bonne pour les jeunes.

10 décembre 1849. — La nouvelle administration a repris *la Coupe enchantée* de La Fontaine avec la jeune troupe. J'ai joué le rôle de Thibaut assez passablement, mais la presse m'a fait une telle mousse que l'esprit cabotin de la maison s'est soulevé du coup. Jusqu'à M. Samson qui ne me rend plus mon salut, et crie à l'ingratitude et à l'intrigue!... Intrigue... de ma part. C'est trop fort!

13 décembre 1849. — Je note quelques souvenirs et observations théâtrales et artistiques sur l'année qui va finir.

Rien, hélas! au Théâtre-Français. Je commence par lui, car je n'ai jamais compris pourquoi l'Opéra, théâtre de musique et de danse, de sens, en un mot, bien plus que de pensée, envahi d'ailleurs presque toujours par des maîtres étrangers, gardait le premier rang dans les programmes officiels de notre pays. Au Théâtre-Français donc, rien en vérité, puisque tout s'y en va maintenant vers la raison commerciale de « la Grande ».

S'il y a eu mouvement littéraire, c'est plutôt à l'Odéon, dernièrement, *François le Champi*, paysannerie fausse, mais assez forte, de Mme George Sand ; et avant cela, qui le croirait? aux Variétés : *la Vie de Bohème* de Murger, arrangée par ce fou de Barrière.

La Marâtre, en mai, au Théâtre-Historique, avait signalé un évident progrès dans le faire théâtral de M. de Balzac. Mais comme *l'Aventurière*, qui a réussi à peine chez nous, il y a dix-huit mois, était d'une bien autre portée! Nous allons donner ces jours-ci une *Gabrielle* du même Émile Augier. Je ne connais que certaines parties de la pièce, car on a fait quelques façons pour la recevoir, et elle a été très remaniée, mais j'ai bon espoir.

Venons à l'Opéra. C'est vers le mois d'avril qu'il a donné *le Prophète*, de MM. Scribe et Meyerbeer, composition magistrale. M. Roger et Mme Viardot surtout y font toujours brillamment concurrence au « Ballet des Patineurs », comme dit notre pince-sans-rire de Cham, dans une de ses récentes parodies au fusain. M. Duprez donne sa représentation d'adieu par *Otello*,

mais en partant, le grand chanteur va doter l'Opéra-Comique d'une jeune élève, Mlle Miolan, déjà remarquable.

Restent les Italiens qui ont rouvert avec M. Ronconi. Je ne suis pas de ceux qui font semblant de s'amuser aux « Bouffes », mais je reconnais en lui un incontestable comédien, aussi frappant par la vérité de ses types que Mlle Alboni était frappante par sa voix phénoménale, quand j'ai entendu *Sémiramide* au mois de décembre 1847.

Parlerai-je d'un monsieur Darcier, sorte de bohème puissamment doué et organisé, qui après avoir chanté *le Pain* et autres guitares révolutionnaires, au Club du passage Jouffroy, exécute maintenant dans un vaste estaminet, à la même place, des chansons de Pierre Dupont, *les Louis d'or*, *la Mère Jeanne*, etc... et des siennes aussi, ma foi ! devant un auditoire enthousiaste, à qui l'on fait renouveler la consommation toutes les heures. C'est canaille et démocratique au possible. N'y a-t-il point là une pente vers quelque forme théâtrale pire encore pour plus tard ?

Le Caveau, les goguettes et les cafés des Aveugles... sur une grande échelle ? — *Di omen avertant !*

Quant à l'Exposition des beaux-arts, elle a eu lieu cette année dans les Tuileries, vides encore de rois. Mais en dehors d'une *Pénélope* en marbre, de M. Cavelier, presque un chef-d'œuvre, on n'y a guère remarqué que le *Labourage nivernais*, de Mlle Rosa Bonheur, quelques toiles de genre de MM. Leleu et Diaz, une *Danse de Bacchantes* de M. Gleyre et la *Naissance de Pindare,* de mon ami Picou.

J'ai été, moi, positivement amoureux d'une petite

étude du *Colysée,* par M. Corot, le paysagiste des fumées. Cela ne coûtait que quelques centaines de francs, grâce à l'intermédiaire d'un ami commun, et l'auteur voulait tout de bon me la donner. Un artiste gratté à la bonne place est vraiment plus généreux qu'un roi ; mais un artiste tenté doit être plus délicat encore, et je ne me suis pas laissé faire.

20 décembre 1849. — Je ne m'amuse que faiblement, et n'ayant pas grand'chose à faire, je fais pas mal de sottises dans ce monde banal et trop facile où nous vivons.

Ah ! comme les souffrances mêmes du devoir et du sacrifice sont plus saines que l'affadissement des heures perdues!

Mais la paresse, les appétits et la volupté étant l'éternel dessous de notre triste race humaine, elle y court et s'y vautre. Même chez les meilleurs, la volonté n'est que l'accident, et ne s'émouvant guère que devant les besoins matériels, le travail et l'action commencent par un effort pénible. Si l'on n'est pas entraîné dans un mouvement voulu par les autres, il faut se hausser le cœur pour vouloir...

Mais passé vingt-cinq ans, un homme se doit au respect humain, et il se fait temps que j'avise...

13 janvier 1850. — Il y a dans la machine théâtrale un certain nombre de rouages laissés dans une ombre ingrate par l'artiste et par l'auteur : les décorateurs, par exemple, et les faiseurs de costumes ; mais le régisseur surtout, le metteur en scène, ce conseilleur inces-

sant des répétitions, cheville ouvrière de l'ensemble, qu'on ne paraît entourer d'abord, à huis clos, d'attention, de soins, que pour l'enterrer ensuite, après succès, sous un oubli profond.

Or, à mesure que le théâtre est devenu matériel, pour ainsi dire, qu'on a fait appel à tous les effets d'à-côté, ce rôle souterrain du régisseur s'est étendu, les comédiens, aidés dans leur paresse et servis dans leur vanité, ont moins appris le métier.

C'est par les théâtres de genre, par le Gymnase principalement, où le directeur, M. Montigny, siégeant en maître à l'avant-scène, a maintes fois poussé de là sa troupe à la victoire, que cette transformation de travail préalable est arrivée jusqu'à nous.

Aussi l'importance du régisseur est-elle capitale aujourd'hui, et ce poste plus que délicat exigeant une finesse d'allure et une autorité morale à quoi ne suffisait plus l'aimable et futile Charles Desnoyers, on est allé prendre aux Variétés M. Dubois-Davesne, jadis artiste, puis auteur dramatique, ami intime de Béranger et d'Émile Souvestre, comme eux sérieux, honnête et bienveillant.

15 janvier 1850. — Pour l'anniversaire de la naissance de Molière, M. Arsène Houssaye avait trouvé ingénieux de commander hâtivement à Alexandre Dumas je ne sais quelle rapsodie d'intermèdes, mêlés à la reprise de l'*Amour médecin*, et où l'on tâchait de ressusciter le public probable assis sur la scène, au jour de la première représentation.

On vient de jouer ce soir même cette improvisade, ou plutôt cet enfantillage. Je faisais là dedans une

espèce de Pourceaugnac-goujat, qu'on appelait la Truffardière.

Le mieux qui puisse arriver, c'est qu'on n'en reparle jamais.

10 février 1850. — Hier, samedi gras, *l'Avoué par amour,* petite pièce en vers d'un ami de collège, E. Cottinet. Mauvaise pièce en bons vers, qui va passer plus vite encore que celle de là-dessus, car déjà nous ne devons plus la rejouer. C'est dommage, car j'y remplissais un rôle passable.

24 mars 1850. — Hier, première représentation de *Charlotte Corday,* drame en vers de mon ami Ponsard.

Je n'y jouais que la scène épisodique du « Citoyen orateur », mais je trouve la pièce aussi belle par places que n'importe quoi de Corneille; ce qui n'a pas empêché le public blasé et souvent hostile du premier soir, d'écouter presque tout avec une froideur plus qu'injuste.

Il est vrai que « la Grande », toujours attentive au vent capricieux du succès, fort peu tourné chez nous vers les choses républicaines, avait préalablement fait défection au premier rôle.

C'est donc Mlle Judith qui a fini par jouer Charlotte Corday, mais, malgré sa réelle intelligence, dans des tons un peu ternes, vu le manque de force nécessaire.

M. Geffroy a été remarquable dans le personnage de Marat.

26 mars 1850. — M. Alexandre Dumas, dans la commission d'enquête sur la liberté des théâtres, devant le Conseil d'État, vient de retourner à sa façon le fameux « paradoxe du comédien ». Niant tout bonnement le travail et l'école, car c'est au Conservatoire surtout qu'il en a, il rapporte tout à l'auteur et au metteur en scène, opérant sur certaines qualités primordiales d'un sujet quelconque.

« Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » — Donnez-moi, dit-il, n'importe quel garde municipal, quel garçon de boutique, et je lui ferai jouer n'importe quel rôle !... »

C'est fort bien ; mais alors pourquoi engagez-vous M. Mélingue à votre Théâtre-Historique?

Qui veut trop prouver...

On n'est pas plus hâbleur que ce grand Soulouque !

31 mars 1850. — L'Académie vient de blackbouler M. Alfred de Musset, ou du moins il n'a obtenu que cinq voix, et l'élection, faute d'une majorité suffisante sur n'importe quel nom, a été reportée au mois de novembre.

La postérité s'étonnera sans doute, mais les contemporains ne savent que trop pourquoi.

Le soir même, au foyer de la Comédie, n'a-t-il pas, moi présent et embarrassé de l'aventure, poursuivi M. Ancelot, un de ses juges du matin, en lui criant d'une voix pâteuse : « Tenez, voilà cent sous ! C'est un bon prix pour votre vote. Vous me le donnerez la prochaine fois. »

M. Ancelot ne vaut guère, sans doute, sous certains rapports... Mais M. de Musset valait-il là beaucoup plus ?

14 avril 1850. — Plusieurs choses théâtrales à noter :

D'abord, vers le milieu du mois de mars, nous avons donné à la Comédie-Française *le Carrosse du Saint-Sacrement,* pris tout cru dans les œuvres de Mérimée.

Et rien ne prouve mieux que le théâtre est un art spécial, inaccessible souvent aux plus grands esprits. M. Mérimée, d'ailleurs, en avait eu conscience, car tout en s'étant laissé faire, il n'a jamais paru aux répétitions, et je ne l'ai vu qu'une fois chez lui, — assez sec et guindé, — pour mon petit rôle de secrétaire intime, avec M. Arsène Houssaye.

Une autre preuve et bruyante — de cette impuissance relative, — vient d'être donnée ces jours-ci par M. de Lamartine. Il a fait jouer un *Toussaint Louverture* à la Porte-Saint-Martin, avec Frédérick Lemaître par-dessus le marché ; et si tout n'a pas culbuté, tout est resté dans un ennui lyrique, ce qui est pis encore. La chute de *Tragaldabas* était plus vivante que cela.

Au Gymnase, au contraire, une petite prestidigitation polissonne de M. Scribe, *Héloïse et Abélard,* réussissait à merveille, et aussi *le Courrier de Lyon* à la Gaîté, par M. Siraudin et je ne sais qui... mais des hommes de théâtre, tout est là, et interprété fort bien par MM. Lacressonnière (le faux et le vrai Dubosc), et Paulin Ménier surtout, qui a grandi là de vingt coudées.

Ce *Courrier de Lyon* vivra théâtralement plus que n'importe quel *Toussaint Louverture* ou quel *Carrosse du Saint-Sacrement.*

21 avril 1850. — A un dîner mensuel des anciens

rédacteurs du *National*, je me suis trouvé vis-à-vis d'un homme que ses écrits d'un bon sens aigu et sa vie notoirement originale m'avaient donné depuis longtemps la curiosité de voir, l'auteur des *Guêpes*, M. Alphonse Karr, en ce moment de passage à Paris, car il habite, jardine et pêche au Havre.

C'est un rude mâle et pas gêné.

Ce qu'il sait de choses et comme il en parle avec indépendance et clarté!... J'ai passé là sous le charme une des soirées les plus intéressantes de ma vie.

29 mai 1850. — Nous avons joué ce soir une pièce en deux actes de M. Léon Gozlan, *la Queue du chien d'Alcibiade*. C'est assurément un paradoxe fort vif, et un dialogue spirituel, mais avec cela du mauvais goût et peu de mesure. En résumé, presque pas de succès. J'y figurais pour ma part dans une longue utilité...

Et c'est enfin demain que je serai définitivement sociétaire. Si je ne le suis pas à l'unanimité, même sans demande, je serai vexé, j'en conviens; mais je le serais bien davantage, vexé, si je ne l'étais pas du tout, sociétaire!

Quelle fuite alors! et le plus tôt possible!... Mais où?... L'heure est suprême.

31 mai 1850. — Je suis effectivement nommé sociétaire, à l'unanimité.

Reste à vider la question du temps déjà fait comme pensionnaire, car le récent décret supprime le temps pour la retraite. Je m'occuperai de la chose qui peut avoir un jour son importance.

Roles joués par moi à la « Comédie-Française », du 1er avril 1845 au 31 mai 1850, donc pendant tout le temps que je suis resté pensionnaire (cinq années) :

1. Figaro, du *Barbier de Séville*, 8 fois.
2. Scapin, des *Fourberies*, 4 fois.
3. Hector, de *Madame de Lucenne*, 7 fois.
4. Mascarille, des *Précieuses ridicules*, 9 fois.
5. L'Intimé, des *Plaideurs*.
6. Sganarelle, du *Médecin malgré lui*, 8 fois.
7. Alain, des *Héritiers* (la première pièce de mon premier début), 9 fois.
8. Trissotin, des *Femmes savantes*, 8 fois.
9. Gros-René, du *Dépit amoureux*, 15 fois.
10. Crispin, du *Légataire universel*, 7 fois.
11. Crispin, des *Folies amoureuses*, 4 fois.
12. Basile, du *Barbier de Séville*, 17 fois.
13. Ergaste, de *l'Ecole des maris*, 14 fois.
14. Ricaldo, de *la Femme juge et partie*, 5 fois.
15. Laflèche, de *l'Avare*, 16 fois.
16. Coletet, de *Corneille et Rotrou* (ma première création), 13 fois.
17. Petit-Jean, des *Plaideurs*, 10 fois
18. Don Ricardo, dans *Hernani*, 16 fois.
19. Paris, de *la Cigue*, 7 fois.
20. L'Apothicaire bègue, dans *Pourceaugnac*, 8 fois.
21. Sylvestre, des *Fourberies de Scapin*, 4 fois.
22. Périnet, de *la Chasse aux fripons*, 11 fois.
23. Tapin, de *la Fille du Régent*, 15 fois.
24. Pasquin, du *Jeu de l'amour et du hasard*, 2 fois.
25. Lucas, du *Médecin malgré lui*, 10 fois.
26. Alain, de *l'École des femmes*, 6 fois.
27. Loyal, de *Tartuffe*, 11 fois.
28. Saint-Adèle, des *Préventions*, 5 fois.
29. Tout-à-bas, du *Joueur*, 2 fois.
30. Pierrot, du *Festin de pierre* (en vers), 1 fois.
31. Jodelet, des *Précieuses ridicules*, 5 fois.
32. Cliton, du *Menteur*, 1 fois.
33. Mascarille, du *Dépit amoureux*, 7 fois.
34 Quinola, de *Don Gusman*, 16 fois.

35. Lubin, de *George Dandin*, 4 fois.
36. Grégorio Dembiza, du *Nœud gordien*, 15 fois.
37. Mercure, de *l'Ombre de Molière*, 7 fois.
38. Gros-René, du *Cocu imaginaire*, 2 fois.
39. Purgon, du *Malade imaginaire*, 2 fois.
40. Brid'oison, du *Mariage de Figaro*, 5 fois.
41. Crispin, de *Crispin rival de son maître*, 7 fois.
42. Clarke, de *Notre fille est princesse*, 12 fois.
43. Duperron, des *Héritiers*, 2 fois.
44. Antoine, dans *Un Poète*, 4 fois.
45. Vadius, des *Femmes savantes*, 3 fois.
46. Le Président, dans *la Fausse Agnès*, 3 fois.
47. Langely, de *Marion Delorme*, 12 fois.
48. Octave, de *Scaramouche*, 10 fois.
49. Dubois, du *Misanthrope*, 2 fois.
50. Brunel, de *Pour arriver*, 8 fois.
51. Flamand, de *Turcaret*, 4 fois.
52. Frontin, dans *le Mari et l'Amant*, 1 fois.
53. Olivier-le-Daim, de *Louis XI*, 3 fois.
54. Turlupin, de *la Marinette*, 16 fois.
55. Thomas Diafoirus, du *Malade imaginaire*, 2 fois.
56. Napoléon Bouvard, dans *le Puff*, 20 fois.
57. Calliclès, de *Thersite*, 7 fois.
58. Lubin, des *Fausses confidences*, 3 fois.
59. Antoine, dans *la Marquise*, 6 fois.
60. Dominique-le-Possédé, 10 fois.
61. L'Abbé, dans *Il ne faut jurer de rien*, 54 fois.
62. Fabricio, dans *le Bachelier de Ségovie*, 5 fois.
63. Roger, dans *le Vrai club des femmes*, 6 fois.
64. Le marquis d'Héricourt, de *Bon gré, mal gré*, 12 fois.
65. Gerbeau, dans *Une Double Leçon*, 10 fois.
66. Picard, dans *le Bourru bienfaisant*, 1 fois.
67. John, dans *le Jeune Mari*, 9 fois.
68. Pourceaugnac, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, 4 fois.
69. Manlius, dans *le Moineau de Lesbie*, 16 fois.
70. Dupont, dans *les Rivaux d'eux-mêmes*, 7 fois.
71. Marcel, de *Louis XI*, 13 fois.
72. Grapin, dans *Brueys et Palaprat*, 5 fois.
73. Lépine, dans *le Legs*, 6 fois.
74. Germain, dans *On ne saurait penser à tout*, 9 fois.

75. Francisque, du *Mari à bonnes fortunes*, 5 fois.
76. André, du *Comité de Bienfaisance*, 4 fois.
77. Gillot, dans *le Manteau*, 3 fois.
78. Guillaume, de *la Mère coupable*, 5 fois.
79. Valentin, de *l'École des vieillards*, 4 fois.
80. Pierrot, de *Don Juan* (en prose), 5 fois.
81. Deschamps, dans *les Étourdis*, 4 fois.
82. Un Guichetier, dans *les Deux Hommes ou un Secret du monde*, 6 fois.
83. Le Marquis, du *Joueur*, 6 fois.
84. Le bouffon Thersite, du *Testament de César*, 23 fois.
85. Thibaut, de *la Coupe enchantée*, 36 fois.
86. Jacques, dans *les Deux Célibats*, 11 fois.
87. La Truffardière, dans *les Intermèdes de l'Amour médecin*, 2 fois.
88. Clément, de *l'Avoué par amour*, 1 fois.
89. Martinez, dans *le Carrosse du Saint-Sacrement*, 9 fois.
90. Un Citoyen orateur, dans *Charlotte Corday*, 17 fois.
91. Jean, de *Bertrand et Raton*, 8 fois.
92. Louis, dans *la Queue du chien d'Alcibiade*, 10 fois.

Pendant que j'étais pensionnaire, j'ai joué 92 rôles, dont 27 créations (?).

27 juin 1850. — Voilà Mlle Rachel en route encore une fois à travers la province, et pour trois mois, dit-on, comme l'année dernière, où en quatre-vingt-dix jours elle a joué quatre-vingt-onze fois, quand on a tant de mal, alors qu'elle est à Paris, d'obtenir d'elle deux représentations régulières par semaine.

Quelle âpreté et quelle fatigue terrible ce doit être pourtant! Partir avec une troupe composée en partie de sa famille, en partie de petits pensionnaires de la Comédie, qu'elle détourne ainsi de leur carrière normale, et empiler tout cela avec les paquets dans une diligence à son compte, où elle couche en travers du coupé, non sans y admettre au besoin, dit-on, quelque

mâle de la bande, déballer, puis remballer les costumes à chaque étape... et pas de trêve... Quelquefois deux représentations par jour, à dix lieues l'une de l'autre.

Alexandre Celles, notre secrétaire-souffleur, qui a été emmené ainsi pour faire la régie et remplir certains petits rôles, devait jouer Manlius, du *Moineau de Lesbie* le matin à Nevers et le soir à Moulins. Il était pris depuis deux jours d'un mal de gorge tenace, avec fièvre. Mais à force d'instances, il joue le matin en étranglant, ce qui n'empêche pas de l'embarquer tout de même pour le soir... Et Rachel avec sa sœur Sarah lui posent de leurs mains des sangsues pendant le trajet, sous la bâche de la diligence.

Quelle drôle de race! Et quelle légende déjà!... Le père et la mère Félix, avec six ou sept enfants, Sarah, Rachel, Raphaël, Rebecca, Lia, Dinah, et une autre peut-être encore, morte ou vivante... Tout cela, avant le coup de fortune de « la Grande », vivait à la diable dans un taudis de la rue Traversière-Saint-Honoré. Les enfants prenant un bain en famille, c'est Sarah qui la première en sortait cuite et rouge comme une écrevisse, et Dinah, une heure et demie après, violette de froid et claquant des dents. Raphaël, au mitan, avait pu, lui, prendre le bain tiède.

Le père, d'ailleurs, malgré son accent formidable, est un juif très fin, et remarquablement organisé de sa nature. Aussi a-t-il souvent donné des conseils, voire des leçons de théâtre à Judith, par exemple, leur petite cousine, et c'est elle qui m'a conté le fait. Elle répétait *Zaïre*.

— Za n'est bas mal. Mais vaut pli t'sensipilité. Regommenze.

— Mais, monsieur Félix, si je n'ai pas de sensibilité…

— J'te tis qu't'as t'la sensipilité… Regommenze.

— Non… Je vous dis que je n'en ai pas…

Là, le père Félix lui donne une forte claque, et la petite se met à geindre…

— Tu fois pien qu't'as t'la sensipilité!…

3 août 1850. — Hier, première représentation d'une pièce en deux actes de M. Édouard Plouvier, *Une Discrétion.* De l'esprit et du style même, mais tiré à quatre chevaux, ou à quatre cheveux, comme on voudra, et puis peu de pièce. Réussite honnête en somme.

J'y jouais un « Monicourt » passable, que j'ai tenu passablement.

4 août 1850. — Le public joue, en même temps que nous, un rôle considérable dans les pièces, en aidant aux mouvements, en soulignant les effets, en les indiquant même aux comédiens. Or, combien sont dans ce cas !

Une preuve, c'est l'adjonction que le théâtre s'est faite de la claque; et un fait vraiment comique, c'est que les comédiens — qui la paient en somme dans l'idée forcément avouée de diriger et de chauffer le public — sont les premières dupes de cette feinte duperie.

Ai-je entendu assez souvent un comédien, un peu lâché par ses Romains, dire en sortant de scène : « Les spectateurs sont gelés, je crois ? » — Ou bien, applaudi jusque dans les coulisses, rappelé au besoin (ce dont le public ne s'aviserait guère tout seul), s'écrier :

« Quelle bonne salle, ce soir ! »

8 août 1850. — Plus un artiste est hors de pair, en quelque art que ce soit, plus il a de puissance personnelle et géniale, — disons le mot, — plus ses défaillances sont profondes.

Ainsi M. David d'Angers, le sculpteur de *l'Enfant à la grappe*, de *Bara*, de *Philopœmen* et des médaillons du siècle, vient d'inaugurer dans la cour du Val-de-Grâce une statue de *Larrey*, et c'est au-dessous de tout..... Un assemblage de tuyaux de poêle, une fumisterie.

M. Alfred de Musset n'a-t-il pas fait *Louison ?*

M. de Lamartine publie une *Histoire de la Restauration*, et c'est bien inférieur à M. Vaulabelle.

Mlle Rachel avait repris en mai la Tisbe d'*Angelo*, et sa petite sœur Rebecca l'a mise dans sa poche.

M. Frédérick Lemaître a voulu jouer Oreste d'*Andromaque*, et Payel de *Gabrielle de Vergy*. C'était pitoyable.

Ah ! quand le génie se trompe, il ne se trompe pas à moitié.

Le talent acquis, seul, est toujours à peu près égal à lui-même; mais ce n'est que le talent.

1er septembre 1850. — Pendant les dix derniers jours du mois d'août, on a monté *Héraclite et Démocrite*, une pièce en deux actes, en vers, de M. Édouard Foussier, un de mes anciens camarades de collège.

La pièce, pleine de détails et de vers charmants, a été répétée et jouée un peu à la légère, bien malgré moi. Elle a pourtant eu du succès. J'y jouais un joli rôle, que j'ai réussi tout juste, à mon sens ; j'étais vraiment trop ému et mécontent pour cela. Dans tous les cas, j'aurai renoué affectueusement connaissance avec Foussier.

2 septembre 1850. — J'ai omis de noter deux gros événements du mois dernier :

La mort à Paris, le 19 août, de M. de Balzac, retour de Russie.

La mort à Claremont, en Angleterre, de notre ex-roi Louis-Philippe.

Il y en a un des deux qui est joliment plus mort que l'autre !

1er octobre 1850. — Aujourd'hui sonne ma vingt-huitième année.

Mon affaire est faite et mon avenir honorablement assuré, car ma position matérielle ne peut que s'améliorer en même temps que ma position morale. La sécurité donne une telle confiance, donc une telle force !

Et voilà déjà que les rôles m'arrivent !...

Si j'avais un peu plus de loisir, j'aimerais à profiter de ma nouvelle fortune et de ce qui me reste de jeunesse pour courir le monde, faire de l'art et du bric-à-brac, et mener enfin la vie un peu plus largement. Mais cependant il est indispensable de se serrer encore, sous peine d'hypothéquer mon lendemain, et de perdre ainsi l'indépendance relative du jour d'aujourd'hui.

16 octobre 1850. — Hier, première représentation des *Contes de la reine de Navarre.* Début de Madeleine Brohan, méchante pièce, bon succès. Four pour mon rôle à moi. J'avais tout prévu.

12 novembre 1850. — Decourcelle se marie. Encore un. Sera-ce bientôt mon tour ? J'aime à en douter. C'est

si facile de rester garçon et de continuer à tenir ses comptes en partie simple.

Et pourtant, est-ce beaucoup plus sage de traîner clandestinement par la vie un tas de chaînes plus ou moins... qui vous tiennent aux pattes, quand elles ne finissent point par vous tenir au cœur?

Le décret d'achèvement du Louvre, datant déjà de 1848, va enfin recevoir son exécution, et je dois déménager en décembre, moyennant indemnité.

Je vais m'installer rue de Rivoli, 14, devant le pavillon de Marsan, position superbe, vue sur les Tuileries.

22 décembre 1850. — Nous avons joué jeudi dernier un acte d'Émile Augier, *le Joueur de flûte.* C'est véritablement du bon théâtre, et des vers excellents, jeunes et bien frappés.

Mon rôle, à moi, le Carthaginois « Bomilcar », est passable; puis, selon la logique d'Horace Vernet, j'ai habillé cet excellent Arabe antique à la moderne, et j'étais aux anges. Un burnous sur les épaules, cela ne me rajeunissait-il pas de sept années?

J'avais oublié de noter, vers la fin de juin dernier, *le Chandelier* de M. Alfred de Musset, où je ne jouais qu'un rôle accessoire, et qui, d'ailleurs, était plutôt une reprise, puisque la pièce a d'abord été représentée au Théâtre-Historique en 1848, je crois.

Mais elle était sûrement beaucoup moins bien jouée qu'aujourd'hui. Mme Allan, M. Samson, et Delaunay surtout, y sont en effet remarquables ; M. Brindeau lui-même, à qui le rôle de Clavaroche va mieux qu'il ne semble le croire.

30 décembre 1850. — Toujours remise, l'Exposition des Beaux-Arts de cette année n'a été ouverte que ce matin au Palais National (?).

Rien ne m'y semble de première force, à première vue.

Les deux seules notes un peu nouvelles sont une *Malaria,* sorte de peinture rêveuse d'Hébert, qui ne manque pas de charme, et un *Enterrement à Ornans,* monstruosité voulue d'un certain Courbet, qui a évidemment une patte d'enfer et qui fait du Bonvin en très grand, en trop grand. Eugène Delacroix, Decamps, les Rousseau, Barrias, Muller, Troyon, Rosa Bonheur, et mes amis Gérôme et Schutzemberger y sont avec leurs qualités ordinaires, mais sans éclat particulier.

Dans la sculpture, Toussaint, Frémiet et Jacquemart.

19 janvier 1851. — J'ai enfin joué ce soir Figaro, du *Mariage,* et pas trop maladroitement; mais que de choses à y faire encore!... Je vais le repasser au coin de mon feu.

Pas moyen! Le vent souffle en tempête, et une cheminée en tôle du pavillon de Marsan vient d'arriver sur mon balcon avec un fracas formidable. Je me couche.

26 janvier 1851. — Hier, à l'hôtel de Castellane, un petit acte d'Augustine, intitulé *les Métamorphoses de l'amour* (M. Octave Feuillet n'est-il pas un peu de la chose?). Tous les vieux noms de France ont affecté de venir courtoisement déposer leur hommage au pied de cette coquetterie féminine.

28 février 1851. — M. Menjaud, retiré du théâtre depuis huit ans déjà, vient d'y donner la représentation de retraite à laquelle il avait droit.

C'est un Clitandre encore parfait, si parfait que les auteurs et la presse ont soulevé la question de sa rentrée.

Mais l'esprit cabotin et la jalousie des droits acquis se sont mis à l'œuvre et ont tellement piaillé que le charmant homme, avec sa nature conciliante et timide, se contentera de tirer une dernière révérence à cette porte qu'on lui referme durement au nez.

9 mars 1851. — Ce soir, que par hasard je reste chez moi, je suis tout désœuvré et regarde avec inquiétude l'aiguille de ma pendule en songeant à passer seul les cinq heures qu'il lui reste à tourner pour atteindre minuit.

Et pourtant, que de choses j'aurais à me conter au coin de mon feu!... Mes paresses mêmes, et mes fantaisies à travers tout; ma tête et mon cœur qui se battent perpétuellement, — sans se faire grand mal; et... que sais-je?

20 avril 1851. — E. Augier a fait un livret, *Sapho,* pour un monsieur Gounod, ancien prix de Rome, puis moine de passade, dit-on, mais d'un talent passionnant comme musicien, autant que d'une nature exubérante et puffiste comme homme. Ne m'a-t-il pas embrassé sur les deux joues la première fois que je l'ai vu chez Foussier!

On a joué son opéra ces jours-ci, et il a réussi hono-

rablement; moins pourtant que ne l'avait fait présumer la partition exécutée et chantée par lui, au piano, sans voix... mais avec quelle grâce !

18 mai 1851. — Mme Anaïs (Aubert) a obtenu dernièrement, par ordre, sa deuxième représentation de retraite.

Mlle Rachel avait plaidé, en 1849, pour avoir droit de s'en aller, et, l'administration supérieure aidant en secret, avait gagné son procès. Deux mois après, Mlle Rachel rentrait, par ordre, sociétaire, et se faisait gaîment donner part entière dans les bénéfices d'une année, où elle avait passé près de neuf mois sans jouer chez nous.

L'an dernier, en juin, Augustine, revenant de jouer un mois à Bordeaux, repartait immédiatement passer six semaines à Turin. Nathalie en faisait autant à Londres, puis à Alger.

Et qu'avait fait Judith quand elle était directrice *in partibus infidelium,* en 1847-1848?

Ah ! nos femmes vont bien !

Ayez donc de la conscience de métier devant un pareil coulage !

25 mai 1851. — Je viens de remplacer au pied levé, dans le rôle de « Grignon », de *Bataille de dames,* M. Régnier qui est parti selon son habitude annuelle pour faire une partie de la saison théâtrale à Londres. Presque aussi profiteur que les dames, celui-là !...

Me doutant de l'aventure, je n'avais presque pas manqué une seule des premières représentations, et,

quoique je n'aie eu que deux raccords incomplets, je savais fort bien le rôle et tout son mouvement; aussi l'ai-je réussi jusqu'à sentir en conscience que j'en ai expulsé le créateur, qui y était faible, eu égard à son talent.

Comme *Bataille de dames* est une pièce bien faite, courte, amusante et très bien jouée, surtout par M. Provost, Mmes Allan et Delphine Fix, elle restera longtemps au répertoire, et l'affaire me semble bonne, vu que le rôle de Grignon est excellent, bien de mon âge, et dans mes allures, quand il me plaît de badiner.

20 juin 1851. — Deux bouts de rôle qui m'ont encore haussé de deux crans dans l'opinion : « Tibia » des *Caprices de Marianne,* et le « Major » dans *la Fin du roman.*

J'ai fait de notables progrès depuis un an. Mes bonshommes se classent dans ma manière, et je sais quelquefois à peu près ce que je veux faire.

27 juillet 1851. — Cédant aux plaintes de la presse et des auteurs, un décret vient d'adjoindre à notre Comité de lecture, — hommes et femmes sociétaires, — un certain nombre de gens de lettres, triés sur le volet : MM. Naudet, Philarète Chasles, Émile Deschamps, Lefèvre-Deumier...

Un cautère sur une jambe de bois !...

Les auteurs refusés ne se plaindront-ils pas toujours ?...

Les femmes, oui, sont peut-être de trop dans le Comité. Bien que très finement impressionnables, elles

y apportent trop souvent de mesquines considérations personnelles, et même à ce dernier point de vue, on aurait pu restreindre les hommes.

31 août 1851. — Le 22 août, nous avons donné à la Comédie un *Mathurin Régnier* de M. Ferdinand Dugué. Cinq actes en vers passables, pièce quelconque. J'y jouais un « Passerat » de fantaisie, parmi les poètes de la Pléiade. Je m'en suis tiré assez gaiement. Mais tout cela ne marque guère.

Ce qui marquera, par exemple, c'est un arrangement en trois actes (par Adolphe Dennery, anonyme) du *Mercadet* de Balzac joué au Gymnase deux jours après.

Le tout un peu ratissé et vaudevillisé, mais admirablement mis au point du feu théâtre de Madame.

M. Geoffroy joue fort bien le rôle, dans cette donnée. Mais il est certain que *le Faiseur* dont M. de Balzac avait, d'une façon si cocasse et riant à l'avance de ses mots, lu quelque temps avant sa mort les quatre premiers actes à notre Comité, était d'une bien autre envergure.

N'importe ! c'est là une œuvre, et le coup a porté.

5 septembre 1851. — Quelle bête d'expédition ! J'aurais si bien pu y laisser ma peau !... N'importe ! autant l'avoir faite, car je ne recommencerai guère.

Hier jeudi, à l'Hippodrome, on devait, à la fin des exercices, enlever le ballon Godard avec deux amateurs et le gymnaste Thévelin.

Le public, dont j'étais, avait envahi l'arène et sui-

vait curieusement les hommes d'équipe, fort empêchés à maintenir les cordes, car le temps était mauvais, le ciel bas et le vent bourru, si bourru qu'un des amateurs ne se présenta point.

— Une place à louer ! criait vainement le directeur, ce grand banquiste d'Arnaud.

Puis m'apercevant : « Allons ! vous... à l'œil ! Jamais si belle occasion... Et en meilleure compagnie... Lord Pawescourt, que je vous présente. Pas un mot de français ! Allons, Got... »

Et bon gré, mal gré, moitié timide, moitié par gloriole, triple niais ! j'enjambai le panier... Mais voilà qu'à la suprême minute, un écuyer en uniforme bleu et en bottes s'établit à la place de M. Godard, qui avait changé d'avis, et nous partons subitement de travers en passant peu au-dessus de l'Arc-de-Triomphe.

Et nous montons, toujours à droite, jusqu'aux premières nuées, avec cette impression étrange que nous restons immobiles et que c'est Paris qui est pompé par en bas. La première couche de nuages une fois franchie, le jour redevient clair, en plein ciel, avec des brouillards qui courent, et le soleil là-bas, là-bas à gauche. Mais quel vaste silence ! Nous parlons tout bas, quand nous osons parler.

De temps en temps à travers une crevasse, dans les fumées, nous apercevons quelques champs alignés comme des morceaux d'étoffe sur une carte d'échantillons. La nuit commence à embrumer la terre.

Et chose étrange, le vide de dessous n'inquiète pas. Toute l'attention de l'oreille se concentre en haut sur le ballon, où détonnent des bruits singuliers, car le vent souffle toujours ferme et nous fait tourner sur nous-mêmes.

Voilà plus d'une heure que nous sommes partis. Il fait jour encore, mais dans une ville, là-dessous, brillent déjà quelques lumières... Quelle ville cela peut-il être? Dans tous les cas, il est temps d'atterrir.

Nous ouvrons la soupape au gaz et nous laissons pendre une ancre qui, peu après, nous accroche à un peuplier où la nacelle s'arrête. Mais au moment où nous essayons de la débrancher pour descendre jusqu'au sol... une vive secousse se fait sentir, la griffe de l'ancre est brisée, le ballon remonte avec une rapidité inquiétante, et nous reconnaissons avec terreur que l'Anglais n'est plus dans la nacelle. Il aura passé par le trou du panier pour se réfugier dans ce diable d'arbre!

Le fait sûr, à cette heure, c'est que nous avons déjà repassé les nuages et quand nous voulons dégonfler à nouveau le ballon, la soupape supérieure ne fonctionne plus... et c'est l'écuyer, un héros véritable et improvisé dont il faut consigner le nom : Auguste Toutain, qui monte résolument par les cordages, en faisant tout osciller à chaque pesée et nous crie de tirer la ficelle...

Or, la ficelle va si bien, à présent, que nous descendons grand train et que quelques papiers jetés pardessus bord remontent rapidement en l'air. Le vent s'est un peu calmé. La terre se rapproche à vue d'œil; nous entendons des voix; des paysans arrêtent le tout, et nous mettons pied à terre... Enfin! Où? Près de Château-Thierry! Et c'est le maire du pays qui nous reçoit à dîner. Et quel est ce maire? Un original à coq-à-l'âne, habitué de nos coulisses, M. de Tillancourt. Et reprenant avec nos agrès le train de neuf heures trois quarts, nous étions à minuit dans nos lits respectifs. Dire que j'en ai eu le cauchemar? Superflu.

14 septembre 1851. — Parti le 7 avec ma mère pour Lignerolles, je l'ai accompagnée dans un voyage charmant jusqu'à Lisieux et le Havre, où elle a pris aujourd'hui le chemin de fer pour rentrer à Paris. Elle était ravie, et me ravissait moi, la chère femme. Ce soir, je suis logé à Sainte-Adresse, et de la fenêtre à côté de laquelle j'écris, je ne vois que les arbres tout noirs et la mer mystérieuse qui papote doucement sur la grève. La lune éclaire de toutes ses forces, et le temps ne cesse d'être merveilleusement beau.

Je suis allé voir M. Alphonse Karr dans son jardin et jusque dans sa barque; j'ai grimpé les falaises, j'ai visité Etretat, Yport, Fécamp, j'ai humé l'air et la brume marine à grandes gorgées, et je rejoue ce soir même (27 septembre 1851).

9 novembre 1851. — La Comédie-Française tiendrait, je crois, un beau et très légitime succès avec *Mlle de la Seiglière* (où, par parenthèse, M. Samson est de première force), si les politiciens et les bavards flanquaient enfin la paix à notre pauvre Paris! Mais point.

On crie tellement aux quatre coins de l'horizon que l'Assemblée et le Pouvoir exécutif ont de plus en plus peine à s'entendre.

3 décembre 1851. — Ce matin, au réveil, la rue de Rivoli me semblait d'une physionomie bizarre, et en traversant la place des Pyramides pour aller déjeuner chez mes parents j'ai vu sur les arcades des affiches blanches adressées au peuple et à l'armée.

Louis-Napoléon s'est donc décidé ! Il y a coup d'État. Les choses en effet ne pouvaient pas durer. Deux jours plus tard, c'est lui qui eût été à Vincennes.

Que va-t-il arriver ? La pièce est en l'air !...

31 décembre 1851. — Parbleu, s'ils ont gagné ! 7 439 216 oui.

Et le chiffre était su à Londres avant d'être officiel à Paris. Quels jolis coups de Bourse vont encore se mitonner pour les hauts malins, pour les gens de la bande, avec le nouveau et merveilleux câble électrique entre Calais et Douvres !

4 janvier 1852. — La partage des bénéfices de fin d'année pour 1851 a été de deux mille huit cents francs par part entière. Comme je n'ai qu'une demi-part, c'est donc quatorze cents francs pour moi ; mais comme on laisse moitié aux fonds sociaux qui s'accumulent jusqu'au jour de la retraite sans porter intérêt qu'à la Société, je n'ai touché aujourd'hui que sept cents francs.

Plus mes appointements mensuels de cinq cents francs. Plus onze feux (cent dix francs).

Je suis dans l'opulence.

Le 1er janvier, un *Te Deum* a été chanté par décret dans toutes les paroisses de France, en même temps qu'à Notre-Dame de Paris, pour le premier jour des dix nouvelles années du Président de la République, et ce soir je vois un tas de lumières dans le pavillon de Marsan. C'est donc que vous seriez aux Tuileries

déjà, mon Président? Et il n'y a pas six ans, vous étiez au fort de Ham!...

Avec quelle plate impudence et quel mépris d'elle-même, ce qu'on appelle l'opinion publique accepte les coups de force bien menés, ou les faits accomplis.

17 janvier 1852. — MM. Arsène Houssaye et Nestor Roqueplan ont combiné une série de représentations communes entre la Comédie-Française et l'Opéra, et ils ont commencé hier rue Le Peletier par *le Bourgeois gentilhomme*, remonté, dit l'affiche, comme à la représentation de Chambord, devant Louis XIV.

Et d'abord cela n'est pas vrai. La musique de Lulli, curieuse, mais peu amusante pour des oreilles d'à présent, est réorchestrée par M. Auber. Puis, à la scène du souper, Mme Laborde a chanté en italien *les Variations de Rode;* enfin on a dansé au premier et au quatrième acte deux pas quelconques de je ne sais quelle partition.

Des intermèdes et du ballet des nations, pas de nouvelles.

La cérémonie turque est seule bien réglée, et Merly, artiste d'un talent très divers, chante et mime drôlement le Muphti.

Mais la salle de l'Opéra est disproportionnée pour la comédie, les effets portent mal, ou autrement.

Bref, malgré une fort belle recette, c'est une tentative avortée sans doute, j'ai cru voir cela à la mine de M. Samson, de Mme Desmousseaux, d'Augustine et de tout le monde.

5 février 1852. — Après bien des alternatives, et

grâce seulement à la protection de M. de Morny, Alexandre Dumas fils est parvenu à faire jouer, au théâtre du Vaudeville, sa *Dame aux Camélias*. Et il lui avait fallu passer d'abord sous les fourches caudines de M. Antony Béraud pour l'arrangement (?) de la pièce.

Est-ce croyable, avec l'influence qu'il devrait tenir de son père, avec l'incontestable valeur qu'il a déjà lui-même et qu'il porte dans ses yeux, et surtout devant le grand succès qui couronne la chose !

Je sais bien qu'on a dit que l'œuvre était immorale.

Beaucoup moins, sûrement, que *Manon Lescaut*.

Et puis, la Censure nous la fiche belle avec sa moralité. Le roman, ou plutôt l'histoire, car c'est bien l'histoire de Marie Duplessis, que Dumas avait écrite — de Marie Duplessis, que nous avons tous connue et plainte, — était certes beaucoup moins poétisé, et aucun lecteur au monde ne s'était avisé de s'indigner. La pièce a été bien jouée par mon ami Fechter et aussi par Mme Doche, et par Gil-Pérez. C'est un triomphe et je m'en réjouis. Voilà un homme littéraire de plus. La graine levait peu depuis quelque temps.

26 février 1852. — On vient de jouer, à la Comédie-Française, une *Diane* d'E. Augier, cinq actes en vers, avec Mlle Rachel, MM. Régnier, Geffroy et Delaunay, dessins de Meissonier, décors de M. Cambon.

L'effet a été molasse. Louis XIII et Richelieu, avec un drame de convention à côté, mettent évidemment à la gêne ce manieur de robuste comédie.

21 mars 1852. — L'autre jour on jouait à l'hôtel du

comte de Castellane un fragment du *Misanthrope* et je ne sais quel acte de tragédie. Ce que je sais bien, c'est que je jouais, moi, avec Fix, une petite saynète d'étudiant à étudiant, *la Comédie à la fenêtre*, par M. Arsène Houssaye.

Je n'avais pas pu me refuser à notre administrateur, qui d'ailleurs est un aimable homme. Mais que ces déplacements me déplaisent, surtout devant le public à falbalas du noble faubourg !

Ce qu'il nous faut, ce qui me plaît, c'est nos vraies planches, le vrai public, et une vraie œuvre à servir ou à défendre.

23 mars 1852. — Il y a dix jours, au convoi du pauvre Armand Marrast, je me suis trouvé coude à coude avec l'ancienne bande du *National*, et avec tous les décavés d'à présent... Quel triste jeu de bascule que les carrières politiques... quand on ne trahit pas !

11 avril 1852. — L'Exposition des beaux-arts est ouverte au Palais-Royal (cette fois) depuis le 1er avril. Mais un décret a décidé qu'à l'avenir les Expositions auraient lieu dans un palais spécial qu'on va construire aux Champs-Élysées sur la place du Carré Marigny.

Rien dans l'Exposition de cette année ne me paraît fort saillant, en dehors d'une sculpture de M. Barye (*Jaguar dévorant un lièvre*), chef-d'œuvre, et d'une *Jeanne d'Arc* de M. Rude.

Beaucoup de grands peintres n'ont rien envoyé. M. Delacroix d'abord, que son admirable et nouveau

plafond à la galerie d'Apollon, enfin restaurée, doit avoir forcément retenu. Rien de MM. Ingres, Delaroche, Decamps, Flandrin, Diaz, Ary Scheffer, Gleyre, Robert-Fleury, ni même de Rosa Bonheur.

Une grande machine, habile comme toujours, de M. Horace Vernet (*Entrée des troupes françaises à Rome*), un joli tableau de mon ami Schutzemberger, *Printemps*, un *Temple*, de Gérôme, une *Comédie humaine*, d'Hamon; un beau paysage de Courbet (*les Demoiselles du village*), un Gendron, *Tibère à Caprée*, puis Coignet, Bonvin, Couture, Rousseau, Corot, Pils, etc... et le dessus du panier habituel.

Dans la sculpture, je note *Un Comédien*, assez réussi, de mon collègue M. Mélingue, qui a pris au sérieux son boniment de la Porte-Saint-Martin, dans *Benvenuto Cellini*. C'est toujours louable de montrer un double talent.

25 avril 1852. — L'Opéra-Comique a donné ces jours derniers une *Galathée* en deux actes très réussie, de plusieurs de mes amis de la jeune École étrusque (cela s'appelle ainsi), Michel Carré et J. Barbier, pour les paroles, Victor Massé pour la musique, et Gérôme, pour les dessins, costumes et décors.

Mmes Ugalde et Weirthember, MM. Sainte-Foy et Mocker, sans oublier M. Émile Perrin, jeune peintre que la camaraderie républicaine a fait naguère directeur subventionné, ont aussi leur juste part dans ce succès.

7 mai 1852. — Mme Desmousseaux, une artiste de

race, puisqu'elle était fille de Baptiste aîné, vient de donner sa représentation de retraite, après quarante ans de services à la Comédie-Française. C'était et ç'avait été toujours une duègne incomparable.

Son bénéfice a été brillant. M. Samson jouait le rôle de « Tartuffe », pour la première fois. Mais il n'a rien eu de fort remarquable. Tartuffe est d'un ronron assez facile, en somme, pour que tout le monde y soit passable, mais d'autant plus difficile pour une note vraie et nouvelle.

23 mai 1852. — Reprise de *la Surprise de l'amour.* Madeleine Brohan et moi, nous y avons de jolis rôles. Mais y a-t-il de vrais jolis rôles dans une pièce vraiment faible ?

Nous n'avons donc guère plus à y gagner que feu Marivaux.

6 juin 1852. — M. A. de Musset a prononcé son discours de réception à l'Académie. Enfin !...

Il avait de belles palmes vertes à son habit tout neuf, mais le discours était bien terne et décidément tout cela sied assez mal à *Mardoche.*

Pourquoi tenir tant à l'Académie, quand on est si fort au-dessus ? Mieux vaut ce que M. Houssaye appelle très justement le quarante et unième fauteuil.

20 juin 1852. — Ponsard vient de donner un *Ulysse* à la Comédie-Française, avec des chœurs de Gounod.

C'est Gounod qui a réussi.

Mais quoi! Le public aime mieux la sauce que le poisson, surtout quand on s'avise d'aller le pêcher dans l'Homère. Et pourtant quel admirable roman que l'*Odyssée*!

Mais en voilà un, Homère, qu'on accepte immortel de confiance... Combien, dans une salle, en ont lu deux cents lignes seulement, fût-ce dans Bitaubé?

N'en est-il pas de même pour Shakespeare, quelquefois, jusque dans les feuilletonnistes, qui l'admirent à la toise. Et de Sophocle, donc, et d'Aristophane?

Je me suis amusé l'autre jour, après un grand dîner chez Augustine, à faire bavarder Alexandre Dumas sur le théâtre grec... Quelle salade d'Eschyle et d'Euripide, mon doux Jésus! Et quelle ignorance crasse sous cette outrecuidance de chic!

Après tout, qu'a-t-il besoin d'être érudit, puisqu'il est Alexandre Dumas?

5 septembre 1852. — Demain matin je pars pour une course probable en Suisse ou sur le Rhin, n'importe où. J'ai besoin de remuer et de changer d'air; mes attaches à Paris me gênent aux entournures, et on n'a d'ailleurs pas besoin de moi au Théâtre en ce moment.

25 septembre 1852. — M. Arsène Houssaye, notre administrateur, pour bien affirmer ses tendances « Jeune France », avait dès l'abord ouvert nos coulisses et notre foyer aux peintres, aux poètes et aux journalistes de tout poil, à la bande de *l'Artiste* principalement, et nous avons le soir la société fré-

quente de MM. Fioupaux, Ricourt, Gaiffe, Faustin Besson, Chaplin, Dumaresq, etc., etc... Banville et Philoxène Boyer, couple presque inséparable, d'allure confite et cocasse, aimables du reste, et bien élevés.

1er octobre 1852. — J'ai trente ans. Je n'ai plus que dix années de jeunesse et d'intelligence active à mon service. Il faut donc frapper juste et ferme, ou je reste à perpétuité un homme de troisième plan.

J'ai conscience que l'affaire se décidera bientôt.

17 octobre 1852. — Le Prince-président, après son voyage officiel d'un mois à travers la France, vient de rentrer dans sa bonne ville de Paris.

Les seules choses à noter, c'est qu'à Bordeaux il a dit ces mots lapidaires : L'Empire, c'est la paix ! — qu'à Amboise, il a mis Abd-el-Kader en liberté (ça, c'est bien), — et qu'à la gare d'Orléans, il a embrassé le vieux roi Jérôme... et M. de Morny... L'heureuse famille !

J'ai aperçu le cortège traversant le jardin des Tuileries. Louis-Napoléon était en avant d'une manière décente, au petit galop de chasse. Il avait un beau cheval et monte bien.

23 octobre 1852. — Il y a eu hier, chez nous, représentation de gala : *Cinna* ou *la Clémence d'Auguste* (en place du *Médecin malgré lui*, annoncé d'abord), *Il ne faut jurer de rien,* où joue Mlle Théric (ceci cache un mystère), et *l'Empire, c'est la paix*, cantate en vers, de M. de Banville, je crois, dite par Mlle Rachel, toute la

troupe présente et Mlle Théric, en vedette, à droite, du côté de la loge Princière, avec sa belle couronne en toc des Contes de la Reine de Navarre.

Les blagueurs ont remarqué que l'ordre des titres sur l'affiche donnait l'assemblage suivant :

« *Cinna, l'Empire, c'est la paix! Il ne faut jurer de rien.* »

2 décembre 1852. — L'Empereur est Empereur. Le nouveau plébiscite du 21-22 novembre l'a confirmé avec 7 824 189 oui. Il n'a pas pu résister au vœu de la France, cet homme!

Toute la différence, en vérité, c'est que Saint-Arnaud, Magnan et Castellane sont nommés maréchaux de France, — il leur devait bien cela, — et que Louis-Napoléon signe désormais Napoléon III.

15 décembre 1852. — Ah! la différence, la voilà encore : C'est que, comme son oncle (?) l'Empereur I, l'Empereur III va jouir d'une liste civile, officielle, de vingt-cinq millions, avec les biens et les diamants de la Couronne;

Que la future impératrice aura un douaire, les princes de la famille impériale une dotation de un million cinq cent mille francs, et que M. Fould, juif rénégat, devient ministre de la maison de l'Empereur, notre ministre par conséquent, à nous autres, redevenus comédiens ordinaires de Sa Majesté.

3 janvier 1853. — J'ai joué depuis deux mois deux

rôles tout différents, qui m'ont fait assez d'honneur : « Sir Frédérick Dumple », jeune premier comique élégant, dans une pièce en trois actes de Mélesville, *Sullivan*, comédie-vaudeville. Une scène de demi-ivresse a surtout été bien réussie, quoique difficile.

Puis, le 23 décembre, « le capitaine Beaudrille », un capitan-goujat, dans *le Cœur et la Dot*, de mon cher Félicien Mallefille, dont j'ai été heureux de servir l'œuvre honnête et vigoureuse, mais inégale.

Le type, bien qu'un peu de grosse fantaisie, a été arrangé assez adroitement par moi pour la poétique du parterre, ce qui, soit dit en passant, est surtout la grande vérité au théâtre.

Je viens d'être nommé membre du comité administratif et augmenté de mille francs; ce qui me met à huit mille francs.

9 janvier 1853. — Hier, présenté chez M. le marquis de Custine pour assister à une lecture de M. Philarète Chasles, j'y ai dîné en compagnie fort aristocratique, et curieuse, polie, insolente, et bienveillante.

Le prince de Montécart, tête maigre et compassée, cravate blanche et raide, dix croix en brochette, entrepreneur de finesses école Talleyrand, racontait ce mot que lui avait dit M. de Metternich : « Mettez devant vous subitement une femme toute nue, qu'est-ce qu'elle songera d'abord à cacher?

Je n'ai pas à le dire... Mais sûrement l'endroit d'elle-même qu'elle croira défectueux » !

13 janvier 1853. — L'autre jour un ukase ministé-

riel avait prescrit dans tous les théâtres subventionnés l'abolition absolue de la claque.

Si c'est chose possible, entre les vanités d'une part, et l'intérêt de l'autre, la mesure est bonne, et certes l'intention du moins, — quoique plusieurs de mes collègues ne craignent pas d'affirmer que le public a besoin de ce stimulant, et que c'est d'ailleurs un repos et un point d'orgue nécessaire.

Mais voilà que ce soir, l'Empereur, venant au théâtre, est entré dans sa loge sans qu'un seul vivat se soit élevé du parterre.

Ah! quel four, mes amis!... La claque était rétablie du coup.

25 janvier 1853. — Dans la scène première de *l'Impromptu de Versailles*, Molière dit, d'une façon curieuse et compétente, sa pensée sur les imitations théâtrales; et de son temps déjà, il avait réduit ce badinage à sa juste valeur : « Un trait adroitement grossi de certains défauts d'un artiste connu, dans quelque partie d'un de ses rôles. »

Or, chose à remarquer, les imitateurs professionnels sont en général des exécutants d'ordre inférieur. Autrement, que leur coûterait-il d'imiter de pied en cap leurs modèles jusqu'au succès final?

« Parfait! mon jeune ami, je me reconnais presque, disait le vieux tragédien Lafon. Pourquoi ne joues-tu donc pas ainsi, quand tu joues pour ton compte? »

Il est pourtant une imitation plus pénétrante, plus large, beaucoup plus rare, celle-là, qui enveloppe un

original entier pour le transporter au théâtre, en l'incorporant au personnage à représenter.

Pour ma part, j'en ai fait récemment la preuve dans le sir Frédérick Dumple, de *Sullivan*, avec un décalque presque trop frappant, de M. A. de M... dont Augier et Decourcelle s'amusaient tant ensuite à me faire continuer indéfiniment à la ville la charge improvisée, façons, tics, voix, langage et jusqu'au tour d'esprit, oui, jusque-là, si outrecuidant qu'il semble, à moi, de le dire.

Rien ne me serait-il plus facile aussi que d'être Prudhomme, tant que je le voudrais, aussi bien que Prudhomme lui-même, qui me disait si drôlement l'autre jour : « Ah çà ! tu m'imites mieux que moi-même. »

Quant à Frédérick Lemaître, j'en userais parfois bien volontiers en scène, dame ! car je le tiens à miracle. Mais comment démarquer suffisamment pour mon profit de comédien un type encore si connu de tout Paris ?

Et puis, en résumé, ce genre même d'imitation, amusant par boutades, n'étant que du prestige et du faux art,... le plus sûr de beaucoup, et le plus digne, est de s'évertuer à tirer tout de son propre fonds, en incarnant au mieux possible le rêve du poète, avec le sien.

En fait d'imitation théâtrale, le mieux est d'être imité.

1er février 1853. — Cette nuit, je dormais du sommeil agité que donne le café quand on n'en a plus l'habitude. Or, le soir même j'avais entendu de la musique de

Membrée, et refait un tas de vers de pacotille, sur des monstres mélodiques à sa façon. Rentré chez moi, l'oreille pleine encore d'harmonies confuses, moitié veille, moitié songe, je mis sur un air, fort distinct alors pour moi, et longtemps, longtemps, des paroles qui m'enchantaient... Et le plus étonnant, c'est que ce matin, à mon réveil, je me les rappelle et puis les écrire presque couramment. Les voici :

Hachisch

J'ai rêvé! mon rêve était hirondelle...
Fuyant la bise, et la neige, et l'hiver,
J'ai traversé la campagne et la mer...
Libre toujours, et cependant fidèle.
Voici venir les fleurs et les longs jours;
Hôte attendu des enfants et du maître,
A l'angle aimé de la même fenêtre
J'ai retrouvé mon nid et mes amours.
Libre exilée,
Et par monts et par vaux
Je suis allée
Vers des printemps nouveaux.

J'ai rêvé. Mon rêve était demoiselle...
Ailes de gaze et corselet changeant,
Sur l'eau sans plis de ce beau lac d'argent
Mon vol brisé s'élance et se morcèle...
Sous le soleil et ses chaudes torpeurs
On sent dormir et soupirer la terre...
Seule je bouge en ce lieu solitaire,
Goutte d'azur flottant dans les vapeurs...
Chimère ailée,
Demoiselle des eaux,
Prends ta volée,
A travers les roseaux.

J'ai rêvé : Mon rêve était étincelle...
Tourbillonnant en folle, chaque soir,
Avec mes sœurs, au fond de l'âtre noir...
Mais tout à coup deux feux viennent s'unir
Me réveillant du sommeil magnétique...
Et me voilà étincelle électrique,
Fille du ciel, reine de l'avenir.
Subtile flamme
Qui glisses dans les airs,
N'es-tu pas l'âme...
L'âme de l'univers?

Et comme elles allaient bien avec l'air!

Malheureusement, je ne puis en écrire la musique, et la mélodie en reste perdue pour mes derniers neveux.

18 février 1853. — On vient de jouer *Lady Tartuffe,* une comédie —est-ce bien une comédie? — de Mme E. de Girardin. En tout cas l'œuvre est touffue et méritoire pour une femme qui n'avait encore donné chez nous que *Judith* et *Cléopâtre*, deux tragédies assez enfantinement ambitieuses.

Mais enfin, Mme de Girardin est aussi l'être éminemment spirituel et parisien qui s'appelle le vicomte de Launay, et elle devait arriver à quelque peinture vraie ou tout au moins spécieuse de la vie d'à présent, de la vie féminine surtout; c'est ce qui a lieu dans plusieurs parties, quand elles ne sont pas un peu trop poussées au noir.

La scène-récit de la jeune fille, au quatrième acte, par exemple, est vraiment excellente, et a mis en lumière une toute jeune débutante, Mlle Émilie Dubois, qui a de rares qualités de grâce et d'ingénuité.

La pièce est d'ailleurs montée, pour cette maréchale du journalisme, avec tous les égards réclamés par la Presse, et notre tête de troupe ne s'y est point marchandée, à commencer par Mlle Rachel, puis Mme Allan, MM. Samson, Régnier, etc., etc.

Mais on a beau dire, et chanter victoire dans les feuilletons, — parbleu! — au fond de mon âme, je ne crois pourtant pas que cela aille bien loin.

6 mars 1853. — Je crois qu'il en ira tout autrement pour le succès, à l'Odéon, de *l'Honneur et l'Argent*, comédie, oui, comédie en cinq actes, en vers, de mon ami Ponsard, que notre nouveau comité hybride de lecture avait eu la sottise de recevoir à peine à correction. Il y a un second acte surtout et un quatrième, véritablement enlevants. Puis la pièce est bien jouée. Ce triomphe nous tape en plein sur le nez, et c'est justice.

8 mars 1853. — M. Bayard est mort subitement dans une fête qu'il donnait chez lui.

L'auteur du *Mari à la campagne*, du *Gamin de Paris*, de *Mathias l'invalide*, etc., etc., était sûrement, avec MM. Mélesville et Dumanoir, un des meilleurs lieutenants de la division Scribe et Cie. Il savait admirablement le théâtre, et, comme mouvement scénique, il valait au moins le maître.

Mais sa forme et son style étaient encore plus imparfaits.

Voilà pourquoi l'école dite littéraire, qui ne sait pas le premier mot de notre art, qui n'en parle qu'avec

d'autant plus d'aplomb, nie tout à trac les dramaturges et exècre leurs succès.

Le jeune Gaiffe ne disait-il pas dans son dernier feuilleton :

« Quand M. Scribe donnera-t-il donc son bal ? »

Les haines politiques ne baveraient pas mieux.

20 mars 1853. — C'est une chose digne de remarque qu'il m'ait fallu arriver jusqu'à trente ans, pour commencer à prendre une maîtresse au sérieux et ne plus la regarder, ce que jusque-là j'avais fait avec une inconscience absolue, comme une femelle tout simplement, et un être tellement au-dessous de l'homme, que sa personnalité m'échappait. Des égards, des soins, des prévenances, je n'y avais jamais songé vraiment au delà de ce qui touchait la stricte délicatesse, et je n'en voulais pas autre chose que la satisfaction de mon saint égoïsme. En un mot, j'étais Turc là-dessus, mais d'une turquerie...

Je m'aperçois que ma vue et ma sensibilité changent un peu de ce côté...

Et cependant quelles autres femmes pour nous autres, que de galanterie courante? Et laquelle ai-je prise, en conscience? Je suis bien trop timide pour cela.

C'est elles qui m'ont pris. Il n'y a pas de fatuité là dedans. Oui, elles. Voilà le vrai, l'inexplicable... mais le vrai. Et j'en arriverais aujourd'hui à chercher dans ma maîtresse une valeur personnelle, en dehors de la beauté, et à rêver de lui donner mon dévouement en échange !... Se dévouer? Fort bien, si elle en est digne, tout à fait digne... Mais, mais.., ne nous emballons point !...

1er avril 1853. — Nous avons joué ce soir la première représentation de *les Lundis de Madame*, espèce de proverbe à observation un peu petite, de feu M. Allard, le directeur des télégraphes. La pièce, arrangée par M. Gozlan, a marché sans encombre, mais c'est tout. J'avais le rôle d'*Un monsieur* qui reste là tout le temps sans autre chose que bredouiller dogmatiquement quelques monosyllabes, et c'était fort difficile, mais j'ai réussi.

« Ce type... où donc? » me disait aux répétitions M. Gozlan, roulant ses yeux. « Étonnant : Comme ça, de chic?... Très étonnant!... Ai vu ça... quelque part... »

Parbleu! C'était lui.

Philiberte, trois actes en vers charmants, d'Augier, a réussi pleinement au Gymnase, la semaine dernière, sans avoir même daigné, celle-là, passer sous les fourches caudines de notre Comité. Et elle est bien jouée, très bien, par Mlle Rose Chéri. Ah! la Comédie-Française s'obstine à une série noire.

24 avril 1853. — M. Samson vient de donner avec éclat sa représentation de retraite.

En dehors des étoiles de l'intermède obligé, Mlle Rachel, son élève, Mme Plessy-Arnould, son autre élève, ingrate pardonnée, y jouaient *les Fausses confidences*. Et elle est encore en Russie... Mais sa présence soudaine, et son succès dans Araminthe, font subodorer qu'elle ne tardera guère à être de retour chez nous, par ordre.

Ce serait absurde comme discipline. Le beau scru-

pule au surplus, si c'était une bonne affaire. Nous ne sommes pas à cela près.

1er mai 1853. — Si le Ministre et sa division des Beaux-Arts continuent à se mêler de nos affaires intérieures, nous sommes fichus. Ne voilà-t-il pas qu'on parle de jouer trente fois par an le répertoire de Casimir Delavigne?

C'est stupide. Pourquoi ne pas s'en fier tout bonnement pour l'opportunité des spectacles, car tout est là en matière d'affiche, à l'administrateur? A l'avertisseur au besoin, qui bien mieux qu'un directeur des Beaux-Arts de rencontre, aurait le tact et le doigté de la chose?

A propos d'avertisseur, nous venons d'accorder la retraite au nôtre, à Marquet, l'ancien suisse à hallebarde. chargé jadis de faire retirer le chapeau aux visiteurs dans les coulisses, et qui avait su, en exploitant la paresse et la vanité des comédiens, se créer petit à petit un emploi de cantonade qui ne périra plus.

C'était d'ailleurs un type étrange, et très fin à l'occasion :

— Allons, messieurs, pour la belle entrée!...

C'était la dernière scène.

20 mai 1853. — Le congé annuel de M. Régnier vient de me faire jouer *le Mari à la campagne*, que j'ai indignement et platement raté à ma première représentation. Le rôle semble pourtant fait pour moi; je l'ai joué jadis avec succès, et devrais le bien jouer, le mieux jouer encore.

Alors quoi? Un peu de paresse peut-être!

22 mai 1853. — Cette fois on a transféré l'exposition des Beaux-Arts aux Menus-Plaisirs (faubourg Poissonnière). Pourquoi? Ah! c'est qu'on a eu besoin du Palais-Royal pour l'installation des Jérôme (de Westphalie). Mais on continue à creuser au Carré Marigny pour les fondations du Palais des Arts.

A noter : Un *Baiser de Judas*, de notre ami Hébert; le *Marché aux chevaux*, de Mlle Rosa Bonheur, remarquable pour une femme. Parmi mes camarades de l'atelier Fleurus, Hamon obtient un grand succès grâce à *Ma sœur n'y est pas*, et Gérôme un rang plus qu'honorable avec sa *Frise de l'Exposition universelle*, pour un vase de Sèvres.

Les Moissonneurs, de Millet, tableau sincère et vrai, trop vrai même pour le gros public.

Quant aux *Baigneuses*, de Courbet, c'est, quoique peint avec une réelle puissance, le comble du naturalisme cocasse, et cela ne devrait-il pas s'appeler plutôt : Avant le bain?

Meissonier — le capitaine des petits maîtres — y va cette fois encore d'un très fin *Liseur*.

Je ne veux parler que pour mémoire de la *Danse dans une posada*, de notre ami E. Giraud, de la bande Dumas et Cie, qui n'est jamais plus artiste que dans ses croquis lavés, quelquefois pour une simple indication de costume au théâtre.

J'allais oublier, à tort, deux paysages d'une profonde impression : *Vallée de la Touque*, de M. Troyon, et surtout l'*Étang de Gylieu*, par Daubigny. Quel calme, et quelle transparence!

Un dessin, très bien exécuté par Bida, *Un Convoi de recrues* (Égypte). Ce crayon-là vaut un pinceau.

Rien ne m'a réellement frappé dans les sculptures.

1er juin 1853. — Un bon pendant à la *Messe de l'Athée*, si Balzac était encore de ce monde.

L'autre matin, allant à la chapelle que Gérôme achève de peindre au cul-de-four de Saint-Séverin, j'ai aperçu dans le demi-jour de l'église déserte un monsieur priant près d'un pilier et qu'il me sembla vaguement reconnaître... Mais c'était si invraisemblable.

Je le dis pourtant à Gérôme, et une demi-heure après, descendant tous deux pour déjeuner chez quelque marchand de vin du voisinage, nous vîmes le même fidèle perdu dans sa prière?...

Or, c'était bien Nestor Roqueplan!... Le cynisme a de ces retours, et la foi de ces surprises.

Les convulsionnaires de Saint-Médard et le banquet de Mesmer du dernier siècle sont remplacés depuis trois mois par la table tournante et les esprits frappeurs, comme ils avaient remplacé jadis la magie, l'alchimie, les envoûtements, etc...

On ne voit plus que des tables tournantes. Les tables dessinent, les tables écrivent, les tables répondent... En fait de superstition et d'émulation gobeuse, on n'épuisera jamais le fond de la bêtise humaine.

Le gyroscope et les merveilleuses trouvailles de M. Foucault; une loi de la nature, on n'y pense seulement pas! La physique amusante, à la bonne heure! Voilà le sérieux. C'est à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences.

Il y a du reste une série d'êtres pour croire au surnaturel comme une autre pour échafauder l'impossible. Je ne serais pas éloigné de penser que c'est quelquefois les mêmes, et que certains magnétiseurs

et somnambulisants ont dû adopter le Phalanstère, l'Icarie et le Mormonisme. La logique de l'absurde, quoi! Et la superstition est plus vivace que la foi.

Après tout, pour être juste, peut-on rien nier absolument? Pourquoi ne croirait-on pas de Dieu ce qu'on croit de Robert Houdin?

29 juin 1853. — Seul de tout l'Institut, M. Mérimée vient d'être nommé sénateur, par décret. Ce serait donc vrai décidément que, vers la fin de la Restauration, on l'a appelé Prosper?

19 juillet 1853. — Je viens d'obtenir un mois de congé et peut-être saurai-je ensuite prolonger un peu la chose, car j'ai besoin d'une longue absence.

Mon cœur est triste, triste.

Et puis il s'agit de rompre avec ces deux années furtives et combattues. Cette vie en double, à côté, jour par jour, heure par heure, dans la même boutique, avec les mêmes tiraillements, sans confiance réciproque, sans avenir possible... Je n'en veux plus.

D'ailleurs, une chaîne de bagne brisée ne fait-elle pas deux délivrances?

Demain donc, avec Gérôme, je pars pour l'Allemagne, la Russie et l'Orient...

13 septembre 1853. — Voilà ma course finie, et dans des conditions excellentes. Gérôme a été un compagnon parfait. Si, comme je l'espère, il est du même avis sur mon compte, nous en demeurerons sûrement amis pour la vie.

D'autre part, ce que je fuyais se dérobait en même temps de son côté. Étrange sympathie!... Mais quoi désirer de mieux? Et j'ai retrouvé tout le reste comme je l'avais laissé. Le Théâtre-Français, les camarades, mes parents avant tout, Dieu merci.

Et là, à gauche de mes fenêtres, je vois le Louvre sorti de terre, la nouvelle rue de Rivoli qu'on bâtit, l'école des Beaux-Arts, de l'autre côté du quai... Et le 15 août, on a inauguré le tombeau de Napoléon Ier aux Invalides.

La politique intérieure est muette toujours. mais, en revanche, les affaires du dehors tendent à s'embrouiller, paraît-il.

20 septembre 1853. — Les notes de voyage que j'avais prises en courant n'étaient guère que la seule impression de mes yeux à peu près fixée, car je n'ai vraiment fait que voir, et en dehors de ma bonne foi tout peut être sujet à caution. Je voulais donc les mettre en ordre et les arranger à mon retour, mais j'y renonce; car je viens de lire *Constantinople* par Théophile Gautier. Ce que je pourrais dire y est dit, beaucoup plus même, et surtout mieux.

Seulement, où il admire, un peu quand même, à mon avis, il m'est arrivé quelquefois de hausser un tantinet les épaules. Mais il est certain qu'une simple course comme celle-là a pour effet immédiat de vous élargir et de vous redresser bien des idées, principalement en matière d'art.

Armes, tapis, bijoux, harnais, costumes, nous n'avons rien vu à Constantinople de si beau que le choix qu'on en transporte à Paris.

Et le Palais même du Sultan, le vieux Sérail, — je ne parle pas du nouveau, dont s'est chargé notre ami Dieterle, — oui, le vrai Sérail est orné en partie à la mode européenne, et garni par exemple d'un lot tout entier de pendules d'acajou et d'albâtre, à colonnes ou à musique, dont on ne voudrait plus chez nos portières.

26 septembre 1853. — Depuis mon retour je vis volontairement dans la solitude la plus complète. Comme je ne répète point et joue assez peu, je reste chez moi à lire et à écrire; et après avoir passé ma soirée dans deux ou trois théâtres, pour me remettre sur ce point au courant de toutes choses comme métier, je rentre vers minuit.

Voilà ma vie; et je ne veux plus en changer sciemment pour n'importe quelle sotte rosse, qui me dégoûte et m'embête par avance.

Mais j'ai le sentiment étrange que je vieillis. Je crois que c'est la première révolte de mon isolement qui me travaille. Et, en effet, quand la vie vers trente ans se classe ou se ralentit, et qu'on ne traverse plus le monde avec sa jeunesse tourbillonnante et égoïste, le besoin de se rattacher à quoi que ce soit pour l'avenir vous prend, le besoin sérieux et fatal de l'existence, le besoin d'un devoir...

1er octobre 1853. — Quoi de plus triste, de plus désillusionnant que de relire en tas d'anciennes lettres de femmes?...

Tant de paroles, tant de sentiments, si vifs, si palpitants alors, et qui sont si bien morts aujourd'hui...,

quand ils ne vous font pas rire... ce qui est plus lugubre encore.

On a bien raison de brûler tout cela.

A ce propos, Jeanne X..., la plus jolie certes du trio de grisettes qui figuraient l'autre année dans *Roger Bontemps*, au Vaudeville, s'est empoisonnée dernièrement à Bruxelles.

On s'empressait autour d'elle... On n'y comprenait rien... si jeune... si courue. Pourquoi mourir?

— Parce que la vie, c'est toujours la même chose, répondit-elle.

2 octobre 1853. — Bressant, qu'un engagement brillant allait rappeler du Gymnase en Russie, est retenu en France par un ukase de la façon de notre ministre à nous. Et il entrera sociétaire à part entière dans quelques mois. On a eu beau dire au Comité ! C'est un comédien aimable et plein de charme, bon compagnon d'ailleurs, et l'affaire pourra être avantageuse pour la Comédie-Française comme pour lui. Ce n'en est pas moins un précédent déplorable. Quand la porte s'ouvre officiellement à la faveur, tous les abus du monde ne tardent guère à y passer.

Et voilà déjà Mlle Rachel qui part pour Saint-Pétersbourg avec un congé de six mois ! Elle avait eu l'aplomb de demander une année. Six mois, c'est déjà excessif ; mais juive et femme, ne saura-t-elle pas se faire accorder en haut lieu le reste quelque jour ?

9 octobre 1853. — Une des critiques les plus couram-

ment faites contre la Comédie-Française était celle des décors et de la mise en scène, dont la tradition des pièces de répertoire autorisait jadis pleinement la simplicité. Le mouvement moderne et pittoresque venu du dehors, avec le romantisme et la fantaisie, nous a envahis par degrés, et la réforme de ce côté devient sérieuse et louable au fond.

Une autre critique s'adressait à notre musique; quand on avait dit en pouffant de rire : « L'orchestre du Théâtre-Français! » on avait tout dit. Et c'était un peu justice.

M. Arsène Houssaye s'est donc aussi préoccupé d'améliorer ce service, et dans ce but, il a donné un peu au hasard l'entreprise et la direction à un juif de Cologne, espèce d'original, qui pour se mettre à la mode dans la petite bohème de Paris, ne recule pas devant l'étrange réclame d'avoir le mauvais œil, Jacques Offenbach, violoncelliste et compositeur, joueur comme les cartes, garçon d'esprit, bouffon, et père d'une chiaulée d'enfants, que sa femme, un ange gardien, une Égérie, élève admirablement et chrétiennement, en dépit de la misère et de tout, dans un sombre entresol du passage Saulnier.

Je connais bien la maison.

11 novembre 1853. — Je viens de créer « Brillac » dans *Une Journée d'Agrippa*. Je voulais gagner un peu de notoriété avec un grand rôle dans une bonne pièce, un peu de moi. Je visais un coup double, mais tout a fait long feu.

Il y avait pourtant des situations et sûrement de bons vers.

Mais il faut convenir que l'ouvrage a été assez pauvrement joué par trois des principaux interprètes. Que vouliez-vous qu'il fît?...

24 novembre 1853. — Alexandre Dumas fils vient de donner au théâtre du Gymnase sa seconde pièce, *Diane de Lys*, et cela est encore un grand succès. Quel veinard!... Même avec le réel talent qu'il a.

Maintenant, est-ce aussi intéressant que *la Dame aux Camélias?* Non, peut-être. Beaucoup moins, à coup sûr. Mais les deux premiers actes sont vrais ; Taupin surtout, le raté, y est puissamment pris sur nature.

Et l'ouvrage est bien joué.

Bressant, notre prochain collègue, y rachète un rôle assez fade par une pirouette magistrale au moment du coup de pistolet. C'est plus commode que de jouer Alceste, mon bel ami!

1er décembre 1853. — On a représenté à la Gaîté une sorte de mélodrame militaire de mon camarade Arnault, destiné à faire attendre quelques jours un grand ouvrage monté avec Frédérick Lemaître.

Et il se trouve que *les Cosaques* vont faire toute la saison. C'est naïf et chauvin en diable... Mais les bruits de guerre avec la Russie sont tellement en l'air..., et le public est si gobeur même autre part qu'au boulevard du Temple!

Qui jamais pourra dire ce qu'il est capable d'avaler?

31 décembre 1853. — J'ai enfin eu dans *la Pierre de*

touche de MM. Sandeau et E. Augier, il y a huit jours, un vif succès d'artiste, et dans un rôle excellent. Malheureusement, à côté de parties d'une valeur comique et d'élévation incontestables, il y en a quelques autres languissantes ou même fausses, selon la poétique poncive du public qui se soucie fort peu de la vérité philosophique et n'est prenable en masse que par les gros sentiments de tous les jours.

Mais enfin, j'aurai, moi, tiré mon épingle du jeu.

Jusqu'ici j'étais un zéro plus ou moins bien placé; maintenant je passe à l'état d'unité.

Vers le commencement du printemps, Augier et Sandeau s'étaient installés près de Saint-Germain-en-Laye, à Fourqueux, dans une maison de campagne, pour y travailler ensemble de pied ferme, à deux pièces : *l'Héritier du Comte* et *la Revanche de Georges Dandin*.

C'est *l'Héritier du Comte*, en cinq actes, qui vient de tomber à peu près à la Comédie-Française, sous le titre longtemps cherché par nous deux Foussier, de *la Pierre de touche*.

Et les quatre actes de *la Revanche de Georges Dandin*, qui s'appelle aujourd'hui *le Gendre de M. Poirier*, iront peut-être réussir dans quelques semaines au Gymnase, où l'on en commence les répétitions.

A propos de cette dernière pièce, un détail assez drôle.

Les auteurs [illegible] vite en besogne, s'étaient distribué chacun leur part de scénario à exécuter. Or, un matin que j'étais allé à Fourqueux, Augier me lut ses deux premiers actes pendant que Sandeau, tou-

jours un peu lent et paresseux, à ce qu'il me disait (Augier), était en train d'achever là-haut les deux autres. Cette lecture finie, nous sommes montés dans la chambre de Sandeau, qui fumait tranquillement sa pipe.

— Eh bien ! vieux, lui dit Augier, l'ami Got est très content de ce qu'il vient d'entendre. Ne le laissons pas le bec en l'air... Lisez-lui donc vos deux derniers actes. Je serai bien aise de les entendre aussi.

— Mais... C'est qu'ils ne sont pas tout à fait sur pied... répond Sandeau.

— Bah ! qu'est-ce que cela fait !... Lisez, lisez quand même !...

Sandeau résiste encore avec douceur :

— Non... j'ai ma coquetterie... c'est trop du négligé...

Bref, les deux superbes cahiers, chacun avec son en-tête en belle ronde : Troisième acte... Quatrième acte, étaient encore tout blancs sur la table près de l'écritoire !

10 février 1854. — Bressant vient de débuter, — non, — d'entrer à la Comédie-Française et d'y réussir même, bien que l'effet ait été anodin, en somme. Il a toujours l'air de répéter généralement. Mais ce n'en est pas moins une excellente et sympathique recrue.

3 mars 1854. — La Comédie-Française a joué remarquablement une remarquable pièce de Mme de Girardin : *la Joie fait peur.*

Elle était en trois actes avant la lecture, avec un

rôle destiné à Mlle Rachel; elle n'est plus qu'en un acte à la représentation.

MM. Régnier et Delaunay, Mmes Allan, Dubois et Fix ont largement contribué à ce légitime succès. M. Régnier surtout.

11 avril 1854. — *Le Gendre de M. Poirier* a brillamment et justement réussi l'autre soir au Gymnase, comme je le pensais, plus même que je ne l'avais pensé; tant certains détails presque insignifiants à la lecture peuvent venir en relief à la scène quand ils sont bien rendus!

Témoin un petit vaudeville aimable, mais ordinaire en somme, *les Erreurs du bel âge*, qui depuis le mois dernier fait fureur aux Variétés, joué qu'il est à miracle par MM. Arnal et Numa.

En revanche, j'assistais hier, à l'Odéon, à l'égorgement de trois actes en vers, *la Taverne des Étudiants*, œuvre de début d'un tout jeune homme, étrangement vivace et doué, fils d'un marchand de soupe du quartier des Écoles. Il a eu peur d'attendre et s'est décidé pour l'Odéon avec une distribution pressée (Sardou). Pourra-t-il maintenant se relever d'une pareille chute, tout injuste qu'elle soit et n'en restera-t-il point découragé du coup? Ce serait dommage.

Mais voilà le danger des exécutions à mort.

19 avril 1854. — Ch. Landelle avait fait apporter dans notre foyer, vers la fin de février, avant de l'envoyer à l'Exposition, un agréable portrait de Mlle Fix.

M. Alfred de Musset, après l'avoir attentivement regardé, me dit :

— Vous allez beaucoup dans les ateliers; quel est le peintre de votre connaissance qui voudrait faire mon portrait?

— Tous, répondis-je.

— Lequel me conseilleriez-vous?

— Gérôme, Cabanel, Amaury-Duval, Hébert, G. Moreau, Chassériau...

Et après chaque nom, il faisait la moue.

— Mais celui qui a fait cela, Mlle Fix?

— Landelle? Je le connais... Il sera ravi. Seulement est-il de la force des autres?

— C'est égal! Voulez-vous lui en parler?

— Très volontiers.

Bref la commission fut faite, la chose convenue et un mois se passe.

Jeudi dernier Landelle m'écrit que je vienne voir le tout terminé, à son atelier de Chaillot, près de la barrière des Batailles. Le lendemain, au foyer, M. de Musset, l'œil un peu vague ce soir-là, me dit :

— Vous êtes allé voir mon portrait. Comment le trouvez-vous?

— Très bien... Peut-être un peu embellâtré... Mais très bien...

— Oui... Vous n'aimez pas cette peinture-là... vous!

Et il termine d'un ton sérieux et mauvais :

— Eh bien! c'est comme cela que je veux être vu, moi!

O poète! O postérité!

20 juin 1854. — Le Songe d'une Nuit d'hiver, deux actes en prose, de M. Édouard Plouvier. Cela se passe dans une Venise de fantaisie, avec pas mal de pré-

tention en dessous, mais pauvreteux, et joué sans grande foi par Augustine Brohan, Bâche, une espèce de Pierrot en habit noir, émigré pour quelque temps du Vaudeville, et moi-même, hélas!

Je n'en parlerais probablement point sans ce fait à côté que l'auteur, bohème endurci, sous des apparences aimables, m'écrivait il y a six semaines une longue lettre, fort bien tournée, ma foi! beaucoup mieux que sa pièce, et qu'il terminait, après un récit navrant, par la demande de quelques louis.

Or, j'ai récemment appris par plusieurs collègues en compassion que ladite lettre était une circulaire. Quel bizarre plaisir faut-il donc qu'on trouve dans cette chasse à la pièce de cent sous? Plouvier aurait fait sa lettre en nouvelle, pour une revue, qu'il en aurait à coup sûr tiré honorablement un prix égal, sinon supérieur.

Mais non! Il n'aurait pas eu l'indicible joie pour lui de la carotte tirée!

16 juillet 1854. — La pauvre Rebecca, l'une des sœurs cadettes de Mlle Rachel, est morte de la poitrine, le 1er juillet, à l'âge de vingt-cinq ans. Elle avait pour le théâtre certaines qualités inhérentes à la famille Félix, avec plus de sensibilité réelle.

Devant cette place vide on a rassemblé vite un comité, où se sont produites les candidatures de Mlles Fix et Favart.

Pour Mlle Favart, bien qu'elle offre de sérieuses espérances, la chose m'a semblé prématurée.

Mais ma sympathie personnelle pour Mlle Fix me portait à lui donner ma voix, qui se trouve valable en

l'absence de M. Samson, puisque je suis premier juge suppléant.

D'autre part, ma conviction sincère étant que cette jeune femme, toute charmante qu'elle soit, n'en a pour cela même que pour quelques bonnes années, j'ai opiné qu'on lui donnât des appointements exceptionnels, mais sans engager l'avenir pour dix ans, et même pour vingt sans doute, car on dirait vraiment qu'il devient plus difficile, surtout aux artistes femmes, de sortir de la Comédie-Française que d'y entrer.

Et malgré l'appui déclaré du ministre, M. Fould, Mlle Fix n'a pas obtenu la majorité de voix nécessaire.

Mais voilà qu'avant-hier soir, au foyer, M. Camille Doucet, en cravate blanche, m'a pris à part pour me dire officieusement qu'on allait le lendemain rassembler de nouveau le comité, et que si je ne modifiais pas mon vote, le ministre avait décidé que mon vote ne compterait pas.

— Eh bien ! ai-je répondu à M. Doucet, en qualité de directeur des Beaux-Arts, vous êtes tout porté pour annoncer officiellement à M. Fould que je donne dès à présent ma démission de membre du comité.

Bon débarras, au fond ! car on n'est presque jamais convoqué que pour des besognes pénibles, soit envers les auteurs, soit envers les camarades.

Il va sans dire que le lendemain Mlles Fix et Favart ont été reçues sociétaires.

20 juillet 1854. — On a toujours permis à l'Odéon de fermer l'été, sous prétexte de vacances des écoles. Mais l'Opéra lui-même, subventionné comme il est, ferme maintenant avec permission de l'autorité. Ah !

elle va bien, l'autorité! Et le Théâtre-Lyrique ferme aussi. Le Vaudeville et le Cirque viennent d'en faire autant; il est probable que tous les théâtres de Paris suivront cet exemple comme de simples théâtres de province.

L'occasion est trop belle de payer à demi-solde, ou même de ne pas payer du tout, les artistes pendant deux ou trois mois.

1er octobre 1854. — Avec quel intérêt passionné je suis depuis cinq mois notre armée d'Orient, sur la flotte d'abord, au Pirée, dans les Dardanelles, à Scutari, Bourgas, Varna, avec ses souffrances dans la Dobrutscha pour l'entrée en campagne, l'inconnu, la peste, les incendies, toutes les misères, dans ces beaux pays que j'ai encore au fond du regard!

La flamme troupière m'a repris tout entier. Chaque matin j'attends et j'ouvre fiévreusement le *Journal officiel.*

8 octobre 1854. — Quelle scie! Se remettre à trimer sur des répétitions pour un méchant rôle dans une longue comédie de M. Mazères, *la Niaise,* qui fait littérairement l'effet d'une gravure de mode de 1825 à des yeux d'aujourd'hui.

Rien n'est plus vieux que le chic d'antan. A preuve, M. Mazères en personne, ancien beau, duelliste politique, collaborateur par intimidation, ex-préfet, et candidat non moins perpétuel à l'Académie que M. Casimir Bonjour.

Quand la vie et la mort dialoguent là-bas à coups

de canon, allez donc prêter l'oreille aux répliques de M. de Bréchetanne et de M. de Salbry!

19 octobre 1854. — Depuis 1852, Mlle Rachel avait demandé et fait recevoir aux Français une *Médée*, de M. Legouvé. Et voilà qu'après avoir reporté la chose de délais en délais, revenant de Saint-Pétersbourg, elle refuse nettement de la jouer ! Mais M. Legouvé est un habile qui ne renonce pas facilement à ses alexandrins, outre qu'il est dans son droit, d'où procès d'abord. Que Mlle Rachel y prenne garde. Elle finira par lasser sa veine. Mettre les auteurs contre soi, c'est tenter le diable, et le diable est malin.

La Russie fait donc tourner la tête à tout le monde !

19 novembre 1854. — Les Russes avaient été repoussés en octobre par les Anglais, à Balaklava. Ils viennent d'avoir leur armée de secours écrasée par nous à Inkermann. Je croyais que c'était fait ainsi de la Crimée, ou du moins de Sébastopol, et pas du tout ! Sébastopol tient plus que jamais.

Nous raisonnions de cela tout à l'heure anxieusement chez moi avec un de mes jeunes camarades de pension, ex-normalien retour de l'école d'Athènes, à présent lancé dans la haute presse et qui a fait un livre très alerte et distingué, une sorte de pamphlet, dans le bon sens du mot, sur « la Grèce contemporaine ».

Il connaît donc mieux que moi sûrement un des côtés de la question et cette question d'Orient, sans doute.

— On n'envahit pas la Russie, me disait-il, comme Raousset Boulbon le Mexique, par un coup de flibustier. On n'entrera dans Sébastopol, vois-tu, que par des parallèles et des chemins couverts... si l'on y entre. Et Totleben a l'air de s'entendre à la terrasse tout aussi bien que nous.

— Soit! mon cher About, mais j'avais rêvé plus chevaleresquement les choses, et c'est dur, conviens-en, de s'en aller par bateaux à huit cents lieues, assiéger tous les Russes, les uns après les autres, s'ils le veulent, chez eux, l'hiver, derrière leur mur, dans leur garenne...

— D'où je conclus, répondit-il, que Raton avait décidément tort de tirer les marrons du feu.

31 janvier 1855. — On a trouvé Gérard de Nerval pendu à une grille obscène de la rue de la Lanterne...

M. Mallefille me disait en voyant la chose : « Pauvre Gérard! Il avait toujours vécu dans un rêve. Son corps le gênait... Il l'aura accroché là! »

C'était sinistre. Gustave Doré a fait là-dessus une de ses plus belles improvisations au fusain.

8 mars 1855. — Tout à coup la mort de l'empereur Nicolas! N'y a-t-il pas quelque chose là-dessous? Cette Russie est encore si tartare au fond !

Que va faire Alexandre II, le nouvel empereur, à titre de joyeux avènement ?

En tout cas, la chose ne peut être mauvaise pour nous, puisqu'elle ne peut être pire.

11 mars 1855. — Depuis un mois j'étais tenu par les répétitions journalières d'une pièce en trois actes, *les Jeunes Gens*, de M. Léon Laya, le plus consciencieux homme du monde, mais méticuleux en diable avec ses interprètes.

Je ne m'en plains pourtant pas ; c'était une distraction forcée au milieu des préoccupations d'à présent.

L'ouvrage a d'ailleurs un mérite relatif réel, à côté des pauvretés qu'on exhibe chez nous depuis tout cet hiver. Maintenant qu'il est joué, et qu'il a réussi, fera-t-il de l'argent ? Je l'ignore, j'en doute même, passé une vingtaine de représentations ; mais mon rôle est vraiment bon, et j'y ai assez de succès.

1er avril 1855. — C'est Alexandre Dumas fils, par exemple, qui vient d'avoir avec *le Demi-Monde* un véritable triomphe, le troisième, plus grand s'il se peut que les deux autres.

Grand Roi, cesse de vaincre !...

Au reste, c'est justice. La pièce est vraiment trouvée... aussi bien que le titre. Un peu verbeuse par instants, oui, mais forte, et bien jouée par les artistes du Gymnase, Mme Rose Chéri, Berton et mon camarade Ad. Dupuis, en tête.

Le mouvement dramatique est depuis longtemps déjà, plus ailleurs, au Gymnase surtout, qu'à la Comédie-Française.

8 juillet 1855. — J'étais depuis quinze jours sous le coup de la désastreuse affaire des 17-18 juin. La phrase bourrue du général Pélissier dans son rapport

officiel : « Une fatalité inconcevable nous a fait échouer », n'a cessé de me battre dans la cervelle qu'en entendant les Chambres françaises voter à l'unanimité un nouvel emprunt national de sept cent cinquante millions.

L'argent étant le nerf de la guerre, ne désespérons pas ici. On espère encore là-bas.

Mais les nouvelles de la mer Baltique, depuis notre premier succès contre Bomarsund, donnent cours à de sérieuses réflexions sur l'avenir, et les bombes sous-marines Jacobi... — cette espèce de nouveau feu grégeois — m'ont l'air d'inaugurer des guerres navales scientifiques et traîtresses bien différentes du fier branle-bas et des abordages œil contre œil de mon grand aïeul Surcouf.

L'histoire militaire sera peut-être désormais celle des armements de précision et des procédés chimiques... Mieux vaudrait tirer les victoires au sort... Ah! que revienne l'âge de pierre!...

12 juillet 1855. — Je veux penser à autre chose.

Aussi bien tout le monde ici s'efforce à s'en distraire.

L'Exposition universelle fait florès.

L'Empereur et l'Impératrice sont allés en avril visiter la reine d'Angleterre, et la reine d'Angleterre viendra rendre cette visite en août.

Des fêtes, des arcs de triomphe, des discours, des baise-mains...

On court aux spectacles ; on chauffe des succès, on caracole dans le nouveau bois de Boulogne, autour des lacs à l'eau de pompe...

Faites-vous égorger au bout du monde, nos frères!...

Notre égoïsme l'a si commode à vous crier : Courage !

C'est ignoble, oui, mais tellement humain.

Pensons à autre chose.

15 juillet 1855. — Une troupe dramatique italienne et une troupe anglaise viennent de donner successivement des représentations à la salle Ventadour... Mais la troupe anglaise ne s'est pas vue debout, et il a fallu que la troupe italienne lui vînt même en aide pour la rapatrier, car c'est elle, avec Mme Ristori favorite, qui a sans cesse tenu la corde, et avec quel succès ! *Myrrha, Maria Stuarda*, etc... C'est d'ailleurs, autant que j'en puis juger, une artiste de talent. qui semble composer ses rôles avec intelligence et sûreté, mais anguleuse, et presque toujours emphatique. Un troisième rôle, plutôt qu'un premier ; un Geffroy femme, en un mot, voilà mon impression.

Mais le public parisien s'est emballé pour elle, à la suite de la presse, et avec une pointe évidente de taquinerie contre Mlle Rachel, qui, affolée de dépit, part en Amérique, à la chasse du dollar.

Pourtant combien de Français savent assez l'italien, non plus que l'anglais, pour comprendre une pièce dans ces langues étrangères, qui n'ont ni la même poétique, ni le même rythme que le nôtre? Et c'était bouffon parfois de voir le parterre et les loges suivre à grand'peine sur la brochure, et guetter la claque pour se pâmer aux bons endroits, en se donnant l'air d'avoir compris.

L'impression que j'ai rapportée c'est que les Ita-

liens ont une mimique souvent exagérée et que leur prosodie inexorable en brèves, longues, excellente pour le chant, alourdit forcément la déclamation parlée en appuyant par avance la finale sur chaque mot de la période.

Ah! que notre *e* muet (?) est plus souple, et notre rythme plus aimable ; et comme nous entendons incontestablement mieux les nuances et la mise en scène!

Quant aux Anglais, prononçant moitié de la gorge, moitié du bout des lèvres et les dents serrées, excessifs comme action dans la grâce comme dans la force, de même que leurs clowns, ils m'ont paru tantôt efféminés, tantôt fous agités.

Il est vrai que ce n'était sans doute pas des Garrick, des Kean et des mistress Syddons qui composaient cette troupe, et puis on l'a si peu vue...

29 juillet 1855. — Émile Angier vient d'avoir une pièce sifflée au Vaudeville. Ce qui n'empêche pas *le Mariage d'Olympe* d'être une de ses conceptions les plus vigoureuses, je le maintiens.

Heur et malheur, c'est le théâtre!

5 août 1855. — Les théâtres, profitant de la présence à Paris des voyageurs pour l'Exposition, ont joué tout cet été, comme si de rien n'était.

Mlle George a repris à l'Odéon son vieux répertoire tragique : *Sémiramis*, *Mérope*, *Cléopâtre*, etc... et j'ai retrouvé là, parmi bien des débris, certaines empreintes de grandeur, qui m'expliquent dans le passé des succès dont les modes étriquées d'à présent ont fait perdre

la tradition, même à nos artistes en vogue, pour le genre noble.

Chaque époque a donc sa manière d'admirer, j'allais dire presque, de pleurer et de rire ?

Au Gymnase, par exemple, je voyais, l'autre soir, *le Chapeau de l'horloger*, dernière œuvre, fantasque celle-là, de l'auteur de *la Joie fait peur*, oui, de Mme E. de Girardin, la femme éminente, à l'esprit si parisien, morte précisément le mois dernier.

Ce comique d'effarement et d'épilepsie, qui fait tant d'effet avec Lesueur, n'est déjà plus celui de Potier, qui n'était plus celui de Volanges, qui n'était plus celui de Carlin, qui n'était plus celui de Poisson, qui n'était plus celui de Scaramouche, etc...

C'est peut-être que je suis mal disposé pour rire.

9 août 1855. — Depuis l'année dernière, en vue de l'Exposition évidemment, le Théâtre-Lyrique, au boulevard du Temple (ancien Théâtre-Historique), est dirigé en double avec l'Opéra-Comique, et brillamment, ma foi ! par M. Émile Perrin ; — mais un seul théâtre est déjà si malaisé à conduire !

Il avait pris là pour secrétaire général un certain Jules Verne, esprit ingénieux, curieux de science autant que de littérature, et catholique fervent, que j'ai souvent rencontré dans la taverne de la mère Morel, en compagnie de Michel Carré, ce pince-sans-rire, ainsi qu'un Albert Wolf, juif prussien, à la voix glapissante, petit journaliste encore, mais sceptique et intelligent assez pour faire sûrement son trou.

C'est bien la trinité la plus cocasse du monde, et voilà pas mal de parties de dominos à quatre, où je

vais me faire égorger bénévolement, moi l'ennemi-né des heures abruties d'estaminet, pour le vrai plaisir d'entendre mes partenaires s'escrimer entre eux de la gueule.

C'est toujours autant de gagné sur la mélancolie des temps.

11 septembre 1855. — L'Exposition universelle avait ouvert ses portes depuis le 15 mai, aux Champs-Élysées, pendant que la guerre faisait rage dans un coin maudit pour la moitié des peuples de l'Europe.

Hier, surpris par la pluie dans le Cours-la-Reine, j'y suis entré, et, par un coup du ciel, au moment où j'étais arrêté devant les presses tourbillonnantes du journal *la Patrie*, ayant acheté un numéro, j'y vis, sans oser croire à mes yeux et avec un indicible battement de cœur, ces mots en tête : Prise de Sébastopol.

Et c'est bien vrai ! l'*Officiel* en répond... Enfin ! après plus d'une année ! Quel poids de moins sur l'âme et quelle joie immense !

23 septembre 1855. — Le cœur plus léger, enfin ! m'en suis-je assez donné tous ces jours-ci, de l'Exposition universelle !

Aux Beaux-Arts, surtout, avec mon ami About, qui, de chic, avec sa merveilleuse facilité d'assimilation, écrit tout un livre, le plus brillant du monde et le plus impertinent sur la peinture et la sculpture contemporaines.

Car toute l'œuvre de MM. Delacroix, Ingres, Vernet, Decamps, — le plus curieux et le plus varié de tous, ce

me semble, — est exposée dans les salles spéciales; et à côté d'eux, mes amis Gérôme, avec sa grande, trop grande toile peut-être, du *Siècle d'Auguste;* Jalabert, *Christ au Jardin des Oliviers;* Brion, *Enterrement dans les Vosges;* Hamon, *les Orphelines;* Bida, *Retour de la Mecque;* Meissonier, Troyon, Rousseau, Marchal, L. Coignet, etc...

Puis l'Allemagne, avec Cornelius et Kaulback, ces ennuyeux solennels...

Puis la Belgique, cette petite France de province, avec Leys, Willems, Stevens, etc...

Puis la Suisse, avec Calame, et la Suède et l'Angleterre avec ses étranges aquarelles.

Quant à l'industrie, dame! j'en comprends la portée, mais je m'y connais si peu! Et lorsque après avoir passé les nouveaux tourniquets, j'ai vu, comme le dernier badaud venu, les porcelaines de Sèvres, les tapisseries de Beauvais, des Gobelins, les diamants de la couronne, les armes de Liège, les verreries de Bohême, les mosaïques italiennes, les meubles du faubourg Saint-Antoine, les câbles sous-marins, l'outillage de l'isthme de Suez, les bougies électriques, les freins à chevaux emportés, la poudre à punaises, et des machines surtout, jusqu'à la machine à coudre!... ma foi! je sors en me disant que, moyennant un franc, j'ai à mon passif un joli mal de tête pour le reste de la journée.

Il n'en est pas moins vrai que ces « immenses assises de l'industrie » — fort cliché — donnent une puissance de plus en plus indéniable au courant matérialiste, socialiste, prolétaire, que sais-je? à l' « Ouvrier »,en un mot, qu'étudie si profondément le livre, trop peu lu, de M. Le Play.

14 octobre 1855. — Mme Sand avait fait recevoir par notre Comité un drame bourgeois intitulé *Françoise,* et le lendemain, Victor Boric et Eugène Lambert, mes amis et les siens, m'ayant demandé ce que j'en pensais entre nous, je leur répondis que la chose, un peu faible peut-être après les succès du *Champi* et de *Maître Favilla*, me semblerait plus à sa place au Gymnase qu'à la Comédie-Française, dans l'intérêt même de l'auteur. Deux jours après, potins sur toute la ligne, récriminations, plaintes au théâtre, etc...

De qui venait l'indiscrétion? Je voulus en avoir le cœur net, et je réclamai tout droit une audience personnelle, rue Racine.

Quel être singulier! De la morgue, du laisser-aller, irritable d'abord jusqu'à la raideur, simple ensuite jusqu'aux confidences, fumant le cigare et coquetant des yeux par habitude de jeunesse, enfin acceptant tout franc l'avis qui avait commencé par froisser si fort son orgueil...

Est-ce un homme? Est-ce une femme?

C'est George Sand.

25 décembre 1855. — Cette nuit, on réveillonnait chez Decourcelle, une quinzaine : Augier, Ponsard, Crémieux, Battu, Johnson, etc...

En fumant, après boire, on se mit à discuter politique, philosophie, religion même, car la tolérance doit être large dans le ménage d'un catholique et d'une juive.

Eh bien! pas du tout; et à propos de baptême, par exemple, le maître de la maison, libre penseur au possible, disait avec raideur : « Mes deux familles, fussent-

elles d'accord pour cela, jamais je ne consentirais à faire ni baptiser, ni circoncire mon fils. On se doit de ne pas transiger avec sa conscience. »

— Y a-t-il cas de conscience? répondais-je; et l'un des préceptes les plus sages de la Bible, aussi chrétienne que juive après tout, n'est-il pas : « Tu ne scandaliseras point ton prochain. » L'enfant, baptisé ou circoncis, ne croit plus tard que ce qu'il veut croire, au fond.

D'autres étaient au contraire pour le choix, nécessaire au point de vue social, de l'un ou l'autre parti, out d'abord.

Et l'on s'échauffait, comme de raison, plus les raisons étaient mauvaises.

Augier se taisait.

— Et toi, demanda-t-on, qui ne dis rien?

Lui, tranquillement, entre deux bouffées de cigare :

— Moi?... Je trouve que vous attachez trop d'importance à tout cela.

L'éclat de rire fut unanime, car c'était d'un mot presque la pensée de tous.

Pensée trop générale peut-être, l'indifférence...

Oui, l'indifférence?... Voilà longtemps que M. de Lamennais a signalé cet ennemi...

5 janvier 1856. — Alexandre Dumas, ce vieil enfant gâté de la vogue, délaissé pour la curiosité des événements contemporains, a voulu se réfugier et s'écouler dans un journal à lui, à lui M. Dumas seul, comme son défunt théâtre historique.

A donc paru *le Mousquetaire*, et le patron y a tout épanché, impressions, collaborations et bile, tout.

Dans un de ses premiers numéros, il prenait à par-

tie la *Revue des Deux Mondes*, et par conséquent M. Buloz qui ne lui en a jamais ouvert les portes.

« Tenez, lui disait-il, vous avez mené toute votre vie de grandes entreprises... Eh bien! ne prenons que le Théâtre-Français... Si vous me montrez une lettre, une seule, du plus infime employé, qui vous dise : « Cher « monsieur Buloz, je vous regrette... », je m'engage, moi, à vous payer trente mille francs. »

(Trente-mille blagues, cher monsieur Dumas.)

L'idée me vint donc, à moi, d'écrire sur ma carte de nouvel an : « Cher monsieur Buloz, je vous regrette. »

Et voilà que deux jours après, de bon matin, on sonne à mon cinquième étage; je vais ouvrir. C'était Jules Sandeau et Gustave Planche, assez gourmés d'aspect.

— Chargés de vous demander une explication sérieuse, nous irons droit au but; cher monsieur Got, est-ce bien vous qui avez écrit ceci?

Et ils me mettent ma carte sous les yeux.

Quel bel éclat de rire alors, de moi, puis de nous trois!

Ce pauvre M. Buloz, n'ayant pas lu l'article du *Mousquetaire*, avait cru de ma part à une déplorable ironie, jusqu'à partir en guerre, lui!...

Dumas se lécherait-il assez les barbes de cette nouvelle à la main!...

Mais ne craignez rien, cher monsieur Buloz; c'est trop vrai que je vous regrette.

27 janvier 1856. — Savoir refuser, comme c'est difficile, pour moi du moins. Timidité, bienveillance, chevalerie..., que sais-je? J'y suis toujours pris.

— Mon cher Got, jouez ce rôle, ne fût-ce que les trois

premières fois... c'est tellement l'intérêt du théâtre... et de la pièce... Oui, n'est-ce pas?... Oui, c'est dit.

Et voilà comme je viens de créer encore un « Pierre » quelconque dans les *Pièges dorés*, assez gentille comédie-vaudeville en trois actes, de M. A. de Beauplan.

1er février 1856. — Ce soir, première représentation de *Guillery*, trois actes d'Edmond About, qui vient de payer, en une fois, trois ou quatre succès littéraires un peu provocants.

Du mérite cependant, et du style surtout. Encore un auquel il en cuit d'admirer Voltaire et Rabelais dans la forme. Décidément on peut, au théâtre, compter sur le public pour tout ce qui est de force, de cœur ou de situation, mais d'éducation littéraire, d'art pour l'art... non, ou bien peu.

Hier même, M. Empis, de l'Académie française, a remplacé comme administrateur général M. Arsène Houssaye, tombé, je ne sais trop pourquoi, parce qu'il était trop fantaisiste, peut-être je dirais trop bohème, dame cela, oui.

24 février 1856. — Mme Allan-Despréaux vient de mourir tout à coup. Perte sérieuse pour la Comédie-Française, — si Mme Plessy n'était pas là comme par exprès, pour la remplacer, et même avec une grande supériorité de moyens, — car en dépit d'un physique un peu court et amolli, Mme Allan était une artiste fort distinguée. Je lui rends pleinement justice.

Pourquoi cependant ai-je toujours été dans des

termes grinchus avec elle? Sans doute à cause de son caractère, qu'elle avait notoirement difficile. Je me rappelle à ce propos, lors de sa rentrée en 1847, — elle avait jadis joué les enfants chez nous, — un mot poissard de Mlle Mante, sa doyenne de toutes façons :

— Eh bien! Louise, tu ne daignes pas me reconnaître? T'imagines-tu donc être de race, pour avoir la gueule doublée en taffetas noir?...

Quelques jours de plus, elle allait créer, admirablement, paraît-il, un nouveau rôle dans un acte de M. Octave Feuillet, *le Village*.

26 février 1856. — Mort d'Henri Heine, juif, prussien, français, protestant, athée, critique, poète, tout! Esprit étrange, flamme sortie souvent d'un fumier.

J'étais allé le voir il y a quelques mois, avec Alexandre Weill, à propos d'une adaptation projetée d'un drame de lui, *Radcliff*.

Je le vois encore, perclus comme Scarron, railleur comme Voltaire, lamentable.

16 mars 1856. — Si les empires et les dynasties pouvaient se prendre au sérieux par le siècle qui court, le neveu plus encore que l'oncle aurait droit de croire à son étoile. Quelle martingale étonnante depuis quelques mois!...

Et voilà qu'il lui naît un enfant, et que cet enfant est un fils!...

20 avril 1856. — Pendant que Mlle Rachel, après

un fiasco sensible en Amérique, est malade à New-York ou à la Havane, avec sa troupe immobilisée sur les bras. Mme Ristori a recommencé, toujours avec le même succès de commande, des représentations italiennes à la salle Ventadour, et elle les complète par la *Medea* assez vigoureuse et théâtrale, ma foi, d'Ernesto Legouvé.

Ah! comme l'ex-Grande doit regretter aujourd'hui d'avoir fait tant de sottes façons pour ne la pas jouer d'abord, même dans son pauvre français!

Quos vult perdere, Jupiter dementat.

27 avril 1856. — L'an dernier, J. Offenbach, par l'entremise d'Augustine Brohan auprès de M. de Morny, avait obtenu le privilège d'un petit théâtre de musique pour des pièces à trois personnages au plus, et s'était établi aux Champs-Élysées, en face du Cirque d'été, dans une chétive salle abandonnée par un prestidigitateur. Or, le succès de ses *Deux Aveugles* (réussi en vérité) et du *Violoneux* avec Darcier, a été tel, qu'on n'a pas hésité à laisser grandir la chose, et voilà que depuis cet hiver, au passage Choiseul, dans l'ancien théâtre des Jeunes Élèves, intitulé aujourd'hui : « Bouffes Parisiens », il réussit sans trêve avec des petits opéras-comiques, bourrés de quintettes et de chœurs affriolants : *Ba-ta-klan, Tromb-Alcazar, la Rose de Saint-Flour,* etc... qui indiquent clairement une pente étrange du public français vers l'insanité voulue et la chaudronnerie musicale, agrémentée toutefois de jambes de femmes...

Si vous ajoutez à cela, dans un degré plus bas, les cafés-concerts gagnant de proche en proche, — la foire

Saint-Laurent et les Porcherons, cantonnés jadis au faubourg, auront tôt fait d'envahir tout Paris.

C'est la pleine décadence!

31 mai 1856. — Mort de T... C'était un écrivain éminent.

Aveugle par excès de travail, puis paralytique, le respect de tous l'entourait, et le dévouement admirable de ses secrétaires et de sa femme.

Mais voilà l'envers tristement humain de la légende : Mme T... étant morte prématurément, la famille trouva dans ses tiroirs d'évidents témoignages que l'Antigone n'avait tourné que trop à son compte l'intimité des secrétaires successifs de son mari.

Cette fois du moins fut-ce un bonheur pour lui d'être aveugle (1).

1 juin 1856. — Lafontaine (Thomas) a récemment débuté chez nous, après que le bruit eut couru dans le

(1) Et pourtant de deux choses, l'une : — Ou bien, aveugle moralement aussi par son orgueil, par son égoïsme, si l'on veut, il n'a rien deviné, rien senti. Non, il a cru au dévouement, au sacrifice même, parce que lui-même en eût été capable au besoin.

Ou bien, si quelque jour, supputant à part soi son âge, son infirmité, devant l'âge et les nerfs de Madame, il s'est méfié, ne fût-ce qu'une heure, alors se réfugiant dans la philosophie hautaine qui devrait mettre l'homme de pensée à l'abri de ce que Molière — la grande victime — a trop justement appelé : l'imbécillité de la femme, — alors peut-être il aura su se taire, comme un sage sait.

Dans n'importe lequel des deux cas, les secrétaires, soumis à gages aux appétits de la petite mère, restent les pires jean-foutre de l'anecdote. *(Note ajoutée en 1900.)*

petit monde des coulisses que, lors de sa dernière création au Gymnase dans *Françoise*, il avait fait à Mme Sand l'étrange confidence qu'un hasard et un besoin, l'ayant mis en face de quelques pages de Corneille, une soudaine révélation l'avait fait s'écrier : « Et moi aussi, je serai Cid! »

Est-ce à son outrecuidance gasconne qu'on a voulu s'en prendre, ou ses qualités naturelles ayant éveillé l'envie, le public s'est-il laissé aller du côté des rieurs, surtout à ces vers déclamés, c'est vrai, le plus cocassement du monde, en gammes imitatives d'échos lointains :

Nous nous levons alors, et tous, en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants...
Les nôtres, des vaisseaux à ces clameurs répondent...

Le fait est que jamais je n'ai vu chute d'artiste plus profonde.

On ne dira plus « le bon Lafontaine », nasillait M. Samson.

6 septembre 1856. — Voilà quelques mois que je passe sous le coup d'une piteuse chance. D'abord, mon père malade pendant cinq semaines, puis V... est tombée malade aussi, et c'est encore là un sujet assez délicat à gouverner.

Et par surcroît, mes affaires personnelles au théâtre se sont embrouillées. Deux fois j'ai donné ma démission, janvier et juillet, et j'attends le retour de M. Fould, le ministre des Beaux-Arts, pour tirer la chose au clair dans une audience particulière.

Afin de bonifier ma cause, j'ai tour à tour mis en

avant, et de bonne foi, l'intérêt des auteurs et des artistes, mes collègues, mais je me suis vu jusqu'ici peu soutenu par eux.

Je veux pourtant aller jusqu'au bout.

26 septembre 1856. — Me revoilà au Théâtre-Français. J'ai vu le ministre, et en vérité je ne saurais me plaindre de lui. Il m'a parlé de me mettre à part entière, de me donner un congé fixe...

Tout cela sera-t-il exécuté à la lettre?...

Mais enfin, d'ici à quelque temps, j'aurai bien vu déjà à quoi m'en tenir sur quelque chose de tout cela, et comme M. Fould m'a demandé un mémoire sur les droits d'auteur, je compte lui reparler de ma propre affaire en allant retraiter avec lui cette question.

J'ai joué hier soir « Hector » du *Joueur* avec succès.

Et j'avais joué par complaisance encore, quelques jours avant, un « Charles Quint » (!) en une scène, dans *Fais ce que dois*, trois actes en vers de Decourcelle et H. de Lacretelle. Pauvre réussite. Heureusement qu'en pareil cas chaque auteur peut imputer à l'autre les méchantes parties, de même qu'il ne manquerait point de s'imputer les bonnes, dans un succès.

C'est là le mauvais côté des collaborations, surtout quand il est vraiment question d'art, comme chez nous.

7 novembre 1856. — J'arrive du très émouvant convoi de M. Paul Delaroche. Combien d'artistes illustres en tout genre, et de ses élèves déjà célèbres, suivaient avec recueillement!

M. Delaroche était en effet, de tous points, un homme

supérieur, même à son talent; talent très réel, très fécond, très varié, qu'on a comparé trop souvent à celui de Casimir Delavigne.

La Mort du duc de Guise, par exemple, n'est-elle pas comme peinture de plus haute portée encore que les plus belles pages de *Louis XI* et des *Enfants d'Édouard?*

Et M. Delaroche dans les derniers temps de sa vie, parmi les souffrances qui devaient bientôt l'emporter, s'était épuisé certes et avait grandi dans la *Vierge chez les saintes femmes* et la *Vierge en contemplation devant une couronne d'épines.*

Lors de sa dernière visite annuelle à l'atelier de la rue de Fleurus, vers le mois de mars, quelques jours avant que les tableaux fussent envoyés au Salon, il invita tout le monde à venir voir chez lui ses deux dernières « petites toiles », comme il disait.

Après les compliments sincères adressés par nous tous, Gérôme, assis devant le chevalet, continuait à regarder avec une attention profonde. M. Delaroche était debout derrière lui. Gérôme se leva enfin : « Il n'y a pas à dire, c'est absolument bien ! » et il se retourne vers le maître qui, tout pâle et ému, s'écrie en l'embrassant :

— Méchant gamin ! Me faire tant attendre !...

11 décembre 1856. — On a joué la semaine dernière avec un demi-succès — demi ce n'est guère au théâtre, — *les Pauvres d'esprit,* trois actes de Léon Laya. J'y jouais, par complaisance toujours ! un rôle épisodique d'éditeur moderne, qui a pourtant fait plus d'effet que les autres personnages.

Deux toilettes, une de Mlle Dubois, et l'autre surtout

de Mme Plessy, avaient failli compromettre tout d'abord la représentation, donc la pièce par suite.

Il faut un si petit grain de sable pour détraquer les délicats engrenages d'un succès parisien!

Aussi, pourquoi laisse-t-on faire les artistes à leur fantaisie pour un habit, quand on les chicane tellement aujourd'hui pour la mise en scène et même parfois pour une simple inflexion?

Cette tyrannie de l'auteur et du metteur en scène tend à devenir si forte que M. Samson, homme de l'ancienne tradition admettant la responsabilité morale du comédien, s'était retiré, poliment, mais s'était retiré de la pièce pendant les répétitions.

Il serait si simple de répéter généralement en costume !

1er février 1857. — Nos archevêques ne mourront donc plus dans leur lit! Quand ce n'est pas la guerre civile qui les tue sur une barricade, comme Mgr Affre en juin 1848, un de leurs prêtres les assassine, comme Mgr Sibour, à la dernière neuvaine de Sainte-Geneviève. Et la bosse de la vénération s'aplatit au point que hier, en revenant du spectacle de la guillotine, la foule immonde fredonnait, au milieu des éclats de rires, ces vers de la nouvelle complainte :

... C'était Verger qui crevait la paillasse
A Monseigneur l'archevêqu' de Paris.

Pourquoi ces résistances des multitudes d'à présent contre le clergé et contre le dogme d'infaillibilité souveraine? N'a-t-il pas sa raison d'être, et sa grandeur?

... Parlez donc de la discipline du soldat devant celle du missionnaire, de la religion du drapeau devant celle de la foi, du patriotisme devant cette ivresse de Dieu!...

26 février 1857. — Je viens de créer un gentil petit rôle, « Hergott », dans *Un vers de Virgile,* pièce en deux actes que son succès de lecture appelait à faire un pendant à *la Joie fait peur.*

Et en effet l'idée était originale et émouvante. Traitée modernement par un Edgard Poë, elle eût sans doute fait fortune. Mais avec la forme vieillotte de l'aimable M. Mélesville, elle est restée dans les tons éteints aujourd'hui de l'ancien théâtre de Madame.

Heureusement nous sommes attelés déjà, moi en flèche, à un ouvrage en quatre actes, appelé, j'espère, à un meilleur avenir, et qu'on a d'abord reçu presque au compte de M. Paul de Saint-Victor. Mais le véritable auteur, tout à fait neuf d'ailleurs et de toutes façons pour tout le monde, est Mario Uchard, l'époux infortuné de Madeleine Brohan, partie actuellement en congé pour un an à Saint-Pétersbourg, par licence impériale.

M. Uchard venait tout cet hiver, dans ma loge, me lire secrètement, acte par acte, cette espèce de roman anticipé sur sa femme et sur son fils. J'ai donc été le confident de l'œuvre, que je crois intéressante et sentie.

5 avril 1857. — Émile Augier vient d'être reçu de l'Académie française. Ponsard en est déjà depuis deux

ans. C'est quelqu'un sans doute, mais Augier a une bien autre portée. Octave Feuillet, Taine, Prévost Paradol et About finiront par en être.

Mais il est déjà temps que des chefs s'affirment. Les dieux s'en vont.

Victor Hugo, toujours proscrit de dépit, travaille encore et se répand, dit-on, en iambes et en pamphlets politiques, *Napoléon le Petit*, par exemple — (par Victor Hugo le grand) — et *les Châtiments* surtout, dont quelques bribes enragées parviennent quelquefois jusqu'à nous à travers la douane. Mais le public français n'a eu librement de lui qu'un beau livre de poésies, *les Contemplations*, l'an dernier.

Lamartine, pleurard et ruiné, ne compose plus, hélas! que de la librairie, son *Cours familier de littérature*, quelle guenille! et joue les Bélisaire, une tirelire à la main.

Musset, anémié plus qu'aux trois quarts, ne fera plus rien, bien sûr.

Alexandre Dumas, après son *Mousquetaire* tué sous lui, se tait ou voyage, et signe de temps en temps quelque œuvre qui semble ne l'être que par places. La dernière était une *Orestie* à la Porte-Saint-Martin.

George Sand continue à disséminer en beau style son talent d'androgyne dans les revues ou dans les théâtres secondaires.

M. Thiers en arrive au seizième tome du *Consulat et de l'Empire*.

M. Mérimée, sobre et cassant, écrit pour la postérité... peut-être.

Michelet, vieux nouveau marié, ne fait plus guère que de l'histoire... naturelle, « l'oiseau », « l'insecte ».

Sandeau, plus paresseux que jamais, accouche à peine de quelque délicate nouvelle asphyxiée à demi par la fumée de tabac.

Scribe, ne pouvant pas se résoudre à l'impuissance, se débat encore sous ses mille actes de vaudevilles ou d'opéras.

Eugène Sue, réfugié politique en Suisse, achève sa décadence, et tombe sénilement du roman socialiste au roman révolutionnaire.

Oui, les vieux s'en vont.

Il Trovatore et *Rigoletto,* de Verdi, marquent seuls une étape en avant... Mais en musique!... Et par delà les monts!... La belle avance pour nous autres!

21 avril 1857. — Hier, lundi, a eu lieu au Grand-Opéra, la première représentation d'un acte de Membrée, *François Villon,* paroles de Got.

L'effet de *François Villon* a été moins vif que je ne l'attendais de la musique, sinon du poème qui a été indignement châtré par les traditions, fausses à mon sens, de la mise en scène de l'Opéra et par les exigences bêtes des chanteurs.

J'ai dû remplacer, je ne sais par quelles rengaines de convention, plusieurs passages parce que c'était, paraît-il, impossible à chanter. Quoi répondre?

N'importe, la musique restait, du moins, distinguée et charmante. Mais les succès des délicats sont, même quand ils s'établissent, trop lents à s'établir. La foule qui s'occupe d'art à présent, le plus souvent par mode, s'est tellement démocratisée qu'il n'y a pas de salut si l'on ne la frappe brutalement. Autrefois, quand l'aristocratie de la société ou celle de l'intelligence se mêlaient

presque seules de tout cela, leur avis finissait par s'imposer avec le temps, mais aujourd'hui...

4 mai 1857. — Remis en veine musicale, je suis allé pour me distraire, car j'ai pas mal de préoccupations ennuyeuses depuis quelque temps, voir une brillante reprise du *Joconde* de Nicolo à l'Opéra-Comique. C'est Faure qui chante, et très bien, avec une voix et surtout une méthode que j'avais remarquée dès ses débuts.

Mais est-il assez l'idéal du troubadour de pendule, avec l'épée en croix et l'émeraude sur le nombril!

L'autre dimanche 26 avril, j'avais assisté dans le bois de Boulogne, à peine refait en parc anglais, avec ses lacs, sa rivière, sa cascade, à l'inauguration de l'admirable hippodrome de Longchamp. Que de monde! Jusque sur les coteaux de Suresnes et du Mont-Valérien!

13 mai 1857. — Mort d'Alfred de Musset. J'étais allé le voir chez lui, rue Mont-Thabor, avec Émile Augier, il y a quelques jours. Je ne m'attendais pas à le trouver si bas. C'était la fin déjà, la fin navrante et désespérée. Une âme en révolte dans un corps épuisé... à quarante-sept ans.

Souffrez-vous beaucoup? — Non... je crève.

Et le sourire de sa face tuméfiée à demi me sembla d'un damné. La grâce divine l'avait pourtant jadis marqué visiblement au front, celui-là...

Ah! que de choses je pourrais dire!...

Mais ne vaut-il pas mieux s'en taire, par respect pour l'avenir, et pour son génie?

Pitié profonde!

16 juillet 1857. — Mort de Béranger.

C'est une grosse émotion jusqu'au fond de Paris.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.

Et cependant la génération littéraire montante a commencé surnoisement son amoindrissement depuis quelque temps déjà. Faiseur de flonflons, lyrique surfait, collaborateur imbécile à l'œuvre de l'Empire (la rancune politique est sans mesure), faux bonhomme même, on a dit tout cela, bien bas encore, mais on l'a dit.

Qu'on critique quelques-uns de ses vers, soit: il en reste assez de parfaitement beaux. On lui reproche d'avoir déifié Napoléon... Peut-on en vouloir à une lyre humaine de vibrer aux souffles contemporains?

Mais appeler faux bonhomme cet homme excellent... C'est monstrueux.

17 juillet 1857. — Les funérailles du chansonnier populaire habilement tournées à l'utilité impériale ont été superbes, par un temps admirable. L'armée et la garde nationale y étaient, et la foule énorme. Un convoi de plaisir...

Quand je pense aux cent parapluies qui suivaient piteusement, il y a deux mois, le corbillard d'Alfred de Musset!...

20 septembre 1857. — Aujourd'hui, dimanche, à six heures et demie, je suis rentré à Paris après un mois de congé, pendant lequel j'ai vu en courant presque tout le midi de la France, et de Marseille, partant pour l'Italie, j'ai fait d'abord les escales de Gênes, Livourne et Civita-Vecchia, pour aller à Naples et revenir par Rome.

Le voyage, même solitaire, est décidément une bonne chose distrayante et saine. Et pourtant l'être isolé qui court de la sorte à travers ces foules inconnues se demande parfois où va leur vie, comme la sienne? A quoi tend ce mouvement, cette agitation, cette fièvre, remarquables surtout chez les gens *d'enbasse*?

Voilà des milliers d'années que cela recommence toujours ainsi par générations de vingt-cinq ans, et chaque jour, et chaque heure... Et les Égyptiens chez eux ont fait de même, et les Indous et les Chinois en font autant... Toutes ces fourmis à peu près pareilles, noires ou rouges, ont également travaillé, ont également souffert dans des fourmilières à peu près semblables... Elles ont passé, d'autres viendront, et toujours... Si toujours est un mot de ce monde!

Dans quel but tout cela?...

30 octobre 1857. — Avant-hier, 28, la Comédie-Française a été mandée par l'Empereur à Compiègne, pour y donner une représentation de *l'Avare* de Molière. Le hasard a voulu que je fusse rarement de ces expéditions, et bien que le déplacement en commun soit distrayant parfois, je déclare que je sens là pour ma part une sorte de gêne, dont il me serait difficile de rendre un compte exact, mais qui n'en est pas moins fort réelle.

D'abord la représentation devant cette salle distraite et impertinente, puis le dîner, le souper, la bâfrerie à la table du sous-chambellan de service; puis encore la présentation en costumes dans le salon ou la loge impériale, et les politesses banales de la bande, jusqu'aux cadeaux, épingles, bracelets, tabatières ou boutons de manchettes qui s'ensuivent... tout cela m'est désagréable et me blesse.

Car, enfin, si le gouvernement veut récompenser tout autre artiste, peintre ou littérateur, il lui envoie la croix ou lui fait quelque grande commande... Mais nous, en vérité, l'on nous traite comme des filles.

12 novembre 1857. — Parfois, pour tuer deux ou trois heures des soirées où je n'ai pas à travailler de mon état, je mène V... à quelque théâtre.

Hier, c'était à l'Odéon.

Fechter, pour renouveler *Tartuffe,* s'est avisé d'en refaire pied à pied la mise en scène à la mode d'à présent, mais n'est arrivé, je crois, qu'à le travestir.

Ainsi, le rideau s'est levé sur une chambre Louis XIII, avec meubles assortis, bien, mais trop de meubles déjà pour la vérité vraie du temps.

Un paravent est déplié devant la cheminée où brûle un bon feu, et quand Orgon revient de voyage, il va tout de suite s'asseoir pour se chauffer et Dorine agenouillée lui retire ses bottes fourrées... Tout cela comme paraphrase au vers :

> La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Voilà ce qu'on peut appeler le fin du fin.

Et cela se poursuit toutes les fois qu'on a pu trouver prétexte à quelque ingéniosité de la sorte.

Eh bien! c'est faux, hors de proportion, cela jure à l'œil et fait plutôt sourire.

La première condition d'une exécution théâtrale n'est-elle point de s'adapter à l'œuvre au plus près, dans l'esprit et dans la forme où elle a été conçue?

5 janvier 1858. — Mlle Rachel, revenue malade d'Amérique, puis d'Égypte où elle était allée chercher un air plus chaud pour sa poitrine, s'était enfin réfugiée pendant l'automne sur la côte de Provence, au Cannet, dans une villa où elle est morte avant-hier, à l'âge de trente-sept ans.

Mlle Rachel était une admirable organisation théâtrale, plutôt qu'une artiste parfaite, dans le sens infini du mot; car elle ne jouait plus guère que Camille dans tous ses rôles, surtout depuis que la province et l'étranger l'avaient déséquilibrée de la leçon des maîtres, et poussée quand même au bout de ses forces.

Mais quelle voix! quelle articulation! quelle diction! quelle passion! quelle noblesse! quelles lignes! et quelle beauté même, quoi qu'on ait dit!

Maintenant est-ce une perte irréparable pour la Comédie-Française? Personnellement oui, puisqu'on ne retrouvera pas de sitôt sa pareille, si jamais on la retrouve. Administrativement, non, car c'était un dissolvant et presque un fléau pour la discipline intérieure.

Si elle doit avoir pour nous une action bienfaisante, c'est donc après sa mort, selon moi, car elle aura reporté l'attention publique sur le répertoire et ses interprètes.

28 mars 1858. — M. Mallefille vient de donner à la Porte-Saint-Martin *les Mères repenties*, drame intéressant, serré d'action, mais assez violent par places, selon sa manière.

Un journaliste véreux y est entre autres exécuté roidement. Vraie bravoure chez un auteur, ex-journaliste lui-même, que la presse est en train de juger.

Aussi, gagné d'héroïsme, et de rancune peut-être, Frédérick Lemaître, qui assistait à la représentation dans une loge, s'écria tout haut alors, de sa voix emphathique, au milieu du silence, en désignant à l'orchestre un spectateur trop connu :

— A toi, Woëstyne!

Quelle beigne, Seigneur!...

2 avril 1858. — Lundi a eu lieu la première représentation des *Doigts de fée*, pièce en cinq actes de MM. Scribe et Legouvé.

L'œuvre, de forme par trop bourgeoise et vulgaire, a été cahotée le premier soir, surtout vers le dénouement, mais se relèvera peut-être devant le public de plus en plus bonasse et payant des représentations suivantes.

Pour ce qui me concerne, j'ai eu l'un des succès les plus vifs que le théâtre m'ait donnés. Les compliments, les journaux, et les caresses des femmes!...

Pourtant le rôle était difficile. Il s'agissait de rendre intéressant et aimable le personnage d'un bègue, timide et maladroit, et de lui garder à travers tout cela de la distinction et de la gentilhommerie.

Au reste, je me crois dans l'épanouissement de tout ce que je puis faire au théâtre, comme force et comme

souplesse. L'avenir ne pourra rien m'apporter de plus, que des rôles et de la réputation, mais je ne croîtrai guère.

Ce succès est venu à propos; j'en avais besoin comme relèvement, car tout cet hiver s'est passé pour moi avec des pièces fades ou mauvaises.

En fin de compte, j'ai le travail sûr, subtil, merveilleusement facile, je connais bien le théâtre et j'ai l'oreille du public, surtout du public élevé.

1 avril 1858. — Précisément à l'heure où j'arrive le plus en vue, la comédie de salon achève de faire tourner les têtes du monde à la mode, et surtout de la haute colonie étrangère, l'enfant terrible et gâté de notre régime impérial.

On me demande donc, on m'assiège pour des leçons à donner. Mais en dehors d'une baronne de L..., belle dame, qui l'autre année est venue me supplier la première, et chez laquelle je n'ai consenti d'aller qu'à titre gracieux et absolument gratuit, j'ai résolu de refuser tout ce monde. Si j'y vais, ce sera en invité, jamais au cachet.

6 juin 1858. — *Les Lionnes pauvres*, cinq actes, d'Émile Augier et Foussier, ont réussi pleinement au Vaudeville. Je m'en réjouis pour mes deux amis, mais j'en suis un peu attrapé pour moi qui, dans l'espoir assez légitime qu'un beau rôle m'en reviendrait, leur avait mis en main le sujet, — sujet saignant arraché tout vif au monde faisandé d'à présent.

18 juillet 1858. — Une salle parisienne qui se respecte veut être restaurée au moins tous les dix ans; et, dans ce but, M. Empis, notre administrateur, a jugé bon de transporter pour un mois la Comédie-Française au théâtre Ventadour, où, vers avril encore, Tamberlick poussait dans *Othello,* son ut dièze illustrissime.

Jouer Molière, là, en pleine canicule! Est-ce une idée bien triomphante?

N'importe, nous y débitons tous les soirs notre répertoire courant, devant un public à billets, clairsemé de quelques paysans frais émoulus des chemins de fer...

Nous nous habillons dans les loges à puces des chanteurs italiens, illustrées par eux de silhouettes « surnaturelles », comme dit pudiquement la mère de Mlle Stella Collas.

Nous venons même de remonter, grâce aux soins de Davesne, *le Bourgeois gentilhomme,* avec une certaine réussite. On s'occupe aussi de préparer la mise en scène de l'*Œdipe Roi*, traduit par M. Jules Lacroix, et dont j'ai obtenu pour Membrée les intermèdes à mettre en musique. Bref, toutes les fonctions ordinaires de la Comédie, comités, lectures même, s'y accomplissent régulièrement cet été..., mais à l'étuvée et sans grand profit.

14 novembre 1858. — Je note en passant quelques curiosités contemporaines.

Le câble transatlantique, cette nouvelle merveille.

Le tunnel commencé du Mont-Cenis.

La fin de la guerre anglo-française en Chine.

Orphée aux Enfers, et la marée montante de la blague.

Le Roman d'un jeune homme pauvre.

La venue au monde d'artistes nouveaux : Un monsieur Meilhac, qui s'est révélé dans un simple acte au Gymnase, *l'Autographe*, — et Carpeaux, qui envoie à Paris un pur chef-d'œuvre, *l'Enfant au coquillage*.

Qu'est-ce que tout cela pour distraire le crucifié que je suis!...

Je m'ennuie horriblement au fond.

FIN DU TOME PREMIER

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 13424.



Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires sur papier de Hollande numérotés 1 à 50.



JOURNAL

DE

EDMOND GOT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Journal d'Edmond Got, *sociétaire de la Comédie-Française* (1822-1901). Tome premier. Préface par M. Henri Lavedan, de l'Académie française. Un volume in-16, avec un portrait hors texte .... 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14067.



MÉDAILLE, DE CHAPLAIN

OFFERTE A EDMOND GOT PAR LA COMÉDIE-FRANÇAISE

à l'occasion du 44e anniversaire de ses débuts

JOURNAL

DE

EDMOND GOT

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

1822-1901

PUBLIÉ PAR SON FILS MÉDERIC GOT

TOME SECOND

Cinquième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1910

JOURNAL

D'EDMOND GOT

---

24 avril 1859. — Depuis ces dix derniers mois j'avais du moins eu la chance que mon théâtre ne m'imposât pas trop de travail nouveau. Mais il m'a fallu reprendre le collier. Le moyen de refuser à mon vieil ami Vacquerie! Il ne s'agit cependant pas pour lui d'une œuvre bien capitale, ni pour moi d'une bien aimable création... un personnage qui veut être bouffon, dans deux actes de vers qui voudraient être légers et fantaisistes!...

Et notez que cela n'est joué qu'en compensation d'un *Faiseur de Rois*, sorte de tragédie, que Vacquerie, avant l'exil à Guernesey et pendant la direction de M. Arsène Houssaye, avait fait recevoir en vue de Mlle Rachel.

N'aurait-il pas mieux valu que cela passât à son heure? Pour nous deux surtout. Il aurait eu une bonne pièce en plus, et j'aurais sans doute un chétif rôle en moins.

1er juin 1859. — Il est midi et demi... V... vient de mourir...

Comme en présence de la mort, toutes les petites choses de la vie s'effacent!

8 juin 1859. — Demain, après huit jours que M. Empis a eu le bon goût de laisser tacitement à ma discrétion, je vais rejouer.

Quel affreux métier que cet art-là dans la tristesse! Et quel supplice méconnu j'endure depuis plus d'une année! C'est donc ce qui fait que je me crois dégoûté du théâtre. Le temps ou du moins une grande lutte ou un grand succès apporteront seuls un remède à cela, autrement je serais un acteur défunt.

Je m'efforce vainement de trouver un dérivatif dans les choses d'à côté. Le travail volontaire, la lecture même me sont presque impossibles encore.

Et l'exposition des Beaux-Arts me prend des après-midi sans réussir à m'intéresser. Gérôme y a pourtant quatre toiles distinguées : *La Mort de César*, *César mort*, *le Roi Candaule* et *Morituri te salutant!* — Baudry, Hébert, Bida, Boulanger, Hamon, Luminais, Jundt, etc. y sont avec leurs qualités habituelles.

Mais rien ne me semble donner une note nouvelle. Le talent se démocratise.

15 juin 1859. — Comment cette guerre prestigieuse contre l'Autriche, cinq victoires françaises en un mois, et la Toscane rendue, et une Italie presque faite, à nos dépens peut-être, si l'Empereur ne s'est point réservé des compensations secrètes, comment toutes ces choses, qui naguère eussent soulevé mon enthousiasme, avaient-elles passé devant mes yeux sans éveiller presque ma curiosité?

Décidément on voit mal quand on pleure.

A peine hier me retrouvai-je en assistant, d'une des fenêtres de Decourcelle, à la rentrée triomphale de

notre armée le long des boulevards. Les vivats, la foule, les bouquets, les blessés, les drapeaux décorés, la simplicité héroïque du général Mac-Mahon ont pourtant fini par me remuer le cœur.

17 août 1859. — J'avais passé les derniers jours de juillet et les dix premiers du mois d'août, au Nouvion-en-Thiérache, chez Émon, dans la forêt, dans les herbages, en plein fond de province, dans une solitude sans écho. Cela m'a fait du bien, au corps du moins. J'ai redormi, j'ai remangé, j'ai ruminé comme les grands bœufs de là-bas... Et ce n'en est peut-être que plus triste, car, à ce train-là, la bête revit à mesure, la bête inévitable, aux évolutions de laquelle le cœur et l'esprit rebelles et dégoûtés parfois sont pourtant bien forcés d'assister comme spectateurs, sinon comme recéleurs ou complices.

« Ah! carcasse, si tu savais où je vais te mener!... » disait Turenne.

Oui, cela se dit, cela se fait dans quelque moment d'énergie fière, mais la nature reprend infailliblement bientôt ses droits accoutumés, la petite flamme bleue ne flotte plus qu'en clignotant sur la matière montante, et c'est toujours la carcasse qui finit par nous mener...

Constatons pourtant aussi pendant cette épaisse remise au vert une des jouissances littéraires les plus vives que j'aie éprouvées. J'avais emporté dans ma valise une centaine de bonnes feuilles de *la Légende des Siècles,* que Vacquerie m'avait confiées. C'est de l'Hugo admirable. *La Conscience, Eviradnus, le Crapaud, le Jardin de l'Infante*, etc... Jamais lyrisme pareil n'a sonné dans une âme humaine!

1er octobre 1859. — Trente-sept ans!

Je répète depuis près de six semaines, par à-coups, un rôle important et sympathique dans un ouvrage de Léon Laya, *le Duc Job,* que je crois appelé à un succès, quoi que le pédantisme et l'envie s'efforcent de dire à l'entour.

20 octobre 1859. — Le moment de la bataille approche, et la fièvre et la rage commencent à me prendre. Mes nerfs sont partis, enfin!...

C'est que même en dehors de la question d'art qui a bien son importance dans cette campagne, car j'ai rompu des lances pour la pièce, lors de sa fausse réception, si même je n'ai pas un peu cassé des vitres, jusque dans *le Figaro*, et jusqu'à me faire presque désavouer pusillanimement par ce trembleur de Laya! — même en dehors de tout cela, je sens à l'élan et au poids du personnage que je joue, et qui pour tout le monde semblera d'abord sortir complètement de mes habitudes théâtrales, que je puis en être écrasé, si je n'en échappe brillamment vainqueur, mais je le dis carrément, j'y compte!

Ou je me trompe beaucoup, ou je vais faire un grand pas.

1er novembre 1859. — Nous voilà aux dernières répétitions, et je ne me dédis de rien.

Seulement nous dansons sans balancier sur les roides inquiétudes de Laya, qui veut et ne veut pas, qui prend ombrage, ou confiance, ou terreur de tout... de

L. Monrose, d'Émilie Dubois, même du père Provost... Que sais-je? Ou que sait-il plutôt?...

J'ai soif d'en finir, moi... La bataille! la bataille!

5 novembre 1859. — Hier mercredi, la bataille a été livrée, et gagnée, et bien gagnée!

A plus tard les détails.

12 novembre 1859. — A présent que tous les journaux ont parlé, que toutes les nouvelles sont rentrées, je puis enregistrer le grand succès du *Duc Job*, œuvre irrégulière de style, soit, mais irréprochablement conçue, pensée, faite, et que des résistances injustes n'essayent pas moins d'écraser sous mon immense succès personnel, car, il n'y a pas de modestie qui tienne, ça y est! Au point qu'avec la nouvelle direction (E. Thierry qui a brusquement remplacé M. Empis), je passe au sérieux et presque à l'étoile.

Heureusement que je ne m'étourdis guère.

24 novembre 1859. — Les personnes étrangères aux choses de théâtre demandent souvent aux artistes comment ils peuvent jouer le même rôle cent fois de suite et plus, sans lassitude apparente. C'est en effet là, l'un des secrets du métier, et son explication même, par la jouissance intime qu'on éprouve à se délivrer de soi pour quelques heures, en devenant un autre que soi.

Pour ma part, je n'ai jamais compris ceux de mes collègues — il y en a — qui, restant toujours eux-mêmes,

regardent tranquillement dans les loges, sans se réfugier avec une sorte d'ivresse dans l'illusion de leur personnage, et je mourrais de honte, il me semble, à faire chaque soir platoniquement au public une grimace toujours pareille.

26 novembre 1859. — Avant-hier, nous avons joué *le Duc Job* devant la Cour, à Compiègne. Le succès a été le même. Et, bien que ces déplacements et surtout ces exhibitions en costumes soient des corvées presque humiliantes en vérité, si l'on prend la chose un peu de haut, ces gens-là ne posent-ils pas, devant nous, presque autant que nous devant eux?

M. de Morny, qui m'avait pris le bras à l'entrée du salon, dit à MM. Vieillard et de Persigny :

— A qui ressemble-t-il?

— A Louis, avant Boulogne, répondirent-ils tous deux à la fois.

Je me blondirai les moustaches.

30 novembre 1859. — Par un décret nouveau du 19, le temps préalable recompte aux sociétaires, et, d'autre part, le droit des auteurs est porté à 15 pour 100 par soirée.

M'en voilà donc venu à mes fins!

2 décembre 1859. — Oh! le succès!...

Je reçois de toutes parts les compliments, écrits ou parlés, les plus imprévus, les plus extravagants, et l'on commence à m'appeler familièrement : mon cher duc.

Laya lui-même, sur la dernière page de sa brochure, ne m'a-t-il pas mis de sa fine encre bleue : Au duc Got !

10 décembre 1859. — Dix mille hommes de troupes partent pour la Chine. Si c'était encore pour une guerre maritime et qu'on se bornât à égratigner les côtes!... Mais non; aller au bout du monde, dans un pays de quatre cents millions d'habitants, même si d'abord on les bat, leur apprendre pour plus tard à se battre...

Avec de bonnes armes à longue portée, toutes les races du monde finiront par se valoir... Voilà ce que je disais l'autre soir chez la baronne de Löwenthal, au prince de Metternich, le nouvel ambassadeur d'Autriche...

Car je jouis dans ce monde officiel étranger d'une considération affectueuse qui m'étonne moi-même, bien que je mette à me la concilier tout le tact dont je suis capable, et j'avoue mon faible orgueilleux à sentir ces orgueils hautains capituler devant ma position acquise et mon indépendance.

Il est vrai que les dames m'aident beaucoup, et c'est une pente si douce à suivre, même quand elle est platonique.

14 février 1860. — Ce soir, la soixantième représentation du *Duc Job*, et nous avons encore fait quatre mille sept cent onze francs à la cinquantième, c'est donc déjà près de trois cent mille francs qu'a rapportés ce succès, dont les proportions commencent à devenir rares n'importe où, et avec qui.

Quelle chance pour M. Édouard Thierry d'avoir pris la main sur une pareille veine! Car le bénéfice net de 1859 a porté la part entière à cinq mille francs.

21 février 1860. — L'autre mardi, le prince Napoléon avait pendu la crémaillère dans son nouvel hôtel pompéien de l'avenue Montaigne : réception, spectacle, bal, souper, Leurs Majestés présentes, toute la cour officielle ou d'à côté; n'importe, c'était brillant au possible.

Émile Augier, qu'on blague un peu d'avoir un pied chez le duc d'Aumale et l'autre... là dedans, m'avait demandé comme un service personnel d'aller jouer Bomilcar, du *Joueur de flûte*, pièce élégamment assortie au Pompéien de cette nuit, et Léon Laya, autant par orléanisme sincère que par crainte de risquer au profit de *Craintplomb* la précieuse santé de son *Duc Job*, s'était opposé comme un diable au déplacement en question.

Mais certaines influences clandestines m'ont fait pencher du côté de ma vieille amitié, et je me suis laissé enlever à minuit dans un costume carthaginois.

Par la gelée qu'il faisait dehors, avec la chaleur d'étuve de ces coulisses ou loges improvisées, les courants d'air et les portes entre-bâillées pour contenter les curiosités gamines de la princesse de Metternich, de Mme de Löwenthal, de l'Impératrice même, les rafraîchissements par-dessus et le retour matinal à stores baissés, j'ai failli gober la plus belle fluxion de poitrine...

J'ai pu quand même depuis lors ne pas retarder d'un soir les représentations du *Duc Job*, mais j'ai la

oix détraquée et force m'est de ruser de mille façons
our arriver au bout de mon interminable rôle.

4 mars 1860. — Je suis las de la vie de Paris, des
uémandeurs, des fâcheux, des invitations, et de tout
e reste.

Comme à point nommé, M. Delahante me propose
ne propriété qu'il habite (maison, communs et jardin
vec de beaux arbres), à Passy.

L'affaire me paraît bonne et d'avenir. Les omnibus
tendront avant peu leur service jusque-là, et le che-
in de fer d'Auteuil a une station tout près du hameau
e Boulainvilliers.

Davesnes y demeure, Bouffé même y est son voisin,
t Foussier me promet d'y louer quelque chose, si je
e décide.

11 mars 1860. — L'affaire est faite, et dans un mois,
Pâques, j'aurai déménagé, j'habiterai Passy.

22 mars 1860. — J'ai la poitrine tellement fatiguée
ue, pour arriver à jouer le soir, je suis obligé de
n'enfermer hermétiquement chez moi tout le jour et
outes les fois que je ne suis pas de spectacle.

Plus de visites à l'atelier, à mes amis, rue Notre-
ame-des-Champs, ni nulle part en ville. Gérôme aura
ni son tableau de *Rachel* sans que j'aie pu le voir, et
e passe mon temps à cracher sur mes tisons, à rêvas-
er seul, et à lire... la correspondance récemment édi-
ée et si personnelle du bon Béranger, par exemple,

puis les journaux et les revues de toutes sortes, — quoique les opinions puissent à peine s'exprimer aujourd'hui, sous l'étouffoir impérial, autrement que par sous-entendus, à quoi Prévost-Paradol excelle dans *le Courrier du Dimanche*. En revanche les engueulements sacrés de Veuillot dans *l'Univers* ont été supprimés sans plus de façons.

Mais on peut toujours suivre de l'œil les mouvements politiques ou guerriers du véritable univers... les victoires de l'Espagne au Maroc, la prise de Tétouan, etc... les premières escales de notre future guerre avec la Chine, et la haute comédie qui se joue impudemment devant l'Europe empêtrée entre Napoléon III battant son plein et l'astucieux Cavour, comédie dont le scénario a peut-être été tracé par ces deux « Gaspard » lors de la première alliance piémontaise avec nous, contre Sébastopol.

En effet, derrière une Italie consentie et déjà faite à cette heure jusqu'aux Romagnes et au royaume de Naples, — mais où la révolution, attisée sous main, ne tardera pas sans doute à faire des siennes, — aveugle qui ne voit point que la France ne lâcherait guère la Lombardie et Gênes, sans s'être annexé définitivement Nice et la Savoie.

Nous serions par trop dupes, sans cela !

28 mars 1860. — La mode de faire venir la Comédie-Française dire ou jouer quelque chose dans les « noces » a pris un tel développement à Paris, que le ministère vient de nous le défendre positivement.

Mais le moyen d'empêcher cela quand il n'y a pas

affiche! Où commence la représentation en ville? Quelle est la preuve du cachet?

Tous ceux dont la pudeur de parader dans un salon surchauffé, devant une rampe de fleurs, entre deux paravents, en pleine promiscuité avec les paysans et les invités, dont les premiers rangs assis sous votre nez écoutent comme par complaisance, et dont le reste regarde sans entendre, debout au loin dans les embrasures ou dans la chambre à coucher démeublée, tous les artistes enfin qu'une sorte de propreté de conscience ne retiendra point à leur vraie place, le théâtre, céderont à l'argent et sauteront le pas, ceux surtout de la Comédie-Française, parce que la Comédie surtout est un meilleur tremplin pour cela, et que le monde sera d'autant plus friand que ce sera plus cher.

Passe à la rigueur pour les pauvres diables à courts appointements, mais ce ne sera pas ceux-là qu'on soldera grassement ... Et les plus gros même n'en viendront-ils pas à spéculer sur les petits?...

1er juillet 1860. — Nous avons fini le mois de juin, de guerre lasse, mais toujours avec le même succès, par la cent vingt-troisième représentation du *Duc Job*.

On a dit de tous côtés que *le Duc Job* me doit sa chance... Non, pas tant que cela, mon cher Laya; on ne fait pas du civet de lièvre avec des queues de lapin, et moi je dis que je dois une fière chandelle au *Duc Job*.

Il me faudrait encore un rôle de cette force pour me tirer tout à fait de pair.

Mais il est sage de m'attendre tout bonnement à payer dans peu ma dette et la surprise de mon avènement à la bascule inévitable de l'opinion publique.

2 septembre 1860. — Je viens de passer à Lyon dix-huit jours du congé d'un mois qu'après cent vingt-trois représentations du *Duc Job* on n'avait pas pu me refuser en août.

J'ai donné huit représentations variées au théâtre des Célestins, et bien qu'elles m'aient rapporté environ quatre mille francs de bénéfice, on ne m'y reprendra plus.

Ce n'est plus de l'art. De l'à peu près tout au plus, qui confine au métier par bien des petits côtés répugnants.

Quand on gagne de quoi vivre honorablement dans sa propre boutique, et dans une boutique propre, une exportation de la sorte m'humilie.

Lorsque vers la fin de l'an dernier, grâce à la vieille influence de Mme Anaïs sur MM. Fould et Walewski, notre Édouard Thierry, pâle feuilletoniste de théâtre et donneur juré d'eau bénite, remplaça soudainement M. Empis à la Comédie-Française, par un bond tellement invraisemblable qu'il put faire semblant de se considérer comme intérimaire, et conserver en même temps ainsi sa place de sous-bibliothécaire à l'Arsenal, avec logement, le pauvre homme!... sa bienveillance ostensible pour moi m'amena par une sorte d'accord tacite à ne pas souffler mot de ses origines de pion qui l'inquiètent fort, et de ses romances pour pensionnats...

On l'aurait si belle dans la petite presse avec :

La fortune
Importune...

et avec les « les laveuses du couvent », dans le « courant de l'eau qui marche »..., toutes ces piteuses âne-

ries du temps où, frottant de son pied plat le paillasson de Victor Hugo, il venait hebdomadairement sonner et se tordre au « Moustier »! (place Royale).

Tout semblait donc au mieux entre nous, quand l'étonnante réception de Mlle Figeac comme sociétaire — M. Empis s'était brisé net à résister au premier effort ministériel — est venue jeter un froid dans notre alliance secrète. Et voici comme :

Le ministre d'État, M. Achille Fould, parti en congé l'autre mois, avait été remplacé à la signature par Baroche. M. Fould, à son retour, demande presque naturellement ce qui s'est passé à la Comédie-Française?

— Mlle Figeac est enfin reçue, se hâte de répondre Thierry avec un sourire béat.

— Mlle Figeac... Tiens! Pourquoi?...

Et Thierry médusé, me racontant la chose :

— Vous ne l'avez ma foi pas volé, lui ai-je répondu.

Si M. Fould est de la religion qu'on ne met pas dedans, Thierry est de celle qui ne pardonne pas. L'horizon théâtral pour moi est donc un peu brouillé.

23 septembre 1860. — About vient de m'amener à déjeuner un ancien « Charlemagne », Francisque Sarcey, normalien défroqué (comme lui, comme Taine, comme Paradol), qui signait dernièrement « De Suttières » certains articles assez remarqués du *Figaro,* et qui passe « lundiste » à *l'Opinion.*

C'est un gros garçon, un peu provincial encore, et novice dans le monde des arts, mais curieux et piocheur, qui donnera quelque jour une note convaincue au milieu du tohu-bohu de la critique d'à présent.

15 novembre 1860. — Depuis plus de dix ans, j'étais en possession d'une loge, à mon goût, dans un coin perdu de nos longs corridors, presque au niveau de la scène, et voilà que la Volonté Napoléon-Haussmann s'avisant de refaire à notre théâtre une seconde façade sur une place nouvelle de Paris futur, nous sommes tous forcés de nous exporter, avec nos costumes, dans les chambres à punaises d'une atroce maison d'en face, où l'on accède par un pont jeté sur la rue Richelieu.

On affirme que cela ne durera qu'une année, et la façon expéditive de bâtir aujourd'hui rend possible cette rapide métamorphose.

Quand ensuite on aura nivelé la butte des Moulins, et qu'une avenue monumentale reliera la Comédie-Française à l'Opéra projeté de l'autre côté du boulevard des Capucines, notre position sera merveilleuse.

Mais quand?...

Le « pont des soupirs » est rude à passer, en attendant.

Comédie-Française (1860-1861).

Sociétaires. MM.		*Sociétaires.* Mmes	
Samson (doyen)...	16 000	Aug. Brohan......	16 000
Beauvallet........	16 000	Judith............	11 000
Geffroy...........	16 000	Bonval...........	11 000
Régnier...........	16 000	Nathalie..........	14 000
Provost...........	16 000	Mad. Brohan......	16 000
Leroux............	14 000	Fix...............	15 000
Got...............	16 000	Favart............	15 000
Delaunay.........	16 000	Dubois............	10 000
Maubant..........	12 000	Guyon............	15 000
L. Monrose.......	14 000	Figeac............	8 000
Bressant..........	18 000		
Talbot............	10 000		

Pensionnaires : MM. Mirecour, Mathien, Montet, Jouanni, Chéry, Métrême, Worms, Barré, Verdellet, Garraud, Eug. Provost, Ariste, Guichard, Coquelin, Tronchet, Masquillier.

Mmes Arnould-Plessy, Lambquin, Jouvante, Jouassain, Emma Fleury, Edile Riquer, J. Bondois, Marie Royer, Devoyod, Rosa Didier, Cornélie, Ponsin.

10 janvier 1861. — Grand succès d'une très belle œuvre d'Émile Augier, *les Effrontés*, taillée audacieusement et en plein dans les mœurs du jour.

Il m'y avait réservé le rôle brillant et sympathique du fils de M. Charrier, l'industriel véreux. Mais ce rôle, par certains côtés, et surtout par son dénouement, avait quelques points de contact avec *le Duc Job*. L'abandonnant donc magnanimement à Delaunay, j'ai cru plus sage de me rabattre sur le personnage épisodique et amèrement original de Giboyer.

Vision très nette de ma part, puisque c'est moi qui tire en fin de compte le plus gros pétard dans ce feu d'artifice.

20 janvier 1861. — Auteuil devient de plus en plus la Sainte-Périne, la petite Provence des artistes au déclin : Mme Jenny-Verpré-Carmouche s'y fait traîner au soleil; M. Samson y demeure, près du pavillon Molière! et Bressant, et les Gueymard, et Bonnehée...

Et Jules Janin donc! Et Rossini, depuis plus de cinq ans!

Celui-là confit dans son auréole, blagueur et Italien au possible; j'avais fait sa connaissance à Passy, vers

1858, chez une ancienne et célèbre danseuse mime de l'Opéra, Mlle Bigottini, et je me souviens que, déjà frappée du mal dont elle allait mourir. Rossini la faisait rire impitoyablement avec de fantasques souvenirs de charcuterie de Bologne...

Un drôle de corps que ce grand homme!

Et une drôle de femme que la belle Olympe, sa moitié!

— Voyez donc, Rossini, le bracelet d'or de la duchesse...

— Êtes-vis assez indiscrète, chère amie!... Non, douchesse, né dounez pas, je vous connjoure...

Un soir, en petit comité, le vieux baryton Badiali et le maître se rappelaient au piano, parmi les rires, des chansons de leur jeunesse... Et celle-ci!... Et cette autre!

— Channte, Badiali!...

Et Badiali surmené demandant à boire :

— Tiens! lui dit Rossini... ce verre d'eau!...

24 février 1861. — M. Scribe est mort subitement. C'était une organisation active et féconde, un merveilleux arrangeur, inventeur même quelquefois, et poète, oui, poète, dans ses scénarios lyriques.

Les petits vers trop célèbres : aux quatre coins de la machine ronde... — ses jours sont menacés... Ah! je dois l'y soustraire... — j'ai déjà fait mes adieux à ma mère... et je viens te faire les miens... — sur ces riches tapis, mangeons le bœuf Apis..., etc..., etc... tout cela ne fait rien à la chose. Querelles de mandarins, voilà tout, quand le fond est véritablement puissant et solide, comme *la Juive*, *les Huguenots*, certaines

parties du *Prophète;* et admirable de grâce ou de dextérité comme tous ses opéras-comiques. *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *le Verre d'eau* et son *Théâtre de Madame* ont eu bien aussi leur raison d'être, sinon de rester..., puisqu'il est prouvé qu'on ne reste qu'avec la forme. Mais, même avec la forme, qui donc peut se vanter de ne mourir point? Quatre ou cinq œuvres par siècle! Et encore...

Si M. Scribe était mort, lui, dix ans plus tôt, il n'aurait eu que soixante ans à peine, c'est vrai, mais il n'aurait pas assisté tout vif aux premières démolitions de sa gloire...

L'ingratitude des jeunes ne l'a-t-elle pas même blagué des services immenses rendus à l'avenir par la constitution définitive de la Société des auteurs dramatiques?...

Un notaire dramatique, disait-on...

N'importe! Ç'aura été pratiquement le chef de file, de près d'un demi-siècle, et un heureux, en somme, même par sa fin subite.

H. Murger aussi vient de s'éteindre à l'hospice Dubois. Il avait vécu de la bohème, et il en est mort. C'était un sous-Musset, bon enfant, avec de l'esprit à la pelle.

14 mars 1861. — Hier, scandale stupide à l'Opéra; sous prétexte que les Metternich et l'Impératrice ont patronné la chose, le *Tannhäuser* a été inhospitalièrement sifflé.

J'aime peu Richard Wagner, pédant tudesque que j'ai rencontré maintes fois dans la compagnie de Murger, de Champfleury, de Courbet, etc., dans un

restaurant borgne de la rue Jacob, et je comprends malaisément sa palingénésie orchestrale ; mais c'est quelqu'un ; je déteste les outrages à la pensée, et les sifflets, en tous cas, sont une musique plus bête que la sienne.

12 mai 1861. — L'exposition des Beaux-Arts est ouverte depuis le commencement du mois. Je connaissais par avance, pour les avoir vus dans les ateliers, la plupart des tableaux les plus remarqués.

D'abord ceux de la rue Notre-Dame-des-Champs :

La *Phryné,* de Gérôme, avec un coin de grand style, et son aréopage un peu à la Daumier. *Un Siège romain*, curieusement restitué d'après les recherches de notre brave capitaine de Reffye, chef des ateliers de balistique ancienne et moderne, à l'usage de l'empereur, au haras de Meudon. Un tableau de *Chats,* d'Eugène Lambert, qui se révèle peintre à l'improviste.

Puis une *Charlotte Corday,* de Baudry, qui, peu à peu, par un effort incessant, deviendra peut-être le premier de tous.

Une *Bataille de l'Alma*, de Pils, de vingt piques au-dessus de Vernet.

Une étrange grisaille teintée de Puvis de Chavannes, difficile à juger avant qu'elle soit en place au Panthéon.

Un joli *Solférino* mouche, de Meissonier.

De charmants *Arabes à cheval,* de Fromentin.

Une superbe *Idylle* au purin, de Millet.

Deux Courbet, de chic, près d'un Bonvin très fort.

Et de la sculpture toujours en progrès, — avec un envoi de Rome, *Mercure inventant le caducée,* de Chapu,

un nouveau, qui prendra place entre l'austère Guillaume et le grouillant Carpeaux.

Au mois d'août dernier, et pendant que j'étais à Lyon, Decamps était mort d'une chute de cheval dans la forêt de Fontainebleau.

7 juin 1861. — Pour l'anniversaire de Pierre Corneille, l'administration a fait une reprise de *l'Illusion comique*, réduite en trois actes, ce qui est peut-être un peu sans gêne à l'égard d'un aussi grand ancêtre que celui-là.

Mais quoi!... Une résurrection, partielle même, ne vaut-elle pas mieux qu'une mort, même immortelle? Or les œuvres, que dis-je, les chefs-d'œuvre restent si profondément ensevelis dans leurs reliures au cimetière des bibliothèques!

Ne pouvant m'employer à rien de nouveau, j'aurai, grâce à cette restitution osée et réussie du Matamore, profité du moins personnellement de la chose.

27 juillet 1861. — Vingt jours de voyage à travers la Belgique, la Hollande et les provinces rhénanes, seul, complètement seul, observateur inconnu au milieu de populations souvent encore à demi-françaises, sourd-muet au milieu de races parlant un langage différent, mais recevant partout sans distraction possible l'impression directe des hommes et des choses.

Il va sans dire que, comme le premier venu, mon guide en poche, j'ai d'abord pris pour but et pour passe-temps toutes les curiosités dont un Parisien

daigne à peine se douter à Paris, et la Renaissance, voire même le Moyen âge, ont laissé par là des traces et des œuvres admirables.

Mais ce que j'ai senti, ce que je rapporte comme étude d'autant plus évidente qu'elle est involontaire, c'est la conviction profonde que le monde ancien est fini, et qu'un monde nouveau commence. Les individualités sont éteintes avec les croyances, et la Révolution s'ouvre irrésistible. La réaction a beau faire, tout concourt à la fois et d'ensemble à cet immense résultat. La matière se coalise avec la pensée. Les chemins de fer, l'électricité, la vapeur doublent la vie et changent tout. Rois et races, il n'est plus temps de dresser vos barrières de passeports, de douanes, de monnaies et de langues. Vos frontières sont défoncées, et l'humanité logique vous enserre et vous discute. Votre règne est passé. Le libre échange partout et pour tout.

En repassant par Bruxelles, j'avais rencontré François Hugo qui m'avait invité, de même que Charles Edmond Chojecki, de passage aussi en Belgique, à déjeuner le lendemain à l'auberge du mont Saint-Jean, où son père est en train d'écrire d'après nature un Waterloo pour son très prochain roman.

Et nous y avons déjeuné six, y compris son frère Charles et Mme Juliette Drouet, toute blanche, mais toujours belle, dans la petite chambre du grand poète, qui, deux heures durant, a été paternel, et curieux, et charmant, comme il sait l'être, quand il daigne.

Mais sont arrivés deux proscrits, et c'est devenu vite une débauche parlée de politique internationale, de Garibaldi vainqueur, de Cavour mort, de Lamoricière, de Pimodan, etc., etc... J'ai décampé.

11 août 1861. — Depuis un an, la Comédie-Française s'est augmentée d'un certain Coquelin, garçon véritablement doué, théâtralement surtout, mais d'une éducation assez sommaire. A peine s'il a barbe au menton et il tape sur le ventre à Léon Guillard, discute perspective avec le père Ciceri, littérature avec Émile Augier qui n'ose même pas trop s'en défendre, tant la présomption héroïque est une force!

Nul au théâtre, hors L. Monrose en secret, n'a le flair de s'en embarrasser encore, mais il faudra compter quelque jour avec ce nouveau, et je pressens une personnalité rapidement encombrante.

1er octobre 1861. — Même vie toujours, en famille, à Passy, mon père soignant le jardin, ma mère faisant aller la maison.

Au théâtre, rien de nouveau, même pour l'avenir. *Le Duc Job* repris avec une réussite soutenue.

De temps en temps, quelques heures de cheval.

Une pièce entreprise et continuée presque à mon corps défendant avec Charles Edmond.

Une amie charmante... Mais, moi, trente-neuf ans, déjà du sable dans les reins et des bourdonnements dans les oreilles.

10 octobre 1861. — La pauvre Rose Chéri (Mme Lemoine-Montigny) vient de mourir du croup dont elle a sauvé l'un de ses enfants. C'était une digne femme et une artiste rare.

15 octobre 1861. — L'Empire bat décidément son

plein. Il tient table ouverte à Compiègne, et la Comédie-Française y aura bientôt joué son répertoire, comme jadis à Erfurt, devant un parterre de rois... le nouveau Guillaume de Prusse, le Guillaume des Pays-Bas, etc., tous y passent.

Avant-hier, j'en étais, dans *les Caprices de Marianne,* bon gré, mal gré, les chambellans n'ayant pas voulu prendre à ma place Eugène Provost, mon double ordinaire, pour Tibia.

2 novembre 1861. — Les premiers volumes des *Misérables* sont jusqu'ici des *Mystères de Paris*, très perfectionnés littérairement; mais dix volumes, ne sera-ce pas beaucoup ?

La postérité me fait l'effet du Louvre : on la traverse avec les petits paquets; avec les gros bagages on reste à la porte.

L'effort dans Victor Hugo devient disproportionné quelquefois. Tout y va, le style, l'image, la redondance avec l'exaspération progressive et fatale des qualités maîtresses vieillissantes...

N'est-on donc pas souvent pénétré plus à fond par les simples récits d'Erckmann-Chatrian, par exemple. *Madame Thérèse* n'est-elle pas presque un chef-d'œuvre?

24 novembre 1861. — Mme Plessy vient de jouer magistralement *l'Aventurière,* à qui cela donne très justement un regain.

Augier referait-il des vers pareils ?

Ah! le comique vrai, quelle force rare !

J'ai pourtant quelques observations à faire sur cette

Aventurière; d'abord, la pièce, représentée jadis en cinq actes, n'était-elle pas mieux alors que maintenant, mise en quatre?

Autre chose : l'œuvre vient d'être jouée bien, très bien, par M. Geffroy, par M. Régnier surtout, resté le même qu'autrefois; mais il est certain qu'un des principaux facteurs du relèvement d'aujourd'hui, c'est Mme Arnould-Plessy. Or, de par son autorité, son talent, sa beauté, son « abatage », comme on dit en argot de théâtre, elle tire le rôle à elle et fait une Impéria de Clorinde, qui, dans la pensée de l'auteur, — je tiens authentiquement cela de lui, — est plutôt une rongeuse, et la preuve, c'est qu'il l'avait fait créer, en 1848, par Mme Anaïs (Aubert).

Mais voilà! le rôle adopté ainsi à présent par le public aura grand'peine désormais à être vu à son juste plan, même par les artistes, plus dupes généralement que n'importe qui, du succès, voire quand le succès est de commande et souligné fût-ce par leur propre claque.

1er janvier 1862. — Je passe cet hiver tout à fait à ma guise.

En plein succès, avec plus d'argent à moi que je n'en avais rêvé, et reçu familièrement dans des maisons qui me plaisent ou m'intéressent : à la légation roumaine, par exemple, chez les Alecsandri ; chez les Metternich, à l'ambassade d'Autriche; chez la baronne de Löwenthal, et partout en relation avec un monde international de premier choix, MM. de Hubner, de Mullinen, Basile Alecsandri, etc., et Bismarck-Schœnhausen, le plus original de tous, bien qu'il n'ait fait qu'y passer.

Et les femmes, donc! les unes belles, les autres lumineuses, charmantes toutes... Et cela ne m'empêche point de rester seul, à mes heures, dans mon ermitage, à lire, à écrire, à travailler auprès de mes parents, qui semblent les plus heureux de la terre, par moi, joie triple.

Charles Garnier a définitivement remporté le prix dans le concours ouvert pour la construction d'un Grand-Opéra. Déjà, pour les fondations, on est en train d'aveugler l'eau de la Grange-Batelière.

D'ici à deux ou trois ans, cela va faire sans doute une fière surface à couvrir de commandes artistiques, si c'est Garnier qui dispose et l'Empereur qui impose toujours.

12 janvier 1862. — On parle beaucoup — tout bas — à l'ambassade d'Autriche, de Maximilien pour l'empire futur du Mexique! Et c'est nous qui ferions les frais de cette exportation...

Les bonapartistes disent couramment que c'est un admirable coup de jarnac contre les États-Unis du Nord, car on est sécessionniste dans l'âme aux Tuileries.

Moi, qui suis Français avant tout, je dis que cela m'a l'air d'un suprême coup de folie.

L'Empereur consulterait-il les somnambules?

11 avril 1862. — Il est trois heures, et je suis à tuer le temps chez moi jusqu'à huit heures et demie, où j'entrerai en scène pour la première représentation de

la Papillonne, trois actes bouffes de l'auteur des *Pattes de mouche* et de *Nos Intimes.*

Notre ministre, M. Walewski, s'est avisé d'aller cueillir, dans les plates-bandes du Vaudeville, ce vaudeville, pour le transplanter, comédie, sur les planches de la Comédie-Française...

Or, le lendemain de sa réception par le comité, M. Sardou venant chez moi m'offrir le personnage principal m'avait supplié de passer entre nous par-dessus le secret professionnel du vote, et de lui dire en confidence le nom de la seule boule rouge, « qui m'agace d'autant plus, ajouta-t-il, que personne ne veut l'avoir mise. »

— Ne cherchez pas, lui répondis-je, c'est la mienne.

Le rôle m'est resté pourtant, malgré la grimace bilieuse que cela lui fit faire d'abord, et certes j'ai travaillé consciencieusement depuis lors, mais j'avoue que la peur continue à me galoper.

Bien qu'à l'approche du moment décisif, je sens comme à l'ordinaire cette peur n'être plus que de l'inquiétude fiévreuse, et presque de l'impatience, j'allais dire de la curiosité.

15 avril 1862. — J'avais raison d'avoir peur : *la Papillonne* est tombée. Après un acte très applaudi, les deux derniers ont été sifflés, hués, le deuxième surtout.

Nous portions le fardeau presque entier, Augustine et moi. Augustine, toujours un peu gênée dans le répertoire moderne, a perdu la tête et lâché pied, comme d'habitude... c'est donc moi qui suis resté dessous, ou à peu près. J'ai cependant vaillamment combattu. Mais *l'Honneur et l'Argent* avait commencé à

me faire sentir la versatilité du public, principalement aux premières représentations. Parbleu ! Tout a déjà mieux marché le soir de la seconde, grâce aux petites coupures qu'on fait si facilement... le lendemain.

Et nous irons de la sorte une trentaine de fois sans doute.

Au reste, je l'avais échappé plus belle encore, à la fin de l'an dernier, avec la *Gaëtana* d'About, dont nous avions commencé les répétitions, mais qui n'a été sifflée décidément pour la première fois, que transportée à l'Odéon, vers le 15 janvier. Cela fut pire que *Guillery*.

A l'Odéon, en revanche, on applaudissait en février un acte exquis, *la Dernière Idole*, de deux jeunes poètes, MM. E. Lépine et Alphonse Daudet, que je n'avais pas réussi, il y a trois mois, à faire accepter par mes collègues du comité.

4 mai 1862. — Ma vie mondaine se complique au point que je commence à sentir le sol se dérober sous moi. Je pars en plein ciel, au risque de me rompre le cou, Icare de foire que je suis !

Si l'on n'a pas été jeune à son heure, on le redevient donc fatalement, et plus tard qu'il ne faut ?

18 mai 1862. — Si grande qu'ait semblé d'abord une passion... quand on est propriétaire, on en a vite fait le tour.

29 juin 1862. — Z... allant passer une partie de la saison à prendre les eaux en Bohême, je ne serai pas fâché, moi, d'étourdir l'absence en me sauvant aussi n'importe où, ne fût-ce qu'un mois.

« La femme de quarante ans » est décidément forte et capiteuse. M. de Balzac ne s'est pas trompé.

Et la femme n'est-elle pas forte à tout âge ? Depuis Agnès jusqu'à Ninon de Lenclos, en passant par Célimène ?

Je ferai donc bien de partir, raison de plus.

4 juillet 1862. — Me voilà chez des amis, au château de Mirande, à deux kilomètres de Dijon.

Le temps est beau, mais un peu brouillé. Grand vent toute cette nuit.

J'ai passé la journée d'hier à cheval, montant et descendant des cambes très pittoresques jusqu'à Fixain, sorte de petite Provence.

Demain, si le temps le permet, nous irons en chemin de fer aux courses de Châlons, avec Gramont-Caderousse, jockey de la Haute et fou du chic, qui finira par cracher son dernier poumon sur quelque banquette irlandaise. Le sirop de Flon ne l'en sauvera pas, même avec beaucoup de flon !... comme il dit.

Vers le milieu de la semaine prochaine, je continuerai sans doute ma course vers en bas et peut-être jusqu'en Sardaigne.

12 juillet 1862. — Arrivé hier à Marseille, avec les cantines d'officier, le sac de paysagiste et mon fusil de chasse, je pars demain à quatre heures par un vapeur,

qui ne va que jusqu'à Porto-Torrès, mais qui m'assure une correspondance immédiate pour Cagliari.

Paris, 25 août 1862. — Je monte à cheval trois ou quatre heures par jour. Je fais des poids et de l'escrime... je fatigue la bête, en un mot, mais le cœur regimbe...

Je m'étais acoquiné à cette nature vivace, à ce mouvement perpétuel, à ces façons aristocratiques, à cet esprit endiablé... jusqu'au cynisme par bouffées.

Combien de fois en ai-je rêvé, là-bas, dans la montagne !

4 septembre 1862. — Une lettre m'était arrivée le 1er septembre pour me dire : Quelques jours encore... — C'est que cela fait près de trois mois ! Mais hier, enfin ! elle est revenue.

21 septembre 1862. — Quelles bonnes courses matinales au Bois, à Ville-d'Avray, à Chaville, à Meudon !... Et par quel temps radieux ! Le groom benêt qui nous suit en soufflant et tient nos chevaux à la porte des auberges perd, à s'efforcer de comprendre, le peu d'esprit qu'il a.

Aussi, pour lui, quelles belles lampées d'eau-de-vie, et quelles tartines au jambon !

1er octobre 1862. — J'ai quarante ans, ce matin même. Mais la situation est bonne et ma vie heureuse.

J'ai de la santé, de la considération, de l'avenir encore... et voilà qu'Augier m'a fait un Giboyer superbe dans une suite aux *Effrontés* qu'il écrit d'inspiration autant que de rage contre Villemain et Veuillot...

2 novembre 1862. — La pièce d'Augier ne se monte pas sans anicroche. Le ministre (Walewski) a fait arrêter provisoirement par son Thierry les répétitions au Théâtre, mais nous les continuons en braves, avec MM. Samson, Provost, Delaunay, Laroche, Mmes Plessy et Favart, chez Augier même, qui finira bien par enlever la position auprès de l'empereur, avec l'aide du prince Napoléon.

Que ce mal du moins lui soit bon à quelque chose.

2 décembre 1862. — Ce soir aura lieu la première représentation du *Fils de Giboyer*. C'est une grosse machine, presque une machine de guerre, satirique, politique, sociale, et qui va soulever l'océan clérical en tempête. Je crois pourtant l'œuvre assez forte pour résister, et puis, en France, toute attaque nette à l'hypocrisie et à ses privilèges n'est-elle pas presque un laissez-passer pour la postérité ? Montaigne, Rabelais, Tartuffe, les *Provinciales*, Voltaire, Courrier et bien d'autres... Quant à moi, chargé du rôle écrasant de Giboyer, devenu père et père tout à fait, j'étais depuis quinze jours dans des transes mortelles, je l'avoue.

Depuis avant-hier le courage du coup à tenter m'a relevé, et je crois que j'y suis. J'ai foi du moins, et c'est déjà tant.

Une heure du matin. — Beaucoup de résistance prévue ; mais succès, succès évident et profond.

La pièce a été bien jouée par tout le monde.

C'est assez le sort des bonnes pièces, soit dit par parenthèse.

20 janvier 1863. — Pendant que le succès de *Giboyer,* joué quatre fois par semaine, sans préjudice du répertoire courant, m'isole forcément un peu de partout, mes amis arrangent leur vie et se casent chacun pour l'avenir.

Gérôme aussi vient de se marier hier, et le lien principal du phalanstère Notre-Dame-des-Champs étant ainsi rompu, tout le faisceau ne tardera guère à s'éparpiller, c'est probable.

Je resterai donc seul dans mon coin, à moins qu'un incident que je vois poindre et grossir ne change tout à coup pour moi la face des choses...

1er février 1863. — Catherine II cherchait le mâle sous le Strélitz... Ici, quoi qu'on veuille bien m'en dire, ce ne doit guère être que le cabot qu'on a cherché derrière l'homme ; car l'homme en vaut-il la peine ?...

1er avril 1863. — J'avance d'un pas dans la hiérarchie. Hier, 31 mars, notre doyen, M. Samson, a donné sa seconde représentation de retraite, définitive, celle-là, après trente-sept années de services, et de services de premier ordre, il faut être juste.

La semaine d'ailleurs avait été sévère, Mme Pauline Viardot se retirant aussi de l'Opéra, et Mme Damoreau étant morte.

Au sujet de la retraite de M. Samson, M. Legouvé remet sur l'eau la question de la croix pour les comédiens, et l'on va décorer M. Samson, évidemment. Le préjugé désarme. C'est un premier pas.

Quand arrivera-t-on à décorer le comédien en plein exercice? C'est cela qu'il s'agit désormais de viser. Mais les femmes sont si souvent supérieures aux hommes, en matière de théâtre!... Voilà le hic.

17 mai 1863. — Depuis quinze jours qu'est ouverte l'exposition des Beaux-Arts, je me suis donné la joie d'initier au peu que j'en sais moi-même une néophyte de bonne foi, et c'est étonnant comme les organisations féminines sont souples et « imprégnables ».

Après une ou deux visites où la femme du monde ne s'arrêtait guère d'abord qu'aux choses de la mode, au gentil, au convenu, c'est elle qui, la première, m'indiquait les toiles véritablement intéressantes : Les *Vénus* de Baudry, de Cabanel, d'Amaury Duval même, la *Bacchante* de Bouguereau ; le *Saint André* de Bonnat ; le *Jésus* sur l'admirable mer de Brion ; le *Prisonnier* de Gérôme ; Henner, Boulanger, Corot, Daubigny, Nazon, et jusqu'aux statues, l'art austère comme on dit : l'*Ugolin* de Carpeaux ; l'*Enfance de Bacchus*, par Perraud ; *la Nymphe et le vieux Faune* de Carrier-Belleuse ; le *Saint Jean-Baptiste* et le *Narcisse au bain* de P. Dubois, un nouveau, celui-là.

Si ce n'était pas son goût réel, du moins avait-elle en tout ceci la merveilleuse intuition de mon goût à moi.

Il y a de plus cette année, par suite d'une révolte contre le jury officiel, une « exposition des refusés » qui, à part deux ou trois notes singulières mais excessives, est bien la chose la plus tristement folle du monde.

11 novembre 1863. — Hier nous avons joué *le Dernier quartier*, les deux petits actes en vers d'un auteur à peu près nouveau, Edouard Pailleron, que j'avais rencontré déjà chez About et Sarcey, mais avec qui depuis quelques mois sa nouvelle œuvre m'avait mis en plus intimes relations.

La pièce bien jouée, je crois, a plus qu'agréablement réussi.

Mais j'y vois surtout le premier pas d'une ambition littéraire, impatiente et volontaire, qui ne restera pas longtemps, douée comme elle est de bien des côtés, sans s'être emparée de la corde.

15 décembre 1863. — Samedi dernier, 12, après un mois de répétitions fort pressées, nous sommes allés donner à Compiègne (grande imprudence) la première représentation de *la Maison de Pénarvan,* quatre actes de Jules Sandeau, avec collaboration secrète de Decourcelle. La pièce, surtout dans sa seconde moitié, a produit devant la Cour (?) un assez piètre effet.

N'aurait-on point pu surseoir alors, d'un mois s'il le fallait, à la véritable première au théâtre ? C'était mon

avis. De la sorte du moins, le public aurait pu penser que l'auditoire auguste n'avait fait qu'essuyer les plâtres. Mais on ne s'est rien tenu pour dit, et avec le détestable préliminaire d'une distribution de rôles insensée, principalement pour mon compte, on a risqué la grande bataille...

Dame ! La déroute a été complète. Acteurs et pièce nous sommes tombés c.. par-dessus tête... Et c'est moi qui portais le drapeau !... J'en rougirai toute ma vie.

Heureusement, l'affiche va changer si vite que pour le public la chose aura été non avenue.

Mais les bons petits camarades s'en souviendront, comme moi, jusqu'à la mort.

3 mars 1864. — On m'a souvent taxé d'esprit d'aventure... et ma première jeunesse a peut-être donné raison à cela. N'étant rien, n'ayant rien, ne fallait-il pas risquer un peu pour arriver à quelque chose ? Mais depuis, au contraire, j'ai marché pas à pas, logiquement, bourgeoisement, voire même avec une telle lucidité de déduction, que ce serait plutôt là une originalité.

Et Fechter donc, qui après dix-neuf ans d'une belle carrière à Paris s'en va tenter la fortune à Londres dans *Hamlet*, un Hamlet blond, sur un théâtre à lui ! Il a réussi, brillamment, ma foi ! j'en suis fort aise. Eh bien ! moi, même à sa place, je n'aurais jamais joué pareille partie.

Que dire donc de Stella Colas, qui à force de volonté, s'empiffrant le rôle syllabe à syllabe, est allée en faire autant dans « Juliette » ? Mais pour elle, c'était un peu la dernière carte d'une décavée.

Mathews, un *very select English gentleman,* qui, au mois de septembre dernier, était venu jouer, et remarquablement, *l'Homme blasé,* en français, sur la scène des Variétés, avait certes été reçu d'une façon moins courtoise par notre gros public.

21 mars 1864 (minuit et demi). — *Moi*, trois actes de Labiche et sa première œuvre au Théâtre-Français. Deux actes ont gaiement réussi, mais la contre-partie sérieuse à l'égoïsme a paru poncive et mal fondue. Cet esprit franc s'est guindé là pour nos planches solennelles.

Mon rôle, M. de la Porcheraie, a bien porté.

J'avais tâché d'y rappeler mes souvenirs de Bouffé (Champagne), et je crois que de tous les interprètes de la pièce, j'ai été le plus sincère.

Combien avait été plus prime-sautier et plus assorti pour Labiche à ses charmantes qualités d'observation narquoise, et de bonne humeur, le succès de *la Cagnotte*, quelques jours avant au Palais-Royal, à l'autre bout de la galerie !

14 avril 1864. — La comédie de société sévit plus que jamais, mais gagne du terrain et se fait publique, sous le petit manteau bleu de la charité.

L'année dernière, c'était *Henri III et sa cour* et *Ce que femme veut,* avec la princesse de Beauveau, la baronne de Löwenthal et leur troupe armoriée; cette année, ç'a été *les Enfants d'Edouard* et *Embrassons-nous, Folleville*, trois représentations, s. v. p., dans la salle du Conservatoire.

Le pis c'est que j'en suis à la cantonade, ne pouvant guère faire autrement que d'en être.

20 avril 1864. — Les théâtres non subventionnés seront décidément libres, par décret, le 1er juillet prochain, et l'on s'en effraye à la Comédie-Française et à l'Odéon. Le répertoire ancien est perdu !... Quelle ânerie !

Quand les directeurs parisiens auront joué cinq ou six fois *Tartuffe* et *le Dépit*, à la hâte, pour profiter de la première surprise, est-ce qu'ils se risqueront à remonter devant leur gros public des pièces démodées et curieuses seulement pour notre public spécial ? Non. Pas plus que les directeurs de province ne le font depuis trente ans passés.

La liberté des théâtres à Paris n'est qu'un mot, un boniment de ministère... Elle va pousser à la spéculation, à la marchandise, et peut-être à un abaissement de niveau, voilà tout.

Déjà s'est fondé, sous le titre de « Compagnie Nantaise », un syndicat financier pour la location ou la gérance des théâtres construits depuis deux ans par la Ville (le Châtelet, le Lyrique, la Gaîté), sur le quai, ou près des quais, pour remplacer ceux qu'on a chèrement rachetés et bien inutilement, selon moi, sur le boulevard du Crime, — l'Historique, le Cirque Olympique, les Folies, les Funambules, les Délassements, le Petit Lazari...

Oh ! le Petit Lazari ! Deux représentations tous les jours, trois le dimanche et le lundi ! Quelques artistes sont pourtant partis de là : Deshayes, Dussert, Alphonsine... Je lui avais prédit son avenir à celle là, comme

à Thérésa, ex-figurante à la Porte-Saint-Martin, maintenant chanteuse de café-concert, ignorante comme une carpe, mais admirablement organisée et originale, qui renouvelle pour son compte la vogue de Darcier, et qu'on appelle aujourd'hui couramment à faire sa partie, un peu grâce à mon entremise, avouons-le, dans les fêtes du grand monde interlope de l'Empire.

8 mai 1864. — A l'exposition des Beaux-Arts, c'est toujours le même état-major : Meissonier, *Campagne de 1814;* Gérôme, *Danse du ventre;* Fromentin, *le Simoun;* Protais, *la Fin de la halte;* Marchal (surnommé le peintre des connaissances utiles, à cause de ses amitiés), *la Foire aux servantes;* puis Vollon, Schreyer, etc., et les remarquables paysagistes et sculpteurs des derniers temps.

Un seul artiste nouveau sort pourtant du rang, Gustave Moreau, avec son *Œdipe*, faux Mantegna, mais de grand style. Je l'ai connu jadis par Nancy, à l'atelier Picot, en même temps que Bouguereau, Lenepveu, les Bénouville et les Tournachon-Nadar!

C'était, lui (Moreau), un garçon distingué et peu bruyant, comme je les aime... (les garçons).

Aussi ne reparlerai-je pas du « Salon des Refusés ». On leur laisse faire assez de bruit d'eux-mêmes, à tous ces Manet-là!

29 mai 1864. — About vient de se marier.

Accepté de tous comme esprit, comme talent, c'est

étonnant à quel point on le discute comme caractère.

Je n'y comprends rien, tant cela me paraît injuste!

Il y a, selon moi, une façon infaillible de juger un homme. Après dix ans de bataille et de vie publique, a-t-il conservé quelques amis sincères, absolument désintéressés? Si oui, c'est qu'il les mérite.

C'est le cas d'About.

9 juin 1864. — Voyez si l'on peut en dire autant de Fiorentino, qui vient de mourir, lui? Du talent certes aussi, surtout pour un Napolitain qui s'était déguisé en Français sur le tard. Mais quel bravo de lettres, derrière son escrime brillante!...

— « Je suis critique, érudit, lu en bon lieu; si vous voulez ma louange, c'est sans doute qu'elle vous rapportera? Qu'elle me rapporte donc aussi... Partageons! »

Bandit spécieux... Fra Diavolo!... Un Ch. Maurice à la mode du jour.

Van E..., autre écumeur de presse, chronique mondaine, — peu d'amis aussi, celui-là! — était mort un mois avant, en pleine solitude, sans famille, dans son riche hôtel du Ranelagh, mort après une agonie terrible, comme empoisonné... Par sa conscience peut-être.

1er octobre 1864. — J'ai quarante-deux ans, aujourd'hui. Je vis bourgeoisement au jour la journée. Cheval le matin, existence facile, travail attrayant, galanterie fort disciplinée, Dieu merci!

Après quinze jours passés en août à Yport, chez Pailleron, je suis rentré au théâtre et nous avons entamé dès le 1er septembre les répétitions de cinq actes nouveaux d'E. Augier, *l'Inventeur*. Voilà que je joue là dedans un pur caractère, M. Guérin. Je passe aux financiers. Père noble déjà dans *Giboyer*, et jeune premier dans *le Duc Job*. Vraiment, je fais un métier méritoire, surtout si je réussis encore cette fois.

Mais que d'appréhensions d'abord, comme toujours!

A chaque rôle nouveau, n'est-ce pas en effet son métier qu'on recommence? Dans tous les arts, d'ailleurs, pour les artistes de bonne foi.

Quand Augier, par exemple, me récite ses premiers essais d'une pièce, — car il récite, composant par cœur, pour mieux entrer dans le rythme sans doute, comme faisait C. Delavigne, dont le dernier ouvrage, *Mélusine*, est ainsi mort avec lui, — Augier ne me demande-t-il pas toujours en guettant mon regard :

— Est-ce que ce n'est pas absurde et puéril? Est-ce que cela ressemble à quelque chose?

Oh! dame, alors, si l'on admire, la confiance reprend, jusqu'à l'orgueil, c'est clair... Mais il a eu aussi son chemin des oliviers.

30 octobre 1864. — Après deux mois de répétitions sans cesse interrompues par des indispositions, par des arrangements et des dérangements d'administration, car le Théâtre est loin de marcher droit, nous avons enfin donné, hier samedi, la première représentation de « *Maître Guérin* », l'ouvrage étant venu tout entier à ce rôle.

Sera-ce un succès d'argent aussi grand que *Giboyer*? Non, je ne le crois pas, l'élément scandale y faisant défaut, d'abord, mais cela n'en est pas moins très vivant et très vivace, je l'espère.

Quant à moi, d'après ce qu'il m'a semblé, j'ai réussi en même temps que la pièce, et même un peu à part, si je m'en rapporte au bruit public.

29 novembre 1864. — Menjaud est mort. Quel modeste convoi! C'était un être bon et sans défense. Il n'avait eu de talent qu'à l'âge ingrat de la Comédie-Française, de 1830 à 1840; peu de fortune par suite, et s'était remarié tellement quellement... Son fils, qui lui ressemble, est ténorino quelque part...

Soyez mouton, le loup vous mange...

1er décembre 1864. — L'autre jour à la Librairie Nouvelle, en ouvrant par hasard des *Contes à Ninon,* je suis tombé sur une *Histoire du petit Médéric.*

La rencontre m'a semblé drôle, et j'ai lu le volume entier, sorte de recueil comme *la Mosaïque,* par un monsieur Émile Zola, esprit libre et passionné, qui paraît devoir faire son trou dans le monde littéraire.

J'avais déjà du reste remarqué dans *le Figaro* quelques articles signés de ce nom.

Un volume, par exemple, qui continue à faire un bruit du diable, — pas au figuré, — c'est *la Vie de Jésus*, livre étrange et périlleux dont je ne m'explique bien ni la cause, ni le but. Qu'est-ce autre chose en effet

qu'un « baiser de Judas », trahissant le fils de Dieu, au profit du fils de l'homme ?

Mais avec quel art, quelle dextérité, quelle science, quelle conscience même, — car il n'a pas l'air de douter un instant. et c'est sa force, — ce catéchumène d'hier anthropomorphise la légende divine !

On n'est trahi que par les siens, et le coup porte sur l'Église et le Sacerdoce.

Pourtant, si la religion est une loi sociale, — et il l'affirme, — ne faut-il pas un dogme et des rites? La foi philosophique est à peine à l'usage de quelques-uns. La foule, pour croire, a besoin de mise en scène et de symboles.

Allez donc parler « honneur et patrie » sans uniforme et sans drapeau !

20 janvier 1865. — Proudhon (la propriété, c'est le vol) habitait Passy, et prenait souvent l'omnibus en même temps que moi. C'était un bourgeois singulier, fruste d'apparence, mais très fin, paradoxal, toujours spécieux, qu'on avait quelque peine à suivre. Il avait bien trouvé quelques formules claquantes... Mais ses livres étaient-ils sincèrement lisibles?

Il vient de mourir presque subitement. Je l'avais rencontré chez Charles Edmond.

30 avril 1865. — L'assassinat du président Lincoln, — quelques jours après la prise de Richemond, donc à la fin à peu près finale, au profit des États du Nord, de l'interminable guerre de sécession, — et j'en connais le principal acteur.

Acteur, c'est le mot, car voilà trois mois Fechter m'avait adressé avec une lettre pressante de recommandation, un célèbre tragédien de New-York, Booth, qui désirait passer quelque temps à Paris.

C'était un grand beau garçon, d'aspect énergique, de façons distinguées, assez instruit, mais parlant à peine français.

Je lui offris courtoisement l'hospitalité jusqu'à ce qu'il eût arrêté un appartement et une voiture au mois, car il tenait à faire en gentleman.

Il vécut donc trois jours à la maison, tâchant par moi de se mettre au courant de l'art et du train d'ici. Plusieurs fois, en fumant, je me rappelle, il me parla de Jules César, de Shakespeare, et de Brutus, de Brutus surtout...

— Que pensez-vous de Brutus, en France?

— Nous l'admirons au collège, en version grecque, sur la foi de Plutarque. Mais qu'était Brutus, au fond, qu'un rêveur ingrat et sinistre, un sophiste jusqu'au sang? Ne s'est-il pas jugé lui-même, avec son rôle, dans son dernier cri : Vertu, tu n'es qu'un nom!

Et Booth, interloqué, changeait nerveusement d'entretien. Je me rappelle cela maintenant.

Quand il ne fut plus chez moi, je le vis assez souvent. Il courait les théâtres, la ville, et faisait de rapides progrès en civilisation parisienne. Au point que je le présentai sur sa prière à une belle fille de mes amies (?) qu'il avait remarquée à la Porte-Saint-Martin, dans *les Flibustiers de la Sonora*.

Mais quelle ne fut pas ma surprise d'entendre un matin la jeune personne, peu timide pourtant, me racontant, tout époustoufflée, que c'était un fou! Qu'il se relevait la nuit pour baragouiner en somnambule avec

des spectres, et qu'elle avait peur, et qu'elle se sauvait à Nice, sans dire adieu... Bon voyage.

Bientôt après, Booth lui-même venait prendre congé de moi, le plus sensément du monde, en apparence du moins, et repartait pour l'Amérique...

— Il faut que je retourne!...

Et voilà que c'est lui qui, pendant une représentation, à Washington, a tiré sur le président Lincoln, sans qu'on l'ait arrêté ensuite...

C'est un gaillard qu'on n'arrêtera plus vivant, j'en réponds. Car je comprends : Il avait son idée fixe, jusqu'en France... Il l'y avait combattue vainement... Il y a succombé, au retour.

2 mai 1865. — L'Opéra donnait vendredi dernier *l'Africaine*, de feu Meyerbeer (mort il y a juste un an aujourd'hui).

Il est probable, s'il est permis aux défunts d'assister aux choses d'ici-bas, que le grand kapellmeister, et Scribe aussi, ont dû avoir les nerfs fortement agacés de ne pouvoir faire les coupures et les changements auxquels ils s'entendaient si bien, pour le soin passionné de leurs œuvres. Ce qui n'empêche que certaines parties, le chant des cardinaux, par exemple, soit aussi puissant que la bénédiction des poignards dans *les Huguenots,* ou que la cathédrale du *Prophète.*

Jamais musique théâtrale, le trio même de *Guillaume Tell* et le quatuor de *Rigoletto*, ne m'a produit un effet supérieur. Dans un autre genre, la *Violetta* de Verdi, — toute cocasse que semble *la Dame aux Camélias* en costume Louis XIII, — et *la Mireille* de Gounod, cent fois plus aimable en chansons qu'en prétendus vers « pro-

vençaous », m'ont agréablement charmé dans ces derniers temps.

A propos d'opéra, Mermet avait eu presque un grand succès l'an dernier avec son *Roland à Roncevaux*.

La partition du *Moine rouge* est pourtant d'une bien autre portée...

Est-ce donc que le livret est de moi?

Terrible métier que celui de compositeur, si l'on n'est pas millionnaire, ou si l'on ne sait pas couper à temps la queue de son chien.

11 mai 1865. — A l'exposition de cette année, toujours beaucoup de talent d'exécution, mais peu de choses frappantes ou nouvelles, à l'exception d'un fort joli *Chanteur florentin*, de Dubois.

On a suspendu « le Salon des Refusés », mais en revanche on les a admis au Salon. L'*Olympia*, de Manet, avec son chat noir, et tant d'autres!

Vous verrez que la folie finira par se faire discuter...

Ne sommes-nous pas en pleine folie, nous, depuis une douzaine de jours, à la Comédie, avec *le Supplice d'une femme,* ce phénomène bourru à deux têtes, si étrangement renié d'abord, si âprement réclamé ensuite par chacun de ses pères?

Le vrai, c'est qu'une idée théâtrale ne suffit pas; il lui faut aussi et surtout une forme théâtralement. Or, si c'est bien E. de Girardin qui a conçu la maquette, c'est Dumas fils qui a été le praticien, donc l'artisan véritable du grand succès.

11 juin 1865. — Les courses et les paris sont décidément entrés dans la mode parisienne, et cela finira par nous faire une « season » comme à Londres.

L'Empire, d'ailleurs, a dès longtemps pris soin de préparer à ces insanités un cadre prestigieux à Longchamp, dans son nouveau bois de Boulogne.

Folie, en effet, au point de vue de l'amélioration du cheval et surtout des progrès de l'équitation, — le véritable écuyer étant celui qui, toujours au galop, arriverait au but le dernier. Filouterie et chantage au point de vue de la dépense du luxe, et du jeu public, car ce qui se pratique là dedans est inouï.

Mais spectacle saisissant, en somme, de foule brillante et passionnée, sous un beau soleil, comme aujourd'hui, dimanche suprême du Grand Prix, surtout quand c'est le cheval français qui gagne les cent mille francs, français, comme *Gladiateur*, notez, un fort bel anglais, ma foi ! entraîné par un éleveur anglais, monté par un jockey anglais, mais acheté par le comte de Lagrange... Tout est là !

Que le monde est bête !

24 juin 1865. — Je viens de me lancer dans une tentative où je n'ai d'autres appuis moraux qu'Emile Augier et l'équité de ma cause.

De même que je l'avais fait, et avec succès, en 1856, pour arriver à une régénération littéraire de la Comédie-Française, par un changement du droit des auteurs, de même je donne encore ma démission pour arriver à une régénération administrative par une répartition d'appointements proportionnelle au travail.

C'est un danger pour moi, sans doute, mais aussi ce sera peut-être un juste profit.

Le Comité refuse ma démission au nom de l'article 12 de l'Acte de société, ainsi conçu : « Après vingt ans de service seulement (à partir du jour des débuts), tout sociétaire devra prendre sa retraite, à moins que le gouvernement et le comité d'administration n'en décident autrement ».

Alors, c'est au nom de ce même Acte de société, violé sans cesse dans ses principaux articles, que je demande à la justice la dissolution de la Société même, telle qu'elle est.

17 juillet 1865. — Pendant une semaine de repos à Étretat, bain à quatre sous maintenant de la bohème artistique et galante, je me suis rencontré tous les jours sur le galet avec MM. Villemessant et Jouvin, le beau-père et le gendre, l'un propriétaire-fondateur, l'autre rédacteur en chef du *Figaro,* journal bi-hebdomadaire qui, depuis dix années, a pris par degrés une telle importance parisienne, qu'ils rêvent, fort logiquement, à mon avis, dans ce temps de petite presse, d'en faire un journal quotidien, et qu'ils m'y ont proposé une situation de chroniqueur sans que cela m'oblige à quitter le théâtre.

Quelle occasion pour lancer mon affaire, et quel puissant levier !

J'ai refusé pourtant.

La bataille à coups de potins ne me semble point mon fait. Outre qu'on doit s'y vite user, je ne suis plus assez jeune et aventureux ; j'ai mieux à faire, je fais mieux en somme. Et puis, le personnel de ces galères

montées en course est sans doute au moins étrange, à en juger par les deux patrons, dont le premier surtout, un type, gros homme enroué, très mouvant, très retors, et très bon en même temps, ma foi! ne passe pas pour avoir beaucoup de sens moral.

23 juillet 1865. — Du moment que *le Figaro*, à l'instar des journaux d'outre-mer, ne va plus se préoccuper en toutes choses que de la rapidité de l'information, du reportage, comme on dit en Amérique, le compte rendu d'une pièce devant paraître désormais le lendemain même de la représentation, le coup sera porté, l'effet connu, donc l'importance des lundistes diminuée d'autant, et ces terribles aristarques ne paraîtront plus alors que des dilettantes bavards, qu'ils sont la plupart du temps.

5 décembre 1865 (minuit et demi). — Ce soir a eu lieu la première représentation d'*Henriette Maréchal*, drame en trois actes, d'Edmond et Jules de Goncourt, deux frères siamois littéraires, très sincèrement artistes et chercheurs.

Je n'ai jamais vu pièce si outrageusement ballottée. On parle toujours de cabale du côté d'un ouvrage tombé, mais cette fois j'ai vu la cabale de mes yeux. L'illustre Pipe-en-Bois en voulait-il, comme on le dit, à la pièce d'avoir été reçue et jouée sous une prétendue pression de la princesse Mathilde? Ou le petit côté réaliste voulu par les auteurs, au bal masqué du premier acte, déplaît-il réellement à Sa Majesté le gros public? A la bonne heure; bien que ce ne soit en vérité

que du réalisme de bonne compagnie, du Gavarni, tout au plus...

Mais auteurs et acteurs avaient du moins le droit d'être entendus pour être jugés.

O quels drôles d'Athéniens, à Paris! La jeunesse même... Mauvais signe.

14 décembre 1865. — Non, jamais rien de pareil. Cinq représentations d'*Henriette Maréchal*, cinq ouragans. Deux, trois minutes de cris aigus, pendant chaque scène. Une minorité de trois cents francs assourdissant impunément quatre mille francs de recette, qui se laissent faire!

Et nous, artistes, nous filions toujours la pièce pendant le tumulte... Autre insolence non avenue.

On dit que les coups ne s'adressent qu'à l'ouvrage... Mais quand on aplatit un lingot sur une enclume, l'enclume serait peu crue si elle dit qu'elle ne s'en aperçoit pas.

18 décembre 1865. — Après six représentations, l'administration a suspendu *Henriette Maréchal*. A-t-elle agi sagement de céder ainsi? D'où venait d'ailleurs cette animosité? Personne n'a l'air d'en savoir rien encore. C'est une foucade de chute, comme il y a des foucades de succès.

La foule est tour à tour comme électriquement engouée ou féroce, et rien n'y fait.

Mais *Henriette Maréchal* ne méritait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

On a parlé d'école réaliste à écraser. S'il s'était agi

de *Renée Mauperin*, de *Germinie Lacerteux*, ou de tel autre roman des deux jeunes auteurs, j'aurais compris peut-être, car j'aime peu les photographies obscènes... même les plus réussies. Mais il n'y avait là, selon moi, que de l'Émile Augier, avec un peu de maladresse en plus, toutefois avec des aspirations de style et de pensée, qu'on aurait dû pour le moins écouter respectueusement, s'il fallait qu'on n'en tînt pas compte.

24 décembre 1865. — Bien différente est la destinée de *la Famille Benoîton* au Vaudeville...

Quel chemin a fait M. Sardou, depuis sa résurrection au théâtre Déjazet !... Et quel arrangeur pratique !...

Plus moderne de forme que M. Scribe, il va droit à la curiosité... Qu'en restera-t-il pourtant une fois qu'elle sera satisfaite ?

Qu'importe ! Dès que l'élan est donné au succès, en voilà pour des centaines de représentations, avec la province et l'étranger, accourant en wagon pour louer des places au-dessus des cours... dans les agences.

C'est là le point. L'art pour l'art, et la postérité ?... Belles rêveries !... En tout cas, passons par l'argent d'abord... Qui sait si le monde durera encore six semaines ?...

28 décembre 1865. — Mon vieux maître, M. Provost, est mort en quelques jours, car nous avions encore joué l'autre semaine ensemble *Il ne faut jurer de rien.*

C'était un beau vieillard, ragoûtant et très soigné, bon homme d'ailleurs, comédien d'un talent fort dis-

tingué, et l'un des membres longtemps dirigeants de la Comédie-Française.

M. Samson est revenu prononcer sur la tombe un discours juste sans doute, mais dont la justice même détonnait un peu dans cette enceinte, comme on dit, où l'on accorde si volontiers toutes les vertus de cimetière à ceux qui ne gêneront plus personne en ce monde.

Maintenant, quel sera le successeur de M. Provost au Conservatoire? Je semblerais assez indiqué si l'incident de mon procès ne s'interposait pas évidemment. Ce sera donc n'importe qui, plutôt que moi.

Gérôme était arrivé, lui, professeur aux Beaux-Arts, malgré l'indépendance de son caractère et de ses façons. Il vient d'être nommé membre de l'Institut. Double justice.

Mais voilà ! C'est que les peintres ne relèvent pas, comme nous autres, d'une administration officielle et tracassière.

5 janvier 1866. — Aujourd'hui mon procès en dissolution de la Comédie-Française (1) a été enfin appelé au tribunal civil. MM. Nogent Saint-Laurent et Denormandie plaidaient pour le Théâtre, et mon ami Cléry pour moi, — ne devrais-je pas dire plutôt un peu pour lui ? Car l'important n'était pas de gagner, illusion que je ne me suis jamais faite, — mais de saisir l'opinion publique des faits de la cause, pour l'intérêt du Théâtre comme pour le mien. Or, tout s'est passé d'une façon

(1) Voir page 44, le 24 juin 1865.

courtoise et d'un style un peu trop fin pour frapper un coup.

Mais en vérité, c'est une chose vraiment étrange qu'un procès. Tout s'y traite en arguties et en petites malices autour des textes de lois, et l'on est stupéfait à la fin de voir qu'on s'est à peine incidemment occupé du fond même de la cause.

Quelle mystification que la justice des tribunaux!

1er février 1866. — Pour river à nouveau ma chaîne à la Comédie-Française, rien ne semblait plus indiqué qu'un nouveau rôle écrit par Émile Augier, et le rôle arrivait avec la pièce. Mais une pièce de Ponsard s'est jetée en travers, et la maladie du pauvre homme a non seulement contraint Augier à se retirer devant lui, mais encore à conduire les répétitions à sa place.

Et maintenant *le Lion amoureux* sur lequel on ne comptait guère, et qui n'est arrivé au jour que lentement, comme par lambeaux, devient un succès qui va tenir la saison.

Nous voilà bien!.....

28 mars 1866. — L'empereur, sur la demande d'Émile Augier, m'a donné un congé officiel de six mois (mars à septembre) pour me permettre d'aller créer à l'Odéon le rôle d' « André Lagarde » dans *la Contagion*.

J'ai commencé les répétitions le 2 mars. La première représentation a eu lieu le 17.

Et après deux soirées rendues assez tumultueuses par des taquineries politiques tout à fait étrangères

à l'ouvrage, après plusieurs avances personnelles d'Augier et de moi, faites en plein jour vraiment, aux grands chefs de contre-claque du quartier des Écoles, au café Voltaire, à Gambetta, à Laurier, que dis-je ? à Pipe-en-bois et à tous les engueuleurs de cet acabit, nous avons enfin pu jouer la pièce devant un public attentif, aussi payant que possible.

Et pas un jour d'interruption. Et ce n'est pas une petite besogne de répéter ou de jouer cinq actes, et de s'apporter de Passy à l'Odéon avant, et de se remporter de l'Odéon à Passy après.

Si encore j'avais le dédommagement d'un très beau rôle cela me soutiendrait peut-être, mais André Lagarde n'est qu'un personnage de plan moyen, et je crains déjà un peu, je l'avoue, qu'il n'en soit de même du succès de l'œuvre.

Pourquoi donc ai-je fait tout cela ?

Premièrement, j'ai voulu affirmer mon amitié et ma solidarité de vingt ans avec Émile Augier, et par suite l'engager encore à l'avenir pour moi.

Puis j'avais foi dans la pièce et dans le rôle, un peu plus que de raison, c'est vrai.

Enfin, je n'ai pas pu résister au plaisir de donner ce camouflet à la sottise et aux petites lâchetés de mes collègues.

Est-ce à dire pour cela que le public m'ait accompagné de ses sympathies, comme j'avais la naïveté de l'espérer, et comme j'y avais tâché par toutes les chevaleries imaginables ? Non, et la masse ne se doutait de rien de mon affaire. On n'y avait rien compris, car l'attitude de cette masse, sans être hostile, — elle ne m'en a pas même fait l'honneur, — a plutôt été indifférente ou contrainte.

Courez donc au bien quand même, à travers votre repos et vos intérêts !..... Ah ! quelle leçon pour Don Quichotte, si Don Quichotte daignait faire autre chose que d'en donner !.....

1er avril 1866. — Les Travailleurs de la Mer..... M. Victor Hugo produit, produit sans cesse, avec une fécondité merveilleuse, mais ne s'éparpille-t-il point à mesure ? Et sa prose d'ailleurs a-t-elle le même ballon que ses vers ? Quand il a trouvé une situation saisissante ou un détail étrange jusqu'à la terreur matérielle et la convulsion, il y consacre son effort, comme dans une poésie détachée ; le reste s'accommode verbalement à la six quatre deux..... et fait cortège.

Mais la véritable puissance de son œuvre, et qui aura porté coup, parce que la passion y est enfin, c'est *les Châtiments.*

30 mai 1866. — Je pars décidément avec *la Contagion* pour une tournée de deux mois..... Se sont engagés à m'accompagner pour ces représentations : Mmes Doche, Leprovost, Savary, Petit, Jeanne Andrée, MM. Berton, Porel, etc...

J'ai donc été forcé de me défaire de mon cheval. Gros crève-cœur..... Je le vois encore tourner en trottant la rue de l'Assomption pour s'en aller au Tattersall.

2 juin 1866. — Paris-Rouen. — Dès le départ, il a fallu, pour l'accrochement de la discipline, montrer un

peu les dents, les dames Petit n'étant arrivées que bien juste à l'heure.

Voyage assez gai dans mon compartiment Mais au théâtre de Rouen, quelle mésaventure! Les bagages de Mme Doche égarés.

Si du moins l'aimable Eugénie avait daigné dîner avec nous tous!..... Point, invitée par le préfet!..... Oh! les manières! Force a donc été de faire des excuses au public, d'implorer remise de la location à demain, et de rendre l'argent aux bureaux..... Et à huit heures et demie on retrouvait les maudits bagages à la gare de la rue Verte.

Lettre explicative, et visite aux trois journaux de Rouen.

3 juin 1866. — *Rouen.* — Ordre donné de mettre immédiatement en vermillon : T. sur les bagages du théâtre; H. sur les bagages d'hôtel.

Télégraphié à Augier : « Loge de quatre places retenue. »

Représentation le soir (grande chaleur), net : onze cent dix-huit francs cinquante. Peu d'argent et beaucoup de tracas, mais c'est un apprentissage à faire, avec des côtés assez pittoresques.

Ce vieux théâtre des Arts, ses derrières crasseux en voliges et en soupentes font penser à l'*Hôtel de Bourgogne*, à *Gil Blas* et au *Roman comique*.

L'effet de l'ouvrage est excellent.

Augier, sa femme, Mosselmann et Cie, assistaient à la représentation.

Les journaux de Paris même épiloguent aujourd'hui sur l'incident de la malle. Pas de mal à cela. Mais il faut que j'aie l'œil aux paquets maintenant.

4 juin 1866. — De Rouen au Havre. — A la gare de la rue Verte, le garçon de salle me dit qu'il a le malheur d'aimer les artistes : « Les Italiens m'ont traité comme un chien. Les Bouffes m'ont emprunté de l'argent..... Eh bien! Tant pis, je vais peut-être encore y être pris avec vous. »

Ce type est moins rare qu'on ne pourrait croire.

Le soir au Havre, représentation.

Temps de pluie. Grand succès. Mais la recette au Havre ne peut guère monter qu'à mille neuf cent trente quatre francs, ce qui ne nous laisse que mille trois cent trente-quatre francs soixante-dix.

5 juin 1866. — Havre. — Location de plus de seize cents francs. Temps de pluie. La recette de ce soir, avec la simple augmentation des jours d'opéra, stupéfie le directeur, qui ne savait pas sa salle capable de faire tant...

Mais je me méfie beaucoup..... surtout des portes de communication. On a beau alors avoir son homme au contrôle...

C'est une telle race, les directeurs de province! Et de si pitoyables carottiers!... D..., pour me voler quinze francs, a ce soir déchiré sans vergogne un acquit de facture, et a dû convenir du fait.

Recette brute : deux mille quatre cent trente-quatre francs soixante. Reste net : dix-sept cent quatre-vingt-onze francs.

6 juin 1866. — Havre-Rouen. — Mes pensionnaires, les pauvrettes, se disputent vraiment déjà les bonnes

grâces de la direction... Mais pas si bête... La direction serait flambée.

Seulement, c'est une coquetterie assez amusante, j'en conviens.

11 juin 1866. — Caen-Rennes. — On nous offre au chemin de fer tout un wagon de secondes, et cette perspective d'économie et de sans-gêne est acceptée d'enthousiasme par tous. Mme Doche seule tient à voyager en premières. Oh ! la pose de quelques-unes de ces gaillardes-là !

Quatre-vingts lieues en plein soleil, en pleine poussière, mais gaies pourtant, à nous quatre les deux Petit, et la petite Leprovost...

Seulement nous sommes éreintés pour jouer le soir à Rennes.

19 juin 1866. — Saumur-Angers. — La représentation d'Angers a été curieuse. Nous avons joué dans une baraque en planches, un ancien cirque de foire avec un seul décor, et des meubles !..... Le luxe de d'Estrigaud et celui de Navarette étaient vraiment impayables.

Et pourtant la pièce a été très comprise et a fait grande impression. Preuve que la mise en scène est facilement suppléée par l'imagination du spectateur. Shakespeare était dans le vrai.

Quel travail incessant, et quelles responsabilités ! Traités, comptes, visites aux maires, aux journaux, théâtre enfin, et jusqu'aux chemins de fer et à l'enregistrement des bagages !..... Et les hôtels donc !..... Toujours les premiers de chaque ville cependant, mais

où les *a parte* sournois ne demanderaient souvent pas mieux que de me rendre presque responsable du rôti brûlé ou des punaises de rencontre. Aussi fais-je invariablement choix tout d'abord de la chambre la moins bonne, pour l'avoir belle contre toute réclamation.

O ces femmes! Heureusement, Doche, la plus naïvement encombrante de toutes, va nous quitter le 1er juillet. J'osais à peine l'espérer.

Qu'allons-nous pourtant devenir sans Navarette à si court délai? Je télégraphie à Augier.

Il vient de me proposer Mme Pasca, du Gymnase, mais je ne la connais pas; et puis il faut nettement s'entendre sur beaucoup de points.

N'importe! au milieu de ce chaos, je suis soutenu par une certaine jouissance d'organisation, de difficultés vaincues, et je n'ai pas perdu la tête un seul instant.

Je reçois d'ailleurs régulièrement des nouvelles de tout ce qui m'intéresse à peu près, et surtout de mon père, de ma mère et de mon fils, dont c'est aujourd'hui le troisième anniversaire. Courage donc et toujours en avant!

25 juin 1866, Bordeaux. — Après une journée encore employée en visites à la presse locale, — MM. Lavertujon, Massicault, — en courses à la préfecture, à la mairie, au Grand-Théâtre, à la sous-direction des chemins de fer du Midi, etc..., représentation le soir. Salle admirable. Public distingué, race fine et chaude. On rappelle plusieurs fois. Nous voici loin de nos mœurs! La pièce est écoutée avec une attention singulière; les

parties d'esprit y brillent davantage qu'autre part. Mais, comme partout, ce qui frappe évidemment c'est l'ensemble complet, forcément inconnu toujours en province, et qui leur fait quand même prendre le change sur le fini de l'exécution. Car je dois dire qu'à mesure que moi, faisant toujours consciencieusement de mon mieux, selon mon habitude, je progresse un peu chaque jour dans mon rôle, mes camarades se laissent aller soit à la mollesse, soit à l'exagération, soit aux cris ; Berton surtout, malgré son talent réel. Mais le moyen pour le pauvre garçon, que son entourage exploite impudemment, de résister à sa vie de soupailleries...

Dans ma loge, j'ai reçu la visite de M. Ligier, toujours courtois et portant beau sous sa perruque.

La recette brute, qu'on m'a remise devant lui, est de trois mille cinq cent soixante-quatorze francs, et nette, de deux mille quatre cent quatre francs quatre-vingt-cinq.

Voilà qui vaut enfin la peine !

26 juin 1866, Bordeaux. — La chaleur étouffante qui continue malgré l'orage d'hier soir, me faisait craindre une grande baisse dans la recette. Mais non... Recette brute : trois mille soixante-douze francs. Droit des pauvres ! (c'est la première fois) deux cent soixante-dix-neuf francs vingt-cinq, et toujours dans les grandes comme dans les petites villes, la menue gratte du service, pourboires, indemnités de pots de chambre, de pots à l'eau, de cuvettes, de petits tapis, etc..., avec quoi les directeurs paient évidemment leur concierge pendant la saison des vacances.

Il ne me reste donc net que mille huit cent soixante-neuf francs quatre-vingt-dix.

Et encore faut-il retirer de cette somme :

Quarante-deux francs pour une loge, réclamée tranquillement par un M. B..., espèce de mouche du coche, bourdonnant sans qu'on l'en prie, entre la direction, la mairie, la presse et nous autres... Les amis de nos amis...

28 juin 1866, Bordeaux-Agen. — Lettre d'Augier qui m'annonce l'arrivée de Mme Pasca pour le lendemain à Toulouse.

Le directeur d'Agen, Maucambre, un type jeune, bruyant, et très complet du cru, vient à l'hôtel à la fin du déjeuner et invite les dames à aller prendre le café sur la grande place. Le bon, c'est que c'est le mess des officiers, et le meilleur c'est que je tâche vainement de détourner ces dames de cette exhibition.

J'aime l'uniforme,
Elle m'éblouit.....

1er juillet 1866, Toulouse-Carcassonne. — Nous sommes ici à l'hôtel Bernard, célèbre pour sa table, même dans le Midi, c'est tout dire. Les goinfres de la troupe jubilent; or, goinfre est féminin non moins que masculin... Pauvres chattes!

Quant au théâtre de Carcassonne, impayable, dans une vieille église démantelée, pire qu'à Tours. Je m'habille, pour l'exemple, dans les anciennes latrines de la sacristie.

Mais, avant d'affronter Marseille et Montpellier, j'ai

tenu à jouer dans ce trou, pour donner une bonne répétition générale à Mme Pasca, qui, Dieu merci, bien élevée, intelligente, presque femme du monde à première vue, va remplacer ce mois-ci cette vieille bayadère d'Eugénie...

3 juillet 1866, Béziers-Cette-Montpellier. — Le conducteur du train de Cette, énervé de ma sollicitude pour le transbordement de nos colis, m'appelle familièrement : l'homme aux « ormoires... »

Ces diables de « genss » du Midi!

6 juillet 1866, Nîmes-Marseille. — A la gare de Marseille je trouve un adjoint au maire de Toulon et deux notables du Var, qui me demandent en grâce une représentation pour le lendemain : « La salle de Toulon vous sera octroyée à titre gracieux. »

Soit, nous irons à Toulon demain samedi. Ce sera un jour de plus pour la location du dimanche à Marseille.

A Marseille, le directeur, M. Halanzier, est absent. Mais c'est un homme intelligent, honnête et organisateur, cela se répercute jusque dans les employés.

Le soir, représentation au Grand-Théâtre, d'où l'on entend par les fenêtres entr'ouvertes tous les étranges musicos d'alentour.

7 juillet 1866, Marseille-Toulon. — A notre arrivée, l'adjoint de la veille, galant et prud'homme au possible, est venu nous prendre avec nos malles, a offert

une collation, a fait visiter le bagne. Toutes les douceurs imaginables, quoi!

Et le soir, nous avons joué devant un beau public, émaillé de toilettes et d'uniformes, avec une recette de plus de deux mille francs, dans une salle neuve et superbe, la plus belle que nous ayons vue en province, après celle de Bordeaux, et gratuite, par-dessus le marché...

Seulement, il y a un seulement, comment se fait-il que les frais généraux y soient plus forts qu'à Marseille?

Ah! voilà, la salle est gratuite, oui... Mais on vient, à la fin du spectacle, m'apporter une note de trois cents francs pour le gaz.

— Il doit y avoir erreur, dis-je en souriant, je parlerai tout à l'heure à M. l'adjoint au maire...

— C'est lui qui est le propriétaire du gaz.

— Ah! tout s'explique..... Voilà les trois cents francs.

Incurable coulage. Quand ce n'est pas d'un côté, c'est de l'autre.

11 juillet 1866, Avignon-Valence. — J'ai tenu à jouer à Valence, pays d'Augier, bien que je n'aie plus guère foi dans les enthousiasmes locaux.

A la gare de Valence, le commissaire central me fait mander. Tous nos colis sont en tas isolés dans un coin, sur le quai, bagages d'hôtel (H), bagages de théâtre (T, Contagion).

— Qu'est-ce que c'est que ça? me dit-il d'un air terrible : « Contagion »... Pourquoi toutes ces mouches à l'entour de cette malle?...

C'était celle de la petite X...: la pauvre fille, avec son sans soin habituel, aura sans doute empilé là dedans quelques secrètes épaves...

Et il faut l'aller chercher, pour qu'elle s'en explique le plus discrètement possible avec ce grotesque, avant que nous retournions à nos affaires.

Le soir, au commencement de la représentation, je reçois, trop tard pour y répondre, un télégramme du sieur Dherblay, directeur de Lyon. La forme en est tellement ambiguë, que le meilleur est, je crois, que je parte en avant par l'express à trois heures du matin pour Lyon, en laissant pour quelques heures à Berton la direction des choses.

Mme Pasca, qui est Lyonnaise, et dont la famille habite Saint-Didier, me demande de partir avec moi.

12 juillet 1866, Valence-Lyon. — Seuls dans un coupé, nous avons passé le voyage à causer. C'est une aimable femme. Elle m'a conté toute son histoire, son mariage, la découverte du secret terrible, sa séparation, son entrée au théâtre, etc...

Je me suis montré plein d'une sympathie, fort méritée d'ailleurs, si cela est vrai.

Dijon, 20 juillet 1866. — Départ pour Paris... Ouf! Ouf!

La recette brute générale pour les quarante-neuf représentations, a été de : quatre-vingt-quatre mille neuf cent cinquante-cinq francs quarante.

On a laissé aux directeurs et frais généraux de toutes sortes : vingt-huit mille quatre cent trente-six francs vingt-cinq.

Dépenses en voyages, transports, hôtels : huit mille huit cent quinze francs. Reste net pour appointements : quarante-sept mille sept cent quatre francs quinze.

Berton a touché son partage total : huit mille six cent trente-quatre francs; Augier sa part proportionnelle convenue des bénéfices : treize mille cinq cents francs, et moi, la même somme.

3 août 1866. — Je croyais avoir récolté en province tous les genres possibles de carottes directoriales, mais la plus salée m'attendait encore à Paris. La Rounat, qui dans l'intervalle a vendu cent mille francs son privilège (?) de l'Odéon, me conteste aujourd'hui, me refuse même mes appointements convenus du mois d'août, malgré sa signature. Je ne peux pourtant pas encore intenter un procès, surtout pour douze cents francs !

Du moins lui en ai-je dit vertement ma pensée, et devant témoins. Mais quoi, la belle avance !

1er septembre 1866. — Rentré d'aujourd'hui à la Comédie-Française, et n'ayant plus de créations probables pour cette année, je vais répéter comme pis aller le rôle de l'usurier dans *le Fils,* de Vacquerie. Ce sera, je le crois bien, un travail à peu près inutile, mais enfin c'est du travail.

Or, quel qu'il soit, peut-être ainsi ne glisserai-je pas tout à fait dans l'oisiveté jusqu'au néant... Car

il n'y a pas à dire je m'atrophie, je m'ankylose...

A peine si les gros événements de cette année m'ont frappé la vue : l'armement avec le nombre, devenant la suprême raison ; le fusil Dreyse amenant au chassepot et à la mitrailleuse. Le tir rapide à longue portée, remplaçant l'arme blanche, — la discipline, le courage et la vertu guerrière n'étant plus qu'une résignation triste... Voilà !

Vie civilisée, luxe, outrance du bien-être, esprit de blague, amollissement des corps et des croyances.. Mort des patries !

20 septembre 1866. — Léon Gozlan est mort. Nous avons toujours été fort bien ensemble. La camaraderie journaliste l'a peut-être placé plus haut que de raison, comme écrivain, comme auteur dramatique surtout, mais c'était personnellement un petit juif marseillais étrange, spirituel, brillant et madré.

Il y a quelques années, — c'était, je crois, sous le règne de M. Empis, — il avait lecture pour une pièce en trois actes.

— Je suis inquiet d'habitude, me dit-il, mais plus encore cette fois, et ne voudrais pas surtout être renvoyé avec une cartouche jaune... Rendez-moi donc le service, cher ami, si vous trouvez l'affaire mal engagée, devant le comité, à la fin du premier acte, de laisser, sans affectation, tomber votre mouchoir, j'aurai compris. Le reste me regarde.

La lecture commence : un premier acte insensé. C'était une marquise qui devenait amoureuse de son chasseur..... Que sais-je ? Quelque chose de fou.

Je laisse tomber mon mouchoir.

Gozlan n'a pas même l'air de regarder de mon côté, et continue d'aplomb.

Il lisait fort bien.

Le second acte épisodique, qui se passait dans un ménage d'ouvriers, était charmant et fit grand effet.

Oh! c'est alors que Gozlan prétexta d'une indisposition subite, pour remettre à une autre séance la lecture du troisième acte, qui retournait, paraît-il, aux folies du premier.

Autre :

A la fin d'un bal, sortant dernier de la table de whist, il ne trouve plus dans l'antichambre qu'un vieux chapeau cabossé, deux initiales et couronne au fond. C'est celui de M. le comte X..., disent les domestiques.

Gozlan rentre chez lui de mauvaise humeur, mais de grand matin il dépêche son portier à l'adresse indiquée :

« Faites-moi, cher comte, le plaisir de me retourner, en place du vôtre, mon chapeau neuf que vous avez pris par mégarde.

« Bien à vous, Gozlan. »

Le comte, mal éveillé, répond en jurant qu'on vienne dans deux heures si l'on veut.

Deux heures après, Gozlan renvoie imperturbablement avec cette lettre :

« Monsieur le comte, je me permets d'insister. Quand vous m'aurez rendu mon chapeau, j'aurai l'honneur de vous saluer. »

Et tant d'autres comme cela!

Gozlan était intarissable. C'était une sorte de Fantasio nature, et son inconscience le rendait autrement irrésistible que le Fantasio convenu d'Alfred de Musset,

si péniblement incarné le mois dernier à la Comédie-Française.

31 octobre 1866. — Hier, première représentation du *Fils*. C'est ce que j'avais présagé, pièce cahotée et de peu d'avenir, quoique avec de grandes beautés. Leroux y a été dangereux par son manque de mémoire, et Mlle Favart n'a point pleinement justifié la préférence que Vacquerie, poussé par l'administration, lui avait donnée.

Quant à mon rôle, très difficile et fort ingrat, je l'avais composé avec le plus grand soin, mais le public en somme n'y aura vu en passant que la charge, fort réussie par moi, de notre administrateur.

11 novembre 1866. — Que de temps gaspillé, bon Dieu !

Répétailler quelques rares nouveautés, ou jouer à satiété un répertoire presque toujours pareil.

Dîner de temps à autre chez les Alecsandri, faire visite aux Löwenthal, à Foussier, à Membrée, que sais-je ? ou bien filer directement à l'ombre chez quelque Omphale, quand un spectacle à voir ne me décide point, par grand hasard, à rester le soir en plein Paris.

C'est le train béat auquel je me suis acoquiné, et qu'il faut entremêler à tout prix d'un travail volontaire et intelligent, si je veux garder un peu de virilité d'esprit pour mes dernières étapes, et laisser un exemple sain au fils qui pousse et qui me jugera plus tard.

Je vais commencer par relire à fond Montaigne, et repiocher Thucydide ou Plutarque.

13 janvier 1867. — A mesure que Dumas fils, plein de talent, mais de paradoxe, monte au Capitole, et pontifie, Dumas père, l'ancien frondeur géant, abandonné, s'abandonne et se vide la moelle par degrés... Ne vient-il pas de se laisser photographier, en bras de chemise, au flanc d'Ada Menken l'écuyère (?) américaine des *Pirates de la Savane !*

Grandeurs et décadences...

20 janvier 1867. — A l'entrée du hameau de Boulainvilliers, dans la première maisonnette à droite, faisant face à celle qui fut bâtie par le père Dumersan sur ses droits d'auteur de *la Canaille,* — et dont c'est resté le nom, — était venu échouer depuis deux ans, avec sa sœur « Bélotte » et son neveu « Tom Harel », une vieille enfant gâtée du Consulat, la belle Rodogune de 1810, reine alors des reines et surtout des Empereurs, plus tard marraine engraissée des chérubins romantiques de 1830, la Tour de Nesle, en un mot, Mlle George (Weimer).

Elle vient d'y mourir, octogénaire, superbe encore de charpente comme une sybille de Michel-Ange, mais sordide, barbouillée de tabac, et presque misérable.

Ah! qu'elle aurait bien voulu retrouver par hasard un des billets de banque légendaires de ses papillotes!...

24 février 1867. — Tout se prépare fiévreusement pour une Exposition Universelle mirobolante. La va-

nité impériale entée sur l'orgueil français s'en donne à cœur joie.

Déjà le chemin de fer de ceinture, inauguré la semaine dernière, vient par un embranchement le long du quai de Grenelle, jusqu'au Champ-de-Mars, où s'achèvent autour de l'immense ellipse en fer, et devant le Trocadéro nivelé, cent constructions bizarres ou grandioses de tous les pays, — restaurants, usines, théâtres, etc.

La rivière elle-même devant être de la fête sera bientôt sillonnée par des bateaux-mouches venant de Lyon pour concourir au transport des provinciaux et des étrangers, déjà nombreux à Paris.

J'aurai pour quelque temps du moins à satisfaire des curiosités que l'âge et mon train habituel avaient fort assoupies.

Saint égoïsme ! Me voilà comme tout le monde. Vivre, jouir, c'est le but. On ne veut rien prévoir... Plutôt se boucher les yeux ! Demain, qu'importe ?...

D'ailleurs la Bourse monte... La confiance est donc partout, et la paix éternelle.

Il y a bien par-ci par-là quelques légers désordres en dessous : par exemple, tout là-bas, une insurrection en Crète, où cet écervelé de Flourens est allé jouer les lord Byron... En Irlande, toujours un peu de fénianisme, ce chancre latent qui finira peut-être par ronger l'Angleterre... Bah ! ça n'est pas chez nous !

Mais chez nous, il y a les grèves légales, qui n'ont l'air de rien encore... Quelle arme terrible pourtant, quelque jour, aux mains de la révolution sociale, où les chemins de fer, l'industrialisme et le bouleversement économique du monde entier acheminent fatalement à grands pas notre fin de siècle !

21 mars 1867. — Plus de prison pour dettes !...

Les murs de Clichy ont fini de tomber sous les dilemmes enragés d'Alphonse Karr, comme ceux de Jéricho au son de la trompette...

C'est un ressort de comédie qui se casse.

Le théâtre est tellement un autre art que le roman !

Mais c'est ce que peuvent comprendre ceux-là seuls qui sont théâtralement organisés.

En effet, le roman a l'explication, la description, le récit, la digression, les retours en arrière, etc... et le dialogue.

Le théâtre, lui, n'a que le dialogue, avec le décor et le costume c'est vrai, mais en somme le dialogue doit tout conduire, vite, tout rythmer savamment, et sans qu'il y paraisse, effet par effet, scène par scène ; il faut que par lui les caractères s'opposent et se dessinent, que le mouvement varie et se soutienne, que l'action marche incessamment, que les situations se commandent et grandissent d'intérêt, que les coups de force éclatent souvent à l'aide d'un seul mot.

On dit quelquefois d'une pièce tirée d'un roman qu'elle est faite à coups de ciseaux... Oui, quand le roman a été conçu par un dramaturge, Dumas père, par exemple.

Mais quand le roman ne sert que de fable, le plus court pour l'homme de théâtre est, une fois l'idée admise, de tout reprendre à nouveau et d'exécuter de pied en cap.

Relisez donc *Sacs et parchemins* après *le Gendre de M. Poirier !*

En un mot, le roman peut être une œuvre d'imagination, une pièce est œuvre de déduction. Aussi, la lecture d'une pièce paraît généralement aride même aux mieux initiés.

Mais quand le théâtre lui a prêté son cadre et son action !...

15 avril 1867. — L'ouverture de l'Exposition Universelle s'est faite il y a quinze jours, à l'heure dite, mais à travers quel chaos d'aménagements incomplets et de colis non déballés!... A peine commence-t-on maintenant à s'y reconnaître, et je dois avouer que la haute curiosité comme l'enseignement sont au-dessus de ce que je m'en figurais.

Les beaux-arts, la peinture, et la sculpture européenne, quoique en progrès évident, laissent heureusement encore le triomphe facile à la France ; et ce n'est point l'Italie, ni les Allemands ou les Anglais, qui feront cette fois baisser le nez à nos maîtres, pas même à quantité de leurs élèves. Cela soulage.

D'autre part, l'étonnante et vertigineuse galerie des machines en branle vaut certes la peine d'être vue. Mais, qu'y comprend-on, là, vraiment ?... Sinon que le pouls de l'avenir bat dans cette fièvre.

Quant au reste, ce n'est guère qu'une foire grandiose. Meubles, étoffes, bijoux, verreries, canons, pianos, roustissures surtout et amusettes de toute sorte, la foule a de quoi s'en gaver, matin et soir, au soleil et au gaz... pour ses vingt sous !... Voilà le succès.

L'univers y passera, rois et gens, comme aux Tuileries.

1er juillet 1867. — Un coup épouvantable pour l'Empire.

Ce matin, durant la distribution solennelle des

récompenses, au Palais de l'Industrie, la nouvelle circulait de la mort de Maximilien d'Autriche, fusillé pour nous, à Queretaro !

Ne voilà-t-il pas une digne fin à ces trois folles années du Mexique !

Maintenant les souverains ont beau venir à Paris l'un après l'autre, — hier encore le Sultan, — l'empereur, survivant à ses plus fidèles, doit sentir l'isolement de la déveine arriver avec l'âge ; mais c'est un joueur, et il risque tout ou double ; mais c'est un jouisseur, et il galvande ses soixante ans avec une Vénus des Bouffes...

L'empire me fait l'effet du ballon captif de l'Exposition, ayant l'air de tout dominer, et crevé de coups d'épingle par l'opposition grandissante, chaque fois que la corde tire jusqu'au bas.

Ça se dégomme, ça se décolle...

10 juillet 1867. — A Passy, tout près de chez moi, dans un petit pavillon attenant à la maison de Jules Janin, le pauvre Ponsard, frappé depuis deux ans d'un mal cruel qui ne pardonne pas, vient d'achever de mourir. C'était une nature aimable, nerveuse et troublée, un provincial surpris trop tard par les fièvres parisiennes.

Son œuvre, qu'une réaction de mode littéraire à surfaite peut-être, n'en est pas moins plus qu'honorable.

Lucrèce, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, quelques parties de *l'Honneur et l'Argent*, du *Lion Amoureux*, et même de *Galilée* (son dernier drame, un peu trop didactique peut-être, monté par la Comédie-Française au mois de mars dernier presque déjà pendant l'ago-

nie de l'auteur), renferment sûrement de grandes beautés.

La rancune des romantiques a beau dire, qu'ils en fassent donc autant !

C'était un vieil ami d'ailleurs, et j'ai joie à le défendre, s'il a besoin d'être défendu.

4 août 1867. — Quelle dupe je continue à faire avec mes scrupules chevaleresques ! Et comment ne point sortir desséché de tant de mesquineries et d'égoïsmes !

Déjà l'année dernière, il faut le dire, Augier, — n'est-ce pas encore un des meilleurs, et de ceux en qui j'avais le plus le droit de croire ? — Augier, pour gagner cinq mille francs dans le marché La Rounat, avec lequel il était secrètement associé, sans m'en avoir jamais prévenu, Augier ne m'a-t-il pas laissé faire mon engagement bête avec ce sire, ne m'y a-t-il pas tacitement poussé même, en m'applaudissant de ma délicatesse ? Et pour se garder cinq pauvres mille francs, ne m'en a-t-il pas fait perdre tranquillement dix mille au moins ?

Mais aujourd'hui, après une année de conversations intimes, et, lâchons le mot, de conférences à propos de sa pièce future, n'apprends-je pas au dernier moment, sa pièce une fois reçue, que son rôle de jeune femme il l'a réservé de tout temps aux débuts de Mlle Delaporte, dont à cet effet il a même aidé l'engagement au Théâtre-Français ? Et durant toute cette année, pas un mot de cela.

Le fin matois savait pourtant bien ma pensée toute naturelle...

« Paris, 15 septembre 1867.

« A *M. Jules Claretie*, au journal *l'Opinion nationale*.

« MONSIEUR,

« M. Emile Augier, mon ami, est en voyage depuis un mois, et ne doit pas avoir eu connaissance de votre dernière chronique théâtrale de *l'Opinion;* autrement il vous aurait peut-être adressé lui-même une petite rectification pour le fait qui nous y concerne tous les deux, et dont nul encore que lui ne doit connaître la vérité vraie ; car le théâtre, le public, ni personne, n'y ont aucune part et la chose est toute entre lui et moi, d'un commun accord.

« A son défaut, je suis pourtant forcé de répondre, bien malgré moi, car il m'est toujours pénible d'afficher ma personnalité, même quand ça peut être à mon avantage. Le malheur en ceci c'est que votre bienveillance habituelle ait accueilli les renseignements dont il s'agit de gens intéressés sans doute à mal renseigner l'opinion.

« Voici donc la vérité pour tout le monde :

« Je n'ai jamais, à aucune époque, demandé aucun rôle, ni pour moi, ni pour personne, dans aucune pièce nouvelle, à aucun auteur.

« C'est bien clair.

« A plus forte raison, dans cette circonstance, vis-à-de M. Augier, mon vieil ami, et de Mlle Delaporte, artiste distinguée, qu'il est allé volontairement choisir, me serais-je fait un double scrupule d'imposer une condition pour prix de mon concours.

« Je ne suis ni assez fat ni assez peu fier pour cela.

Si vous me connaissiez un peu, monsieur, j'aime à croire que vous n'eussiez pas un instant admis sur mon compte une histoire pareille, et c'est à présent que je regrette plus que jamais d'avoir eu le tort de ne pas être allé vous remercier personnellement des choses plus que bienveillantes que vous avez souvent écrites à mon sujet, sans me connaître, et dont je vous suis d'autant plus reconnaissant.

« Veuillez agréer, monsieur... « Ed. Got. »

12 octobre 1867. — Voilà plus de deux mois que nous avons repris *le Duc Job* et que nous le jouons tous les deux jours. Nous sommes à vingt-sept représentations, et, grâce aux étrangers amenés par l'Exposition, à plus de cent mille francs de recettes. Nous alternons avec la grosse reprise de *Hernani* et faisons ainsi régulièrement plus de dix mille francs tous les deux jours.

J'ai beau avoir quarante cinq ans depuis le premier de ce mois, je suis, c'est évident, le même duc Job qu'en 1859, je le sens bien par les autres et par l'effet.

15 octobre 1867. — Puisque dans cinq ans j'en aurai cinquante, qu'est-ce que je ferai de ma vieillesse et vers quoi vais-je l'acheminer ? J'y ai souvent déjà pensé, mais sans rien trouver qui me satisfasse pleinement. Voilà ce que c'est de ne savoir presque rien en dehors du théâtre.

Un peu de littérature ? Oui, mais quoi ? Allez donc recommencer à ramer sur cette galère, quand les bras vont vous manquer bientôt. Et puis, chaque fois que

j'ai tenté quelque chose de ce côté, n'ai-je pas eu des déboires ?

Reste donc l'éducation de mon fils, à quoi j'ai songé à me vouer sérieusement.

Mais il y a bien des choses qu'il faudra que je rapprenne, que j'apprenne même, si je veux les lui apprendre d'une manière utile et sensée.

C'est pourtant là sans doute ce que j'aurai de mieux à faire, et de plus intéressant.

29 novembre 1867. — « Peuple de France, n'avouez jamais ! » criait hier, sur la guillotine, Avinain, le vieux garçon boucher qui a débité en tranches je ne sais quel horloger d'Asnières.

« N'avouez jamais ! »

C'est digne d'une femme !... me disait tout à l'heure la mère Royer.

19 décembre 1867. — Un vrai chef-d'œuvre de notre administration bancroche !

Hier, 18, on a donné la première représentation de *Madame Desroches*, pièce en quatre actes de Léon Laya. La chose avait été distribuée aux artistes le 17 août, mise au théâtre et suivie régulièrement depuis le 22 août..... Je me suis assuré des dates.

Cela fait donc quatre mois pleins de répétitions... Jamais lenteur pareille ! Et pour finir par un four !...

J'en suis sincèrement fâché pour mon ami Laya... Mais comment ne pas me réjouir d'avoir manqué de jouer là dedans ?

30 décembre 1867. — Pour remplacer *Madame Desroches* qui glisse à vue d'œil, on est allé rechercher officiellement les quatre actes en vers, *Paul Forestier*, qu'Augier, par lassitude et dépit, avait retirés, officiellement aussi, le 1er décembre.

Mais comme cela ne passera guère qu'à la fin de janvier, au lieu de passer à la fin de décembre, Augier qui n'omet guère l'écu de cent sous exige qu'on lui tienne compte à la fin du mois d'avril, si sa pièce va jusque-là, du prorata des droits dont on lui aura fait tort pour le mois de janvier.

Voilà qui est juste, quoique raide. Mais attendez l'incident : Après toutes les polémiques et les potins qu'a soulevés mon rôle rendu, soi-disant, — Mlle Delaporte s'étant spontanément réengagée au Gymnase, — le rôle de la jeune femme redevenait la propriété libre d'Augier, et j'ai attendu de nouveau en silence..... Or, c'est, paraît-il, Mme Victoria Lafontaine, cette fois, qui va jouer le rôle !...

Il est donc plus que probable que demain ou après-demain, à la lecture aux artistes, j'arriverai vis-à-vis de tous les autres interprètes, sans qu'Augier m'ait ouvert la bouche de rien...

Et pourtant, Dieu sait, et moi aussi, ce que donnera là dedans cette petite bourgeoise.

Je n'ai donc qu'une chose à faire : me taire hermétiquement et répéter le rôle de mon mieux...

25 janvier 1868. — Ce soir, après dix-sept jours tout juste de répétitions, nous allons jouer *Paul Forestier*, les quatre actes en vers d'Augier.

Trois en sont bien faits, habiles à sauver le côté scabreux du sujet.

Il est presque quatre heures, je vais me faire la barbe et dîner sommairement avant d'aller m'habiller en Michel, j'allais dire en Corot ou en Robert Fleury.

J'ai travaillé la nuit dernière jusqu'à trois heures du matin.

Reste la question Augier. Le grand malin, devant mon silence un peu raide, a pris peur, je crois, et a tenté une explication à la bonhomme, qu'il a close en me demandant la main, comme si de rien n'était...

— Eh! quoi donc! J'ai des torts, je les oublie... N'est-ce pas?

Et des salamalecs, et des promesses pour l'avenir...

30 janvier 1868. — Le soir de la première représentation de *Paul Forestier,* j'ai été pris pendant le troisième acte (dont je ne suis pas) de coliques néphrétiques, qui ne m'ont permis de jouer le quatrième acte qu'après un entr'acte d'une bonne demi-heure.

Puis j'ai gardé le lit pendant quatre jours et l'on n'a joué la seconde que le 29, mais le succès n'en a que mieux rebondi...

C'était donc écrit!

J'ai omis de noter au commencement de cette année la retraite d'Augustine Brohan.

C'était à la ville une jolie femme, d'un esprit alerte, et au théâtre une soubrette remarquable dans le répertoire de tradition, très restreint par malheur au-

jourd'hui pour cet emploi, dont elle avait le tort de vouloir s'échapper.

Sa vue, dit-elle, l'empêche de rester à la scène, et ce doit être vrai ; mais elle a depuis quelque temps une assez belle fortune heureusement. Et puis ne se pique-t-elle pas d'écrire?

On s'était avisé jadis de donner au Conservatoire une classe à Mlle Rachel, qui jamais, je crois, n'y a mis les pieds. Brohan s'était donc ingéré d'en avoir une à son tour, et c'est tant pis sans doute pour les élèves qui suivent encore ses leçons.

A moins que les leçons ne soient une chose vaine, ce qui pourrait se soutenir sans trop de paradoxe.

21 février 1868. — Le but évident de l'administration, depuis la mort du père Provost, est de me pousser peu à peu vers les financiers, et je comprends ce jeu-là, puisque l'emploi manque à peu près au Théâtre-Français, et que, malgré mes avis, on n'a voulu faire des avances à aucun des bons artistes du dehors, MM. Geoffroy ou Paulin Ménier.

Est-ce une raison pour que je me prête à la chose ? Si j'ai quelques années encore avant ma retraite, à quoi bon me mettre sur les bras tout un répertoire nouveau, et renoncer à celui tout su de premier comique, et à ma position bien acquise? Mon physique est encore jeune, il ne me manque ni une dent ni un cheveu, et j'ai le jarret dispos.

Je résiste donc et je résisterai...

Que les bons rôles de financiers m'arrivent presque forcément dans les ouvrages nouveaux, c'est à merveille, et je n'aurai qu'à choisir. Mais pour l'ancien ré-

pertoire, je tiendrai bon. Thierry, Guillard, Coquelin et Cie auront beau faire.

Hier déjà, malgré mille tentatives souterraines, et presque avouées même, pour m'empêcher de reprendre le rôle de *Bataille de Dames*, sous prétexte de me ménager au milieu du succès de *Forestier*, j'ai joué Grignon, et je crois même l'avoir mieux joué que jadis, ou je ne suis déjà qu'une vieille bête de cabotin. Allons, allons, pas encore!... Et je ne me suis jamais pris à manquer de sévérité pour moi-même.

27 mai 1868. — Il y a huit jours je suis allé chez M. Camille Doucet, rue du Bac, et non pas au ministère, lui suggérer confidentiellement l'idée d'organiser d'ici à six semaines (époque où commencera la fermeture d'un mois pour les réparations de notre salle) quatre ou cinq spectacles, chefs-d'œuvre choisis parmi les moins nombreux en personnel, pour faire donner par la Comédie-Française des représentations officielles dans les cinq ou six grandes villes de France.

M. Camille Doucet a paru frappé de l'idée et a dû en parler au ministère.

Nous verrons bien.

1er juin 1868. — En attendant, je bêtise à monter en demi-secret, à la salle Ventadour, une certaine *Madame de Chamblay*, que Dumas père, retour du Caucase, a bâclée sur une aventure du brillant préfet de l'Eure, M. Janvier de la Motte, et dont il a confié l'exécution à je ne sais quelle troupe d'été.

13 juin 1868. — L'idée du voyage en province prend du corps.

M. Thierry m'a demandé secrètement un plan détaillé, que j'ai rédigé conformément à mes souvenirs et à mon expérience acquise de la chose, mais dont je garde un double. Pas d'imprudence! En tout cas, M. Thierry y ayant à présent mis le nez, je ne veux à aucun prix prendre une responsabilité quelconque.

14 juillet 1868. — Demain nous partons, vingt personnes en tout, y compris le contrôleur général, le souffleur et deux employés du magasin.

Favart et Delaunay, M... et Lloyd, enfin Royer et moi, c'est donc l'exode des petits ménages.

Nice, 27 et 28 juillet 1868. — Je traîne sottement mes journées avec M... à travers les curiosités de la ville, quand la chaleur ne nous cloue pas derrière nos persiennes, et quand arrive le soir, après le dîner, c'est le spectacle, et la transpiration, et les chopes!

Il faut rentrer à l'hôtel, et l'on geint, et l'on se déshabille à la clarté de sa bougie.....

Ah! comme tout cela serait drôle à raconter... d'un autre!

Paris, 24 août 1868. — J'ai pris six jours de congé pour aller me refaire, à Étretat d'abord, puis à Yport au chalet de Pailleron, de Pailleron marié enfin avec la *Revue des Deux Mondes*, et maître d'une situation

matérielle et morale, qu'il avait visée pendant près de vingt ans avec un vouloir aussi curieux qu'indomptable.

Partir orphelin d'une charcuterie de la rue du Temple avec une centaine de mille francs, et arriver à force de combinaisons économiques jusqu'aux cinquante mille francs de rentes voulues d'une part... en même temps qu'au montage en épingle d'un talent réel, à force de travail, d'esprit, d'entregent et de savantes camaraderies, ce n'est certes pas le fait d'un malin vulgaire...

Mais combien il doit être imprudent de contre-miner un pareil blaireau...

3 septembre 1868. — J'aurais dû noter, depuis l'an dernier déjà, nos déjeuners du mardi chez Sarcey, rue de la Tour-d'Auvergne.

Outre le modeste menu de l'amphitryon, flanqué chaque fois de cabotines variées, pendues à son feuilleton, c'est une espèce de pique-nique, où chacun tour à tour s'ingénie à ajouter son plat... Garnier, des cochonnailles assorties, Gambetta, du vin doux de Cahors, About, quelque foie gras de Saverne, le docteur Tripier, des tripes à la mode de Caen. Laurier et d'autres, n'importe quels entremets originaux, tous de l'esprit et une blague d'enfer...

Il va sans dire que ces gueuletons cachent un petit fond utilitaire de camaraderie et de courte-échelle, comme tous les gueuletons parisiens d'ailleurs, mais c'est vivace, jeune, distrayant, comme l'étaient avec Cléry, avec l'onctueux Banville, Rochefort, Louis Leroy, Henri Monnier, Cham, Boissier, Montaigu, les pot-au-

feu de Pailleron avant son mariage, et je vais chez Sarcey, le plus souvent possible.

8 septembre 1868. — Au théâtre, nous allons recommencer bientôt les répétitions de *Mercadet*. Nous en avions fait une dans les premiers jours du mois de juillet. Je me prépare au rôle depuis plus d'un an, car la responsabilité n'est pas mince...

22 octobre 1868. — Ce soir aura lieu la première représentation de *Mercadet* retardée par une série de clous qui me tourmentent depuis près de deux mois.

J'ai beaucoup travaillé le rôle, ce qui ne m'empêche pas d'avoir peur, au contraire. Car M. Geoffroy qui l'a créé, avec un juste succès, l'avait joué en vaudeville, et moi, je vise à le jouer en comédie, c'est-à-dire le remettre au vrai plan, le plan de Balzac, — chose inquiétante. C'est si haut sur la corde raide!... J'ai bon courage.

25 novembre 1868. — J'ai attendu tout un mois avant de tenir l'effet de *Mercadet* pour constaté.

La presse avait d'abord presque unanimement trouvé le caractère trop poussé par moi, trop tendu. Elle n'avait pas même pris la peine de relire les cinq actes de Balzac... C'eût cependant été pour elle une étude bien profitable de les comparer scène à scène, mot à mot, aux trois actes si habilement concentrés par M. Dennery. Elle aurait peut-être appris un peu là cet art tout spécial dont elle ne se doute pas toujours...

Mais bah! c'est si commode de partir paresseusement de sa dernière impression pour passer à la nouvelle, et de s'assurer un public à soi-même, en donnant raison d'abord à la masse du gros public!

Quelques avis sérieux en dehors m'ont pourtant soutenu et j'ai tenu bon... à peu près. Le résultat définitif est qu'après plus de quinze représentations, on a encore fait hier quatre mille francs passés.

26 novembre 1868. — Avec Pailleron une chose à peu près pareille m'arrive qu'avec Augier. Seulement, la leçon est vraiment plus forte, car cette fois je suis sacrifié net à la maison Thierry, Delaunay, Favart et Cie et le rôle formellement promis m'est impertinemment retiré, tandis qu'avec Augier, meilleur homme au fond, c'est à moi qu'il avait tenu plus qu'à tous.

Il va sans dire que cette fois encore Royer est emportée à la dérive, et le rôle aussi m'avait été spontanément promis pour elle.

Ci-joint ma correspondance avec Pailleron. Elle est instructive.

« 31 octobre 1868.

« Mon cher ami,

« Il est inutile d'employer vis-à-vis de toi toute la diplomatie dont vis-à-vis de moi l'on a fait dépense depuis quelque temps. Tu es un ami d'abord, un ami très intelligent ensuite, et, de plus, dégagé — je te connais assez pour l'affirmer — de toutes les mesquines questions d'amour-propre.

« Eh bien! tout nettement, il faut que nous renon-

cions l'un à l'autre pour cette campagne. Je dis : il faut. Je n'en dis pas plus, mais pas moins. Ce que je ne puis écrire, suppose-le, et dis-toi qu'il a fallu non seulement des conseils bien autorisés, mais aussi des difficultés bien réelles pour que je me privasse du concours d'un talent comme le tien.

« Vais-je te froisser, d'autre part? Et as-tu plus compté que moi sur la distribution première? Je ne sais, mais, en vérité, j'en serais désolé, et ce serait, conviens-en, une mauvaise chance d'être obligé de me priver de l'appui de deux artistes dont je suis sûr pour courir les hasards d'une distribution aléatoire et de voir à cause de cela se refroidir une affection déjà ancienne. Écris-moi vite un mot de réponse, et dis-moi qu'il ne reste pas de malentendu entre nous, car, après tout, je comprends fort bien que le second point est encore plus délicat que le premier.

« Bien à toi.

« Pailleron. »

« A *Ed. Pailleron.*

« 4 novembre 1868.

« Mon cher ami,

« Ce que je t'ai dit jeudi dernier continue à résumer complètement la situation. Qu'est-il besoin d'autre diplomatie entre nous? Je te connais assez pour savoir que depuis longtemps tu t'es fait à satiété, sur tout ceci, toutes les demandes et toutes les réponses. Restons donc comme par le passé, si cela te va, et bonne chance aux *Faux Ménages*.

« Ed. Got. »

« 6 novembre 1868.

« Mon cher ami,

« J'ai reçu ta lettre et j'y sens une tension que je m'explique, que j'excuse, mais qui deviendrait injuste et me serait bien pénible si elle persistait après la réflexion.

« Encore une fois, je veux que tu saches bien qu'en tout ceci j'ai été plus que sincère, naïf et impuissant.

« Il y a telles exigences auxquelles je n'ai pu résister et tu en conviendrais toi-même si tu les connaissais. Et tu les connaîtras un jour assurément, si déjà avec ton flair habituel et la connaissance que tu as des us de la maison, tu ne les as pas pressenties ou devinées.

« Crois bien que je n'aurais pas fait ce que j'ai fait sans contrainte. Je tiens absolument à te persuader parce que je tiens à ton amitié et que je ne veux pas que tu doutes de la mienne.

« Il me semble que mon insistance doit te prouver l'estime où je tiens nos relations et le cas que j'en fais.

« Je désire donc « que nous restions comme par le « passé », non « si cela me va », ainsi que tu le dis avec un peu trop de sécheresse peut-être, mais parce cela nous va à tous les deux, je l'espère, j'y compte et je le répète, il serait injuste qu'il en fût autrement.

« J'aurais bien été te voir, mais j'ai des répétitions de six heures et des courses le reste de la journée. Je passe mercredi au Gymnase. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas déjeuner ou dîner avec moi.

« Allons, mon vieux camarade, un bon mouvement!

« Bien à toi.

« Edouard Pailleron. »

1er décembre 1868. — Trois hommes viennent de s'éteindre en même temps que je connaissais tous trois : deux enfants gâtés du succès, Rossini, mon voisin du Ranelagh, ce sceptique railleur, retranché pendant près d'un demi-siècle derrière son brillant égoïsme ; Berryer, si noblement mort à son château d'Angerville, après une si belle vie publique ; et mon vieil ami Mallefille, l'être fier et bon, à demi méconnu, à demi oublié dans sa retraite paysanne du Cormier...

C'est donc celui-là que j'aime à suivre de mes regrets, et avant tout de ma reconnaissance... Les autres ont la foule avec eux et sont ensevelis dans leur gloire. Voilà juste un an qu'il avait réfugié à Cluny — sorte de théâtre d'appel, inventé et bien inventé par M. Larochelle — une pièce en cinq actes, *les Sceptiques,* dont on lui avait vilainement marchandé la réception chez nous, et qui auront cependant été sa dernière joie littéraire.

4 décembre 1868. — C'était avant-hier le dix-septième anniversaire du coup d'État impérial — quinze à dix-huit ans, période d'existence généralement accordée depuis 89, à chacun de ses gouvernements, par le peuple français (peuple de braques) !...

Et déjà ne commence-t-on pas à sentir quelque chose dans l'air ?

En vain les candidatures officielles et les plébiscites forcés crient vivat à toutes les folies ; en vain le luxe corrosif et l'incroyable épanouissement des affaires jettent leur poudre aux yeux du vulgaire profane ; en vain les rois sont venus à Paris en pèlerinage, et M. de Bismarck est allé faire une sorte de cour aux seigneurs

de Biarritz, l'opposition s'étend, et des échos répondent dans le pays au fameux petit groupe des cinq (MM. Thiers, J. Favre, E. Picard, Émile Ollivier, Glais-Bizoin), que la Chambre affiche en vedettes.

Les fautes commises se touchent du doigt. L'Italie, Sadowa, le Mexique ont poussé le maréchal Niel à la prudente mais impopulaire création d'une garde mobile de second ban, et l'absolutisme s'est, en proportion, détendu par ailleurs. Le droit aux grèves et le droit de réunion ont été concédés légalement. La petite guerre presque élégante que faisaient Prévost-Paradol et Beulé s'est changée en blagues massives avec les *Comptes fantastiques d'Haussmann* par J. Ferry, et en gamineries venimeuses avec *la Lanterne* d'Henri de Rochefort...

Déjà, sous un effort bien plus mince, les Espagnols, glissant vers la République, n'ont-ils pas donné les huit jours à leur grosse Isabelle et à son Marfori?...

Je ne vois pas notre avenir en rose...

16 janvier 1869. — L'Odéon vient de jouer, comme par charité, mais avec la surprise d'un vif succès, une petite saynète, en vers bleus, d'un M. Coppée, *le Passant,* sorte d'en-tête de romance, une femme et un travesti; seulement ce travesti-là est charmant avec Sarah Bernhardt, une revenante...

Ne serait-ce pas le point de départ d'un poète de bon second ordre, et d'une artiste presque de premier?

28 mars 1869. — Lamartine est mort, enterré d'avance depuis vingt années.

Que l'homme de 1848 soit oublié, méconnu, c'est l'ingratitude ordinaire des foules politiques... mais le poète, mais le littérateur noblement idéal...

Cette gloire-là n'est-elle donc aussi quelquefois qu'une mode !

Mme de Sévigné disait : « Racine passera comme le café »; et elle prophétisait sans le vouloir.

Mais Lamartine passera-t-il comme les vélocipèdes? Berlioz, mort en même temps, revivra peut-être davantage, par le wagnérisme qui court.

Sardou vient d'obtenir un légitime succès avec un grand drame, *Patrie,* au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dirigé par Raphaël Félix. C'est admirable de composition et de mise en scène.

Je ne trouve qu'une chose à redire à l'œuvre : c'est le duc d'Albe conçu en simple troisième rôle. Le conquérant, même injuste, ne porte-t-il pas aussi un drapeau qui représente sa patrie ?

4 avril 1869. — Quelle force on puise dans l'indépendance que donne l'argent bien gagné ! C'est là le côté poétique de l'économie, voire de l'avarice.

Qu'on oublie par hasard sa bourse à la maison, se sent-on vite assez désemparé, seul au monde, assez rien du tout ?

5 mai 1869. — Salon. — De bonnes peintures comme d'habitude : de Brion, un *Mariage protestant;* un beau plafond de Baudry, pour l'hôtel Païva ; une fresque de Puvis; des *Muses,* de Bouguereau, brillam-

ment savonnées; une nature morte, de Manet, plus vivante que d'ordinaire; un bel *Hallali de cerf,* par Courbet; un Fromentin, un Gérôme!...

Mais deux remarquables nouveaux : Un *Juan Prim* équestre, par Regnault, que j'avais vu il y a dix ans, enfant prodige, amené dans l'atelier de Gérôme, par son père, conservateur de la manufacture de Sèvres; et un *Repos pendant la bataille,* par Detaille, un tout jeune élève de Meissonier, qui voit juste comme un objectif et peint déjà presque aussi serré que son maître.

Dans la sculpture, une très bonne *Ophélie,* de Falguière.

12, 13, 14 mai 1869. — Trois jours d'émeute sèche sur les boulevards; blouses blanches, payées, dit-on, par la police. Toujours mêmes rengaines, oui, mais le Gouvernement a tant d'intérêt à sortir coûte que coûte de l'impasse où il s'est acculé!

Troplong mort, et Billault, MM. Rouher et Baroche restent seuls à se débattre contre le petit Thiers, qui leur jappe de sa voix aiguë : « Vous n'avez plus une faute à commettre! »

Et Gambetta, qu'un fort coup de gueule dans le procès Baudin avait mis en évidence au mois de janvier, vient d'être élu député par Belleville... A quand le tour de Rochefort?

Et *le Rappel,* rédigé par Vacquerie, et subventionné par Hugo, paraît depuis quelques jours, en même temps qu'un tas de petits journaux à un sou.

Gare à l'Empire!...

Heureusement que la France sera toujours là...

27 juin 1869. — Jeudi dernier, j'ai eu la curiosité d'assister, salle Hertz, à une séance de la Ligue internationale de la Paix. La paix entre les nations! Benoîte rêverie de l'abbé de Saint-Pierre, prêchée cette fois par l'ex-R. P. Hyacinthe, qui, je ne sais pourquoi, a quitté récemment la petite communauté des Dominicains de la rue Singer, pour venir habiter au hameau de Boulainvilliers, chez une vieille dame dévote.

Or, l'ayant plusieurs fois le matin rencontré dans les sentiers de la source d'Auteuil en vraie tenue de pasteur protestant, j'ai causé curieusement avec lui, car c'est un type curieux, éloquent, beau, paradoxal... et l'ai trouvé quelque peu fou, si j'ose le dire. Bon avocat, en somme, de cette belle cause, toujours et fatalement perdue.

15 juillet 1869. — Pour la première fois, depuis vingt-cinq ans, on me concède un congé régulier d'un mois, et l'on m'offre de me le racheter trois mille francs. Ah! c'est qu'il s'agit de répéter après refus de Coquelin, — qui part en représentations, lui! — et de jouer une pièce nouvelle, *la Parvenue,* d'un brave lieutenant de vaisseau, M. Rivière, l'auteur distingué de *Pierrot et Caïn.*

30 août 1869. — On va donner ce soir la première représentation de *la Parvenue* et je me trouve dans cette situation singulière que j'ai beaucoup travaillé à la mise en scène de la pièce, et que je suis à peine au

courant de mon rôle, à moi, qui n'ai qu'une scène importante à la fin du troisième acte.

Ce matin, à midi, je suis encore à régler la marche, les respirations, et même les derniers changements pour la mémoire.

Ma pensée sur l'ouvrage est, qu'avec du talent, une forme soignée et un bon dénouement, nous allons sans danger, quoi qu'on en dise, vers une réussite de vingt à trente représentations.

6 septembre 1869. — Le résultat de *la Parvenue* a été ce que j'avais pressenti, bien qu'au-dessus de la réalité peut-être, comme nombre de représentations, vu que la cinquième n'a produit que douze cents francs, et que la pièce, durant deux heures un quart, ne se traînera que bien difficilement jusqu'à la trentième, même lorsqu'elle sera soutenue par un ou deux actes importants.

Une chose désolante à côté, c'est la dépense pour les costumes. Deux mille six cent quatre-vingt-deux francs rien que pour les deux robes de ville de Royer ! Et l'on se distribue fièrement entre sociétaires les dividendes de fin d'année, quand on voit d'un œil tranquille des pensionnaires à six mille francs d'appointements ou même moins, mettre ainsi de leur poche, dans chaque représentation nouvelle. C'est pitoyable.

Une scène subventionnée devrait rejeter comme indignes ces bénéfices interlopes du Gymnase et des Folies-Nouvelles, et voilà tantôt vingt ans que je l'ai dit au Comité pour la première fois : « Par nos temps de luxe et de gaz à outrance, ne serait-il pas juste de considérer les toilettes comme les décors ? »

19 septembre 1869. — Carpeaux, mon voisin, est marié depuis quelques mois à la fille du général de M..., gouverneur du Luxembourg, et je me reproche déjà presque de l'y avoir aidé, en lui faisant obtenir par une lettre à l'empereur quinze mille francs d'indemnité supplémentaire pour ses sculptures du Pavillon de Flore.

Ce n'était que justice pourtant, car à peine rentre-t-il ainsi dans ses frais, tant c'est un ingrat métier, pire encore que celui de musicien!

Mais, lui, marié, par-dessus!... cet être tourmentant, tourmenté... fruste comme un Huron... mais singulièrement éloquent tout à coup devant la nature et subtil par échappées.

Au premier bruit de la tache d'encre faite à l'une des figures nues de son groupe du nouvel Opéra, je cours rue Boileau, pour lui porter mes condoléances... Je le trouve tout émerillonné : « Dire que ce n'est pas moi, me dit-il, qui ai eu cette idée-là! »

2 novembre 1869. — Depuis le 4 octobre, nous avons commencé les répétitions d'une grande pièce d'Augier, où je joue un Saint-Agathe, original certainement, bien que de la série des « Rodin », et je serais bien sot de le rater. Reste à savoir si la pièce est destinée à un succès.

6 décembre 1869. — Après deux longs mois de répétitions, après des changements et des ressemelages incessants, la pièce d'Augier, *Lions et Renards,* va

marcher ce soir enfin. Mais comment?... Pour l'œuvre même une des premières répétitions générales a déjà pu m'éclairer. L'intérêt va toujours en s'amoindrissant du premier au cinquième acte, et en somme la représentation ne doit pas être amusante. Mon impression à la lecture avait été d'une œuvre mal conçue dans son jet, et laborieusement empêtrée dans son ensemble. Fâcheuses présomptions tout d'abord.

Quant à mon rôle, à moins que le personnage, annoncé comme anticlérical, ne soulève par avance une opposition systématique, les deux premiers actes doivent le sortir d'affaire, parce qu'ils sont comiques, ou du moins peuvent être joués comiquement. Mais lorsque arrive le quatrième acte, la pensée voulue de l'œuvre, le personnage, à mon avis, s'agite dans le vide, l'action s'arrête et tout se borne en définitive à une seule grande mais longue scène raisonneuse avec d'Estrigaud.

Or, n'est-ce pas à ce moment-là que le public, déjà peu remué par le roman de la pièce, aura invinciblement besoin d'action véritable et argent comptant?

Si oui, nous sommes perdus d'avance, et j'en éprouve une vive émotion, bien que ma volonté ne faiblisse pas et que, d'ailleurs, j'aie malgré moi de l'espoir; mais peut-être parce qu'en pareil cas, il est indispensable et sage de ne jamais désespérer.

7 décembre 1869. — C'est fait. La pièce me semble irrévocablement condamnée, bien que sans sifflets, mais par l'ennui, ce qui est pire.

J'avais pour ma part un bon costume, mon personnage a été bien soutenu jusqu'au bout, chaque effet obtenu où je le voulais...

Peine perdue, tout cela. Un effort même héroïque ne compte plus dans une déroute.

9 décembre 1869. — Pendant que je m'abrutissais à creuser mon petit sillon stérile dans une œuvre mort-née, M. Ferdinand de Lesseps, après dix ans de luttes surhumaines, inaugurait le canal de Suez, en présence de l'Impératrice et de la Colonie française d'Égypte. La plupart des puissances avaient là des représentants. C'est en effet un gros événement à travers la planète, pour l'Europe et pour le monde maritime. Aussi, comme l'Angleterre doit guetter !...

Bah ! c'est bien cela qui nous occupe à Paris ! L'affaire Troppmann et les cinq cadavres successifs de la famille Kinck dans le champ d'Aubervilliers, à la bonne heure ! Ou encore, les réunions électorales, la candidature et la nomination de Rochefort à la Chambre !

12 décembre 1869. — Eugène Manuel, mon ancien condisciple, poète universitaire à ses heures, a fait recevoir chez nous un acte, *les Ouvriers*, sorte de fait divers sentimental, qui représente littérairement ce que représente en dessin le *Convoi du pauvre*, de feu Vigneron, mais dont par cela même le succès est à peu près certain.

Je ne noterais pas la chose si, sans en avoir l'air, elle ne me touchait à fond.

En effet, consulté par l'auteur, qui me parlait toujours du rôle, c'est celui de Marcel que j'y avais seul vu. Or c'est celui du père qu'avant la lecture aux artistes, on m'a fait carrément offrir par Coquelin, le fils.

En y réfléchissant, quoi de plus logique? Mais on s'illusionne si bien, surtout au théâtre, où il est de notoriété que la rampe et le fard font regagner dix ans au bas mot, que je me disais : j'ai joué *le Duc Job*, en 1859, ainsi!... Non, je ne me le disais même pas; je me voyais tout droit dans ce rôle plus jeune encore, comme une vieille ingénue.

Je n'ai pourtant rien témoigné, certes; j'ai tout bonnement prétexté la fatigue, ou je ne sais quoi, et je ne jouerai point. Mais ce n'en reste pas moins pour ma conscience le premier coup du lapin!...

De mon courrier de ce matin, cette lettre de Thierry :

« 19 décembre 1869.

« Cher Monsieur Got,

« Le Prince impérial assistera ce soir à la représentation et doit venir dès le commencement du spectacle. Il a le désir de voir *le Médecin malgré lui*, ce qui est un très louable désir, mais comme il est bon d'entretenir chez lui le goût de l'ancien répertoire, je crois qu'il conviendrait de ne pas effrayer notre jeune auditeur par des mots qui semblent un peu trop gaulois, soit à lui, soit aux personnes qui l'entourent. Je m'en fie à votre bon goût ou pour glisser légèrement sur certaines parties du style ou pour y substituer quelques-unes de ces variantes que nous a déjà demandées la susceptibilité du public.

« Tout à vous. « Ed. Thierry. »

8 avril 1870. — Comme l'hiver a été long! Aujourd'hui seulement les marronniers déplient leurs premières feuilles.

Mon père va avoir quatre-vingt-quatre ans, ma mère quatre-vingts. Grâce à leur santé robuste, ils n'ont pas trop souffert des inclémences du temps. Mais n'est-ce pas un devoir pour moi de leur assurer à mesure un nid plus confortable? Aussi, depuis six mois déjà, je perfectionne un plan pour agrandir la maison, et dès demain je pose la première pierre de cette annexe en la dédiant à ma famille — avec Médéric au bout... car je m'occupe toujours trois heures chaque matin de son éducation et n'aurai bientôt plus raisonnablement autre chose à faire au monde... à aimer surtout.

20 avril 1870. — On joue ce soir au Théâtre-Français une sorte d'élégie de Coppée, dont je prévois à peu près le succès. Ce n'est pas du théâtre, à proprement parler; mais *la Nuit d'Octobre* d'A. de Musset n'était point du théâtre non plus, et n'en a pas moins réussi vivement. — La tristesse constante des *Deux Douleurs* (c'est le nom de la pièce d'aujourd'hui) ôtera peut-être un peu d'élan à la chose; mais si les femmes y pleurent, ce sera un grand point.

Minuit et demi... Les femmes ont beaucoup pleuré...

1er mai 1870. — On dirait que tout se hâte vers un dénouement. Au commencement de janvier, l'empereur — est-ce assez bleu? — chargeait Émile Ollivier de lui composer un ministère constitutionnel!

Le 10, Pierre Bonaparte, giflé ou non, tuait Victor Noir à Auteuil, d'un coup de revolver.

Les 7, 8 et 9 février, des tentatives d'émeute armée avaient lieu dans le faubourg du Temple en faveur de Rochefort, abandonné à la justice par ses collègues de la Chambre.

Le 11, un ouvrier mécanicien, Mégy, assassinait bellement un des agents qui venaient l'arrêter.

Des grèves, avec mort d'hommes, sévissaient jusque dans Paris.

Un complot, avec accompagnement de nouvelles bombes Protot, était découvert à la fin d'avril.

Enfin, nous sommes sous le coup du plébiscite provoqué par le gouvernement lui-même. Faut-il qu'il soit assez sûr qu'on votera sans y rien comprendre!... Mais des clubs, mais des engueulements, mais des bousculades dans le ruisseau!

Comme Nestor Roqueplan est mort à propos!... La bêtise politique et sociale allait par trop lui gâter son Paris.

5 mai 1870. — Les préoccupations publiques ont presque assoupi la curiosité qu'éveille ordinairement le Salon annuel. Quelques œuvres pourtant jeunes et remarquables : Regnault, par exemple, a peint une étrange *Salomé,* chatoyante et charmante au possible. Mlle Nelly Jacquemart a fait virilement un beau portrait du maréchal Canrobert; Carolus Duran, une figure digne des vieux Espagnols que Fortuny représente aujourd'hui chez nous; et la duchesse Colonna a modelé une adorable statuette de *Pythie.*

Tous les vieux arrivés se retrouvent d'ailleurs :

Jacques, avec une belle bergerie ; Daubigny, avec un fin paysage normand; Breton, comme Millet, cet autre poète des campagnes, ont chacun leur *Nuit*...

Courbet a refusé la croix d'honneur! Il ne manquait que cette vanité à ce butor fou d'orgueil.

2 juin 1870. — Ce soir aura lieu la première représentation de *Maurice de Saxe*, grand drame en cinq actes en vers et à spectacle, de M. Jules Amigues, et Marcelin Desboutin, paraît-il, après coup.

La pièce est arrivée à répétition, en vue de l'été, après mille traverses, voire menace de procès, mais grâce seulement, je crois, au dernier changement de ministère, j'allais dire de gouvernement.

Je crois que la pièce est une œuvre de théâtre assez faible, surtout dans ses deux derniers actes, presque purement dithyrambiques, mais pleins d'échappées éloquentes, avec du spectacle et des décors.

Ce qui la tuera, c'est, selon moi, l'interprétation plus que défectueuse...

Moi, dans Favart, je sens à mes nerfs que je dois me sortir d'affaire. Mais c'est beaucoup avoir pris de peine pour en arriver à ceci : tirer honorablement ses guêtres d'une déroute trop possible, en fin de compte.

Deux heures après minuit. — Tout vu nettement, hors mon succès personnel, plus grand que je n'y avais songé.

11 août 1870. — Quelle accumulation de désastres imprévus! Qui aurait rien soupçonné de cela, il y a un

mois? La guerre, la défaite, les paniques et l'abaissement du niveau moral de toute une jeunesse, de tout un peuple peut-être!...

C'est comme un rêve impitoyable... qui vous saisit chaque matin au réveil.

Et cependant je ne sais quoi m'empêche de désespérer. Au bout du compte, on ne met pas sous le boisseau une nation de quarante millions d'âmes, qui veut être une nation.

Mais quelle loque que Paris! Je ne dérage pas depuis huit jours.

14 août 1870. — Demain, fête de l'Empereur. Je t'en souhaite! Les Prussiens sont devant Toul.

Et l'an dernier, à l'occasion du centième anniversaire de Napoléon Ier, Napoléon III s'était avisé d'une amnistie plénière!

A son tour d'être pardonné.

15 août 1870. — Dans quelle infernale et insondable position sommes-nous tous en France, tout d'un coup!

D'abord, si la prochaine grande bataille n'est pas une éclatante victoire française, je ne pense pas qu'il faille compter beaucoup sur la défense de Paris. La Chambre des députés nous donne aujourd'hui la note pitoyable de ce que serait demain en ce cas.

Mais supposons un retour de fortune soudain pour nos armes — ce sera le tour du linge sale à laver, hélas!

L'Empereur? Il est évidemment déchu *de plano,* comme on dit au tribunal.

Il y aura donc lutte — de prétendants au moins.

La bourgeoisie et les bleus tâcheront de mettre sur nos fièvres le cataplasme parlementaire des d'Orléans, c'est probable.

La République (?) essaiera de tirer à elle les lambeaux et surtout les guenilles. Mais, par droit d'origine en France, quand la bouche dit République, l'oreille entend toujours Révolution. D'autant que derrière elle se dresse dans les brumes le fantôme fou du socialisme qui voudra jouer sa partie quitte ou double, sans savoir d'où il vient, ni où il va, — comme un appétit qu'il est, féroce ou sophiste, en lutte forcée avec les intérêts, les instincts appris, et les privilèges.

A qui la charogne?

C'est peut-être bien alors que toute l'Europe antique, slave et germaine, arrivera pour de bon.

4 septembre 1870 (midi). — Nous voilà en plein dans les revers, si ce n'est dans la débâcle. L'armée de Mac-Mahon a été écrasée, et Strasbourg est en ruine. Bazaine seul tient encore à Metz. Tout va dépendre de l'attitude de la Chambre dans la journée, et de Paris d'ici à deux jours.

La France et l'avenir, tout serait-il donc perdu?... Je n'y puis croire encore, et j'aime mieux protester de tout mon sang, au besoin. Mes vieux parents trouveront bien à finir leur vie sur mes épaves. C'est mon enfant qui m'agite seul... Que lui, du moins, apprenne à être un homme; depuis un demi-siècle, presque

tous nous l'avons désappris. Ah ! quelle rude école pour l'insouciance ou la blague !

A votre tour d'entrer en danse, les sceptiques et les pourris !

L'Empereur est aussi prisonnier.,.

Grand bien lui fasse ! Que nous importe si le droit revient de crier : « Vive la France ! »

Il est une heure. La Chambre doit délibérer. Un vaste silence plane partout, et il fait un soleil insolent.

Neuf heures du soir. — La bascule a joué : Gambetta, Simon, Thiers, Picard et Cie sont donc en haut tout d'un coup... C'est la République... à Paris du moins... Et l'Allemagne est en train là-bas de passer sur le ventre de notre armée !

Va pour la République, si elle peut encore nous sauver. Mais qu'elle fasse vite !...

14 septembre 1870. — Une vingtaine de cavaliers misérables, lanciers, dragons, artilleurs, sur leurs chevaux fourbus, descendaient ce matin au pas l'avenue du Cours-la-Reine, hâves, sérieux, comme visionnaires encore du carnage, sans daigner même s'arrêter à un regard sympathique...

Il m'a semblé rencontrer les fantômes de la déroute...

20 septembre 1870. — Je reviens de ma seconde garde aux remparts (Point-du-Jour). Là non plus, rien de prêt pour la défense.

Et hier les Prussiens ont pris haut la main Châtillon, Meudon et Saint-Cloud.

Paris est propre! Auteuil surtout. Une fois leur matériel de siège venu, ils jetteront des obus là dedans comme dans un baquet.

9 octobre 1870. — Voilà le vingtième jour que Paris est bloqué, vivant à même lui, et n'ayant quelques rares nouvelles du dehors que par les pigeons voyageurs!

La situation, bien que terrible et unique, est éminemment curieuse. Gambetta partait hier en ballon pour organiser la défense avec le gouvernement de Tours!

Que de souvenirs, si l'on en réchappe!

20 octobre 1870. — Et dans tout ce chambardement, que devient notre pauvre boutique, si peu qu'on y pense?

Voici qui va répondre :

Extrait du projet de délibération par moi soumis à l'Assemblée générale des Sociétaires — présents à Paris — et adopté le 19 octobre 1870.

« En présence de la suppression officielle de toute subvention à partir du 1er octobre, et de la fermeture forcée du Théâtre depuis le siège de Paris...

« L'Assemblée générale décide :

« 1o Chacun de ses membres, quelle que soit sa part acquise dans la Société, ne recevra pour octobre et novembre prochains, qu'un subside mensuel de deux cent cinquante francs;

« 2° Tous les artistes et employés à trois mille francs et au-dessous seront intégralement payés pendant le même temps, c'est-à-dire jusqu'au 1er décembre 1870. »

Voilà ce qui a été voté à la presque unanimité de nos collègues.

31 octobre 1870 (minuit). — Hier, j'étais de garde au Point-du-Jour, et le bruit courait que Bazaine avait rendu Metz avec cent cinquante mille hommes, et que les Prussiens avaient repris le Bourget.

Encore à l'heure qu'il est, malgré Flourens, et Blanqui, et Rochefort, et la Commune révolutionnaire, et le chaos dans la rue et dans les esprits, il ne me semble pas que le néant ait raison, et que la loi n'ait pas le dernier mot avec ce qui nous reste ici de bonne armée. Car enfin la loi est le dernier mot, même en révolution, et nul raisonnement vital ne peut en somme se raccrocher à autre chose.

Qu'est-ce que les Prussiens vont faire ?

Tirer à clair les menées diplomatiques de M. Thiers à travers l'Europe ?...

Bombarder le Point-du-Jour et Passy ?...

Mais ce serait nous ajouter une auréole de martyrs, qu'ils n'ont point à nous donner devant le verre grossissant de la postérité.

Le gouvernement de la défense à Tours se tait... Mauvais indice. C'est en tout cas que l'Italie et l'Angleterre nous ont abominablement lâchés.

« *A M. Charles Valois, membre du Comité de la Société des gens de lettres.*

« Passy, le 9 novembre 1870.

« MONSIEUR,

« Je descends d'une garde aux remparts, et me hâte de répondre à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser au nom de la Société des gens de lettres.

« Je suis autant que personne admirateur des *Châtiments*.

« J'ai pour amis des amis de Victor Hugo.

« Je serais heureux et fier de servir cette haute renommée dans la mesure de mes forces.

« Et je puis dire enfin que si quelqu'un a le droit de se targuer d'indépendance, assurément, si je ne suis pas celui-là, je suis du moins un des plus convaincus.

« Eh bien! malgré tout, un sentiment que je n'ose pas définir ici, mais que j'éprouve invinciblement au fond de la conscience, m'empêche de venir m'associer à une lecture publique des *Châtiments* sur une scène qui acceptait si bénévolement, il y a quelques semaines, le titre de « Comédiens ordinaires de l'Empereur ».

« Si j'étais un des rares opposants de la veille, qu'on me permette donc aujourd'hui de me tenir encore à part des trop nombreux fanfarons du lendemain.

« Veuillez recevoir, etc.

« ED. GOT. »

« 11 novembre 1870.

« Cher monsieur Got,

« Nous devons jouer, dimanche matin, deux actes du *Cid*, *le Legs* et trois actes (les derniers) de *l'Avare*. Si vous n'êtes pas dans la soirée des *Châtiments*, ou si vous ne craignez pas une double tâche, voudriez-vous nous jouer Maître Jacques de *l'Avare* ?

« La moitié de la recette sera pour une bonne œuvre, l'autre moitié pour notre caisse, qui en aura bien besoin, si peu que la situation se prolonge et nous conduise jusqu'au mois de janvier !

« Tout à vous.

« Ed. Thierry. »

Le *Figaro* du lundi 21 novembre 1870 :

« Tout mauvais cas est niable ; mais au théâtre on veut, tout en niant l'évidence, se donner encore les gants de la candeur et du désintéressement — et les profits d'une bonne petite réclame.

« M. Coquelin, dûment convaincu de républicanisme un peu trop vif pour être sincère, n'a pas dit un mot de ses complaisances pour M. de Nieuwerkerke et Mme la princesse Mathilde, non plus que de ses empressements à solliciter l'honneur de jouer à Compiègne.

« Mais il a écrit à son camarade Got, dont nos lecteurs connaissent la vaillante lettre, les lignes qu'on va lire et dont il a eu soin de solliciter l'insertion au *Journal des Débats*, lequel fait malheureusement remarquer que M. Got n'avait pas demandé, lui, que sa lettre fût publiée. »

« Mon cher Got,

« Vous n'avez pas le monopole du sentiment délicat « qui a dicté votre refus de dire un poème des *Châtiments* pour la Société des gens de lettres, afin d'offrir « deux canons à la défense nationale.

« Ce sentiment, tous nous l'avons eu, je l'atteste, et « on le sait.

« Dîners et fêtes à Compiègne et à Fontainebleau, « tout vous soulevait le cœur, vous subissiez tout... ne « parlons pas de cela.

« Les artistes du Théâtre-Français, et non pas du « Théâtre des Comédiens ordinaires de l'Empereur, « n'ont rien dit des *Châtiments* qui ait pu éveiller « l'ombre de la plus scrupuleuse délicatesse.

« J'aime à croire, mon cher Got, que vous ne « comptez pas vos camarades au nombre de ceux qu'il « vous convient d'appeler les trop nombreux fanfarons « du lendemain...

« Au nom de nos camarades, et au mien, veuillez « recevoir, mon cher Got, l'assurance de la pénible « impression causée par la lecture de votre lettre.

« C. Coquelin,
« De la Comédie-Française. »

« Ce mot de délicatesse, qui revient deux fois sous la plume de Mascarille, nous rappelle la réponse de Baour-Lormian, devenu ultra-royaliste après 1815, et à qui on reprochait les bienfaits qu'il avait reçus de l'Empereur pour qui il avait dépassé les limites de l'adulation :

— « Oui, le misérable ! Il avait osé me flétrir d'une pension de six mille francs ! »

« 20 novembre 1870.

« Mon cher Sarcey,

« Je vous remercie de l'appréciation, plus que bienveillante, que vous avez publiée de ma réclamation à propos de la lecture des *Châtiments*.

« Mais, soit dit entre nous, vous y avez cru voir beaucoup plus de malignité que je n'en avais voulu mettre...

« Quant à la distinction que vous faites, entre les morceaux philosophiques et les morceaux politiques, n'est-elle pas un peu spécieuse en l'espèce?...

« ... Les uns, d'ailleurs, étant si bien mêlés aux autres sous le titre unique et tellement gros affiché :

AUDITION DES *CHATIMENTS*

« Mais, encore une fois, cher ami, tout ceci entre nous, car il n'a été que trop parlé pour ce que j'en voulais, de ce mince et obscur débat.

« Bien à vous de cœur, et merci encore.

« Ed. Got. »

25 novembre 1870. — Rien de nouveau à Paris, mais rien de pis. Plusieurs armées sont décidément debout en province, et l'une d'elles, après une victoire, le 16, a réoccupé Orléans.

Les deux millions d'êtres, si incroyablement enfermés

ici, ont su cela par dépêche microscopique apportée sous l'aile d'un pigeon...

Voilà où en est, au bout de deux mois, une civilisation de deux siècles!

3 décembre 1870. — Trois jours de grandes batailles sur la Marne, et nous avons couché sur les positions de l'ennemi, et nous avons relevé ses blessés avec les nôtres, et nous avons enterré ses morts.

Faible avantage, puisque vingt-quatre heures après nous battions en retraite sans avoir rompu le cercle... Mais effet énorme pour l'avenir, quoi qu'il arrive. Les impuissants de quatre mois ont tenu tête, ont marché de l'avant ; Paris n'est plus Pékin, la France n'est pas l'Autriche. La postérité nous verra d'un autre œil...

5 décembre 1870. — Nouvelle évolution à la Comédie-Française.

Proposition faite par moi et votée en assemblée générale le 2 novembre 1870 :

« CHERS CAMARADES,

« Après deux mois de fermeture presque complète et de sacrifices, le siège s'aggrave autour de nous, les pires prévisions sont dépassées, et nous allons être au bout de nos ressources.

« Je ne veux pourtant jamais désespérer...

« Si nous voulons, au milieu des rudes épreuves d'à présent, nous montrer dignes ici de notre ancienne position, et la retrouver peut-être un jour, j'estime

que nous devons lutter jusqu'au bout de nos forces, et maintenir pour tous les services des appointements réguliers, si minimes qu'ils puissent être.

« C'est pourquoi je demande que le théâtre soit rouvert en décembre, fût-ce seulement encore pendant l'après-midi, pour des représentations isolées, et que tous nos traitements soient payés jusqu'à concurrence de cent francs par mois (subvention strictement alimentaire).

« Voilà, chers camarades, le plan où je me suis arrêté après mûre réflexion. »

15 décembre 1870. — Il y a une chose supérieure à toutes les violences du monde, si l'anéantissement ne s'ensuit pas tout net : c'est la conscience, le bon sens et le droit. Sur cette force morale, le plus vaincu reprend pied ; le plus vainqueur, au contraire, se débat vainement contre cette lugubre lumière envahissante qui finit par l'aveugler. C'est l'histoire de notre guerre. Dans le faux jusqu'à Sedan, nous sommes depuis lors dans le vrai de plus en plus, et l'Allemagne soutient son injustice avec toutes les folies du mensonge ; et la preuve, c'est qu'elle ne fait plus que des fautes, qui la perdront peut-être.

J'espère donc toujours.

20 décembre 1870. — La déveine reprend. Les sorties ratent. La gelée féroce et les éléments s'en mêlent. Il y a partout de l'indécision et du désordre. Les soûlards abondent, les braillards, les pillards même et les mauvais soldats. Pendant que trente mille farceurs,

ambulances, intendances et états-majors de rencontre, mangent en toute impudeur et hypocrisie le pain blanc de la situation... nous sommes là soixante ou quatre-vingt mille naïfs à souffrir sincèrement avec les femmes, les enfants et les vieillards de notre petite bourgeoisie... Oh! les pauvres femmes surtout, admirables, chaque matin, les pieds dans la neige, à la porte des boucheries...

1er janvier 1871. — Le bombardement a commencé depuis cinq jours à l'est. La crise passe au suraigu. Le rationnement se resserre : nous en sommes bientôt à trois cents grammes de pain... et de quel pain!

La souffrance, la misère, — et la ruine au bout. Mais je ne faiblirai point.

20 janvier 1871. — Le dénouement ne peut tarder, et le dénouement sera mauvais, cela crève les yeux.

Hier, dans une grande sortie à Buzenval, — ratée comme toutes, hélas! — le pauvre Henri Regnault est tombé des premiers, avant mille autres...

30 janvier 1871. — C'en est fait! La capitulation est signée pour Paris, plus un faux nez d'armistice pour la province.

Bismarck, avec sa blague nette et pratique, pose décidément en petit-fils de Voltaire, tandis que Jules Favre, avec ses larmes et ses phrases ratées, me produit l'effet d'un vrai rêveur allemand...

Quel gâchis !

Quel avenir probable?...

12 février 1871. — Depuis cinq jours, Thierry a donné secrètement sa démission, et je m'en réjouis, car c'est aussi la fin logique de sa trop ingénieuse ambulance du Foyer (où, par parenthèse, un des derniers amputés, donc des derniers morts, a été le pauvre Seveste).

Mais le Théâtre-Français, que va-t-il devenir ?

Dame ! Tout d'abord, c'est clair, les premiers émigrés, Régnier, Delaunay, Bressant, avec Mmes Nathalie, Guyon, Plessy, etc., en arrière-garde, vont revenir... et chicaner, devant notre famine, probablement.

N'en voilà-t-il pas deux ou trois déjà, qui parlent vaguement dans les coins, avec les sieurs Guillard et Thierry, de l'éventualité possible d'un spectacle de gala pour l'empereur d'Allemagne, le jour de son entrée à Paris !... Oh ! cela, non ! Vingt fois le mur plutôt.

28 février 1871. — Ce soir, en pleine nuit, Carpeaux, avec quelques amis munis d'échelles empruntées au ministère de la Marine, a masqué de crêpe les huit figures de pierre des villes de France, en statues autour de la place de la Concorde...

C'est trop du théâtre peut-être... Mais l'aspect en sera terrible, surtout si l'espace envahi, vide de Français comme je le souhaite, laisse l'ennemi seul sous le regard de ces témoins grandioses et menaçants...

1er mars 1871. — Les Allemands, entrés ce matin à dix heures, ont, comme préliminaires de paix, occupé Passy et les Champs-Élysées jusqu'aux Tuileries. Trente mille.

Voilà donc pour Berlin la revanche d'Iéna... Foutues bêtes !

3 mars 1871. — Après quarante-huit heures de ce triomphe idiot, nos altiers vainqueurs, suivis d'une bande de voyous qui leur brûlaient du sucre au derrière, ont piteusement évacué notre seizième arrondissement, — moyennant rançon municipale, c'est leur manière !

Et la paix est faite !... A la suite de quels désastres, au prix de quels sacrifices pour l'avenir !

Quant à l'Alsace et à la Lorraine, allemandes !... Est-ce qu'Athènes a jamais été aux Turcs ?... Venise à l'Autriche ?

Le vrai mal persistant, c'est la déraison, même chez les moins mauvais. Mais la foule est en pleine aliénation mentale.

N'importe ! Pour le moment on respire.

En somme, il y a loin de ce qui se passait en janvier. Je me vois encore le 15, grimaçant Sosie un dimanche, pour l'anniversaire de Molière, au Théâtre-Français, sans feu nulle part, à la vague lueur de l'huile et du pétrole, devant une salle, pleine ma foi ! car c'était seulement le Point-du-Jour et Saint-Denis qu'on bombardait à dix coups par minute...

12 mars 1871. — Voilà qu'il y a dans Paris deux gardes nationales : l'une, dont je suis, bourgeoise, veule, sans direction; l'autre enrégimentée (par qui ?), confédérée d'anciens bataillons de marche, ayant presque l'air de savoir où elle va, et qui remplace pas à pas la première dans tous les postes...

20 mars 1871. — Ce matin, à la station de l'avenue Uhrich, une compagnie confédérée, avec éclaireurs garibaldiens, est venue nous relever par « ordre de la Place », — M. Thiers et son conseil abandonnant, paraît-il, Paris à lui-même, pour que les Parisiens fassent librement leurs « élections communales (?) » vendredi prochain.

Serait-ce que ce foutriquet ambitieux, grisé par les vingt-six scrutins du mois de février, rêve déjà de reprendre Paris à son compte?

28 mars 1871. — L'élection communale a décidément eu lieu dimanche 26.

Et presque tous les noms du Comité Central ont passé, cela va sans dire, avec un petit lot de révolutionnaires de la *vieille,* Blanqui, Delescluze, Félix Pyat, Miot, docteur Parisel, Flourens même, et les tirailleurs de presse d'avant-garde : Vermorel, Ranc, Paschal Grousset, Ernest Lefèvre, — et Jules Vallès, l'auteur hérissé des *Réfractaires*...

Parbleu !

Jamais, non, nous n'avons été si bas que cela, dans les plus mauvais jours de ces six mois maudits. C'est grotesque et épouvantable.

J'avais certes prévu, dès le 4 septembre, les complications du socialisme et les appétits obscènes de la foule, mais cette mollesse de tous, mais cette lâcheté, mais cette bêtise!... Quand les Prussiens sont encore à Saint-Denis!... Non, je ne pouvais rien prévoir de tel.

29 mars 1871. — Mais le Théâtre?..... Mais le pain quotidien?..... Il faut pourtant y songer.

Je sais bien que l'administrateur va nous conseiller un emprunt..... Mais je n'en veux point. Non ; les confiances de la maison sont par degrés revenues à moi, je le sens, et j'ai une idée dont je compte entretenir l'assemblée aujourd'hui même.

30 mars 1871. — Après lecture de mon rapport sur un projet d'excursion d'une partie de la troupe de la Comédie-Française à l'étranger, l'assemblée décide « que MM. Got et Bressant partiront dès demain pour Londres afin d'y tenter l'organisation immédiate d'une campagne, et délègue à M. Got personnellement les pleins pouvoirs administratifs au cas où cette campagne aurait lieu. »

1er avril 1871. — Je pars pour Londres à huit heures du matin « via Boulogne-Folkestone ». J'ai couché dans ma loge au théâtre, après avoir joué *les Plaideurs,* par suite d'un changement de spectacle occasionné par le départ subit de Bressant, qui pourtant, le

matin même, dans l'église d'Auteuil, au convoi de M. Samson, notre ex-doyen, m'avait donné rendez-vous pour le soir.

Arrivé à Boulogne vers deux heures, je trouve Bressant à la gare. Le bateau ne doit malheureusement partir qu'à la marée du lendemain matin, et nous passons une partie de la journée à obtenir nos passeports de la sous-préfecture.

2 avril 1871. — Par suite d'une avarie, le bateau de Folkestone ne part pas de la journée; nous montons alors dans le train pour Calais, où nous prenons immédiatement le bateau pour Douvres et nous arrivons enfin à Londres vers sept heures du soir.

Nous descendons à un hôtel français assez médiocre, Panton-Hôtel, Panton Street, Hay-market.

3 avril 1871. — Nous avons eu ce matin à Londres, par les journaux anglais, la première nouvelle positive de la guerre civile à feu et à sang, autour de Paris.

M. Mittchell n'est pas à Londres, et d'ailleurs il est, dit-on, engagé d'intérêt pour le Lyceum avec Raphaël Félix, directeur de la Porte-Saint-Martin.

Pas une salle ne me semble libre à Londres pour la *season*.

N'importe! Nous avons plusieurs renseignements précieux sur le monde des théâtres, dans la maison de MM. Petit et Guy Stéphan, anciens danseurs de l'Opéra et amis de Bressant, qui se montrent fort obligeants.

Et puis Carvalho est en ce moment à Londres avec sa femme qui chante à Covent-Garden, ainsi que Faure. Nous irons nous renseigner demain partout par là.

4 avril 1871. — M. Chapman, l'homme d'affaires de la librairie Mittchell, nous donne quelques renseignements sur le Lyceum, avec l'intention presque évidente de nous jeter dans la combinaison Raphaël Félix.

7 avril 1871. — Trois jours de marches, de contremarches, de diplomatie, mais de temps filé en somme dans l'attente d'une réponse de Thierry, — réponse qui finira bien par arriver, puisqu'une lettre m'est parvenue de ma mère.

9 avril 1871. — Pas encore de nouvelles, ni de lettres... Je sens que tout s'embrouille affreusement. Avec les Prussiens pour organisateurs à la cantonade, et avec les Communards en scène comme désorganisateurs, je ne puis croire que nous n'en ayons encore pour trop longtemps, si nous n'en crevons point finalement.

10 avril 1871. — Vers quatre heures, refus définitif par lettre de Raphaël Félix. Si tu crois que tu m'affliges !...

11 avril 1871. — Si je ne prends pas un parti,

toute affaire deviendra impossible, et c'est la dernière planche de salut pour la Comédie-Française. Or, il n'y a plus de vacant à Londres qu'un petit théâtre, neuf il est vrai, mais en sous-sol, entre le Strand et Wetch Street. Comment donc faire? Et sans argent dans ce monde inconnu et positif?

Je me rappelle alors les offres obligeantes qui, samedi dernier, m'ont été faites par Berkeley and C°, et je me décide.

Berkeley me prête personnellement à moi quatre cents livres sterling. Trois heures après, Bressant et moi nous étions chez l'homme d'affaires, l'entremetteur de la chose, et le contrat était signé avec M. Barnett, mais pour trois mois, jusqu'au 1er août, — impossible à moins, — sous-louable toutefois à notre volonté.

Le Rubicon est franchi.

14 avril 1871. — Je commence maintenant à trouver vertigineuse la fuite du temps, au milieu de cette organisation qui m'incombe à moi seul, car je ne vois plus guère Bressant que pendant les repas, ou le matin dans le désordre de nos chambres jumelles, de la sienne surtout, puisque ce presque sexagénaire aimable et frivole trouve encore le moyen de donner à la bagatelle, avec je ne sais quelles échappées du Conservatoire, les restes d'une robuste santé.....

18 avril 1871. — Pendant que je vais être à Paris, Bressant attendra à Londres et tiendra toute prête l'affiche-annonce suivante :

COMÉDIE-FRANÇAISE
DE PARIS
Salle dite : **OPÉRA-COMIQUE-STRAND**

POUR LA PREMIÈRE FOIS A LONDRES

LA SOCIÉTÉ DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

aura l'honneur de commencer, à partir du LUNDI 1er MAI 1871, une série de représentations, avec les seules ressources de se-

PRINCIPAUX AUTEURS

Molière.
Corneille.
Racine.
Regnard.
Marivaux.
Beaumarchais.
De Balzac.
A. de Musset.
Ponsard.
Alexandre Dumas.
Victor Hugo.
E. Augier.
Sandeau.
O. Feuillet.
Léon Laya.
Pailleron, etc.

PRINCIPALES PIÈCES

Tartuffe. — Le Misanthrope — L'Avare — Le Menteur — Les Plaideurs — Les Folies. — Le Jeu de l'amour et du hasard. — Le Barbier de Séville. — Le Mariage de Figaro — Le Jeune Mari — Le Voyage à Dieppe — Mercadet. — Valerie — Oscar — Il ne faut jurer de rien. — Les Caprices de Marianne. — On ne badine pas avec l'amour — L'Honneur et l'Argent — Mademoiselle de Belle-Isle. — Fragments et poésies de Victor Hugo — Le Gendre de M. Poirier. — L'Aventurière. — Le Duc Job. — Un Cas de conscience. — Le Dernier quartier. — Une Tempête dans un verre d'eau. — Le Bonhomme Jadis. — La Nuit d'octobre. — Un Caprice, etc.

PRINCIPAUX ARTISTES

MM
GOT.
DELAUNAY.
BRESSANT.
TALBOT.
COQUELIN.
FEBVRE.
BARRÉ.
MAUBANT.
GARRAUD.
BOUCHER.

Mmes
FAVART.
BROHAN.
NATHALIE.
Émilie DUBOIS.
JOUASSAIN.
PROVOST-PONSIN.
Marie ROYER.

On donnera une matinée classique tous les samedis

Acting Manager : M. H. BARNETT.

Bureau de location tous les jours de 11 heures à 5 heures.

Tickets may be had at the Box-Office, 247, Strand; or of MM. Mittchell, Chapell, Bubb, Ollivier, Lacon and Ollier, Lock and Hadwen, Keith and Frowse, W. Carter, and at Austin's Ticket-Office.

Je pars ce soir pour Paris à huit heures quarante-cinq.

19 avril 1871. — Rentrée à Paris, aussi facile que possible, par la gare du Nord. Il est huit heures du matin. On entend une incessante canonnade à l'ouest.

J'achète un *Moniteur de la Commune;* quatre journaux viennent d'être supprimés.....

Le long du faubourg je rencontre une dizaine de réfractaires qu'on mène en prison sous bonne escorte..... Les boutiques sont ouvertes, surtout celles des marchands de vin.

20 avril 1871. — On ne me laisse pas respirer à la maison mère de Paris. Aussitôt pris, aussitôt pendu..... J'ai joué ce soir *le Duc Job*, et, chose remarquable, notre très étrange public était gai et plus nombreux que de raison dans un temps pareil.

Demain vendredi, ce sera le tour de : *Il ne faut jurer de rien.*

Après demain, *le Duc Job* encore.

Et voilà-t-il pas qu'on veut me fourrer dans un bénéfice donné (par ordre!) pour la veuve du général (?) Duval, un serrurier tué au fort d'Issy par les Versaillais!

Cette fois je m'insurge contre l'insurrection et je ne jouerai pas là dedans.

Il faut donc hâter les choses et, puisque j'ai à demander à la préfecture de Police une autorisation de départ pour notre personnel futur à Londres, j'ai fait

une demande d'audience à l'ex-préfet Rigault, et je lui expliquerai mes raisons d'homme à homme.

21 avril 1871. — Soyons juste! Les affaires de chancelleries vont autrement vite que sous les tyrans... J'ai vu l'ex-préfet Rigault.

Mais comme j'ai eu bon nez de frapper là tout droit! N'avait-on pas dit déjà que j'avais refusé de jouer au bénéfice de la veuve Duval.

Heureusement l'ex-préfet Rigault m'a déclaré, plus que familièrement, qu'il s'en foutait *(sic)*, que j'avais d'ailleurs mieux à faire en poursuivant mon entreprise de coopération, dont la Commune me saurait gré (*sic*, encore) et qu'il allait tout bonnement faire jouer *Tartuffe* à la Porte-Saint-Martin, par la Comédie-Française.

22 avril 1871. — J'ai dans ma poche un laissez-passer de la Commune pour dix-sept personnes... Nous partons — c'est affiché au théâtre, à la glace du foyer — mercredi 26, à sept heures.

24 avril 1871. — Je voulais emmener M. Maubant, ainsi que Mmes Madeleine Brohan et Nathalie, mais ils ne sont pas à Paris ou se dérobent. Je remplace Maubant par Chéry. Quant à Lafontaine, il aurait fallu le prendre avec Victoria, sa femme... Et Febvre, d'ailleurs, plus prêt à tout, me demande en grâce la préférence... question de pain pour sa famille, à ce qu'il m'écrit. Ce n'est donc pas moi qui puis lui

refuser. Lafontaine, d'ailleurs, passe pour avoir de la fortune.

26 avril 1871. — Ce matin, je viens de voir G..., mon serrurier, partant de chez lui pour aller manifester aux remparts, avec une bannière maçonnique...

Du moment que les francs-maçons s'en mêlent, plus jésuites au fond que les jésuites mêmes, je m'explique l'arrestation des prêtres comme prétendus otages... Le cancer gagne; nous en serons bientôt aux vomissements de sang. Les membres et l'estomac visiblement se détraquent, et le délire est au cerveau depuis longtemps...

27 avril 1871. — Arrivés à Londres ce matin à sept heures, nous sommes reçus à la gare de Charing-Cross par MM. Barnett, Hart et Bressant.

« Granville, ce 27 avril 1871.

« MON CHER GOT,

« Je suis désolé de ce qui arrive. Sans doute que Guillard a oublié que je lui avais laissé mon adresse avec prière de m'écrire si l'on avait besoin de moi. Je suis tout à la disposition du Théâtre. Je puis être à Londres dans deux jours. Dis-moi ce qu'il faut faire. J'espère que bientôt j'aurai le plaisir de te serrer la main.

« Tout à toi.

« MAUBANT. »

28 avril 1871. — Lettre de Maubant. Trop tard, mon bon !...

30 avril 1871. — Je quitte Carlton Hill, pour Norfolk Street, à deux pas du théâtre.

A onze heures et demie, répétition de *l'Honneur et l'Argent*; décors, meubles, accessoires.

Raccord pour *le Duc Job.*

Le Bonhomme Jadis... choix du décor (?).

A trois heures, visite à la maison Rothschild.

Envoyé stalles à Gounod, qui voulait les louer.

Vérifier sur le registre des entrées personnelles les noms de MM. Guy Stéphan, Berkeley, docteur Guéneau de Mussy, Gérôme, Carpeaux, Gounod, Galand, Bonvin, G. Bertrand, Daubigny, Heilbuth, Yvon, Carvalho, Wœstyne, marquis de Caux et Patti, A. Wolff, Francisque Michel, Hecht, etc.

1er mai 1871. — Le soir, spectacle d'ouverture : Très brillante salle. *Tartuffe* fait de l'effet. *Le Dépit amoureux* (où je joue Mascarille) est un peu mou. La campagne semble assez bien entamée. Nous faisons net : trois mille six cent quatre-vingt-huit francs quatre-vingt-cinq centimes.

2 mai 1871. — Spectacle : *l'Honneur et l'Argent.* Recette : mille neuf cent quatre francs. — C'est maigre. La recette est véritablement inquiétante. Il faudrait frapper un coup dans les conditions où nous

sommes. La représentation d'ouverture m'avait donné meilleur espoir... Je deviens pensif.

Toute la journée, nous répétons, nous raccordons... Delaunay, qui a reçu délégation de moi pour la régie générale de la scène, s'en acquitte avec beaucoup de soin. Mais, de même que les autres d'ailleurs, il ne peut accepter que nous soyons inconnus à Londres, et ce sont dans tous les coins des récriminations sur le choix de la salle, sur les affiches, sur tout...

Heureusement ma toute-puissance me donne droit de n'entendre rien ou du moins d'en faire semblant.

3 mai 1871. — Spectacle : *Le Duc Job.* Recette : quatre mille cent francs. Voilà qui semble remonter. Cela durera-t-il? Pas pour la pièce, en tout cas ; car elle est jouée faiblement. Les premiers interprètes ont vieilli depuis douze ans, hélas! Et les nouveaux ne sont pas toujours bons, quoiqu'ils ne s'en doutent guère.

Et puis l'ouvrage est écrit dans une espèce d'argot demi-boursier, demi-rapin de la Haute, qui doit être inextricable pour des oreilles anglaises.

4 mai 1871. — Le Misanthrope, le Bonhomme Jadis. Recette : deux mille quatre cents francs. — Je m'en doutais bien, avec ce diable de *Misanthrope!*... Pourquoi Londres, en effet, s'intéresserait-il à ces sublimités plus que Paris même ?

Je jouais le Garde de la maréchaussée, et je m'aperçois que ces petits déclassements d'emploi étonnent

sincèrement le public en notre faveur. Il se figure que c'est par égard pour lui... Ne le détrompons point.

5 mai 1871. — Spectacle : *Il ne faut jurer de rien* et *le Dernier quartier*. Recette : deux mille cent francs. Effet plus grand. Je ne désespère pas du tout.

6 mai 1871. — Matinée à deux heures : *les Caprices de Marianne*, *les Plaideurs*. Recette : douze cent cinquante francs.

Toujours beaucoup d'effet, même devant des salles déplorablement vides. Mais je crois à la persistance dans la lutte.

Et déjà, ce soir, avec *l'Avare* et *Une Tempête dans un verre d'eau*, nous retrouvons une recette de quatre mille cent cinquante francs.

« *A M. Ed. Thierry.*

« Londres, le 7 mai 1871.

« MONSIEUR,

« Nous venons de jouer douze pièces en six jours, et je ne parle que pour mémoire des raccords incessants que cette dure besogne a nécessités.

« Quant au point important, il a toujours été très franc pour l'effet, mais variable et véritablement un peu disputé du côté de l'argent. Figurez-vous aussi le nombre d'obstacles que nous avions devant nous...

« N'importe ! le résultat est une réussite grandissante et un total de vingt mille francs en six jours.

« Dame ! qu'il n'y ait pas quelques maux de nerfs parmi tout cela, et quelques déceptions aussi pour certains d'entre nous... je n'irai pas jusqu'à l'affirmer, non.

« Mais enfin je ne suis pas découragé, au contraire... L'affaire, sans être encore merveilleuse, est donc sage et bonne, et nous espérons déjà tous la voir se bonifier à mesure. Moi, j'en ai la conviction.

« Recevez, etc.

« Ed. Got. »

8 mai 1871. — Le Duc Job. Recette : deux mille deux cent quatre-vingt-six francs quatre-vingt-cinq.

Eh bien ! oui, c'était prévu.

On avait répété, le matin : *Mademoiselle de Belle-Isle* et *Mercadet.*

En réponse à un article assez désagréable, inspiré par le propriétaire d'une salle de théâtre, j'adresse la lettre suivante à l'éditeur du *Morning Post :*

« Monsieur,

« Je lis à l'instant dans votre honorable journal une lettre signée H. A., et qui a trait aux représentations actuelles de la Comédie-Française à Londres.

« J'ose vous demander, Monsieur, la permission de répondre loyalement par la même voie.

« Votre estimable correspondant assimile la Comédie-Française aux autres exploitations théâtrales, également françaises, qui ont cours en ce moment à Londres.

« En quoi il se trompe.

« Les artistes de la vieille Comédie-Française sont, en effet, venus ici pour tâcher d'y faire des recettes anglaises, oui; mais derrière la spéculation commerciale s'élève pour eux un but plus haut et plus pieux, si j'ose ainsi parler; c'est de sauver, par leur travail à Londres, l'antique maison de Molière à Paris, et de maintenir debout en France, si c'est encore possible, la seule institution qui ait survécu, depuis deux cents années, aux ruines successives et impitoyables de notre malheureuse patrie...

« Nous ajouterons que les dimensions restreintes de la jolie salle de l'Opéra-Comique (299 Strand), la seule libre à Londres à cette époque, nous ont obligés à une certaine tenue dans nos prix, qui ne sont d'ailleurs élevés, comparativement, qu'à la première place et ne nous ont point empêchés de faire jusqu'à présent des recettes fort honorables.

« Veuillez agréer, etc.

« Au nom de la Comédie-Française.

« Ed. Got,

« *Sociétaire-administrateur à Londres.* »

Cette lettre a paru en français et en anglais dans le *Morning Post* du 9 mai.

9 mai 1871. — Spectacle : *Tartuffe* (tout seul, car j'ai constaté que notre public aristocratique dédaigne les spectacles longs et déserte la salle à onze heures, onze heures un quart au plus tard).

Ainsi la recette du soir est de quatre mille cent soixante-dix-sept francs cinquante.

10 mai 1871. — Ah! que c'est gênant dans un pays où l'on a des affaires publiques de ne pas savoir la langue assez pour l'écrire, et même pour la parler couramment !...

Spectacle du soir : *Il ne faut jurer de rien, le Dernier quartier.* Recette : trois mille neuf cent un francs vingt-cinq.

11 mai 1871. — *Mademoiselle de Belle-Isle.* Recette : trois mille trois cent soixante-seize francs. Ah ! si l'argent ne venait pas à peu près régulièrement chaque soir!... Mais je me remue sans relâche et j'agis vers la haute presse et la haute société, avec qui je me sens d'ailleurs bien plus à l'aise, une fois la glace rompue, qu'avec la vile multitude exigeante sans raison. Tout gentleman est comme un grand vin frappé, il reprend sa flamme en dégelant.

Nous sommes gais, nous autres, la plupart du temps sans conviction, avec un sentiment de blague égoïste en dessous, contre toute supériorité.

Exemple, et qui peint bien d'ailleurs ici la situation :

Bressant s'habillait mardi pour le *Tartuffe* avec Delaunay. Il m'appelle à leur loge, et me dit d'une façon désespérée en m'ouvrant sa table de toilette : « Mon cher Got, c'est vraiment déplorable, et je vous supplie de veiller à cela comme directeur. Le service se fait très mal. La faute à qui ?... Voilà deux jours qu'on n'a vidé mon pot de chambre ! et puisqu'il n'y a que vous qui ayez le droit d'ordonner ici...

« — Vous avez raison, mon cher Bressant; alors permettez-moi de vous ordonner de vider votre pot de chambre vous-même ! »

Et de rire... Mais cela ne finit pas toujours si bien.

16 mai 1871. — Je ne sais rien de la France, ni de Paris, que par les sommaires des *news-papers*.

Je crois sentir toutefois que cette trop fameuse Commune, épileptique de naissance, et prise à mesure d'accès plus enragés, va mourir un beau jour de folie furieuse... Mais quand ?...

17 mai 1871. — *L'Aventurière*, que l'on a donnée hier, n'a fait que deux mille cinq cents francs; mais elle a été jouée avec soin et ensemble.

L'Avare, qu'on vient de jouer pour la seconde fois, a fait une recette de trois mille trois cent soixante francs. Nous finirons par plus, si de semaine en semaine, et le bon sens aidant, je puis pousser mes camarades jusqu'en juillet.

18 mai 1871. — Je suis allé, sur promesse d'audience, présenter au prince de Galles les hommages de la Comédie-Française et lui demander de choisir un spectacle qu'il favoriserait de sa présence, — puisqu'il paraît que cette présence a généralement une action sur le public anglais.

J'ai été très courtoisement reçu.

Je suis ensuite allé chez le lord Chamberlain pour insister sur la licence de donner *Paul Forestier* et *le Supplice d'une femme,* car il faut tâcher d'avoir enfin quelque pièce à sensation.

On a joué ce soir pour la seconde fois *Mademoiselle de Belle-Isle*, dont la recette et l'effet même ont sensiblement monté : trois mille six cents francs. La pièce est d'ailleurs mieux jouée qu'à Paris : Marie Royer est en grand progrès, dans le rôle de Mme de Prie, ce premier-comique-femme. J'ai tellement encore Mlle Mante dans l'oreille et dans l'œil !

On doit jouer ce soir *Au printemps* et *le Misanthrope*. Ah ! c'est bien pour faire plaisir à Delaunay et aux prôneurs du vieux répertoire, car j'ai de fortes inquiétudes pour la recette !...

20 mai 1871. — Ce matin, à dix heures, pendant notre déjeuner, je reçois une lettre de mon ami Davesnes, régisseur du Théâtre à Paris, et mon voisin à Boulainvilliers. Il me dit qu'il croit de son devoir, malgré les prières de ma mère, de ne pas me laisser ignorer que mes pauvres vieux et chers parents courent des dangers réels à Passy ; qu'un obus a crevé avant-hier le toit de ma maison et que, pour sa part, il a déserté la sienne, déjà frappée aussi ; mais sans avoir réussi, malgré son insistance, à entraîner, dans sa fuite, mon père malade...

Au Théâtre, une autre lettre de M. Ed. Thierry me confirme la chose dans un *post-scriptum*.

Il n'y a plus à hésiter. Je laisse pour soixante heures la direction officielle de notre troupe de Londres à Delaunay, je passe la journée dans une fièvre indicible à pousser et à tuer les heures, et le soir, à Charing-Cross, sans autre colis que ma couverture de voyage et une aumônière en cuir où je fourre à la hâte une dizaine de mille francs pour nos camarades de Paris,

douze ou quinze louis pour moi, une affiche prospectus de Londres, quelques papiers au hasard, du tabac et des allumettes, je prends à huit heures quarante-cinq le train pour Paris.

Calais, minuit. — Je rencontre à Calais, dans la gare déserte, un jeune homme qui attend comme moi le départ du train. Il me demande du feu et m'offre un cigare, en m'appelant par mon nom. C'est un Anglais. Il est reporter du *Times*, a passé dans Paris les cinq mois du siège prussien. A peine a-t-il un léger accent, car il a habité la France plusieurs années et est peintre, élève de Couture.

La connaissance est donc vite faite. Nous prenons ensemble un coupé, et la nuit passe, moitié causerie, moitié cauchemar.

Paris, 21 mai 1871. — Aucune difficulté à Saint-Denis, où les Prussiens, de plus en plus nombreux à partir d'Abbeville, se promènent par bandes dans la gare. Il fait un temps superbe et nous n'entendons pas un seul coup de canon, même dans le lointain. Nous avalons une tasse de café noir chez un marchand de vins en face de la gare, et je monte dans une voiture de place que prend mon compagnon de route, chargé de plusieurs commissions importantes, entre autres, si j'ai bien compris, d'une lettre de l'évêque de Westminster pour l'archevêque de Paris, maintenant prisonnier comme otage à la Roquette. Sur ma prière, il me laisse au coin de la rue Drouot et de la rue La Fayette, en me laissant son nom : Lewis Wingfield. « Nous nous reverrons à Londres », me dit-il affectueusement.

Je cours immédiatement au Théâtre-Français; il est neuf heures du matin.

Je demande l'adresse du refuge de Davesnes — 4, rue Thérèse. J'y vais. Davesnes et sa fille me confirment les dangers sérieux courus par Auteuil et Passy, mais m'assurent pourtant qu'hier matin encore mes parents n'avaient aucun mal.

Je pars vite à pied, car il n'y a plus une voiture de ce côté de Paris. Cette fois, j'entends le canon, et sévèrement, plus je marche. Au quai Debilly, la chaussée a été déchirée çà et là par les obus; deux chevaux blancs noyés sont échoués et puent sur la berge, et un pêcheur à la ligne, les jambes dans l'eau, opère philosophiquement à côté.

Au Trocadéro, personne.

Ancienne barrière des Bonshommes, un petit peloton de fédérés à la porte ou dans la boutique d'un marchand de vins : *Aux Vendanges du Médoc.*

Je ne peux pas voir ces uniformes sales, ces barbes incultes, et blanches assez souvent, ces regards presque ennemis qui se dérobent, sans penser que l'Allemagne est là, triomphante à la porte, tenant le tout sous ses canons, et laissant jouer cette parade atroce, et quand j'entends ces êtres parler français, la stupéfaction me prend et le dégoût.

Plus loin un peu, sur le quai de Passy, deux obus éclatent; je vois distinctement la poussière et la fumée.

Un garde national me crie de ne pas aller plus avant : « Remontez par la rue Raynouard, puisque vous voulez arriver à Auteuil... mais je ne vous le conseille pas. »

Je vais, je vais toujours... A cinquante mètres de moi, un pan de mur tombe à l'angle de la rue des Marronniers.

Quelques têtes effarées risquent un œil au coin des portes.

Enfin, me voilà au hameau de Boulainvilliers. L'avenue est jonchée de branches et de feuilles. J'arrive devant ma maison. Un battant de la grille en bois est fracassé, et les deux bonnes sont en train d'empiler leurs malles sur une voiture à bras devant le perron, car elles partent...

Ma mère apparaît, pâle et l'œil grandi, au bas de l'escalier :

— C'est toi, mon pauvre enfant!... — (Et elle tombe dans mes bras en tâchant de contenir son émotion). — Ton père est là... Toujours le même, là-haut...

Et elle m'emmène rapidement jusqu'à sa chambre à coucher.

Les portes du carré sont disloquées, les meubles en miettes, la cloison renversée. Tout est plein de poussière noire et de plâtre collés. Une forte odeur de soufre et auprès de la cheminée, dans le gros mur, une brèche à passer un homme.

Un obus est entré par là, ce matin à quatre heures, et est allé s'écraser dans le placard à linge.

Par une chance incroyable, ou plutôt par un mouvement providentiel et touchant, puisque c'est bien d'avoir pensé à moi qui l'a sauvée en ce moment, ma mère venait d'entrer dans ma chambre, pour y regarder mon lit vide, après avoir porté de l'eau sucrée à mon père qui, lui, avait reçu sur les pieds les débris de la cloison.

Bref, les deux bonnes partaient, abandonnant mon père malade et ma mère, seuls avec leurs quatre-vingts ans...

Je sais bien que pour tous le danger est loin d'être

imaginaire; mais puisqu'elles partaient, que personne n'est blessé... que me voilà, — c'est bien, qu'elles partent! Je suffirai.

Et déjà mon père qui avait si obstinément résisté jusque-là ne risque plus une objection devant ces mots, dits résolument :

— Oui, c'est moi. J'arrive exprès ce matin de Londres et je vous enlève. Où? Dans l'appartement de Mlle Émilie Dubois, quai du Louvre. J'ai sa clef et pleins pouvoirs. Je vais chercher une voiture. Préparez deux ou trois paquets indispensables.

Je trouve, rue du Ranelagh, un homme qui a un cheval et une charrette. Il s'engage à venir nous prendre à cinq heures et demie et je rentre accablé de fatigue. Je dors deux heures sur un matelas dans le salon. Le bombardement a repris et me fait changer de flanc toutes les cinq minutes.

Le temps est vraiment long... J'écris ceci...

Puis je tâche de redormir...

Il est six heures, la voiture arrive... Nous partons. Je confie les clefs et la garde de la maison à un bonhomme de soixante-dix ans, le père Guérard, qui n'a pas l'air très rassuré. Filons! — Mais la chienne! Mais la chatte!... Ah! oui, c'est vrai... Mais filons...

27 mai 1871, 10 heures du soir. — Nous sommes arrivés à 7 heures à la maison de Mlle E. Dubois.

Sur le quai de Passy, les éclats de mitraille nous poursuivaient...

Un peu plus loin que la barricade de la maison du docteur Blanche, notre charrette a été réquisitionnée

pour emmener à l'autre bout de Paris le cadavre d'un artilleur qui venait d'être tué raide et que quatre hommes emportaient sur une échelle de vitrier. Mon père et ma mère ont rapproché leurs chaises. Trois hommes ont hissé à l'arrière le cadavre recouvert par son manteau bleu d'uniforme, on s'est remis en marche, et le sang coulait par terre en traînée. J'ai cru alors pouvoir insister, en bon enfant, pour qu'on eût égard à la vieillesse de mes parents, et, puisque c'était à peu près sur leur chemin, on nous a débarqués quai du Louvre, 30. Pour descendre de la charrette, ma mère a dû enjamber le cadavre et se jeter dans les bras du brigadier, — la nécessité n'a pas de répugnances, — et mon père restait dans la voiture où sa tenue un peu étrange, sa longue barbe blanche et sa démarche embarrassée, à cause de l'enflure de ses jambes, ne tarda pas à attirer l'attention des passants. Le cadavre est alors aperçu, et c'est la foule qui se presse. Nous nous esquivons à temps sous la porte cochère que je referme et chez le concierge à qui je donne la lettre pressante de Mlle Dubois.

Je monte les paquets et je redescends pour aller à la découverte d'un restaurant dans les environs. Rien nulle part. Je finis pourtant par trouver quelque chose au coin de la rue de Rivoli. Une matelote, une botte d'asperges et une bouteille de piquette, — vingt-sept francs!... Les beaux temps prussiens vont donc revenir?...

Nuit assez calme, ou du moins sommeil, car nous sommes rompus.

22 mai 1871. — J'ai dormi sans me déshabiller, sur

le canapé du salon. A cinq heures, le jour s'était levé splendide. Je vois bien à certains mouvements de la rue, qui me semblent bizarres, que quelque chose de grave a dû se passer dans la nuit. Des gardes nationaux débandés marchent vivement et en silence, tous dans le même sens, le long du Louvre, et rentrent vers Paris.

Je suis sorti à sept heures et j'ai appris, comme en secret, que les troupes de Versailles — non, de la France! — sont entrées pendant la nuit et occupent les Champs-Élysées. J'entends même dire que les pantalons rouges enjambaient le mur écroulé du Point-du-Jour, hier à cinq heures et demie.

Si je l'avais su!...

Je rentre au quai du Louvre, et, au moment où je passe, on ramène à l'ambulance de la mairie un homme, un curieux qui, du côté du Pont-Royal, vient de recevoir à l'épaule une balle perdue.

Et l'on entend des détonations dans la direction des Champs-Élysées...

Cependant, la première stupeur s'est calmée, et, comme sur un ordre transmis à la hâte, on se met de toutes parts à faire des barricades. Puis le mouvement s'accentue vite, et à partir de onze heures, on entre de force dans les maisons et l'on jette par les fenêtres toutes les literies... des absents, dit-on, — et jusqu'aux couvertures, aux traversins, pour tenir lieu de sacs à terre.

Je ressors encore une fois avant midi et m'en vais au Théâtre-Français. Je n'y trouve que Guillard, dans la salle du Comité; il déraisonne tellement de peur que malgré moi j'affecte une confiance qui me fait défaut, j'en conviens, non pas pour la fin finale, puis-

que la France a déjà le pied dans Paris... mais quelle sera la lutte suprême? Tout est là pour le moment.

Guillard entre-bâille un coin de rideau pour me montrer *quelles genss* (accent de l'Hérault) font une barricade au coin de la rue Richelieu.

Quant à M. Ed. Thierry, que j'aurais voulu voir officiellement avant de repartir, il ne viendra certes pas aujourd'hui de son logement de l'Arsenal, bien qu'il y ait un spectacle annoncé pour le soir... car, dès une heure, il était presque impossible de circuler dans les rues et même d'avoir des vivres. Par bonheur, je me suis à tout hasard muni dès le matin d'un pain de deux livres et de quatre œufs... C'est court... Mais à la guerre!...

On ne permet plus de sortir des maisons sans une passe signée de son concierge. Je garde précieusement la mienne :

« Laissez passer le citoyen Got, artiste au Théâtre-Français, locataire du 30, quai du Louvre.

« *Le concierge*,

« R. Roche. »

Paris, journées des 22 et 23 mai 1871.

2 heures. — Rien ne se calme, au contraire. On entend la canonnade et la fusillade assez nourrie maintenant du côté de Montrouge et de temps en temps violente sur le diamètre probable des Champs-Élysées.

Nous nous couchons à dix heures. Que va nous apporter demain? Je ne crois pas que nous dormions sans sursaut.

23 mai 1871. — Toujours un lever de soleil admirable. Il est quatre heures du matin. On se bat au

loin... Mais je suis affiché à Londres pour demain soir, il s'agit donc de repartir ce soir même.

On dit que Ferré remplace Raoul Rigault comme ex-préfet... Quel est Ferré? N'importe, je verrai Ferré... puisqu'il faut absolument que je reparte ce soir...

Et me voilà redescendu, à cinq heures du matin, avec mon passeport, quelques lettres et une affiche-programme de Londres.

A la barricade d'en bas, le laissez-passer du concierge ne suffit plus; il n'a pas le timbre de la Commune.

— Eh bien, faites-moi accompagner jusqu'auprès du délégué à la mairie.

— A la mairie, soit.

Me voici donc à la mairie. Le délégué, s'il vous plait? — Au second, au premier, salle des mariages, corps de garde des tambours...

Chacun me répond différemment et indifféremment. Je monte toujours.

J'avise, au fond d'un corridor, une espèce de garde national crasseux :

— Le délégué, s. v. p.?

— C'est moi.

J'expose mon affaire... Je suis revenu avant-hier matin pour arracher ma mère et mon père malade à l'abominable bombardement de Passy...

« Abominable » l'a détendu. Il me dit pourtant qu'il ne peut rien, mais consent à me donner un laissez-passer jusqu'à l'ex-préfecture. C'est parfait.

« 23 mai 1871.

« Laissez passer le citoyen Got, artiste du Théâtre-Français, jusqu'à la préfecture de police.

« *Le délégué :*

« A. Tanguy. »

Je traverse les barricades du quai à la cour du Harlay. Il est cinq heures et demie du matin.

Je demande le délégué à la préfecture. Mais on ne le connaît même pas par son nom...

J'erre à travers les couloirs, les bureaux abandonnés, transformés en dortoirs ou en buvettes, partout renvoyé vaguement de-ci de-là...

Des garçons de bureau fantastiques mangent un reste de gras de jambon en face d'un litre, le chassepot entre les jambes, ou font naïvement leur toilette matinale devant un quartier de miroir...

Enfin, dans une petite cour à moitié démolie, j'aperçois une concierge qui mitonne son déjeuner...

— Le citoyen Ferré ?

— On ne peut pas le voir.

Un vieil homme à perruque jaune, sorte d'être patibulaire, sort de l'arrière-loge :

— Vous voulez parler au citoyen Ferré ? (C'est décidément Ferré, j'ai frappé juste.) Qu'avez-vous à lui dire ?

— Tenez, faites-lui passer mon nom.

La vieille goule s'incline, abattue sous tant d'aplomb, et marche devant moi :

— Attendez là un instant.

Et deux minutes après elle me fait entrer dans une espèce de taudis plein de paperasses. Deux hommes sont assis. L'un se lève et me salue : « Bonjour, monsieur, asseyez-vous donc. »

— Je n'ai qu'un mot à vous dire...

— Non, restez, je vous en prie. Vous permettez que j'achève avec monsieur, n'est-ce pas?

Et les voilà qui parlent des barricades du faubourg Poissonnière et qui se renseignent sur les noms d'un tas de nouveaux chefs de sections.

— Je suis indiscret, messieurs?...

— Non : restez donc, *monsieur* Got.

Et la conversation continue, et manifestement ils posent un peu pour moi...

O cabotinage, que je te remercie!...

Je les observe alors : l'un, celui de la préfecture, est un grand garçon brun, à figure intelligente et énergique, un Giboyer militaire; l'autre, celui qui est en visite, est un petit blond à barbe rousse, mine futée et parisienne, qui blague la révolte et le danger, et me regarde du coin de l'œil. Le brun écrit quelques ordres, les scelle du sceau de la Commune et les lui donne.

Le blond va partir :

— Veux-tu que j'en parle à Ferré?

— Il dort; il est éreinté, laisse le tranquille. Je le lui dirai moi. (Ce n'est donc pas Ferré?) Ah! as-tu du tabac et des allumettes?

— Des allumettes, en voilà, mais j'ai fumé mon tabac.....

— Messieurs, en voulez-vous?

Et nous roulons trois cigarettes. Le blond sort.

Resté seul avec le brun, j'entame mon affaire; cela va comme sur des roulettes, il achève presque mes phrases... — Enfin, vous voulez retourner à Londres? Aujourd'hui?... Ça sera peut-être difficile... Je vous donnerai moi. toutes les passes que vous voudrez, celle-là, par exemple :

« Mardi, 23 mai 1871.

« Laissez passer partout librement le citoyen Got, chargé d'une mission spéciale pour Londres.

« LAVALLÉE. »

Puis pendant qu'il recopie et met le timbre de la Commune :

— Vous êtes réactionnaire, vous, aristocrate?

— Je ne suis rien; républicain pourtant, plutôt qu'autre chose.

— Vous êtes pour Versailles, c'est tout clair...

— Ma foi! Monsieur, je suis contre la guerre civile, d'où qu'elle vienne! J'ai la conscience de vous l'avouer, à tout risque...

Il pousse un soupir, et ajoute, comme en parlant à lui-même :

— Quand même vous seriez réactionnaire! Est-ce qu'on est quelqu'un dans les foules!... Nous n'aurons rien fait et nous n'empêcherons rien... La réaction, maîtresse de ce que nous aurons épargné, nous traitera de barbares.

A ce moment, on entend un bruit de voix et de pas. Deux individus entrent sans frapper; l'un en bourgeois, petit, tête grinchue, bec de vautour, l'autre en officier supérieur, l'air bourru et sagace, un Méridional :

— Dis donc, Jugiard ne trouve plus les chassepots en bas, ni les revolvers... On en demande... Moi, je n'ai que le mien.

— Moi, je n'en ai jamais eu, répond mon homme. D'ailleurs un revolver, maintenant, pourquoi faire?

Je me lève alors.

— Got, du Théâtre-Français, dit-il, en me présentant.

Ils saluent, mais n'ont pas l'air de comprendre beaucoup.

Alors a lieu, entre eux trois surtout, cela va sans dire, la conversation la plus bizarre. Mais c'est évidemment pour moi, pour un témoin connu, que parle Lavallée, et avec intelligence, et désinvolture, c'est vrai. Il est sensible que c'est une des têtes de l'hydre.

J'apprends là, bien qu'ils les dénient avec violence, les incessants progrès des forces de l'Assemblée, les effarements des multitudes parisiennes...

— Ils nous feront brûler tout Paris.

— Oh! nous sauterons avant...

— C'est le cas de ne pas perdre votre sauf-conduit, me dit Lavallée en riant; mais avalez-le avec soin après notre dernier poste. Racontez du moins à ceux de Londres que nous avons résisté crânement... et que nous ne nous rendrons pas aux assassins de Versailles!... Vous qui êtes un sage et un socialiste pratique, citoyen Got, soyez le notaire de ce testament de la Commune révolutionnaire...

J'ai pris congé. Armé cette fois des cachets officiels, l'envie m'a pris de circuler un peu à la découverte, et je suis allé jusqu'aux Halles et à l'Hôtel de Ville, prenant des airs affairés et montrant mystérieusement ma passe au chef de barricade quand les hommes voulaient me faire apporter mon pavé.

Puis je suis enfin remonté chez mes parents, leur rapportant quelques victuailles recueillies çà et là.

Nous déjeunons; — et j'écris ceci — en attendant, bien inquiet au fond pour ceux que je laisserai, l'heure de mon départ.

A trois heures précises, j'ai dit adieu à mon pauvre

père et à ma mère, — la courageuse et digne femme, à qui en partant j'ai demandé de sourire, et qui a souri.

Nous avions pourtant tous l'âme navrée, et nous sentions en l'air d'étranges événements de famille et de patrie.....

Malgré tous les obstacles, j'arrive facilement à la gare du Nord, qui est nombreusement gardée, avec beaucoup d'agitation en sens divers. Un chef de train me dit que rien ne part et ne partira.

J'irai par Saint-Denis ; j'entre dans l'embarcadère, je montre ma passe... et je passe. Me voilà en pleine voie. Cela va bien jusqu'au pont de la Chapelle. Mais aussitôt après, quelle fusillade de toutes parts, et quelle débandade à mes yeux ! Des fédérés fuyant à toutes jambes, jetant leurs chassepots, leurs sacs. Et des morts, dans la buée de la poussière et du soleil, et des blessés qui se débattent, qui crient, et qu'on laisse.

C'est laid.

Je me suis mis un peu à l'abri derrière l'angle gauche de la voûte du pont. Tout à coup, trois coups de canon partent... Un rail lancé ou déboulonné arrive en hurlant à bonds dégingandés et claque à plat sur le mur, à quelques mètres de moi. La voie reste vide et la fusillade s'éteint.

Je suis sauvé si je puis atteindre les fortifications en me glissant le long des pentes de gauche, entre les wagons.

Le moment me semble bon... Je t'en souhaite ! Les lignards envoient une trentaine de coups de fusil, et un bataillon de fédérés embusqués reprend l'offensive...

Le sang commence à me tinter dans les oreilles... je me rase contre des bicoques, à gauche de la voie, j'avise dans une ruelle une porte entre-bâillée, c'est un magasin

de plâtrier... personne à l'intérieur... J'entre, et referme après moi. Ah! j'avais chaud, je le jure!... Et ici, dans cette espèce de cellier sans jour, il fait presque frais...

Il est plus de six heures; la bataille dure toujours à intervalles inégaux et semble flotter autour d'ici, comme un orage, tantôt plus loin, tantôt plus près.

Que vais-je devenir? Rester là, ce n'est guère possible; et puis, c'est impatientant d'attendre avec le cœur serré comme un lièvre au gîte...

En regardant par une fente de la porte, je vois flamber au loin dans Paris trois incendies violents, et les fumées qui montent droites se colorent comme des nuées aux rayons du soleil déclinant.

Enfin, avant sept heures, une sorte de répit.

Une idée!... Si je pouvais rattraper le boulevard Magenta, j'aurais vite fait de descendre jusqu'à la rue de Lancry, chez Léon Petit.

A dix heures, je suis enfin arrivé rue de Lancry. Léon n'y est pas; mais sa mère et sa sœur m'accueillent, avec quelle joie! La soirée s'écoulerait presque douce sans les obus qui commencent à miauler au-dessus de la maison. Mais je tombe de sommeil... Me réveillera qui pourra.

24 mai 1871. — A cinq heures, le soleil, — le soleil toujours! — vient me réveiller dans le lit, et le vacarme qui redouble.

Que vais-je faire à présent?

Mon laissez-passer est-il signé d'un nom bon encore aujourd'hui? Les hommes doivent aller vite par les événements qui courent.

A gauche, pas bien loin, les incendies et les fumées vont toujours leur train..... C'est l'enfer!

A onze heures, après déjeuner, je repasse en bandoulière mon sac de voyage, je remets mon petit chapeau du *Duc Job*, je dis adieu, je descends, et me voilà sur le boulevard Magenta, devant la barricade de la caserne. Je passe l'étroite lunette de la barricade et j'arrive sur la place d'armes du Château-d'Eau.

Le citoyen Delescluze, ministre actuel de la guerre, en bourgeois, est garé du côté de la fontaine, et parle avec animation dans un groupe d'officiers très chamarrés et cocasses. Quelques balles perdues sifflent ou ricochent et soulèvent de petits flocons de poussière.....

Des estafettes à costumes fantaisistes et d'une équitation douteuse se croisent à grand train.

Mais que de pochards, Dieu du ciel!

Au boulevard du Temple, une barricade; au faubourg, une barricade; à la jonction Richard-Lenoir, une barricade encore. Exhibition du laissez-passer, fréquente, mais régulièrement efficace...

Devant Saint-Ambroise, une assez vive agitation. Des hommes, des femmes, des enfants sortent de l'église en riant, ou y rentrent par bandes. J'entre aussi. Une immense odeur fédérée, ail, vin sur, sueur et tabac, vous prend à la gorge. Un orateur à voix enrouée pérore dans la chaire, d'où pend un grand drapeau rouge :

— L'émancipation... la revendication, la Commune, l'humanité!.... 89.. n'était qu'une m..., nom de Dieu!... Résistance à mort, contre ces chameaux, ces cochons de Versailles!... Assez, trop d'assassinats!... Ceux qui resteront vivants fouteront le feu au bazar et les cochons seront rôtis!...

Comme cela pendant dix minutes.

Sur le banc d'œuvre en face, cinq femmes siègent gravement; celle du milieu, une vieille en chapeau, douée d'une écharpe rouge, agite une cloche à manche noir pour arrêter les rires, car on s'amuse ferme... C'est un club de femmes! Et l'orateur n'est pas trop laide, ma foi! quelque élève sage-femme.

Je repars. La mairie neuve est à quelques pas. Tout autour un parc d'artillerie plus que respectable. Je vais tâcher de me faire ajouter un cachet nouveau et une date plus moderne.

Beaucoup de femmes, jeunes la plupart, robes noires, écharpes rouges, grouillent là avec prépondérance. C'est à l'une d'elles que je demande familièrement le « délégué »?

— Au premier, citoyen!

Dans la salle des mariages, sans doute, un homme, paletot gris et collet de velours noir, disparaît presque dedans, et écrit un ordre qu'un artilleur attend... C'est le petit bec de vautour d'hier matin... J'avance la bouche en cœur, d'un air de complicité, et j'expose sommairement mon affaire, comme déjà connue... Il ne connaît rien du tout, ne semble pas me reconnaître moi-même. Mais cela ne l'empêche pas d'ajouter machinalement un cachet, une date, et... sa signature : c'est Ferré!

J'ai ce qu'il me faut. Bien le bonjour! Je suis près de la place du Trône. Il fait un chaud si gênant que je chemine dans les bandes d'ombre, mon chapeau à la main. J'entre boire un verre de vin blanc dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins, et j'écris ces quelques notes en me reposant un peu. Mais je n'ai pas perdu ma matinée. Non!

Il est à peine une heure à ma montre...

Même jour, mercredi 24, deux heures. — J'écris ceci d'une fosse de latrines publiques, qui sert aujourd'hui de violon au poste de la grande barricade du Trône, en dessous de la colonne de Philippe-Auguste.

Il y a une heure qu'on m'a poussé là dedans, la crosse aux reins, en compagnie de quatre ouvriers assez piteux et d'un sergent de fédérés qui n'a pas voulu retourner du côté de l'École militaire parce qu'il a un fils dans un des régiments d'abord arrivés là de Versailles.

Mon « laissez-passer », excellent jusqu'alors, est devenu si bon depuis son perfectionnement qu'un capitaine d'artillerie fédérée, un grand efflanqué, roux et pâle, avec un accent pyrénéen, l'a mis dans sa poche, refusant de me le rendre parce qu'il me reconnaît hautement pour le curé de *Marie des Batignolles*. Je suis en outre un espion de Bonaparte puisque mon « laissez-passer » parle d'une mission spéciale pour Londres.

Et devant ces inepties pas d'explications possibles...

— Quatre hommes ! Et foutez-moi ça au clou ! Il y a dix-huit cents ans que ces gens-là nous emm... !

Et me voilà au clou, bien penaud, je le confesse. Et j'entends, à travers la porte, le poste entier, complètement ivre d'ailleurs, agiter en tumulte la question de me fusiller.

Une seule voix s'élève en ma faveur, et c'est celle d'un Italien qui dit à peine quelques mots de français.

— Lé citoyen puo rassomigliar l'curato dei Batignolles, é pur non essere l'curato stesso.

— C'est lui ! c'est lui !... Cassons-lui la gueule comme aux autres.

Un des ouvriers enfermés avec moi, une sorte de

Savoyard, qui a l'oreille collée sur la serrure, me dit tout bas :

— C'est le lieutenant. Il est Italien... Il y a un tas d'étrangers là dedans... Savez-vous ce qu'il dit ?

— Oui, je le comprends.

Le bruit s'éteint un peu et, au bout de dix minutes, le lieutenant italien, un jeune homme blond, tenue évidemment meilleure que les autres, entre et me demande :

— Mossou, avez-vi di papiers ?

La question s'accorde d'une façon si bouffonne avec le lieu infect où nous sommes que, malgré toute la gravité de l'occurrence, je ne peux m'empêcher de sourire en répondant :

— *Si, luogotenente mio.*

— *Ah ! Parlate italiano ?*

— *Non Toscano puro, ma d'osteria.*

Il sourit ; je vois que j'ai à faire à un échappé de famille et non plus de bagne.

— *Che pazzia !* lui dis-je, *io non son curato, son scommunicato : Attore del Theatro Francese ed impresario. Attori cosi barocchi, senza barba ! Io ritorno in Londra. Soci miei m'aspettano pel spettacolo di questa sera...*

— *Avete carta ? Prova ?...*

— *Si, va bene; ma pel Capitano e bastante il mio passaporto.*

— *Pazienza !...* me dit-il, en sortant, *fate niente.*

Pazienza donc !... Je n'avais d'ailleurs pas perdu la tête, bien que le cas fût tout à fait grave, et j'aurai peut-être peur demain en y repensant.

Une nouvelle et bruyante arrestation a détourné tout d'un coup à soi les colères de ces sauvages. L'individu poussé dans notre misérable compagnie est un gros

père essoufflé et rougeaud, membre occulte de la Commune, paraît-il, et son « laissez-passer » était signé pourtant Henry (Fortuné) du Comité du Salut public.

— Oh! Fortuné m'a donné rendez-vous à la barrière du Trône et quand il va savoir que je suis ici... le capitaine va la danser. Il sera fusillé avant une heure...

La conclusion est raide, mais je ne l'en détourne point.

Une heure en effet après, on le délivre.

Mais on ne parle plus de moi. Et je continue à faire le mort afin qu'on oublie que je suis vivant. Seulement je m'ennuie beaucoup.

Jeudi matin 25 mai 1871. — Rue d'Anjou, 6, au Marais. — Hier soir, à six heures et demie, deux officiers du bataillon de Picpus, évidemment mitonnés par mon Italien, m'ont permis de m'expliquer. Cinq minutes après, mon affiche de Londres et l'inimitable aplomb de la vérité aidant, j'étais libre.

Mais j'en échappais d'une belle!

Après m'être encore fait répéter que la sortie de Paris était impossible partout, je me suis décidé à retourner quai du Louvre.

Mais n'ayant plus de « laissez-passer », me voilà, devant chaque barricade, forcé à de nouvelles et interminables explications avec tous les officiers et fédérés... car chacun se drape dans un pan d'autorité... C'est si bon d'être Dieu, quand on n'en a pas l'habitude...

A la barricade Saint-Bernard, j'ai beau parlementer, je vais peut-être me voir arrêter de nouveau, quand deux individus, un bourgeois, vieux déjà, et un jeune petit sous-lieutenant m'empoignent et me disent de

venir constater mon identité devant le Comité central.

Mais au détour de la rue :

— Je suis Léonce, — et moi Dubois du théâtre Beaumarchais. Nous vous reconnaissons bien, nous allons avoir pour vous un sauf-conduit à la section.

Et en effet, rue Saint-Bernard, au numéro 71, un Comité siège au second étage, et sur la présentation de mes témoins, un président me délivre d'un air olympien le laissez-passer suivant écrit à l'encre rouge :

« 24 mai 1871.

« Laissez passer le citoyen porteur de cet ordre se rendant quai du Louvre, 30.

« Ce laissez-passer sera retiré à la dernière barricade que franchira le citoyen pour arriver à destination.

« Vive la liberté !

« *Pour le Comité :*

« Lacord. »

C'est à confondre !

Le jour baisse ; au boulevard Voltaire, j'aperçois tout à coup en face de moi une fournaise de cinquante pieds de haut, les Délassements-Comiques qui brûlent, et je suis coupé à revers par une foule prise de panique.

Je ne connais pas bien ces quartiers-là, j'avance donc au hasard... La nuit tombe de plus en plus et je fais des crochets qui achèvent de m'égarer... Au coin d'une rue, je m'arrête pour laisser passer une petite charrette pleine de grosses touries en grès, traînée à grande vitesse par des gardes nationaux très sales et une dizaine de voyous. Ils sont précédés par un monsieur, ceint d'une écharpe rouge, qui court...

Des pompiers qui vont à l'incendie?...

— Non. C'est des pétroleurs!... me répond une ouvrière pâle, qui tire son enfant par la main.

Des pétroleurs!

C'est pis qu'on ne pouvait rêver...

« M. Thiers est chimiste... Il me comprendra... » Vallès l'avait dit.

Mais où suis-je? Deux coups de fusil partent dans l'ombre au fond. Encore un coup de fusil!... La balle siffle. Et deux autres coups répondent. Me voilà bien!

Je fais quelques pas... Un cadavre est en travers de la rue, la face contre terre, c'est une femme. Elle tient encore à la main un litre de ménage...

— Rentrez dans les portes! me crient des voix...

Mais pas une porte n'est ouverte.

J'avance... j'avance... les dents serrées, le sang au cœur..., comme cela assez longtemps.

La nuit est venue tout à fait, et l'alerte diminue et se tait...

Une grande voie... et du monde!

C'est encore une fois le boulevard Voltaire. Quel satané chemin ai-je pris?

Au coin de la rue d'Anjou, tout à coup, un qui vive! me cloue sur place. « Où vas-tu? » — Quai du Louvre, j'ai un laissez-passer.

— Passez, citoyen, me dit un jeune homme, une espèce de commis, mais couchez plutôt par ici, si vous connaissez un bahut dans le quartier... Les Versaillais sont à côté; en allant plus loin on se fait crever la gueule...

Je demande à deux individus causant au coin d'une porte s'ils pourraient m'indiquer un hôtel garni dans les environs.... Oui.... On m'y mène. C'est un débit de

vins... Je bois un verre avec mon conducteur, et j'achète du pain et du fromage, car je meurs de faim et de soif...

Mes façons déboutonnées à dessein m'ouvrent les confiances, et mon conducteur m'offre asile dans la remise d'une maison dont il est le pipelet. C'est, par parenthèse, la maison de l'Association, très connue, des ouvriers lunetiers. Dans sa loge, j'aperçois au mur deux lithographies encadrées, avec dédicace de Monjauze et de Mme Cabel, minces comme des roseaux...

— Comment avez-vous ces portraits-là ?

— Vous les connaissez ?

— Presque deux camarades... Je suis du Théâtre-Français...

— Ah !... Moi j'ai été garçon d'accessoires au Théâtre-Lyrique Seveste...

Dès lors, je suis comme chez moi... et je vais passer la nuit sur des bottes de paille, mais dans la remise en compagnie d'un nichée de lapins qui grignotent et empoisonnent.

Dès cinq heures et demie j'étais debout et il en est sept au moment où j'achève de griffonner ceci sur mes genoux.

Même jour (10 heures du matin). — Je suis cerné de tous les côtés, et l'on tire toujours sur Paris, dans le tas, comme sur de la chair morte.

2 heures. — Vers onze heures, le gérant de l'Association des lunetiers, M. Munant, m'a mené dans les ateliers et m'a comme présenté à une dizaine d'hommes

et cinq ou six femmes qui veillent là à petit bruit. Rien de plus étrange que l'union fraternelle, la solidarité de ce petit nid de vrais socialistes, au milieu des démences de la grande Sociale et de sa guerre servile.

Les vivres sont rares et j'accepte démocratiquement, sur le coin d'un établi, un morceau de pain, du saucisson et du beurre, et je trinque avec eux tous d'un verre de café.

Même jour (4 heures et demie). — En sortant pour aller aux nouvelles, j'ai aperçu avec surprise, au coin de la rue de Bretagne, trois petits soldats de ligne, tout seuls, tranquillement au port d'armes devant la barricade... La mairie du Temple, troisième arrondissement, était prise.

Chères capotes grises, chers pantalons rouges, salut! Vaincus de Sedan, c'est possible, mais peut-être sauveurs du monde!

Un peu de dithyrambe est bien permis au porion écrasé qui revoit le ciel!

Nous voilà dans le côté délivré de Paris.

Même jour (6 heures). — Cependant l'insurrection tient encore. Ah! si les drôles avaient daigné se battre ainsi contre les Prussiens!... Mais l'amour de la patrie leur était bien égal... L'amour-propre de blouse à habit, à la bonne heure! Tout est là...

Impossible de circuler encore, et je me décide à dîner chez le pipelet, d'un poulet acheté à l'œil chez un rôtisseur bombardé du voisinage... c'est-à-dire pillé la veille...

C'est la monnaie courante de ces jours-ci...

A neuf heures je retrouve ma botte de paille et mes lapins.

26 mai 1871. — Je pars à cinq heures du matin. Le temps s'est brouillé et il fait moins chaud qu'hier. Les coins de rue sont occupés par les petits troupiers de la ligne. Je remonte par les Halles... Que de ruines partout!... Des pans de murs noircis encore fumants, des cadavres de chevaux. L'aspect des rues est effaré et triste. Peu de monde.

J'arrive au quai du Louvre. La maison ne porte que quelques égratignures du côté de la place. Le concierge a fui, et c'est l'abbé Legrand, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui me montre ma mère à une fenêtre du second étage dans la cour intérieure.

On l'a fait descendre là avec mon père pour éviter les projectiles au cinquième. Le valet de chambre de M. Coin, l'agent de change, propriétaire de la maison, les entoure de soins.

Je pars tout de suite à la recherche du quartier général pour avoir un sauf-conduit.

Même jour (midi). — J'ai mon laissez-passer, versaillais cette fois, pour sortir aujourd'hui même de Paris :

« Le chef de poste laissera sortir librement par la porte de Boulogne, M. Got, sociétaire de la Comédie-Française.

« Paris, le 26 mai 1871.

« *Le Général, chef d'état-major général,*

« VUILLEMOT.

« *Armée de Versailles, Etat-Major général.* »

En rentrant quai du Louvre je vois dans un bataillon de ligne trois à quatre cents prisonniers, hommes et femmes, qui partent pour Versailles, ou pour les fossés des fortifications..., car ils ont l'air rêveur.

J'ai déjeuné chez un marchand de vins, près de l'Institut, et je monte lire à mon père et à ma mère, bien émus, mais si heureux de me revoir, *le Petit Moniteur*, premier journal qui ait reparu.

Puis à midi, je leur dis adieu pour la seconde fois et je les ai quittés en m'efforçant de sourire.

« *A Madame Got, chez Madame Dubois,*
30, quai du Louvre.

« Londres, 28 mai 1871.

« Chère et bonne mère,

« Je suis arrivé à Londres, en bonne santé, ce matin à six heures et demie, par un très beau temps.

« Le petit mot que j'ai mis vendredi à la poste d'Auteuil a dû t'apprendre mon histoire jusqu'au hameau de Boulainvilliers. A Boulogne, pas de voiture, forcé d'aller en chercher une auprès des ruines du château de Saint-Cloud. Mais il était déjà trop tard pour avoir chance d'arriver à Saint-Denis avant sept heures. Je suis donc parti immédiatement pour Versailles, où j'ai passé la nuit.

« Bien qu'on pût apercevoir encore, à l'horizon de Paris, la lueur des grands incendies, dont quelques papiers brûlés poussés par le vent arrivaient jusqu'au

Parc et aux Réservoirs, je suis bien convaincu que l'insurrection est muselée, et M. Thiers, qui est bien le maître, lui retirera sûrement cette fois, en même temps que ses canons et ses fusils, son suffrage universel direct, l'arme la plus stupidement dangereuse de toutes dans de pareilles mains.

« Samedi à midi, je suis parti de Versailles pour Saint-Denis, par un temps détestable. A travers les Prussiens qui avaient réoccupé le pays en masse, nous avons, dans des chemins fangeux, coupé par Saint-Germain-en-Laye, Argenteuil, Épinay, et nous sommes enfin parvenus à Saint-Denis, à sept heures un quart, juste au moment où le train de Calais chauffait en gare.

« Là il a fallu exhiber des passeports et payer sa place le prix qu'ils ont voulu aux Allemands, qui se sont faits percepteurs, contrôleurs et receveurs, tout!.....

« Ah! la France est belle entre les Prussiens et la Commune, entre cette gale et ces sangsues!.....

« Une fois en wagon, j'ai dormi, j'ai dormi, et toujours, même dans la traversée. A mon arrivée à Londres, mon premier soin a été d'acheter un *Observer*, seul journal du dimanche. J'y vois que notre théâtre a joué tous les jours, et la feuille est presque pleine toute de détails, heureusement plus terribles que vrais, sur les événements de Paris, entre autres « *M. Got shot* ». M. Got, fusillé!...

« Comment diable ce bruit a-t-il pu arriver avant moi?...

« Je reprendrai demain ma tâche. Les recettes de la semaine ont dépassé dix-sept mille francs, ce qui est suffisant et même honorable.

« Le prince de Galles et sa femme assisteront demain à la représentation de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

« Adieu, chers vieux amis. Du courage, et ne négligez aucune de mes recommandations...

« Écrivez-moi le plus souvent possible, c'est la plus grande consolation que vous puissiez me donner dans mon exil.

« Ed. Got. »

Londres, 29 mai 1871. — Barnett m'a prévenu que j'avais à fournir ce soir la loge officielle, de fleurs pour la princesse, et d'une bouteille d'eau-de-vie, avec « corkscrew » (tire-bouchon) de six pence, pour l'Héritier présomptif... C'est donc toujours le prince de Galles traditionnel ?...

Falstaff manquait...

Au Printemps, et *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Recette : deux mille deux cent cinquante et un francs cinquante.

31 mai 1871. — Il faut qu'une porte..... l'Avare. Recette : deux mille cent dix francs cinquante.

1er juin 1871. — Mademoiselle de Belle-Isle. Recette : deux mille deux cent soixante francs soixante-quinze.

2 juin 1871. — Le Menteur, le Jeune Mari. Recette : deux mille six cent cinquante-quatre francs soixante.

3 juin 1871. — Matinée. *Le Misanthrope.* Recette : deux mille deux cent trente francs soixante.

Spectacle du soir. *Il faut qu'une porte..... Tartuffe.* Recette : trois mille cent quatre-vingt-cinq francs.

5 juin 1871. — *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : trois mille huit cent quarante-huit francs soixante-quinze.

L'effet de *Mercadet* a été bon. La pièce était d'ailleurs curieuse pour les Anglais, ayant été « adaptée » jadis pour « Mathews » et jouée par lui avec succès.

6 juin 1871. — Anniversaire de la naissance de Corneille. *Le Menteur* et *le Jeune Mari.* Recette : deux mille quinze francs soixante-quinze.

Parbleu! les Anglais se moquent pas mal de la naissance de Corneille, surtout quand on la fête avec la seconde représentation d'une œuvre aussi traînante que *le Menteur!*... Mais c'est ce que « Dorante » se refuse à comprendre...

7 juin 1871. — *Le Dernier quartier, Il ne faut jurer de rien.....* Recette : trois mille quatre cent dix-huit francs dix.

8 juin 1871. — *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : quatre mille cent vingt-trois francs soixante-quinze.

9 juin 1871. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, Valérie, le Médecin malgré lui. Recette : trois mille neuf cent soixante-huit francs soixante-quinze.

Spectacle « coupé » vraiment réussi.

Valérie, qui chez nous est devenue un repoussoir, reprend ici sa force de pièce habile, faite de main d'ouvrier.

Le Médecin malgré lui complétait la soirée par un éclat de rire bien gaulois.

Voilà de vrais atouts en pays étranger. Je rejouerai cette partie.

10 juin 1871. — Matinée : *Tartuffe.* Recette : mille sept cents francs (on l'a trop joué déjà).

Spectacle du soir : *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : quatre mille six cent soixante-un francs vingt-cinq.

Quand par hasard la recette est meilleure un soir où je joue, le bruit ne court-il pas sournoisement que je m'entends avec Barnett pour enfler les chiffres du jour aux dépens de ceux de la veille..... Mais, vaniteux incurables que vous êtes, l'ensemble de la troupe et la force de la pièce sont tout, à Londres comme à Paris, croyez-le donc!...

12 juin 1871. — Le Dernier quartier, Il ne faut jurer de rien. Recette : deux mille cent quarante-trois francs dix. On reprend pour moi les raccords de *M. Poirier,* interrompus naguère par le 18 mars. A la nouvelle de

la perte des canons et de l'assassinat des généraux à Montmartre, Augier avait levé la répétition.

13 juin 1871. — *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : quatre mille soixante-treize francs soixante-quinze.

14 juin 1871. — *Mademoiselle de Belle-Isle.* Recette : trois mille trois cent soixante-onze francs soixante-quinze.

15 juin 1871. — *Le Barbier de Séville.* Recette : deux mille huit cent quatre-vingts francs. J'espérais mieux ; mais en y repensant bien, je conçois que, pour un public étranger surtout, l'opéra de Rossini doit avoir fait un tort immense à la comédie de Beaumarchais. On semble toujours attendre la cavatine ou l'air de la calomnie...

16 juin 1871. — *Mercadet le Faiseur.* Première de : *Le Caprice.* Recette : trois mille cinq cents francs.

Aujourd'hui a eu lieu un meeting pour délibérer sur un banquet à offrir aux artistes de la Comédie-Française. Les plus grands noms de Londres, le comte de Granville, M. Disraëli, lord Dufferin, etc... sont en tête. L'admission de nos femmes est la pierre d'achoppement.

Mais quelle réclame malgré cela, s'il en est une au monde ! Et quel joli travail de ma part ! Et comme Lewis Wingfield est bon et dévoué pour moi ! Et M. Kneight et la haute presse !.....

17 juin 1871.— Matinée : *Valérie, le Médecin malgré lui.* Recette : deux mille quatre cent vingt-cinq francs.

19 juin 1871. — *Le Jeu de l'amour et du hasard, la Nuit d'octobre, le Médecin malgré lui.* Recette : trois mille sept cent six francs soixante-quinze.

20 juin 1871. — *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : trois mille trois cent soixante-sept francs cinquante.

21 juin 1871. — *Le Gendre de M. Poirier* (première représentation). Recette : trois mille huit cent trente-huit francs soixante-quinze. C'est une première aussi pour moi. Lesueur avait bien joué le rôle ; M. Provost, presque aussi bien. Je dois finir par le jouer mieux.

... N'est-ce pas une sorte de *Maître Guérin*, — plus sympathique ?...

22 juin 1871. — *Valérie, le Malade imaginaire.* Recette : quatre cent soixante-cinq francs soixante. On avait peur de la seringue et des lavements, — pour l'Angleterre. Cela n'a pas fait un pli... J'en avais bien jugé par l'effet du *Médecin malgré lui.* Il ne s'agit que de mettre un peu plus de tact dans l'exécution.

23 juin 1871. — *Le Gendre de M. Poirier.* Recette : trois mille cinq cent trois francs soixante-quinze.

24 juin 1871. — Matinée : *Le Barbier de Séville*. Recette : mille cinq cent cinquante-deux francs cinquante. (J'ai cru de bonne politique de prêter ce matin la *Nuit d'octobre* pour une représentation à Drury Lane, au bénéfice du « Dramatic College »).

Spectacle du soir : *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur*. Recette : quatre mille trente-huit francs. Le grand-duc Wladimir de Russie assistait au spectacle du soir et m'a fait de vifs compliments pour la représentation.

Mais la position devient en secret bien pénible pour moi.

Je lis clairement entre les lignes, dans certaines réticences des lettres de ma mère, que la faiblesse de mon père s'aggrave...

Et je dois n'en rien témoigner pourtant. J'ai charge d'autres intérêts que des miens.

26 juin 1871. — Le *Gendre de M. Poirier*. Recette : trois mille sept cents francs.

27 juin 1871. — Dernière représentation à Londres — officiellement annoncée — du *Misanthrope* et du *Jeune Mari*. Recette : trois mille trois cent soixante-quinze francs.

28 juin 1871. — Hier, croyant sans doute me faire une niche, plusieurs de mes camarades ont déclaré qu'ils ne pousseraient pas la campagne plus loin que

le 8 juillet. Or, mon intention, dans l'intérêt seul du théâtre, cela va sans dire, était d'aller jusqu'au 15, ce qui eût été d'un avantage évident, puisque nous aurons fait ce mois-ci cent mille francs de recettes, ou peu s'en faudra, car hier soir, 27 juin, nous en avions déjà plus de quatre-vingt-dix mille ; aussi je suis presque sûr encore au fond qu'ils reviendront eux-mêmes me prier de pousser jusqu'au 15.

Spectacle : *Le Gendre de M. Poirier*. Recette : quatre mille quatre cent soixante-quinze francs.

29 juin 1871. — Dernière représentation à Londres (c'est sur l'affiche), du *Duc Job*. Recette : deux mille six cent vingt-cinq francs vingt-cinq centimes.

Quelle représentation pitoyable, par le fait de ce Talbot, aussi désemparé ce soir dans le « Marquis » par un mal de gorge, qu'il l'avait été naguère à Toulon par un mal de cœur !...

30 juin 1871. — J'ai toujours la terreur de trouver de mauvaises nouvelles de mon père en rentrant... Je vis comme dans un mauvais rêve...

Spectacle : *Le Gendre de M. Poirier*. Recette : quatre mille cinq cent soixante-trois francs.

1er juillet 1871. — *Le Menteur* (deux premiers actes) et dernière représentation du *Malade imaginaire*. C'est Barré qui jouait au lieu de Talbot déplorablement enroué depuis trois jours... Chéry double Béralde et

Diafoirus père. Recette : deux mille trois cent vingt-sept francs.

Spectacle du soir (heureusement je n'en suis pas) : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et première représentation, *On ne badine pas avec l'amour*. Recette : quatre mille quatre cent cinq francs.

3 juillet 1871. — *L'École des Maris*, la *Nuit d'octobre*, *les Fourberies de Scapin*. Recette : trois mille quatre cent cinquante-deux francs cinquante centimes.

J'ai annoncé pour demain la dernière représentation, à Londres, de *M. Poirier*.

4 juillet 1871. — *Le Gendre de M. Poirier*. Recette : quatre mille trois cent quarante-cinq francs.

5 juillet 1871. — La voilà ce matin... C'était fatal.

« 4 juillet 1871.

« Mon cher ami,

« J'ai la douleur de t'annoncer la mort de ton pauvre père. Elle était hélas! bien prévue; mais quelle horrible douleur que cette séparation dans les circonstances où tu te trouves!...

« Adieu, mon cher Edmond, courage! tu peux, je ne saurais trop te le répéter, compter absolument sur moi.

« Ton ami bien dévoué,

« Docteur Firmin. »

— Pour revenir aux choses du théâtre, il y a eu ce matin, mercredi 5 juillet, une représentation extraordinaire, montée de haute lutte, avec l'assentiment de la majorité, par Coquelin et Garraud, au bénéfice de la Caisse de l'Association des artistes dramatiques. Je suis si peu en humeur de lutter, et d'ailleurs...

Voici l'affiche : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* — *Nuit d'octobre.* — *La Robe,* de Manuel, dite par Coquelin. — *Une robe légère,* de *Marie,* d'Hérold (Capoul). — Deux airs chantés par Verger. — Un duo, par Capoul et Mme de Marska. — *Un Cas de conscience.* On a fait deux mille cinq cent soixante francs.

Le soir, avec *Tartuffe* et *le Médecin malgré lui,* cinq mille trois cent quatre-vingts francs.

6 juillet 1871. — *Mademoiselle de Belle-Isle.* Recette : quatre mille quatre cent six francs quatre-vingt-cinq.

AVIS

(Affiche au Foyer des Artistes)

« Londres, 6 juillet 1871.

« Chers camarades,

« Dans la dernière assemblée générale convoquée par moi, six d'entre nous, MM. Delaunay, Coquelin, Garraud, Boucher, et Mmes Favart et Provost-Ponsin, ont déclaré qu'ils entendaient partir à la fin de cette

semaine; et c'était incontestablement leur droit, puisque l'engagement pris par tous de venir faire la campagne théâtrale de Londres ne s'étendait pas au delà d'une prévision de six semaines. Or nous avons déjà dépassé le second mois.

« Depuis hier, deux courants nouveaux et contraires se sont encore établis. Quelques-uns ont insisté, par lettre collective et signée, pour rester une semaine encore, jusqu'au 15 juillet. Quelques autres ont déclaré, par lettre aussi, que l'intérêt bien entendu du théâtre, invoqué par les partisans du 15, ne devait pas se contenter d'une semaine de prolongation mais pousser jusqu'à la limite extrême de la saison de Londres, c'est-à-dire au 31 juillet.

« Et d'autre part, ajoutent-ils, que pouvons-nous encore espérer faire à Paris dans les circonstances actuelles? M. Coquelin persiste dans sa résolution de nous quitter le 9, et Mlle Favart, qui veut au contraire à présent pousser jusqu'au 31, exige un congé de cinq jours, pour aller en France, à partir de dimanche.

« L'affaire me paraît désormais impossible avec toutes ces entraves, et le temps manque pour y obvier utilement. D'ailleurs la situation de la Comédie est déjà sauvée.

« Je me vois donc forcé de m'armer des pouvoirs qui m'ont été régulièrement délégués, et de prendre le parti suivant, que je porte à la connaissance de tous : Samedi soir, 8 juillet, au retour de l'honorable banquet que nous offre le *Litterary Guilde* au Cristal-Palace, on jouera : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* et *On ne badine pas avec l'amour.*

« Et l'affiche d'aujourd'hui porte déjà ces mots :

« *Dimanche 9 juillet, clôture.*

« Un nouvel avis relatif au paiement hebdomadaire, puis au départ de tout notre personnel, sera affiché le 7 au théâtre.

« *Le Sociétaire délégué pour la Direction de la Comédie-Française à Londres,*

« Ed. Got. »

7 juillet 1871. — Quel service ils m'ont rendu, — bien involontairement, c'est vrai, mais quel service, — de se mettre ainsi dans leur tort! Et comme on est en effet plus résolu devant le malheur assuré, que devant le doute! A présent, tout navré que je suis, et visé de toutes parts, j'ai bouclé mon masque.

Spectacle : *Un cas de conscience, Mercadet le Faiseur.* Recette : six mille francs.

8 juillet 1871. — Point de matinée, cela va sans dire, puisque la matinée était prise par le Complementary Banquet au Palais de Sydenham.

Mais le soir : Last night!...

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. On ne badine pas avec l'amour. Recette : six mille quatre-vingts francs soixante centimes.

9 juillet 1871. — Voilà ce que j'ai dit littéralement hier au Palais de Cristal pour répondre au speech de lord Dufferin et au discours français de lord Gran-

ville, qui tous deux, une heure après le spectacle de vendredi, étaient venus me réveiller pour se recorder avec moi, sur le pied de mon lit, familièrement, en grands seigneurs qu'ils sont.

« Merci bien vite pour moi, Milords, qui me sens un peu accablé sous vos éloges.

« Mais merci à vous tous, Messieurs, pour la Comédie-Française, dont mes camarades et moi, leur doyen de Londres, — et c'est à ce titre seul que je parle, — nous ne sommes que les fidèles délégués.

« Merci à vous, représentants illustres de la sage démocratie anglaise, toujours antique et toujours nouvelle !

« A vous, Messieurs, son industrie, sa science, ses arts, et sa pensée vivante !

« A vous, écrivains bienveillants et doctes de la presse libre !

« A vous aussi, nos rivaux courtois du théâtre anglais dont notre ignorance s'accuse de ne pas assez comprendre la langue pour se permettre de vous juger, mais à qui nous savons du moins rendre pleine justice pour ce qui est de la recherche du vrai, des détails ingénieux ; en un mot, du côté plastique de la scène.

« Merci enfin aux absents même, aux amis inconnus et surtout aux dames du monde de Londres, qui se sont montrées si finement sympathiques à notre Théâtre, et à qui nous vous prions de reporter nos sincères hommages, de même que nous nous chargeons avec joie de transmettre les vôtres à nos dames artistes que l'on a si bien appelées tout à l'heure : nos sœurs en art.

« Merci à tous ! Merci !

« Et, croyez-le, Messieurs, quoique pleins d'une juste fierté devant l'éclat de l'accueil presque inespéré que veut bien nous faire à Londres le monde des arts et de la littérature, nous ne nous méprenons pas sur la portée réelle de cette manifestation généreuse. Non ! Vos éloges et vos bravos, nous le sentons bien tous, passent au-dessus de nos têtes, et doivent à l'heure qu'il est éclairer d'un sourire reconnaissant la face pâle et douloureuse encore de notre chère patrie. Vous avez compris, Messieurs, avec une délicatesse exquise et presque fraternelle, que ce qui irait le plus sûrement au cœur de la France, — cette mère ! — ce serait une bienvenue intelligente donnée chez vous, fût-ce aux plus humbles des enfants de son intelligence, et que, derrière nos blessures matérielles et récentes, l'orgueil de son passé littéraire et de son génie immortel, — comme les vôtres, — reste toujours debout.

« Permettez-moi donc, Messieurs, de porter à mon tour un triple toast :

« Au nom de la Comédie-Française : au monde des arts et de la littérature à Londres ;

« Au nom de l'Art : à la fraternité divine des intelligences humaines ;

« Au nom d'un comédien et d'un poète : à un poète et à un comédien ; au nom de Molière, — à Shakespeare ! »

Paris, 10 juillet 1871. — Enfin, toutes choses liquidées, nous étions à Paris le lundi 10, à huit heures du matin.

27 juillet 1871. — Hier, enterrement d'Anaïs Au-

bert, morte à Louveciennes, et rapportée au cimetière Montparnasse.

Devant la tombe, les pieds dans la boue, Dinah Félix et moi, seuls de la Comédie-Française!...

1er octobre 1871. — Près de trois mois sans écrire une note, et j'entame aujourd'hui ma cinquantième année.

Courbaturé, fourbu, écœuré comme tous ceux de mon âge par ces dix mois de folle tempête où la patrie a failli s'engloutir et par la marée montante du matérialisme lâche qui envahit le monde, ne croyant personnellement plus à grand'chose de la vie, ni des illusions de jeunesse... je me suis isolé de mon mieux entre ma mère et mon fils, mes dernières joies probables.

Ma vie d'homme est-elle donc finie? Je ne sais. J'ai toujours si peu cru en moi... Dans tous les cas, j'en suis sûrement à la période philosophique et défensive.

2 novembre 1871. — La pauvre Émilie Dubois est morte en couches. C'était une brave petite femme...

Mais la nature produit sans relâche pour une boucherie sans trêve. Voilà pour le monde physique.

Pour le monde moral, c'est pis encore; avec les intérêts et l'hypocrisie sociale en surcroît.

24 décembre 1871. — Dans une grande soirée donnée en présence de l'Empereur et de l'Impératrice du Brésil, j'ai consenti à aller, mais gratis, pour donner

une réplique à Mlle Favart et à Coquelin, pour ne point leur empêcher le gain de quelques cents francs...

Le duc d'Aumale, récemment de l'Académie, est venu me serrer la main.

C'est me payer en prince... Merci, mon général...

1er janvier 1872. — Quand il m'avait fallu reprendre mon service, vers la fin de juillet, je l'avais fait plutôt par discipline que par goût, malgré les bonnes dispositions déclarées à mon égard de M. Emile Perrin, notre nouvel administrateur, et sans savoir même si je serais encore à la Comédie au bout de l'an, puisque je n'y voulais rester qu'à certaines conditions définies de travail et de congé. Déjà le Vaudeville et Sardou tâchaient de m'entortiller pour *Rabagas*. La réponse officielle est enfin arrivée : On rétablit nettement ma position comme avant la guerre, et j'ai en plus un congé annuel de deux mois, rachetables à trois mille francs chacun, car on garde le droit de les disjoindre. Je le proposais d'ailleurs.

Quant à tenir en chef mon emploi... La chose ne va-t-elle pas de soi ? Superflu d'en parler, puisque Régnier, notre ex-doyen, a persisté mordicus à se retirer dès le mois d'avril dernier, ne prévoyant certes pas alors, lui malin pourtant, que les recettes reviendraient sitôt à nous, et qu'on reverrait des partages, plus beaux peut-être, grâce à notre pays rebondissant, malgré les milliards de pertes, malgré la crise monétaire, malgré les petites coupures de vingt, de dix, de cinq, de deux... d'un franc ; malgré tout enfin !

Le seul sociétaire à présent plus ancien que moi,

n'étant que Leroux, bien fatigué... Je ne tarderai guère sans doute à passer doyen.

Doyen !... N'est-ce pas le champ ouvert aux plus vastes ambitions ? dirait Prudhomme.

29 février 1872. — Nous avons repris hier *Turcaret* (moi, Frontin), remonté par M. Perrin, soigneusement, luxueusement. Ne rien lâcher, et jeter avec éclat par les fenêtres l'argent qu'il veut faire rentrer à gros intérêts par la porte, c'est sa manière; c'est la bonne. La pièce pourtant a été reçue froidement. Mais était-elle bien distribuée et menée dans son mouvement ? J'en doute, pour ce qui me concerne du moins.

Tandis que trois mois avant, *l'Étourdi*, joué d'une façon brillante par Coquelin, dont les qualités tout en dehors vont à merveille au rôle de Mascarille, avait eu un vrai succès.

3 mars 1872. — L'Odéon, exploitant en temps utile le renouveau du grand poète des *Châtiments*, a repris *Ruy-Blas* avec une distribution curieuse : Don Salluste par notre vieux Geffroy, Don César par Mélingue, et Ruy-Blas par Lafontaine, — de qui la Comédie-Française s'était *reséparée* dernièrement, ainsi que de sa femme.

Mais ce qui me fait surtout prendre date de la chose, c'est que la Reine est jouée par une créature assez étrange (Sarah Bernhardt) qui, après avoir obscurément traversé notre scène il y a dix ans, et brillamment reparu quelques jours en 1869, sur la rive gauche, dans *le Passant* de Coppée, vient de donner là cette fois une note de la plus rare distinction.

Il n'y a pas longtemps aussi que j'ai vu, aux Folies-Bergère, une jeune femme d'une figure adorable, qui chante, et dit surtout, le couplet, avec un art, inférieur peut-être à celui de Thérésa, mais enveloppant au possible.

Elle s'appelle Judic.

17 avril 1872. — C'est à Puys, chez son fils, qu'à la fin de 1870, en pleine invasion, le pauvre grand Alexandre Dumas, depuis deux ans se survivant à peine, était allé tristement s'éteindre. Une pareille mort lui ressemblait si peu!

Mais hier, dans son Villers-Cotterets, par ce beau jour d'avril, avec ces mille Parisiens souriants, avec ce déjeuner pris d'assaut dans les auberges, avec ce cimetière fleuri... Que l'apothéose a bien été la sienne!

Et que son fils en tire de relief, en surcroît de son talent personnel! Car, la part une fois faite à ses manies souvent paradoxales, c'est un observateur remarquable, de l'éternel féminin surtout.

2 mai 1872. — La retraite définitive de Régnier m'a naturellement fait distribuer plusieurs des rôles créés par lui : déjà je joue le « Michonnet » d'*Adrienne Lecouvreur*, passablement, depuis le mois d'octobre dernier.

Hier on a repris *le Supplice d'une femme,* et j'ai rempli le rôle, très beau, mais très malaisé, de « Dumont ».

Régnier qui était un artiste habile, tirant parti même

de ses défauts, y avait eu du succès, ou du moins avait-il partagé celui de la pièce, sans contestation.

Toute l'affaire était donc pour moi de mettre de la simplicité et une certaine grandeur où mon devancier n'avait mis et ne pouvait mettre que de l'adresse. Mais j'entrais en scène avec la conviction, très folle peut-être, que j'en étais bien plus le personnage que lui. J'avais d'ailleurs travaillé sincèrement, et, bien que je n'eusse eu que sept répétitions, dont trois avec Dumas fils, et que ce soit toujours un grand désavantage de reprendre un rôle dont le créateur a donné la note, il paraît que je ne me suis pas trop abusé, et l'effet, sans satisfaire ma poétique à moi, a cependant été celui que je désirais du public.

Dès ce matin pourtant, A. Vitu, dans *le Figaro*, tout en me traitant avec sérieux et courtoisie, me donne deux ou trois coups de Régnier sur la tête. Qu'il ait raison dans sa critique contre moi, soit! Mais dans le genre de louanges qu'il donne à Régnier..... Oh non! Et pour ce qui regarde les autres, j'ai l'intime conviction de m'y connaître mieux que M. Vitu.

Et puis, un rossignol ne fait pas le printemps.

19 mai 1872. — Après une éclipse d'un an, revoilà le Salon. Mais a-t-on bien déjà le cœur de se passionner pour le *Chaudron* de Vollon, l'*Empereur romain* d'Alma-Tadéma, les *Nymphes* de Bouguereau, l'*Hérodiade* de Lévy, le *Pape Formose* de Laurens, la *Cigale* de Lefebvre, l'*Idylle* d'Henner, ou même le portrait d'About par Baudry?

La sculpture, art tragique, est plus dans nos nerfs à l'heure qu'il est, surtout lorsqu'il s'agit de la *Jeanne*

d'Arc de Chapu, du *Serment de Spartacus* de Barrias et du *Gloria victis* de Mercié... une belle chose, cette dernière, et un fort, ce nouveau.

Mais quelle triste figure fait dans le faux plein air de l'exposition, cette fontaine de Carpeaux qui me semblait si charmante à l'atelier!... Avant de la briser à coups de masse, car le pauvre grand artiste en est là de découragement, pourquoi n'essaierait-on pas publiquement le groupe à sa place devant l'Observatoire?

27 juin 1872. — Grâce à l'indomptable insistance du père Thiers, ce vieux général en chambre, qui risque peut-être beaucoup de mettre si souvent le marché à la main de l'Assemblée, la loi militaire est enfin passée, avec le service de cinq ans pour tous.

Voilà qui va bien, et c'est satisfaire à la sûreté commune, autant qu'à l'envie démocratique en France.

Alors pourquoi le volontariat?

21 juillet 1872. — Début important pour la Comédie-Française. Un premier rôle tragique..... *Rara avis!*

Je me souviens qu'au mois d'août 1871, faisant partie du jury de concours au Conservatoire, à côté d'un des directeurs de l'Odéon, M. Duquesnel, il m'avait demandé si je ne connaissais pas un Ruy-Blas quelque part?

— Chez vous, lui dis-je, je ne sais pas son nom; mais, tenez, c'est lui qui jouait le comte dans la *Jeanne de Ligneris* de Marc Bayeux.

— Mounet-Sully !... Il a fait rire...

— La pièce aussi a fait rire... Elle avait pourtant de superbes qualités... comme lui.

— Allons, allons ! Vous n'êtes pas sérieux, cher monsieur Got.

Ce qui n'empêche que ce Mounet a brillamment joué l'autre soir *Oreste*, grâce aux conseils assidus de Davesnes, je sais bien, mais qu'importe ! Le public n'en sait rien, lui...

Beau, voix puissante, bien posée, et croyant que c'est arrivé... Il ira loin.

20 septembre 1872. — Ce soir doit avoir lieu la première représentation des *Enfants*, comédie en trois actes, en prose ; comme j'ai été le plus actif instrument de la réception et du montage de cette pièce qu'un acteur de province, George Richard, aujourd'hui à l'Odéon par mon entremise, m'avait apportée en deux actes, avant l'année de la guerre, je tiens assez à sa réussite, même en dehors du rôle important que j'y joue. Marie Royer y joue aussi, grâce à moi, contre vent et marée, un rôle comique que je lui crois utile, et que j'ai d'ailleurs arrangé pour cela.

La saison est peut-être un peu bien avancée et lance la chose trop sérieusement, car je n'y avais vu, moi, qu'une ressource d'été ; mais, malgré cela, l'œuvre, sans être d'une grande portée, est construite sympathiquement, théâtralement surtout, et j'y compte.

Minuit. — Je rentre avec ma mère, qui, pour la première fois depuis deux ans allait au théâtre, et tout

s'est passé comme je l'avais prévu, si ce n'est mieux. Moi, j'ai été convenable, et bien accueilli dans un personnage un peu plus sérieux et noble pour moi que de raison, mais le succès de Royer a été vraiment très vif.

1er octobre 1872. — Quel rabâchage que la vie!

Les choses de la terre sont comme celles du ciel : à peine a-t-on découvert, et c'est pourtant une merveille, cinq ou six vérités incontestables en astronomie. En physique, de même. Or l'homme, en science religieuse ou sociale, roule sur un nombre à peu près égal de grandes lois primordiales, naïves à force de simplicité!..... (Ne fais pas à autrui, etc...) qu'il retourne, rajuste, amalgame et recuisine éternellement avec plus ou moins d'ingéniosité ou de contradictions, comme les dix chiffres, comme les sept couleurs, comme les sept notes, comme l'alphabet.

En science humaine, c'est pis encore : La vie est en lui, la vie est partout... Lira-t-il pourtant jamais dans ce livre ouvert?... Non. Pas plus que mon chat dans un journal. La pensée a donc ses limites infranchissables comme l'instinct, et nous abuse souvent plus que lui, malfaisante, impressionnable, et si vite folle!... Ou, quand elle est assez équilibrée, chose rare, pour dominer ses folies, ne nous amenant guère qu'au mépris ou à l'indulgence indifférente pour tout. A moins que l'immense deuil de nos misères ne la monte jusqu'à la charité.

25 novembre 1872. — Ce soir, première représen-

tation de *la Farce de maître Pathelin* (en trois actes), assez habilement reconstituée comme texte pour les oreilles d'à présent.

Chose curieuse, dans tous les cas, et tentative honorable. J'espère m'en tirer bien pour ma part, car j'ai beaucoup travaillé, et avec goût, en comédien littéraire, ce qui est ma toquade.

2 décembre 1872. — C'est décidément moi qui suis aujourd'hui dans la presse le « Semainier de la gloire; » — car il n'y a pas de succès au théâtre, pour lequel les journaux ne fabriquent « le plus grand comédien des temps modernes »... Cliché qui balance celui de « la plus jolie femme de Paris »...

Mais sérieusement il y avait tout à régler dans Pathelin, surtout au second acte; il fallait y ajuster une tradition qui fût vraisemblable, reconnaissable pour ainsi dire, et je m'en suis tiré à mon honneur.

15 décembre 1872. — Paris, à l'heure qu'il est, me produit l'effet du pêcheur à la ligne que j'ai vu près du pont d'Iéna, le matin du dernier jour de la Commune... Des intérêts de vie ou de mort politique, nationale peut-être, se jouent à Versailles et partout. M. Thiers, c'est-à-dire l'ordre matériel, battu en brèche, les monarchies et les républiques (!) tiennent la campagne, les Prussiens ont encore trois provinces et en garderont deux, hélas!... L'inconnu est derrière tout, et chacun ici, arrivé à l'insouciance par lassitude ou dégoût, fait sa petite besogne quotidienne, et s'amuse au besoin, sans souci du lendemain, ni de rien au monde.

Il est vrai que nos affaires personnelles au Théâtre vont admirablement. Qui se serait figuré jamais que toutes dettes payées on arriverait cette année à un partage de quinze mille francs par part entière?

Sans compter une première réserve statutaire annuelle de cinquante mille francs, à laquelle M. Perrin — l'habile homme — vient enfin de décider le Comité.

10 février 1873. — Reprise de *Marion Delorme,* avec toutes les herbes de la Saint-Jean, tous les procédés d'opéra, importés par M. Perrin. Grosse dépense, gros succès aussi sans doute, malgré que l'œuvre n'amuse guère plus qu'autrefois; mais où y a-t-il à cette heure une autre grande curiosité théâtrale à Paris?

Avec les abonnements intermédiaires de *high-life* par lesquels l'administrateur a eu l'habileté de ramener la mode vers la Comédie-Française, la saison va se continuer superbe

Moi, je joue modestement « ce fou de Langely ».

30 avril 1873. — Hier, mardi d'abonnement, devant une salle splendide — (six mille francs, le surlendemain de l'élection de Barodet) (!), — reprise de *l'Ecole des Femmes*, avec moi dans le rôle d'Arnolphe.

Je l'ai joué avec courage, mais la charrette est véritablement dure à tirer, — tous les lettrés, tous les comédiens aussi, ayant leur poétique diversement faite là-dessus. Quant à moi, je sais bien ce que je voudrais faire, et Molière l'a plus qu'indiqué dans *la Critique,* mais c'est trop malaisé surtout du premier coup. Ce mélange de sérieux, de comme il faut et de comique,

ce doctrinaire amoureux, ce grotesque hautain parmi les misères de la passion et de la jalousie, je le donnerais en dix à personnaliser tout d'abord, même à de plus malins que moi.

Ce qui ne signifie pas que j'aie été bon, tant s'en faut, mais ceci tout à fait entre nous.

Mieux vaut laisser dire, puisque l'impression m'a paru généralement favorable.

.

8 juin 1873. — J'avais presque ri, voilà quinze jours, de ce vieux renard de Thiers, si confiant pour son éternité présidentielle dans les quarante-deux stupéfiants milliards de rachat du territoire, mais pris tout à coup au piège de sa vanité, et forcé de céder la place au maréchal de Mac-Mahon, et de retourner à « ses chères études ».

J'avais passé de bonnes heures au Salon, à voir le *Printemps* de Bastien Lepage, les *Dernières Cartouches* de Neuville, le *Vésuve* de Nittis, les *Chats* de Lambert, la *Croizette* équestre de Carolus Duran, le *Bon Bock* de Manet même, l'*Ève naissante* de Dubois, et la *Jeune Fille* de Shœnewerck, enfin avec tous les grands anciens connus, mes amis, le dessus du panier des nouveaux de l'exposition... quand Marie Royer s'avise de tomber sérieusement malade.

11 juin 1873. — C'est décidément une fièvre typhoïde, et un télégramme que je reçois ce matin constate une mauvaise nuit et une aggravation fort inquiétante...

20 juin 1873. — Après dix jours d'alternatives cruelles, la pauvre Marie est morte. Quel lugubre dénouement! A trente ans! Vigoureuse, intelligente. La mort l'a prise toute vivante... c'est stupide.

21 juin 1873. — Le séjour à Paris, surtout au théâtre, m'est pénible en ce moment. M. Perrin l'a compris. « Revenez, m'a-t-il dit, quand vous voudrez... »

Je pars demain pour n'importe où.

3 juillet 1873. — Huit jours sur les côtes de Normandie : Le Havre, Honfleur, Trouville, Villers, Houlgate, Étretat et Yport. Beaucoup de mouvement et une vraie distraction à jouir de la fièvre des surprises de mon fils, enchanté, lui, de revenir pour les fêtes promises au Shah de Perse, et qui vont égayer Paris à jeun depuis trois années de feu d'artifice et de retraite aux flambeaux.

31 octobre 1873. — Au commencement du mois, la Porte-Saint-Martin renaissait de ses cendres; le vieil Opéra vient hier de sombrer dans les siennes.

Charles Garnier et toutes les commandes artistiques du nouvel Opéra, suspendues par la guerre, vont donc reprendre leur élan, pendant qu'Halanzier et la troupe se réfugieront sans doute aux Italiens ou au Châtelet.

20 novembre 1873. — Depuis deux mois que le der-

nier casque prussien a disparu de notre nouvelle frontière, la question réservée du gouvernement à choisir en France se redressait entière, et les intrigues ont marché leur train.

Mais le comte de Chambord voilant son manque de décision dans les plis du drapeau blanc, Mac-Mahon s'est vu confirmé pour sept années dans le pouvoir exécutif. Soit! J'aimerais mieux la République — tricolore — sous le règne de la Loi, mais de la Loi absolue avec un sabre au bout.

11 décembre 1873. — J'ai suivi les débats du procès Bazaine avec stupéfaction... Je croyais si bien que le maréchal répondrait tout bonnement au duc d'Aumale et à l'accusation :

« Je ne croyais pas plus là-bas à la défense de Paris, que Trochu n'y croyait à Paris même. J'ai donc gardé Metz le plus longtemps possible avec ce qui restait d'armée véritable, parce que je voulais traiter de là pour la France au mieux de ses intérêts et de son honneur. Mais le temps nous a vaincus les uns après les autres, le temps seul... Je me suis trompé... Voilà ma tête ! »

Au lieu de cela, des chicanes et des arguties d'avocat. Et sa tête y passe tout de même... Et déshonorée!

10 février 1874. — Ce soir, *George Dandin,* pour la première fois. J'avais bien travaillé le rôle, mais comment l'ai-je réussi? Je n'en sais trop rien. Pas un chat n'est venu dans ma loge après la représentation ; mauvais signe ! Et puis, si bien qu'on sache son métier,

on reste véritablement dans le vide, si l'on n'a pas le moindre reflet de l'impression produite.

Même au travers d'une flatterie, on discerne l'étiage vrai, si l'on n'est pas un sot. Mais rien... C'est trop peu.

Il me semble pourtant avoir fait assez adroitement ce que j'ai voulu faire, surtout eu égard à la rapidité avec laquelle les pièces sont remontées pour les mardis d'abonnement. Mais je reste peut-être loin de compte, et il est certain, dans tous les cas, que j'ai beaucoup de progrès à y faire.

26 mars 1874. — Hier, à la Comédie-Française, dans *le Sphinx,* pièce, passable c'est tout, d'Octave Feuillet, il y a eu succès, un peu par connivence occulte de l'administrateur, mais succès considérable pour une mort soi-disant réaliste de la belle Sophie Croizette, à la fin d'un rôle qu'elle avait joué moins bien en somme que Sarah Bernhardt, sa partenaire, n'avait joué le sien, — moins originalement qu'elle n'avait, elle, en janvier, joué la grande cocotte, avec ce brise-raison de Mounet, — Augier saurait le dire, — dans *Jean de Thommeray*.

Mais voilà le public! Il s'emballe pour une réclame, pour un hasard, quelquefois pour rien! A-t-il jamais fait ovation pareille à cette pauvre Desclée, par exemple, morte pour de vrai, celle-là, quelques jours avant? Et pourtant quelle autre artiste ç'aura été! Dans *la Princesse Georges*, dans *la Gueule du loup,* dans *la Femme de Claude*, dans *la Visite de noces*, et dans l'inimitable *Froufrou,* donc!... Enfin, dans tout ce qu'elle a créé.

14 avril 1874. — Ce soir, je vais encore jouer pour la première fois un rôle appris à la hâte : Dubois, des *Fausses confidences*. Je le sais bien et je l'ai travaillé ; mais tous ces rôles de convention me conviennent-ils beaucoup ? Je ne parle pas de George Dandin, qui est un personnage vrai, mais que l'insuffisance de notre Sottenville actuel m'a rendu presque impossible, car tout dépend, à mon avis, pour Dandin, du prestige moral et presque physique que la noblesse peut exercer sur lui, petit bourgeois du dix-septième siècle.

Je parle de Dubois, pur valet de comédie, et de comédie marivaudée.

J'y serai passable, j'espère ; mais nul que le père Monrose n'a jamais joué cela dans la note voulue; ni Régnier, ni même Samson. Un chic, un scherzo enragé, voilà l'affaire. Heureusement que Mme Plessy soutiendra le mouvement; mais moi, que pourrai-je faire ainsi jeté en dehors de moi et de la nature observée? Donc, être passable, c'est tout ce que je pourrai.

Minuit et demi. — Eh bien ! oui, pas mal... Mais c'est tout ce que j'ai pu.

Londres, 3 juin 1874. — Quel métier je fais ! Quatre heures de répétition dans la matinée, — répétition mot à mot, avec une troupe de doubles de l'Ambigu, — et spectacle le soir. Par bonheur encore n'ai-je eu que mes trois pièces à mettre au point; mais c'est égal, je compte les jours et vois arriver ma fin avec un soulagement sincère, bien que j'aie un succès honorable et

supérieur, par l'argent du moins, à celui de ma collègue Favart. Quelle chaleur pourtant! Et MM. Pitron et Valnay, mes barnums, avaient mis tranquillement les *stalls* à une guinée (vingt-sept francs), ni plus ni moins que si j'étais un veau à cinq têtes!

C'est bien fait pour moi, d'ailleurs. J'avais juré, il y a neuf ans, qu'on ne m'y prendrait plus...

Enfin, les plus courtes folies étant les meilleures, je me réjouis d'être quitte de ma sixième performance ce soir, jour même du Derby d'Epsom, auquel je viens d'assister avec mon ami Lewis Wingfield.

C'était sans doute, il y a vingt ans, un spectacle unique que ce Derby, alors que tout Londres et sa banlieue y allaient, à pied, à cheval ou en voiture; car le chemin de fer a de beaucoup modifié la chose; mais ce n'en reste pas moins une grande machine plus que curieuse à observer; cinq ou six heures de carnaval, de kermesse, de saturnales, que se donne un peuple tout de conventions, et nous ne pouvons, nous autres Français, pas même rêver rien de pareil : l'extrême aristocratie et la misère obscène arrivant à former une foule la meilleure enfant du monde : et les crickets, et les saltimbanques, et les noces de Gamache en plein air, par un ciel superbe, dans un paysage à vallonnements admirables.

1er juillet 1874. — Mon vieil ami Dubois-Davesnes vient de mourir, après onze mois de paralysie, pendant lesquels j'avais fait de mon mieux pour qu'au Théâtre on ne s'aperçût point trop de l'absence du régisseur.

Le semestre avait d'ailleurs été mauvais pour plusieurs de mes contemporains. Hamon est mort à

Saint-Raphaël, au commencement de juin; Beulé, ministre encore au mois d'avril, s'est suicidé à Paris, comme Prévost-Paradol à New-York, au mois de juillet 1870; ce que c'est que les ambitions rentrées! — Et François, le dernier fils de Victor Hugo, était mort au jour de l'an.

5 juillet 1874. — Je n'ai pas parlé dans son temps du Salon de cette année qui ne manquait pas pourtant d'intérêt : Bonnat a fait un *Christ,* peu divin si l'on veut, mais quel beau morceau de peinture! Detaille et Neuville ont eu chacun un très beau tableau militaire : *Charge de cuirassiers,* et *Combat sur une voie ferrée;* une *Fête-Dieu,* de P. Rousseau; un *Coin de halle,* de Vollon; les *Rôdeurs,* de Munkacsy; *Colombine,* d'une demoiselle Lemaire; *Dans la rosée,* de Carolus Duran, et des aquarelles crépitantes, par Fortuny...

Mais ce qui me touche le plus, c'est la médaille d'honneur, pour Gérôme, avec l'*Eminence grise,* page d'une précision merveilleuse, et *Collaboration,* dont je lui avais donné le sujet jadis : Corneille en pantoufles lisant à Molière son troisième acte de *Psyché.*

Le pauvre Carpeaux, bien malade, n'a envoyé qu'un petit *Amour blessé,* mais combien charmant! Et je note, à titre de curiosité, un *Buste de jeune fille,* de notre Sarah Bernhardt.

16 juillet 1874. — Hier mercredi 15, à l'Opéra (salle Ventadour), première représentation de *l'Esclave,* à mon corps défendant, je le dis, contre Membrée, contre Foussier, contre tous, car, puisqu'il s'agissait d'une

veine imprévue arrivant par M. Bardoux, par M. d'Osmoy, un ministre et un rapporteur du budget, s. v. p., j'aurais été d'avis, moi, que l'on montât *le Moine rouge*, incontestablement mieux réussi sous tous les rapports, ou du moins qu'on ne risquât point la chose en pleine canicule, dût-on chicaner, intriguer, se débattre pendant six semaines, bref jusqu'à septembre, ce qui n'était pas certes impossible avec un provincial comme Halanzier, « le rouleau à macadam ».

Mais non; on était pressé, on voulait réserver la meilleure œuvre pour un temps meilleur, que sais-je? Eh bien! le résultat c'est un demi-fiasco... Oui, vingt-cinq ou trente représentations... La belle poussée!

Pour ma faible part, je m'en moque, quoique... Mais pour le pauvre Membrée, après une première manche usée avec *Villon*, et la seconde, douteuse encore malgré les très beaux intermèdes d'*Œdipe-Roi*, c'était un coup de partie, — et il ne s'en relèvera pas.

« *A Monsieur Antoine, rue Jacob, 56.*

« Paris 21 juillet 1874.

« Monsieur,

« Diderot a-t-il réellement raison dans « le paradoxe du comédien, » ou bien le comédien ne soulève-t-il l'émotion qu'en l'éprouvant lui-même?

« C'est votre question, n'est-ce pas?

« Eh bien, selon moi, aucune de ces propositions n'est la vraie, ou plutôt chacune des deux est vraie, à la condition qu'elles soient unies.

« Je m'explique :

« Le comédien, comme le chanteur, comme l'instrumentiste, comme l'orateur, comme tous ceux qui ont mission d'agir directement sur une foule, le comédien doit être double, sous peine de ne pas être ; c'est-à-dire qu'en même temps que l'artiste exécute et éprouve, une sorte d'être de raison doit rester en lui debout à côté, observant l'être actif et aussi l'auditoire, et capable toujours de combinaisons, de ressources et de nuances nouvelles, — un modérateur, en un mot, comme on dit en mécanique.

« Voilà, Monsieur, ma consultation, et je ne puis que vous remercier de m'avoir choisi pour arbitre ou du moins pour conseil, dans cette discussion délicate.

« Veuillez, etc...

« Ed. Got. »

15 août 1874. — Pendant la nuit, le 9 août, Bazaine s'est évadé du fort Sainte-Marguerite, comme Latude, au bout d'une corde.

Rochefort, Paschal Grousset, Jourde et Régère s'étaient sauvés à la nage de l'île de Nouméa, vers la fin de mars...

Ou les prisonniers sont bien riches, ou les geôliers sont facilement corruptibles, — ou le gouvernement d'à présent, comme celui d'après la Commune, ferme les yeux pour ne point voir certaines évasions.

Et Gambetta bat toujours la caisse, si fort, qu'au mois de juin il a failli la crever...

Mais le voilà dauphin de France !...

26 septembre 1874. — Je n'ai pu reculer devant un bénéfice à monter à Versailles pour Dica Petit (Dica, dans *l'Aventurière* et dans *le Gendre de M. Poirier*) avec le concours de MM. Mounet-Sully, Saint-Germain, La Roche, Barré, Mlle Martin, etc...

Et cela s'est fait hier. Trois mille francs de recette, oui, mais les frais, les voyages, les bouquets, le souper aux Réservoirs, l'éternelle pose enfin, ont-ils laissé douze cents francs de boni ? J'en doute.

Quelle frappante leçon cependant pour cette charmante nébuleuse, que ce qui vient de se passer pour Mme Déjazet, étoile de première grandeur, celle-là ! Quarante ans de succès, de grosses recettes, presque de gloire, aboutissant piteusement à l'aumône collective d'un bénéfice monstre, — sur lequel il a fallu, malgré elle et presque par autorité de justice, prélever cent mille francs pour les placer à fonds perdus, et défendre ainsi ses derniers jours contre son éternelle imprévoyance !...

30 octobre 1874. — Hier soir, assez brillante reprise du *Demi-Monde* à la Comédie-Française. J'y ai joué Hippolyte Richond pour m'acquitter envers Dumas d'une démarche jadis faite par lui spontanément en faveur du sociétariat de Marie Royer.

J'en avais fait autant le 8 septembre dernier, à la prière de M. Perrin, en me chargeant du rôle de Clérambeau dans la reprise d'*Une Chaine*.

Mais à présent que ces comptes sont apurés, et que j'ai fait ainsi notoirement œuvre exemplaire de bon doyen, il est temps de rompre pour l'avenir avec les

grandes utilités, sous peine de devenir le Landrol de la Maison.

Aussi bien l'âge commence-t-il à m'empêcher un peu : j'ai dû me teindre les tempes pour jouer Richond.

8 décembre 1874. — J'arrive d'une répétition générale, à la Gaîté, d'un grand drame de Sardou, très bon, meilleur que *Patrie* même, admirablement monté par Offenbach, dont c'est le va-tout...

Eh bien, je ne crois pas au succès d'argent... Pourquoi ?... Cela s'appelle *la Haine*, sujet fatalement sinistre ; plus, il est bien traité. Stupide, soit, mais c'est ainsi.

1er janvier 1875. — Depuis longtemps le nouvel Opéra tirait les yeux de la foule ; forme, matériaux, sculptures extérieures, — du groupe de ce pauvre Carpeaux (si malade aujourd'hui), à l'*Orphée* de Millet qui couronne l'édifice, — tout avait eu son heure, ses luttes même...

A présent que les portes sont ouvertes, c'est décidément un succès retentissant pour Ch. Garnier. L'escalier surtout, une folle merveille. Les panneaux de Baudry restent admirables en place comme ils l'étaient aux Beaux-Arts ; maître peintre, celui-là !... Le plafond de Lenepveu est aussi fort beau. Les autres peintures, même moins réussies, se tiennent... Enfin, je ne crois pas qu'il y ait au monde un monument qui de partout veuille mieux dire ce qu'il dit : Grand-Opéra.

Quelle chance donc pour Paris que cela se soit entre-

pris en plein Empire!... La République n'aurait osé jamais.

31 janvier 1875. — Hier, l'Assemblée, toujours à Versailles, à la majorité d'une voix, paraît-il, a voté la présidence rééligible... Après cinq ans de prétendu provisoire, d'intrigues, de subtilités monarchiques, impériales ou autres, nous sommes donc en République!

Mais cette République, avec la force dissolvante et bête du suffrage universel direct, glissera forcément des mains modérées qui la détiennent encore — Mac-Mahon, Dufaure, Decazes, et quelques autres — aux pattes brouillonnes des blagueurs, Gambetta, Ranc même, ou Clemenceau, que sait-on? qui, avec leur fausse enseigne du « tout à l'œil », ne sont eux-mêmes que l'avant-garde de l'innombrable canaille, poussant, poussant, poussant toujours par derrière...

Aussi, n'ai-je plus le cœur à m'occuper de rien. Lois constitutionnelles, élections, Sénat même, car il y aura un Sénat, espérons-le!... Tout me dégoûte.

Faire de la politique sans en vivre, c'est trop bête. On ne remue pas la... fiente pour l'honneur!

« Quelle drôle de chose que la politique! » me disait l'autre jour Laurier. « Je suis d'un parti où personne n'est de mon opinion. »

5 mars 1875. — Demain samedi, je pars pour Vienne à huit heures vingt-cinq du matin, avec mon fils, pour jouer la comédie avec des princesses du Saint-Empire

et des ambassadeurs, au profit d'une fondation d'hôpital militaire.

Mon immixtion à tout cela est bien la chose la plus invraisemblable, la plus folle, peut-être aussi la plus sage du monde, surtout gratuitement comme je tiens à la faire.

Dans tous les cas, j'y vais couvert par cette lettre officielle et autographe que M. le duc Decazes, gendre de la baronne de Löwenthal et ministre actuel des Affaires étrangères, m'a fait parvenir le 31 janvier dernier.

CABINET DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

« Paris, le 30 janvier 1875.

« Monsieur Got, sociétaire-doyen de la Comédie-Française, est autorisé à passer dix jours à Vienne, pour prêter son concours à une œuvre de bienfaisance, que daigne patronner S. M. l'Empereur d'Autriche.

« A. DE CUMONT. »

24 mars 1875. — Hier soir, à dix heures, j'étais de retour chez moi avec mon fils. Dire tout ce qui s'est passé à Vienne, comment les dix jours en sont devenus dix-huit, et comment j'ai trouvé plus que je n'allais chercher, — non, je ne le dirai pas...

9 mai 1875. — Si nous sommes abaissés sur beaucoup de points, le niveau persistant du Salon apporte chaque année quelque consolation à l'âme française :

l'*Interdit* et l'*Excommunication*, de J.-F. Laurens; la *Vénus*, de Cabanel; la *Naïade*, d'Henner: le portrait de *Mme Pasca*, par Bonnat; l'*Entrevue de Chefs dans le Liban*, par Pasini; le *Grand-Père*, de Bastien Lepage; pas mal de bons tableaux encore de brillant second ordre; — mais surtout dans la sculpture, la *Jeunesse*, de Chapu, et le buste de *Mgr Darboy*, un chef-d'œuvre de Guillaume, — tout cela nous tient encore à la tête de l'Europe artistique.

Je n'ai point parlé l'an dernier, sans doute parce qu'elle n'était pas au Salon, de la statue équestre de *Jeanne d'Arc*, par Frémiet, si injustement discutée, selon moi. Millet, Corot et Fortuny sont morts dans l'année.

13 juin 1875. — Bizet vient de mourir subitement.. L'indifférence que sa *Carmen* avait trouvée en mars à l'Opéra-Comique, après la demi-chute au Lyrique de *la Jolie Fille de Perth*, et sans que les remarquables intermèdes de *l'Arlésienne*, au Vaudeville, fussent parvenus à le relever, tout aura fait perdre la tête au pauvre garçon. Et je vois là tristement quelque analogie avec Membrée, qui, lui, ne sortira pas par un coup de désespoir, comme ce nerveux, mais finira par mourir à ruminer sa douleur, comme un bœuf flamand dans son sillon.

Ah! les arts ont un rude martyrologe, sans que le *public-bourreau* s'en doute.

15 juin 1875. — Sarcey a transplanté rue de Douai 39, dans un hôtel à lui, ma foi, — la presse fait bien les choses, — ses déjeuners du mardi.

Depuis longtemps déjà j'y vais peu, le cadre ayant pas mal changé le tableau, car la pose s'en mêle. Mais la compagnie est curieuse encore, et pas plus tard que ce matin, M. Emilio Castelar, ce Lamartine d'Espagne, sans place depuis la restauration d'Alphonse XII, m'y demandait un autographe de moi.

— En échange du vôtre, soit!... ai-je répondu.

Mais j'aimais mieux l'époque bonne enfant, où de la Tour d'Auvergne, je redescendais le faubourg Montmartre avec Gambetta, du côté de son bon œil, où la digestion flambait.

17 juin 1875. — Ce soir, première représentation d'un petit acte en vers, *l'Ilote,* de MM. Charles Monselet et Paul Arène. C'est plutôt une pièce de vers qu'une pièce en vers, et je joue là dedans un personnage qui est tout, mais dans un rien en somme, donc fort difficile à habiller et à faire mouvoir.

Comme il ne s'agit que d'adresse, de prestidigitation, pour ainsi dire, je suis encore assez alerte et le public me fait assez crédit pour que je m'en tire, mais ce sera tout.

Et c'est pourtant ma création la plus importante depuis plus de deux ans, depuis Maître Pathelin, et l'avenir ne me semble pas gros de promesses. Mon astre s'enfonce déjà dans la nuit, mais mon indifférence grandit à mesure, — heureusement l'intérêt n'est plus là pour moi.

14 octobre 1875. — Après une allocution lue par M. Emile Perrin dans un banquet d'adieux à M. Régnier, voilà les paroles que j'ai prononcées :

« Mon cher Régnier, c'est un honneur sans doute d'être doyen d'une compagnie comme la nôtre : vous l'avez été avant moi, vous savez donc aussi bien que moi que cet honneur-là doit être acheté d'un prix, qui, pour l'homme, a souvent ses heures de mélancolie : l'ancienneté !.... Nous nous comprenons....

« Mais aujourd'hui, je n'y veux voir qu'un plaisir, et ne le céder à personne, puisqu'il me permet de vous dire le premier, après notre éminent administrateur, combien ce banquet, combien cette médaille, gages de notre estime et de nos regrets unanimes, ont été dignement mérités par vous.

« Je ne répéterai pas ce qui vient d'être si bien dit par M. Emile Perrin sur l'artiste ; permettez-moi seulement d'ajouter quelques mots sur l'homme. Car un témoignage vous est dû, mon cher Régnier, et comme pour vous le rendre, je suis obligé de parler de moi, je trouve bon du moins de le faire devant tous, puisque c'est un hommage à votre caractère.

« Pendant trente ans, pendant plus de trente ans, j'ai vécu à vos côtés, jour par jour, presque dans vos pas, — autant du moins que je l'ai pu, — et dans cette carrière du théâtre, si fiévreuse, si disputée, qui peut parfois servir d'excuse à bien des petits dissentiments, si elle ne les justifie, — jamais, jamais !... je n'ai rencontré chez vous qu'une bienveillance, une courtoisie parfaites, — j'ai l'orgueil ému de vous en dire ici hautement, et pour la première fois, toute ma reconnaissance.

« Le comédien, on l'a dit souvent, et c'est vrai, ne laisse que peu de traces après lui, même celui dont le passage a été le plus brillant. Mais n'est-ce donc pas quelque chose, — ah ! je le lis à cette heure dans vos yeux, où roulent des larmes avec peine contenues, mon

vieux camarade, — n'est-ce pas quelque chose de sentir au départ les cœurs de tous ceux qui furent les témoins, ou même les rivaux de votre vie, battre et s'honorer en vous faisant cortège !

« Vous allez, pour la seconde fois, et bien volontairement encore, mon cher Régnier, retourner dans la retraite; mais là aussi je vous trouve enviable, je le dis, et pour moi je n'en souhaiterais qu'autant, quand sonnera le couvre-feu, dont le glas commence à faire quelquefois tinter mes oreilles. Dans cette retraite, en effet, vous portez la verdeur saine, les habitudes d'activité, les goûts littéraires et élevés, qui sont la consolation et le charme de l'âge sévère ; une famille qui a toujours fait votre joie, et dont vous êtes le légitime orgueil, vous y tend les bras, et je suis ici pour affirmer que nos vœux à tous vous y accompagnent avec la mémoire de vos justes succès et de votre exemple. »

Le matin avait eu lieu l'enterrement de Carpeaux, à Asnières.

21 novembre 1875. — M. Emile Perrin a remplacé le régisseur général par les six membres du comité, semainiers, chacun à leur tour, ce qui, sous couleur flatteuse de les mêler de plus près à l'administration, ne fait que les diviser en réalité.

Bah ! Tant que M. Perrin gouvernera sagement... c'est-à-dire pour l'honneur de tous, et l'intérêt de chacun...

« *A monsieur Henri Rivière.*

« Paris, le 20 décembre 1875.

« Mon cher ami,

« J'ai vu le duc Decazes, à son ministère, au moment où il revenait de Versailles. Il paraît très frappé des raisons que je lui donne pour qu'on vous rende un commandement. En effet, la vie de Paris, entre l'éternel pareil dîner en ville et les flâneries galantes, vous use en pure perte, sans vous laisser même le loisir de faire de la littérature à votre goût.

« D'autre part, quelles que soient vos opinions politiques, ne suffit-il pas qu'elles soient françaises avant tout ?...

« Surtout quand la « perfide » Albion pousse ses pionniers toujours plus loin vers les sources du Nil, — quand la Russie s'apprête à passer quelque jour l'Himalaya, — quand l'Allemagne même se monte une flotte, — quand tout le vieux monde, et jusqu'à nos jeunes opportunistes (?) semblent rêver de colonies nouvelles... Comme si les grandes Indes, les Indes orientales, l'Afrique et l'Océanie, sous prétexte de café, de thé, de sucre, d'indigo, d'épices et de coton, ne nous avaient point assez importé de choléra, de phylloxéra, de tabac, de république et de syphilis !

« Enfin ! .. Que vous vous retrempiez au plus tôt dans la mer, et que vous reveniez vite avec les trois étoiles... pour nous, c'est là le point.

« Bien à vous.

« Ed. Got. »

21 janvier 1876. — L'an dernier, Stella Collas (Mme de Corvin) m'avait apporté de Russie le manuscrit d'une pièce de son mari, — pièce intéressante, ma foi ! quoique incomplète, — avec l'idée de me demander ma collaboration.

Mais j'avais donné l'idée meilleure, et plus pratique à coup sûr pour arriver à représentation, de s'adresser à Dumas fils.

Or, *les Danicheff,* hier, ont réussi pleinement à l'Odéon, si pleinement que, la raison sociale s'appelant Newski sur l'affiche, Corvin n'en restera sans doute que le très second auteur.

Tout collaborateur est une pieuvre, en cas de succès.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le secret s'évanouit.

Dumas ne me disait-il pas, l'autre jour, à la répétition de *l'Étrangère :* « Mme Sand a bien tort de tant presser ici pour la reprise de *Villemer*... C'est un cadeau d'une jolie somme que je lui ai déjà fait à l'Odéon ! »

Et Sandeau, le bon Sandeau lui-même, à propos de la *Seiglière,* quand Régnier, en représentation à Londres, avait fait mettre son nom aussi sur l'affiche : « C'est bien assez du tiers de droits que je lui ai naïvement consenti... Voilà un déjeuner qui m'aura coûté cher !... »

14 février 1876. — Ce soir aura lieu la première représentation de *l'Étrangère,* première pièce à la

Comédie-Française, d'Alexandre Dumas fils, — après *le Supplice d'une femme,* dont il n'était d'abord que le collaborateur souterrain.

M. Émile Perrin, ce Normand de Paris, assez friand de mode et de faisandage interlope, a pour l'auteur un tel faible qu'il avait presque fait blackbouler, pour lui faire place, une *Madame Caverlet,* d'Émile Augier, réfugiée avec dépit, et non sans succès, au théâtre du Vaudeville.

Cependant, indisposé depuis plus de deux mois, au point de ne pouvoir quitter la chambre, notre directeur m'avait donné mission officielle de monter ladite *Étrangère,* où je ne joue qu'un rôle à côté, aux côtés de Dumas, homme d'esprit sans doute, très bon homme même à ses heures, mais volontiers doctoral.

Je n'en ai pas moins labouré, hersé et vanné le tout en conscience.

Maintenant, sera-ce un triomphe? L'opinion générale, et assez bruyamment inconvenante, au Théâtre, est pour une culbute. Je crois cependant que non. Et comme il n'y a presque plus de milieu entre les chutes et les succès, ce sera un succès selon moi. Durera-t-il? Pourquoi non? Une fois les premiers beaux jours, tous les chemins de fer de l'Europe ne renouvellent-ils point sans cesse notre public? J'estime donc la vie de cela à une soixantaine de représentations. Ce qui me semble incontestable, c'est qu'en effet cette pièce est inférieure à plusieurs des grands ouvrages de Dumas fils, mais la curiosité ne peut manquer d'être vivement excitée par cette lutte alerte et savante contre le vide, et j'allais dire l'impuissance du sujet, car cela se passe comme par entreprise, entre vierges et impuissants...

Une heure du matin. — Bien que l'effet général ait été un peu au-dessous de ce que je me figurais, je tiens pour ce que j'en ai dit. Mais, une fois la pièce morte, dame! elle sera bien morte. Elle est d'ailleurs jouée avec un remarquable ensemble, sinon avec des talents égaux. Coquelin, vraiment supérieur dans ce puant de Septmonts, qu'il ne jouait d'abord que par contrainte, — et Sarah Bernhardt, tout à fait originale et typique dans Mistress Clarkson.

1er avril 1876. — Nathalie donne ce soir sa représentation de retraite, et elle a raison, — quoique malgré elle. Mme Arnould Plessy donnera la sienne dans huit jours, et ce sera grand dommage, — quoi qu'en dise M. Perrin, trop souvent accessible à certaines petites rancunes. Enfin, c'est ainsi! Qu'y pourrais-je?

Ma seule préoccupation là dedans doit donc être la reprise de *la Joie fait peur*. Or, le rôle de Noël a été si parfaitement créé par Régnier, que le tout pour moi c'est de faire au plus près ce qu'il y faisait...

Minuit. — C'est fait. Mais, par un phénomène bizarre, ma personnalité est tellement différente de la sienne, que mon imitation voulue n'est arrivée, — m'a-t-on dit, — qu'à une incarnation toute nouvelle du personnage...

Ainsi soit-il!

7 mai 1876. — Le Salon de chaque année présente toujours à peu près le même bilan, une dizaine d'artistes ayant une note personnelle, qu'ils se garderaient bien de lâcher, qu'ils exagèrent au besoin, et deux ou

trois mille peintres ou sculpteurs, souvent habiles, mais emboîtant souvent le pas desdits chefs de file. C'est donc environ sans cesse les dix œuvres pareilles qu'on revoit édulcorées; l'éclosion d'un à peu près nouveau engendre tout de suite une série de dilutions analogues. Quand l'objectif est le beau, passe encore! Mais c'est le procédé, le paradoxe et la mode qu'on imite surtout.

Depuis Carpeaux, a-t-on assez modelé à la boulette; fait de l'impressionnisme, depuis Corot; depuis Cournet, du caca?

Tout, de même, en littérature. Ce qui s'entasse de livres dans les bibliothèques, ce qui se gaspille de talent dans les journaux, dans les revues, partout, est incalculable. Je ne dis pas : qu'en restera-t-il? Il en restera moins à mesure qu'il y en aura plus... Je dis seulement : quelles ont été les têtes de colonnes depuis quarante années? Il y a eu les romantiques; il y a eu les idéalistes; il y a eu les indépendants... Il y a maintenant les réalistes!

Eh bien! Après Hugo, Dumas, G. Sand, Balzac... c'est Zola!

Après Hugo, Lamartine, Musset, Sully-Prudhomme... Baudelaire!

Après Augustin Thierry, Cousin, Michelet... Littré!

Après Berryer, Guizot, Lacordaire... Gambetta!

Après Béranger... la Femme à barbe!

Voilà ce qu'on se met en cocarde!

Tout compte fait, le théâtre ne se tient-il pas encore mieux? C'est que la passion en est le vrai fond, et que la passion se fiche pas mal de la mode...

Mais, comme le vrai goût aura de la peine encore à

pénétrer un peu dans les masses ! Voyez le petit peuple en horribles habits de fête se pâmer au café-spectacle ! Ou oyez-le chanter la *Marseillaise* en chœur...

Et pourtant une certaine vulgarisation artistique, indice sûr de l'éducation des yeux, s'est manifestée depuis plusieurs années, ne fût-ce que dans les affiches polychromes, qui sont un progrès évident sur l'ancienne imagerie d'Épinal...

De même en musique, les concerts du Conservatoire d'abord, puis ceux de Pasdeloup, ont débourgeoisé pas mal d'oreilles à Paris...

1er décembre 1876. — Je n'ai pas grand'peine à prédire à peu près ce qui doit arriver à *l'Ami Fritz*, puisque je sors de la répétition générale donnée, d'après mon avis, devant une salle invitée, pour neutraliser la cabale impérialiste montée en vue de la première représentation. Ma mère assistait à cette répétition.

Mon rôle du Rebbe David Sichel a porté vivement et me sauvera dans tous les cas ; mais je crois à ces tableaux sympathiques d'idylle alsacienne, à la scène de la fontaine surtout...

Et puis, c'est si bien monté, avec tant de soin, qu'une fois la première sauvée l'effet devra persister sur le public...

5 décembre 1876. — C'est hier qu'a eu lieu la première. Une sorte de protestation s'est produite quand je suis venu nommer les auteurs : MM. Erckmann-Chatrian, protestation que j'ai étouffée sous des bravos

unanimes, en accentuant avec crânerie : « que nous avons eu l'honneur... » — mais c'était jouer assez gros jeu.

Le fort souper qui a suivi, chez About, avec le docteur Robin, Sarcey, M. Goldenberg, et une quinzaine de notables pareils, m'a fait nettement mesurer les choses.

Il s'agit donc d'avoir du sang-froid, après l'emballement du succès.

7 décembre 1876. — Que d'affaires, que d'injures même pour ce diable de mot !...

Injures si grosses dans un article de Saint-Genest au *Figaro*, que mon vieux sang d'Afrique a tressauté, et que j'avais déjà requis à mes côtés le brave général T..., quand Sarcey, *les Débats*, et tant d'autres ont répondu pour moi si sec à ce prudhomme de garnison, que je garde le bon bout jusqu'à présent, sans dégainer.

7 mai 1877. — Au Salon de cette année : la *Mort de Marceau*, par Laurens ; la *Mort de Robespierre,* par Lucien Mélingue (ah ! si son père avait pu voir ce succès !) ; la *Vierge consolatrice*, de Bouguereau ; la *Muse des bois*, par Hébert ; l'*Alexandre Dumas,* par Meissonier ; la *Glaneuse,* de J. Breton, une idylle grandiose ; *Mes Parents,* de Bastien-Lepage ; *Salut aux blessés*, par Detaille ; *Une Lecture,* par Fantin-Latour ; *Sortie de Saint-Philippe du Roule,* par Béraud, un jeune.

Et dans la sculpture : un *Berryer,* de Chapu, et par Mercié : un *Génie des Arts,* superbe, dont Jacquemard me dit pourtant :

— Tu verras la dégringolade de ce tartouillage en bronze sur l'architecture du Louvre !..

— Eh bien ! nous verrons...

Mais le Salon n'en reste pas moins très riche, et les arts plastiques continuent à l'emporter sur les arts de la pensée... Car, au théâtre, *l'Hetman* de Déroulède, le *Jean Dacier*, de Lhomon, ni même le fantasque *Bébé*, du Gymnase, si drôlement joué par mon ancien camarade Saint-Germain, — non plus qu'en musique, *le Roi de Lahore*, de Massenet, ne me semblent de force à balancer aucune des toiles ou des statues de là-haut.

30 novembre 1877. — La retraite forcée du pauvre Bressant m'a fait nommer enfin professeur au Conservatoire...

3 décembre 1877. — On a repris *Hernani* brillamment. Le théâtre d'Hugo donc est encore à la mode ; on en profite et on a raison. Mais, chose singulière, le tranquille Worms (Don Carlos) y remporte la meilleure part du succès ; Mounet-Sully est agité et a tout d'abord ouvert la bouche trop grande, ainsi que Sarah Bernhardt, cette reine des *Huguenots* qui veut toujours chanter Valentine... Worms y gagnera ses éperons, et ce ne sera que justice, puisque, sans défunt l'Empire, il n'aurait pas émigré de force en Russie, et serait sociétaire ici depuis plus de quinze ans.

En revanche, maintenant encore, nous jouissons de Mlle Édile Riquer...

11 janvier 1878. — Hier, à l'Opéra-Comique, matinée-bénéfice que, par décision officielle de notre comité, j'avais obtenu l'autorisation d'organiser pour mon vieux camarade Bouffé, à titre de doyen des artistes dramatiques de Paris.

Delaunay devait m'aider dans les démarches à faire, mais néant. Il répète *le Misanthrope* pour le 15, et n'a déjà que trop de besogne. Il m'a donc fallu courir, prier, et me démener durant une longue quinzaine, avec la terreur, jusqu'au dernier jour, — il neigeait même le matin, — de n'arriver à rien de bon.

Mais, en définitive, la recette a été de treize mille soixante-dix-neuf francs, et le bénéfice net, pour Bouffé, de onze mille cent quatorze francs. Ouf !...

27 janvier 1878. — La chute de Plewna, qui, six mois disputée, fut le coup de la fin pour la guerre turco-russe, n'a été due qu'aux pauvres Roumains... Or, dans le traité de San-Stephano, le tzar leur enlève la Bessarabie.

Le *sic vos non vobis* est largement dépassé. C'est un comble... *d'opportunisme*, suivant Gambetta. — *Ego nominor Leo.* — Et suivant Bismarck : La force prime le droit! Guerre aux faibles ! Ce qu'on prend, on est sûr de l'avoir...

Les tyrans sont partout les mêmes.

3 février 1878. — Moi qui me dérange rarement pour un spectacle, je suis allé voir *le Petit Duc*, à la Renaissance.

La jeune femme qui joue le rôle principal est la fille

d'Irma Granier. Elle a une nature, comme on dit au théâtre, et un don d'assimilation masculine, bien supérieur, ma foi ! à celui de feue Déjazet, qui, elle, était toute de chic...

Puis la pièce est de Meilhac, et la musique de Lecoq, le père de *Madame Angot*. Que de compères !

28 février 1878. — Hier, le bénéfice de Bressant, hélas ! donné sans lui, sous ma conduite, a produit trente-deux mille francs, chiffre inconnu jusqu'à présent, et perspective assez consolante pour ses pairs...

Je viens d'aller lui rendre compte de tout, rue Spontini.

Dans son fauteuil, sa femme, sa fille, — princesse veuve Kotchoubey, — avec ses enfants et son fidèle Jean à ses côtés, le pauvre paralytique m'a reçu les bras ouverts, et quêtant encore malgré lui, dans mes yeux, la confirmation de quelque secrète espérance... hélas !

3 mars 1878. — Nous allons donc aussi donner des matinées dominicales... comme le Gymnase, comme le Cirque, comme presque tous les théâtres l'ont fait à mesure depuis quelques années.

Bénéfice net, sans doute, puisqu'une seconde représentation, dans le jour, ne cause que certains frais matériels en plus. Mais un théâtre riche à présent, comme le nôtre, et subventionné, devrait-il s'acharner de la sorte après de l'argent ? On m'objecte les matinées du samedi, importées par moi-même à Londres en 1871... Permettez, chers collègues, cher Delaunay, cher

M. Perrin, c'était un temps de disette, et pour remplacer au mieux le relâche du dimanche protestant...

— Qu'importe! Le public vient. Vieillards, enfants, petits bourgeois... Notre répertoire nous arme irrésistiblement pour cela... Bonne occasion d'ailleurs pour jouer davantage ce vieux répertoire.

Que répondre? Rien. Avaler la douleur, et parader derrière la rampe, en plein jour, avec le soleil qui cligne de l'œil à l'œil-de-bœuf de toutes les loges.

6 mars 1878. — Pendant trois jours, je me suis évertué, en brave père, avec Médéric. Dimanche soir : *le Pré aux Clercs* et *Fra Diavolo*. Lundi, grande visite aux travaux de l'Exposition : la rue des Nations, la passerelle de Passy, le palais du Trocadéro, la cascade, mon ami Davioud nous a fait tout voir. Et le soir nous assistions, salle des Capucines, à une curieuse conférence sur le téléphone Bell et sur le phonographe Edison, deux merveilles nouvelles, dont l'avenir est incalculable.

8 avril 1878. — Ce soir aura lieu la première représentation des *Fourchambault*. J'y joue le principal rôle et je crois à la pièce. C'est de l'Augier du bon coin, peut-être un peu alourdi déjà. Mais Augier n'est-il pas à présent, ne restera-t-il pas surtout le grand anneau contemporain de la chaîne classique ?

Pour ce qui me concerne, j'ai beaucoup travaillé ce rôle de Bernard, difficile à cause de sa concision et de la sévère sobriété de l'œuvre, mais beau et solide. J'avais d'abord, comme toujours, hélas! une horrible

défiance de moi-même, mais quelle admirable leçon que la manière virile et la diction d'Augier!

Aux deux répétitions générales la partie comique n'est point sortie franche comme à la lecture, c'est vrai, mais quand au lieu de quarante auditeurs, il y aura là le public à jouer aussi sa partie, — chose immense, dont on ne tient jamais assez compte par avance, — tout reprendra son plan. Or la portion vivante et émue, dont je suis, ayant réussi sans conteste, je n'ai pas gros mérite à prophétiser un succès, — sinon pour moi, sûrement pour la pièce, — et ce sera justice.

15 avril 1878. — Le succès des *Fourchambault* (1), et, disons-le, mon succès personnel, puisque c'était en somme celui dont j'étais le moins certain, ont été bien plus grands encore qu'aucun de nous deux Augier et moi ne l'avions espéré l'un pour l'autre. Cela depuis huit jours a touché au dithyrambe ; j'en suis presque gêné. Mais si je n'ai plus que quelques années à faire au théâtre, il faut avouer que le rôle de Bernard, succédant à celui du Rebbe David, est une chose rare

(1) La brochure in-16 des *Fourchambault* porte cette dédicace :

« A Edmond Got,
Doyen de la Comédie-Française.

« Mon vieil ami,

« Nous avons parcouru la carrière bras dessus, bras dessous, nous prêtant un appui mutuel. Aujourd'hui que nous touchons au terme, ou peu s'en faut, j'estime le moment venu de nous embrasser *coram populo*, et pour ce, je vous prie d'accepter cette dédicace comme je vous l'offre

« De tout cœur,

« Emile Augier. »

dans la vie d'un artiste, surtout avec l'unanimité presque émue de l'éloge dans la presse et dans le public que l'Exposition va renouveler pendant cent représentations au moins.

1er mai 1878. — Ouverture de l'Exposition Universelle, à midi, très mémorable, avec la marche des états-majors, des députés, des sénateurs, des ambassadeurs, des uniformes du monde entier, et la foule immense, depuis le Champ-de-Mars jusqu'au ballon captif des Tuileries... sous un temps exécrable... Ah ! l'on peut dire qu'aujourd'hui nous avons porté haut le parapluie de la France...

12 mai 1878. — Le nouvel et splendide hippodrome de l'Alma, avec sa double coupole mobile, n'est-il pas comme un complément de l'Exposition ?

Chevaux, chars, trapèzes, équilibristes japonais — le Japon nous envahit décidément — et ballon ! Voilà le charme !...

18 mai 1878. — Cette année d'Exposition Universelle, je pensais que le Salon annuel aurait tort... Eh bien ! non. A le bien prendre même, en dehors des tableaux et des statues d'artistes français vivants, Meissonier, Gérôme, Cabanel, Bouguereau, Dubois, par exemple, qui visent les grandes médailles, — ou morts, Corot, Brion, Daubigny, Courbet, Chintreuil, Carpeaux, Fortuny, Regnault, qui représentent à peu près le mouvement des dix dernières années, — et les

étrangers qui presque tous, Mackart l'Autrichien en tête avec son *Triomphe de Charles-Quint,* Allemands, Hongrois, Espagnols, Belges, Russes, etc... Knauss, Munkacsy, Alma-Tadéma, Zamacoïs, Madrazo, Willems, Stevens, De Nittis, Pasini et tant d'autres, sortant par le fait de notre école, ayant fait leurs études chez nous, — le Salon annuel est véritablement curieux et remarquable à son ordinaire. La *Mignon,* de J. Lefèvre; *les Foins,* de Bastien Lepage; *la Prière,* de Benjamin Constant; Bonnat, Hébert, Roll, Toulmouche, Schutzemberger, Béraud, Delaplanche, Barrias, soutiennent parfaitement à part l'honneur du pavillon. Même ceux qui se sont surmenés, comme Vibert, avec son apothéose intempestive de *monsieur* Thiers, et Carolus Duran avec son plafond trop plafonnant de Marie de Médicis...

2 janvier 1879. — Grâce à l'Exposition, notre partage de 1878 aura été phénoménal : quarante-deux mille francs! — Le plus infime sociétaire finira par être riche, ne fût-ce que de ses fonds sociaux, à sa retraite.

31 janvier 1879. — La politique m'embête toujours et je la méprise, mais cette fois, c'est vraiment curieux.

A l'imprudent dilemme : se soumettre ou se démettre!... dans lequel Gambetta, traînant les nouveaux 363 à sa remorque, avait pu renfermer le trop paterne coup d'État du 16 mai dernier, le maréchal, hier, a répondu de fait par sa démission, et voilà M. Jules Grévy président malgré lui (?).

Du moins, est-ce un bon côté de la République, que de si gros événements puissent s'accomplir sans attentats, sans nihilistes, sans même faire baisser les recettes de *l'Assommoir*, ni retarder d'une minute un rendez-vous badin.

20 avril 1879. — Chaque fois qu'une indisposition force M. Émile Perrin à garder la chambre quelques jours, c'est à moi — la plupart des semainiers étant peu sérieux ou insuffisants — qu'il délègue des demi-pouvoirs administratifs, à grand renfort de téléphone, de rapports quotidiens, quand il ne m'appelle pas chez lui à la décision trois ou quatre fois par semaine.

Ah! c'est un fanatique du théâtre, — finances, décors, costumes, avant-scène, dix-huit heures sur vingt-quatre, s'il le faut, — un directeur admirable par conséquent, mais, par conséquent aussi, assommant à remplacer par moitié.

Or, voilà près de deux mois que cela dure, et ce qui complique les choses, je monte en même temps de pied en cap, une reprise de *Ruy-Blas*, à quoi Meurice et Vacquerie m'ont également délégué de la part de Victor Hugo.

23 avril 1879. — Œuvre curieuse, *Ruy-Blas!* Grande et lumineuse incarnation de la pleine virilité du très grand lyrique.

Et pour ma part, à l'avant-scène, avec des sujets tels que Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Coquelin et Febvre, collaboration intéressante en somme, bien que mêlée du chagrin secret que, vu mon âge apparem-

ment, on n'ait pas même fait mine d'abord de songer à moi pour Don César.

Coquelin, qui semble affecter de n'y tenir guère, finira pourtant par le jouer bien, à la grosse un peu, mais bien, grâce à ses brillantes qualités de voix et d'autorité personnelle.

Mais j'aurais été si sûr, moi, d'y réussir finement, impertinemment et sympathiquement à mon profit, et si en dehors cette fois de mon courant ordinaire, l'imitation frappante d'un type, anonyme aujourd'hui, — puisque Musset est mort depuis vingt-deux ans !

Aussi quel succès dans la boutique, jusque derrière les portants, rien qu'à me l'entendre indiquer, comme à l'improvisade! Et combien de soirs déjà Augier est-il revenu s'amuser dans ma loge à m'entendre revivre pour lui Mardoche, — entre quatre yeux!

1er mai 1879. — Depuis plusieurs années le Salon a de fausses premières comme nous autres, et le vernissage est sa grande répétition générale, le jour du Tout-Paris.

Je ne me soucie guère généralement de tous ces festivals, où l'on va moins pour voir que pour être vu, mais hier, l'occasion, l'herbe tendre... Bref, voilà ce qui m'a frappé!

Dans la peinture, cinq portraits : *Victor Hugo,* de Bonnat; *comtesse V...,* de Carolus Duran; *Sarah Bernhardt,* de Bastien Lepage; *Marquise C... T...,* de Cabanel; *Mme X...,* de Dubois, — tous parfaitement beaux.

Ensuite, une *Diane surprise,* de Lefebvre; *Fête de Silène,* par Roll; *Sultane,* d'Hébert; le *Soir sur les Terrasses,* par Benjamin Constant. Puis deux paysages : la

Vallée de Rossillon, par Français, et un *Intérieur de forêt,* par Auguste Bonheur.

Dans la sculpture : une *Figure décorative,* de Saint-Marceaux, et un admirable *Jeune Garçon,* par Chapu.

Quant au pauvre Gustave Doré, peintre ou sculpteur... c'est un si merveilleux improvisateur au crayon !

A propos de dessin, je voyais l'autre jour, chez Gérôme, des études par un Russe, Verestchaguine, presque aussi fort et plus original que Bida.

« Londres, 9 juillet 1879.

« Ma bonne mère,

« Voilà peut-être et par bonheur la dernière lettre que je t'écrirai de Londres et c'est ce qui pourra nous arriver de mieux. Mes camarades disent que la campagne a été dure pour eux. Merci bien ! qu'est-ce que je dirai donc, moi ?

« Enfin voilà donc ces six terribles et interminables semaines à peu près passées, et en repensant derrière moi, je suis presque surpris, malgré leur longueur, du nombre de choses qu'elles ont pu contenir. Et les quatre derniers jours où j'ai encore à faire répéter au moins quatre heures chaque matin, la pièce nouvelle, *Davenant,* qui sera décidément jouée dans la soirée d'adieu, malgré Mme Sarah Bernhardt, notre trop célèbre démissionnaire !

« Mlle Dudlay jouera le rôle « *le mieux que je pourrai,* » et s'il y a eu blessure il y aura du moins cicatrice.

« Ajoute à cela que je suis semainier. Mais du moins, ne suis-je plus que semainier, car, comme doyen et admi-

nistrateur délégué, j'ai décidément cassé les vitres et rejeté tout net sur M. Émile Perrin la responsabilité qu'il s'obstinait à me faire peser sur les épaules depuis trop longtemps. J'en aurais trop à dire sur ses hésitations par correspondance, sur toutes les difficultés publiques et privées à Londres, et sur les conseils demandés par lui à côté de moi, alors qu'il m'écrivait : « Allez, mon cher Got, j'entends bien vous laisser la meilleure part d'initiative », pendant qu'il écrivait directement aussi à Delaunay, et qu'il recevait des rapports des dames, et qu'il prenait les avis de Coquelin en villégiature à Paris, etc. Ce serait à n'en pas finir.

« Ah ! c'est que j'en avais par-dessus les oreilles !...

« Je t'envoie sous bande un livre à lire, assez curieux, mais un peu canaille, les *Rues de Londres*, que l'auteur vient de me donner. C'est ce même Vallès, tu t'en souviens, qu'à la fin de la Commune, sous ta fenêtre, contre la porte du *Journal des Débats*, on avait si bien cru fusiller comme un chien enragé ; — chien couchant à l'heure qu'il est, il lèche là-bas les mains françaises, et ne tardera guère sans doute à rentrer au chenil, grâce au vent d'amnistie qui souffle. Mais il remordra... C'est sa destinée.

« Adieu, chère mère, et à bientôt.

« Got. »

---

25 janvier 1880. — Coquelin, sous l'impulsion plus que probable de Gambetta, « son ami », avait depuis quelques mois entrepris à la salle des Capucines et partout où l'on pérore, une agitation pour la croix d'honneur... au comédien.

Et l'aimable M. de Beust, ambassadeur d'Autriche, emboîtant le pas vers la mi-décembre, l'avait nommé, du même coup que moi, chevalier de François-Joseph, à propos d'un bénéfice pour les inondés de Szegedin.

Mais voilà que le ministre des Beaux-Arts, accentuant le mouvement, vient de faire une fournée d'officiers d'Académie avec les six membres de notre comité. La chose marche donc toute seule... C'est du ruban rouge qu'il va s'agir maintenant.

Une bonne histoire à propos de croix.

Remontant un jour le boulevard avec un ami, je rencontre Jules Cohen qui le redescendait avec Wekerlin. Après quelques menus suffrages :

— Eh bien! vous ne félicitez pas cet homme? dit Wekerlin en montrant la boutonnière fraîchement décorée de Cohen.

— Il y a si peu de quoi, interrompit Cohen; j'ai envoyé une polka au frère de Donizetti, le chef de la musique du sultan, et l'on m'a répondu par un Medjidieh.....

— Ah! s'écria mon ami, quel plaisir cela me fait, mon cher!... Je croyais que c'était la croix d'honneur... Je n'osais pas vous en parler.

29 mars 1880. — Décrets contre les congréganistes!...

Notre gouvernement, Jules Ferry en tête, ne jouet-il pas là bien gros jeu?

N'y aura-t-il pas réaction, parmi les femmes tout au moins?

Et puis, n'est-ce pas faire la partie de M. de Bis-

marck avec son Kulturkampf?... Donc, impolitique dans tous les cas. Mais le bon sens français s'en va, comme le reste.

Avec la logique de l'absurde, ne faudra-t-il pas chasser des régiments les aumôniers et les sœurs des hôpitaux?...

15 avril 1880. — Singulière administration que celle d'un comité de comédiens! Un administrateur général comme le nôtre est si bien armé pour en jouer à sa fantaisie!

Quand M. Perrin a voulu faire augmenter Mlle Croizette de son dernier douzième, après une grosse absence de dix mois, n'avais-je pas été seul à protester?

Et vers la fin de l'autre année, ai-je pu faire que les règlements ne fussent point violés par la mise soudaine de Sarah Bernhardt à part entière?

La voilà maintenant qui casse nos vitres et démissionne en dehors de tout droit, au risque, je le crains pour elle, d'un avenir bien chanceux!

Le pis, c'est que ces à-coups détraquent chez nous tout reste de discipline.

1er mai 1880. — Mes vieux amis Labiche et Maxime Du Camp, l'un avec *la Cagnotte* et Cie, l'autre avec ses volumes de statistique parisienne, doivent être vraiment surpris d'entrer, presque en même temps, à l'Académie.

La camaraderie et la politique font de ces tours : Augier d'une part, l'histoire de la Commune de l'autre.

9 mai 1880. — Depuis longtemps mon ami Ernest Desjardins pressait M. Bersot de me faire reprendre à l'École normale supérieure les conférences de lecture où M. Legouvé, sans beaucoup de succès parmi les élèves, avait voulu s'impatroniser, il y a deux ans.

Le ministère a pris enfin parti, et j'ai donné hier ma première leçon, — avec une certaine appréhension d'abord, je l'avoue, car c'est un public intimidant par essence, ne fût-ce que parce qu'il est jeune. Les jeunes en effet n'ont l'air de rien, mais ils vous jugent... Et ils dureront si longtemps après nous!

Cependant, ma réussite a semblé complète.

Un pas de plus vers l'ineffable croix en question. O comédiens, mes frères!...

10 mai 1880. — Quarante ans que je vois des Salons!

Une incroyable adresse de main, une production effrénée toujours, mais à trois ou quatre nouveaux près, cette fois par exemple, MM. Cazin avec un *Tobie,* Morot avec un *Bon Samaritain,* Suchetet avec une remarquable *Byblis* en marbre, — ne dirait-on pas un peu qu'on ne fait que revoir?

L'artiste parvenu se continue en s'exagérant, et les salons forcent fatalement la note jusqu'au pétard le plus souvent.

La promiscuité n'est-elle pas un manque de respect à la pensée? L'impression qu'on reçoit d'une statue ou d'un tableau, dans son milieu de production, à l'atelier, étant la seule sincère, comment juger dans cette cohue?

1er octobre 1880. — J'ai depuis ce matin cinquante-huit ans sonnés. Il y a trente-six ans que j'ai fait mes débuts à la Comédie-Française (17 juillet 1844); trente ans que je suis sociétaire (1er juillet 1850); huit ans que je suis doyen de la Société. Relativement à mes besoins et à mon ambition, je suis riche, très riche même. Mon intention est donc, si je le puis, de donner ma représentation de retraite à la fin de 1884.

Je dis : Si je le puis, car bien que j'aie encore toutes mes facultés, toutes, je suis trop sensé pour ne pas me rendre compte, ne fût-ce qu'en regardant autour de moi, que même en admettant que je n'aie pas encore baissé, me voilà sur la pente, plus glissante et plus rapide à mesure, où l'âge envahit les mieux doués, et les diminue chaque jour, s'il ne les arrête brusquement par quelque attaque soudaine.....

Étrange chose que la vieillesse! On l'a toute sa vie devant soi, mais on ne veut pas l'admettre et elle surprend presque comme la mort...

26 octobre 1880. — Nous sommes en plein jubilé pour le bi-centenaire de la Comédie-Française, très habilement exploité par notre administrateur, qui ne manque jamais le coche du succès, il faut lui rendre cette justice, et qui l'organise même. A preuve, cette médaille commémorative qu'il vient de faire frapper avec cet exergue à la face :

« *Comédie-Française*

« *Ordonnance Royale. — 21 octobre 1680.*

« MM. Champmeslé, Baron, Poisson, La Grange, Beauval, Dauvilliers, La Thuillerie, Guérin, Rosimond,

Hubert, Raisin, De Villiers, Verneuil, Hauteroche, Du Croisy. — Mmes Champmeslé, Baron, La Grange, Beauval, Molière, Bélonde, De Brie, D'Ennebaud, Dupin, Guyot, Du Croisy, Raisin, — *sociétaires*.

Et au revers :

« Émile Perrin, *administrateur général*.

« 21 octobre 1880.

« MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Laroche, Barré, Worms, Coquelin cadet. — Mmes Madeleine Brohan, Favart, Jouassain, Riquer, Ponsin, Dinah Félix, Reichenberg, Croizette, Baretta, Broisat, Samary, — *sociétaires*.

19 novembre 1880. — Au théâtre du Palais-Royal : *Divorçons*, une vraie et fine comédie de Sardou, de Sardou qui chez nous, au mois de février, s'était traîné péniblement avec ses cinq actes de *Daniel Rochat*. Décidément le souffle manque plus vite à la Comédie-Française, où l'on n'ose pas assez oser. Mais la pièce avait servi de début à une jeune femme, Mlle Bartet (Regnault), qui, sans avoir les qualités d'abatage d'une grande jeune première, semble assez volontaire et intelligente pour en tenir lieu au besoin. Point fort considérable, dans la pénurie de femmes vers laquelle nous nous acheminons.

4 décembre 1880. — Ce soir, première représentation de la reprise de *Jean Baudry*.

C'est un vrai fardeau pour moi, bien que déjà j'en

aie porté plus lourd, dans une note analogue avec les *Fourchambault*, et dès hier une grande répétition générale m'a présagé le succès, l'a commencé même.

Malgré mes frayeurs, rien de moi n'a encore trop diminué théâtralement parlant, — voire la jeunesse...

Mais c'est une chance qu'il ne faudra pas tenter bien des fois encore. Peut-être, et presque sûrement, aurai-je à jouer *Triboulet* l'année prochaine ; les compliments tout à fait personnels aujourd'hui de Victor Hugo m'en sont une confirmation évidente... Après cette grosse et dangereuse partie je ne donnerai plus que deux ans d'exercice pour compléter mes quarante années de Comédie-Française, et celles-là je pourrai en conscience les endormir dans l'état comateux des extrêmes doyens...

13 mars 1881. — Assassinat d'Alexandre II. C'est pire là-bas qu'ici. Nous n'en sommes qu'à la confusion, ils en sont à la négation. Grande pitié toutefois que cela tombe sur le souverain le plus libéral que la Russie ait eu jamais.

24 avril 1881. — Demain la Comédie-Française donnera la première représentation d'une pièce en trois actes d'Edouard Pailleron : *le Monde où l'on s'ennuie.* Il y a eu ce matin répétition générale devant une centaine de personnes et cette salade parisienne a eu un très vif succès. La lecture au comité, puis la lecture aux artistes en avaient d'ailleurs donné déjà l'impression unanime.

Quant à moi, je joue là dedans, par incorrigible

Don-Quichottisme de doyen et d'ancien ami de l'auteur, un rôle exécrable pour moi, Bellac (le Caro-Trissotin), que tous les sociétaires avaient nettement refusé les uns après les autres. Je ne crois pas pourtant que ni le Théâtre, ni l'auteur m'en sauront gré... Quel vieux naïf suis-je donc?

12 mai 1881. — Le coup ne s'est pas fait attendre. Après la frasque en apparence ratée de Coquelin pour des représentations par lui signées de son chef avec Mayer de Londres, frasque dont M. Denormandie, sénateur! et Gambetta, président de la Chambre! avaient alors accepté le cocasse arbitrage, ne voilà-t-il pas que Coquelin va partir trois semaines, non plus seul cette fois, mais emportant demi-troupe et costumes de la Comédie-Française, avec permission authentique de l'administrateur, et complicité convenue de Pailleron lui-même, à la douzième représentation de son *Monde où l'on s'ennuie !*

On prévoit toujours tout... excepté l'invraisemblable vérité...

Et j'apprends cela *subito*... Je me permettrai donc à mon tour, cher Pailleron, de ne jouer ton « Bellac » que jusqu'à la quinzième, ce qui n'est encore qu'une trop amicale concession... Mais le plus fort, c'est sûrement à moi que tu en voudras...

26 mai 1881. — Par le hasard d'un sujet raconté, à quoi M. Busnach (en traitement chez Beni-Barde) voulait collaborer d'abord avec moi, j'ai fait chez lui rencontre d'un jeune homme, Guy de Maupassant, con-

teur genre Zola, c'est vrai, mais avec moins de souffle, beaucoup plus élégant.

4 août 1881. — Aujourd'hui la croix d'honneur, en pleine séance publique, et avec quels bravos!

Décidément, la question était mûre.

Je deviens une date (1).

(1) La distribution des prix aux élèves du Conservatoire a eu lieu selon le cérémonial accoutumé. Indiquée pour une heure très précise, la cérémonie n'a commencé qu'après deux heures; on se racontait tout bas la cause du retard : la signature de la décoration de M. Got dans l'ordre de la Légion d'honneur n'était pas donnée à midi et le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts devait pourtant, dans son discours, énumérer les titres de l'éminent artiste à cette distinction. Serait-il décoré comme professeur du Conservatoire seulement, ou pour services rendus dans sa classe et sur la scène qu'il illustre de son talent? On racontait donc que cette question n'était pas résolue à la dernière heure, et qu'il avait fallu toute l'éloquence du ministre des Beaux-Arts et de son sous-secrétaire d'État pour la faire résoudre par l'affirmative. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre dans cette foule inflammable et impatiente.

Aussi, quand M. Turquet a terminé son discours par quelques mots très chaleureux à l'adresse du professeur qui honore à la fois l'École et le Théâtre, une ovation extrêmement chaleureuse a salué le doyen de la Comédie-Française.

« ... Je ne terminerai pas, a dit le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, sans remercier vos professeurs pour les soins assidus qu'ils apportent à leur tâche.

« Je donne les palmes académiques à MM. ***. Cette distinction était due à leur zèle et à leur talent.

« Une plus haute récompense a été réservée à M. Got, professeur de déclamation; il est fait chevalier de la Légion d'honneur. C'est comme professeur au Conservatoire que M. Got obtient cette haute récompense de ses services. Cependant le Gouvernement n'a pu oublier, en le décorant, qu'il honorait en lui le doyen de la Comédie-Française, un des artistes les plus éminents de cette grande maison, un de ceux qui en conservent avec esprit les traditions en y apportant un talent original et

Ma mère, en trouvant avant-hier, à son dîner de fête, ma croix sous sa serviette, avait poussé un sanglot de joie! Cette anticipation était bien un peu téméraire de ma part... Mais comme j'ai bien fait à présent!

27 janvier 1882. — Quand une préoccupation sincère vous envahit, comme tout disparaît sincèrement à côté. Je ne voyais que mon fils, je ne vois plus que ma mère. Et je passe auprès de maman, sous la lampe, à lui faire la lecture, à la distraire, à tâcher de rire, à vivre avec elle le plus que je pourrai encore, tous les jours qui ne me sont pas strictement pris par le théâtre.

— Ah! mes pauvres enfants, — nous disait l'autre jour la charmante femme, avec cette pointe de sensibilité narquoise qui est si bien tout elle, — comme il y a longtemps que je suis vieille!

2 mars 1882. — Je viens de perdre ma chère vieille mère. Elle s'est éteinte lundi 27 février, après trois ou quatre jours de pleurésie, sans grandes souffrances, j'aime à le croire. Mais que dirai-je de ma souffrance à moi! La sainte femme était depuis si longtemps la joie et l'épouvante de ma vie!

Aujourd'hui, après la lugubre cérémonie, touchante au fond par le sérieux et le nombre des marques d'es-

un art consommé. Lorsque des hommes comme M. Got, qui se sont rendus illustres par l'interprétation des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, joignent au talent le caractère, ils ont droit aux distinctions qui sont accordées en France à tous les genres de talent et d'illustrations. » *(Le Figaro).*

time que j'y ai reçues, et dans cette maison que remplissait naguère ma tendresse vivante et presque amoureuse pour elle, j'avoue que je me sens le cœur gonflé des sanglots que j'ai retenus.

Et pourtant n'ai-je pas été, là aussi, l'un des favorisés de ce monde?

J'espère donc, en regardant instinctivement le ciel, et m'en remets au temps, le grand bourreau, oui, mais le grand médecin...

26 mars 1882. — J'ai repris, dès le mercredi 8, les répétitions des *Rantzau*, car le travail est encore la meilleure et la plus sûre consolation.

Aujourd'hui l'on a joué, devant une salle invitée, la grande répétition générale, et le succès de la pièce, et le mien, me semblent en bonne voie.

C'est en vérité du Sedaine, robuste par portions, et dont la note vibrante est dans mon rôle de Jean.

Je sais bien ce que j'ai voulu y faire, mais l'ai-je fait complètement? Si, à l'inverse de tant de mes camarades, je ne doutais point toujours beaucoup de moi, j'aurais lieu de le croire, d'après les allées et venues fiévreuses des amis et des curieux dans ma loge et au foyer... Mais voilà! C'est si beau, ce que je rêve et je m'en suis quelquefois réveillé si loin !

Le 15 mars était mort mon vieil et bon ami Édouard Foussier. Il était à l'enterrement de ma mère et m'avait embrassé au bord de la tombe. Huit jours après, on m'appelait un soir auprès de Mme Foussier, et je ne savais que penser de l'embrouillement des nouvelles qu'on me donnait : attaque, trouble cérébral... Mais une

maison tout à fait à l'envers... Enfin Édouard, comme par hasard sorti de sa chambre, est entré dans celle où je me trouvais... Quelle affreuse chose! Il était fou.

Quatre jours après, une apoplexie l'a emporté. C'est navrant, mais que pouvait-on maintenant lui souhaiter de mieux?

Encore un être bon et généreux qui s'en va, une sorte d'Alceste tendre...

16 avril 1882. — On m'offre d'entrer au Cercle Volney. Vieux célibataire, je demeure au diable, j'ai souvent affaire le matin et le soir au théâtre, je pourrais ainsi dîner à Paris, et tuer quelques heures intermédiaires au billard ou au whist, quoique je ne me sente guère de pente à cette fausse vie de café...

« Avril 1882.

« MON CHER GOT,

« J'ai horreur de parler affaires, mais je ne veux renoncer à celle que j'étais chargé de vous offrir qu'après vous avoir dit ce qu'elle serait.

« Il faudrait jouer huit fois : deux fois *Poirier,* deux fois *les Rantzau*, deux fois *le Médecin et le Mariage forcé* et deux fois *Gringoire* et *Oscar*. Je vous aurais donné douze mille francs. J'aurais payé tous vos frais de voyage et j'aurais tout fait pour vous rendre le voyage agréable. Redites-moi non avant que je réponde. J'aimerais mieux un mot, car on pourrait croire que je n'ai pas tout fait pour vous décider.

« Mon cher doyen, à vous,

« COQUELIN. »

Ma réponse à Coquelin :

« Paris, 19 avril 1882.

« Mon cher Coquelin,

« Rien ne pouvait me toucher plus que votre entremise dans une affaire si honorable et si avantageuse pour moi, et je sais apprécier comme elle le mérite la proposition très flatteuse de la haute administration artistique de Copenhague.

« Mais, comme je vous l'ai fait pressentir quand vous m'en avez parlé pour la première fois, je me sens, après mûre réflexion, trop vieux et trop peu remué par la question d'intérêt matériel pour me laisser aller à ce que cette entreprise présenterait d'ailleurs de séductions et de côtés brillants, et j'ai bien plutôt besoin de repos pour cet été et de loisir, afin de me préparer sagement à la campagne de l'hiver prochain, qui sera fort rude pour moi, si j'en crois ce que m'a dit notre administrateur, et réclamera toutes mes forces et mon zèle.

« Ed. Got. »

15 mai 1882. — Victor Hugo m'a fait appeler chez lui par Vacquerie.

Il s'agit de *Triboulet*, dont le 22 novembre prochain on veut donner au Théâtre-Français la seconde représentation, cinquante ans juste après la première...

1er juillet 1882. — Après une longue agitation con-

férencière, provoquée par M. Naquet, après d'interminables discussions dans les journaux, à la tribune, en chaire, et au théâtre même, voilà que la loi du divorce passe.

Est-ce sensé? Est-ce pratique? N'avons-nous pas, nous autres Français, plus que pas une autre race au monde, le tempérament trop mobile et trop rageur pour que le divorce ne risque pas de révolutionner follement la famille? Dans tous les cas, un lien social se brise-t-il jamais sans aider d'abord à la licence?

13 septembre 1882. — J'ai su par le journal la mort subite de Membrée...

Nous le disions l'autre jour avec Gérôme :

— Va, travailleur, trime sans compter... pour des ingrats, le plus souvent : marche, peine et crève!

Et si tu te retournes un instant pour voir les illusions évanouies derrière toi le long de la route, prends garde! Le trou de la tombe est peut-être sous ton pied.

30 octobre 1882. — Un jeune monsieur, Octave Mirbeau, qui d'ailleurs ne manque pas d'une certaine verve d'engueulement, a tiré dans *le Figaro*, l'autre jour, un coup à mitraille contre « les Comédiens ».

Mais la violence même de la charge lui a fait dépasser le but, au point que son journal vient de le casser aux gages...

22 novembre 1882. — Nous allons jouer ce soir la deuxième représentation du *Roi s'amuse*, qu'on avait suspendue par ordre, le 23 novembre 1832, après la première.

C'est un cinquantenaire, et la curiosité s'est éveillée au plus haut point. La moindre place vaut, dit-on, plus de cent cinquante francs, chez les marchands de billets (par parenthèse, j'ai, depuis plusieurs années, omis de citer cette spéculation nouvelle).

Voilà trois mois que je travaille et six semaines que je répète Triboulet, rôle durissime; et, bien que l'impression générale et l'approbation hautement exprimée de l'auteur semblent promettre un succès, je n'ose point me trop enfariner la gueule, et je ne sais quelle voix me crie : « Casse-cou ! » en même temps que je m'efforce à penser : « Espère ! »

Raisonnons donc.

D'abord ce que chaque lecteur isolé, cédant par dilettantisme littéraire au charme de certains vers et à la grandeur incontestable de certains autres, peut faire dans son âme de crédit à l'invraisemblable et à l'exagération des principales situations du drame, — j'allais dire du mélodrame, — chaque lecteur isolé devenant foule dès qu'il devient spectateur, ne reculera-t-il pas devant cette vision de cauchemar qui prendra corps? Autre chose : la plupart des spectateurs, les femmes surtout, ont-ils vraiment lu la pièce et la connaissent-ils autrement que par la popularité de son titre et de son auteur? Ou bien encore, circonstance très aggravante, ne la connaissent-ils point surtout par l'opéra de Verdi, qui, pour *Rigoletto*, a tiré depuis longtemps du *Roi s'amuse* ce que j'ose appeler la noix de la côtelette, que nous allons servir avec ses os,

son gras et ses nerfs à l'appétit blasé des Parisiens?

Et puis encore, la Comédie-Française ne présente-t-elle pas comme un chef-d'œuvre, avec un respect pontifiant et une superstitieuse religion du maître, ce qui n'est en somme que l'effort parfois grandiose, mais disproportionné dans presque toutes ses parties, du Victor Hugo de trente ans? Et le tout n'aurait-il pas peut-être un autre sort, et meilleur, sur un simple théâtre du boulevard?

Une heure et demie du matin. — Quelle résistance! Mais surtout quelle froideur et quel ennui! Alors moi, comment ne pas forcer quand même, et me priver par là de mes plus sûres ressources?

En tout cas, si c'est une défaite, j'ai la conscience fière, mais douloureuse, d'avoir fait mon possible, jusqu'à l'impossible.

Je suis brisé de fatigue et d'émotion. Maintenant, qu'en dira la presse? Est-il possible qu'elle ne masque pas la retraite de l'auteur par le sacrifice du comédien?... Je ne sais. Mais cet effort surhumain, plein d'un avenir triste, me prépare, avec ma solitude absolue maintenant, un hiver plein de mélancolie.

« 26 novembre 1882.

« *A M. Méléric Got, au 10e régiment de chasseurs à cheval, à Vendôme.*

« Mon cher enfant,

« Avant tout, je t'en supplie, efforce-toi de prendre avec philosophie les petites traverses inévitables de ta

nouvelle vie militaire. Peut-être est-ce un bien pour ton avenir que cette discipline et voire cette dureté, qui te feront mieux comprendre ma constante tendresse pour toi, et te forceront instinctivement à te réfugier par la pensée vers ton vieux père, et vers les vrais amis, toujours bien rares, que le sort de la vie commune accorde seulement aux meilleurs.....

« Il me reste à te parler de la très grosse partie que je viens de jouer avec *le Roi s'amuse*. Les choses sont assez discutées quant au succès réel de l'œuvre, et le succès de l'interprète l'est à peu près dans la même proportion. La louange, un peu outrée même, l'emporte pourtant sur la critique. Nous avons à notre actif vingt-cinq salles louées d'avance et tu verras cela, je l'espère, à l'époque de ton congé du jour de l'an.

« Tout ce que je demande, c'est de garder jusque-là et bien au delà encore, la santé et le courage qui m'animent et me maintiennent le cœur...

« Je t'embrasse comme je t'aime.

« Ton père,

« E. Got ».

6 janvier 1883. — Aujourd'hui les invraisemblables funérailles du pauvre Gambetta. Je dis pauvre, car c'est vraiment à regretter que le seul homme à peu près politique qu'ait fini par produire notre chaos disparaisse ainsi tout à coup... au moment où il commençait à avoir appris son métier.

Et l'on ne tardera sans doute pas, avec le gaspillage républicain qui ne va pas manquer de s'accentuer, à

entendre reparler de la conversion du 5 pour 100 ou de quelque confiscation analogue, Gambetta, presque seul de la bande, ayant su voir là, jusqu'à présent, un gros péril pour l'avenir du crédit français... Mais le voilà mort! — *Beware of pickpokets, ladies and gentlemen!*

D'autant que soit par abondance de l'or australien, africain, etc., soit pour toute autre cause économique, à quoi je m'entends mal, je vois bien pourtant que l'intérêt offert aux capitaux s'abaissera fatalement de plus en plus. Déjà l'on chicane 4 1/2 pour 100 et la Bourse monte toujours. Avant dix ans, allant du même train, le taux normal ne sera donc plus que de 3 pour 100, 3 1/2 au plus!

11 mars 1883. — On vient de reprendre *les Effrontés*. J'avais avec soin gardé dans mon armoire les habits râpés et la pipe qui avaient eu tant de succès en 1860. Je descendais donc bien tranquille à la répétition générale. Mais les reporters d'à présent fument le londrès et ont une rose à leur complet, quand ce n'est pas la croix d'honneur. Et il a fallu tout changer. Je n'étais plus à la mode.

Les modes vont vite!

14 mai 1883. — Voici mon « speech » à Delaunay, à l'occasion de sa croix :

« Mon cher Delaunay.

« Je suis chargé d'une mission auprès de toi, mission tellement agréable que je commence par remercier

ceux de nos camarades qui ont bien voulu me la confier.

« En effet, j'ai à t'offrir au nom de tous, un souvenir qui puisse témoigner, à toi d'abord, et plus tard à tes enfants, le bonheur que nous avons ressenti de la distinction dont le gouvernement vient enfin d'honorer, avec tant de justice, et ton dévouement passionné pour tout ce qui est théâtre, et ta dignité professionnelle, et ton rare talent.

« Reçois donc de nos mains cet exemplaire d'Alfred de Musset.

« Nous avons tous embrassé l'idée qui nous a paru bonne, — car je dois dire que c'est notre collègue Febvre qui l'a eue le premier, — de choisir en cette occasion l'auteur chez lequel tu as trouvé quelques-uns de tes meilleurs parmi tes nombreux succès.

« Nous avions désiré, bien bas, que cette manifestation fraternelle eût lieu entre nous, en famille, dans notre foyer, devant ces seuls grands ancêtres, mais nous reconnaissons, une fois de plus, que notre secret peut s'appeler, aujourd'hui comme toujours, le « secret de la comédie ».

« N'importe ! puisque je ne puis t'en dire que plus hautement combien tout le monde est heureux de te voir ainsi rattaché, — et pour longtemps, n'est-ce pas ? — à cette vieille maison de Molière. »

1er décembre 1883. — On vient de sévir contre un lieutenant de frégate, M. Viaud, qui, sous le nom de Pierre Loti, avait déjà publié de remarquables romans littéraires, et qui, cette fois, a conté certaines choses du Tonkin avec une espèce de cynisme militaire, cu-

rieux à coup sûr pour les lecteurs bourgeois, mais d'autant plus impardonnable au point de vue de l'uniforme qu'il porte, de la discipline et de l'honneur du troupier. On l'a puni, on a bien fait.

23 janvier 1884. — Ce soir aura lieu la première représentation de *Smilis*, drame en quatre actes, en prose, de M. Jean Aicard, un jeune poète à qui la Comédie-Française devait bien une compensation pour les chagrins que Sarah Bernhardt lui a causés pendant notre voyage à Londres, un peu avec la complicité ou du moins le laisser faire de l'administrateur, il faut le dire.

Mais cela sera-t-il une compensation réelle? Je ne retrouve plus dans l'exécution l'émotion sincère que la lecture avait trois fois produite à tous. L'œuvre est pourtant fort distinguée littérairement, mais le Tout-Paris a pris des goûts si internationaux que c'est presque aujourd'hui un public de ville d'eaux.

Pour ma part, je joue un vieux marin provençal, assez poncif, avec quoi je me tirerai toujours d'affaire, — ce qui me suffit, car j'aurais pu y jouer le grand amiral responsable, mais la pièce me fait peur.

« 19 septembre 1884.

« Monsieur l'administrateur,

« Mes chers collègues,

« La série des incidents soulevés par toute cette affaire n'est que trop facile à suivre et à comprendre dans nos procès-verbaux depuis six mois.

« Il s'agissait finalement, avait-on dit, de nous imposer la sociétaire en question (Mlle Dudlay) pour dix années, malgré notre vœu unanime et malgré sa parole signée.

« Mais aujourd'hui que l'autorité supérieure se contente de laisser sans réponse les délibérations qu'elle a provoquées, j'estime qu'un délai nouveau, après la dernière limite légale du mois de septembre, ne manquerait point d'être invoqué contre nous à titre de tacite réconduction, et, d'autre part, ma conscience refuse de se réfugier dans des restrictions mentales pour l'avenir, quand je crois le voir si nettement menacé par l'inobservation de nos statuts.

« Une première fois, d'ailleurs, il y a bientôt deux ans, lors de la nomination de plusieurs de nos derniers sociétaires, une pression, dont nous avons déjà ressenti de tristes effets, avait été exercée sur les affaires de la Comédie-Française.

« Je proteste donc, pour ma part, en priant M. l'administrateur général et mes honorables collègues d'accepter ma démission de membre du Comité et de la transmettre à qui de droit.

« Est-il besoin de dire que je ne m'occupe ici d'aucune personnalité, et mes tentatives de conciliation au début de l'affaire n'en restent-elles point la preuve évidente? J'ai la conviction que l'opinion publique ne s'y trompera pas plus que le Comité même, si le fait arrive jusqu'à elle, et ne verra là qu'une suite logique au procès qu'en 1865-1866, j'avais cru devoir entreprendre, à mes risques et périls, contre les agissements à peu près pareils, mais plus francs du moins, du ministère de la maison de l'Empereur.

« En un mot, c'est un sentiment de dignité person-

nelle devant ce nouvel amoindrissement du Comité et mon dévouement persévérant aux intérêts et aux destinées de la Comédie-Française qui me déterminent en ce jour.

« J'ai l'honneur, avant de me retirer, de demander l'insertion complète de l'incident au procès-verbal de la séance.

« Ed. Got,
doyen »

19 janvier 1885. — J'ai répété depuis deux mois *Denise* d'Alexandre Dumas fils, que nous allons jouer ce soir. Mon rôle est court, mais puissant et d'un grand caractère. La pièce est humaine, concentrée, poignante et assez nouvelle dans la manière de l'auteur, presque de l'Augier par places. Un personnage seul, celui de la jeune sœur, reste un peu de convention, de même que le dénouement qu'il amène, et la thèse, la fameuse thèse, qui se plaide à la fin du dernier acte, comme dans l'*Horace* de Corneille, pourrait être supprimée à mon avis. C'est l'action qui doit prouver, au théâtre, et non les raisonnements. Mais il est évident que le public aura été gagné d'avance par trois actes et demi et que le succès sera grand.

Ce matin ont eu lieu les obsèques d'Edmond About, mort bien subitement, au milieu des complications financières de son *XIXe Siècle*. Lui! doué si littérairement au début, puis éteint à mesure par la production de chaque jour, par l'empoisonnement politique, et finalement noyé, peut-être avec sa veuve et ses enfants, dans le courant fatal des affaires à lancer... Et derrière

le corbillard, ce triste habit à palmes vertes, qu'il n'a pas même étrenné !...

Tout cela m'aurait certes vivement préoccupé naguère, car je n'ai jamais été insensible au malheur d'un ami, mais je vis d'une telle vie depuis quelques mois que le monde croulerait derrière moi sans me faire retourner la tête. Arts, lettres, Europe, France, Tonkin, Madagascar, rien ne m'est plus. Il faut que les choses m'égratignent pour que je m'aperçoive qu'elles me touchent...

Voilà ce qu'on gagne à vieillir obstinément célibataire parmi les conventions sociales et les enveloppements du monde.

Décidément le poète a raison :

Il n'est point de bonheur hors des routes communes.

5 mai 1885. — Obsèques de notre vieux camarade Régnier, récemment directeur de la scène, directeur même à vrai dire, au Grand-Opéra, sous la faible direction Vaucorbeil.

De la rue de Rome à l'église des Batignolles, cortège nombreux et vraiment honorable, avec toute la Comédie, — M. Émile Perrin en tête, qui m'a semblé lui-même presque condamné déjà.

1er juin 1885. — On a trouvé naguère excessives les funérailles de Gambetta. Que dira-t-on demain de celles de Victor Hugo?

Un admirable poète, oui ; mais pourquoi conduit sous le soleil par plus d'un million d'âmes, de l'Arc-

de-Triomphe au Panthéon, dans le corbillard du pauvre, cette dernière antithèse de son choix?...

Tout manque de proportion dans notre pays, dans notre temps du moins. Aussi l'enthousiasme surchauffé ne tarde guère à s'y tourner en blague.

Du haut des marches de Sainte-Geneviève, débaptisée pour la circonstance, n'ai-je pas dû dire, moi, cela :

« C'est un grand honneur pour toute notre corporation qu'on ait fait choix d'un délégué qui prît aussi la parole dans cette cérémonie auguste.

« Mais le théâtre de Victor Hugo, cette portion si fameuse de son œuvre, vient d'être apprécié à sa valeur grandiose, et tout, d'ailleurs, n'a-t-il pas été dit, — par quelles voix éloquentes! — sur le maître poète devant qui la France et le monde s'inclinent aujourd'hui?

« Je crois donc devoir restreindre à son but véritable la mission qu'on a bien voulu me confier.

« C'est au nom de l'art et des artistes dramatiques, dont une moitié, la plus brillante, sans doute, les femmes, pouvait difficilement prendre place dans le cortège accouru fiévreusement de toutes parts à ces funérailles triomphales, c'est au nom de tous, enfin, que je dépose ici cet hommage respectueux, mais plein d'un orgueil patriotique :

« A VICTOR HUGO, LE THÉATRE RECONNAISSANT. »

Et ce que j'en pensais pourtant au fond! La reconnaissance des hommes fera-t-elle jamais ovation pareille à quelque bienfaiteur modeste et charmant, comme Pasteur, par exemple, qui l'autre jour, à l'École normale, nous disait, presque en rougissant, qu'on *croyait pouvoir se flatter* d'avoir enfin découvert une prophylaxie à la rage?

16 juillet 1885. — Hier, l'inauguration de la statue de Béranger, au square du Temple.

« Je sais mieux que personne combien tout vieillit et meurt vite, chez nous, surtout de notre temps, » me disait ce sage en 1850. C'est donc merveille, à travers nos républiques, nos bataillons scolaires, notre vie à outrance, que la foule ait gardé quelque souvenir au chansonnier. Car Chateaubriand, Mme de Staël, Lamartine, autant de vieilles lunes, déjà.

Gloires ou glorioles, apprenez de bonne heure à rentrer — parfois toutes vives — au néant, comme les fusées dans la nuit.

29 juillet 1885. — Ma classe vient d'obtenir, chose inouïe, deux premiers prix femmes en tragédie : Mlle Weber, avec des qualités certaines, mais pas assez mûries encore; Mlle Méa, beaucoup plus exercée, mais poussée surtout, fort chevaleresquement, par Dumas fils.

27 août 1885. — Au milieu de l'indifférence où me laisse à présent tout ce qui n'est pas moi-même, ou presque moi, j'ai reçu de la mort héroïque de l'amiral Courbet en Orient un coup de fouet qui m'a désengourdi et réveillé Français, un jour.

Les funérailles d'ailleurs étaient, ce matin, superbes de foule et de recueillement, sur l'Esplanade des Invalides. Pourvu qu'encore notre Négrier n'aille pas rester ainsi, comme tant d'autres déjà, dans quelque rizière de ce Tonkin maudit!

13 octobre 1885.

Les quelques paroles que j'ai prononcées aux obsèques de M. Perrin :

« Messieurs,

« C'est un grand deuil, mais c'est un devoir aussi pour la Comédie-Française d'adresser publiquement un adieu suprême à l'administrateur habile qui, depuis plus de quatorze années, avait fixé chez nous la fortune ; à l'artiste éminent qui, avec le meilleur de son âme, nous a sans relâche et jusqu'à son dernier jour, hélas ! donné l'exemple passionné du travail.

« D'autres voix, auxquelles nous sommes fiers de mêler la nôtre, vous ont dit et vous diront, messieurs, quel homme fut M. Émile Perrin, dans ses directions précédentes, au milieu du monde des arts et à l'Institut.

« Nous n'avons donc à parler que de ce qu'il était parmi nous, ses administrés et ses collaborateurs.

« Mais notre tristesse émue devant cette tombe n'est-elle pas plus éloquente que des paroles ? Votre mort même, cher monsieur Perrin, qui est celle du dévouement et du sacrifice aux intérêts glorieux de la vieille maison de Molière, où votre nom est marqué désormais, votre mort ne vaut-elle pas une oraison funèbre, puisqu'elle vous peint tout entier ?

« En effet, messieurs, éloigné du Théâtre pendant six mois par un mal terrible, contre lequel il luttait en silence depuis longtemps déjà, M. Perrin a fini par se révolter contre l'inaction, il a cru que la volonté suppléerait à ses forces défaillantes, il a voulu revenir à son poste de combat...

« Et le voilà dans l'éternel repos !

« Qu'il soit du moins permis aux derniers témoins de sa vie de rendre à son courage viril, soutenu par les plus hautes croyances, l'hommage qu'on lui doit, et qui sûrement est ici bien à sa véritable place.

« Encore une fois, au nom de tous, artistes et employés de la Comédie-Française, reconnaissance et adieu à M. Émile Perrin. »

18 novembre 1885. — Pendant que M. Perrin s'efforçait de se mêler encore téléphoniquement à certaines choses du Théâtre, à la confection même, chez lui, des décors d'*Hamlet*, l'intérim administratif était fait, rue Richelieu et au ministère surtout, par le directeur des Beaux-Arts, M. Kaempfen, brave homme, oui, mais tellement ignorant de nos affaires que son influence n'aura fini que par être celle d'un vrai zéro de fraction.

Maintenant, si c'est, comme on l'affirme, au doux M. Jules Claretie qu'échoit l'administration générale, l'indiscipline et l'intrigue impudente n'auront-elles pas par trop beau jeu chez nous ?

Déjà depuis trois mois des engagements invraisemblables ont été signés à des conditions folles, sans la participation réglementaire du Comité. D'autres évidemment avantageux, puisqu'on n'avait qu'à se les assurer au prix fait du Conservatoire, ont été laissés à l'Odéon ; celui de Mlle Weber, par exemple, qui vient d'y remporter un gros succès dans une pièce nouvelle de Coppée, chose fâcheuse à tous les égards, même pour elle, on le verra...

Et les congés, et les promenades, et les indemnités, et le reste !

24 février 1886. — On a beau réagir sournoisement, les hugolâtres tiennent bon, et le Père reste jusqu'à présent gigantesque dans sa gloire...

Mort, on lui a fait une apothéose...

On lui en avait bien fait une, vivant...

Et voilà maintenant qu'on fête son anniversaire de naissance, ni plus ni moins que celui de Molière, de Corneille et de Racine...

A preuve qu'Ernest Renan vient de rater, chez nous, un *1802* à son intention, et avec quelle benoîte curiosité de tous nos petits dessous !

Victor Hugo se survivra-t-il pourtant sans relâche... au théâtre? Et son procédé n'y est-il pas aussi faux dans l'extra-lyrique que celui de Voltaire, par exemple, dans la tragédie philosophique (?) à allusions versifiées ? Voltaire, tellement immortel aussi... de son temps !

25 avril 1886. — Des grèves aux charbonnages belges, des grèves à Decazeville avec de pitoyables excès... La houille étant jusqu'ici le seul pain de l'industrie moderne, on surmène sa production... et le sous-sol a des hoquets...

Zola avait donc bien vu dans son *Germinal*... et pourtant c'est un civilisé, qui, dans ses études les plus sincères, ne doit être frappé logiquement que par l'excessif... Mais dans ces enfers, l'excessif n'est-il pas la règle ?

11 mai 1886. — Aujourd'hui a eu lieu, au palais du Trocadéro, le grand festival au profit de l'Institut Pas-

teur. Dans le très beau banquet donné ensuite au *Lion d'Or*, je me suis trouvé voisin de table de M. Savorgnan de Brazza, homme d'une quarantaine d'années, avenant, assez parleur ; il se laisse volontiers questionner, et me met au courant, sinon de ses voyages, au moins de son entreprise, si différente de celle de Stanley, « puisqu'il ne s'agit, dit-il, que de percer pacifiquement et par l'intérêt du commerce, la bande qui pourtant s'interpose armée entre la côte et le centre africain. Dix lieues gagnées en dix ans, voilà déjà le résultat obtenu. Le but s'ouvre maintenant évident, magnifique... et je repars dans un mois. Ah ! que ne nous sommes-nous rencontrés jadis, Stanley et moi, au petit restaurant du quartier Latin, dans la salle enfumée rendue célèbre à mesure par Francis Garnier, Duveyrier, Hamy, Pinaud, Marche, Compiègne, Crevaux, Serpa Pinto, Cameron, Burton, etc. ! Peut-être eussions-nous tous deux voisiné plus amicalement dans la suite, au Congo. »

26 juin 1886. — Nous allons jouer ce soir, à la fin du spectacle, après une reprise de *Zaïre* (le tout pour ne pas déranger deux fois S. A. la Presse, pendant les chaleurs), une première représentation, la *Sortie de Saint-Cyr,* petit acte en prose du petit M. Verconsin, qu'on a reçu par bonhomie, et où je remplis le principal rôle, par complaisance, vrai ! — et un peu aussi pour ne pas rester trop longtemps les bras croisés.

Cela passera comme « une gomme », mais c'est de la pauvre ouvrage, mon colonel.

Pauvre ouvrage aussi, mon général, cette expulsion des princes, que vous avez faite vôtre aujourd'hui.

La mise en chapelle d'une corbeille de noces à la rue de Varennes n'appelait vraiment pas ces rigueurs, et l'héritier de la couronne royale, exilé, n'en sera que plus fort à la cantonade... s'il doit jamais l'être...

16 juillet 1886. — Voilà déjà que l'affaire se corse. Notre Boulanger, appuyé sans doute sur le madré soliveau de l'Élysée, ne s'est-il pas avisé de faire rayer de l'armée les princes des familles prétendantes?

Une réponse s'en est suivie qui commence par : « Monsieur le Président... » et qui se termine ainsi : « Doyen de l'État-Major, ayant rempli en paix comme en guerre les plus hautes fonctions qu'un soldat puisse exercer, il m'appartient de vous rappeler que les grades militaires sont au-dessus de votre atteinte, et je reste le général Henri d'Orléans, duc d'Aumale. »

C'est l'exil qu'il en va coûter, de plus, au vainqueur d'Abd-el-Kader, au président du Grand conseil de guerre de 1872, et à l'ex-commandant du corps d'armée de Besançon...

Mais quelle crâne impertinence !

A quand maintenant la confiscation de Chantilly ?

« 10 septembre 1886.

« MON CHER MEURICE,

« Vous avez beau tout admirer de Shakespeare comme Victor Hugo, — j'allais dire « comme une brute », puisqu'il le dit lui-même, — je ne puis pas ne pas insister sur quelques réserves au moins pour ce « Prince of Denmark » que vos terribles discussions

avec notre Mounet ne m'ont que trop laissé le loisir de soupeser du fond de ma logette de metteur en scène.

« Donc, toute justice une fois rendue à l'incontestable puissance de grandioses coups d'ailes avec quoi le génie enlève les plus résistants, et à la force de création de certains types en quelques traits, — mon Polonius-Prudhomme, par exemple, — pourquoi ne pas confesser que cette œuvre follement équilibrée n'est souvent qu'un « Royal-Bicêtre »?

« Et qu'un simple Dennery saurait autrement la charpenter de nos jours?...

« Si Shakespeare avait d'abord fourni les matériaux... ah! dame!...

« Aurait-il, entre autres âneries, rendu invisible pour la mère le spectre qui se montre si bénévolement à tous chaque nuit?

« Aurait-il risqué ce dénouement d'abattoir, qui vous a jadis effrayé vous-même, ainsi que Dumas père, au point qu'au Théâtre-Historique vous l'aviez supprimé?

« Aurait-il enfin, fait plus grave, puisqu'il est de l'ordre moral, mis le fatidique monologue du *To be or not to be* dans la bouche d'Hamlet, à qui sa vieille « taupe » de père laisse moins qu'à personne le droit de douter de « l'au-delà »?

« Mais, qu'importe! Profitons sans broncher de l'autorité des choses acquises. Tout n'est-il pas là? Permettez-moi cependant, pour la scène toujours si contestée de « Au couvent! au couvent! », de revenir sur mon idée; je la crois bonne.

« Comment! Hamlet, après son « horrible! horrible! horrible! » de la fin du premier acte, a écrit sur des tablettes : « Vous êtes là, mon oncle! Et rien « n'existera pour moi avant que soit vengée la mort de

« mon père... » Et vous ne voulez pas admettre que lorsque, à l'acte suivant, il voit passer Ophélie et se laisse aller à murmurer avec passion : « Parle de mes péchés. « nymphe, dans ta prière ! », rappelé tout à coup à son serment par le contact fortuit de ces tablettes, qui autrement ne serviront à rien, il arrête violemment la jeune fille, et l'injurie presque, pour creuser plus sûrement une sorte d'abîme entre elle et lui ?

« C'est pourtant de meilleur théâtre, convenez-en, que les bêtes de pieds de roi remuant derrière la tapisserie... tradition plaquée par Macready, mais pas du tout indiquée par Shakespeare...

« Mais non... Vous êtes cette fois comme notre emballé, vous trouvez la chose trop logique .. Vous ! vous !

« Enfin, après un dernier regret exprimé sur le parti pris par M. Émile Perrin de transposer en pleine Renaissance l'action du quatorzième siècle, qui serait un milieu bien plus propice au côté légendaire et dévot, oui, dévot, très dévot de la pièce, car, sans l'extrême dévotion, elle serait finie à la scène de l'Oratoire, le Roi tué dans sa prière... Ne parlons plus de tout cela. Peut-être, d'ailleurs, sera-ce mieux ainsi, plus brillant et moins profond, pour notre public. Marchons donc en avant ! Le principal à présent est d'en finir, n'est-ce pas ?

« A demain, et toujours bien à vous.

« Ed. Got. »

En relisant ma lettre, le mot de « Royal-Bicêtre » me fait penser à la mort, presque d'hier, de Louis de Ba-

vière, détrôné tout vif et suicidant sa royauté, ses hallucinations de Roi-Soleil, dans une mare d'un de ses Trianons, quand les cris de l'aliéniste, qu'il entraînait râlant avec lui, chantaient peut-être à ses oreilles quelque marche triomphale de Wagner... Et cet homme a régné fou pendant des années, s'isolant dans des féeries, montant des théâtres pour lui seul, menaçant ses ministres de leur crever les yeux, enivré de toute-puissance, pompeux, grotesque et redouté!

Quel drame, quelle satire épouvantable en tirerait peut-être un Shakespeare!

14 septembre 1886. — Hier soir, au premier début du jeune Beer, premier prix du mois de juillet, j'ai eu l'air d'improviser un Perrin Dandin, qui m'a valu un succès. N'avais-je pas eu la malice de me faire la tête de M. Chevreul, toute chaude encore pour le public des fêtes de son centenaire!

3 octobre 1886. — Reconnaissant et dévoué, comme il convenait, pour celui qui m'a jadis tiré de l'hôpital, à Batna, et dont la bienveillance ne m'a manqué jamais, j'avais donc compris au mois de juillet le coup qu'on lui ménageait sans doute!

Il l'avait prévu, lui, bien mieux encore, car sa riposte devient l'attaque, et par un testament olographe en date du 3 juin 1884, le duc d'Aumale avait légué à l'Institut son domaine entier de Chantilly. Mais, craignant des difficultés après sa mort, il vient de rendre en exil, et de son vivant, la donation irrévocable.

Le premier mouvement est d'admiration. En réflé-

chissant, toutefois, la démocratie jalouse n'appellera-t-elle pas cela, d'abord, une restitution? L'Institut, toujours timoré, ne fera-t-il pas vite le silence autour?

Les d'Orléans, enfin, et leur parti même, n'accueilleront-ils pas avec une secrète grimace ce magnanime envolement de quarante millions? Un oncle à succession qui se permet des partages... L'égoïste!

1er février 1887. — Le téléphone répond de Bruxelles à Paris. La science n'en finira pas d'étendre ses merveilles...

Mais le néant brutal ne voudra-t-il pas reprendre tous ses droits d'un seul coup? Un grain de sable suffit pour détraquer toute la machine...

27 avril 1887. — Un volume d'Edouard Thierry vient de paraître, la *Comédie-Française pendant les deux sièges, 1870-1871,* journal de l'administrateur général.

Il est inouï combien les événements, vus d'angles différents par deux intérêts ou seulement deux esprits opposés, peuvent prendre de bonne foi une physionomie toute contraire.

Certes, les notes prises par lui sont exactes, aussi exactes que les miennes; mais, que de choses omises, malgré l'excès du détail! Et quelles couleurs discordantes aux mêmes faits, aux mêmes dates!...

Voilà l'histoire.

30 avril 1887. — En deux mois, la France vient de traverser deux fois la menace d'une guerre nouvelle

avec l'Allemagne. Double et cruel pincement au cœur de toutes les mères, maintenant que, pour les vainqueurs même, ce sera peut-être l'anéantissement d'un large tiers de tous les fils.

Aussi, quel soudain rapprochement d'instincts contre le fou furieux qui prendrait le premier cette responsabilité formidable!... Mais bien que je ne croie point à la guerre, à présent, il est sain pour nous de vivre avec sa pensée, afin de raffermir d'autant nos âmes au besoin.

« Versailles, 1er mai 1887.

« Cher Doyen et ami,

« Je jouerai certainement dans ma représentation à bénéfice (le lundi 16 mai) le premier acte du *Menteur*.

« Puis-je compter sur toi?

« Je te remercie à l'avance, au nom de nos quarante-trois années de camaraderie.

« 1844-1887.

« A toi,

« Delaunay. »

2 mai 1887. — La protestation imprévue de l'Alsace-Lorraine dans les élections du Reichstag, et la maladresse allemande indéniable de l'incident Schnœblé, autant de coups à l'orgueil de M. de Bismarck, et dont il faut nous réjouir.

La malechance entre enfin au jeu de ce veinard olympien.

Et puis, la plate-forme française : Pas de guerre que défensive! — n'est-elle pas excellente?

8 mai 1887. — Combien restent encore de ma promotion ? *Apparent rari nantes...* Je surnage un des derniers. Mais l'accès de fièvre qui, depuis 1844, me reprenait chaque printemps, juste à cette époque du mois de mai, est remplacé par une violente hématurie. Cela presque sans douleur, mais j'y resterai bien un beau jour. Ce dont je me fiche pour moi. On a tant de fois déjà traversé la mort à soixante-cinq ans !...

17 mai 1887. — Lundi dernier, représentation d'adieu de Delaunay, retiré déjà en fait depuis quinze mois, le bêta ! pour suivre Coquelin, dans l'incident Dudlay.

La recette a été de quarante-deux mille trois cents francs... C'est prodigieux. Que diraient nos anciens ? Et ces jours-ci, l'on va donner une matinée *pschutt* à l'Opéra-Comique pour je ne sais quelle société de bienfaisance, et les stalles, louées toutes, sont à cent francs. L'argent devient une poussière.

Et pourtant le ministère Goblet vient de tomber sur une question de finances et de budget de plus en plus déséquilibré depuis deux ou trois sessions républicaines...

Il est vrai que cela me semble une question à côté, le réel objectif étant une conspiration présidentielle contre le trop fameux général Boulanger, « actif, intelligent, et mal élevé », suivant l'ancien rapport du duc d'Aumale au ministère. On se débarrasse d'une personnalité encombrante au point de vue de la paix. Ne voilà-t-il pas le fin du fond ?

28 mai 1887. — Ce soir, on donnera la première

représentation de *Vincenette,* acte en assez jolis vers de Barbier fils. J'ai paternellement monté la chose par bonne camaraderie pour Jules Barbier. Je joue un faux Rantzau dans cette petite tragédie champêtre inspirée de Mistral. C'est jeune et sensible, comme on disait il y a cent ans.

30 mai 1887. — « M. Émile Bergerat, M. Oscar Méténier et les membres fondateurs du « Théâtre-Libre » vous prient de leur faire l'honneur d'assister à la représentation de deux essais dramatiques, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts (place Pigalle). »

Tout à fait extraordinaire, ce théâtre, et bien assorti aux incohérences d'à présent. Une salle sommaire de cinquante mètres carrés, difficile à dénicher sur les escarpements de la butte Montmartre, dans une ruelle qui sert de foyer durant les entr'actes, quand il ne pleut pas.

Et quel auditoire pourtant ! A côté des plus ou moins gros bonnets de la presse, Sarcey, Vitu, Blavet, La Pommeraye, etc., Lockroy, pour son dernier jour de ministère, avec G. Ollendorff, G. Hugo et Daudet; Rodin, le sculpteur de l'admirable porte d'enfer des Arts décoratifs; Puvis de Chavannes, le compère Carjat, Richepin, Coquelin cadet, et tant d'autres, rapins, photographes, journalistes, monologuistes, poètes décadents, les ratés, les parvenus ou les parvenants, avec ou sans mesdames leurs épouses, tous ceux, enfin, qui ont la prétention d'être dans le train, comme on dit.

Puis les gens mêmes de la maison, apprentis cabotins, modèles femmes et bohêmes qui font là, peut-

être, leur première station de calvaire, comme jadis Molière et les Béjard à « l'Illustre Théâtre », dans le Jeu de Paume des Mestayers...

Quant au spectacle? La *Nuit bergamesque*, que Caliban m'avait soumise en manuscrit et dans laquelle j'ai retrouvé sans faute, avec leur effet prévu, beaucoup de vers brillants... pour quelques dilettantes, du comique de race par endroits, mais de l'obscurité souvent et de l'excessif, du mauvais théâtre en un mot; et la petite comédie de M. Méténier, chien de commissaire, dit-on, au quartier de la Morgue (!). Jugez plutôt, cela sent comme baume :

« Machin vient d'être guillotiné... oui... si c'est pas une horreur!... Pour un roussin, pour un sergot!... Faut plus compter sur ce cochon de Grévy... Assassin, va!... Et ces journalisses!...

« — C'est pas tout, faut aussi travailler, dit Auguste. Où vas-tu, Mélie? — Au bitume. — Moi, dit Alexis, j'ai un rendez-vous... — Rentre pas trop tard... — Dame! quand j'aurai fini. Adieu, m'man! — Merci, mes enfants, tracassez pas l'père... il commence à raidir. »

En effet, Paradis, complètement soûl et resté seul avec sa femme, s'écrie dans un hoquet : « — Ah! Félicité! La famille, vois-tu, n'y a que ça!... »

« Paris, le 11 juillet 1887.

« La fermeture de la Comédie-Française aura très probablement lieu le 15 courant. L'administrateur général prévient messieurs les Artistes qu'ils auront à se tenir à la disposition du Théâtre à partir du

lundi 1er août, jour où sera repris le travail des répétitions.

« Jules CLARETIE. »

En effet, le 1er août, le travail a recommencé de bric et de broc, avec je ne sais combien d'absents, par des répétitions d'*Hernani*, pour deux débutants, Mlle Weber et M. Leitner. Mais le Théâtre n'a rouvert que le 22 août, avec le rideau de fer plein, et un tiers d'éclairage électrique. Encore s'est-on extasié !... Mais le partage ne la gobera-t-il pas, en fin d'année ?...

17 septembre 1887. — Le Comité, pâmé d'aise, vient d'entendre enfin cette fameuse *Souris*.

Eh bien ! Avec du talent, certes, et des délicatesses de détail ou d'observation, trop appuyées quelquefois, je le crains, y a-t-il assez de pièce au fond pour trois longs actes ? Y avait-il lieu surtout d'en faire tant de bruit par avance, avec les suprêmes coquetteries perdues de Delaunay, et de reporter, après centième (?) toutes les pièces reçues ? Je me garderais de le dire, même tout bas ; Pailleron a l'oreille si fine ! D'ailleurs n'aimerais-je pas sincèrement me tromper dans mon diagnostic, pour son intérêt, pour celui du théâtre, et pour le mien donc ? soyons franc !

Mais je ne sais quoi m'avertit que *Monsieur Le Bonnard* n'entrera pas en danse si tard qu'on semble croire, et qu'à partir de décembre peut-être j'aurai autre chose à faire, pour mes dernières armes, qu'à jouer de loin en loin comme depuis la réouverture.

22 septembre 1887. — Que le diable emporte les braillards patriotes trop tapageurs et les antipatriotes par trop pacifiques ! Il serait grand temps de se taire là-dessus, et de laisser là les manifestes, même lorsqu'ils partent d'une plume royale comme celle de M. le comte de Paris. La France sensée ne demande qu'à rester tranquille et nous avions enfin un ministère Rouvier qui cherche à rassurer le plus de monde possible. Et voilà un manifeste qui risque de rebrouiller toutes les cartes ! Les monarchistes peuvent se croire satisfaits peut-être ; mais les ultra-radicaux sont enchantés ; et les bonnes gens comme moi se demandent ce que nous pouvons bien avoir à gagner ou à perdre, dans un grabuge nouveau.

1er octobre 1887. — Soixante-cinq ans révolus.

L'extrême jeunesse est disposée à regarder trente ans comme l'âge mûr, quarante comme le déclin, cinquante comme la vieillesse, soixante comme la caducité finale...

Et cependant... Certes, je ne referais pas d'escrime, ni ne remonterais plus à cheval, mais l'envie, ni la force, ne me manqueraient au besoin, et je sens encore çà et là par bouffée je ne sais quelles verdeurs de printemps...

Pas trop d'illusions pourtant... Car c'est l'été de la Saint-Martin, qu'un rien peut changer en hiver. Il faut être prudent et sobre, sous peine de la vie... Voilà le chiendent.

L'extrême jeunesse ne fait donc en somme qu'exagérer un peu.

3 octobre 1887. — De plus en plus raide, la corde tendue entre l'Allemagne et la France...

Ne voilà-t-il pas qu'à Vexaincourt (Meurthe-et-Moselle), deux soldats forestiers du statthalter Hohenlohe se sont avisés de fusiller de chez eux des chasseurs civils sur notre propre sentier frontière...

Heureusement il y a contre de pareils excès une opinion publique au monde. Nous en sommes pour un mort et un blessé, oui, mais la Prusse en sera pour de nouvelles excuses devant l'Europe indignée...

Force donc, quoi qu'il en ait, à M. de Bismarck, de se détendre encore, — et le droit nous revient à mesure, — sans compter l'alliance russe, au moment psychologique, si M. Flourens continue à savoir s'y prendre...

Mais n'est-ce pas une époque vraiment maudite que celle où jusqu'à quarante ans au moins, tout être valide, des deux côtés du Rhin, doit s'attendre à être réveillé par quelque appel de mobilisation, et par une chance de ruine ou de mort soudaine ? Impudents bergers de droit divin, faut-il que vos troupeaux soient bêtes !...

8 octobre 1887. — A propos des cinquante mille marks donnés à la veuve et aux orphelins Brignon, M... me disait tout à l'heure sans broncher : « La Prusse fait bien les choses... soixante-deux mille francs. Les Brignon doivent être contents... le père ne leur aurait jamais laissé cela !... »

N'est-ce pas à mettre en pendant de ce mot échappé devant moi naguère à un vieux camarade : « Oui, sans doute, ma position est bonne... Mais, j'ai toujours mon père !... »

Et de cet autre : « Avoir encore son père à mon âge... N'est-ce pas ridicule !... »

Ni plus bêtes hélas, ni pires pour cela que le commun des mortels, notez bien... Ce sont bulles puantes qui remontent inconsciemment de la profondeur des boues humaines...

« Ah ! — s'écriait l'autre jour, en soupirant au ciel, un richissime fils de veuve, de ma connaissance, fort bon garçon, comblé par sa mère, et l'aimant bien, — Ah ! quand j'aurai ma fortune !... »

23 octobre 1887. — Le général Caffarel, un général ! deux généraux même en comptant le sénateur d'Andlau, puis un député, l'ex-beau Wilson, propre (mais sale) gendre du Président de la République ; enfin, plus bas à gauche, des conseillers municipaux, quelle racaille ! — mêlés tous à des tripotages de décorations ou de pots-de-vin, avec les ignobles gaupes Limouzin, Rattazi et *de* Courteuil...

Voilà de quoi depuis quinze jours engloutir le restant du cœur de la France. Et pourtant, à le bien prendre, ce cœur est-il irrémédiablement pourri, puisque d'instinct il se soulève encore ? Mais vers quelle fin ?

Car, pouvoirs publics, parlement, budgets, ministères, en pleine fange, en plein guano l'Élysée même...

25 novembre 1887. — Est-il croyable qu'un grand pays puisse être en butte à des tempêtes, par suite d'un vent lâché je ne sais où par je ne sais quel infime journaliste ?... Crise ministérielle, présidentielle, ou

dissolution de la Chambre, révolution même demain peut-être dans la rue, voilà pourtant où nous en sommes.

Le reste de l'Europe est-il d'ailleurs plus brillant ?

La Prusse, avec sa famille impériale moribonde, au point de faire presque pitié ?

L'Angleterre avec l'Irlande, et les émeutes de la misère à Trafalgar Square ?

La Russie avec les nihilistes ?

L'Italie avec son brûlot de Massouah ?

Et l'Autriche avec le panslavisme bulgare ?

2 décembre 1887. — Glissade définitive de Grévy, par ricochet de Wilson sur la Limouzin... sur cette limace !...

Et aujourd'hui 3 décembre : Sadi Carnot nommé Président de la République...

C'est Freycinet et J. Ferry qui ne s'attendaient guère à cela !

Ni la Commune municipale, non plus... mais qui, maîtresse en apparence, n'en reste pas moins notre plus pressant danger...

27 décembre 1887. — Ce matin, je me sens sous le coup d'une crise néphrétique, et, ce soir, je dois reprendre *Mercadet*. Que faire ? Risquer le paquet... C'est pourtant bien téméraire... Mais bah !

Une heure du matin. — La partie est jouée et la sottise faite. Je le sens. Comment ai-je pu même aller jus-

qu'au bout? Et comment viens-je de rentrer chez moi! Tout seul! Dans quelle voiture? Avec quelle fièvre!...

La nuit va être mauvaise... Ne perdons pas le nord, c'est le point.

2 janvier 1888. — Voilà six jours de douleurs que je passe au milieu des médecins, des purges, des insomnies, des hallucinations bêtes qui, tout éveillé, s'obstinent à me faire voir mon sujet à vif comme dans les réclames Géraudel... sur les kiosques.

Il n'y a pas à dire, j'ai senti le vent .. sans pourtant saluer trop bas. Mais, de ce matin seulement, j'ai l'instinct que la vie tiendra bon.

N'importe! mes soixante-six ans doivent s'estimer avertis... Les temps de grâce ont commencé. Tout ce que je demande au sort pour le grand départ, c'est, autant que possible, la mort sans fioles!...

4 janvier 1888. — Le danger était réel, car j'ai constaté dans mes entours, et plus loin encore, un mouvement de sympathie dont je dois rester reconnaissant.

J'ai d'ailleurs gardé bonne tenue toujours, faisant front au mal, à pire dénouement au besoin, et plaisantant même sans pose aucune, je l'affirme, comme Horace Vernet, qui trois jours avant sa fin, couché, les mains dans un manchon de sa femme, dit à Gérôme, en se posant le manchon sur la tête : « Trompette blessé! » — Et, une heure avant de mourir, à Jalabert qui se retirait sur la pointe du pied : « Je ne vous reconduis pas !... »

19 mars 1888. — Je répète tous les jours, d'abord *le Père Lebonnard* à présent reporté en septembre par l'administrateur, et *le Flibustier* de Richepin, un des mieux doués celui-là, parmi les derniers échappés de la bohême.

27 mars 1888. — Wilson acquitté en appel.

Félix Pyat élu à Marseille.

Quarante-cinq mille voix dans l'Aude au général (?) Boulanger qui ne se présentait même pas. La République parlementaire est joliment embêtée.

13 mai 1888. — J'ai eu hier dans la répétition générale du *Flibustier* un bon avant-goût de succès pour moi comme pour l'œuvre...

23 mai 1888. — Immonde et presque bouffonne depuis plus de deux longs mois, et qui sait pour combien de mois peut-être encore, la grande tragi-comédie de Berlin.

Mais quoi ! Sur les marches d'un trône, ou devant la succession de M. Machin, l'humanité n'est-elle pas toujours à peu près pareille ?

17 juin 1888. — Frédéric III, finissant de mourir, vient de laisser la couronne d'Allemagne à Guillaume II, et l'on pressent partout la guerre à bref délai. Moi, je n'y crois toujours pas.

Pourquoi le nouvel Empereur, si caporalisant qu'on le dise, rejetterait-il la Prusse, aujourd'hui comblée, dans les hasards de cette incalculable partie, où Bismarck a si bien eu la chance de faire (l'aïeul) Charlemagne ?

D'ailleurs les pauvres quatre-vingt-dix-neuf jours du martyr intermédiaire, auront laissé sûrement une telle trace d'apaisement dans les cœurs et de philosophie hautaine dans les esprits, que la folie guerrière du jeune César ne saurait l'effacer de longtemps... J'aime du moins à l'espérer, comme père et Français. Car nous sommes politiquement bien énervés, en pleine danse de Saint-Guy, avec le boulangisme par-dessus !

Heureusement de pareilles avaries ne peuvent durer. Cela prend tout à coup la foule, comme « Ohé ! Lambert ! » ou « Il a des bottes, Bastien » et s'évapore de même. Il faudrait soutenir l'agitation dix-huit mois durant... jusqu'aux prochaines élections... Dix-huit mois !... Le général à la barbe fleurie ne me semble guère avoir l'estomac de la chose.

Du « Figaro », 18 juillet 1888. — « M. Got est guéri. Il a repris hier, dans *le Flibustier*, son rôle de Legoëz.

« Pendant la représentation, M. G. Larroumet, directeur des Beaux-Arts, est venu dans le foyer des artistes, avec M. Chaplain (de l'Institut), apporter à M. Got une médaille représentant d'un côté le profil du comédien, de l'autre une scène du *Médecin malgré lui*.

« Dans une chaleureuse et éloquente improvisation, M. Larroumet a rappelé les services de M. Got, qu'il a

comparé à Lagrange, et le doyen de la Comédie, très ému, a remercié en termes profonds.

« M. Jules Claretie, au nom de la Comédie, s'est exprimé en ces termes :

« MON CHER DOYEN,

« Il y a tout juste aujourd'hui quarante-quatre ans, le mercredi 17 juillet 1844, vous débutiez à la Comédie-Française dans deux rôles à la fois : Alain des *Héritiers*, et Mascarille des *Précieuses ridicules.* C'est moi qui ai eu l'idée de conseiller à M. Chaplain de vous apporter, à cette date inoubliable pour vous et pour nous, l'exquise médaille qu'il vous a consacrée.

« M. le Directeur des Beaux-Arts a tenu à joindre la haute parole du gouvernement à cet hommage rendu par un sculpteur ami, mais vous nous reprocheriez de ne pas vous apporter les suffrages les plus chers à votre cœur si je ne prenais pas la parole au nom de vos camarades, de vos élèves, de votre famille artistique, de la Maison qui vous estime si profondément et que vous avez si vaillamment servie.

« Quarante-quatre ans de labeur, de dévouement et de succès, c'est quelque chose, mon cher doyen, et, en rapprochant par le souvenir la soirée de 1844 et celle d'aujourd'hui, vous pouvez vous rendre cette justice que vous avez donné un double exemple, celui du talent et celui du devoir. Il n'y a pas seulement de l'artiste, il est resté du soldat en vous, et s'il y a péril à vaincre, un coup de collier à donner, vous êtes toujours prêt à répondre : Présent !

« Pour moi qui admirais en vous le comédien aussi joyeux et imprévu dans le répertoire classique que profond et poignant dans la comédie et le drame modernes, et qui vous aimais personnellement avant d'avoir l'honneur d'être votre administrateur, j'ai plaisir à constater que dans *le Flibustier*, si brillamment interprété par vous, il s'est trouvé un rôle qui a ajouté à votre renommée et je vous répéterai après la victoire ce que je vous disais la veille : « Je suis heu-« reux que sous mon administration, votre création der-« nière soit égale à vos plus célèbres et à vos plus « applaudies ». Quand je dis : dernière création, mon cher doyen, je m'entends et vous m'entendez bien. Ce rôle de Legoëz n'est votre dernier que par la date. Dieu merci ! il vous reste encore dans l'avenir des rôles à créer, des poètes à interpréter et des bravos à recueillir, pour votre gloire et pour celle de la Comédie-Française.

« Au nom de la vieille Maison, toujours rajeunie et toujours aimée, je salue, mon cher doyen, vos quarante-quatre ans de renommée et je compte sur vos cinquante ans de victoires ! »

20 septembre 1888. — Quand on arrive un peu loin dans la vie, l'indifférence de tout vous prend, la curiosité s'émousse. On a tant vu déjà, tant éprouvé, tant trimballé des yeux et de la pensée !

La mémoire trop chargée fait faillite.

La lecture même ne reste plus bonne qu'à tuer le temps, comme la conversation. Et on oublie, on oublie...

Fontainebleau, 7 octobre 1888. — Voilà ce qu'avant mon lever, avant ma toilette du moins, je lis dans le *Figaro* d'aujourd'hui : « Meilleures nouvelles de la santé de M. Got, qui ne se ressentira probablement pas de l'accident qui lui est arrivé il y a quinze jours, à Fontainebleau. L'excellent artiste en jouant avec son jeune fils, avait sauté deux marches, et tombant à faux, s'était déboîté les deux-genoux.

« L'accident est arrivé chez Mme Bianca, marraine de ce fils, chez qui le doyen de la Comédie-Française était venu passer trois jours.

« Ces nouvelles rassurantes ne seront pas sans faire grand plaisir aux nombreux amis de l'excellent comédien. »

Moitié vérité, moitié adaptation, amalgamées comme toujours sous prétexte de curiosité publique, qui s'en .... tellement.

Mais s'il se trouve par hasard quelques intéressés, ou quelques indiscrets, n'est-ce pas révoltant pour qui tient au droit de cacher sa vie? Heureusement je n'ai rien à cacher. C'est égal, quelle peste moderne, ce reportage! même quand, sans être venimeux, il n'est que bête.

Ne m'avait-on pas vu l'autre jour, dans je ne sais quelles gazettes, — à l'enterrement de Berthelier, et, son jeune fils à la main, prononcer quelques paroles émues?

« *Réponse à ma lettre au Comité du 8 décembre :*

« 10 décembre 1888.

« Mon cher Doyen,

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel sentiment le Comité a accueilli votre lettre. Je comprends

certes tous vos scrupules ; mais vous êtes de ceux dont le nom honore la maison et dont la seule présence est utile à sa prospérité. Au moment même où vous vous fixiez à vous-même le 10 janvier 1889, comme date extrême de votre rentrée, des amis à vous me donnaient l'espoir de vous revoir au théâtre du 20 au 25 de ce mois. J'espère que ce sont eux qui ont raison et dans tous les cas, nous aurions seulement en janvier à nous occuper et à nous préoccuper d'une lettre qui fait honneur à votre conscience d'artiste et de sociétaire, mais que je ne puis considérer aujourd'hui comme définitive.

« Croyez, etc...

« Jules Claretie. »

28 février 1889. — Esprit moderne et fin de siècle ! On abrutit de ce cliché nous autres vieux.

Est-ce à dire que le drame du duc Rodolphe, après celui du jeune Chambige, va devenir le dénouement courant des Roméo de demain.

Le marquis de Sade n'aurait-il été qu'un précurseur ?

En présence de ce surmenage pseudo-psychologique, n'y a-t-il pas à regretter le bourgeoisisme anodin, ou gaulois même, dans lequel nous avaient éduqués nos pères ?

1er mai 1889. — Dans six jours, l'ouverture de l'Exposition Universelle.

On a beaucoup dit, j'ai dit moi-même que le choix du centenaire de 89 avait été une maladresse insigne,

et presque un épouvantail... Oui, mais la tour Eiffel, ce monstre grandiose, l'Esplanade des Invalides et la rue du Caire, cette fantastique foire de Neuilly, la boustifaille partout... et les bons à lots, enlevés en deux jours, avec leurs trente millions de tickets qui vont mettre l'entrée à cinquante centimes le lendemain. Du beau temps avec cela, pas mal d'argent sous main à la presse, les intérêts parisiens, le snobisme universel... et l'affaire peut très bien aller jusqu'aux nues, du premier coup.

8 mai 1889. — Le lundi saint, 22 avril, on avait repris *Maître Guérin,* sur la demande d'Augier, qui n'y trouve rien de vieilli, paraît-il... signe de vieillesse, hélas! comme pour Gérôme qui commence inconsciemment à peindre violet.

Mais moi, je ne vieillirais donc pas? Réussite aussi incontestée qu'autrefois, dans ce fort caractère; égale sûreté d'exécution, rare preuve d'énergie, en tout cas, car par effort de volonté, j'y boite moins que je n'y boitais volontairement en 1864.

Et de plus, le pauvre Augier retenu lui, au lit, par une plaie diabétique à la jambe, n'ayant pu conduire les répétitions, je m'en suis acquitté à sa place.

Je ne vieillirais donc pas?

C'est sans doute, tout bêtement, que je ne m'en aperçois pas non plus.

16 juin 1889. — Il a beau faire parfois plusieurs orages par jour, Paris se trémousse, Paris est en folie. L'Exposition d'abord, puis les innombrables attractions

d'autour : les dioramas, les fêtes de fleurs, Buffalo-Bill, deux, trois « corridas de toros, » seize mille gymnastes à Vincennes, des concerts au Trocadéro, des illuminations, des feux d'artifice... C'est à n'en pas finir. Et moi, traînant encore assez misérablement mes jambes au Conservatoire, à l'École normale, au Théâtre, je demeure le reste du temps confiné à Boulainvilliers, sans rien voir, sans avoir encore rien vu.

Quant à la politique, elle poursuit son petit pousse-pousse. En juillet s'ouvrira devant la Chambre haute le procès du « brav'général ». Je prévois que le triomphateur de janvier laissera tant de lauriers dans le piège, habilement tendu, de « Monsou Constans » qu'il ne pourra se faire présenter que fort découronné aux élections de septembre prochain. Huit mois, c'est si long en popularité !

Espérons donc que la France est enfin tirée de l'inconcevable pétrin Boulanger... Mais l'avenir est toujours tellement gros de bêtises...

1er octobre 1889. — Au commencement de ma soixante-huitième année, après treize mois d'une boiterie qui tout en me laissant moins gêné à mesure, ne finira peut-être pas, une molaire complètement saine se met à branler du côté droit (j'étais si fier de mes dents, ma seule coquetterie d'ailleurs). Ah ! je suis entamé.

1er janvier 1890. — Il ne s'agissait que de commencer jadis. Après Delaunay, après Febvre, après

Maubant, Worms vient d'être décoré pour ses étrennes, comme Mounet l'avait été le 14 juillet...

En huit ans tout un Comité !

Et si Coquelin manque à la liste, quelles autres compensations pour lui ! Démissionnaire en 1887 et retraité, il rentre, par ordre, le mois dernier, pensionnaire pour quatre mois, entre dix mois de congé, deux bordées en Amérique, et sans cesse des escampativos en province, à l'étranger, dans les casinos, au diable ! Et son bénéfice officiel de retraite, il y a huit mois.

Artiste en représentations, quoi !... Étoile ! non, comète !... Et pourtant pas meilleur en somme que nous, bons premiers d'une forte moyenne.

L'autorité perd la boule, en conscience, à crever d'une part, comme exprès, notre pauvre vieille Comédie, et à nous enguirlander de l'autre.

5 février 1890. — Ah ! jeune Philippe d'Orléans, tu ne veux qu'un uniforme français et une gamelle ?

Tiens, voilà deux ans de prison.

Lourde mainmise politicienne sur cette pimpante témérité de Dauphin...

Ne sera-t-on pas forcé de le relâcher après deux ou trois mois de Clairvaux ?

Et le duc d'Aumale, n'a-t-on pas dû lui rouvrir la France au mois d'avril dernier ?

Donc, gaffes sur gaffes, ces fausses rages républicaines... Mais les monarchistes sont si maladroits et passifs depuis vingt ans, qu'ils ne sauront profiter de rien, et resteront démodés, jusqu'aux calendes...

20 mars 1890. — Qu'est-ce qu'on disait de Guillaume II de Prusse ? Un imbécile, un caporal, que sais-je ? En tout cas c'est un ingrat, assez résolument ingrat tout à coup pour faire démissionner Bismarck, près de s'éteindre, en pleine gloire, tout à l'heure peut-être.

31 mars 1890. — Peu dangereux du premier coup, je l'espère, le meeting socialiste dans l'Europe, pour le 1er mai.

Mais quel indice étrange, ce mot d'ordre parti de l'ombre, et obéi subitement par les prolétaires de tant de races, et cet essai de mobilisation !

Puis, certains meneurs ne compliquent ils pas les choses jusque chez nous du mouvement antisémite, que notre scepticisme ne considérait ailleurs hier encore qu'à l'état de curiosité ? Comme si les Juifs avaient seuls le sac, et tripotaient seuls à la Bourse !...

Mais Juif veut dire Capital... c'est donc au Capital qu'on en veut... de partout...

17 septembre 1890. — Hier, en mémoire de Laya, et surtout, disons-le franchement, pour passer la main sans trop de secousse à mon élève, de Féraudy, j'ai joué l'oncle du *Duc Job*. Y reproduire le père Provost en y amalgamant de mon mieux quelques avis de X... pour assortir le tout à ma nature un peu courte, c'est ce que j'ai cru avoir à faire, et je l'ai fait avec réussite. Je me maintiens sans baisse apparente.

N'ai-je point plusieurs fois depuis le mois de mai, et ces jours derniers aussi, repris gaillardement l'écra-

sant *Mercadet?* Je porte donc encore au théâtre mes soixante-huit ans à bras tendu.

23 septembre 1890. — C'est à croire que l'ancienn interprétation était pour beaucoup, beaucoup, dans le succès légendaire du *Duc Job,* car bien que de Féraudy y soit réellement assez bon, la pièce baisse à vue d'œil... Elle ne peut pas avoir en treize années tant ranci que cela par elle-même !

2 novembre 1890. — Tuberculose, — docteur Koch. — Est-ce donc encore un pas franchi, comme jadis avec la vaccine de Jenner, comme hier avec la guérison du charbon et de la rage, par Pasteur?...

Et, si c'est vrai, quelles espérances presque prochaines cela donne contre le croup, contre le typhus, contre le choléra ! On finirait par ne plus mourir que de la mort naturelle. Les infections, les contagions seraient abolies...

La Prusse rendrait à l'humanité plus qu'elle ne lui a pris.

22 décembre 1890. — Ce soir *Tartuffe.*

Pourquoi ai-je consenti à le jouer? C'était si superflu. D'autant que devant le public, le public prétendu connaisseur surtout, c'est un rude fardeau.

J'avais répété le rôle avec succès ; mais la représentation m'a glacé.

Les rôles types, sus par tout le monde, ne peuvent pas être personnalisés impunément.

26 février 1891. — L'impératrice Frédéric à Paris, pendant dix jours ! — Aussi, manœuvre finale du boulangisme et emballement d'une moitié des « Patriotes ». Si par chance nous n'en sommes pas pour des excuses, c'est donc encore l'Alsace-Lorraine qui payera la sauce.

27 mars 1891. — Voilà la troisième quinzaine de jours, dans ma vie, que je donne par force au jury des assises, avec la seule compensation, cette fois, de l'audition d'une affaire d'anarchistes.

Je n'avais jamais vu de mes yeux cette sorte de bête... Leur dite anarchie, assez spécieuse en apparence, est enfantine au vrai fond, théoriquement du moins, comme la République de Platon, comme l'Utopie de Thomas Morus, comme la Salente de Fénelon. Et La Bruyère même en a formulé les origines à propos de la guerre, si j'ai bonne mémoire :

« De l'injustice des premiers hommes, comme de son unique source, est venue la guerre, ainsi que la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres, qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avait pour toujours la paix et la liberté. »

Mais Platon, Morus et Fénelon ne s'adressaient pas (comme nos journalistes et nos politiciens à outrance) aux ignorants, aux instruits à demi, pire espèce, et à l'immense foule prolétaire de la France, de l'Europe et du monde.

Platon seul d'ailleurs eût été raisonnable de donner à l'Anarchie un nom doublement grec.

Mais quel cri de ralliement doublement stupide à la clientèle d'aujourd'hui !

C'est ni Dieu, ni maître!... ou tout au moins : ni lois, ni maître! qu'il faudrait dire. Et non pas : à bas l'armée, à bas la patrie ! Mais : à bas les patries, à bas les armées !

C'est donc par une espèce de curiosité, effarée à demi, à demi impertinente, ô pauvres diables tristement enragés, convaincus vaguement, qu'on vous laisse expectorer en plein tribunal vos raisonnements ignares, vos boniments révolutionnaires mal digérés, et d'autant plus dangereux peut-être à bref délai.

Car autour de quelques rêveurs sincères, de quelques victimes justement révoltées, c'est la grande armée de l'envie, de la paresse et du mal qui vient se grouper, les grèves aidant, et le socialisme de toutes nuances, même malgré lui.

Il est si simple aux galvaudeux quelconques de brailler bien haut : Vive l'Anarchie ! — au lieu de dire tout bas : la bourse ou la vie !...

5 mai 1891. — Hier, à Bordeaux, première expédition faite dans les grandes villes de province par notre administrateur.

Le personnel du *Cid* et du *Médecin malgré lui*, costumes, accessoires, employés, quelques comparses même y compris. C'est beaucoup d'embarras et de peine en vingt-quatre heures, pour un mince profit matériel sûrement, et sans doute un effet moral assez problématique sur la commission annuelle du budget, cher monsieur Claretie.

11 juillet 1891. — « Messieurs, la pièce que la Comédie-Française vient d'avoir l'honneur de représenter devant vous *(l'Article 231)* est de M. Paul Ferrier. »

Voilà ce que j'annoncerai ce soir à minuit, si toutefois la pièce va jusqu'au bout, car elle n'en vaut guère la peine, ces trois actes étant du faible Palais-Royal.

Et j'aurai la mauvaise chance, étant doyen, de passer pour l'avoir reçue, et même afin d'y jouer un rôle. . Triple injustice! Mais la discipline ne m'obligeait-elle pas à ne point refuser un personnage de mon emploi? Surtout quand je joue si peu, et que nulle nouveauté future ne me promet rien.

Ah! je m'en vais, je m'en vais, derrière l'horizon.

Minuit et demi. — La pièce est allée jusqu'au bout... Mais ce n'en est que pis, car nous allons avoir à la jouailler jusqu'à ce qu'elle fonde devant l'indifférence et l'été, comme une motte de margarine sur un feu doux.

13 septembre 1891. — Pourquoi ai-je oublié de noter, à la fin du mois de juillet, la bruyante visite de la flotte française à Cronstadt, puisqu'on semble y attacher partout une si grosse importance?

Est-ce donc une alliance sur laquelle une république puisse absolument compter? Et le nouvel emprunt russe ne nous présente-t-il pas un peu bien vite la carte à payer?

22 janvier 1892. — J'ai eu ce matin la visite de

deux compagnons anarchistes, Rousset, cuisinier, et Brunel, le chansonnier (?) du *Père Peinard*, allant en frères quêteurs chez les bourgeois du Tout-Paris, pour une soupe-conférence (!).

Et j'ai eu la curiosité de les recevoir. Curiosité lâche. On devrait crânement isoler ces miséreux presque menaçants. Car cet aplomb de familiarité qui vient nous taper presque sur le ventre est l'indice d'un pas fait par l'anarchie d'action, surtout quand ils rééditent d'une voix tranquille le vieux cliché de Jules Vallès : « L'avenir est aux explosifs. »

Gare la bombe!

9 février 1892. — Ce soir dîner chez le comte Hoyos, à l'ambassade d'Autriche, pour traiter la question du voyage de la Comédie-Française à Vienne.

Étaient présents : le comte et la comtesse Hoyos, le prince de Sagan, le marquis de Massa, le baron de Bourgoing, envoyé de la princesse de Metternich, Henri Régnier, du ministère des Beaux-Arts, et moi.

A l'heure du cigare et du café, j'ai soumis verbalement quelques idées, que je m'engagerais, puisqu'on voulait bien m'en prier, à mettre personnellement en œuvre, mais sous la réserve qu'elles fussent approuvées aussi et mises au point expressément par notre comité d'administration et par le ministère. Or, je sens là je ne sais quels obstacles.

29 février 1892. — Ainsi que je m'en doutais, notre administration, obéissant au mot d'ordre du ministre, ne permet qu'officieusement le voyage d'une portion

de la Comédie-Française dans une des capitales de la Triple alliance, tout en le permettant en somme. C'est à crever de rire, et le Comité de Vienne l'aura belle à faire l'impertinence de ne pas même sembler s'en apercevoir. Quant à moi, doyen, je ne l'ai pas moins belle dès à présent à mettre ma dignité sur l'oreille, et je viens de prier le comte Hoyos de présenter respectueusement mes regrets à la princesse de Metternich. Je me trouve ainsi déchargé du fardeau, c'est l'important, surtout puisque certains de mes collègues avaient fait, paraît-il, à mes propositions une grimace en dessous.

30 avril 1892. — A la suite des explosions anarchistes boulevard Saint-Germain, puis caserne Lobau, enfin rue de Clichy, dans lesquelles, par miracle, personne n'a péri, on parle beaucoup des menaces du 1er mai.

Je crois d'autant moins à leur réalisation que le socialisme de toutes les écoles a dû recevoir du coup un choc en retour, et tiendra à séparer nettement de ces excès stupides ce qu'il croit la justice de sa cause.

15 mai 1892. — Je suis enrôlé, comme d'habitude en cette saison, dans une foule de bénéfices de bienfaisance, fête du commerce parisien, matinées au Trocadéro, soirée de gala pour les ambulances urbaines et la famine russe (cette dernière épouvantable, quoi qu'on en cache là-bas).

Et voilà une dizaine de répétitions déjà, de compte à tiers entre l'Opéra, l'Opéra-Comique et nous, pour

le Sicilien, que M. Claretie s'avise de reprendre (par choix) !

Y eut-il jamais plus sûr moyen de faire avoir une mauvaise presse au pauvre Molière ?

Et j'ai dû me charger de Don Pèdre, n'ayant rien autre chose à faire. Mais quelle purge !

Du dimanche 22 mai au jeudi 2 juin 1892. — Voyage d'une portion de la Comédie-Française à l'Exposition théâtrale de Vienne, par l'Orient-Express. Vingt-cinq heures ; Mmes Bartet, Pierson, Fayolle, Kalb, Reichenberg et sa fille, Du Minil et sa mère.

Les deux frères Ephrussi étaient dans le même train que nous ainsi que Sarcey, — Sarcey ! Quelle veine subite pour la réclame.

Lundi soir 23. — Arrivée à Vienne, réception à la gare, au nom du Comité de l'Exposition, par le baron de Bourgoing.

Hôtel Continental. — Febvre, vice-doyen *(sic)*, non moins décoré que décoratif, et entrepreneur de la tournée, moyennant sept mille et cinq cents francs (or) pour chacune des sept représentations convenues, avait précédé de deux jours le reste du personnel, artistes, employés, et gros colis. Il occupait, au premier étage, un appartement avec salon. Pour recevoir les archiducs, il faut croire.

Les archiducs faisant défaut, on finira par y raccorder, le matin, les spectacles du soir, afin d'éviter, par la chaleur, une double course au Prater.

Mais, le mardi 24, c'est d'abord au théâtre de l'Austellung, tout flambant neuf, en pleine Exposition, que l'on va répéter *les Femmes savantes* pour prendre un

peu pied sur cette scène, et l'on retourne les jouer le soir, couci-couci, devant une grosse recette (plus de onze mille francs), un grand public et un effet... très poli.

Le mercredi 25, c'est *le Bonhomme Jadis* et *Il ne faut jurer de rien*. Leloir, qui a eu beaucoup à apprendre et à travailler pour cette campagne, a du succès, et ce sera toujours de même, du moins au point de vue artistes-hommes, cette portion de la troupe ayant été d'ailleurs bien économiquement recrutée chez nous, il faut en convenir.

Le jeudi et le vendredi 26-27, *Mademoiselle de la Seiglière* et *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Le jeudi j'ai déjeuné à l'improviste chez le baron Nathaniel de Rothschild, avec M. Ch. Ephrussi qui m'avait emmené pour voir l'admirable collection en tous genres de ce plus beau palais du Theresiana.

Le samedi 28, au théâtre, *Adrienne Lecouvreur* interprétée faiblement, mais l'opinion, gagnée déjà, nous soutient au point que la pièce fait très bonne impression. D'autant que le jour il y a eu dans le Prater « bataille de fleurs », à travers laquelle, promenés à la queue-leu-leu, en *fiakres* enrubannés aux couleurs françaises, nous avons eu un vrai succès de mi-carême, avec « Vive la France ! » et bravos, de partout. Quelle foule riante et bonne enfant, à pied comme en voiture ! Et quels équipages !

Le dimanche 29, c'était jour du Grand-Prix à Vienne ; *le Jeu de l'amour* et *le Médecin malgré lui*, donnés après bien des tiraillements en place de *Tartuffe*, n'ont guère fait que demi-salle.

Après le spectacle, la presse de Vienne, juive presque toute, nous a offert un souper chez Sacher.

Réception brillante où Sarcey, très en verve gaudissarde, fut très fêté.

Le lundi 30, il y a eu dans le jour, au même jardin Sacher, garden-party, officielle pour ainsi dire, avec l'aristocratie la plus cotée, la princesse de Metternich en tête, les artistes de la Burg, ceux de l'Opéra, etc., et le soir nous avons joué *Denise*. L'Empereur, pour la première fois depuis son grand deuil, assistait à ce spectacle, et nous sommes allés aux nues.

Le mardi 31, déjeuner prié chez le baron Nathaniel. Avec moi, Mmes Bartet, Pierson et Reichenberg, au milieu de quels seigneurs, Dieu du ciel ! Et la Comédie-Française a clôturé le soir par *Pepa*. Drôle d'idée !

Enfin, après *Pepa*, souper d'adieu offert à tous, tout à fait officiel celui-là, et sans journalistes, de la part du marquis Pallavicini, princes Windischgraetz, Lichtenstein, conseillers auliques, grands financiers, tout le tremblement, toasts, speechs, etc...

En somme, avec sa rapidité et ses besognes forcées, cette tournée aura été très belle et très rémunératrice.

5 juin 1892. — Oublié de noter quelques heures du soir passées, l'une à la Burg, pour y voir un bout de la reprise allemande d'un des *Henri* de Shakespeare, par la mère Volter, Sonnenthal, Lewinski, Hartmann et la troupe très accréditée du lieu; l'autre à l'Opéra pour un acte de *l'Ami Fritz* dérangé musicalement par M. Mascagni, le trop célèbre auteur de la *Cavalleria Rusticana*, et l'autre au Carl Teater, à une représentation italienne d'une *Cleopatra* par la Duse.

J'ai dit voir, car c'est bien tout. Comment se per-

mettre en effet de juger autrement quoi que ce soit d'un art dont on ignore les rythmes, les traditions, et jusqu'à la langue, — alors que souvent on ne tombe pas d'accord de soi-même entre soi ?

Les critiques alors me font rire, et les enthousiastes autant.

Combien pourtant avions-nous de ces gaillards-là, et fort heureusement, dans Vienne même !

19 septembre 1892. — Ce soir aura lieu la première représentation à la Comédie-Française du *Juif polonais*.

M. Claretie est allé chercher la pièce, que je ne connaissais pas même pour l'avoir lue, et m'en a confié le principal rôle avec mission de m'occuper de tout pendant le congé qu'il se donne.

Voilà donc deux mois d'été, qu'à travers un tas d'absences de ceux-ci, et surtout de celles-là, malgré l'absence même absolue du dernier auteur survivant, je travaille sérieusement cette œuvre, — peut-être un peu improvisée jadis, soit, mais œuvre enfin, on aura beau dire dans la presse, Erckmann-Chatrian n'étant et n'ayant jamais été d'aucune petite église parisienne. Ah ! si c'était de l'Ibsen ou du Tolstoï, on se tordrait d'admiration.

Moi, par avance, à dire d'experts, et malgré mon habituelle défiance de moi-même, je compte à peu près me tirer d'affaire... Mais c'est un gros et dernier succès qu'il me faudrait pour ma clôture définitive. Or, cela, je n'ose guère l'espérer.

Le bruit ayant couru dans la presse que j'avais demandé qu'on remontât *le Juif Polonais* pour y jouer le principal rôle, j'écris ceci à Sarcey :

« 22 septembre 1892.

« MON CHER SARCEY,

« Aucun ouvrage nouveau, ou même déjà joué sur un autre théâtre, ne peut être reçu à la Comédie-Française qu'après un vote officiel du Comité de lecture, présidé par l'administrateur général. Voilà la règle toujours observée.

« Et pour ce qui m'est personnel, jamais, pas une seule fois depuis quarante neuf ans, je n'ai demandé aucun rôle nouveau à aucun auteur ni même à aucun administrateur, aucun rôle fût-ce dans le vieux répertoire, jamais.

« Ceci, à titre de renseignement, sinon de rectification, dont vous comprendrez la portée, n'est-ce pas, dans la circonstance présente. Je m'en rapporte à votre vieille amitié.

« Bien à vous de cœur,

« ED. GOT. »

Réponse de Sarcey à mes remerciements pour son aimable article du 26 courant sur la reprise du *Juif Polonais* :

« 28 septembre 1892.

« MON CHER AMI,

« Si c'était de l'Ibsen ou du Tolstoï, rendez-moi cette justice que j'en aurais dit bien davantage.

« Je vous aime, je vous admire, je vous embrasse, et de tout cœur.

« Francisque Sarcey. »

---

24 novembre 1893. — Voilà le déluge de boue de l'affaire Wilson, spécialisé celui-là, mais où s'est pourtant noyé le président Grévy, qui recommence plus général et plus dru pour l'affaire du Panama.

Si le parlementarisme, la presse à vendre et la République elle-même, n'en meurent pas cette fois, c'est que leur vie est décidément chevillée dans les moelles.

Mais bah! je parierais qu'aux élections de l'année prochaine, le suffrage universel aura amnistié tout ce monde. Au contraire, cela pose à nouveau certaines candidatures.

On crie à la calomnie, on s'injurie à n'en plus finir... puis tout se brouille dans les mémoires.

Est-ce que dix mois après quelque cause à sensation, on n'en vient pas parfois à se demander quel était l'assassin, quelle était la victime?

Et j'ai entendu de bonnes gens s'y tromper :

Pauvre Papavoine!

27 mars 1893. — Reprise des *Effrontés*. Les événements donnent un fort tour de roue à cette forte pièce, qui sera jouée à peu près bien, mais sûrement dans la tradition, puisque c'est moi qui l'ai remontée.

Le journal d'Edmond Got s'arrête là.

Le doyen de la Comédie-Française a joué pour la dernière fois, deux ans après, le rôle de Giboyer dans *le Fils de Giboyer,* le 3 février 1895, en matinée.

Il a donné sa représentation de retraite, après cinquante années de services, le 20 avril 1895.

Il est mort le 20 mars 1901.

APPENDICE

Les lettres et les documents suivants avaient été mis de côté et classés par Edmond Got dans son Journal :

Juin 1850.

Me voici déjà à Bordeaux depuis six jours, mon cher Edmond, et il me manque de tes nouvelles; est-tu nommé sociétaire? A-t-on fait quelque chose de neuf? J'ignore complètement ce qui se passe dans ce bienheureux pays. Sauf le discours de Thiers qui est ici dans toutes les bouches, on ne raconte guère rien. Je n'ai pas encore joué, je cours la ville, je suis adorée ou tout comme; je suis partie bourrée de lettres de recommandations, et tout Bordeaux passe chez moi, tu sais que la faiblesse de ton amie est d'aimer ces choses-là. Il n'y a rien de trop curieux ici, le port est fort beau et les filles fort belles. J'ai été voir les caveaux de Saint-Michel, ce qui m'a fait dire que je trouvais à Bordeaux les vivants fort aimables et les morts d'assez bonne décomposition.

Comme tu peux le voir nous avons toujours le petit mot pour rire.

Je suis admirablement reçue chez Mme M..., la fille de Lafon, qui fait florès de par la ville; je répète des vers dans les salons, bref je suis province en diable mais j'ai le plus grand succès en attendant le théâtre où je serai fort applaudie et où je ne gagnerai pas dix sols parisis; toute la salle est louée aux abonnés, et la dernière représentation de Mme Julian Van Gelder a produit vingt-sept francs soixante centimes, à la lettre.

Toujours me serai-je fort amusée et débarrassée des gens qui encombrent mon trottoir vers minuit.

Que devient le théâtre? et Judith, et Denain, et le reste. Nathalie est-elle revenue? On en dit pis que pendre dans cette bonne ville de Bordeaux; il paraît qu'elle a plumé un de ses indigènes.

Je suis tombée à mon arrivée dans les bras du docteur Moussons. En voilà une chance! Je l'ai pris pour médecin, je me porte admirablement, le moment est bon, et sous prétexte d'inflammation générale, il vient bavarder avec moi tous les matins.

On l'a nommé hier médecin des incurables, en voilà une dérision et une sinécure!

J'ai écrit à Félix. Apparemment Monsieur a ses nerfs, car il ne m'a pas répondu, à moins qu'il ne soit mort, auquel cas seulement je l'absous.

Ne sois pas malhonnête et donne-moi de tes nouvelles, écris-moi vite.

AUGUSTINE (1).

Hôtel de France, Bordeaux.

Juin 1868.

MON CHER AMI,

Les journaux nous font une peur de tous les diables, en disant que tu as donné ta démission. Ce n'est pas que ta mauvaise humeur nous semble mal motivée, il y a trop de quoi! Mais nous tremblons de te voir quitter la France; il n'y a pas trop de grands artistes et nous n'avons pas trop de gens de cœur pour amis. Si tu ne voyageais pas plus loin que le Gymnase je dirais *Amen* à tous. Mais Montigny, quoique honnête et excellent homme, n'a pas l'habitude de payer à leur valeur ceux qui valent autant que toi. C'est pour avoir marchandé Dupuis et quelques autres qu'il a fait de si jolis cadeaux à la Russie. Or il n'y a que deux théâtres de comédie à Paris, le Gymnase et celui que tu quittes, dit-on. Le Vaudeville est un théâtre bâtard, et d'ailleurs atteint d'une déveine incurable. Il est dans un quartier que la vie abandonne tous les jours dès quatre heures du soir. Je te sais de force à ressusciter bien des choses, mais un quartier : c'est le diable.

(1) Mlle Augustine Brohan.

Ma femme se remet à merveille, elle est sur pied, ma fille pousse à vue d'œil; ce qui me permet de te tendre six mains au lieu de deux, c'est plus riche.

A toi, mon vieux, de sincère amitié.

Edmond About.

---

25 octobre 1868.

Vous rappelez-vous, mon cher Got, notre dîner de l'an dernier, chez Ch. Edmond? Vous rappelez-vous votre hésitation à vous charger du rôle de *Mercadet?*

Nous vous disions tous que vous seriez merveilleux dans ce rôle.

Ah! que je l'avais bien pressenti l'éclatant succès que vous venez d'obtenir! J'étais si loin d'en douter que je n'aurais pas craint de vous envoyer à l'avance mes chaleureuses félicitations Je n'aurais pas craint de vous écrire, l'an dernier, ce que je vous écris aujourd'hui : la représentation de *Mercadet* a été, hier, un véritable honnêur pour la Comédie-Française, une véritable gloire pour vous.

La grande ombre de Balzac doit être satisfaite. Dans une cinquantaine d'années elle vous remerciera de vive voix.

Votre bien dévoué et bien affectionné.

Ad. d'Ennery.

Ce 18 mars 1869.

Mon cher Got,

Depuis quelque temps je vous ai négligé, mais je ne vous ai pas oublié, ni votre bonne mère non plus. Je suis à la veille de me marier avec la jeune personne dont je vous ai parlé le lendemain d'un bal des Tuileries, 20 janvier. J'ai eu des craintes que je vous expliquerai, elles sont disparues depuis deux jours, ce qui fait que je puis vous dire avec joie que je suis dans le bonheur le plus complet. Notre union

est fixée au 28 du mois prochain. Je n'ose pas vous dire de venir passer une soirée chez moi, mais je serais bien aise de vous avoir à déjeuner le jour qu'il vous plaira.

Je me suis remis à la Fontaine du Luxembourg. J'ai pioché à l'Opéra. J'ai fait aussi le buste de Garnier, celui de ma fiancée; mais ce qui a été très brillant pour le présent, comme pour l'avenir, c'est l'effet réalisé de la lettre adressée à l'Empereur qui reprend la propriété de la statue du Prince Impérial pour quinze mille francs, ce qui couvre mes obligations et c'est grâce à ce résultat que je puis me marier. Vous voyez, très cher ami, que vous n'êtes pas étranger à mon bonheur.

J'aurai le plus grand plaisir à vous présenter ma future, elle est digne de votre précieuse amitié. Nous serons deux à vous en exprimer notre douce satisfaction ainsi qu'à votre charmante mère.

Bien à vous de cœur.

CARPEAUX.

Paris, 23 avril 1870.

CHER MONSIEUR GOT,

Combien j'ai été touché de votre bonne et si aimable lettre! Quoique j'y doive, je le sens bien, faire la part de votre bienveillante indulgence, j'y trouve pourtant un accent de sincérité qui m'est allé au cœur. Précisement à cause des critiques, si adoucies pourtant, que vous m'adressez, je me crois en droit d'accepter aussi vos éloges, et croyez qu'ils sont pour moi d'un prix inestimable. Il n'y a pas un mot de votre lettre qui ne soit pour moi un solide et sérieux encouragement. Qu'importe en effet que j'aie fait un poème et non une comédie, si le poème existe, si j'ai pu y mettre la marque de ma pensée et ce qui est moi-même? Une autre fois j'essaierai de me mettre mieux et plus nettement au point de vue du théâtre, et j'ose espérer qu'alors vous ne me refuserez pas un conseil? Vous ne m'avez rien dit de banal, ni de convenu. Je vous en suis reconnaissant de toute mon âme et je me dis cordialement

Votre très obligé et dévoué.

Théodore DE BANVILLE.

14 décembre 1870.

Monsieur,

Je m'empresse d'autoriser la lecture du *Crapaud* dans la matinée donnée pour les 38e et 72e bataillons, et je fais l'abandon de mes droits d'auteur au bénéfice des compagnies de marche.

S'il y a succès, c'est à votre talent qu'il sera dû, ce qui me permet de vous envoyer d'avance mes applaudissements.

Victor Hugo.

Paris, 11 mai 1871.

Cher monsieur Got,

Je suis comme vous, j'ai bon espoir dans le succès de vos camarades. La Comédie-Française n'est pas une chose dont on se lasse aussi vite que des autres spectacles. Il y a là un fond plus solide, un plaisir que l'on respecte, soit dit sans épigramme, et que l'on prend en se respectant. . .

. . . .

A propos de recettes, si vous pouviez nous envoyer un peu d'argent, il serait le bienvenu..

Quant à nous, nous faisons, comme vous à Londres, des raccords et des répétitions à n'en plus finir.

Vous savez probablement que Boudeville nous est venu en aide...

Un petit jeune homme du théâtre de Cluny, qui se nomme Richard, s'est mis aussi pour l'honneur à notre disposition, ce qui nous fait à peu près deux amoureux... Il n'est pas possible de se figurer une plus étroite pénurie. Maubant persiste à ne pas revenir par prudence. Ainsi font Mme Bonval, M. et Mme Lafontaine, Mme Dinah, Prud'hon et Laroche...

Quant au public il est abondant mais peu lucratif...

Je vous remercie pour toutes les peines que vous vous donnez pour le Théâtre-Français. Remerciez tout le monde de ma part, je vous prie, et recevez toutes les assurances de mes sentiments les plus sympatiques et les plus dévoués.

Ed. Thierry.

Londres, 12 mai 1871.

Cher monsieur Got,

Je vous suis très reconnaissant de l'honneur que vous me faites en me donnant mes entrées au Théâtre-Français à Londres.

Malheureusement, je ne pourrai en profiter d'ici à deux mois, car je pars demain pour la France; j'ai assez de mon exil volontaire dans ce pays enfumé où on arrache les fleurs dans les prairies.

Je vous remercie donc beaucoup, beaucoup...

Je vous serre la main et vous prie de me rappeler au souvenir de MM. Bressant et Coquelin.

A. Daubigny.

Paris, 18 mai 1871.

Cher monsieur Got,

Je vois avec bien du plaisir que le résultat de votre seconde semaine a dépassé celui de la première. C'est de bon augure...

J'ai reçu une seconde lettre de Maubant confessant cette fois que Paris ne lui semble pas aussi sûr que Granville, et qu'ayant une femme et un enfant, il demande la permission de ne pas les exposer à rester sans soutien. Je crois que Maubant s'exagère le danger; son âge le préserve déjà d'être incorporé dans les régiments de guerre, et son titre d'artiste lui vaudrait des ménagements qui finiraient peut-être par équivaloir à une exemption du service de la garde nationale. Tous nos jeunes gens, Ernest Coquelin, Charpentier, Mazoudier et Henri Richard ne sont pas recherchés.

Jusqu'à présent les choses se passent ainsi, mais je ne me dissimule pas qu'elles peuvent changer...

Il y a toujours dans l'air une grosse menace, et j'hésite à rappeler impérieusement ceux qui se sont hâtés de se mettre à l'abri. C'est une responsabilité devant laquelle je recule, mais je puis très bien proposer l'option, ou le traitement, ou la rentrée, et c'est ce que je vais faire...

Je vous remercie, je vous félicite tous et je vous renvoie

tous les compliments de notre pauvre petite troupe qui aime bien ses camarades de Londres

Tout à vous et à tous.

Ed. Thierry.

Auteuil et Passy sont visités par les obus. Je regrette d'avoir à vous donner cette mauvaise nouvelle. Davesne et sa fille ont fini par se replier sur Paris après avoir fait tous leurs efforts pour persuader à votre père et à votre mère de les suivre. Ils l'auraient obtenu de votre mère, mais votre père est resté inébranlable. Voyez si un mot de vous ne pourrait pas changer sa résolution...

Bien affectueusement encore à vous.

Ed. Thierry.

Avez-vous lu le projet du budget présenté à l'Assemblée de Versailles ? Il maintient la subvention du Théâtre-Français en la réduisant à cent cinquante mille francs.

---

2 juin 1871.

Cher monsieur Got,

J'ai reçu hier le chèque de huit mille francs que nous a apporté M. Henri Hecht et dont il a bien voulu se charger de nous trouver les fonds...

Suivant votre lettre pas à pas, j'arrive à l'article « des appointements » à répartir à la troupe de Londres, en réservant les justes droits de vos camarades présents à Paris durant tout ce mois.

La question de présence est en dehors des conventions faites. Il y a lieu, je crois, de la réserver...

De même à l'égard de M. Maubant, qui a été mis en demeure de faire son devoir comme nous le faisions et qui a préféré rester loin de Paris, quoique son âge le mît en dehors du cadre des bataillons de guerre.

Restent Prud'hon et Laroche. Ceux-là étaient dans l'âge dangereux. Je sais bien qu'Ernest Coquelin a bravé le péril, qu'il y a échappé et que ces deux jeunes gens y auraient probablement échappé comme lui, mais le danger était bien

réel, si réel que je n'ai pas osé prendre la responsabilité de les rappeler autoritairement...

Je vais me mettre à faire une note sur la subvention du Théâtre-Français. M. Jules Simon la proposera (la subvention) à l'Assemblée de Versailles. M. Thiers nous est particulièrement favorable. Mais il s'agit de renseigner les amis qui peuvent plaider notre cause dans les bureaux. C'est un conseil d'Édouard Charton qui nous a été rapporté par notre bon Régnier.

Voilà ma lettre terminée. Je n'y ajoute qu'un mot, c'est pour vous renvoyer plus affectueusement encore tous vos bons compliments et tous les sympathiques souvenirs de notre chère Colonie.

Ed. Thierry.

Lundi, 13 juin 1871.

Mon cher ami,

Mais je ne savais pas tes mésaventures! On m'avait dit que chez toi tout était sauf, personnes et biens. Au reste, console-toi (fais comme moi), tu auras, nous aurons une indemnité. Ceci ne me paraît plus douteux. Le juge a déjà nommé par référé un expert dans une espèce analogue à la nôtre, pour constater les dommages. Ce serait la Ville qui, jusqu'à présent, serait chargée du paiement des indemnités. Mais que ce soit la Ville ou l'État, il ne nous importe guère, pourvu qu'on paie.

Au revoir, mon vieux camarade, je crains bien que la tranquillité ne soit lente à revenir et que le théâtre, en particulier, ne recouvre de longtemps son ancien éclat.

Donc à bientôt et tout à toi.

Édouard Pailleron.

---

13 juin 1871.

Mon cher monsieur Got,

A quand le retour? Je suis allé hier à Versailles, j'y ai vu le Ministre. Je lui ai parlé de votre séjour à Londres. Il

hésitait un peu sur le troisième mois ; mais enfin il a bien voulu prendre mon avis, qui est conforme à votre intention, et vous pouvez ne rentrer qu'à la fin du mois de juillet.

Après tout, m'a-t-il dit, il vaut mieux aller gagner de l'argent qu'en emprunter.

Restez donc en Angleterre et restez-y tous, je le souhaite. Il faut finir ensemble comme on a commencé. Je suis persuadé que vos quinze dernières recettes de Londres seront les meilleures ou tout au moins que vos habitués voudront y faire de dignes adieux aux artistes dont ils ont suivi les représentations avec tant de sympathie, et dont la presse anglaise a entouré les noms de ses éloges les plus flatteurs.

Quoi qu'il en soit, si, comme vous le dites, quelque vide se faisait dans la troupe d'outre-mer, j'essaierais de le combler, sans répondre de n'y pas rencontrer une certaine résistance.

J'ai besoin moi-même de savoir sur qui pourra reposer notre répertoire au moment où les étrangers, qui affluent déjà à Paris, y afflueront davantage et où se réaliseront, si nous n'éprouvons pas trop de mécompte, les recettes dont nous entrevoyons l'espérance. Du reste, le feuilleton, enchanté de reprendre ses habitudes, nous témoigne une sympathie à laquelle nous ne sommes pas toujours accoutumés. Sarcey applaudit à nos efforts et à l'avenir de notre jeune troupe.

Banville, Edouard Fournier, Paul Foucher lui-même, M. Drumont du *Bien public*, plaident chaudement la cause du Théâtre-Français à l'intention de l'Assemblée, et ce ne sera pas leur faute si Versailles nous précipite dans le panier aux économies.

Continuez à nous écraser par vos gros chiffres, nous vous en bénirons. Bravo à Mercadet! Puisse-t-il être notre Godot à nous, et payer du même coup avec ses dettes celles de la Comédie. Je vous entrevois tous en ce moment dans le nimbe poudroyant et lumineux d'une apothéose de féerie et je vous bats des mains de toutes mes forces.

Mille et mille amitiés.

Ed. Thierry.

Le Figaro, du 7 septembre 1872.

Obsèques de Léon Laya.

M. Got a pris la parole en ces termes :

« Messieurs, quelques mots seulement! On vous a parlé de l'auteur et de l'homme; car, par un juste privilège de cette fière nature, même en les discutant, il n'est pas pospossible de séparer l'un de l'autre. Permettez-moi de parler à mon tour de l'ami, c'est-à-dire de l'être intime et presque secret, que depuis plus de vingt ans j'ai pu connaître et apprécier. Laissez-moi vous dire sa sensibilité ombrageuse, et parfois maladive, son âpre amour de l'honneur et du respect de soi, son mépris hautain pour toutes les bassesses, sa fidélité désintéressée.

« Laissez-moi vous dire cela, messieurs, le cœur serré par le chagrin de sa perte... soudaine, et avec je ne sais quelle crainte pieuse qu'il puisse m'entendre là, parlant de lui, lui qui, pensant à part, tenait tant à cacher sa vie...

« Pardonnez-moi donc, mon cher Laya, cet orgueil que j'ai d'avoir été spontanément haussé par vous jusqu'à votre amitié et votre confiance, puisque cet orgueil me vient de vous, et n'est ici qu'un suprême hommage à votre chère mémoire.

« Au nom de tous ceux qui vous ont connu comme moi, adieu! cher et digne ami!

« Les honnêtes gens qui vous accompagnent s'affirment et s'honorent en venant vous saluer une dernière fois. Adieu, Laya! »

Vienne, le 26 janvier 1875.

Monsieur,

Mme de Löwenthal vient de me lire votre aimable lettre, et je regarde comme un plaisir et en même temps un devoir de vous remercier.

Il est impossible d'accepter d'une façon plus gracieuse notre proposition, et si vous saviez le contentement général que tout le monde en éprouve, vous seriez peut-être récompensé du sacrifice que vous nous faites.

Quant à l'accueil que vous trouverez ici comme artiste, je ne vous en parle pas! Vous verrez, je ne vous dis que cela.

Je ne vous parlerai pas de mon émotion de paraître à vos côtés... Je me sens écrasée, broyée, pulvérisée, et je n'ai qu'une terreur, et c'est celle de faire par trop cruellement ombre au tableau! — Certes, je n'ai aucune prétention au talent dramatique, elle serait déplacée, — mais j'ai peur de mal faire et de gâter la pièce! Je compte beaucoup, monsieur, sur vos conseils et je vous promets de les suivre consciencieusement; vous serez sévère, impitoyable même, j'y compte.

Veuillez recevoir, monsieur, avec l'expression de ma gratitude, celle de mes sentiments les plus distingués.

Princesse DE METTERNICH.

26 janvier 1875.

Je glisse ce petit mot dans la lettre de la princesse Metternich et qui doit compléter la prière que je vous ai adressée tout à l'heure par le télégraphe. Comme cela me désobligerait de faire de l'opposition après coup, et que je ne me soucie pas de m'affubler d'un rôle où je me sentirais d'avance par trop détestable, je vous prie de me protéger.

Si on joue quelques scènes de Molière, que cela soit en vers. C'est une nouveauté ici, et puis à tort ou à raison, il me semble que je m'acquitte mieux des vers que de la prose. Ainsi, de grâce, optez pour le *Misanthrope* ou *les Femmes savantes*, et des scènes où vous avez beaucoup — et moi peu — à dire.

Si on me donne un autre rôle, encore et franchement, il n'y a pas, sauf la princesse Metternich, mieux et même aussi bien que moi ici, ne me donnez un rôle ni trop jeune, ni trop vieux. Je n'ai plus aucune prétention, mais un rôle de vieille ne sera jamais dans mes cordes. Un rôle de soubrette ou même de servante m'irait.

Voilà, mon cher ami, ma prière. En choisissant mes rôles, pensez qu'il vous sera désagréable de me voir plus mauvaise qu'une autre. Ai-je raison? Mais qu'on ne se doute pas que je vous ai écrit sur moi!

A vous de tout cœur.

Octavie DE LÖWENTHAL.

VENDREDI 12 MARS 1875

REPRÉSENTATION AU PALAIS AUERSPERG

PROGRAMME

LE RÊVE D'UN COLLECTIONNEUR

Suite de tableaux animés

Mis en scène par M. Gustave Déloye

Cariatides	Comte François CLAM.
	Comte George JELLACIC.
Atlas	Prince François AUERSPERG.
Figurines de Saxe	Comtesse Thérèse COLLOREDO.
	Comte François BELLEGARDE.
	Princesse Christine AUERSPERG.
	Comtesse Clotilde MENSDORFF.
Magot chinois	Comtesse Jeanne COLLOREDO.
Divinité indienne	Comte Félix BELLEGARDE.
Négrillon vénitien	Comte François COLLOREDO.
Buste (Lucca Della Robbia)	Comte Clément BOOS-WALDECK.
Diane	Comtesse Mariette BOOS-WALDECK.
Horloge Louis XVI	Comtesse Mathilde BOOS-WALDECK.
	Princesse Anglaé AUERSPERG.
Paravent japonais	Princesse Ernestine AUERSPERG.
	Comtesse Ernestine BREUNER.
	Comtesse Lucie WILCZEK.
1. Rubens. — *Les fils de Rubens*	Prince DIETRICHSTEIN.
	Comte Albert MENSDORFF.
2. Velasquez. — *L'Infante Marie Thérèse d'Espagne.*	Princesse Clémentine METTERNICH.
3. Anton Hickel. — *Princesse de Lamballe*	Princesse Gabrielle AURESPERG.
4. Rembrandt. — *La fiancée juive*	Comtesse Marie BREUNER.

5. Caravage. — *La Joueuse de luth*............... Comtesse Clémentine POTOCKA.
6. Tintoretto. — *Doge vénitien* . ... Comte Edmond ZICHY.
7. Hoogstraaten. *L'homme à la fenêtre*.... Comte RADOLINSKY.
8. Allori. — *Judith et sa servante*......... . . Comtesse Fanny SCHONBORN. Comtesse Albertine BECKERS.

Divertissement réglé par M. FRAPPART

FRAGMENTS

DU

MISANTHROPE

DE MOLIÈRE (*deuxième et quatrième actes*)

Célimène..	Baronne DE LOWENTHAL.
Eliante...	Comtesse ZICHY.
Alceste...	GOT.
Clitandre.	Prince C. CZARTORYSKI.
Philinte	Henri DE LAFAULOTTE.
Dubois.................	Médéric GOT.

LE DINER DE MADELON

Vaudeville en un acte, de DÉSAUGIERS

Madelon...	Princesse DE METTERNICH.
Benoit............... ...	GOT.
Vincent.................	M. DE TATISTCHEFF.
Un commissionnaire...	Comte CZERNIN.
Un caporal.............	Comte KIELMANSEGG.
Soldats	Comte HUNYADY. — Comte Robert ALTHANN. — R. MILBANKE.

Régisseur : Franz JAUNER. — *Chef d'orchestre* : Joseph HELLMESBERGER.

On commencera à 7 heures.

14 mars 1875.

Mon cher Got,

Vous auriez peut-être mieux fait de me tenir vous-même au courant de ce qui se passait à Vienne, et de la nécessité où vous alliez vous trouver de prolonger votre séjour. Je me suis trouvé dans une certaine incertitude, n'étant pas avisé par vous sur ce que j'avais à faire, puisque j'ignorais alors si je n'allais pas contre votre volonté. Je suis rassuré à cet égard et j'ai donc fait pour le mieux.

Les influences qui s'agitaient autour de vous étaient, d'ailleurs, si considérables, que j'aurais eu bien mauvaise grâce à ne pas me laisser faire violence. La Comédie-Française est trop bonne maison pour refuser un cartel d'échange avec les ambassadeurs et les ministres, et j'ai eu depuis deux jours, avec ces messieurs, une correspondance assez suivie.

Pour ce qui est de la Comédie, mon cher Got, puisque vous voilà son représentant diplomatiquement accrédité, je pense qu'elle est très bien représentée; elle n'aura qu'à gagner à cette internationalité.

Faites donc en sorte que l'on tire de vous et de votre présence le meilleur parti possible, mais qu'on vous rende pourtant, car au train dont elle y va, l'Autriche a l'air de vouloir vous garder.

Je m'en remets donc complètement à vous, certain d'avance que vous avez mieux que personne le sentiment et la mesure de ce qui est bien.

Recevez, mon cher Got, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Emile Perrin.

Février 1876.

Mon cher Semainier,

Je voulais hier, après la répétition, demander un petit changement à Coquelin et je l'ai oublié.

J'ai été frappé d'une trop grosse faute de français dans la dernière scène du quatrième acte, pour la laisser subsister. C'est bien moi le coupable.

Entre le Duc et Gérard :

« *Le Duc.* — Je n'avais pas l'intention de vous blesser, moi, monsieur, au contraire, tandis que vous l'avez certainement, vous, monsieur, » etc. .

Voulez-vous prier Coquelin de dire : « Je n'avais pas l'intention de vous blesser, monsieur, au contraire, tandis que vous avez certainement l'intention de me blesser, moi... »

Et maintenant, puisse Coquelin dire la correction aussi souvent qu'il a dit la faute, les répétitions comprises!

Je serais retourné moi même au Théâtre aujourd'hui si je n'étais forcé de partir ce matin pour le Loiret.

Voulez-vous, mon cher Semainier, m'excuser ce soir auprès de vos camarades et m'excuser de cette absence inévitable.

Croyez, mon cher Got, à mes sentiments tout dévoués

A. Dumas.

---

20 février 1876

Mon cher Got,

J'ai écrit officiellement à M. Perrin pour remercier votre Société du présent qu'elle m'a fait d'un exemplaire de vos magnifiques Archives.

Mais, à vous, en échange de votre signature qui décore ce beau livre, c'est comme ami tout simplement que je veux écrire. Monsieur le Doyen me le permettra-t-il?

Qui m'eût dit, lorsque à Charlemagne je vous racontais ces histoires qui vous amusaient si fort, qui m'eût dit, quand je puisais mes mouvements et mes effets de conteur dans les yeux pétillants de joie et de malice du petit collégien, qu'un jour l'élève Got serait un grand artiste, que je l'appellerais : « Monsieur le Doyen » et le remercierais de me distribuer un prix?

Je le fais, mon cher ami, avec un vrai bonheur et vous serre cordialement la main.

A vous.

Auguste Maquet.

A bord de la « Vire »

Taïti, 6 avril 1876.

Mon cher Got,

Puisque c'est vous qui m'avez envoyé au bout du monde, que nous avons tous les deux, l'un par rapport à l'autre, la tête en bas et les pieds en l'air, que je déjeune à midi au moment même où vous vous couchez à minuit, il faut bien que je vous dise comment j'en suis arrivé là. C'est le premier pas qui a été le plus dur. La journée que j'ai passée au Havre, la veille de mon départ, a été fort rude. Faire ses adieux, ce n'est rien; on a l'émotion inquiète du cœur qui vous soutient, mais passer une journée dans une chambre d'auberge, absolument seul, en songeant à ce qu'on laisse derrière soi et sans autre perspective que deux ans d'isolement et d'inconnu, voilà où est la vraie tristesse du départ. Enfin!

Le voyage du Havre à New-York n'a pas été beaucoup plus gai. Treize jours de mer, par des grands flots verts, par un tangage et un roulis insensés, une grosse brise d'Ouest et des grains de pluie, de neige et de grêle. Le 14 janvier, j'arrivais à New-York, qui m'a paru une grande et brutale ville américaine. Le 15, j'en repartais par le grand Central où je passais sept jours et sept nuits en chemin de fer, mais je traversais toute l'Amérique, la France de Cooper et de la Porte-Saint-Martin, où les Sioux ont reconnu qu'il était plus lucratif de mendier aux stations que d'attaquer les trains, — heureusement! — les montagnes Rocheuses, le lac salé des Mormons, où les femmes à ce qu'il paraît sont enchantées de n'avoir qu'un mari à plusieurs, ce qui n'est pas déjà si bête de leur part — la Sierra Nevada où le train semblait onduler sur des océans de silence et de neige et d'où l'on descend par de belles vallées, à travers le pays des chercheurs d'or, jusqu'à San-Francisco. où j'aurais voulu rester longtemps, car cette ville cosmopolite et surtout espagnole et française me plaisait bien plus que New-York, mais j'étais le Juif errant de la Marine et je m'embarquais le 25, sur *la Palorna*, un brick-goëlette, pour Taïti.

Ah! *la Palorna!* C'est l'odyssée des anciens navigateurs, je vous la dirai au retour.

Vers le dixième et vers le vingtième jour il y a eu deux moments où j'ai cru que j'allais devenir idiot ou enragé. Le 13 février, nous relâchions aux Marquises, à Nouka-hiva, où les sauvages sont tatoués du haut en bas sans autre vêtement qu'un cordon de sonnette qui leur passe entre les jambes et autour des reins, et le 21 février, nous arrivions à Taïti où je trouvais *la Vire* dont je prenais le commandement le lendemain. Depuis, je me repose. Taïti, c'est le moins amusant et le plus délicieux paradis du monde, avec des collines couvertes de verdure, des bois de palmiers et de bananiers, des cactus, des lauriers-roses et des ruisseaux d'eau vive. Le soleil, entre la mer et le ciel bleu, y est splendide — beaucoup trop chaud— et la lune, quand elle argente la nuit, donne à Taïti l'apparence d'une île mythologique, où les Canaques en robes flottantes, de couleur vive, avec leur démarche légère et gracieuse, et des couronnes de fleurs sur les cheveux, ont l'air de Nymphes folâtrant sous la profondeur des bois.

Malheureusement pour moi, j'ai beau appeler la poésie à mon aide, je ne m'habitue pas à ces Canaques qui ont fait les délices de Cook et de La Pérouse et qui font celles de mes officiers. Vues de près, elles me semblent des négresses rouges.

Le mois prochain, nous partirons pour la Nouvelle-Calédonie et Nouméa, mais en passant par les îles Wallis où *la Vire* doit offrir à la Reine un bel orgue de Barbarie. Au commencement de juillet, je serai à Nouméa, aux ordres du Gouverneur pour plusieurs mois sans doute, et si vous ne m'avez pas tout à fait oublié vous pourrez m'y écrire un mot comme à un simple déporté.

Voilà tout mon voyage, mon cher ami. En somme je suis content sur mon navire, au milieu de mes matelots que je voulais revoir et de mes officiers, par ces mers lointaines. Je me ressaisis par le travail et aussi par une sorte d'indépendance solitaire. Ce sont enfin mes devoirs de marin que j'accomplis. Remerciez donc pour moi le duc Decazes quand vous le verrez, et croyez bien, pour votre part, à mes sentiments reconnaissants et dévoués.

H. Rivière.

Rappelez-moi au bon souvenir de la Comédie-Française

et en particulier de Coquelin. Febvre et Delaunay. Febvre ne dira plus maintenant que je suis un marin en chambre.

Ma lettre vous arrivera à la fin de mai, au moment peut-être du *dîner du Canard*. Dites à tous nos amis, que le Marin leur envoie tous ses souvenirs, tous ses regrets et toutes ses affections.

---

4 décembre 1876.

*Monsieur et Madame Edmond About prient Monsieur Edmond Got de leur faire l'honneur de souper chez eux, en Alsace, après la première représentation de l'*Ami Fritz. — *6, rue de Douai.*

Mon cher ami, tu as été au-dessus de tout dans un rôle admirable. Valentine disait, en sortant de la répétition : Mais ce n'est pas l'*Ami Fritz*, cette pièce, c'est l'ami Got. Tu m'as fait pleurer comme une vieille bête que je suis, mais cela n'était pas difficile, car tout ce qui touche à l'Alsace me retourne de la tête aux pieds. Mais tu as produit la même impression sur Sarcey, sur La Rounat, et autres routiers moins sensibles. N'oublie pas que nous comptons sur toi après la première.

Je t'embrasse.

Edmond About.

Paris, 23 juillet 1877.

Monsieur,

Permettez-moi de vous rappeler la promesse que vous avez bien voulu me faire il y a six mois. S'il y a indiscrétion à cela, attribuez-la, je vous prie, à mon ardent désir de m'aider de vos conseils, dont nul autre peut-être ne sent mieux le prix. J'avais dit que ma comédie aurait quatre actes. Les trois premiers sont écrits, et le quatrième commencé. C'est maintenant, vous le voyez, monsieur, que vos lumières peuvent m'être profitables. Si vous le voulez bien,

je vous apporterai mon manuscrit. Après cette lecture, vous verrez s'il est digne de vos corrections, et, dans ce cas, je jure de les recevoir avec autant de respect que de reconnaissance.

Théophile Delcassé.

Paris, 25 juin 1879.

Mon cher Got,

Je savais très bien que je vous donnais une besogne difficile, je ne pensais pas pourtant qu'elle dût vous être si pénible, je ne pouvais pas prévoir surtout que vous en viendriez à une résolution aussi grave, aussi subite. Vous ne me dites pas les causes qui vous y déterminent et puisque vous voulez bien me dire que vous avez de l'amitié pour moi, je vous demande comme preuve de cette amitié d'étudier ensemble ces causes.

Vous connaissez les hommes, mais vous aimez cette grande Maison à laquelle vous faites honneur à tant de titres. Vous ne la laisserez donc pas tant que vous pourrez la servir; le dévouement et l'affection, vous le savez mieux que personne, consistent à souffrir pour ceux que l'on aime.

Si dure que vous soit devenue la tâche, je vous prie de la continuer et de l'achever. Je pense être plus utile ici que je ne saurais l'être là-bas. Il faut que vous retrouviez votre maison bien en ordre et que tout y soit aussi bien que possible.

A bientôt, mon cher Got, je compte sur vous et vous serre la main.

Votre tout dévoué,

Émile Perrin.

Juin 1879.

Mon cher monsieur Got, je rentre de chez le prince de Galles. Il est 1 h. 20, je ne pourrai plus répéter à l'heure qu'il est. Le Prince m'a gardée depuis 11 heures.

Je vous prie de m'excuser, cher monsieur Got. Je me ferai pardonner demain en sachant mon rôle.

Affections et respects de

Sarah Bernhardt.

Croissy, 30 juin 1879.

Mon cher ami, voilà pas mal de jours que je me promets de vous écrire et que je n'arrive pas à trouver une plume. Plus je vieillis, plus je suis de l'avis de Néron et d'Arnolphe sur l'art d'écrire. J'ai cependant à vous demander des choses qui m'intéressent beaucoup. J'ai vu par les articles du *Temps* et du *Figaro* que, grâce à vous, *Poirier* avait retrouvé à Londres son succès de Paris, et je vous en remercie, mais je ne sais rien des *Fourchambault* que par une vague énonciation de Sarcey qui semble indiquer un grand succès. Vous seriez bien gentil de me renseigner un peu plus en détail. Le succès de cette pièce me tient fort au cœur, surtout à Londres à cause de l'impudence de l'adaptation *(the Crisis)* dont je vous ai parlé.

La plaquette qui annonce les spectacles m'est tombée pour la première fois sous les yeux; j'ai vu avec surprise qu'on m'accordait trois représentations pour tout potage.

J'ai écrit à Perrin pour le prier d'insinuer *Philiberte* si c'est possible à la place d'une des pièces tombées; il ne m'a pas répondu encore, je pense qu'il agit. Avez-vous entendu parler de ça?

Je suis bien content, mon vieil ami, de voir qu'en somme c'est encore vous et moi qui remportons les honneurs de la guerre sans faire plus d'esbroufe qu'à notre ordinaire.

Avez-vous lu le télégramme de la jeune Sarah Bernhardt? Depuis qu'elle menace de donner sa démission, je n'ai plus un fil de sec. Et vous?

Poignée de main.

E. Augier.

Paris, 1er juillet 1879.

Mon cher Got,

Je n'ai reçu hier la dépêche de Sarah Bernhardt qu'à 7 heures du soir. Elle était partie de Londres à 3 heures et demie, et elle avait été adressée chez moi; j'étais au théâtre.

Je vous ai télégraphié ce matin que je croyais le rôle de William plus possible avec Mme Dudlay. Mais pourra-t-on arriver? J'ai écrit à Sarah. Vous savez mieux que personne qu'il ne saurait être question, administrativement parlant, de sa démission, bien qu'elle me l'ait donnée. Mais elle n'a pas le droit de le faire et c'est inadmissible au point de vue légal. C'est la chose dont elle se soucie le moins, il est vrai. Il lui reste à s'insurger tout à fait, à rompre son ban et à s'exposer aux conséquences désastreuses d'un procès qui ne peut se soutenir.

Le fera-t-elle? Est-ce une crise passagère dont le temps aura raison? Je ne saurais trop dire mon opinion là-dessus. Le secret de demain n'est pas à nous. Elle a promis de faire son service jusqu'à la fin de la campagne de Londres. Il n'y a donc pas à craindre de complication de ce côté, sauf la représentation d'adieu; mais on pourra toujours la composer. Une fois à Paris, nous aviserons. Je lisais tout à l'heure dans vos registres les phases des diverses démissions ou ruptures de ban, Plessy, Rachel, etc... Rien n'est nouveau et c'est toujours la même chose. Mais la Maison est bonne, elle a traversé des jours pires.

Je vous écrirai demain, mon cher Got, un peu plus au repos.

Votre tout dévoué,

Émile Perrin.

Paris, 2 juillet 1879.

Mon cher Got,

Vous saviez avant moi que Sarah devait m'adresser sa démission, mais cette démission elle ne peut pas plus la donner que moi la recevoir. Je n'ai pas à raisonner de cela

avec vous, vous savez mieux que personne les règlements de la Comédie. Mais elle peut déserter et les gendarmes ne peuvent rien à ces désertions-là. Si elle le fait, ce sera certainement une gêne et une perte pour la Comédie, mais enfin la maison a vu disparaître de grands artistes et elle n'en est pas morte. Nous tâcherons d'obvier aux difficultés de cette absence, et puis au bout de quelque temps on n'y pensera plus, et certainement Sarah regrettera plus d'une fois ce qu'elle aura perdu.

Certainement je suis aussi peiné que vous, aussi désolé en ce qui regarde M. Aicard. J'ai même dit à Sarah que c'était là une mauvaise action. J'ai tâché de l'attendrir; Aicard me disait qu'elle avait pleuré en entendant la lecture de sa pièce. Où sont donc ces précieuses larmes? Je suis absolument de votre avis, il faut tâcher de jouer la pièce à Londres. Mais je ne puis vous dire que cela, et vous seul pouvez me dire si cela est possible.

A défaut de Sarah qui était sûre, la tentative, je persiste à le croire, ne peut se faire qu'avec Mlle Dudlay.

Croyez-moi, mon cher Got, votre tout dévoué,

Émile Perrin.

Paris, 3 juillet 1879.

Mon cher Got,

J'attendais des nouvelles de vous ce matin, ou de vous, ou d'Aicard. Je n'osais pas en attendre de Sarah qui a pris le parti plus facile de ne pas me répondre.

Vous avez sans doute entendu parler d'une soirée que le prince de Galles devait donner et qu'il a ensuite remise au 18 juillet. L'aide de camp du Prince m'a écrit à ce sujet. Je lui ai répondu de vouloir bien exposer à Son Altesse Royale tous les inconvénients qu'il y avait de prolonger le séjour des Artistes Français à Londres, l'impossibilité même d'y songer. Vous devez avoir tous grande hâte de rentrer chez vous, de vous retrouver à l'abri dans une maison qui est vôtre, et que je ne comprends pas bien que l'on quitte volontairement, malgré tous les défauts dont on l'accuse et dont elle a bien quelques-uns.

Non, mon cher Got, ce n'est pas un Don Quichottisme d'aimer cette maison et nous ne coiffons l'Armet de Membrin ni l'un ni l'autre.

A demain et tout à vous.

Émile Perrin.

Paris, 6 juillet 1879.

Mon cher Got,

Je ne vous ai pas parlé de la musique parce que Delibes n'était pas à Paris. J'attendais son retour, mais ce retour a été retardé. Je me suis adressé à Massenet qui a été assez aimable pour me tirer tout de suite d'embarras. Il a trouvé les vers charmants. Comme Gounod il a pensé qu'il n'y avait rien à faire avec la musique anglaise. Il m'a promis de m'envoyer la sienne avant deux heures, je l'attends. Il y aura un accompagnement de harpe dans la coulisse, ce ne sont que quelques accords qui soutiendront le chant, mais ils sont nécessaires. Il dit que tout le monde joue de la harpe en Angleterre, et que rien n'est plus facile que de trouver un accompagnateur.

Et les funérailles de ce malheureux Prince impérial? Quel jour vont-elles avoir lieu? Cela ne va-t-il pas vous causer encore quelque embarras ou quelque retard?

A demain, mon cher Got.

Votre tout dévoué.

Émile Perrin.

P.-S. — Je reçois à l'instant la musique de Massenet. Je vais l'adresser directement à Mlle Dudlay, elle aura le temps de la déchiffrer et trouvera peut-être le moyen de vous en donner une idée à la répétition.

Villequier, 10 septembre 1879.

Mon cher Got,

D'abord, merci pour votre bonne promesse d'être avec moi dans tous les cas.

Ensuite, voilà les faits :

Je n'ai pas vu M. Émile Perrin depuis quelque chose comme trois mois.

La vérité est que M. Perrin a dit à Meurice, il y a une quinzaine de jours, qu'il aimerait mieux commencer par *Jean Baudry* que par *Tragaldabas*. Il m'a écrit ici, il me demandait de laisser mettre *Jean Baudry* à l'étude immédiatement avec une distribution qu'il m'indiquait.

J'ai répondu : Got, cela va sans dire. Mais quelque avenir qu'ait M. Le Bargy, je vous avoue que j'aurais une peur de chien d'un débutant dans Olivier, qui n'est pas commode. Mon avis est qu'il faudrait un comédien déjà éprouvé et qui eût de l'autorité sur le public. J'ai dit : Worms. — L'année dernière Coquelin m'a dit qu'il rejouerait Gagneux, au moins les premières fois. — Reste la femme. Je ne déciderai rien avant d'avoir votre avis.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'aurais préféré ce que vous préfériez vous-même. Mais je me dis que de toutes mes pièces, *Jean Baudry* est la plus sûre; que vous y serez admirable — (ceci n'est pas un compliment, c'est la plus vraie des vérités); — qu'avec Worms, Coquelin et une Andrée bien choisie, nous pourrions avoir un succès qui décidera Perrin à *Tragaldabas*. Toutes ces raisons font que je n'ai pas dit non.

Je serai à Paris au milieu de la semaine prochaine. Si vous n'étiez pas semainier, je vous aurais dit : venez donc causer un jour. Vous savez que le voyage n'est pas long. En partant de Paris après déjeuner, on est ici pour dîner. Et si l'on veut on repart le matin. Ça prend à peine vingt-quatre heures. Si le cœur vous en disait, vous trouveriez Victor Hugo, Meurice, Glaide, qui seraient ravis de vous voir.

Encore merci, et fraternel sentiment du maître.

Auguste Vacquerie.

Weissenstein, 2 août 1881.

Vieil ami, j'apprends sur le sommet d'une montagne suisse la nouvelle de votre décoration. Je ne veux pas être

le dernier à vous en féliciter, car je suis un de ceux qui s'en réjouissent le plus, vous n'en doutez pas, mon cher collaborateur. Vous avez fourni l'argument péremptoire contre le préjugé qui pèse encore sur les comédiens; c'est la haute dignité de votre vie d'artiste. Aussi la croix vient-elle à vous sans que vous vous soyez donné le moindre mouvement pour aller à elle.

Je vous donne l'accolade de tout mon cœur.

E. Augier.

Ma femme se joint à moi. Nous serons de retour vers le 15 courant.

Août 1881.

Je vous en aurais écrit bien plus long, si vous n'aviez pas dû tant en recevoir. J'ai été très, très heureux que vous soyez le premier à qui on ait donné cette récompense, parce que j'estime autant votre caractère que j'admire votre talent. J'ai le tort ou la qualité de ne pas être très expansif, mais en revanche, je sais bien ce que je fais quand je dis ce que je viens de vous dire. Là-dessus, je vous serre encore une fois la main, et au mois d'octobre.

A. Dumas f.

Rosendaël, 8 août 1881.

Mon ami,

Je suis heureux de voir le vieux préjugé couché sous terre, mais ce m'est une double joie de penser que c'est toi qui l'as enterré. Tu méritais cette gloire par ton caractère qui est encore, s'il se peut, au-dessus de ton admirable talent.

Je crois que dans le fond tu te soucies du petit bout de ruban rouge, comme un poisson d'une orange, mais si philosophe que tu sois, tu dois être fier de l'honneur que tu

as fait à ta profession, de l'avancement collectif que tu as donné à tes camarades.

Nous avons bien souvent parlé de toi tous ces jours-ci, sur la plage de Dunkerque où je prends le frais en famille. Mes enfants, quoiqu'ils ne te connaissent pas assez, t'aiment bien, et savent ce que tu as été pour moi à mes débuts.

C'est au nom de tous les miens que je t'embrasse sur les deux joues, mon vieil ami.

Edmond About.

Le 6 novembre 1881.

Monsieur et cher Maitre,

Les élèves de l'École normale étaient dispersés lorsqu'ils ont appris que vous veniez de recevoir l'honneur qui vous était si bien dû. Nous pensons qu'un des premiers devoirs de l'École réunie est de vous exprimer la joie que nous avons tous ressentie, à cette nouvelle vivement espérée.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur, qu'une chose nous a été particulièrement agréable : c'est de voir figurer dans votre nomination le titre de professeur à l'École normale.

Nous sommes heureux de trouver une occasion de vous dire une fois de plus combien nous avons pris de plaisir et d'intérêt à vos excellentes leçons. Nous sommes persuadés que dans notre carrière nous aurons souvent à apprécier tout le profit que nous en aurons retiré.

Est-il besoin de vous dire, monsieur, que cette année, comme l'année dernière, nous aurions le plus vif désir de vous revoir bientôt ?

Veuillez agréer, etc... René Doumic,

Chef de Section de 3e année à l'École normale supérieure.

---

6 avril 1882.

Mon vieil ami, vous devez me prendre pour un tiède; la cause de mon silence, c'est que je tenais à vous féliciter de vive voix; je me suis promis tous les matins des *Rantzau*

d'aller le soir au théâtre et je ne l'ai pu; voici les relâches de Pâques, je ne veux pas être plus longtemps absent de votre triomphe et je me résous à la plume.

Vous êtes de plus en plus le premier! Vous avez dans cette pièce (qui ne me plaît guère) des choses que Frédérick seul, à ma connaissance, a égalées.

Au troisième et au quatrième acte la situation n'existe qu'autant que vous la créez, et la preuve c'est que s'il y avait le moindre monologue au troisième et le moindre aparté au quatrième, toute l'émotion tomberait, car le personnage ne peut dire que des platitudes. Votre silence et votre physionomie font tout le drame et le font superbe à ce moment.

Je ne vois à tout cela qu'un côté fâcheux; c'est qu'avec des hommes comme vous, le théâtre peut se passer de pièces; les nouveaux auteurs abuseront de cette facilité, et quand vous ne serez plus là tout tombera à plat.

Je m'en fiche d'ailleurs, comme dit Giboyer.

Bien cordialement à vous.

E. Augier.

Hanoï, 9 septembre 1882.

Mon cher ami,

Il y a juste un an que je vous ai embrassé le soir au théâtre en vous disant adieu. Je vous avais promis de vous écrire et, naturellement je ne l'ai pas fait. Vous m'aviez promis de me répondre; si vous y mettez un an, et vous en avez le droit, ce ne sera pas la peine. J'irai chercher votre réponse à Auteuil. Je crois même que je ne tarderai pas aussi longtemps, car les médecins me conseillent fort de ne pas passer en Cochinchine, ni même au Tonkin, la prochaine saison chaude. Celle-ci qui, à vrai dire, dure depuis un an, car je ne suis arrivé au Tonkin qu'après l'hiver qui est presque frais, m'a beaucoup fatigué. J'ai diminué de poids de 16 kilos. J'avais de la marge puisque j'en pesais 96, mais il paraît que je dois m'en tenir là. Je crois donc que je rentrerai en mars ou en avril, à moins que l'hiver, si je le passe au Tonkin, ne me rende beaucoup de forces. Vous

rappelez-vous le soir où nous étions les deux premiers arrivés au *dîner du Canard aux navets*, et où vous me demandiez entre quatre yeux si sérieusement je voulais reprendre la mer. Ai-je été assez sérieux ? Vous m'avez fait donner *la Vire*, et j'ai passé quatre ans à Taïti et à la Nouvelle-Calédonie avec l'insurrection canaque et les déportés au retour. Et, après deux ans passés en France, je suis reparti pour la Cochinchine et le Tonkin.

Il était écrit que je deviendrais un navigateur et surtout un homme de guerre sur le tard de ma carrière.

Me revoilà depuis six mois général ici, comme je l'étais en Nouvelle-Calédonie.

Des petites armées complètes, génie, artillerie, infanterie de marine, tirailleurs indigènes et des navires sur le Fleuve-Rouge. Les mandarins annamites m'ont forcé à prendre leur citadelle ; vous avez peut-être lu ça dans les journaux. Quand je n'aurais fait dans ma campagne que prendre une citadelle, je n'en serais pas fâché. C'est un souvenir. — La vie, mon cher ami, est vraiment bien singulière, ma vie de marin surtout qui a touché à tant de choses. J'ai trouvé qu'il était amusant d'être au monde et je le trouve encore. Le moral est très bon, le cerveau fonctionne assez bien, mais physiquement, je suis fatigué. J'attends mon hiver du Tonkin comme une santé promise et il ne vient guère.

Il fait encore 32° à 35° pendant le jour, et dans ce moment-ci un Annamite m'envoie de grands coups d'éventail. Un des ennuis de cette chaleur extrême c'est de rendre le travail très difficile. J'ai fait peu de chose, je lis et j'écris ma correspondance de service. Ne venez jamais dans ces pays-ci pour votre plaisir. Une fois arrivé à Port-Saïd on est dans la fournaise ; Aden est un fer rouge, Zingapour une étuve ; Saïgon, qui ressemble à un grand jardin, a des poisons dans l'air qu'on y respire. Bang-Kok, où je suis allé en février, avait le choléra et un implacable soleil. Ce soleil que j'ai tant aimé, je le donnerais bien volontiers pour un de vos brouillards. Avoir froid, quelle chance ! En attendant je ne suis pas devenu tellement sauvage que je ne vous aie suivi dans *les Rantzau* dont vous avez fait le grand succès, et que je ne sois un peu au cou-

rant de ce qui se passe là-bas, si loin, si près. Dumas, Lacroix, Halévy, m'écrivent quelquefois.

Au revoir, mon cher Got, accueillez bien ma lettre comme un souvenir très vivant d'une amitié déjà vieille et toujours reconnaissante. Ne m'oubliez pas autour de vous, auprès de M. Perrin, de Coquelin, de Febvre, de Mounet-Sully. Je m'arrête, je nommerais tout le monde. J'aimais bien et j'aime toujours cette grande maison.

Votre tout dévoué.

H. Rivière (1).

---

20 septembre 1883.

Mon cher Got,

Vous êtes en ce moment semainier, c'est donc en cette double qualité de semainier et de Doyen que je m'adresse à vous pour que nous puissions régler ensemble des mesures qu'il est devenu indispensable de prendre dans l'intérêt de la Comédie. Je me suis plaint à diverses reprises de l'inexactitude incorrigible de certains artistes aux répétitions. Le Comité a émis, plus d'une fois, l'avis que les amendes fussent rétablies.

Je n'ai pu encore m'y décider, d'abord parce que l'amende ne fait pas la besogne et ne répare pas le temps perdu, ensuite, parce qu'il me semblait que, dans une maison où chacun bénéficie de la part de travail qu'il apporte à la communauté, chacun devait comprendre de quelle importance sont l'exactitude, l'assiduité, l'esprit de suite dans le travail.

Une autre habitude déplorable est celle contractée par la plupart des artistes de n'apprendre et de ne travailler leurs rôles que sur la scène, de répéter avec le cahier à la main et d'éterniser ainsi les répétitions. Vous avez vu par vous-même combien cette mauvaise habitude est invétérée, puisque après avoir pris soin de distribuer les rôles de *Bertrand et Raton* un mois à l'avance, en désignant le jour où la pièce serait mise au théâtre, vous avez pu constater

(1) Henri Rivière, officier de marine, auteur de *Pierrot et Caïn*, de *la Parvenue*, etc., mort au Tonkin en 1883.

vous-même que la plupart des rôles n'étaient qu'imparfaitement sus, et quelques-uns pas du tout. Enfin, pendant la saison d'été, beaucoup des sociétaires et des pensionnaires habitent les environs de Paris et ne se trouvent donc pas à la disposition du théâtre, en cas de changement de spectacle. Cet éloignement rend beaucoup plus faciles et plus fréquents les manquements de service et l'administration se trouve dans l'impossibilité de faire constater officiellement si l'excuse alléguée est réelle ou feinte. Je ne parle pas ici des excursions faites si fréquemment en province et dans lesquelles, malgré la défense formelle de l'administration, les artistes de la Comédie-Française se produisent dans des conditions peu compatibles avec la dignité de leur maison. Des habitudes que je signale ici il résulte une grande perte de temps et de forces pour la Comédie-Française... Au cours de la belle saison j'ai pu fermer les yeux sur certains abus et me montrer facile à certaines concessions. Mais à l'époque de l'année où nous sommes parvenus, il est grand temps que la discipline se resserre et que le travail se fasse avec plus d'énergie. De ces trois derniers mois vont dépendre les résultats de l'année entière, et si les artistes ne me secondent pas de tout leur zèle, ils ne devront s'en prendre qu'à eux d'être, en partie, déçus dans leurs espérances.

Vous avez, mon cher Got, toute autorité pour parler à vos camarades, pour leur transmettre cet avertissement, pour leur faire comprendre ce que commande l'intelligence de leurs intérêts. Il faut que les artistes rentrent à Paris et renoncent aux douceurs de la villégiature. Il faut qu'on soit exact à l'heure des répétitions, que les rôles soient sus à l'avance et non appris sur la scène. Il faut enfin qu'on ne s'absente pas aussi aisément et sans autorisation régulière. Autrement je serai forcé d'être de l'avis du Comité et de rétablir les amendes, et les amendes seront un peu dures, je vous en préviens.

Je suis persuadé, mon cher Doyen, que vous êtes absolument du même avis que moi sur toutes ces choses et je vous prie d'agréer, etc.

Émile Perrin.

6 juillet 1885

Mon cher Got,

Je lis ce matin dans l'article de Sarcey quelques lignes qui me décident à vous écrire celles-ci

En l'absence de toute administration individuelle, c'est au Doyen de la Comédie que je m'adresse et je suis très heureux que ce soit vous.

Je n'ai su qu'indirectement que le théâtre comptait poursuivre les représentations de *Denise*, malgré le départ de Worms et de Mlle Bartet

Je ne parle pas du départ de Coquelin qu'il faut toujours prévoir et que j'avais prévu Les chaleurs étant venues, les recettes ayant baissé, Worms et Bartet se retirant, fallait-il continuer? Le théâtre a cru de son intérêt de le faire, l'administrateur provisoire, peu au courant des traditions et même des convenances, a oublié de me prévenir Renseigné par hasard, je suis venu comme un petit garçon que je ne suis pas, comme un bon garçon que je suis, faire répéter avec ses camarades d'abord, à part ensuite, la remplaçante de Bartet C'a peut-être été de l'indiscrétion de ma part puisqu'on ne me demandait rien, mais j'ai cru devoir le faire en vue de l'intérêt commun, le seul dont j'eusse à me préoccuper, me semblait-il

Cependant j'étais en droit de me dire, si les chaleurs augmentent, si les recettes de *Denise* tombent à un tel chiffre qu'il faille la retirer de l'affiche, l'automne revenant et ramenant les chances de recettes meilleures, reprendra-t-on ma pièce ou alléguera-t-on, en me montrant les chiffres, l'épuisement définitif du succès? J'aurais pu poser d'avance la question au théâtre et, dans le doute, demander que l'on retirât *Denise* pour ne la reprendre qu'en belle saison, comme on fait ordinairement de tous les grands succès, comme on a fait pour *le Monde où l'on s'ennuie* quand Madeleine Brohan a pris son congé. J'ai gardé le silence, mon principe étant, lorsque j'ai donné une pièce à un théâtre, de la laisser poursuivre sa carrière selon les idées de celui ou de ceux qui l'ont reçue et dont les intérêts font ordinairement corps avec les miens. Si Perrin eût encore été là, il m'eût certainement averti et consulté, et je lui aurais répondu : faites comme vous croirez devoir faire, car je

connaissais sa prudence, sa délicatesse et sa bonne foi. Perrin éloigné de l'administration, si les affaires de la Comédie devaient rester dans les seules mains du Comité, je dirais au Comité ce que j'aurais dit à Perrin, mais nous sommes dans l'inconnu et il me faut prévoir, puisque je ne puis connaître. Vous m'avez dit vous-même, l'autre soir, que le ministère allait vous envoyer un administrateur, sans consulter aucun de vous, comme il enverrait un préfet dans un département. Quel sera ce préfet? — Je veux dire : dans quelles idées sera-t-il? — Il se peut que ce soit un esprit indépendant et juste, si rare que cela soit, mais il se peut aussi que ce soit un homme particulièrement épris d'une certaine littérature, apôtre d'une certaine école et qui saisisse toutes les occasions de débarrasser le Théâtre-Français de ces œuvres modernes qui, selon la belle expression de M. Turquet, ont abaissé le niveau de l'Art, qu'il va relever du bras qu'il s'est foulé l'autre jour. Quand ce sauveur dira, je ne sais à qui, pas à moi, car je n'irai rien lui demander, pas même des explications, quand ce sauveur dira à quelqu'un : Il n'y a lieu ni d'éterniser *Denise* sur l'affiche — elle a été jouée six ou sept mois de suite, c'est bien assez pour cette platitude sentimentale; ou bien s'il dit : Pourquoi reprendre cette pleurnicherie qui n'a pas même pu tenir l'affiche six mois et qui est tombée à des recettes de 1 200 francs et de 1 000 francs; puis-je compter, décidé comme je le suis à ne jamais récriminer, ni solliciter, puis-je compter que le Comité prendra la défense de cette pauvre *Denise*, et que Coquelin, Worms, Bartet et d'autres, qui auront pris d'ici là un repos qui leur est bien dû, lui feront la reprise que le succès de l'hiver autorise et même commande? Pouvez-vous me dire quelles sont, à ce sujet, les intentions du théâtre, en attendant le concours ou l'antagonisme du futur administrateur? C'est la première fois, depuis dix ans que M. Perrin m'a amené au Théâtre-Français, que je m'y occupe d'autre chose que de mes répétitions, mais le mouvement qui va s'opérer m'y force et je voudrais être renseigné avant les décisions officielles.

Vous savez, mon cher Got, quels sentiments j'ai pour vous, cela ne m'empêche pas de vous les affirmer de nouveau.

A. Dumas.

Croissy, 10 juillet 1885.

Cher ami, dans l'embarras où l'on est pour le choix d'un directeur, il me vient une idée qui, je crois, est la bonne et que je vous soumets.

Il faut un homme entouré de l'estime publique, un lettré, un expert en fait de théâtre, très initié aux rouages de la Comédie-Française, qui puisse au besoin former la jeune troupe Que diriez-vous du Doyen de la Comédie-Française ?

Je ne voudrais pas que ces nouvelles fonctions lui interdisent la scène, quand il voudrait bien y paraître.

Qu'en dites-vous ? Si l'idée ne vous horripile pas, venez donc en causer avec moi demain samedi, à l'heure du déjeuner ou du dîner, comme il vous sera le plus commode.

Votre vieil ami,

E. Augier.

La Patrie, 27 janvier 1886

Les obsèques de Jean-Baptiste Prosper Bressant, sociétaire retraité de la Comédie-Française, ont eu lieu aujourd'hui, à Saint-Pierre-lès-Nemours Parmi les personnes présentes, MM. Got, Worms, Garraud, Baillet, Provost, du Théâtre-Français ; Dupuis, Carré, Montigny, Michel fils, du Vaudeville ; Landrol, Charmeroy, du Gymnase ; Halanzier, président de la Société des Artistes dramatiques ; Albéric Second, Roger de Beauvoir, Hippolyte Lionnet, Mmes Lagrange, Jourdan et Bremont.

Devant la tombe, M Got, doyen de la Comédie-Française, a prononcé le discours suivant :

« Je viens, au nom de la Comédie-Française, adresser un adieu suprême à celui qui fut un des artistes les plus brillants de ce siècle, un des charmeurs de notre scène, et sûrement l'homme le plus généralement aimé de tous, auteurs, et artistes, qui eurent avec lui des relations professionnelles durant sa longue carrière.

« Qui plus que Bressant, messieurs, fut doué des qualités sympathiques qui mènent au succès ?

« Plus que lui, consciencieux et fidèle à son art?

« Plus que lui favorisé par la vogue et dès ses premiers pas?

« Mais hélas! devant cette tombe, depuis si longtemps entr'ouverte pour lui, comment ne pas avoir l'esprit frappé de l'étonnant retour des chances humaines! Lui, ce prédestiné, cet heureux inconscient, de quel malheur, de quelles douleurs intimes n'a-t-il point dû payer, dans ces dix dernières années, les enivrements, les triomphes de toute sa vie passée!

« Combien de fois, à tous ceux encore pleins de sa mémoire et curieux de ses nouvelles, n'avons-nous pu répondre que les yeux tristement levés vers le ciel en l'accusant presque de cruauté!...

« Que la volonté d'en haut soit respectée pourtant, et je dirai plus, glorifiée, puisqu'elle lui a donné dans ces épreuves le secours de dévouements admirables et d'amitiés tendrement prévoyantes au delà même de la mort! Voilà ce qui est surtout juste de dire ici, devant l'irréparable, messieurs, car c'est pour tous une consolation en même temps qu'un exemple.

« Adieu! cher et vieux camarade, toujours vivant dans nos souvenirs. Adieu!... »

1887.

Cher monsieur Got,

J'ai pris le parti de relire *la Parisienne* au Comité et je vais en parler à Claretie cette semaine. Je ne sais pas si ce que l'on dit est vrai, si Claretie et Coquelin ne font qu'un, mais je sais bien que Coquelin s'est complètement retourné et que le voilà contre ma pièce; son frère, que j'ai rencontré, me l'a déclaré en termes napoléoniens.

Cette grande famille des Coquelin est bien amusante, le chef de la maison surtout. A un moment où ma *Parisienne* était encore fort contestable, plus près d'une chute que d'un succès, le matin même de la première représentation, Coquelin s'était engagé avec moi à la transporter de la

Renaissance au Théâtre-Français, et aujourd'hui il ne veut plus qu'elle y entre, il se fait fort de l'en empêcher, lorsque dans la presse, dans le monde, partout, il n'y a qu'une voix pour la conduire chez vous.

Je n'ose plus revenir sur mon invitation, mais je vous attends toujours quand vous voudrez.

Bien à vous.

Henry Becque.

---

22 juin 1887.

Mon cher Got,

Je reçois cette lettre que je vous envoie telle que (1). La pièce étant au Théâtre-Français et devant y être représentée cet hiver, elle pourrait être considérée comme n'ayant été jouée depuis dix ans, d'autant plus que sa réception a eu lieu lors de la retraite de Nathalie. Maintenant, en principe, je trouve que vous avez raison d'exclure des concours le répertoire moderne en dehors des pièces du Théâtre-Français et de l'Odéon, mais vous ne devriez le faire qu'en principe, vous réservant d'accorder certaines exceptions. Je ne vois pas pourquoi une pièce tombée à l'Odeon aurait plus le droit d'être admise au concours qu'une pièce ayant réussi autre part. S'il plaît demain à un élève de prendre une scène de *Gaetana* ou d'*Henriette Marechal*, ce sera son droit, vous le laisseriez faire, et s'il prend une scène de *Patrie*, ou des *Faux Bonshommes*, vous vous y opposerez. Ce n'est pas juste. Il y a là un privilège de maison sans raison et sans équité. Je ne tiens pas à ce que l'on joue aux concours du Conservatoire des scènes de moi; cela m'embarrasse même dans mes notes, mais je dois reconnaître qu'il y a certaines scènes de mon théâtre qui ont été utiles à certains et à certaines élèves. D'ailleurs il y a le précédent de *la Princesse Georges*. Je crois donc que les professeurs pourraient conserver le principe pour qu'on n'arrivât pas avec *Gaspardo le Pêcheur* ou *Longue Épée le Normand*,

(1) C'était la lettre d'une élève du Conservatoire qui désirait concourir dans une scène d'*Une Visite de noces*.

mais, ce principe établi, les exceptions pourraient être admises quand il s'agit de certains écrivains qui ne sont allés dans les théâtres de genre que parce que le Théâtre-Français avait le tort de leur être fermé. De même que le Conservatoire n'admet dans son jury comme auteur dramatique que des membres de l'Institut, de même il devrait admettre dans ses concours et par cela même, les œuvres dramatiques des académiciens vivants où qu'elles aient été représentées. Le Conservatoire n'a pas à être plus difficile que l'Académie. Causez de cela avec vos collègues et je crois que vous déciderez que j'ai raison. Je vous assure qu'il est temps, avec la liberté des théâtres et le développement de la modernité par la scène, de donner parmi les contemporains des auxiliaires et même des successeurs aux *Folies Amoureuses*, au *Distrait*, au *Philosophe marié*, et à quelques autres pièces dont on nous rabat les oreilles et qui ne valent pas cher. Mon papier vous prouvera que je ne comptais pas vous écrire une si longue lettre, mais la discussion était tentante, surtout avec vous qui êtes le plus opposé à la chose.

A vous. A. Dumas.

Croissy, 1er octobre 1889.

Cher ami,

Je ne vous dirai pas que je suis plus éclopé que vous, puisque vous avez encore l'usage de vos jambes; je suis étendu sur mon lit depuis trois mois avec un faible espoir de guérison. Ces trois mois ajoutés aux quatre précédents font un joli total; presque une année à biffer de mon existence. Le docteur me flatte d'une prochaine convalescence, mais je n'y crois pas.

Pigeons à qui de nous sera le premier sur pied et ira le premier embrasser l'autre.

E. Augier (1).

(1) Mort le 25 octobre 1889.

Madrid, 23 août 1891.

Mon cher Doyen,

Je vous remercie de votre lettre. Elle répond à mon sentiment intime et profond. Je vois avec peine que les intéressés perdent le sentiment non seulement du devoir mais des affaires, et c'est à moi de donner un coup de barre. J'espérais qu'en mon absence votre autorité, à laquelle est soumise celle du semainier, suffirait à donner les ordres, comme votre talent et votre caractère donnent l'exemple. Mais mon voyage d'agrément et de repos a été singulièrement attristé par les nouvelles reçues Vous avez raison, tout cela doit rentrer dans l'ordre et il est bien facile qu'il en soit ainsi Il suffit de le vouloir. J'aime du même amour que vous cette Maison que vous avez honorée et que j'ai l'honneur de conduire. Il s'agit aujourd'hui de la sauvegarder contre des appétits insatiables et des égoïsmes inintelligents.

Notez que je dois pour cela m'opposer à certaines influences toutes-puissantes, mais je le fais, je l'ai fait et je le ferai. Nous en recauserons à mon retour.

Je n'ai rien accordé par dépêche à personne, sauf un repos à Mlle Marsy, qui, me dit-elle, est souffrante, et un congé à Mme Pierson qui va jouer deux ou trois jours à Spa avec Mlle Réjane.

Au besoin, mon cher Doyen, écrivez-moi à Burgos, poste restante. Ecrivez-moi ensuite à Anglet, près Bayonne. Et croyez que pour avoir été dite de plus loin la ferme et loyale parole de votre bouche n'aura pas été perdue par votre Administrateur qui vous aime et vous honore.

Jules Claretie.

Luchon, 28 août 1892.

Cher monsieur Got,

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles du *Juif Polonais*. La pièce doit aller bien sous votre impulsion. Je suis persuadé que vous allez y rencontrer et remporter un grand succès! C'est pour vous que j'ai mis au répertoire de la

Comédie ce très beau drame qu'y voulait jouer Coquelin. Ce ne sera pas, comme disent les journaux, votre dernière création, Dieu merci! mais par ce que j'en ai vu ce sera une de vos belles créations. Toute la partie bonhomme est saisissante. Vous devez avoir trouvé des traits effrayants dans la scène de somnambulisme. Je crois qu'il faut qu'on entende les grelots et comme le trot du cheval quand Mathis signale l'approche du traîneau. Cela piano et comme en rêve.

Tout à vous, cher monsieur Got.

Jules Claretie.

---

22 novembre 1892.

Cher monsieur Got,

Je me permets de vous adresser Mme Georges Charpentier et de vous demander tout votre bon vouloir pour la requête qu'elle va vous présenter.

Mme Georges Charpentier est présidente de « la Pouponnière », une belle œuvre de charité, dont je suis un peu le parrain, ayant servi à la lancer dans le monde, et je vous remercie à l'avance, comme d'un service personnel, de l'aide puissante que vous pouvez nous apporter.

Veuillez me croire, cher monsieur Got, votre bien cordial et dévoué.

Émile Zola.

---

17 juillet 1894.

Mon cher Got,

Et moi aussi, de mon coin, je t'envoie mes souvenirs, mes félicitations et mes vœux!

J'espère bien aller te les porter de vive voix, et serrer la main du premier comédien de ce temps, et du plus digne de l'estime comme de l'admiration des honnêtes gens.

Quel incomparable talent que le tien, et de sève vraiment française! — Quel renom solide tu laisseras dans l'histoire

du théâtre, et à quelles œuvres impérissables tu seras associé dans l'avenir!

Heureux qui t'ayant vu, comme moi, aux jours de ton éclatante jeunesse, ont pu t'applaudir encore dans ta maturité impeccable, et te retrouver avec tous tes dons et tous tes succès, sans une fatigue ni une défaillance, à l'âge où nous sommes, après ce demi-siècle si plein de choses au théâtre et ailleurs! J'ai peine à croire, cher ami, que tu n'aies pas caché, au fond d'un grand tiroir, les notes précieuses, qui feront revivre ta vie et la nôtre!

Quand on a ton esprit et ta plume, et ce vigoureux bon sens dont Augier semble avoir emporté le secret, on se doit à soi-même, on nous doit à tous, de sauver de l'oubli ce que toi seul tu peux savoir et dire avec véracité.

L'histoire dramatique et littéraire de ce demi-siècle se passerait malaisément de ton témoignage

Ma femme se joint à moi, mon cher Got, pour t'offrir ses compliments et ton vieux camarade t'embrasse de tout cœur.

Eugène Manuel

Le Matin, 18 juillet 1894

La Comédie-Française célébrait hier dans une fête tout intime et charmante les Noces d'Or de son doyen M. Got

Il y a cinquante ans, en effet, que le grand artiste débutait sur la scène de la rue de Richelieu dans l'emploi bien modeste des seconds comiques.

Tous ses camarades de la Grande Maison étaient là, respectueux et émus Cette fête de famille a consisté en un simple déjeuner au Pavillon Henri IV, à Saint-Germain

Au dessert, M. Claretie a offert au grand artiste une médaille d'or commémorative sur laquelle se détachait un profil de Molière, puis l'éminent académicien a prononcé un discours dans lequel, après avoir rappelé à grands traits la carrière du célèbre comédien, il a ajouté :

« Il est bien loin, mon cher Doyen, le temps où c'était un second comique qu'on choisissait et qu'on applaudissait

en vous! Le débutant du 17 juillet 1844 est devenu le glorieux et grand artiste que nous honorons aujourd'hui.

« Il a, dans une existence de recherches, de pensée et de travail, ajouté un nom à l'histoire de l'art dans notre France qui compte tant d'admirables artistes. Le jeune homme que la critique anonyme saluait comme un Comédien littéraire est devenu le collaborateur puissant des Augier, des Dumas, des Musset, des Pailleron, de tous les maîtres de la scène moderne, sans compter le vieux répertoire où, du Matamore de Corneille au Dandin de Racine, il a animé de sa verve et de sa fantaisie personnelle les créations immortelles des classiques. Il a été, je le répète, ce qu'on lui disait lors de ses débuts, l'homme qui voit les idées derrière les mots, et donne aux mots la couleur des idées. Il a incarné pour plusieurs générations successives la vie et la vérité humaine qui assurent la durée à ce qu'il y a de plus passager en apparence dans l'art : le génie de l'artiste dramatique ».

Après M. Claretie, M. Mounet-Sully a prononcé une allocution pleine d'intéressants aperçus dramatiques, et, au nom des élèves de M. Got, M. Le Bargy a, dans une charmante improvisation, rappelé toutes les qualités du professeur :

« Un maître de votre sorte ne limite pas son influence éducatrice aux quatre murs d'une école. Vous n'êtes pas semblable au magicien du poème de l'Arioste, qui livrait aux autres des secrets dont lui-même ne pouvait, pour son propre compte, faire usage. Vos théories de Conservatoire ont trouvé en vous-même leur illustrateur au théâtre. C'est là que, sous leur vivante transfiguration, dans l'infinie variété de leurs nuances, elles sont apparues aux esprits attentifs plus complètes et plus parlantes, si bien que, professeur d'ordre exceptionnel, c'est peut-être aux heures où vous cessiez d'enseigner pour agir que vous professiez le plus magistralement. A ces heures-là, d'ailleurs, votre auditoire, élargi, n'était plus un simple groupe d'élèves ; c'étaient, confondus avec le public, tous les comédiens de ce temps, car je suis sûr que parmi ceux qui ont fait figure quelque part, en ces trente ou quarante dernières années, il n'en est pas un seul qui ne soit venu, attentif et comme aux aguets, étudier votre manière si neuve, si réfléchie et

si volontaire, pas un qui n'ait goûté votre modernisme allié à l'esprit de tradition, pas un qui n'ait été émerveillé par les spontanéités de votre tempérament, par ces belles poussées de sang où tout devient explosif en vous, le geste, la voix et le regard, et qui, dans la fantaisie comme dans l'éloquence, donnent à votre talent un caractère de santé et de force. »

M. Le Bargy a eu toutes les peines du monde à terminer son petit discours. L'émotion lui coupait la voix ; à la fin, les larmes ont été plus fortes et c'est au milieu des applaudissements de ses camarades qu'il est tombé dans les bras du vieux Maître.

Puis M. Got a remercié ses camarades en ces termes :

« Monsieur l'Administrateur,

« Chers Collègues,

« Chers camarades, et vous aussi Messieurs les chevronnés parmi les employés de la Comédie, qu'on a eu la sympathique pensée d'associer à cette fête de famille.

« Si quelque chose est capable de désattrister pour moi cette première mort du Comédien, — la retraite, — c'est sûrement ici votre présence spontanée.

« Et puisqu'on vient de me dire que cette manifestation s'adresse au Sociétaire autant qu'à l'artiste, j'en dois être et j'en suis doublement flatté.

« En effet, une grande part de mon effort, avant même que j'eusse l'honneur d'être Doyen, a été de m'inspirer des exemples donnés par nos anciens. Et, en cela, je n'ai fait que strictement mon devoir. Car, par la force des choses, ma position était autrement facile que la leur. Ils avaient eu, eux, à sauvegarder la dignité professionnelle, dans des temps où, en dépit de leur talent, de leur très grand talent, le succès d'argent récompensait à peine leurs peines, où la pauvreté même, car la chose est allée jusque-là, eût pu servir d'excuse à bien des compromissions. Mais non, presque sans exception, je les ai vus rester fermes et soucieux avant tout de la tenue de notre drapeau.

« Reportons-leur donc un souvenir reconnaissant, nous qui en avons profité, et qui en profitons encore.

« Ah ! chers camarades, c'est une si bonne mère, la Co-

médie-Française! Parmi toutes les maisons, toutes les entreprises d'exploitation dramatique, elle est si bien la seule qui assure avec honneur le présent et l'avenir de tous ses serviteurs.

« Aimez la donc comme je l'ai aimée, avec dévouement et respect. C'est le souhait que je forme de toute mon âme, en vous remerciant une dernière fois avec effusion des sentiments que vous avez bien voulu me témoigner aujourd'hui. »

---

2 août 1894.

CHER MONSIEUR GOT,

Quoique vous m'ayez déjà prévenu de vos projets de retraite, je voulais croire encore que votre détermination n'était pas définitive.

Votre lettre ne me laissant plus aucun espoir, je viens vous exprimer le profond regret que nous cause votre résolution.

Je n'ai pas à vous parler de votre talent, de vos services ni de vos succès comme professeur; mais ce que je tiens à vous dire, c'est que l'autorité de votre nom était pour notre maison une force précieuse et que vos élèves ne seront pas seuls à ressentir la perte d'un maître tel que vous.

Je suis très sensible à tout ce que vous m'exprimez personnellement; je vous en remercie, et je vous prie de recevoir, avec mes très vifs regrets, l'assurance de mes meilleurs et dévoués sentiments.

AMBROISE THOMAS.

---

20 novembre 1894.

MON CHER MONSIEUR GOT,

Je n'ai dit qu'une bien faible partie de ce que je pense. Il aurait fallu parler non seulement de l'artiste, mais de l'homme.

Maintenant, pourquoi la retraite : Pourquoi la première mort en pleine valeur ?

Restez donc dans ce théâtre comme une force et comme un exemple. Il en a plus besoin que jamais.

Où que vous soyez, mon cher monsieur Got, croyez à tous mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

A. Dumas.

---

26 mars 1895.

Mon cher monsieur Got,

Je ne suis pas très satisfait du masque que j'ai fait de vous en Giboyer. J'ai peur que vous ne soyez pas reconnu, et puis en vous associant au monument d'Augier, votre ami, on veut honorer le grand artiste Got, dans tous ses rôles, et en le faisant en Giboyer, j'ai l'air de vous spécialiser comme si vous n'aviez pas été admirable dans d'autres créations.

Vous seriez donc bien aimable de m'envoyer une ou deux photographies, autant que possible de face et de profil; j'essaierai d'abord sur ma terre ce que je puis en faire, et si le masque fait mieux sans barbe, je vous demanderai une ou deux séances.

Veuillez agréer, etc...

E. Barrias.

Gloire à l'art généreux de nos grands comédiens! (1)
L'école est bienfaisante où cet art nous convie.
L'âme en sort à la fois châtiée et ravie;
De la verdeur française ils restent les gardiens.

A ce titre, salut! Got, tu leur appartiens.
Devant l'élite humaine à ton verbe asservie
Combien de sentiments ont emprunté ta vie!
Mais tu veux désormais ne vivre que des tiens.

Tu ne veux plus prêter ton âme à nulle autre âme,
Et l'ombre de Molière en soupire et proclame
Que son masque n'eut pas de plus digne héritier.

(1) Sonnets récités à Edmond Got dans sa représentation de retraite, le 20 avril 1895.

Adieu pour tous les cœurs qui sont ta clientèle!
Adieu! si l'homme en toi se reprend tout entier,
Nous en perdons la part que tu fis immortelle.

SULLY PRUDHOMME.

Vous le voulez ainsi! C'est donc vrai? Tout à l'heure,
Comme un soldat vainqueur s'éloigne avant le temps,
Loin de cette maison qui fièrement le pleure,
S'en ira le Doyen, jeune après cinquante ans!

La Gloire tentatrice en vain lui dit : « Demeure! »
Il répond : « Faisons place aux jeunes combattants;
« Après l'ardent soleil, cherchons l'ombre meilleure;
« La douce voix du soir m'invite, et je l'entends. »

Vous le voulez toujours! Eh bien! liez la gerbe.
Et partez, moissonneur de la moisson superbe,
Chargé des souvenirs d'un passé glorieux!

Que votre âme pensive, ô Maître, s'y recueille!
Et, comme un droit, ce soir, emportez une feuille
Du laurier d'or qui croit aux pieds des grands aïeux!

Henri DE BORNIER.

On dit qu'avec l'acteur sa gloire disparait
Et que des lauriers vains sont des fleurs tôt passées.
O maître, qui cueillis ces fleurs-là par brassées,
Jouis de leur splendeur, brève ou non, sans regret.

Qu'importe un avenir dont nul n'a le secret?
C'est dans l'heure présente, aux minutes pressées,
Pleines de passions, de combats, de pensées,
Qu'il faut vivre en buvant chaque instant à long trait.

Et qui donc mieux que toi, d'une ardeur plus intense
Sut le boire à long trait, ce vin de l'existence,
Toi qui fus tour à tour tant d'êtres différents,

Toi qui vécus leur vie et brûlas de leur flamme,
Toi qui sentis enfin, par tous tes nerfs vibrants,
Tant d'âmes à la fois te palpiter dans l'âme.

Jean RICHEPIN.

Dans l'auguste forêt dont l'ombre de Molière
Voit grandir, à ses pieds, la jeune frondaison,
Tel un chêne gaulois au tronc vêtu de lierre
Qui, gardant son feuillage en la rude saison,

Tend au rire éternel sa cime hospitalière,
Tel, debout sur le seuil où s'épanche à foison
Ta verve, tour à tour épique et familière,
Got, tu nous apparais, honneur de la Maison!

Toi qu'ont fait, tour à tour, soldat de leur victoire,
Hugo, Musset, Augier, dont la grande mémoire
Mêle, à leurs noms, ton nom pour l'immortalité,

L'adieu, sur notre lèvre un instant attristé,
S'arrête à notre cœur et s'arrête à ta gloire,
Gardiens d'un souvenir par le temps respecté!

Armand Silvestre.

Puisque selon l'usage ancien,
Chacun, ce soir, dit son antienne,
Voici la petite doyenne
Qui fête aussi le grand doyen.

Tout le groupe musicien
Des poètes veut que je vienne
A votre gloire offrir la sienne
En ce sonnet parnassien.

De leur temple d'or et de myrrhe,
Hugo vous loue et vous admire,
Et Vacquerie, austère esprit,

Alfred de Musset, cette grâce,
Vous remercie et vous sourit. .
Et moi, doyen, je vous embrasse.

Catulle Mendès.

(Ce sonnet a été dit par Mlle Reichenberg).

---

6 février 1900.

Mon cher ami,

Je voudrais vous consulter sur un point, très important, de la pièce que je suis en train de faire pour le Théâtre-Français.

Votre expérience et votre vieille amitié me permettent-elles d'aller causer avec vous de la chose au coin du feu, lundi ou mardi de la semaine prochaine, à votre heure qui sera la mienne?

Si ça vous embête, ne vous gênez pas et dites-le-moi. Si ça ne fait que vous ennuyer, donnez-moi rendez-vous.

Je vous serre la main bien affectueusement, mon cher ami.

Henri Lavedan.

FIN

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 14067


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
ArtD.B
G6834jou
Got, Edmond
576937
Journal de Edmond Got. 4.éd. t.1-2
NAME OF BORROWER
DATE